00084869

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

VOYAGE

HISTORIQUE,

CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS LES PRINCIPALES VILLES

DE L'ITALIE,

EN 1811 ET 1812.

TOME II.

VOL 2
LIBRARY OF THE

Chaque Exemplaire sera signé de l'Auteur.

IMPRIMERIE DE CHANSON,
RUE ET MAISON DES MATHURINS, N° 10.

VOYAGE

HISTORIQUE,

CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE,

DANS LES PRINCIPALES VILLES

DE L'ITALIE,

EN 1811 ET 1812;

PAR P. PETIT-RADEL,

Ancien Chirurgien-Major du Roi, breveté pour l'Inde et les Colonies orientales, Docteur-Régent, Professeur et Démonstrateur de Chirurgie en langue française à l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, Professeur de Clinique perfective à la Faculté de l'Académie de la même ville, membre de l'Athénée des Arts, de la Société philotechnique, etc.

8° 4869

Mi gioverà narrar altrui
Le novità vedute e dir io fui.
GERUSAL. LIBER.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHANSON, RUE ET MAISON DES MATHURINS, N° 10;
FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

1815.

F8 914.s
Pet/voy
848 69

VOYAGE

HISTORIQUE, CHOROGRAPHIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DANS

LES PRINCIPALES VILLES DE L'ITALIE.

Oui moi, moi qui jadis d'une voix solennelle
Jurai de visiter ces beaux champs, ce beau ciel
Où Virgile a chanté comme a peint Raphaël,
J'irai, j'en jure encor, j'irai voir cet asile
Où Raphaël peignit comme a chanté Virgile.

La Pitié, par DELILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Rome ancienne. — Rome moderne. — Généralités sur l'une et sur l'autre.

S'IL est dans l'univers une ville dont le nom puisse réveiller les plus grandes idées sur l'instabilité des choses humaines, c'est sans contredit Rome, dont l'histoire va nous occuper dans l'introduction de ce que nous avons à dire sur elle, relativement à son état présent. Mais le souvenir de la grandeur romaine, si lié avec les monumens qui l'attestent encore aujourd'hui, excite chez le philosophe qu'une bien plus grande indifférence à l'admiration, quand il pense au sang qu'ils ont coûté. Qui dit Rome, dit force ou vigueur. S'en tenir à la dénomination, il faut avouer que ses anciens habitans ne dérogèrent point à l'étymologie

du nom qui les caractérise. Laissant de côté les époques de cette ville sur lesquelles le temps a étendu un voile dont on ne peut diminuer l'opacité qu'à l'aide des conjectures, il est certain qu'il exista des annales dressées par le grand Pontife après le règne de Numa, annales que Tite-Live consulta pour écrire. C'est d'après elles que les auteurs, prosateurs ou poëtes, sont partis pour avancer quelque chose de probable sur cette majestueuse ville; c'est d'après ce qu'elles leur offrirent qu'ils reportèrent sa naissance à 754 ans environ avant celle de Jésus-Christ.

Deux jumeaux, enfans d'amour, Remus et Romulus, sauvés par Faustule des fureurs du Tibre sur lequel ils avaient été abandonnés, nourris par sa femme, soutenus par Numitor qui leur donna le terrain où ils avaient été trouvés, et tout ce qu'il fallait pour le cultiver, s'érigèrent bientôt en princes d'un Etat naissant. Leurs sujets furent quelques familles troyennes qui vivaient isolées, quelques habitans, rejet des villages voisins. Rarement les frères vivent en bonne intelligence, c'est une vérité établie dans les livres saints, et dont les fondateurs de Pome offrent un exemple. Remus fut tué par son frère dans une dispute; Romulus alors rassembla ses sujets sur le mont Palatin où il fut salué roi. Sur ce point où était une maison plus distinguée, c'est-à-dire une cabane, on en forma plusieurs autres, et les nécessités de la vie, devenant plus grandes, chacun chercha à se les procurer par la rapine. On creusa des fossés, on releva les terres et l'on amena dans l'enceinte les bestiaux, les gerbes de blés, les fruits, enfin le butin qu'on avait pris aux voisins, à mains armées de bâtons. Une place fut réservée pour la tenue du conseil, mais le besoin de femmes pour peupler l'État qui s'ac-

croissait se faisant sentir, une ruse les fit arriver de la Sabine et autres lieux voisins. La guerre s'alluma à ce sujet, et l'agresseur, victorieux, dicta des lois à Tatius qui aurait dû lui en donner. Romulus, ce premier roi et ses successeurs, ne pensaient, dans les guerres fréquentes qu'ils entreprenaient, qu'à ramener des citoyens qu'ils s'incorporaient, et des femmes qui pussent par leur fécondité augmenter leur puissance future. C'est ce qu'indique Ovide, lorsqu'il dit dans ses Fastes:

Romulus ut Saxo lucum circumdedit alto,
Quilibet huc, inquit, confuge, tutus eris.

Ayant pourvu aux besoins de première nécessité, le culte, dont on sentait l'utilité pour en imposer à la population naissante, eut ses ministres et des terres pour fournir à leur subsistance; une portion fut réservée pour les besoins de l'État, et la dernière fut donnée aux sujets de l'empire. Ceux qui avaient quelques richesses et de la naissance furent les patriciens, qui vaquaient aux cérémonies religieuses, et s'étaient arrogé les dignités civiles et militaires; quant aux moins fortunés, les plébéiens, ils soignèrent les bestiaux et cultivèrent les terres, ou commercèrent. Leurs différens avec les belliqueux Sabins, qui voulurent venger leurs justes droits, furent utiles à ces brigands. Ils apprirent d'eux le vrai métier de la guerre, et s'astreignirent à des lois qui rendirent leurs exploits, sinon permis sous le rapport de l'équité, au moins appréciables sous celui de la valeur.

Romulus jouissait de tous ses succès; son empire naissant florissait sous les bonnes lois qu'il avait établies. Devenu plus puissant par la mort de son collègue Tatius, il ne trouvait d'opposition à ses volontés que celles qu'apportait le sénat. Les distributions à ses soldats,

des terres conquises, furent un objet de jalousie pour ce corps récemment formé, et d'autant plus qu'il n'était pas consulté sur ce point; aussi la perte du chef fut-elle décidée; il fut assassiné pendant un orage où il se trouvait sans gardes; ses ennemis dépecèrent son corps, et cachant chaque morceau sous leur casaque, ils allèrent secrètement les ensevelir au loin. Le peuple, qui demandait son roi, fut apaisé quand on lui eut dit que, frappé de la foudre, il avait été enlevé au ciel lors de l'orage. Proculus et autres sénateurs graves assurèrent le fait, et ils furent crus. La sagesse du gouvernement de ce grand capitaine, la valeur de ses armes furent tellement avantageuses à la population de la capitale, que celle-ci, de trois mille trois cents brigands et aventuriers qu'ils étaient d'abord, fut portée à quarante-sept mille hommes, nombre qui s'y trouvait lorsqu'il disparut. Après un interrègne où les sénateurs commandèrent tour-à-tour, un Sabin, philosophe religieux qui vivait dans la retraite, Numa Pompilius, fut nommé roi. Ainsi cette poignée d'hommes, devenue bientôt peuple pendant le règne de Romulus, se fit non-seulement respecter par elle-même, mais encore par sa sagesse à se conformer aux usages de ceux dont elle devenait le maître quand ils étaient jugés meilleurs.

Les choses durèrent sur ce pied jusqu'à ce que, profitant des loisirs que lui donnait la paix faite avec les Sabins, Tarquin l'Ancien substitua à l'enceinte de terre des pierres solides qui pouvaient mieux arrêter l'impétuosité d'un ennemi. Il environna la place publique de galeries, fortifia le Capitole, fit élever des temples, des cirques, des bâtimens destinés aux tribunaux et aux écoles d'exercices. Il fit pratiquer des canaux souterrains pour l'écoulement des eaux qui croupissaient

dans les lieux bas de la ville. C'est sous lui que parurent les faisceaux emblématiques de verges qu'on liait autour des haches qui faisaient respecter la magistrature ; les rois et les augures prirent des robes, les sénateurs eurent leurs chaires d'ivoire, et les chevaliers leurs anneaux. Ainsi continua le gouvernement, jusqu'à l'expulsion de Tarquin-le-Superbe, où la royauté fut abolie.

Le peuple, voulant alors se gouverner par lui-même, élut deux magistrats annuels, qu'il appela consuls ; leur autorité partagée retombait sur un seul dans les besoins pressans ; on nomma dictature cette nouvelle puissance. Les consuls avaient sous eux les préteurs, les tribuns, les questeurs, les édiles, les censeurs et les préfets. Si dans ces temps glorieux de l'aurore de la nation le caractère belliqueux s'établissait sur les conquêtes faites au dehors, les troubles qui survenaient au dedans n'en sapaient pas moins les fondemens de l'État naissant. Les maux nombreux alors existans augmentèrent encore par l'arrivée de Brennus, général gaulois, qui entrant victorieux dans Rome, 364 ans de la fondation de cette ville, la pilla et la livra aux flammes, et ne la quitta qu'en emportant mille livres pesant d'or, prix de sa retraite. De nouvelles guerres avec leurs voisins et avec des peuples plus éloignés dédommagèrent bientôt les Romains de leurs pertes, et le luxe reparut plus que jamais dans Rome. Alors la passion de dominer s'empara des riches, l'inquiétude, l'esprit de liberté qui dégénérait souvent en anarchie chez un peuple turbulent, troublèrent tour-à-tour le repos de la république, qui cherchait à s'asseoir sur les bases d'un bonheur mutuel. La Rome naissante voulait dominer le monde, et ne pouvait faire régner la paix dans ses murs. La tyrannie des décemvirs, les proscriptions sanguinaires

du plébéien Marius et du patricien Sylla, les démêlés de César avec Pompée et le triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide, sont autant de tableaux révoltans pour tout homme animé des sentimens de philantropie.

Ce fut cependant au milieu de ces temps de discordes et de carnage que Rome étendit au loin sa gloire, comme elle augmentait en splendeur dans son intérieur. L'Italie se soumit à ses lois; la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, jusqu'à la grande Bretagne et une partie de l'Allemagne, ployèrent sous son joug. La discipline de ce peuple fit plus pour ses conquêtes que le courage qu'il opposait aux Barbares qui en avaient autant que lui; mais, dit Robertson, pendant ces longs et sanglans débats où l'on se disputait au dedans, les différentes contrées de l'Europe furent successivement ravagées; une grande partie de ses habitans périt sur le champ de bataille; un grand nombre d'autres tomba dans l'esclavage, et le reste, incapable de faire une plus longue résistance, se soumit à la domination romaine. Ce fut alors que les trésors de Numance et de Carthage affluant à Rome, cette ville offrit tout le faste que la richesse nouvellement acquise pouvait étaler; et dès-lors aussi,

Sævior armis
Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

Le gouvernement consulaire dura une longue suite d'années au milieu de toutes ces agitations, où le vainqueur était aussi malheureux que le vaincu. Ce fut alors que César, victorieux des Gaules et n'ayant plus rien à craindre de Pompée son rival, accourut triomphant à Rome, où il fut reconnu comme chef, sous le nom de dictateur à vie. L'histoire dit comment ce change-

ment de gouvernement fut ensanglanté par l'assassinat de ce guerrier, lorsqu'il commençait à peine à régner, et quel fut son successeur, qui, donnant la paix au monde, mérita véritablement le nom d'Auguste. Dans le nombre de ses généraux étaient des hommes dont il savait apprécier le mérite, et pendant que les poëtes chantaient ses victoires, il décorait Rome de tous ces beaux édifices qui en étaient le fruit. De nouvelles routes furent également formées pour communiquer sur les points les plus importans de l'empire. Ainsi par des accroissemens insensibles s'éleva cette ville superbe qui, dans son premier âge, n'était qu'un monceau de cabanes, comme l'indique Properce dans les vers suivans:

Hoc quodcunque vides, hospes, quam maxima Roma est:
Ante Prygen AEneam, collis et herba fuit;
Atque ubi navali stant sacra palatia Phœbo,
Evandri profugi procubuere boves.

Mais Auguste, en rendant Rome si brillante, ignorait qu'un infâme successeur devait la livrer aux flammes, sans aucun autre motif que celui de se faire une image de ce qu'avait été l'incendie de Troie. Néron profita néanmoins de son crime pour faire des reconstructions plus régulières et auxquelles la magnificence s'unissait à l'étendue, car sa vanité ne connaissait plus de bornes; les mines et les carrières s'épuisaient pour la satisfaire. C'est de cette Rome, alors si brillante, que Pline, à la vue de ses merveilles, s'écrie: *Si quis diligentius æstimaverit aquarum abundantiam in publico, balneis, piscinis, domibus, euripis, hortis, suburbanis villis spatioque advenientium extructos arcus, montes perfossos, convalles æquatas, fatebitur nihil magis mirandum fuisse in orbe terrarum.*

La dignité impériale fut d'abord héréditaire, mais bientôt elle devint élective, et ce fut la garde prétorienne qui s'arrogea le droit de cette élection. Aussi a-t-on vu des soldats être élevés du plus bas rang au trône de l'empire. Quelques-uns firent respecter le choix, mais un plus grand nombre le fit abhorrer. La puissance, acquise souvent par les moyens les plus illicites, devint tyrannique, revêtue de tous les pouvoirs. Les lois de Solon, que Rome dans son enfance avait envoyé chercher à Athènes, ne furent plus respectées. Maîtres de la justice distributive, les empereurs l'employaient pour satisfaire à des vengeances particulières ou pour soumettre à l'oppression. Un gouvernement de cette nature ne pouvait durer long-temps, et aussi tomba-t-il bientôt en décadence. En effet, vers le milieu du deuxième siècle, les empereurs furent forcés à s'associer quelques princes pour mieux répondre à la gestion des affaires. Des généraux, amis des troupes, obtinrent d'elles le titre d'empereur; différentes armées s'en nommèrent chacune un vers la fin du cinquième siècle. On en vit une fois cinq qui, rivaux, se portèrent à des excès dont profitèrent les Barbares prêts à enlever les meilleures provinces.

A travers toutes ces convulsions, l'empire tomba entre les mains de Constantin dans une assez grande intégrité, quand il se détermina à en porter le siége à Constantinople. Le partage de la puissance qui se fit à sa mort fut désastreux à la souche; l'empire d'Occident, affaibli plus que jamais, ne put résister aux incursions répétées des Barbares; n'y ayant plus d'unité dans les réactions, l'édifice commença à chanceler; les provinces romaines furent d'abord envahies; puis les Goths, les Vandales, les Huns, sortis de leurs obscures retraites,

tombèrent successivement sur l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Les Francs s'emparèrent de la Gaule, les Lombards du nord de l'Italie. L'empire était à deux doigts de sa perte sous l'indolent Honorius, qui se refusait aux conditions faites par Alaric (1). Cet empire continua encore quelque temps dans les mornes angoisses de l'agonie sous les usurpateurs du trône des Césars. Des chefs ignorans dans l'art de la guerre, menant une vie effrénée dans l'intérieur de leur palais, entourés d'eunuques et de ministres plus occupés du soin de leurs affaires que de celles de l'empire, qui mettaient toutes les places à prix, tels étaient ses soutiens, lorsque les Hérules vinrent des rives du Pont-Euxin pour le faire entièrement écrouler. Le Capitole fut dès-lors gouverné par quelques petits potentats, qui s'y établirent avec le titre de ducs, sous la protec-

(1) Les plus cruelles atteintes que Rome éprouva datent de 412 de notre ère, époque où les Goths, conduits par ce chef, tombèrent sur elle, et la traitèrent fort durement, mais ils ne l'eurent que par surprise; le général la pilla et se retira avec son butin. En 455, sous l'empereur Valentinien, Genseric, roi des Vandales, la prit de nouveau, et la dépouilla de ses plus beaux ornemens, qu'il transporta en Afrique. Mais l'irruption qui lui fut la plus fatale est celle de Totila, arrivée l'an 19 de l'empire de Justinien I; les suites en eussent été bien plus désastreuses sans l'intercession du pape Pelasge, que ce général révérait. Celui-ci néanmoins, justement indigné des forces que venait lui opposer Bélisaire envoyé par l'empereur, résolut de s'en venger en faisant mettre le feu au Capitole, au grand Marché, au quartier Subburra, de la Voie Sacrée, des monts Aventin et Quirinal. L'incendie fut tel, que le peuple ne sut où aller loger. Il eut la liberté de quitter la ville; mais les sénateurs et autres principaux habitans furent emmenés comme prisonniers, lorsque le général et son armée quittèrent la ville. Néanmoins Bélisaire la rétablit bientôt, et même elle ne tarda pas à jouir d'une nouvelle splendeur.

tion des exarques, et auxquels une poignée d'hommes voulut bien obéir; et plus souvent encore par une troupe de citoyens qui, se rappelant les hauts faits de leurs ancêtres, cherchèrent à faire revivre un gouvernement républicain; aidés de ceux qui avaient une exaltation d'idées relatives à leur grandeur passée. Toutes ces convulsions qu'éprouva la belle Rome furent bien désastreuses à ses monumens, mais elles ne furent pas les seules causes de ses malheurs; aussi est-ce avec raison que Pope dit :

Some felt the silent stroke of mould'ring age,
Some hostile fury, some relligious rage.
Barbarian blindness, christian zeal conspire
And papal piety and gothic fire:

tristes vérités, dont par la suite nous fournirons nombre de preuves.

Mais, pendant que l'antique colosse menaçait ruine, un autre s'élevait insensiblement, dont la grandeur commença au temps de Constantin; nous voulons dire la puissance ecclésiastique qui, chétive dans son origine, sut, avec le temps et de la patience, étendre son empire encore plus loin que ne l'avaient fait les Romains; car quel est le coin du monde où le saint Siége n'eut point ses délégués qui faisaient valoir ses droits, et gouvernaient d'une manière utile au pouvoir de qui ils relevaient? Constantin, converti, assigne à l'Église plus de mille marcs d'or et environ trente mille d'argent. L'envoi des missionnaires en Orient et en Occident pour propager la foi, comme aussi la nécessité de nourrir les pauvres, fut le motif d'un pareil don. A cette première faveur se joignirent d'autres revenus et quelques châteaux qu'on nomma les Justices de saint

Pierre. Les successeurs de Constantin et les rois lombards, à qui les pontifes ne portaient encore aucun ombrage, y ajoutèrent plusieurs terres. A ces nouveaux dons succédèrent, au commencement du septième siècle, ceux connus sous le nom de Concessions de Phocas, et dans les suivans les largesses en domaines d'Othon I, de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, qui établirent la nouvelle puissance sur les bases égales à celles des autres Etats de l'Europe. La mitre alors devint tiare, et les exarques de Ravenne n'ayant plus aucune autorité à Rome, les souverains pontifes les remplacèrent sous le rapport de la juridiction temporelle qu'ils unissaient à la spirituelle. D'ailleurs divers citoyens, qui après leur mort voulaient reposer dans le sein de la plus douce quiétude, enrichissaient par donation testamentaire une Eglise qui continuait à s'offrir sous les dehors de l'humilité la plus exemplaire, et dont les préceptes tendaient à adoucir les mœurs barbares du temps. Grégoire, dit le Grand, enchérissant sur les prétentions de ses devanciers, sut faire payer les fautes des souverains par des taxes annuelles, toujours onéreuses aux peuples qu'ils gouvernaient, et ainsi, sous le modeste nom de denier de Saint-Pierre, arrivaient, de toutes les puissances chrétiennes, à l'Église, des moyens de subsistance qui surpassaient de beaucoup ses besoins réels. Ses chefs dès-lors commencèrent à être consultés sur les affaires des Etats ultramontains; les lumières que leur donnaient de plus profondes études, l'usage qu'ils en surent faire dans les circonstances qui pouvaient les intéresser, leur procurèrent une prépondérance qui devait les conduire loin, et occasioner bien des peines aux potentats, imprévoyans sur leur succès. En effet, combien de fois ne les a-t-on pas

vus résister au pouvoir des souverains et annuler leurs décrets, moins quand ils étaient nuisibles aux intérêts du peuple que contraires aux droits ou décisions du saint Siége.

Ainsi l'Église prenait d'insensibles accroissemens, à mesure que le pouvoir impérial diminuait; ce fut pour lui donner un nouveau lustre que les papes cherchèrent à la soustraire aux Lombards, qui souvent étaient à ses portes, et aux empereurs grecs qui ne lui donnaient aucun secours. Pépin, entraîné dans ses intérêts, commença l'entreprise en lui donnant l'exarchat de Ravenne, et son fils la consomma. Soutenus par un aussi bon appui, les papes continuèrent; ils établirent bientôt leur juridiction universelle comme chefs de la croyance; on la disputait souvent, mais on finissait toujours par la reconnaître. Ils avaient avancé dans les controverses, aussi-bien que dans les matières de politique, des prétentions à l'infaillibilité comme successeurs de saint Pierre, et si on les contredisait souvent, ce n'était que dans le particulier. Le clergé regardait leurs décisions comme autant d'oracles, et les laïcs comme le langage de la Divinité. Les papes s'immiscèrent alors avec plus d'assurance dans les disputes des princes entre eux et des potentats avec leurs sujets. On en a même vu être assez audacieux pour humilier les têtes couronnées, au point de mettre leur royaume en interdit. Avec plus d'étendue de terrain, que n'eussent-ils pas fait pour agrandir encore plus un pouvoir auquel la résistance mal combinée des princes donnait de l'accroissement, et que confirmèrent encore plus les croisades? Mais parmi les plus chauds défenseurs des prétentions papales est Grégoire VII, si puissamment secondé dans ses efforts contre Henri IV, empereur d'Allemagne,

par la comtesse Matilde, qui possédait alors presque tout le centre de l'Italie. Quels flots de sang ne firent point verser en Allemagne et en Italie, au sujet des investitures, ces potentats que la proscription devait atteindre dans un temps plus propre à la réflexion!

Mais les temps encore plus malheureux pour Rome sont ceux de la barbarie, où des factieux régnaient dans les principales villes de l'Italie. Les domaines ecclésiastiques étaient alors occupés par des petits tyrans qui laissaient aux papes les titres de suprématie, mais qui s'en étaient arrogé les fonctions; on a même vu des barons contester au pape jusque dans Rome son autorité, sans que leur audace fût réprimée par la force. En 1143 il se forma une sorte de sénat qui, imbu des opinions déjà vulgaires que la puissance du pape ne devait être que spirituelle, et que l'évêque de Rome, à l'exemple des apôtres, n'ayant aucune propriété ni juridiction civile, ne devait avoir pour revenu que les dîmes et les dons de la chrétienté, forma une puissance exécutive qui fut confiée à un patrice, c'est-à-dire à un chef pris de leur corporation, et que les papes respectèrent pendant un temps assez long, vu les craintes que leur inspirait le caractère turbulent du peuple. Cette circonstance, jointe aux querelles violentes de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII, fut une des principales causes de la translation du saint Siége à Avignon dans le quatorzième siècle.

Enfin, après soixante-dix années d'absence, pendant lesquelles régnèrent tour-à-tour les factions aristocratiques et démagogiques, Rome revit le saint Père et son sacré collége, qui reparurent avec le même fonds de cupidité pour l'extension du pouvoir temporel. Ils profitèrent alors du désir qu'avait Rodolphe de s'asseoir

fermement sur son siége impérial en Allemagne, pour se confirmer dans l'exarchat de Ravenne, et obtenir la Marche d'Ancône, le duché de Spolette, les terres de la comtesse Matilde et plusieurs fiefs. Mais l'esprit séditieux du peuple, sous Rienzi, n'en fut pas moins le même, quelques tentatives qu'eussent déjà faites plusieurs pontifes pour le réprimer. Alexandre VI, plus astucieux et souvent cruel, vint non-seulement à bout de contenir le peuple, mais encore il réprima le pouvoir de la noblesse. Les guerres intestines avaient été favorables à celle-ci, en ce que tantôt favorisant les empereurs, et d'autres fois intimidant les papes, elle avait eu des uns comme des autres une augmentation dans ses propriétés. C'est à une pareille conduite que les maisons d'Est, celle de Bentivoglio, de Manfreddi, de Colonna et autres durent leurs richesses; mais Alexandre VI, dévoué à sa cause, les en dépouilla presque tous, comme ayant été usurpées sur le St Siége. Jules II acheva l'ouvrage, et les vues politiques des têtes couronnées le consolidèrent. Depuis ce guerrier qui s'était emparé de l'épée de saint Paul pour travailler à l'agrandissement du temporel ecclésiastique, jusqu'à Pie VI, la Rome actuelle n'a que gagné de ce qu'elle était au temps où elle passa sous le gouvernement des papes. Les rues furent élargies et alignées; des statues et autres objets de l'antique Rome sortirent des entrailles de la terre pour décorer la moderne; des arts nouveaux naquirent pour le culte comme pour le faste des grands, et insensiblement survint avec eux ce relâchement de mœurs exterminateur de toute discipline. Il était réservé à l'époque où nous vivons de produire une de ces secousses dont le saint Siége, comme puissance temporelle fort affaiblie, devait éprouver les plus violens effets. Tout le

nord de l'Italie, soumis à de petites puissances toujours inquiètes sur le mouvement des grandes, faisant aujourd'hui partie d'un grand empire, le gouvernement ecclésiastique devait subir comme les autres un changement; mais, pour arriver à ce point, il fallait ramener la puissance ecclésiastique à sa première origine, opération que la raison suggérait, et qui n'a trouvé aucun obstacle dans le peuple romain, si souvent victime du pouvoir de la tiare.

Il faut cependant l'avouer, Rome, comme ville, n'a que gagné pour le faste sous le gouvernement pontifical. En effet, si les Barbares ont saccagé son sol en y exerçant tous les actes que leur suggérait la haine du nom romain, cette même ville, sous la domination des papes, notamment sous Sixte-Quint, l'Auguste de la Rome moderne, s'est ornée des monumens les plus majestueux qu'élevait le génie des artistes qui s'y rendaient de toutes parts. Quoiqu'elle ait perdu près de la moitié de son revenu par le schisme des protestans, la basilique de Saint-Pierre n'en a pas moins été élevée, les obélisques redressés; les fontaines sous les plus belles formes ont versé des torrens d'eau; nombre d'églises plus majestueuses les unes que les autres ont été bâties; des séminaires, des colléges et des écoles fondés, et la plupart richement dotés; enfin tous les quartiers ont été décorés des palais les plus somptueux, tant étaient abondantes les eaux du Pactole, qui fournissaient à cette capitale. Cependant les semences d'indépendance qui germèrent d'abord en France dans ces derniers temps, n'avortèrent point sur le sol romain; et malgré tous les efforts que fit le gouvernement pour étouffer la plantule, elle parvint à une bonne végétation. Le joug papal fut secoué, et Rome eut encore,

mais momentanément, ses consuls, ses tribuns et son sénat. Cette constitution, favorisée par la France, déplut au roi de Naples, qui, sans déclaration de guerre, fit filer une armée considérable, laquelle s'empara de Rome, malgré la commune résistance des Français et des Romains. Rome fut évacuée momentanément, mais bientôt la guerre déclarée contre les Napolitains en repoussa ceux-ci qui, par les progrès de l'armée qu'ils eurent alors contre eux, rentrèrent dans leurs limites. L'agression de la part du roi de Naples lui valut la perte de sa capitale et de tout son royaume, et l'occupation de toute cette partie de l'Italie aux Français. Ainsi se déroula sur le sol romain cette chaîne d'événemens qui, amenés les uns par les autres, et se succédant d'une manière plus ou moins heureuse, changea les mœurs, les usages et le langage d'un peuple qui, né dans le brigandage, donna, dans son temps le plus brillant, des lois à l'univers ;

Cités, trônes, palais, tout périt, tout s'écroule,
Dans le même torrent le même sort les roule ;
Tandis que de l'Olympe, habitant les sommets,
Jupin voit tout changer et ne change jamais.

Les Trois Règnes.

CHAPITRE II.

Rome sous le Gouvernement français.

Rome aujourd'hui est la capitale d'un département qui s'étend du voisinage de Riéti, au sud-est, jusque vers Banco, formant le confin du royaume de Naples, et ayant pour limite la mer dont les bords suivent une ligne presque parallèle à la chaîne des montagnes. Ce département peut être considéré comme une vaste vallée divisée dans son milieu par la chaîne des monts Sabins et Lépins, traversée dans sa longueur par des collines qui s'élèvent à Viterbe, collines appelées Monti Cimini, et par celles de Vellétri, connues sous la dénomination de Monti Artémisi. On peut, d'après ces préliminaires, subdiviser le pays en trois bassins et trois vallées. Le bassin le plus septentrional est formé par les collines de Civittà Vecchia, Viterbe, San-Lorenzo, Bolséna et celles qui, côtoyant la Toscane, renferment le lac de Bolsène, récipient des eaux provenues de ces montagnes. Ce bassin, à son origine, est légèrement montueux, et continue à s'aplanir à mesure qu'on approche de la mer. Le second bassin a, vers le nord, [illegible] montagnes de Viterbe; au sud, celles de [illegible] l'Albano; à l'est, celles de la Sabine et de [illegible], proprement parler, la vallée du Tibre, le [illegible]elle, en montant légèrement, s'élève à mesure [illegible]che des montagnes de la Sabine. La chaîne [illegible] Lépins, se courbant d'Albano à Terracine, [illegible] troisième bassin, qui a la mer pour limite. [illegible] celui-ci que se trouvent les marais Pontins.

La chaîne des Apennins, bornes naturelles de ce département, s'élève, en général, de six à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces monts, composés de pierres calcaires, ont presque tous une forme assez aiguë, ce qui leur donne beaucoup de pittoresque; ils sont taillés en pain de sucre, et offrent une surface très-déclive. Toute cette chaîne de montagnes est couverte de neige une grande partie de l'année, et même plusieurs la conservent, dans leurs enfoncemens, dans les mois les plus chauds. Les montagnes qui suivent, placées en lignes parallèles aux Apennins, s'étendent jusqu'au royaume de Naples; elles sont de la même nature que les premières; mais comme elles ont moins d'élévation, elles sont aussi plus fertiles. Leur cime est couverte de chênes verts, et leur base est entourée d'oliviers que cultive une population assez nombreuse, divisée en plusieurs hameaux.

Les collines qui séparent la Toscane de l'Etat romain sont généralement volcaniques, et donnent la même végétation. Les montagnes les plus élevées de Viterbe, dans toute cette chaîne, n'approchent nullement de la hauteur des montagnes de la Sabine, ni même de celles qui règnent, de Frescati et Albano, jusqu'à Terracine. Toutes ces montagnes sont couvertes de pins, de chênes, de châtaigniers, et à leur base sont des vignes et des oliviers. Le sol des deux premiers bassins, dont il a été ci-devant parlé, quoique tout volcanique, n'en est pas moins très-productif; mais le manque de population, d'une part, et le débordement du Tibre, de l'autre, s'opposent à la culture dont il est susceptible. Une grande partie du troisième, où sont renfermés les marais Pontins, est couverte des eaux qui découlent des montagnes, et ne trouvent point

d'échappement vers la plaine. Les terres qui avoisinent ces marais, celles même que Pie VI a rendues à la culture, font désirer qu'on termine son entreprise.

Les autres vallées sont en général assez fertiles, et varient en étendue. Le Tibre, à sa sortie du département du Trasimène, baigne les murs d'Orte et de Rome, qu'il divise en deux parties inégales, et il vient se terminer à la mer près d'Ostie. Son lit est très-tortueux, plein d'îles, ses eaux sont boueuses et débordent souvent de leurs limites. Le Sacco, qui avoisine le royaume de Naples, est une petite rivière qu'on ne peut rendre navigable. Il en est de même du Tanaro et du Vélino, lesquels, réunis sous Riéti à la Néra, n'en deviennent pas plus navigables dans leur cours pour se rendre au Tibre. L'Aniene, qui tire son origine du sommet des Apennins, après avoir formé la cascade de Tivoli, se perd dans le Tibre, au voisinage de Rome. Celui-ci peut porter bateau depuis cette ville jusqu'à la capitale; les autres rivières ne sont que des torrens, lesquels sont à sec la moitié de l'année. On trouve quelques lacs dans le département de Rome: celui de Bolsène est le plus étendu; il a trente milles de circonférence; il est entouré de coteaux volcaniques qui présentent des aspects assez agréables. Celui de Vico, un peu plus loin, a pour limite les bords du cratère qui l'enceint; il est peu étendu, mais ses environs sont très-pittoresques. Le lac Bracciano, plus voisin de Rome, a une étendue moyenne [illegible] deux. Ceux d'Albano, de Némi et de Giuliano sont beaucoup moins intéressans par leur grandeur que [illegible] mens que leur donnent leurs coteaux boi[illegible] de villas.

[illegible] de ce département est doux, mais cette [illegible] bien achetée par la pestilence de l'air qu'on

y respire au voisinage de la mer, notamment pendant les mois de juin, juillet, août et septembre, jusqu'à l'arrivée des pluies, et pendant les premières qui tombent en automne. Là,

> In vain kind season swell the teeming grain,
> Soft shower distil and suns grow warm in vain;
> The swain with tears his frustate labor yelds,
> And famish'd dies amidst his ripen'd fields. POPE.

En effet, ceux qui ont l'imprudence de passer une seule nuit exposés à ces malignes influences ne sont que trop souvent pris de fièvres tierces pernicieuses; aussi toutes les maisons des cultivateurs sont-elles placées sur les points les plus hauts. Viterbe même, ainsi que Tivoli, Frescati et Vellétri, quoiqu'élevées sur des collines plus hautes et éloignées de ce voisinage, sont aussi sujettes à cette mauvaise influence, et à bien plus forte raison Rome, située dans une plaine, et qui n'en est garantie par aucune colline qui l'entoure.

Rome, aujourd'hui la seconde ville de l'Empire français, est presque placée sur le rivage ouest du milieu de l'Italie. Elle est renfermée dans une enceinte qui parcourt environ quinze milles, y compris le Vatican et le Transtevere; dans cette enceinte sont renfermées sept collines, où monts connus sous le nom de Palatin, Capitolin, Quirinal, Viminal, Esquilin, Cœlius et Aventin : le Janicule y a été compris depuis (1). Sa population, sous le règne de l'empereur Claude, à

(1) Ces monts étaient beaucoup plus élevés sous le règne des empereurs. On porte l'exhaussement qui a eu lieu depuis par les décombres à plus de vingt pieds dans certains endroits; aussi l'épithète de *septicollis* qu'on donnait autrefois à la ville conviendrait-elle peu aujourd'hui.

croire Tacite, s'élevait à sept cent mille âmes, y comprenant celle des faubourgs; elle a toujours déchu depuis: néanmoins, il y a une quarantaine d'années, elle allait à cent soixante-dix mille; elle a encore diminué depuis, et actuellement on n'en compte guère que cent quarante mille. Elle est située sur un sol volcanique qui, dans le plus grand nombre d'endroits, offre une nature spongieuse et tufeuse. Ses monumens antiques qui, dans leurs débris, laissent paraître une si grande majesté; ceux plus modernes, dus à la puissance théocratique qui a succédé à celle des plus grands guerriers de l'univers; la réputation que lui a donnée, chez les personnes instruites, la suite d'événemens qui se sont passés dans son sein; la multitude de choses curieuses qui repaissent les yeux avides de tout amateur des arts; le genre d'industrie auquel s'adonnent ses habitans; celle qu'ils peuvent acquérir sous un gouvernement qui aime que chacun active ses moyens par le travail; toutes ces considérations lui conserveront toujours un titre au plus grand intérêt.

Le gouvernement de Rome repose sur les mêmes bases que celui des autres villes de l'Empire français, dans le moment actuel, où celle-ci en fait partie. Un gouverneur a la direction de tout ce qui regarde le pouvoir militaire dont les rayons s'étendent en divergeant sur tous les points du département. Un préfet dirige les affaires civiles, s'occupe des cadres de la conscription, du revenu des biens publics dépendans de la couronne impériale; enfin il y a aussi un directeur des douanes [illegible] un autre des postes; les autres emplois [illegible] ou sont exercés par des personnes qui [illegible] de la même manière qu'elles le sont dans la [illegible] l'Empire; enfin il est des tribunaux civils

et militaires appropriés aux cas qui sont de leur compétence; les plaidoiries ont lieu en langue française; les interrogations s'y font cependant en italien. Les églises sont présidées par des curés qui ressortent, pour la gestion, du préfet de la haute police. Il est un maire, ayant sous lui des municipaux qui président aux divers quartiers de la ville. La justice criminelle est basée d'après les mêmes principes qu'en France, et les exécutions, qui ont toujours lieu au bout du pont Saint-Ange, sont du même genre.

Buonaparte, occupé d'améliorer le sort d'une ville qui, par son éloignement, pouvait se croire hors de ses regards, décréta, en 1811, les dispositions suivantes : « 1° Chaque année il sera fait un fonds extraordinaire d'un million sous le titre de fonds spécial des embellissemens de Rome. Ce fonds sera prélevé sur les revenus de cette ville, et partie sur les revenus du domaine extraordinaire. Il sera affecté aux fouilles pour la découverte des antiquités, au perfectionnement de la navigation du Tibre, à la construction d'un nouveau pont sur l'emplacement de celui d'Horatius Coclès; à l'achévement du pont Sixte, à l'agrandissement et à l'embellissement des places Trajane et du Panthéon; à la construction d'une halle et de deux tueries; à l'ouverture d'une promenade du côté de la porte du Peuple et d'une autre sur les emplacemens du Forum, du Colisée et du mont Palatin; à l'établissement d'un Jardin de botanique, etc.; 2° une commission composée du préfet, de l'intendant de la couronne à Rome, et du maire de la ville, dirigera les travaux : le préfet présidera cette commission, et correspondra directement avec le ministre de l'intérieur; 3° le million affecté à l'article premier du présent décret aux embellissemens

de la ville de Rome se composera, pour 1811, de cinq cent mille fr., qui seront prélevés sur les revenus de la ville, et de la même somme à prélever sur le revenu de notre domaine extraordinaire en 1811; 4° ce fonds d'un million sera employé, en 1811, de la manière suivante : cent mille fr. aux travaux de la navigation du Tibre, et spécialement à la partie du fleuve qui traverse la ville de Rome, cinquante mille fr. pour commencer le nouveau pont d'Horatius Coclès, cinquante mille pour les travaux du pont Sixte, cinquante mille pour les augmentations et embellissemens des places Trajane et du Panthéon, cent cinquante mille pour la promenade à la porte du Peuple (1), cent mille pour la promenade sur l'emplacement du Capitole, cinquante mille pour les halles, cent mille pour les tueries, cinquante mille pour le jardin de botanique, trois cent mille, fonds commun, destinés à fournir des supplémens sur le compte qui nous sera rendu des progrès des travaux, suivant la proposition qui nous en sera faite par la commission; 5° les projets pour le perfectionnement de la navigation du Tibre depuis Pérouse jusqu'à la mer, et spécialement dans la partie de son cours qui traverse

(1) Les travaux sont actuellement (le 16 avril 1812) en pleine activité. Le couvent de Sainte-Marie et les maisons adjacentes ont été entièrement démolis. On voit déjà la grande allée du jardin de César [illegible] le coteau et se réunir à celle de la Trinité des Monts, en [illegible] la villa Médicis. Les piétons y passeront dans quelques jours, [illegible] deux mois les voitures circuleront sur les bords du *Collis-Hortulorum* où existaient jadis les jardins de Domitien et des Romains les [illegible]. Une belle fontaine s'élèvera dans une demi-lune en regard [illegible] pyramide. Une autre avenue gagne et fait le contour des murs [illegible] la ville; cette promenade sera délicieuse en hiver et à la [illegible] automne, tant par sa position que par la perspective qu'elle

la ville de Rome, ceux pour le nouveau pont d'Horatius Coclès, et ceux pour les travaux du pont Sixte seront dressés sans délai, et nous seront soumis dans les conseils des ponts et chaussées qui se tiendront en décembre; 6° seront également dressés, dans le plus court délai, les projets pour l'agrandissement et l'embellissement des places Trajane et du Panthéon, pour les halles et pour les tueries. En attendant que les projets pour la place Trajane et du Panthéon aient reçu notre approbation, il sera procédé à la démolition des couvens du Saint-Esprit et de Sainte-Euphémie; 7° les projets qui nous ont été soumis pour la promenade du côté de la porte du Peuple sont approuvés : à cet effet le couvent de Sainte-Marie et ses dépendances seront démolis; cette promenade sera appelée le Jardin du grand César; 8° la promenade projetée sur l'emplacement du Capitole et du Colisée s'appellera Jardin du Capitole; les plans nous en seront soumis sans délai, ainsi que ceux du jardin de botanique; 9° les maisons, palais et dépendances, situés sur les emplacemens destinés aux embellissemens de Rome, et qui nous appartiennent et appartenaient à la cour de Naples, seront démolis ».

Un autre décret de même date est ainsi conçu : « La Cour impériale de justice à Rome sera établie au palais de la Chancellerie. L'Académie de l'Université impériale de notre bonne ville de Rome sera établie au collége de la Sapienza. Deux lycées seront formés, l'un au collége Romain et l'autre aux Jésuites. Les magasins au blé et à l'huile, des thermes de Dioclétien, de Cornéto et Civittà Vecchia, qui appartiennent à l'Annone, sont cédés à la ville de Rome (1) ». On voit, par la te-

(1) Journal de Paris, du 30 juillet 1811.

neur de ces décrets, la vigilance avec laquelle Buonaparte s'occupait du bonheur des Romains. Le gouvernement ancien était beaucoup moins expéditif, quand il s'agissait d'opérations d'où le peuple pût tirer plaisir et profit.

La Rome moderne est, comme l'ancienne, partagée en quatorze régions ou quartiers, qu'on appelle Rioni; ces distinctions, établies sous Benoît XIV, n'ont aucun rapport avec les divisions reçues chez les anciens Romains; du moins quelque effort qu'aient fait les antiquaires pour les trouver, ils sont encore à les réaliser. Les voici dans leur ordre numérique : I. Rione dei Monti, à raison des monts Quirinal, Viminal et Esquilin qui y sont renfermés; son contour est de sept milles. II. Rione di Trevi : il est au nord du précédent, et prend son nom de la magnifique fontaine qui s'y trouve; son circuit est de trois milles et demi. III. Rione di Colonna, ainsi nommé de la colonne Antonine. IV. Rione di Campo Marzo, de l'ancien Champ-de-Mars qu'il occupe; son circuit est de trois milles et un sixième. V. Rione di Ponte, du pont Saint-Ange; son circuit est d'un mille et deux tiers. VI. Rione di Parione, par corruption des appariteurs ou huissiers qui demeuraient dans ces quartiers; son contour est d'un mille et deux cinquièmes. VII. Rione della Regola, par corruption d'arenula, sable que le Tibre jette sur ses bords; Argola, puis Regola; son contour est d'un mille trois cinquièmes. VIII. Rione di San-Eustachio, de Saint-Eustache, église paroissiale; son contour est d'un mille et un quart. IX. Rione della Pigna, d'une pomme de pin, enseigne qui fut d'une grande célébrité dans ce quartier; son contour est d'un mille et un [illegible]. X. Rione di Campitelli, du Capitole qui en est

le chef-lieu; son circuit est de cinq milles et deux cinquièmes. XI. Rione di San-Angiolo, petit quartier qui a reçu son nom de l'église Saint-Ange; son circuit est d'un mille et un vingtième. XII. Rione di Ripa, qui règne le long de la rive du Tibre; son circuit est de six milles et un septième. XIII. Rione di Transtevere, quartier ainsi appelé de sa situation au-delà du Tibre, vers l'ouest; son circuit est de quatre milles et demi. XIV. Rione di Borgo, à la rive occidentale du Tibre, où se trouvent les châteaux Saint-Ange, Saint-Pierre et le Vatican; son circuit est de quatre milles et un quart.

CHAPITRE III.

Le Tibre. — Ses ports. — Escalier et place de la Trinité du Mont, où demeura l'auteur. — Nature des pierres employées dans les édifices.

Avant de parler dans quelques détails sur cette vaste capitale, il convient de s'occuper du fleuve qui baigne ses murs, et qui, d'après les nouveaux décrets dont il vient d'être fait mention, sera d'une bien plus grande utilité aux habitans qu'il ne leur a été jusqu'ici. Nommé dans les temps les plus anciens *Albula*, il perdit ce nom pour prendre celui de *Tiberis* depuis que Tibérius, roi d'Albe, s'y noya. Il a sa source dans la Toscane orientale, au milieu de la vaste étendue des Apennins. Ayant reçu nombre de torrens, dont le plus notable est la Néra qui vient de l'Ombrie, et s'étant uni au Tévérone qui descend des Abruzzes, à environ dix milles au nord de Rome, le fleuve entre d'un cours rapide dans cette ville, sur la gauche de la porte du Peuple, l'ayant partagée inégalement, il sort à gauche de la porte

Portèse. Il fait quelques contours sur lui-même dans ses murs, et parcourt environ cent cinquante milles avant de se terminer à Ostie, où il se jette dans la Méditerranée, à la distance de son entrée, environ de dix-huit milles en droiture. Sa pente, lorsqu'il est près de quitter la ville, est médiocre; à peine est-elle d'un demi-pied sur mille toises, ce qui peut contribuer pour beaucoup à son débordement dans la ville, surtout quand le Lébeccio, en soufflant sur Rome, repousse ses eaux vers la ville. Le fond sur lequel ce fleuve roule avant d'arriver dans la campagne de Rome est fangeux et d'une couleur jaunâtre; aussi ses eaux sont-elles plus ou moins troubles, selon qu'il a plu ou qu'il y a eu des fontes de neige sur les montagnes d'où naissent ses ramifications. Son lit est médiocrement large au milieu de la ville, mais il est profond; il n'a point de quais; aussi la navigation ne s'y fait-elle qu'à la rame et non au tirage. On n'aborde à ses rives qu'à deux endroits; le premier est sur la rue Ripetta: on appelle ce débarcadaire Porto di Ripetta. Il est dû à Clément XI, qui y fit construire un escalier à deux rampes et fort commode pour le déchargement des barques qui viennent porter de l'Ombrie et de la Sabine les comestibles et combustibles qui se consomment dans la ville. On y voit sur une fontaine voisine un indicateur des plus grands débordemens du fleuve. L'autre, qui est vers le midi, est connu sous le nom de Porto di Ripa grande; ce fut Innocent XII qui le fit faire pour l'abord des senauts qui de la mer remontent vers la ville.

Ce fleuve, n'ayant aucune jetée ni parapets aux endroits les plus bas de son lit, est sujet a en sortir, notamment par ses embarcadaires, et alors oubliant ses

limites naturelles, il inonde les rues voisines. On l'a vu venir jusqu'au Panthéon, et même inonder la place d'Espagne. Ce fut pour rappeler une pareille époque, arrivée sous le pontificat d'Urbain VIII, que l'on fit le petit monument de la Barchetta, là où un petit bateau s'arrêta. Il est dit dans la Pratique médicale de Baglivi qu'en décembre 1702 ce fleuve sortit tellement de ses limites, qu'il inonda la Longara, le Borgo Nuovo, tout le Ghetto et autres quartiers bas de la ville, ce qui occasiona dans ces quartiers beaucoup de fièvres, non-seulement graves, mais encore pernicieuses. On trouve dans Suétone qu'Auguste en fit élargir le lit pour éviter ces sortes de débordemens qui étaient également fâcheux de son temps. Cette grande opération fut renouvelée sous Trajan et Aurélien; mais le Tibre n'en a pas moins conservé son caractère furieux, puisque de six ponts qu'il avait autrefois il ne lui en reste aujourd'hui que trois, les autres ayant été emportés par la crue violente de ses eaux. Les débordemens furent portés au plus haut en 1530, à en croire les notes qui furent placées près de Pasquino, et ce qui en est dit dans l'ouvrage de Castiglione, intitulé : *Trattato delle inondazioni del Tevere*, publié en 1599. Ces grandes inondations ont particulièrement lieu quand le vent, soufflant long-temps du côté de la mer, arrête le courant des eaux du Tibre vers son embouchure. Si à cette cause se joint une prompte fonte des neiges qui couvrent les Apennins, ou à de longues et fortes pluies, l'accident arrive toujours, et de la manière la plus prompte et la plus fâcheuse.

Les bords du Tibre sont hachés et nullement praticables à un piéton qui les choisirait pour promenade. Ils offrent en quelques endroits des points de vue fort

pittoresques à raison de son encaissement verdoyant, auquel font cadre des masures et des édifices fort variés quant à leur aspect. La rapidité de son cours et la nature fangeuse de son lit empêchent les bateaux de pouvoir y ancrer. Les bateaux ne dépassent guère le pont Saint-Ange, tant à cause des restes du pont Triomphal, les moulins à grains entourés de leur passonate ou palissades, les débris de monumens et ceux de vases rompus qu'on découvre encore en face du lieu dit Mola di Ghetto, dans les basses eaux, qui sont autant d'obstacles à la navigation, qu'à raison de la variation du lit du fleuve, qui alors n'a pas toujours la même profondeur; ce manque de navigation rend triste le rivage. On ne boit point les eaux du Tibre, vu qu'elles sont sujettes à donner le cours de ventre à raison des sels qu'elles tiennent en dissolution, et dont la quantité varie selon qu'elles sont plus ou moins bourbeuses. On présume que le lit du Tibre contient de bien grandes richesses en statues et en bas-reliefs que les barbares destructeurs de Rome y ont jetés lors de leurs irruptions en Italie; mais ces richesses sont perdues pour les races actuelles et futures. Les Juifs avaient proposé au gouvernement, sous Sixte V, de faire les avances nécessaires à leur recouvrement; ils n'en demandaient que la propriété et le droit de pouvoir loger ailleurs qu'au Ghetto; on ne voulut accéder à aucune de leurs propositions, et les statues sont restées enfouies pour jamais.

Trois ponts sont jetés dans toute la longueur de ce fleuve: le premier, en suivant son cours, est le pont Saint-Ange, ainsi dénommé à raison des figures qui le décorent. Ce pont a cinq arches; il s'appelait autrefois *Pons AElius*, du nom d'AElius Adrien, qui l'avait fait construire pour aller à son monument. Clé-

ment IX le fit restaurer; son parapet est garni de vilaines grilles à hauteur d'appui. De distance en distance, de chaque côté, sont des acrotères qui soutiennent de grands anges en marbre, tenant en main les attributs de la Passion. Une de ses extrémités aboutit à la rue des Banti et l'autre au château Saint-Ange. A son entrée sont deux statues, saint Pierre d'un côté et saint Paul de l'autre. Vient ensuite le pont Sixte, qui fut construit sous Antonin-le-Pieux, pour être plus voisin du mont Janicule; aussi l'appela-t-on d'abord *Janiculensis;* son second nom lui fut donné en mémoire de Sixte IV, qui le fit rétablir. Il conduit de la Longara au palais Farnèse. Le pont Fabricio, nommé ainsi à raison de ce qu'il fut bâti l'an 733 de Rome, sous cet édile, ainsi qu'on le voit dans l'ancienne inscription placée sur deux grands arcs de chaque côté, est nommé encore Quattro Capi à cause des quatre faces d'un Janus qui étaient à ses extrémités. Le dernier est celui de Saint-Barthélemy, ainsi appelé à raison de ce que l'église de ce saint, où il mène, partage l'île de ce nom en deux; il prend du quartier Transtevère et aboutit au palais des Orsini. Les deux derniers ponts sont assez laids; le plus beau, le plus à découvert est celui de Saint-Ange: tous sont à trottoirs, et pavés en dalles basaltiques, sous lesquelles sont, pour le pont Sixte, de gros canaux qui portent l'eau de la fontaine Pauline dans les bas-quartiers du voisinage.

Autrefois il y en avait un autre qu'on appelait *Sublicius*, et qui datait du temps de la république; c'est le premier qu'on éleva en pierres à Rome. Il fut commencé sous le censeur Fulvius, et finit sous Scipion l'Africain et L. Mummius, tous deux pareillement censeurs. On l'appella Sénatorial, parce que, dit-on, les sénateurs

traversaient quand ils allaient consulter les livres Sibyllins, que l'on conservait alors sur le Janicule. Une grande inondation renversa ce pont, on ne sait à quelle époque; Jules III le fit rétablir, mais il éprouva le même accident quelque temps après. Grégoire XIII le rétablit encore; enfin une crue subite d'eau arrivée en 1598 en emporta la moitié; depuis on l'a oublié, mais cet oubli lui a valu l'attention de tous les peintres de paysages qui viennent le relever dans leur croquis; et en effet la vue qu'il offre, mariée avec celle des objets du voisinage, est vraiment pittoresque. Toutes les piles de ces ponts anciens sont intérieurement composées de grosses briques; vient ensuite le tuf qui recouvre et lie la première masse: le tout est caché sous d'énormes pierres de pépérin; les parties les plus exposées à la vue sont toutes en travertin. Le *Sublicius* a une grande célébrité par rapport aux faits qui s'y sont passés; c'est sur lui qu'Horatius Coclès se défendit seul contre l'armée de Porsenna, jusqu'à l'entière démolition du pont derrière lui; c'est de là que furent jetés dans le Tibre les corps d'Héliogabale et de Commode, tyrans détestés, et qu'on précipitait une trentaine de mannequins de joncs, pour répondre à la prescription d'un oracle qui voulait des hommes vivans pour victimes.

Après avoir rendu hommage à la divinité du Tibre, il est juste que le génie du lieu, sous la garde duquel je me confie, ait le sien: en vérité on ne saurait trop le louer d'avoir fait choix d'un pareil séjour. La beauté de perspective sur cette élévation, autrefois appelée mont Pincio; la pureté de l'air qui circule de toutes parts; sa prédominance sur la place d'Espagne, lieu qu'occupait jadis cette naumachie de Domitien où la jeunesse guerrière venait s'exercer aux combats

maritimes, et où restent les molécules hétérogènes dont la densité spécifique serait un obstacle à leur dissolution; l'avenue de jeunes ormes formant une promenade saluée par les derniers rayons d'un soleil qui dore l'horizon; le couvert que forme vis-à-vis le palais des Arts une rangée d'yeuses dont la feuille naissante remplace celle qui tombe : le jet d'eau qui, s'élevant d'une coupe toujours pleine, rafraîchit le feuillage voisin et retombe en nape circulaire pour remplir un bassin que respecte l'enfant qui joue sur ses bords, et où vient étancher sa soif ce compagnon fidèle qui fut donné à l'homme pour sa défense comme pour son amusement, le doux murmure que fait le cristal liquide qui s'élance, et celui qui continuellement s'échappe de la coupe, sont autant d'objets enchanteurs propres à fixer l'attention de celui qui répond aux douces inspirations de la nature. Ajoutez les agrémens de la vue qui s'étend au couchant sur des collines verdoyantes, sur le Vatican, le mont Mario, comme aussi sur une grande partie de la ville couronnée par les plus hauts édifices,

Non est in totâ lætior urbe locus.

MART.

D'après cela, peut-on s'étonner que tant de personnages illustres aient fixé leur séjour sur cette région élevée, ou dans les rues adjacentes, pour jouir souvent de ses charmes, en sortant comme en rentrant chez eux. Aussi est-il dit dans l'histoire du canton que près de ma maison demeurèrent la reine Sobieski; Le Poussin, premier peintre de l'école française; vis-à-vis, Claude le Lorrain célèbre paysagiste; au commencement de la même rue après les écoles chrétiennes, était la maison de Salvator Rose, peintre et poëte; tout près, celle d'Angélica K[illegible]f

man; et au lieu le plus élevé était le couvent de la Trinité du Mont, occupé par des minimes que lui fournissaient les diverses provinces de la France; pépinière de savans qui offraient avec un zèle égal leurs vœux à l'Éternel et leur encens aux Muses. Citer les PP. Mersenne, Jacquier, les deux Magnan, Dumont, Le Seur, Chamelot, entre nombre d'autres, c'est réveiller de doux sentimens chez ceux qui les ont connus ou qui ont lu leurs ouvrages. Eh! encore aujourd'hui, n'a-t-on pas M. d'Agincourt dans le voisinage, cet aimable Nestor, toujours environné d'une jeunesse étrangère venant puiser à sa source les instructions et directions nécessaires aux recherches qu'elle fait de tous les monumens qui peuvent appuyer les assertions de l'histoire, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à l'époque de Raphaël? Et quelles notions ne peut-on pas espérer de ce respectable vieillard, qui vient de publier plusieurs livraisons *in-folio* avec gravures, sur les monumens de cet âge? On arrive à ce beau séjour par trois endroits différens, l'un à droite en suivant les plans ascendans des rues Sistine et Grégori, l'autre en tenant celle de la Croce, et suivant une rampe ou un plan incliné, planté d'arbres, qui mène au palais des Arts, et l'autre en face formant un des plus beaux escaliers de Rome. Cet escalier commence par quelques marches qui occupent toute sa largeur et mènent à un pallier commun. Là commence deux rampes qui partagent l'escalier en trois parties, une très-large au milieu, et deux moindres, une sur chaque côté. On arrive alors à un grand espace, et, de nouveau, reprennent les marches sans rampe; elles mènent à une esplanade, dans l'enfoncement de laquelle, sur un mur d'appui, est l'inscription suivante, qui apprend à qui l'on doit le monument.

D. O. M.
Sedente Benedicto XIII,
Pont. Max.
Ludovico XV
In Galliis regnante
Ejusque apud sanctam Sedem
Negotiis præposito
Melchiore Ecclesiæ
Cardinali de Polignac,
Archiepiscopo Auscitano
Ad sacræ Sedis almæque urbis
Ornamentum
Ac civium commodum
Marmoreâ scalâ
Digno tantis auspiciis opere
Absolutâ.
Anno Domini M. DCC. XXV.

L'escalier reprend ensuite, à droite et à gauche, pour arriver à une nouvelle place, d'où l'on monte pour gagner la grande esplanade qui règne au devant de la Trinité du Mont. Cet escalier est tout en travertin et a cent trente-cinq marches, à compter de la Barchetta, où il commence, jusqu'au plus haut.

Mais avant d'entrer dans de plus grands détails sur les anciens édifices de Rome, comme sur les nouveaux, il est bon de s'arrêter sur les matériaux qui les composent, et voir à quel ordre de corps ils se rapportent, abstraction faite de toute main-d'œuvre qui les a façonnés pour le luxe. Ils se réduisent tous, quels qu'ils soient, à des pierres de roche et autres de nature très-dure; à des marbres, des basaltes et autres produits volcaniques; à des granits et des porphyres qui contribuent à l'ornement; et enfin à des briques qui, pour le plus grand nombre, en constituent le fondement. Tous ces

matériaux sont unis par leur propre assemblage, et aussi par un ciment où entrent la brique écrasée, la chaux et la pozzolane; mais la brique, de nos jours comme autrefois, en fait la base, et la pierre le revêtement des plus considérables. La pierre la plus employée, celle qui est la plus durable à raison de la solidité de son grain, est la tiburtine ou le travertin; elle vient du voisinage de Tivoli; sa nature est calcaire; elle est d'un blanc tirant sur le jaune; elle résulte d'une concrétion lente qui contient quelques principes sulfureux. Tendre quand on la tire de la carrière, elle s'endurcit à l'air, non sans laisser dans le retrait des vides qui nuisent à la finesse du travail quand le sculpteur la soumet à son ciseau : c'est la pierre par excellence, celle qu'on trouve dans les monumens anciens et modernes, tels que le Colisée, le théâtre de Marcellus, et tous les temples païens et chrétiens. Le pépérino est un genre de pierre que sa couleur gris cendré fait distinguer de la première; elle a un grain moins uniforme, est plus poreuse; elle s'emploie aussi dans les grands édifices, mais elle leur donne un vilain dehors; elle est également tendre au sortir de la carrière; elle durcit avec le temps; elle est souvent tachetée de brun, et offre dans sa rupture quelques paillettes comme micacées; elle se trouve toujours sur un sol volcanisé; aussi est-elle regardée comme produit du feu. La pozzolane, couleur de cannelle et de nature volcanique, est beaucoup plus granuleuse, mais quelque friable qu'elle soit, elle est encore susceptible de la taille, et peut faire de très-bons moëllons; mais il faut la revêtir, sans quoi elle s'excave, se carie, s'égrène, et fait alors péricliter la bâtisse. Cette pierre, abondante à l'est de Rome, s'élève en montagne du côté de Pouzzoles, d'où lui vient son nom. Il est, dans les environs de

Frescati, d'Albano et Gensano, des carrières d'une lave noirâtre ou gris-foncé; le grain en est solide, et par cette raison elle cède difficilement au ciseau; elle est utile pour le pavage des cours, les marches d'escaliers et autres ouvrages exposés au frottement; les anciens en ont revêtu leurs voies Appienne, Émilienne et autres.

Les monumens ont aussi, comme décoration, beaucoup d'ouvrages en vert antique, sorte de marbre bigarré qu'on retirait de la Laconie. On y rencontre souvent le cipolino, sorte de marbre blanc, tacheté en lame de longueur, et sujet par cette raison à s'écailler; un autre qu'on appelle bigio, qui a une couleur plombée parsemée de vénules blanchâtres; le pidochioso, qui est de couleur cendrée entremêlée de petites taches blanchâtres, imitant cette sorte de vermine; le pavonazetto, qui offre un fond blanc parsemé de taches d'un violet rougeâtre. Le granit vient de loin; celui qui orne les plus beaux monumens est antique, il fut fourni par la Grèce ou ses îles: c'est un agrégé de molécules infiniment dures et comme vitreuses, parsemé de points blancs, noirs et rouges, ou d'autres couleurs très-serrées, qui chacune sont, en quelque sorte, mastiquées sur une substance moins dure et d'une couleur différente. Le porphyre est encore plus dur que le granit, il est plus homogène dans sa substance, qui tient du pétro-silex; il est quelquefois coupé brusquement par une couche de mica; il est comme rouge, pointillé de blanc et de noir; il en est de verdâtre et de noirâtre: il est originaire d'Egypte. La basalte est une pierre ouvrageable, et que l'art du statuaire façonne et offre sous toutes formes; elle est d'une couleur approchant du noir; son grain est compacte; aussi, comme l'agate, peut-elle scintiller sous l'acier; la casse-

t-on, elle éclatè comme le silex, au lieu de s'égrener. Les naturalistes s'accordent, tous à regarder ce genre de pierre comme le produit d'un volcan.

CHAPITRE IV.

Murs. — Portes. — Rues.

Rome est une ville très-irrégulière dont le circuit est d'environ seize milles et plus, y compris le restant des tours, des bastions et des courtines. Ses premiers murs furent une terre prise d'un fossé qui suivait l'enceinte du mont Palatin. Tarquin, prince orgueilleux, qui monta sur le trône par le meurtre de son beau-père, substitua la pierre solide à ce faible rempart; ces murs suffirent alors à ce peuple guerrier pour se tenir à l'abri des attaques imprévues de ses voisins, et successivement des peuples éloignés dont il s'etait attiré la haine; mais ces murs ne furent cependant point inexpugnables à la valeur gauloise, dont ce peuple naissant éprouva les effets. Aujourd'hui il ne reste rien de ces antiques défenses, ayant été détruites à mesure que Rome s'agrandissait. Les murs qu'on voit actuellement sont dus à des temps postérieurs, qui datent du déclin de l'empire. La plupart sont formés de grosses pierres en travertin, pour le plus souvent, ainsi qu'on le voit à la porte Salara, et, en quelques endroits, de pépérino qui n'est pas moins solide. Cette pierre s'endurcit beaucoup à l'air, ainsi qu'en font foi celles qu'on voit aux murs latéraux du Capitole. Au plus haut de ces murs sont des travaux nouveaux tout en brique; ils sont percés par des créneaux, et fortifiés, de distance en distance, par des tours carrées d'une épaisseur con-

sidérable. La plus grande étendue de ces ouvrages date du temps de Bélisaire, qui les fit élever pour mettre la ville à l'abri des Goths qu'il en avait chassés. Les murs qu'on regarde comme plus anciens prennent de la porte du Peuple, et se contournant vers la villa Borghèse; ils vont encore à une portée de fusil plus loin; ils sont élevés sur les ruines de l'enceinte du Busto d'Auguste, et sur celles du palais des Pinci, qu'habita Bélisaire pendant son séjour à Rome. Cette partie, quoique faite de matériaux solides, s'est cependant déjetée en dehors, saillie que l'on nomme communément Muro Torto, qui d'ailleurs ne périclite point; du temps de Procope, la déviation était la même, et restera encore long-temps telle. Là les murs sont excavés en dehors, à leur soubassement, par des voûtes faites en ouvrage réticulaire, mais quoique le travail soit réputé fort ancien, les murs qui reposent sur lui sont néanmoins d'un temps inférieur; on les reporte au siècle d'Aurélien, prince qui méritait une meilleure fin quant à ses qualités impériales. Il paraît que ces voûtes furent conçues, non-seulement pour diminuer le massif des murs d'appui, mais encore pour servir de sépulture à quelques familles. M. d'Agincourt, dans quelques fouilles qu'il y fit faire il y a quelques années, y a trouvé plusieurs urnes cinéraires, et des coquillages dans quelques-unes d'elles. Ces murs, ainsi qu'on le peut croire d'après ce qu'il en reste encore, étaient soutenus en dedans par des arcuations à double étage; c'était autant de galeries couvertes, par lesquelles on passait aux tours, qui s'élevaient au-dessus de distance en distance. Elles étaient à l'usage des sentinelles pour communiquer à ces tours où elles étaient placées en védette. Tout le long régnaient des créneaux et des ouvertures pour connaître

ce qui se passait dans la campagne. Les arcuations inférieures sont à moitié enterrées sous les décombres des édifices du voisinage, et par la terre qui couvre le tout. Tout ce travail est en briques. Aurélien, s'occupant à fermer Rome, crut devoir faire entrer comme clôture l'amphithéâtre Castrense, en en faisant fermer toutes les arcades qui étaient au dehors; et là il le fit exhausser par une bâtisse plus récente.

Une promenade à faire, infiniment curieuse quant aux murs qu'on voudrait bien connaître, est celle où l'on en suivrait les contours extérieurs à commencer de la porte du Peuple jusqu'à celle Saint-Paul; mais la course est longue, et il faut choisir un beau jour d'hiver ou d'automne, et ne l'entreprendre que long-temps après les pluies; autrement les chemins sont impraticables pour un piéton. Les papes ont beaucoup contribué à fortifier les murs de Rome, notamment ceux entre les portes Latine et Saint-Paul, ainsi qu'on le voit par différentes inscriptions placées au-dessus, et dont le plus grand nombre porte le nom de Benoît XIV. Il est même des murs entiers qui lui sont dus, tels sont ceux qui vont de la porte Saint-Jean à celle Saint-Paul; ceux qui vont du midi à l'ouest du mont Testacio; et de la porte Portèse au château Saint-Ange, en suivant toutes les inégalités du terrain. Ces murs, de fraîche date, ont dû beaucoup coûter, vu l'excellence du travail qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Tout ces murs sont perméables aux gens de pied comme aux voitures, par une quinzaine de portes plus ou moins belles, selon le génie du temps où elles furent bâties. Une des plus remarquables est sans contredit celle dite du Peuple, regardée par quelques-uns comme la Flaminienne, mais par erreur; celle-ci, faite par

Aurélien, ayant été fermée dès que l'autre, placée plus bas sur la plaine, fut ouverte pour la commodité des voitures et du peuple, dont alors elle prit le nom. Elle est au nord de la ville. Pie IV ayant fait travailler aux murs de cette partie, en 1562, fit aussi restaurer cette porte par Vignole, d'après le dessin de Michel Ange. Elle est toute en travertin; quatre colonnes de granit d'ordre dorique la décorent au dehors. Entre elles sont, dans leur niche, les apôtres saint Pierre et saint Paul. Sur la corniche soutenue par les colonnes est un attique, et plus haut se voient les armes du pape, placées sur le point de jonction de deux cornes d'abondance. La façade, qui regarde la ville, est majestueuse; elle fut décorée, sous Alexandre VII, de pilastres doriques et aussi d'un attique sur la corniche, à l'occasion de l'arrivée de Christine, reine de Suède; et ce fut Le Bernin qui en donna le dessin. Cette entrée, d'après un décret impérial, deviendra encore plus imposante qu'elle n'est actuellement, lorsqu'on aura élevé de magnifiques jardins, dont l'un règnera sur les bords du Tibre, et l'autre s'étendra jusqu'au sommet du mont Pincio, et ira se réunir aux anciens jardins de Salluste. La porte qui vient ensuite, en entrant à l'est, est la Pinciane, du mont Pincio, sur le haut duquel elle est située. Ce fut l'empereur Aurélien qui la fit faire quand il recula l'enceinte de la ville. On croit qu'elle fut restaurée par Constantin, vu que dans le milieu du contour de l'arc il y a une croix. On présume que dans le voisinage étaient les jardins de Lucullus, sur le penchant d'une colline où l'aqueduc de l'Acqua Vergine sortait de terre. Ces jardins effaçaient en luxe tous ceux des grands de son temps. Le vainqueur de Tigrane ayant ramassé des richesses immenses

que lui avait valu son courage, en jouissait au milieu des plaisirs les plus voluptueux. Alliant la culture de l'esprit aux sensualités les plus raffinées, il donnait à ses jouissances le charme que peut seul procurer le goût pour les arts et les lettres; aussi eut-il pour ceux qui s'y livraient cette déférence qui a pour base le vrai savoir. La porte Salare vient après celle-ci, en gagnant vers le levant; ce fut Aurélien qui la fit pratiquer dans les murs qu'il porta plus en dehors; elle fut appelée Quirinale, à raison de la colline sur laquelle elle était placée; on la nomma encore Agonale, à raison du cirque de Salluste qui était dans son voisinage; enfin Salare, parce que par elle passait tout le sel que les Sabins venaient acheter à Rome. On doit à Bélisaire et à Narsès les réparations qui y furent faites après l'irruption des Barbares dans cette capitale: cette porte, dont l'arc est surmonté de trois fenêtres, est très-belle, et n'offre rien de particulier, sinon deux fortes tours qui appuient ses côtés, et qui tombent actuellement en ruine. Elles font, avec le faîtage des murs, couverts d'arbustes et de ronces, un effet assez pittoresque. Ce fut à environ quatre milles de cette porte que fut tué Néron; c'était aussi près d'elle qu'était le champ Scélérat, où l'on ensevelissait vivantes les vestales convaincues d'inceste. En suivant les murs de la villa Capizucchi, vers l'est, on arrive à la porte Pie; elle s'appelait autrefois Viminale, parce qu'elle se trouve à l'extrémité de ce mont, au bas duquel croissait beaucoup d'osier; plus anciennement encore elle était connue sous le nom de Nomentane, à raison de Nomento, ville de la Sabine, sur la route de laquelle elle s'ouvrait. Dans les premiers temps de la chrétienté elle eut celui de Saint-Ange, église dont elle est assez proche; elle a

perdu aujourd'hui tous ces noms pour conserver celui de Pie IV, qui la fit orner en dedans de la ville, d'après les dessins de Michel Ange. L'architecture en est bizarre; la forme de la porte est elle-même indécise; elle est à pans par le haut. La partie qui est extérieure est simple, et n'a rien de particulier. Entre cette porte et la suivante étaient les murs du quartier Militaire, plus connu sous le nom de *Castra Pretoria*, casernes où furent confinés les soldats prétoriens, sous la conduite de Séjan, leur chef. C'était le lieu le plus redoutable de Rome; car, comme les empereurs donnaient du Capitole la loi à l'univers, la garde prétorienne, de son quartier, la faisait aux empereurs, qu'elle couronnait ou faisait périr, comme bon lui semblait. Le grand Constantin parvint à détruire une milice si redoutable, sous prétexte qu'elle avait suivi le parti de Maxence contre lui. Sur les débris d'une partie extérieure de l'enceinte furent élevés des murs qui ont une toute autre apparence que ceux faits du temps d'Aurélien. La porte Saint-Laurent, qui vient ensuite, a reçu son nom de l'église qui lui est voisine. Il est juste que dans la capitale de la chrétienté tous les noms étrangers au culte disparaissent; aussi cette porte a-t-elle perdu celui d'Esquiline, de Taurine, de Tiburtine, de Collatine, qu'elle avait dans les temps reculés où les citoyens n'étaient point encore convertis à la foi chrétienne. Le bas de la porte, à s'en rapporter à ceux qui ont pleinement discuté cet objet, date du temps d'Auguste; il est sous terre jusqu'à la naissance des jambages de l'arcade; on dit que le haut fut fait sous Tite, qui y fit mettre les inscriptions de cet empereur et de Vespasien son père. Au dedans de cette porte, sur la droite, se voit un reste d'un ancien conduit des eaux Marcia, Tépula et

Giulia. A en croire les inscriptions, bien rongées par le temps, le premier restaurateur de cet aqueduc serait Agrippa, lequel en rapporte l'honneur à Auguste; le second restaurateur fut Titus, et le troisième Caracalla, lequel fit enlever le frontispice dont on voit encore quelques vestiges, et le remplaça par son inscription, qui ainsi resta entre les deux plus anciennes. Sixte V, qui a tant contribué à l'embellissement et aux objets d'utilité de Rome, se servit du reste de l'aqueduc pour porter l'eau à la fontaine Termini. Cette porte, en dedans, sert d'appui à quelques constructions nouvelles; le chemin qui en part mène à Tivoli. La porte suivante, et la plus orientale, est nommée la porte Majeure, soit qu'elle doive ce nom à ce qu'elle a été pratiquée dans un endroit des murs le plus fortifié, ou parce qu'elle mène directement au dedans de la ville à Sainte-Marie Majeure. Cette porte date du temps de l'empereur Claude, qui la fit pratiquer en faisant construire son aqueduc; elle se trouve sous un des deux arcs principaux d'un château d'eau, monument qui est une des plus belles constructions de l'ancienne Rome. Ce château fut restauré sous les empereurs Vespasien et Titus; il est composé de gros blocs de travertin unis ensemble sans chaux ni ciment, soutenus par quatre grands arcs avec colonnes rustiquées d'ordre ionique, et d'une telle solidité qu'elle a servi de forteresse contre les ennemis : c'est ce qu'indique un travail fait au dehors dans le temps de la décadence, pour lui donner encore plus de solidité. Cette porte a beaucoup pâti sous ce rapport, par le percement qu'on a fait sous le pontificat de Sixte V dans l'épaisseur de ses arcs, pour y faire passer le conduit qui mène l'eau à la fontaine Termini. Cette porte est aussi fort embar-

rassée par les bâtisses qu'on lui a adossées, et dont on devrait la dégager pour lui rendre toute sa noblesse; car, quoi qu'on en dise, elle en a une, vue de loin. Dans les murs, à gauche, hors de cette porte, on voit l'aqueduc qui portait les trois eaux dont il a été parlé précédemment; au plus haut est le canal pour l'eau Giulia; au-dessous est celui pour l'eau Tépula; et dans celui inférieur, près l'arc, coulait l'eau Marcia. En gagnant le midi, on vient à la porte Saint-Jean, ainsi dite du nom de l'église qui est dans son voisinage; elle fut autrefois appelée Cœlimontana, à raison de sa position sur le déclin du mont Cœlius. Cette porte a été ornée et restaurée par Grégoire XIII, selon un assez bon genre d'architecture dont Porta donna le dessin. C'est d'elle que commence la route qui mène à Frescati et à Albano. Après avoir fait un grand circuit au dehors, vers le midi, on parvient à la porte Latine: celle-ci, qu'Aurélien fit faire pour remplacer la porte Férentina, reçut son nom de ce que d'elle commençait la route qui menait au Latium, aujourd'hui les campagnes de Rome, pays si fameux dans l'histoire romaine, non-seulement comme province de l'ancienne Rome, mais encore à raison de la pureté de la langue qu'on y parlait, et dont la connaissance de nos jours nous ouvre toute communication avec les anciens auteurs. Cette porte n'a par elle-même rien de bien remarquable, sinon deux grosses tours qui la flanquent de chaque côté, dont celle, à gauche, au dehors, est en partie démantelée; aussi passons-nous à la suivante, celle Saint-Sébastien, qui est entièrement au midi; elle et ses tours latérales furent faites sous Aurélien lorsqu'il recula les murs de la ville; elle est fort massive au dehors, et n'offre aucune pensée architecturale qui annonce la

belle Rome. C'est de cette porte que commençait la célèbre voie Appienne, faite de gros morceaux de roche, sous le censorat d'Appius Claudius, l'an de Rome 442. Cette voie menait jusqu'à Capoue; j'en ai vu quelques restes à Torre tre Punti, et entre Terracine et Capoue. Cette route, la plus belle de toutes, ornée, au sortir de Rome, de temples et de sépulcres qui manifestaient la grandeur de l'ancienne capitale dans tout son luxe, fut réparée sous Jules-César, qui commença à dessécher les marais Pontins pour empêcher que les inondations ne la couvrissent; cette même route fut encore soignée par Vespasien, Domitien, Nerva et Trajan; celui-ci l'étendit jusqu'à Brindisi, ville de la Pouille. Enfin la voie Appienne fut de nouveau envahie par les eaux Pontines, et elle le serait encore sans la vigilance de Pie VI, qui la recouvra lors du desséchement des marais qu'il entreprit. Enfin pour revenir à la porte, elle prit le nom de la basilique qui est à un mille d'elle, hors de la ville. La porte suivante, qui est assez distante de la précédente, est celle Saint-Paul, ainsi nommée parce qu'elle mène à cette basilique, qui est à quelque distance dans la campagne. Aurélien, ayant voulu enclorre le mont Testacio dans Rome, substitua celle-ci à l'ancienne, qu'on appelle Tergémine à raison des trois Horaces qui sortirent de ce côté pour aller combattre les Curiaces. On l'appela aussi Ostiense parce qu'elle donne sur le chemin d'Ostie. Cette porte fut réédifiée sous Bélisaire; elle a son seuil au niveau du terrain actuel, qui est d'environ quatre-vingt-quatre pieds plus haut que l'ancien. La pyramide de Cæstius, qui s'élève majestueusement sur la gauche, de belles maisons sur la droite, donnent à l'entrée extérieure de cette porte une belle apparence.

Près d'elle en est une autre fermée, comme on le voit encore en différens endroits du circuit des murs. Ces portes doubles, *Janales*, servaient pour donner facilité aux Romains de sortir avec double force contre les ennemis, et pour l'utilité de la foule, afin que l'une lui donnât entrée et l'autre sortie. La porte Portèse, qui est au-delà du Tibre, vers l'occident, mène à Ripa Grande; elle fut appelée Portuèse par les anciens parce qu'elle s'ouvrait sur le port romain. Celle-ci ayant été jetée bas quand on entoura de murs le Transtevère, Urbain VIII la fit relever; elle est d'un assez bon goût. La porte Saint-Pancrace, qui suit au couchant, s'appelait autrefois *Janiculensis*, du mont Janicule où elle se trouve; elle prit ensuite le nom d'*Aurelia*, d'Aurélius, consul, qui la fit rétablir et faire la route qui a pris son nom; enfin elle le quitta pour prendre celui de Saint-Pancrace, église où elle mène. Urbain VIII la fit restaurer comme on la voit aujourd'hui, où elle se présente avec dignité, enchâssée dans les murs nouveaux qui lui forment appui. Elle est surmontée d'un attique que termine une sorte de campanile. Celle dite Cavalleggieri fut faite, ainsi que les trois restantes, sous Léon IV, quand on entoura le Vatican de murs. Elle fut appelée, dans son origine, Posterula, par corruption de Porticula, qui indiquait sa petitesse; mais Pie IV, qui la fit ouvrir, y ayant placé de la cavalerie dans son voisinage, elle en prit le nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui, quoiqu'il n'y ait plus aucune troupe. La porte Fabrica est proche le Vatican, et donne accès à la sacristie de Saint-Pierre. C'est un grand arc percé dans les murs, surmonté des armes papales, et n'offrant du reste rien de particulier. La porte Angélique, située plus au nord, a reçu son nom

de deux anges placés dans leur niche sur la façade extérieure, ou peut-être aussi de Pie IV, qui la fit ouvrir, et dont le nom était Giovan Angelo. Celle-ci mène au mont Mario, et en droite ligne, au bas de ce mont, à Ponte-Molle. On la trouve en gagnant la place Saint-Pierre et suivant la rue qui est derrière le commencement de la colonnade à droite. En suivant le mur de celle-ci, pour gagner le nord, on vient à la porte del Castello; nom qu'elle a pris du voisinage du château Saint-Ange; elle fut ouverte sous Léon IV.

En jetant les yeux sur un plan de Rome, on voit de prime-abord qu'il n'y a guère qu'un tiers de cette grande ville qui soit occupé, le reste est en villas, en terrain inculte ou cultivé. A dire vrai, il n'y a que quatre ou cinq rues qui soient belles et droites. Les trois premières en ce genre ont pour aboutissant le bel obélisque de la place du Peuple; celle du milieu, il Corso, se perd à la place du palais de Venise; elle est ornée de superbes palais, tels que ceux Ruspoli, Chigi, Sciarra, Doria, Fiano, et de belles églises. C'est l'ancienne voie Flaminienne si fréquentée autrefois, et ornée d'arcs sous lesquels passaient les triomphateurs. La rue à droite aboutit à Saint-Louis des Français, en longeant le Tibre en grande partie, et l'autre à la rue de l'Angelo Custode, en suivant le bas du mont Pincio. Une des plus droites et des plus longues après celle-ci commence à la Trinité du Mont, et finit à Sainte-Marie Majeure; mais il faut monter et descendre plusieurs fois en suivant les inflexions des monts Quirinal et Viminal. Une autre moins flexueuse quant au terrain est celle qui s'étend de Monte Cavallo à la porte Pie, celle des Condotti, qui de la place d'Espagne se continue jusqu'à celle Clémentino. On peut encore regarder comme très-belles celle

dite Giulia et celle de la Longara, qui a six cents toises de long, depuis la porte du Saint-Esprit jusqu'à l'arc de Jules II, appelé Porta Settimia; elle suit le cours du Tibre, vers le midi, et en est très-proche; les autres sont plus ou moins infléchies, changent souvent de nom, et plus souvent encore les reçoivent des églises et chapelles du voisinage. Les belles rues sont appelées Strada, mais quand elles sont moins larges, on leur donne le nom de Vico, et celui de Vicolo, quand elles sont petites et irrégulières dans leur cours. Le nom des rues est le plus souvent sur l'encoignure des maisons qui les commencent ou qui les finissent, et non sur celles des rues qui y aboutissent; oubli fâcheux pour les étrangers qui les attaquent par leur milieu. Elles sont toutes pavées en morceaux irréguliers de laves, parmi lesquels se trouvent souvent des morceaux de marbre précieux, de granit, de porphyre, de serpentin, et autres pierres dures qui faisaient autrefois partie des ornemens de quelques lieux somptueux; quelques-unes cependant, comme celle del Corso et autres, offrent de petits pavés régulièrement carrés. Il en est plusieurs où l'on rencontre encore de grosses pierres basalitiques qui revêtaient les routes anciennes, ce qu'on observe particulièrement dans la rue del Seminario près Saint-Augustin, delle Vergini, Saint-André della Valle et ailleurs. Le pavé est assez incliné pour que les écoulemens des pluies puissent se faire par les ruisseaux pratiqués au milieu des rues, et aboutissent le plus souvent à une grande dalle fendue en trois endroits pour admettre l'eau: Ces dalles ont des ouvertures qui communiquent avec les égoûts qui règnent le long des rues. On descend dans ceux-ci par des ouvertures que ferment de grosses pierres qu'on lève au besoin; dans les places, au lieu de dalles, ce

sont des égoûts formés par une haute pierre carrée, ayant une échancrure semi-lunaire inférieurement sur ses quatre côtés, pour admettre les écoulemens qui lui arrivent. Dans un petit nombre de rues sont des trottoirs, mais si mal pavés et si entrecoupés, que ce n'est que rarement qu'on les tient. A deux ou trois pieds des maisons, entre les petits pavés, sont placés, selon la longueur de la rue, et de distance en distance, selon leur largeur, une file de plus grands, sans doute pour leur donner plus d'assiette. C'est ordinairement sur la file qui approche des maisons que trottent les nouveaux venus, dont les pieds sont fort sensibles.

Les rues autrefois n'étaient éclairées ici, comme dans toutes les villes de l'Italie, que par la lueur des lampes des madones, et le culte étant porté au plus haut point pour cette bienfaitrice du peuple chrétien, chacun pouvait cheminer dans l'obscurité la plus grande, sans crainte de tomber sur un passant. La tiédeur sur ce point a rendu aujourd'hui l'éclairage nécessaire, et la police fait placer des réverbères pour qu'elles soient sûres à quelques heures de la nuit qu'on les fréquente. Les rues les plus marchandes sont celles qui aboutissent à la porte du Peuple, et celles qui avoisinent le Panthéon, la place Navone et la Minerve. Les boutiques ne sont rien moins que fastueuses; celles qui se distinguent le plus par leur propreté sont les officines d'apothicaires, Spezieri; elles sont communément décorées d'un tableau de goût qui offre un Esculape dans quelques attitudes savantes. Un grand nombre, et surtout celles des épiciers, des bouchers et des charcutiers, ont un filet d'eau toujours courante pour l'utilité de la profession. Les cafés sont peu nombreux; il en est quelques-uns élégans, mais ils sont généralement malpropres et mal éclairés.

Après huit heures, ils sont tous fermés; on n'y trouve que le journal intitulé il Campidoglio. La sûreté des rues pendant la nuit est due à la vigilance du gouvernement, qui est très-sévère quand il s'agit de punir ceux qui troublent la paix publique. Quelques maisons le long del Corso ont des balcons avec ou sans jalousies, de manière que chacun peut voir ce qui se passe dans cette rue sans être vu.

Les rues sont ordinairement malpropres, excepté celle del Corso, où j'ai quelquefois vu se promener le balai public; les autres attendent paisiblement les pluies qui doivent les nettoyer, ou le vent sec qui enlèvera la poussière. Dans les places sont des coins destinés à recevoir les ordures des maisons voisines; au-dessus est écrit le mot Immondezzaio, pour inviter chacun à venir y déposer les ordures de son fait, mais le plus souvent on les jette au milieu des rues, et le public fait cas de l'avis, comme nos afficheurs s'en rappellent quand ils ont quelques ordres émanés du gouvernement, qu'ils devraient appliquer aux emplacemens où se trouvent en gros caractères *Lois et Actes de l'Autorité publique.* Ces ordures ne sont point perdues, vu que les gens de la campagne viennent de temps à autre les enlever. Passé six heures du soir, les rues les plus peuplées deviennent désertes, chacun ferme sa boutique pour aller au salut ou aux prières de quarante heures dans une église voisine, ou à la comédie. Cette désertion a également lieu l'été, depuis midi jusqu'à quatre ou cinq heures, temps que le Romain passe à dormir dans son lit; aussi est-il dit depuis long-temps qu'il n'y a que les chiens ou les Français qui puissent alors courir les rues. Les gouttières sont fort fréquentes, et versent abondamment les eaux dans les rues en temps de pluie, ce qui

est fâcheux pour le piéton, qui d'une part à le ruisseau à éviter, et de l'autre la gouttière à fuir. Il est beaucoup de bornes dans les rues; on en voit des files, non-seulement devant les maisons, mais encore au coin des rues, à l'entrée des palais, au pourtour des portails d'églises; elles s'y trouvent tant pour le luxe que pour l'utilité. Elles ne sont point pour le plus grand nombre façonnées comme les nôtres, elles sortent souvent toutes faites du magasin du marbrier; ce sont des portions de colonnes unies ou cannelées de marbre, de granit, restes sortis de quelques temples ou palais des anciens Romains, pour faire la plus triste figure à la porte de leurs descendans. Les rues les plus fréquentées sont fournies de petits marchands merciers, de fruitiers, de vendeurs de frittata, de pagnotes, de marrons, et autres fruits selon la saison. On y crie tous les matins du lait qu'un jeune homme vous tire du pis d'une vache ou d'une chèvre, selon votre besoin, du foie, des tripailles pour les chats, et dans la belle saison l'acqua acétosa. Les pauvres n'y manquent pas; on pourrait même dire qu'ils foisonnent, quoique moins nombreux qu'à Venise, à Lorette et à Naples, où cette vermine vous assaille et poursuit à toute heure, même jusqu'à minuit, dans les rues les moins fréquentées.

CHAPITRE V.

Église Saint-Pierre. — Colonnade. — Portique. — Partie supérieure. — Partie inférieure, ou la Grotte. — Sépulcre.

Tous les peuples policés de l'ancien monde ont de tout temps élevé des enceintes où, réunis, ils portaient dans le recueillement leurs vœux à l'Éternel. Salomon, d'ancienne mémoire, avait mis à contribution les cèdres du mont Liban et les marbres des montagnes de la Judée pour bâtir un temple à l'Être suprême, et il est à croire qu'avant lui les pagodes, dans les Indes, surmontaient déjà les cimes des plus hauts palmiers et figuiers, au milieu desquels la piété païenne les bâtissaient. Quelle antiquité de temps ne supposent pas ceux excavés dans le roc à Masulipuram, celui de l'île Salcette, étonnant par son portique, ses nombreuses colonnes, ses bas-reliefs, et plusieurs autres dont les vues se trouvent dans le bel ouvrage de Daniel, intitulé *Indous Excavations !* Ainsi, excepté le noir Africain, qui écoute ses maraboux sous l'ombre des épais baobabs, le sauvage du Missipipi qui, sans aucun intermédiaire, s'adresse directement à sa divinité quand il en attend quelques faveurs, et nombre de peuplades errantes sur l'un et l'autre continent, qui n'ont besoin d'autels que pour le moment, on ne voit de peuples qui aient bâti solidement pour la divinité que ceux dont les prêtres faisaient une partie distinguée de la nation. Les Grecs, sur ce point, ont surpassé par la majesté de leurs compositions ce qu'avaient produit les autres nations avant eux. Les grandes idées qu'ils se

formaient sur les êtres dignes de leur encens leur suggéraient un retour de piété analogue à chacun et dont portaient l'empreinte les édifices qu'ils leur destinaient. Ainsi, en s'en rapportant à Vitruve, le temple et les autels consacrés à Minerve, à Hercule, devaient différer de ceux qu'on élevait au maître de la foudre ou à la déesse des moissons. Nous n'eussions point différé des Grecs en inventions, et n'adorant qu'un seul dieu, nos temples, dans leur élévation, n'eussent offert qu'une majestueuse simplicité relative à son objet, si le culte ne fût point sorti de sa simplicité primitive, et que les hommes eussent été plus persuadés de ce principe évangélique, qu'il n'est point d'autel plus agréable aux yeux de l'Éternel que le cœur pur de l'homme probe.

Les premières églises, dans la chrétienté, furent les maisons impériales, les salles publiques où l'on rendait la justice, *basilicæ*. Leurs décorations alors étaient simples; mais aujourd'hui la demeure du Seigneur est ici pour le plus grand nombre d'une magnificence et d'une richesse de style qui surprend les voyageurs. A Naples, la plupart doivent leur élévation aux charités du peuple; ici tout est dû à l'intérêt du saint Siége, à celui des cardinaux, à l'émulation des puissances étrangères qui avaient des ministres à la cour de Rome; enfin à toutes les institutions qui, relevant du pouvoir papal, crurent aussi ne devoir mieux faire pour le chef de l'église qu'en bâtissant de manière à en relever toute la dignité. Constantin commença; les personnes qui lui étaient alliées par le rang continuèrent, et les papes s'enrichissant, les autels, auparavant humectés du sang des victimes, exhalèrent l'odeur de l'encens dont les prêtres les parfumaient. Ainsi des temples qui étaient

dédiés à Vénus, Junon, Isis, Minerve et Vesta ou à la Bonne Déesse, après avoir été dépouillés par les barbares qui se succédaient pour dévaster, par les princes qui bâtissaient avec leurs matériaux leurs majestueux palais, par le fanatisme qui, prenant le masque de la piété, détruisait d'un côté pour construire de l'autre, ont été convertis en des lieux de prière quand un zèle plus éclairé, prenant la place de l'intolérance, conserva du moins à la postérité quelques indices du savoir faire de nos devanciers. Aussi est-il dans la seconde ville de l'empire français nombre d'églises élevées sur les lieux même qui rappellent les cérémonies les plus majestueuses du culte païen. Leurs colonnes, leurs voûtes, leurs portiques et leurs murailles sont encore les mêmes; et grâce au génie conservateur de quelques papes qui, amateurs des monumens antiques, ont, pour arrêter la licence dévastatrice, converti ces lieux profanes en un de prières, nous admirons encore le Panthéon, le temple de Faustine, celui de Nerva, de Claude, de Vesta et de Bacchus. Beaucoup avaient des trésors où les métaux fins, travaillés sous toutes formes pour répondre aux nécessités du culte, étaient amoncelés, et ne paraissaient aux yeux des fidèles que certains jours de l'année. Les perles et les pierreries en décoraient le plus grand nombre, et ajoutaient ainsi au respect dû à la divinité vers laquelle on portait son hommage. Les dernières guerres ont débarrassé les autels de ce luxe étranger au culte d'une divinité qui fait plus de cas d'un cœur pur que des offrandes que lui apporteraient des mains criminelles. Ces lieux de prières, dans les guerres civiles qui désolèrent Rome, servirent de refuge aux familles puissantes qui s'y fortifièrent. Ainsi l'histoire dit que la maison de Corsi s'empara de

église Saint-Paul et du château qui était contigu, et que de là elle infestait Rome par des excursions continuelles.

Les églises sont distinguées en Basiliques et en Chiéses proprement dites ; les premières sont celles où le pape officiait ou avait officié dans les premiers temps de l'établissement de la foi. On les distingue aujourd'hui en basiliques et en patriarcales ; on compte sept des premières, savoir, Saint-Pierre au Vatican, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul, Sainte-Croix de Jérusalem, Saint-Laurent, hors les murs, et St-Sébastien ; quant aux secondes, on n'en compte que cinq ; elles sont d'une moindre considération. Le pape et les cardinaux, à qui il en donne la permission, peuvent seuls officier sur le maître-autel des basiliques, et les archevêques et évêques sur celui des patriarcales. Les basiliques offrent une croix grecque dans la disposition de leur nef, ce qui est encore une sorte de distinction pour ces édifices. Les monumens sépulcraux qui décorent plusieurs églises sont, pour un grand nombre, les causes d'un luxe qui surpasse la décence. Les familles nobles ont fait à cet égard pour les papes, les cardinaux et prélats qui les avaient enrichies, une émission de deniers qui auraient nourri bien des familles ; il est vrai que leur amour-propre n'eût point été satisfait. Les églises les plus favorisées des papes sont aussi celles qui en offrent le plus ; quand quelques cardinaux mouraient, Sa Sainteté indiquait celle où se feraient les obsèques ; elle y assistait souvent avec le sacré collége ; les généraux d'ordres y paraissaient aussi, et un pareil concours de personnes supposait nombre de subalternes qui donnaient à la pompe tout l'éclat qu'elle pouvait avoir. Alors toute l'attention se portait sur le défunt, élevé sur

une estrade excessivement haute, à visage découvert, revêtu de ses habits de parade. La messe chantée en musique, le saint père faisait les encensemens prescrits par le rituel, et le dignitaire, bien choyé et fêté

Et d'Orémus et de leçons,
Et de versets et de répons,

était abandonné au bas clergé ou aux moines, qui lui donnaient son dernier transit.

On entre dans les églises à l'*Ave-Maria*, c'est-à-dire au point du jour; elles ferment à midi, pour n'ouvrir qu'à trois heures; elles sont closes à la chute du jour, à moins que quelques offices ne soient cause d'un retard. Elles sont souvent enfumées par l'odeur d'un mauvais encens qu'on y brûle à poignée. Il y a toujours dans quelques-unes de leurs chapelles un autel où sont allumées nombre de lampes ou de cierges, selon que le demande l'annuaire du calendrier: l'Invito sacro annonce alors tout ce qui a rapport aux cérémonies à faire. Les portes en ce jour sont couvertes d'une tapisserie de damas; une corde tendue transversalement dans la rue soutient l'image du saint, des couronnes en feuillage ornent la façade, l'église est jonchée de feuilles de laurier et de fleurs; le damas cramoisi avec crépine d'or recouvre les piliers et les colonnes du plus beau marbre ou granit, et forme souvent guirlande; l'autel est surchargé de pots à fleurs, et sous le gouvernement papal les voûtes retentissaient des accens modulés de la voix, auxquels se mêlaient les sons harmonieux des instrumens que faisaient ronfler des musiciens placés dans des tribunes dorées, et en ressaut de chaque côté de l'entrée du chœur. L'orgue accompagne le chant, surtout celui que le chœur donne quand les musiciens sont

en repos ; il nourrit le ton et lui conserve la même valeur. Aussi l'organiste, soumis à la modulation donnée, ne s'en écarte-t-il jamais par une conception capricieuse. Il n'y a point de chaises dans les églises, partant point de commerce qui trouble toujours le recueillement qu'on doit avoir dans la maison du Seigneur. On s'agenouille sur un prie-dieu où se trouve les oraisons et les prières à réciter ; elles sont sur des tableaux fixés à des chaînes, pour obvier à l'effet des mauvaises suggestions de l'esprit tentateur qui oserait opérer jusque dans ce saint lieu. On trouve des bancs dans quelques-unes, mais ils sont en petit nombre. Il rôde souvent dans leur intérieur un sacristain officieux qui, vêtu de son surplis, vient vous offrir ses petits services, et, si vous les acceptez, il vous tire un rideau qui souvent cache une croûte ; vous êtes invité d'entrer dans la sacristie pour y voir quelques reliques de saints dont les Ultramontains n'ont point encore enrichi leur calendriers, et pour peu que vous paraissiez avoir du goût pour la dévotion, on ne tarit point sur les vertus qu'elles peuvent avoir pour tous les maux auxquels est en butte notre fragile machine. Ne voulant point abuser de l'attention du lecteur par les détails que lui offriraient les deux cent trente-trois églises qui sont à Rome, nous ne parlerons que de celles qui méritent plus particulièrement d'être connues, commençant par les basiliques.

S'il est une église, en pays chrétien, qui ait eu des prérogatives sur les autres, on peut avec raison citer comme telle Saint-Pierre, non-seulement par rapport à la somptuosité de l'édifice, mais encore par tous les titres qui commandent la vénération. Elle fut élevée sur un lieu mouillé du sang d'un très-grand nombre de martyrs

que Néron fit périr (1). Elle fut la sépulture de plusieurs personnages qui jetèrent du lustre sur le saint Siège par leur sainteté ou leurs bienfaits; elle fut aussi le lieu de repos de quelques têtes couronnées. Elle contient plusieurs reliques de ceux à qui une vie [illegible] mérita un titre à la béatitude. Elle se glorifie [illegible] posséder le saint suaire, malgré les réclamations des églises de Turin, Besançon et autres. De plus, elle possède la lance qui perça le côté du Sauveur; lance qui fut envoyée de Constantinople à Innocent VIII en 1492. Elle a encore deux grands morceaux de la vraie croix, dont Justin Ier la gratifia dans le sixième siècle. D'ailleurs est-il une église sur laquelle les indulgences aient été plus accumulées que sur celle de Saint-Pierre? Ceux qui prisent ces largesses apostoliques ne peuvent oublier que ce fut Urbain II qui en accorda une plénière à ceux qui iraient combattre les infidèles, déclarant qu'elle emporterait avec elle une récompense éternelle; que depuis lui divers papes en fondèrent, non-seulement pour d'autres églises de la capitale du monde catholique, mais encore pour divers oratoires et chapelles éloignés d'elles. Aussi le titre de primauté, quoique disputé à cette église par les chanoines de Saint-Jean de Latran, ne lui est pas moins resté et reconnu dans la constitution de Jean XIX, où il est dit, en parlant d'elle : *A quâ penè omnes ecclesiæ doctrinam acceperunt sicuti à magistrâ et dominâ.* C'est

(1) Ce monstre couronné avait sur les hauteurs du Vatican une maison de plaisance, *palatiolum*, d'où il jouissait du plaisir que lui donnaient les exercices qui se faisaient dans son cirque, et d'où il se repaissait les yeux du sang des martyrs qu'il y faisait souvent immoler.

par cette raison que les évêques autrefois étaient obligés de venir au moins une fois dans leur vie *ad sacra limina*, suivant le décret de saint Zacharie, promulgué en 743. Ces *sacra limina* n'étaient que le tombeau de saint Pierre et l'église qui le renfermait. Beaucoup de princes, qui se crurent obligés aux mêmes redevances que les évêques, y vinrent porter leurs hommages; on en a pour preuve le passage suivant de saint Jean-Chrysostôme : *In regiâ urbe Româ missis aliis omnibus ad sepulcra piscatoris et tentorium opificis occurrunt imperatores, consules, exercituum duces.* Charlemagne, dit-on, vint à différentes fois visiter ce saint lieu, où il reçut de Léon III la couronne impériale. Ce fut à son exemple que beaucoup de rois et d'empereurs, ignorant les suites de leurs démarches inconsidérées, vinrent s'y faire couronner pour obtenir de leur peuple cette respectueuse obéissance dont il se croit, avec raison, redevable envers les souverains qui veillent à son plus grand bonheur. Ainsi l'on vit un Charles-Quint, quoique couronné à Bologne, venir demander à Rome une nouvelle authenticité à son caractère impérial. Non-seulement les potentats de l'Europe catholique abordaient vers la métropole de Rome, mais encore dans les temps de jubilé l'on y voyait arriver une si grande quantité de pélerins que Manetti, biographe, dit qu'ils paraissaient *quasi sturnorum apum-ve aut formicarum agmina.*

Mais ce qui donna à cette église les plus grands priviléges, ce sont ses richesses, résultats des donations que lui firent les rois et les princes de l'Europe. Sans parler de celles que le saint Siége doit aux sentimens pieux de Constantin, quels avantages ne retira-t-elle pas des faveurs de Pépin, victorieux des Lombards? Charle-

magne, en ratifiant les dons de son père, et enrichissant la tiare des duchés de Spolette et de Bénévent, dont lui-même porta l'acte sur l'autel Saint-Pierre, ne promit-il pas au souverain cent cinquante onces d'or, ainsi que le portait le titre conservé dans les archives de Saint-Pierre? L'église du Vatican, chétive à son naissance, put ainsi par la suite paraître sous un dehors fastueux lorsque son chef fut à même de lui faire éprouver les effets de la générosité de tant de puissances. Mais à ces premières causes s'en joignirent d'autres, notamment les canonisations, dont il sut tirer tout le parti que pouvait offrir une aussi bonne invention. On ne s'imagine pas combien dépensaient les familles riches et puissantes qui, non contentes des dignités et profits d'ici-bas, voulaient encore jouir du lustre que reflétait sur elles le caractère de sainteté de quelques-uns des leurs. Ainsi rien ne peut assouvir la soif des honneurs chez les hommes opulens, tant qu'à une passion satisfaite il en survient une autre qui demande son aliment!

Ce qui donne une bien grande majesté à la première des basiliques, ce sont les magnifiques colonnades couvertes qui de chaque côté lui forment le plus bel accompagnement. Tout cet ensemble se trouve sur une surface de terrain qui a en longueur seize cents pieds sur un circuit de quatre mille. Ces colonnades laissent entre elles une ellipse de sept cent vingt-huit pieds de largeur sur une de six cent six de long; cette ellipse aboutit à un emplacement rectangle de deux cent quatre-vingt-seize pieds; au fond commencent les marches du portique. Ces deux colonnades ont une large ouverture donnant sur le Borgo, qui offusque la vue de ce bel ensemble. Depuis long-temps on pensait à cacher le vilain effet

de la perspective prise du portique; et à ce sujet on avait fait en projet sur cette ouverture une masse de bâtimens qui se mariaient avec les deux colonnades; mais l'exécution, qui aurait nui à la majesté de l'édifice principal, n'a point eu lieu. Ce que les papes n'ont point osé [illegible], un décret émané du Louvre l'a ordonné, c'est-à-dire que l'on doit dégager toute cette partie du Borgo des maisons qui le cachaient; ainsi du pont Saint-Ange l'on jouira de la plus belle perspective qui soit en ce genre dans l'univers. La colonnade date d'un temps bien postérieur à l'église, quant à son élévation; les architectes ont tous été incertains comment ils donneraient accès à un aussi bel édifice; plusieurs projets avaient été conçus lorsque Le Bernin proposa le sien qui fut accepté. Cette colonnade est composée de deux cent quatre-vingt-quatre colonnes placées de champ dans toute sa demi-circonférence, en sorte que du total résultent trois rues, une au milieu, pour deux voitures qui peuvent y passer de front, et deux latérales qui ne peuvent en admettre qu'une. Ces colonnes ont quarante pieds de haut, y compris leurs bases et chapiteaux qui sont d'ordre dorique. Sur elles est un entablement surmonté d'une balustrade au milieu, et sur les encoignures de laquelle sont les armes du pape, et sur toute la longueur, aux côtés, sont sur leurs piédestaux des statues de saints, ayant seize pieds et demi de haut; un fronton au commencement tient lieu de la balustrade. Aux deux extrémités de chaque colonnade commence de chaque côté un portique qui dans sa divergence va s'ouvrir en ligne droite dans celui de l'église: ces deux-ci sont fermés, n'ayant jour que par des fenêtres; ils sont décorés au dehors de pilastres accouplés; au-dessus de leur balustrade s'élèvent quarante-huit sta-

tues. Le sol de cette place offre, de chaque côté, huit compartimens en travertin qui convergent vers deux cercles, dont l'aiguille du milieu est entourée. Ces compartimens sont pavés en petits carreaux de lave; ceux de l'intérieur du premier cercle sont en serpentine, coupés de distance en distance par des portions en porphyre. A droite comme à gauche, au centre de chaque demi-ellipse, est une pierre circulaire au niveau du sol; quand on se place sur elle, on ne voit qu'une seule colonne dans la rangée transversale vis-à-vis laquelle on est, tant l'alignement est juste. Sur la ligne du quatrième compartiment, de chaque côté, est une gerbe d'eau à quatre étages; elle retombe dans un vaste bassin entouré de bornes. Ces gerbes entretiennent la fraîcheur par l'abondance de l'eau qu'elles jettent, et récréent la vue, tant par la blancheur de leurs ondes écumantes, que par l'iris qu'en forment les vapeurs qui s'en élèvent, au moment où les rayons du soleil y éprouvent réfraction.

C'est à l'ouverture occidentale de chaque colonnade qu'est le commencement de l'église au pied du mont Vatican; la façade regarde l'orient, le chevêtre l'occident, la gauche est au midi et la droite au nord. Elle s'élève précisément dans le lieu où étaient le cirque et les jardins de Néron, lieu si célèbre par le carnage qu'on y fit des chrétiens. Les cadavres de ces saints martyrs furent ensevelis par les fidèles dans une grotte d'où l'on tirait du sable tout près de ce même cirque. Peu après, saint Pierre ayant souffert le même supplice sur le mont *Aureus*, son corps fut transporté dans ce même cimetière, et ensuite dans un sépulcre particulier, sur lequel le pape saint Anaclet fit élever un oratoire. C'était une petite chapelle couronnée d'un dôme, ouverte sur le

devant; intérieurement était le saint, représenté assis, tenant les clefs du paradis, et paraissant donner sa bénédiction; à ses pieds brûlait continuellement une lampe; le tout était renfermé sous un grillage. En 306, Constantin, parvenu à l'empire, et ayant le premier embrassé la religion chrétienne, vingt-huit jours après son baptême, en ce lieu qu'on appelait Confession, et, ayant ôté son diadème, se prosterna à terre, répandit quelques larmes, et, se dépouillant de son manteau, il prit une pioche et ouvrit le premier le sol d'où devait s'élever cette basilique; il remplit douze paniers de terre, en commémoration des douze apôtres, et les porta au loin; ensuite, à l'instance du pape Sylvestre, il fit bâtir un très-beau temple en forme de croix latine, avec cinq nefs. Ce temple menaçant ruine après cinq siècles d'existence, Nicolas V, vers 1450, commença une nouvelle tribune plus vaste que l'ancienne; mais la mort de ce pontife interrompit la fin de l'ouvrage, qui ne s'éleva du sol que de trois coudées; ainsi ses vues religieuses ne purent avoir leur exécution pendant l'espace de cinquante ans. Ce fut alors que Paul II employa cinq mille écus romains pour la continuation de l'édifice. Jules II, voulant laisser de lui de grandes idées, fit faire plusieurs plans, et choisit celui du Bramante, qui changeait le travail déjà commencé, pour faire une grande coupole au milieu, ayant intention de donner la forme d'une croix latine à ce monument (1); et pour soutenir cette

(1) Les temples, chez les anciens, étaient toujours ronds ou carrés; il était réservé aux architectes chrétiens d'unir ces deux formes dans la construction d'un seul, ils placèrent la forme ronde sur les aboutissans de quatre carrés, et en élevant la première ils eurent dès-lors ces immenses coupoles qui planent sur leurs nefs.

coupole, Bramante éleva d'énormes piliers jusqu'à l'entablement circulaire ; le pape en posa lui-même la première pierre en 1506, là où est la statue de sainte Véronique. Son successeur Léon X, à la mort de cet architecte, donna l'inspection du travail à Sangallo, à Joconde et à Raphaël, qui ne vécurent assez [illegible] renforcer les fondemens des piliers jugés peu solides. A ces architectes en succédèrent d'autres, notamment Peruzzi, qui substitua une croix grecque à la latine, en achevant la tribune sous Clément VII. Enfin Michel-Ange eut la gloire d'avoir mis à perfection les plans de ses devanciers, et d'avoir donné à tout l'édifice la majestueuse beauté qu'admirent tous ceux qui le considèrent dans son ensemble. Les architectes qui ont succédé à ce dernier ont marché sur ses traces, et, s'en tenant au modèle en bois qui leur avait été laissé, ils ne firent qu'embellir le monument. Laporte termina, sous Sixte V, l'immense coupole qui couronne l'édifice. Maderne, sous Paul V, fit le portique et la façade, que décorèrent L'Algardi et Le Bernin; c'est pour en conserver la mémoire que sur la frise au-dessous du fronton on a placé l'inscription suivante :

In honorem Principis apost. Paulus V Burghesius Romanus
Pont. Max. Anno.
M. DC. XII. Pont. VII.

Enfin ce monument, l'ouvrage de trente papes, pour parvenir au point de magnificence où on le voit aujourd'hui, dura plus d'un siècle d'un travail continu, et coûta, dit-on, 45,000,000 d'écus romains.

On arrive à ce monument par un escalier à double plate-forme, au pied et à chaque angle sont les statues de saint Pierre avec ses clefs, et de saint Paul avec son épée.

la façade repose sur la dernière ; elle a trois cent soixante-six pieds de long sur cent cinquante-sept de haut ; six colonnes et quatre pilastres d'ordre corinthien la décorent et soutiennent un entablement avec fronton, au-dessus duquel s'élève un attique ou second ordre. Entre les colonnes sont cinq grandes ouvertures ou portes qui donnent dans le portique ; à chaque angle sont une niche et une grande arcade. Sur la porte du milieu est un bas-relief en marbre, représentant Jésus-Christ, donnant les clefs à saint Pierre ; au-dessus est un portique supérieur communiquant avec la chapelle Sixtine, et formant une longue galerie qui se joint avec les appartemens ou cellules destinées à loger les cardinaux lors d'un conclave. Ce portique est orné de colonnettes, de quatre niches et de cinq balcons ; c'est du principal, connu sous le nom de Loge de Saint-Pierre, que se lançaient ces décisions fulminatoires qui bouleversaient les États, en déliant les sujets du serment de fidélité envers leurs souverains, et les excommunications en vertu de la bulle *in cœnâ Domini*, ainsi appelée, parce qu'elle se publiait le jeudi saint. C'était aussi de ce balcon que se montrait le pape au peuple après son élection, et qu'il donnait sa bénédiction *urbi et orbi* dans les grandes solennités. Il levait auparavant ses mains suppliantes au ciel pour en obtenir les faveurs qu'il dispensait ensuite au peuple ; le bruit des cloches, mêlé aux salves de canons, à la musique et aux acclamations du peuple, accompagnait toujours ce qu'avait d'auguste cette pieuse cérémonie. L'attique qui s'élève de l'entablement est couronné d'une balustrade décorée de statues qui offrent Jésus-Christ, accompagné de ses douze apôtres : à chaque extrémité de l'attique est une horloge sur un fond de mosaïque, marquant les heures ; l'une est à la

française, et l'autre à l'italienne; on les doit à Pie VI. Le vestibule est spacieux et bien proportionné; il a cent dix-neuf pieds de long sur trente-neuf de large. La voûte, qui est en stucage doré, a quatre-vingt-dix-huit pieds d'élévation; ses deux extrémités donnent sur les galeries qui mènent à la colonnade, et au-dessus de la corniche sont des niches où se trouvent différentes statues en l'honneur de plusieurs papes. Tout ce vestibule, qui a deux cent seize pieds de long sur quarante de large, est pavé en carreaux de marbre de diverses couleurs. A chaque extrémité est une statue équestre en bronze; ces statues sont placées dans de grandes niches; l'une, à droite, représente Constantin, qui fixe avec étonnement une croix placée au devant de lui; au-dessus d'elle est l'inscription : *ambulabunt gentes in lumine tuo et reges in splendore* : l'autre, à gauche, est Charlemagne; tous les deux bienfaiteurs de l'église romaine. Quand le soleil donne sur l'une ou sur l'autre de ces figures, chacune forme une sorte de tableau par l'encadrement que fait le reste qui est plus obscur. La masse de l'édifice est surmontée de la coupole qui occupe le milieu, et de deux autres plus petites placées sur les côtés et en avant. La grande coupole commence par un soubassement à pans, puis un autre qui est circulaire et autour duquel règne une forte corniche. De son contour s'élève le piédestal du tambour, qui est orné de colonnes corinthiennes accouplées, entre lesquelles est une fenêtre. A cet ordre succède un attique, sur lequel porte la coupole ouverte par trois rangs de fenêtres. Au sommet de celle-ci est une lanterne sans collet, ayant pour couronnement une pyramide terminée par une boule qui porte la croix; cette boule, quoiqu'elle n'ait rien de démesuré, peut néanmoins contenir seize personnes;

nous nous y sommes trouvés dix, et fort à notre aise. On compte quatre cent cinquante pieds du sol de l'église au sommet de la croix : les deux petits dômes d'accompagnement sont octogones, décorés de colonnes et de pilastres corinthiens. Ils ont aussi leur boule et leur croix.

Du portique on passe à l'église par cinq portes, le même nombre qui était à l'ancienne basilique; elles répondent aux ouvertures du portail; trois mènent au milieu de l'église, et les deux autres aux nefs latérales. Sur la droite en est une beaucoup plus petite, c'est la Porta Santa, sur laquelle est appliquée une belle croix de cuivre, et dont l'ouverture indique un temps de grâce ou jubilé qui se renouvelait tous les vingt-cinq ans, depuis l'an 1300, que Boniface VIII institua ce moyen de sanctification. Cette entrée est toujours murée; les pélerins et autres pieux personnages en grattent le plâtre pour leurs œuvres particulières de dévotion; aussi était-on souvent obligé de recourir à la truelle pour réparer le dommage. Aujourd'hui on s'est un peu relâché sur ce témoignage de piété; il n'y a guère que les gens de la campagne et des faubourgs qui en ratissent encore quelque peu, pour mêler aux tisanes qu'ils prennent pour guérir leurs fièvres ou leurs jaunisses. Des cinq portes, trois sont ornées de belles colonnes de marbre; les battans de celle du milieu sont en bronze; les sculptures offrent quelques figures sacrées et quelques faits du pape Eugène IV, à l'occasion du concile de Florence. Au-dessus est un bas relief de Bernin; il représente Jésus-Christ remettant à saint Pierre le soin de son troupeau, lorsqu'il lui disait : *Pasce oves meas.* En regard, sur la porte du milieu de la façade, est la nacelle de Giotto, faite en 1303; elle représente

saint Pierre sur les flots agités par une tempête, et Jésus venant au-devant de lui; le vaisseau où sont les apôtres est au loin, et en avant est un pêcheur et un évêque agenouillé. C'est une représentation symbolique de l'église romaine qui, bien qu'agitée et presqu'absorbée par les flots de l'hérésie, n'en est pas pour cela submergée. C'est une mosaïque qui décorait l'ancienne église, et, pour ne point la perdre lors de la restauration, on l'a placée où elle est, par respect pour le travail et pour son auteur. Entre les portes sont trois grandes inscriptions; la première est la bulle de Boniface VIII, pour l'institution du jubilé séculaire en 1300. On voit dans la seconde l'éloge d'Adrien Ier, fait par Charlemagne; et dans la troisième se trouve la donation faite par Grégoire II pour l'entretien du luminaire.

Une fois entré dans l'église, le voyageur ne peut se soustraire au sentiment d'étonnement qu'il éprouve à la vue d'un intérieur pour qui toutes les choses du dehors, qu'il avait d'abord admirées, ont été faites. La grandeur en est surprenante; néanmoins tous les objets sont si bien proportionnés et se correspondent avec tant d'harmonie, que le colossal n'y peut paraître que quand l'œil s'isole sur un seul objet. C'est ce dont chacun est convaincu quand, regardant de loin les enfans qui soutiennent le bénitier, il les voit d'une petitesse conforme à leur âge; s'approche-t-il, abstraction faite de toute sensation de relation, il les voit s'agrandir, enfin paraître sous un prodigieux volume. L'observateur compare-t-il l'objet de sa surprise avec ceux que lui offre la nature vivante, il ne peut s'empêcher de revenir sur son propre sentiment, sans éprouver cette peine qu'occasione la disconvenance. De l'entrée au

chevet l'espace est de cinq cent soixante-onze pieds; la largeur de la grande nef est de quatre-vingt-deux; la hauteur du pavé à la voûte est de cent trente-huit; la croisée principale est de quatre cent vingt-huit pieds de longueur. Ces dimensions sont si bien coordonnées que la vue jouit de leur ensemble sans en éprouver aucune fatigue. C'est dans cet espace que l'architecture s'est plu à embellir ce temple de son auguste majesté, que ses sœurs, la sculpture et la peinture, ont rivalisé pour coopérer à sa somptuosité. Les couleurs indélébiles de la mosaïque y paraissent dans tout leur luxe; les figures y offrent ce mâle caractère des tableaux que l'étranger admire, qu'étudie et copie la jeunesse venue de loin pour alimenter son génie à leur aspect. L'Arioste aurait-il prévu ces beaux chefs-d'œuvres, quand il dit :

Siede un tempio in [illegible] adorno
Che vegga il sol fr[illegible] intorno.

Les chars, les statues, les portes des temples païens, enfin tout ce qui était de bronze a été fondu, et le métal a été coulé pour prendre une forme plus analogue au culte nouveau qui remplaçait l'ancien; les colonnes de porphyre, de granit, d'un volume et d'une grandeur prodigieuse, taillées dans un roc égyptien, et venues à grands frais sous les empereurs romains victorieux, pour orner leurs palais et leurs temples, en ont été tirées sous le règne de la tiare, pour remplir la même destination lors des temps nébuleux où Rome était déchirée par les grands, combattant les uns contre les autres, et souvent se révoltant contre le pouvoir papal. Le marbre reluit partout, il a pris toutes sortes de formes pour fixer les yeux. Ici ce sont d'immenses colonnes, des pilastres; là des figures pieuses, contenues dans leurs

niches; ailleurs de superbes mausolées qui attestent la reconnaissance aussi-bien que l'orgueil; des anges, des saints, des colombes, l'emblème de la douceur, et nombre d'ornemens du meilleur goût. Sur le sol de la nef du milieu se remarquent, de distance en distance, en gagnant la coupole, les longueurs respectives des autres basiliques de l'Europe. Ainsi, selon cet indice, après Saint-Pierre, la plus longue se trouve être Saint-Paul de Londres, la métropole de Milan, et Sainte-Sophie de Constantinople. L'intérieur offre trois nefs, la plus grande est renfermée dans l'espace que donne quatre énormes piliers de chaque côté, ornés de pilastres cannelés, accouplés, d'ordre composite; ils soutiennent quatre grands arcs qui répondent à autant de chapelles dans les nefs latérales. Au-dessus règne un entablement d'où commence la grande voûte, toute en caissons, dont les ornemens sont en stuc doré. Pareille disposition règne dans les deux bras de la croisée et dans le chevet. Au milieu des entre-pilastres sont des niches où se trouvent les statues en marbre de plusieurs fondateurs d'ordres religieux, que les monastères et couvens se sont empressés à y faire placer. Au bout de chaque côté des arcades en sont d'autres qui représentent les Vertus. Dans les revêtissemens des grands arcs des piliers de la nef sont des portraits de papes, bienfaiteurs de l'église; ils sont supportés par des génies, le tout est en marbre blanc, formant médaillon en haut et en bas; dans l'intervalle sont des tiares, des clefs et autres attributs de la papauté. Au premier pilier, à droite et à gauche, sont deux vastes coquilles de jaune antique, servant de bénitiers, et ajustées sur une draperie bleu turquin; elles sont soutenues par des enfans de trois à quatre ans, en marbre blanc, et de la

grandeur de six pieds. Au-devant du dernier pilier, à droite, est une statue en bronze représentant saint Pierre assis; elle fut faite dans le cinquième siècle, d'après un Jupiter capitolin, en marbre, qui est encore dans l'église souterraine; elle était alors destinée à l'ancienne église. Quelques-uns prétendent qu'elle n'est que la figure d'un consul romain, haranguant le peuple dans sa chaise curule. Quoi qu'il en soit, son pied droit s'use à force d'être baisé par les personnes pieuses. On dit qu'il a déjà été réparé. Le jour de la fête du saint on le revêt d'un costume papal fort brillant, et les cardinaux, suivis du pape, viennent lui baiser les pieds.

Au milieu de la jonction des trois croisées avec la grande nef s'élève la principale coupole, partie la plus étonnante de cette belle composition. Bramante, pour remplir ses hautes vues sur ce sujet, éleva les quatre piliers en regard, ayant cinquante-neuf pieds de diamètre chacun, et les joignit par quatre arcs qui vont de l'un à l'autre. Ce sont des masses énormes, portant supérieurement une sorte de montagne, qui semble néanmoins fort légère eu égard à ses soutiens. Michel-Ange fit ensuite faire le tambour, qui a une forme cylindrique jusqu'au commencement de la voûte. Le tambour de la coupole offre trente-deux colonnes accouplées et dégagées, ayant seize fenêtres dans leur intervalle. Le diamètre de cette coupole, pris intérieurement, est de cent trente-deux pieds. Du sol jusqu'au sommet de la lanterne on compte une hauteur de trois cent quatre-vingt-dix-huit pieds. Un siècle s'était déjà écoulé lorsqu'on s'aperçut de quelques fentes; ce qui fit craindre que toute la coupole ne s'écroulât. C'est pour diminuer le danger d'un pareil

malheur qu'on chercha à la consolider par de forts liens de fer. Le mal vient-il d'un vice dans la construction première, ou serait-il le résultat des vides pratiqués dans les piliers pour y faire des escaliers? c'est sur quoi les architectes sont peu d'accord. Aux quatre pendentifs sont les évangélistes, peints en mosaïque; au-dessus et dans tout le contour de la frise circulaire est écrit, sur un fond d'or, en mosaïque: *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.* Les lettres de cette inscription sont hautes de six pieds, de manière à se lire facilement d'en bas.

Toute la concavité de la masse est ornée de mosaïques, faites sous Clément VIII. Au sommet est le Père éternel, au-dessous règnent six ordres de figures, offrant la vierge, des anges, les apôtres et différens saints. Aux niches des quatre pendentifs sont des statues en marbre, de grandeur colossale; la première est sainte Véronique, la seconde sainte Hélène, dans le goût de l'antique, tenant la croix et les clous de la passion; la troisième saint Longin, et la dernière saint André, qui tient une croix; c'est une des plus estimées pour la draperie, comme pour le caractère de la figure. Ces quatre figures font allusion aux quatre principales reliques conservées dans l'église, savoir, le saint suaire, la lance, le bois de la croix et la tête de saint André. Les niches supérieures sont ornées de colonnes des marbres qui paraient le grand autel Saint-Pierre, et que Constantin avait autrefois fait transporter de la Grèce. Au bas sont des autels décorés, au-dessous desquels sont des escaliers par où l'on descend dans les grottes, ou églises souterraines; au milieu de l'emplacement que domine la coupole s'élève le maître-autel sur lequel le pape seul peut célébrer la messe, à moins que, par une faveur

spéciale ou pour cause d'absence, il n'ait accordé cette permission à quelques cardinaux. Cet autel est surmonté d'un baldaquin tout en bronze, dont la somptuosité attire les regards; ce chef-d'œuvre est soutenu par quatre superbes colonnes torses, de même métal, et cannelées jusqu'au tiers. Elles sont ornées de pampres et d'abeilles; elles sont avec juste raison regardées comme un prodige, considérées comme jet de fonte, et sous le rapport du fini de l'ouvrage. Elles supportent un entablement commun sur lequel sont quatre grands anges en pied; quatre arcs-boutans, qui s'en détachent, soutiennent un couronnement surmonté d'une croix. Au milieu de l'entablement sont, en regard de la grande nef, des petits génies qui tiennent une tiare, des clefs et autres emblèmes de la papauté. Tout ce métal, qu'on estime peser quatre cent cinquante milliers, a été fourni par [illegible] qui décorait le portique du Panthéon. Au-dessous de cet autel en est un autre où l'on a renfermé le corps de saint Pierre, à l'endroit même où fut enterré ce prince des apôtres, et où fut ensuite élevée la première chapelle qu'on appelle Confession, et où l'on descend par un double escalier de marbre en fer à cheval. Au contour de cet escalier règne une balustrade surmontée de cornes d'abondance, formant des candelabres qui supportent des lampes allumées nuit et jour. De distance en distance, sur la balustrade, sont des tableaux enchaînés où se trouvent des prières que récitent ceux qui savent lire. Ces fidèles, leurs oraisons faites, trempent leurs doigts dans l'huile des lampes, s'en signent le front, et terminent par s'en frotter les lèvres. L'entrée de la Confession est toujours fermée par une porte en bronze. Un seul battant s'ouvre seulement les jours de fêtes. Sur le sol, comme sur

les côtés, brillent les plus beaux marbres, tels que le noir, le vert antique et le jaspe. A un des côtés est la statue de saint Pierre, et à l'autre celle de saint Paul, toutes deux en bronze doré. Au fond est un réduit voûté, obscur, où se conserve une ancienne image du Sauveur toute en mosaïque, et aussi, sous une plaque de bronze doré, le corps de saint Pierre. Sur chaque mur de côté est une grille qui donne entrée dans l'église souterraine.

En quittant le sol qui répond à la coupole, et s'avançant vers le chevet, on trouve la tribune dont la voûte est toute en stuc doré. Au centre se voit Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre, d'après un dessin de Raphaël, d'un côté le crucifiement du saint, et de l'autre la décollation de saint Paul. On y arrive en montant deux marches en porphyre, ce sont les mêmes qui étaient à l'ancienne église, au-devant du grand autel. Enfin l'on parvient au point-rond où est le beau monument de la chaire de Saint-Pierre; celle-ci en renferme une plus modeste, qui fut, dit-on, à l'usage du saint et de ses premiers successeurs, dans leurs fonctions épiscopales; elle est de bois, incrustée d'ivoire. L'autre est toute en bronze doré, et soutenue par quatre docteurs, deux de l'église latine, saint Ambroise et saint Augustin, et deux autres de la grecque, saint Athanase et saint Jean-Chrysostôme. Ces figures ont dix pieds de proportion, elles sont soutenues sur des piédestaux en marbre. L'ouvrage est couronné par quatre anges qui font un bel ornement; au-dessus est une gloire au milieu de laquelle paraît le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe; à l'entour, dans un nuage, est une multitude d'anges et de séraphins, éclairés par la lumière de la gloire, dont l'effet est dû au jour

qu'elle reçoit des verres jaunes de la fenêtre qui lui répond. L'effet en est merveilleux au coucher du soleil, moment où sa lumière passe à travers le vide que forme la gloire en bronze. Au bas de cette chaire est un autel auquel on arrive par quelques marches. On y célébrait la messe lorsqu'il y avait chapelle pontificale, et que le Saint-Père n'officiait pas. Tout cet ouvrage, qui est du Bernin, est du plus majestueux effet. On entre dans cette chaire par un escalier pratiqué sur le derrière; le pape y monte pour donner sa bénédiction certains jours de l'année. Ce monument a pour accompagnement deux tombeaux qui ne le déparent point. L'un est celui de Paul III; il est à gauche, et l'autre opposé est celui d'Urbain VIII. Ces personnages sont en bronze, et entourés de statues en marbre qui représentent les Vertus, figures emblématiques, offrant à nu les plus belles formes que la sculpture puisse inventer. Ces nudités ne se trouvent qu'à Rome; mais il faut bien que cette capitale manifeste à la postérité qu'elle fut le siége du bon goût dans les arts, si elle ne le fut point dans les sciences. Les connaisseurs estiment particulièrement le premier de ces monumens, tant à raison de sa composition que de la beauté des draperies qui le décorent.

Il est dans cette église, outre ceux-ci, beaucoup d'autres monumens qui se voient dans les nefs latérales; on en voit un particulièrement de reconnaissance pour la comtesse Matilde. Il était bien juste qu'un personnage de cette importance, qui en mourant laissa tant de biens à l'église, eût des marques de souvenir dans la métropole de toutes les églises catholiques. Aussi Urbain VIII fit-il venir ses cendres de l'église Saint-Benoît, près Mantoue, pour les placer en ce

lieu d'une manière plus convenable à son rang. La composition du monument est belle. La vengeance papale, qui est exprimée à l'égard de Henri IV, empereur, n'a point été méditée d'après l'esprit de l'Évangile. Le mausolée d'Alexandre VII est aussi très-beau; il est du Bernin, qui le composa dans sa vieillesse, et y mit autant de génie que s'il eût été encore dans le jeune âge. Le pape y est représenté à genou, accompagné des vertus qui le caractérisent. Les connaisseurs font grand cas de cette composition, quoiqu'elle ait ses incorrections. Celui de Sixte IV est en bronze, il est orné de beaux bas-reliefs; il se voit dans la chapelle du Saint-Sacrement. Les mausolées de Grégoire XIII et de Grégoire XV méritent également une attention particulière; mais un des plus beaux est celui de Clément XIII, dû au ciseau de Canova; il offre un sarcophage placé au-dessus d'une petite porte, Sa Sainteté est agenouillée dessus. A côté du sarcophage, à gauche, est la Religion debout, tenant une croix, et supportée sur un lion rugissant; un ange est à droite, et assis près d'un autre lion endormi. Enfin on y voit le tombeau d'Innocent XIII, sans aucun ornement, et vis-à-vis le mausolée de la reine Christine, où est représentée l'abjuration qu'elle fit du luthéranisme en 1655 à Inspruck.

Les ailes ou nefs latérales sont garnies de chapelles qui correspondent aux arcades, et sont également ornées avec somptuosité; leurs autels sont décorés de mosaïques dont l'original est sorti du pinceau des plus grands maîtres. Elles reçoivent leur jour par des fenêtres et des coupoles. La première à droite, en entrant par la grande porte, est celle autrefois du crucifix, aujourd'hui della Pietà, à raison de la statue de la Vierge

faite par Michel-Ange, et qui a remplacé le crucifix qu'on a placé dans la chapelle voisine. Cette mère, qui soutient Jésus-Christ après sa mort, est de la plus touchante expression. Dans cette chapelle se conserve le baptistère de l'église ancienne; c'était là tombe d'Anicius Probus; et une colonne sur laquelle les énergumènes venaient chercher leur guérison. La chapelle du Saint-Sacrement vient ensuite : elle est beaucoup plus grande que les autres; ses murs sont revêtus d'une tapisserie feinte; sa coupole est décorée de belles mosaïques d'après les dessins de Pietre de Cortonne, le même qui peignit la fresque de l'autel où est représentée la sainte Trinité. Le tabernacle est très-brillant, en bronze et en lapis-lazuli; on y voit deux anges en adoration. Le pavé est tout en mosaïque, dont le principal morceau est un groupe de gerbes, des pampres et de raisins. Ce travail a beaucoup d'appréciateurs sous le rapport du dessin comme sous celui de l'exécution. Elle a encore pour ornement le tombeau en bronze de Sixte IV, autour duquel sont plusieurs emblèmes relatifs aux sciences. Cette chapelle est fermée par une grille de fer et de bronze qui est richement faite. Les autres chapelles qui se succèdent offrent nombre d'objets beaux en eux-mêmes, mais point assez intéressans pour être cités. On peut néanmoins s'arrêter sur celle Saint-Sébastien et sur plusieurs autels, notamment ceux de Saint-Processus et Martian, Saint-Erasme, Saint-Basile, la Navicella, Saint-Michel, Sainte-Pétronille de la Tabita, où l'on trouvera beaucoup à observer. Sur la gauche est la chapelle de la Vierge, dite della Colonna, qui mérite encore d'être vue à raison de l'autel Saint-Léon, où se trouve un bas-relief de l'Algarde, qui jouit de la plus grande réputation; il est un de ceux qui ont le plus de droit à l'estime dans

cette métropole. Le bas-relief représente Attila en présence du saint, qui lui défend d'approcher de Rome; l'ordonnance et l'exécution sont admirables. A l'aile gauche se trouvent également plusieurs chapelles dignes d'attention, notamment celle dite Clémentine; elle est dédiée à Grégoire le Grand, dont les reliques reposent sous l'autel. La coupole fut élevée d'après le dessin de Michel-Ange : elle est riche en arabesques, feuillages et mosaïques, où sont des personnages tous en prière près du trône de l'Eternel. A chaque angle est un docteur de l'Eglise. La chapelle Sixtine est en regard avec celle du Saint-Sacrement, qui est dans la nef droite, à l'opposite; c'est celle où le chapitre de Saint-Pierre fait l'office; on pourrait même la regarder comme une église particulière, réservée au culte dont le pape ne fait point partie. Elle est aussi très-spacieuse, surmontée d'une coupole où est une gloire en mosaïque, avec des personnages de l'ancien et du nouveau Testament. Cette chapelle a reçu son nom de Sixte IV, qui la fit décorer en la consacrant à l'immaculée Conception que représente la mosaïque du maître-autel. On y voit trois rangées de stalles destinées aux trois ordres du clergé qui viennent y officier et qui constituent la chapitre, composé du cardinal-archiprêtre, trente chanoines, trente-six bénéficiers et vingt-six habitués, nommés clercs bénéficiers, auxquels il faut ajouter les chapelains-musiciens et autres ecclésiastiques qui servent au chœur. Urbain VIII renouvela les stalles et les enrichit de sculptures, y fit placer un buffet d'orgue, fit mettre le corps de saint Jean-Chrysostôme sous l'autel, et ferma la chapelle d'une grille ornée de bronze. On voit encore de ce côté la chapelle de la Présentation : elle est toute en mosaïque copiée d'après Romanelli, et celle des

Fonts-Baptismaux qui est la première à gauche en entrant. On voit dans la coupole de celle-ci beaucoup de figures en mosaïque, qui sont toutes relatives au sacrement du baptême d'eau, de sang et de désir; la principale représente Jésus-Christ baptisé par son précurseur, la mort des martyrs; enfin le troisième baptême est exprimé par nombre de fidèles qui sont dans l'attente de la régénération. Dans les quatre angles de cette coupole sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, comme ayant eu la grâce du sacrement. Dans les lunettes sont représentés les baptêmes de personnages de haute considération, et nombre d'autres figures qui se rapportent à la cérémonie baptismale. Les fonts sont eux-mêmes faits par une grande urne de porphyre, posée sur un pied de même matière; elle faisait partie du tombeau de l'empereur Othon, mort à Rome en 984, et inhumé sous le portique de l'ancienne église. Son corps repose aujourd'hui dans un autre tombeau en l'église souterraine : cette urne est couverte d'une sorte de pyramide en bronze doré, environnée de feuilles et d'arabesques. Au sommet est l'Agneau, symbole du Rédempteur. Tous les tableaux de cette chapelle se rapportent au sacrement de baptême.

C'est dans cette basilique que se manifeste avec pompe le luxe de la dignité papale dans les grandes fêtes de l'année, notamment pendant la semaine sainte. L'absence de Sa Sainteté l'a rendu moins brillant : l'église est moins fréquentée; cependant les dimanches la chapelle Sixtine se remplit, et encore plus les jours solennels où l'office est chanté en musique. A droite comme à gauche sont deux tribunes fort élevées, où se trouvent les chantèurs; le maître de chapelle alors, M. Zingarelli, conduisait le chœur. J'y ai entendu des morceaux

de sa belle musique, rendus par quatre castras, qui m'ont délicieusement affecté ; l'orgue seule formait l'accompagnement. A la consécration, deux voix argentines se mêlèrent, n'ayant pour accompagnement qu'un son flûté d'orgue et un jeu de grelots, qui faisait un effet tel qu'on l'aurait dit un chant d'oiseaux. Les messes se chantent non avec ce faste de cérémonie que nécessite la présence de Sa Sainteté, mais avec cette simplicité pieuse qui appelle le recueillement. Les chanoines qui étaient restés à leur poste, et les bénéficiers revêtus de leurs robes violettes et de leurs aumusses, ne chantaient point; mais les uns et les autres, bréviaire fermé en main, paraissaient fort recueillis et tout occupés de leurs graves fonctions, à en juger par l'abaissement de leurs yeux et les mouvemens comme convulsifs dont étaient agitées leurs lèvres. Après le *Credo* commença un sermon que j'écoutai en partie; puis, revenant dans l'église, je m'arrêtai au troisième pilier de la grande nef à gauche, vis-à-vis la statue de saint Ignace, pour y jouir d'un écho qui se fait par les effets de la voix qui semble venir de la chapelle du Saint-Sacrement. Je me suis également trouvé à une messe chantée à l'autel de la chaire Saint-Pierre; on en approche alors un orchestre portatif, et l'on établit des bancs recouverts de tapisseries pour les bénéficiers qui y assistent. Les messes, ainsi accompagnées de musique, produisent un très-bel effet par le mélange des voix et des instrumens, dont les sons se reflètent de toutes parts sous l'immensité des voûtes de la tribune et dans le reste de l'église. Les confessionnaux, dans les grandes fêtes, sont fournis de leurs pénitenciers qui, seuls et armés de leurs longues baguettes blanches, appellent aux eaux de la régénération ceux des passans qu'ils croient avoir besoin

de se purifier. Ces pénitenciers étaient autrefois au nombre de quinze; ils parlaient, comme encore aujourd'hui, toutes les langues de l'Europe: on n'avait recours à eux que pour les cas graves; ils étaient fort occupés dans le temps du jubilé, vu la quantité de pélerins qui arrivaient alors à Rome; aujourd'hui ils passent des heures entières dans l'attente, et personne ne vient à eux.

Ayant satisfait mes yeux de tous les objets qui m'intéressaient le plus, je fus conduit au plus haut par un de ces obligeans Cicérons qui se promènent sous le portique en attendant les étrangers auxquels ils viennent offrir leurs petits services. On doit toujours choisir pour un pareil voyage aérien un de ces jours sereins où l'atmosphère purifiée ne laisse aucune gaze vaporeuse, qui, troublant sa lucidité, nuirait à la portée de la vue. On gagne une porte dans la nef latérale gauche: elle donne sur un large escalier, dont les marches sont d'une pente si douce, que des mulets chargés peuvent y monter. Sur le mur, vers le haut, sont inscrits les noms des Souverains qui depuis 1769 jusqu'en 1790 ont fait un pareil voyage. Parvenu au sommet de ce premier escalier, on se trouve sur une plate-forme qui règne au-dessus des nefs; elle est toute pavée de briques posées de champ, et le tout forme une très-légère pente, pour faciliter l'écoulement des eaux. En avant, près des balustres, sont rangés des bancs en pierre pour se reposer de la fatigue et jouir du coup d'œil de la place. On peut alors voir de près les douze figures qui la décorent: elles sont énormes et en travertin. Au piédestal on lit leurs noms sur une petite plaque de faïence. Là sont les divers ateliers pour le service de l'église; dans l'un, où l'on faisait les paratonnerres, gé-

missait le fer sur l'enclume; là également se voit le sommet des petites coupoles, dont six sont ovales et quatre sont octangulaires. De là aussi paraît s'élever le grand dôme avec une toute autre majesté que celle qu'il paraît avoir quand on le voit de la place. Pour monter plus haut on gagne le soubassement du tambour, à l'aide d'un escalier de vingt-huit marches. Dans l'épaisseur des murs du contour règnent deux rangs de corridors, pour établir une communication entre les escaliers et les chambrettes pratiquées dans leur masse. Les corridors s'ouvrent dans l'intérieur du dôme; par une de leur porte on entre sur le grand entablement qui est garni d'une rampe d'appui en fer. Nous en fîmes le tour, suivant de l'œil les Lilliputiens qui étaient dans l'église, et considérant la grosseur des pièces de rapport qui formaient les belles peintures que nous avions admirées d'en bas l'instant d'avant. L'ellipse de cette concavité est si parfaite, qu'en quelque point qu'on se place, en parlant bas à un compagnon à l'opposite ou ailleurs, on est aussitôt entendu de lui. Du piédestal qu'on trouve en sortant, on prend un limaçon de cent quatre-vingt-dix marches, et on arrive au-dessus de l'entablement de l'ordre d'où, par un troisième escalier qui règne entre les deux voûtes cintrées, on arrive aux premières fenêtres de la coupole. De ces fenêtres jusqu'à la lanterne il y a quarante-huit marches posées sur le dos de la coupole intérieure. Ces marches sont roides et difficiles à monter en raison de leur hauteur; c'est pour éviter cette difficulté que l'on en a construit un escalier en bois formant des zigzags, il allonge la direction; mais au moins il est plus aisé à suivre. On monte encore cinquante-six marches depuis la plate-forme de la lanterne jusqu'à sa voûte. Quand on est parvenu

à ce point, où l'on peut faire le tour, si l'on veut monter plus haut, c'est-à-dire entrer dans la boule qui est au-dessus de la lanterne, il faut suivre une échelle de fer presqu'à pic, qui a trente-quatre échelons. Cette boule est de bronze; elle a dix pieds de diamètre; rarement le beau sexe se hasarde à y monter, et encore plus les personnes corpulentes, dont la grosseur n'est point en proportion avec l'ouverture qui doit les admettre. Je montrai l'exemple, et, suivi de huit compagnons de voyage, nous fûmes bientôt au terme du nôtre; car aucun de nous ne portait la prétention jusqu'à parvenir à la croix qui la couronne, ce qui cependant est faisable, à raison des barres de fer recourbées et en saillie au dehors: c'est sur elles qu'on grimpe en agissant des pieds et des mains pour atteindre au plus haut. On dit que cette boule a une capacité suffisante pour admettre jusqu'à vingt personnes et plus; en ce cas elles ne peuvent qu'y être extrêmement pressées. La crainte qui s'empara inopinément de moi, réfléchissant que je pouvais devenir le jouet d'une bourrasque subite, me donna des talonnières pour descendre; je contournai la galerie de la lanterne pour voir Rome et toute sa campagne, les tours et les détours de son fleuve, ce mont Mario qui réveille tant de faits à ceux qui ont lu l'histoire, et tous les jardins et les villas qui étaient à mes pieds; l'horizon n'était embrumé par aucune vapeur, ni l'azur du ciel terni par aucun nuage : le coup d'œil enfin était délicieux.

Nous nous étions élevés, voulant gagner les cieux: nous descendîmes pour aborder aux enfers; en m'exprimant ainsi, j'emploie le terme dans son acception première, qui signifie un lieu bas. Nous prîmes l'escalier pratiqué sous l'autel Sainte-Véronique; il nous mena aux Grottes vaticanes, c'est-à-dire à l'église sou-

terraine, dont les voûtes soutiennent le sol de la supérieure. Cette église a également trois nefs, distinguées par des piliers sur lesquels repose la voûte. Pour y arriver, on tourne autour de la Confession de Saint-Pierre, par une galerie circulaire où ont été rassemblés nombre d'objets qui décoraient l'église ancienne. On y voit entre autres une inscription ainsi conçue :

Hìc non intrant mulieres nisi secundâ feriâ Pentecostes, et cùm intrant, Viris intrare prohibetur; qui contrà fecerint anathema sunto.

Parmi les bas-reliefs qui fixèrent le plus mon attention, sont le Jugement universel, et la Création d'Eve et d'Adam. Ce dernier est d'autant plus curieux, que l'on y voit comment cette mère du genre humain a pu sortir de la région torachique de son époux endormi. L'artiste, en exprimant cette création, a fait preuve d'une intelligence que les Cicérons ne manquent pas de vous faire observer. On y voit également d'autres morceaux relatifs à la résurrection du Sauveur, au jugement de Saint-Pierre, et à son martyre sous Néron. Il faut avouer que si le saint fut bien tourmenté par les ordres de l'empereur, celui-ci expie bien à son tour et journellement sa cruauté; partout où se voit sa figure, elle y est noircie par la fumée du flambeau à trois mèches qu'on lui passe pieusement sous le nez. On rencontre dans cette galerie plusieurs autels, notamment celui de Sainte-Hélène, celui de Saint-Longin, celui de Saint-André, où l'on remarque des mosaïques peu recommandables, tant par leur facture que par leur dessin; quelques statues de saints qui décoraient la première église; beaucoup de mosaïques de plusieurs auteurs inconnus; quelques-unes de Giotto; quelques bulles des papes, gravées sur pierre; enfin un oratoire où se voit l'image miraculeuse de sainte Marie des Partorienti,

et devant laquelle on s'agenouille pour attirer la faveur de cette patrone sur les femmes en travail d'enfant. De cette galerie on vient aux grottes, dont le pavé fut refait sous Clément VIII, mais sans toucher à l'ancien, pour ne pas nuire aux dépouilles des pieux personnages qui reposent en paix dessous. Ces grottes sont, comme l'église supérieure, divisées en trois nefs qui contiennent un bien grand nombre d'objets en réputation chez les habitans de la nouvelle Rome; c'est un tombeau du cardinal Nardini; celui de la malheureuse et trop crédule Charlotte, reine de Chypre; plusieurs inscriptions sur marbre, dont la plus curieuse offre un fragment de la donation faite au saint Siége par la comtesse Matilde; un pareil fragment d'une donation faite par le cardinal Barbo, laquelle lui valut la tiare; une épitaphe d'Amauri, comte de Montfort, connétable, la terreur des Albigeois; une pierre sépulcrale, relative à Alexandre VI; le tombeau de la reine Christine, qui voulut reposer dans ce souterrain, et qui a son cénotaphe dans l'église supérieure; celui de Vignacourt, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; un autre d'un préfet de Rome, qui mourut en 359; quelques sarcophages, dont un qui renferme les entrailles de Benoît XIII; un autre, le corps de Clémentine, reine d'Angleterre, qui mourut à Rome en 1735, et ceux d'autres potentats qui se distinguèrent ou moururent pour la foi, notamment de l'empereur Othon II, et de plusieurs papes.

La sacristie, qui tient à l'église, est un corps de bâtiment séparé qui mérite qu'on en fasse mention, tant à raison de sa grandeur que sous le rapport de sa magnificence. Elle offre deux ordres d'architecture, dont les ornemens sont en pilastres, l'ionique et le dorique

placés l'un sur l'autre. La lanterne du dôme qui domine l'édifice est décorée de colonnes ioniques; au plus haut est une grande étoile en bronze. Elle a remplacé une chapelle ancienne dédiée à la sainte Vierge, qu'on allait implorer contre la fièvre; chapelle qui était proche de l'ancienne basilique. Grégoire XIII en fit une sacristie provisoire, jusqu'au temps où l'on en ferait élever une qui correspondît à la majesté de l'église. Les choses restèrent en cet état jusqu'au pontificat de Pie VI, qui effectua le plan que ses prédécesseurs avaient adopté. On a trouvé avec raison que la petitesse de ce bâtiment allait mal avec le beau monument dont il est une dépendance; celui qui en a donné le dessin était loin d'avoir étudié à l'école de Palladio. Pour arriver de l'église à ce lieu, on passe par un vestibule orné de très-belles colonnes et de pilastres de granit rouge, ensuite par un corridor à trois belles galeries, décorées de colonnes. On y trouve différentes inscriptions antiques et modernes, et de plus, des bustes de différens pontifes. Ces galeries mènent à la sacristie des bénéficiers, à la sacristie commune et à celle des chanoines. Chacune de ces sacristies a sa chapelle particulière et ses richesses, tant en argenterie qu'en ornemens d'église. Les murs sont revêtus de jaspes de Sicile les plus beaux, et ornés de grands pilastres de jaune antique, cannelés, ayant des chapiteaux de marbre blanc et d'ordre composite. On parvient encore à cette sacristie par la cour Canoniale, au moyen d'un escalier à deux ailes qui se réunissent à un palier supérieur, sur lequel est la statue de Pie VI, assis et donnant sa bénédiction. Cette statue est de Banditi, élève de Canova; au-dessous de la statue est l'inscription suivante:

Capitulum et canonici grati animi posuêre.

CHAPITRE VI.

Saint-Jean de Latran. — Sainte-Marie Majeure. — Saint-Paul hors les murs. — Saint-Laurent hors les murs. — Sainte-Croix de Jérusalem. — Saint-Sébastien. — Catacombes.

La première de ces basiliques s'élève d'une des sept collines de Rome, appelée *Mons Cœlius*, d'un Célio qui amena du secours à Romulus contre les Sabins. Elle est située près de l'emplacement du palais qui appartenait à Latéranus, un des chefs de la conjuration contre Néron, et dont Tacite fait un si bel éloge, en parlant du mâle courage qu'il fit paraître au moment de mourir. Ce palais fut confisqué par cet empereur, et appartint à ses successeurs jusqu'à Constantin. Celui-ci le donna, dit-on, à saint Silvestre, et il continua d'être après lui la résidence des papes, qui alors se trouvaient à portée de leur église (1). Cette basilique est le plus ancien temple du monde devenu chrétien; aussi les premiers auteurs de l'Histoire sacrée lui donnèrent-ils le nom d'*Ecclesiarum urbis et orbis mater et caput*. On

(1) Ce palais était entre l'église et les murs de la ville; il fut ruiné par la suite : on ne sait si ce fut sous Totila ou pendant les désastres de Rome, ou en 1076, lors des guerres entre le saint Siége et l'Empire. Sixte V, voulant avoir près de son église un lieu où il pût descendre lorsqu'il fallait s'y rendre, fit élever tout proche un palais d'après les dessins de Fontana, pour pouvoir être plus à portée de vaquer au service de cette église. Ce palais fut abandonné lorsqu'il était à peine fini. Innocent XII en fit un hospice pour les pauvres des deux sexes; aujourd'hui c'est un conservatoire pour les filles, qui y travaillent jusqu'à ce qu'elles soient pourvues.

l'appela ensuite *Basilica aurea*, à raison des dons précieux qui lui furent faits. Enfin le nom qui lui est resté est celui de Saint-Jean-Baptiste, parce qu'elle fut dédiée à ce saint. C'est la fille aînée des souverains pontifes; aussi dès les premiers jours de leur exaltation à la papauté y venaient-ils pompeusement en prendre possession. Elle a encore sa célébrité, pour avoir été le siége de douze conciles. Cette basilique, élevée par les ordres de Constantin environ l'an 324, avait déjà vu la révolution de douze siècles, à l'aide de plusieurs restaurations que lui firent différens pontifes, quand par un incendie arrivé en 1308, sous Clément V, qui alors résidait à Avignon, elle fut détruite; mais les papes, tenant à la conservation du titre épiscopal ressortant de cette église, ouvrirent leurs trésors, et ainsi elle fut bientôt rétablie et ornée par Urbain V, Martin V, Alexandre VI et Pie IV, qui fit construire la façade occidentale et dorer la voûte. Sixte V y ajouta le double portique qu'il fit décorer d'ouvrages en stuc. On y plaça ensuite la statue équestre de Henri IV, roi de France, comme ayant été un bienfaiteur de cette basilique. Depuis, Clément VIII, Innocent X, Clément XII l'ont encore embellie, et c'est à leurs soins qu'on doit les bas-reliefs, les peintures, les statues, les niches et les pilastres de la principale nef. Enfin Clément XII la décora de cette majestueuse façade qui regarde l'orient. Cette façade est embellie par la grandeur et la nudité de l'emplacement où elle se trouve. Au-devant d'elle sont deux larges perrons où l'on arrive par quelques marches; elle n'offre qu'un seul ordre de colonnes et de pilastres composites; la masse est d'un style qui serait encore meilleur, si l'avant-corps dominait davantage sur ceux de l'arrière. Ceux-ci sont

ornés à leur encoignure de trois pilastres accouplés. Deux colonnes de même genre, soutenues sur un piédestal, forment la principale ouverture; elles soutiennent un entablement d'une bonne hauteur et bien profilé. Le tout est complété par un corps de balustres, qui, quoique mauvais, fait cependant de l'effet. Entre les grands ordres de l'avant-corps on en voit de petits, qui pourraient mieux répondre à l'intention s'ils eussent été d'une meilleure proportion; quatre autres en granit rouge décorent une loge d'où le pape donne sa bénédiction. Sous la frise, au-dessous de la corniche, se lit l'inscription

Clemens XII. Pont. Max.
Anno V. Christo Salvatori in hon. SS. Joan. Bapt. et Evang.
M. DCC. XXXV.

Tout le monument est terminé de chaque côté par sept statues d'évêques et de pères de l'Eglise. Au plus haut, pour couronnement, est le Sauveur tenant sa croix d'une main, et donnant sa bénédiction de l'autre. L'amortissement, qui n'est pas heureux, est surmonté par la Religion embrassant une croix. Le portique inférieur ou vestibule a une beauté qu'il doit à son élévation et aux pilastres en marbre de Carrare dont il est orné, placés comme ils le sont sur un fond jaune; cinq portes, qui correspondent aux ouvertures de sa façade, donnent accès dans l'église; elles sont en bonne correspondance entre elles. Celle dite *Santa* est à droite; elle ne s'ouvre que dans le temps du jubilé; elle est bordée de jaune antique et a un entablement assez faible. La porte du milieu est fermée par deux battans en bronze; ce sont les mêmes qui étaient à Saint-Adrien, au Campo Vaccino. On voit à une des extrémités du portique la sta-

tue équestre de Constantin; elle fut trouvée dans ses thermes. Vis-à-vis est celle de Henri IV, roi de France; c'est un monument de reconnaissance élevé à ce souverain par le chapitre, auquel il avait accordé la mense de la riche abbaye de Clairac en Angoumois.

L'intérieur de cette église offre cinq nefs formées par quatre rangs de piliers : celle du milieu est une des dernières rétablies; les piliers, au nombre de six, sont ornés de pilastres composites, un de chaque côté; ils s'élèvent jusqu'au lambris. Entre chaque pilastre est une niche qui renferme la statue colossale d'un apôtre. Il en est trois meilleures que les autres; elles sont d'un ciseau français, savoir, celles de saint Pierre et saint Paul, de Monnot, et celle de saint Barthélemy, par Le Gros. A chaque côté des niches sont deux colonnes de vert antique; au-dessus sont des bas-reliefs en stuc, surmontés de peintures en médaillons, représentant les prophètes; le plafond est en compartimens dorés; ils font un très-bel effet; celui du milieu offre les armes du pape. Cette église abonde en colonnes, dont le plus grand nombre est d'un très-beau jet; on remarque particulièrement celles qui soutiennent l'orgue, qui sont de jaune antique, avec des moulures dorées; on remarque encore les deux de granit rouge oriental, qui servent d'appui au grand arc.

Cette église offre plusieurs chapelles qui méritent l'attention de tout étranger; celle Corsini en est une de ce genre. Elle fut faite sous Clément XII, d'après les dessins de Galilei; elle est surtout remarquable par la beauté de ses marbres; l'ordre qui la décore est le corinthien. Son autel est enrichi d'une mosaïque dont Le Guide a fourni le sujet; le cadre de bronze doré est sur un fond d'albâtre oriental; les deux colonnes qui

l'accompagnent sont de vert antique. La coupole est toute en stuc doré. Cette chapelle, entièrement revêtue en marbre, offre encore deux très-beaux monumens, celui de Clément XII, formé d'un sarcophage antique de porphyre, abandonné sous le portique du Panthéon, et qui contenait autrefois les restes de Marcus Agrippa; il est entouré d'ornemens d'un assez bon genre. L'autre, vis-à-vis, est celui du cardinal Neri Corsini, oncle de Clément XII; il est orné de belles statues en marbre. On y voit de plus quatre niches, avec les statues des Vertus cardinales; au bas sont des bas-reliefs en marbre, fort estimés. La chapelle Santori, qui lui succède, est de forme ovale, l'ordre ionique y domine; on y remarque particulièrement le Christ en marbre placé sur l'autel, il est d'Etienne Maderne. La maison Lancelotti a aussi sa chapelle dans cette basilique, mais elle n'offre rien de particulier; tout près se trouve le tombeau du cardinal Casenata, fondateur de la bibliothèque de la Minerve. La statue de ce cardinal est de Le Gros. Il est représenté couché sur son sarcophage, ayant les mains jointes, trois génies derrière lui levant un grand rideau. Dans la nef du milieu est le tombeau en bronze de Martin V. Cette église a servi de sépulture à plus de vingt papes et à un grand nombre de cardinaux. On y trouve de plus le sarcophage de sainte Hélène, qui est une grande cuve antique de porphyre, avec des bas-reliefs.

Le maître-autel est au milieu de la croisée, il est isolé et décoré de quatre colonnes antiques de marbre, d'ordre composite, soutenant un tabernacle disposé à la gothique, avec fond d'or. Il recèle les chefs de saint Pierre et de saint Paul, renfermés dans des bustes d'argent, enrichis de pierres précieuses; au bas est la table

de sacrification. Au fond de la croisée, au midi, est l'autel du Santissimo où se trouve, entre deux anges de bronze doré et au milieu de quatre colonnes de vert antique, un tabernacle sur lequel brillent des pierres précieuses; il est posé sur un bas-relief d'argent, représentant une cène. L'autel est couronné d'un architrave et d'un fronton de bronze doré que soutiennent quatre colonnes cannelées de même métal et d'ordre composite; elles étaient au temple de Jupiter au capitole. Au haut de l'autel est une Ascension peinte par Arpin; aux côtés sont quatre statues en marbre, représentant Elie, Moïse, Aaron et Melchisedech. Il est quelques autres objets sur lesquels peut se fixer l'attention du voyageur, mais ils seraient d'un bien médiocre intérêt à la lecture, ne les ayant point sous les yeux; on peut consulter sur eux les Itinéraires de la ville, notamment celui de Vasi.

Saint-Jean de Latran a été en grande réputation chez les pélerins; ils y arrivaient après avoir fait leur dévotion à la Scala-Santa, pour y vénérer beaucoup d'objets les plus saints. C'était la verge de Moïse, le bâton [illegible] la tunique d'Aaron, et l'arche d'alliance que la[illegible] Genseric, qui pilla le temple de la Paix, s'étant contenté d'en enlever les lames d'or qui le recouvraient; la table sur laquelle se fit la cène de Jésus-Christ. C'était la véritable image du Sauveur, peinte d'après celle qu'on disait avoir appartenu au peuple romain quand saint Silvestre consacra cette église, et ce qui en prouve l'authenticité, c'est qu'elle resta toujours intacte au milieu des incendies qui détruisirent cette église. On y voit de plus une grande partie de la vraie croix, une de la tunique pourpre du Sauveur, elle est encore teinte de son précieux sang; le linge

dont il se servit pour essuyer les pieds de ses apôtres dans la dernière cène, celui dont on lui couvrit la face dans le tombeau, la robe de la sainte Vierge, celle de saint Jean l'Evangéliste, toutes les deux sans coutures, quoiqu'elles ne fussent point tricotées; l'autel où saint Pierre et tous ses successeurs célébraient la messe avant la construction de cette église. Si l'on ajoute à ces objets le chef de saint Pierre et celui de saint Paul que saint Silvestre placa sur l'autel quand il fit le partage des reliques de ces saints apôtres aux deux basiliques Saint-Pierre et Saint-Paul, reliques renfermées dans deux bustes d'argent, enrichis de diamans, présent de Charles V, roi de France; que d'objets ne repaissaient pas l'avide dévotion de ceux qui fréquentaient ces saints lieux! D'ailleurs ces pieux voyageurs y trouvaient des tribunaux de pénitence où ils étaient entendus, quelque langue qu'ils parlassent, et où ils étaient absous, quelque crime qu'ils eussent commis. Aujourd'hui la ferveur s'est bien attiédie; les curieux qui arrivent sont des philosophes, et l'on sait, ou, mieux encore, on ignore le nombre qu'il en faudrait pour aviver le zèle qui fermentait autrefois dans ces saintes demeures.

La sacristie de cette église n'offre rien de particulier, sinon une Annonciation dessinée par Michel-Ange et coloriée par Marcel de Mantoue; mais le cloître qui lui est joint présente plusieurs inscriptions anciennes en langues hébraïque, grecque et latine. On y voyait autrefois deux siéges de porphyre rouge, percés dans le milieu et à l'usage des thermes chez les anciens. On faisait, dit-on, asseoir le pontife lors de sa prise de possession pour l'examiner, et ainsi éviter tout inconvénient qui pourrait renouveler les circonstances de la

papesse Jeanne. Ces chaises, qui furent tirées des bains de Caracalla et qui n'ont jamais été à l'usage qu'on leur a assigné, ornent aujourd'hui le Muséum du Louvre.

Sainte-Marie Majeure, située sur la partie la plus haute du mont Esquilin où elle est isolée, est une de ces églises qui comme beaucoup d'autres dans la chrétienté, et notamment à Rome, s'élevèrent moins d'après les principes d'un pieux dévouement envers l'Éternel que d'après des idées superstitieuses dues souvent au hasard, et c'est ce qui arriva pour celle-ci. On rapporte sa fondation au patrice Jean Romain, sous le pontificat de Libère, environ vers l'an 366, à la suite d'un songe que tous deux eurent dans une même nuit, et dans laquelle ils crurent voir tomber de la neige sur le seul emplacement qu'elle occupe. A leur réveil, leur songe se trouva réalisé, quoique ce fût au plus fort de la canicule, raison pour laquelle on appela l'église Sainte-Marie des Neiges; mais l'épithète de Majeure prévalut, comme étant l'une des plus majestueuses églises de la chrétienté qui portent à Rome le nom de la mère du Sauveur. On dit qu'elle occupe le même lieu où autrefois s'élevait un temple à la déesse Junon, sous le nom de Lucine; ainsi il était écrit dans le livre du Destin que sur le sommet de ce mont fumerait toujours un encens en l'honneur du sexe féminin. Le pape Sixte III, en 432, donna un tout autre aspect à l'église première, en la disposant sous la la forme qu'elle pouvait recevoir alors pour le temps où l'on s'occupait d'un autre monument d'une plus grande importance. Les papes suivans, l'ayant mise au nombre de celles où ils devaient officier dans l'année, en firent une basilique. Benoît XIV fut un des grands bienfaiteurs de cette église; il fit construire en 1743

toute la façade méridionale, sur les dessins de Fuga, qui la décora de deux ordres, dont l'inférieur ionique forme trois avant-corps ayant chacun leur fronton; le supérieur est corinthien et disposé en arcades plus ouvertes par le bas, surtout celle du milieu qui est plus haute. Le tout est terminé par une balustrade ornée de cinq figures; la plus haute est la Vierge avec son enfant. La masse entière est surmontée d'un attique, d'une campanille et de deux dômes de chaque côté, dont l'un couronne la chapelle Sixtine et l'autre la Pauline. Le portique supérieur est embelli de peintures en mosaïque prises de l'ancienne façade et de stuc doré; c'est de là que le jour où le pape prend possession de l'église il donne sa bénédiction au peuple agenouillé pour la recevoir. Au portique inférieur se voit la statue de Philippe IV, roi d'Espagne et bienfaiteur de cette église. Ce portique, hardi par son élévation, est encore embelli par huit colonnes antiques de granit d'une seule veine. Cette façade est flanquée de deux corps de bâtimens qui sont bien lourds pour celui dont ils ne sont que les ailes. Au-dessus paraissent deux coupoles octogones qui n'ont aucun ordre, mais dont les corniches s'offrent bien. Les fenêtres sont cependant un peu grandes. Le clocher, carré et intermédiaire qui s'élève au-dessus, leur correspond mal.

L'intérieur est très-beau; on pourrait même dire majestueux. Une suite de quarante colonnes ioniques en marbre blanc, tirées du temple qui existait avant l'église, le partage en trois nefs; celle du milieu est plafonnée en écussons tout dorés. On employa à ce travail le premier or qui vint du Pérou; ce fut un hommage que le roi d'Espagne crut devoir au saint Siége. Le second ordre est en pilastres corinthiens bien pro-

portionnés. Les deux grandes arcades de la nef sont soutenues par de belles colonnes de granit oriental, qui font entrée aux grandes chapelles de côté; cependant l'interruption qui en résulte est d'un mauvais effet pour le spectateur à qui elle s'offre. Le rinceau de la frise est en mosaïque, ainsi que dix-huit tableaux qu'on observe de chaque côté entre les pilastres, et aussi le cul-de-four du chœur; ces mosaïques sont du cinquième siècle et sans goût pour le dessin comme pour l'exécution. On les cita au concile de Nicée pour attester l'ancienneté du culte des images. Les nefs latérales n'offrent rien de remarquable, elles sont voûtées. L'autel pontifical est isolé, il est formé par un grand sarcophage antique de porphyre sur lequel est une table de marbre noir et blanc; quatre anges de bronze doré sont à chaque angle; on dit que ce fut le sarcophage du patrice Jean et de sa femme. Cet autel est surmonté d'un baldaquin en bronze doré, supporté par des colonnes de porphyre autour desquelles règnent des feuillages de bronze doré. Cette église est un lieu de repos pour plusieurs grands personnages dont les dépouilles mortelles y furent apportées. Le luxe dont ils furent environnés pendant leur vie les a encore suivis jusqu'au tombeau; bien chétif dédommagement des grandeurs qu'ils ont laissées. Leurs vertus ici se manifestent sous tant d'emblèmes, que partout l'accessoire l'emporte sur le principal. On voit leurs monumens aux bas-côtés, dans plusieurs chapelles où se trouvent des tableaux de bons maîtres et nombre de morceaux de sculpture pour leurs ornemens. Une des plus belles est celle de Sixte V, qui fut faite par Fontana en 1526. Elle est surmontée d'une coupole, et toute revêtue en marbre, sur lequel saillent des pilastres corinthiens, des bas-

reliefs, outre les peintures qui contribuent à son embellissement. On voit d'un côté le mausolée de ce grand pape, décoré de bas-reliefs de la Charité et de la Justice, de quatre colonnes de vert antique et de la statue de ce pontife. Vis-à-vis est celui de Pie V; c'est une belle urne de vert antique avec des bas-reliefs en bronze. L'autel est surmonté d'un tabernacle de bronze doré et soutenu par quatre anges de même métal. Sur chaque angle s'élèvent quatre colonnes de porphyre supportant un entablement ; à chaque côté est un ange tenant deux palmes croisées que surmonte une croix ; au milieu sont deux clefs en sautoir et une tiare. La chapelle Borghèse est également très-belle, elle est toute resplendissante des marbres les plus beaux ; on y admire plusieurs peintures du Guide. La forme de cette chapelle est à-peu-près la même que celle de Sixte V, les ornemens y sont cependant disposés avec plus de goût. Arpino et Le Guide y ont exercé leurs pinceaux et d'une manière fort [illegible] l'autel richement décoré se voient quatre colonnes [illegible] jaspe oriental, avec base et chapiteaux dorés ; elles soutiennent une corniche dont la frise est d'un jaspe [illegible] Quatre anges en bronze portent l'image de la Vierge que on attribue à saint Luc ; elle est placée sur un fond de lapis lazuli. On y voit aussi un bas-relief de bronze doré représentant le miracle de la neige : le fondateur Paul V et Clément VIII y ont leur mausolée que décorent leurs statues, des bas-reliefs, des cariatides et des colonnes de vert antique. Il est encore d'autres chapelles qui appartiennent aux principales maisons de Rome, telles que celle des Sforce, dont l'architecture est de Michel-Ange ; elle sert de chœur aux chanoines pendant l'hiver ; celle des Cesi, ornée de tombeaux

de cardinaux, avec une urne de pierre de touche, et quelques autres ; mais ces grands les négligent. Il en est cependant une dernière, c'est la chapelle du Gonfalonier dont nous devons faire mention à raison des précieuses reliques qu'elle renferme, savoir, le berceau de Jésus-Christ, et dans une chapelle souterraine les langes et le foin de la crêche ; mais ce qui lui donne du prix aux yeux des amateurs des arts, ce sont dix belles colonnes et huit pilastres de porphyre. Sainte-Marie Majeure est une des six principales basiliques de Rome et une des quatre qui aient une porte sainte. Le service intérieur était fait par des chanoines et des bénéficiers qui ont un cardinal-archiprêtre pour chef. En sortant par une des portes latérales du chevet, on se trouve sur une place d'où l'on peut voir la seconde façade de cette église; elle fut commencée par Clément X, d'après les dessins de Rinaldi ; elle forme sur un perron une saillie demi-ovale au milieu de laquelle est une inscription; cette saillie comme le reste est ornée de pilastres corinthiens bien profilés. Les arrière-corps sont aussi décorés d'inscriptions. Tout l'ensemble est couronné, tant au premier qu'au second ordre, par des balustrades qui, dans tous les monumens à Rome, font non-seulement un bon effet comme ornement, mais encore cachent les massifs de la toiture qui n'est rien moins qu'agréable à l'œil. La colonne corinthienne qui décore cette place et dont les proportions sont si belles est une des seules qui soient restées du temple de la Paix. On arrive au perron par une vingtaine de marches.

Saint-Paul hors les murs est une basilique éloignée de la porte Saint-Paul de près de deux milles ; le chemin qui mène aussi à Ostie n'était rien moins que

beau; il avait plu, et il ne faut que quelques ondées pour le gâter. Nous nous acheminâmes cependant, car c'est une excursion qu'on fait toujours en compagnie, en continuant le long des murs qui bornent les vignes des particuliers, et laissant derrière nous des champs incultes où paissaient des bœufs et des cabris, et aussi quelques familles pieuses qui, chapelet en main, trottaient comme nous dans les boues, mais par un motif plus religieux. Ayant dépassé, sur la gauche, une taverne au pied d'une colline où se reposent toujours ceux qui visitent dévotement ce saint lieu, nous le trouvâmes bientôt sur la droite. L'année sainte ordonne le pélerinage de cette église pour gagner les indulgences; nous le fîmes sans intérêt un dimanche, et par une éclaircie assez belle. Quand on a jeté les fondemens de cette église, on n'a point consulté les règles de l'Hygiène; le [illegible] bas, sujet aux inondations du Tibre qui [illegible] sinage; partant c'est un lieu où la Fièvre [illegible] séjourne plus volontiers qu'ailleurs; aussi les [illegible] restaient plus que ne comportait le temps [illegible] exercices, étaient-ils sujets aux frissons, [illegible] accès.

Cette église patriarcale doit sa naissance à la piété naissante de Constantin, sollicité par saint Silvestre Ier, qui désirait sanctifier le lieu où saint Paul avait été enterré par son disciple Timothée, l'an 67 de notre ère. Le zèle de destruction et de reconstruction était tel dans ces temps d'effervescence chrétienne que l'on démolit le superbe mausolée d'Auguste, pour en employer les matériaux à l'église Saint-Paul que l'on bâtissait alors. *O tempora! o mores!* Cette église, consacrée par Silvestre en 324, ne fut pas sans doute construite avec cette solidité qui brave les injures du

temps, puisqu'on y fit une réparation qu'on pouvait dire reconstruction sous les empereurs Théodose et Honoré qui se succédèrent de très-près; c'est ce qu'annoncent les deux vers suivans inscrits en mosaïque sur le grand arc de l'église qui sépare la nef de la tribune.

Theodosius cœpit, perfecit Honorius aulam
Doctoris mundi sacratam corpore Pauli.

On présume bien que l'ensemble de cette église, qui est dû à tant de mains, ne peut offrir à son extérieur cette belle régularité qui part d'une seule conception. Sa façade, qui est sans aucune avenue, a un portique fait en 1725 sous le pontificat de Benoît XIII, qui fit abaisser le terrain au niveau de l'église. Ce portique repose sur huit piliers formant sept arcs égaux par en haut, décoré en dehors de douze colonnes corinthiennes reposant chacune sur autant de socles; l'attique forme un ordre percé de trois fenêtres. Toute cette fabrique se termine par une lunière où se voient peints en mosaïque saint Pierre, saint Paul, la sainte Vierge, des anges qui soutiennent un médaillon; au fronton sont les armes du saint Siége; à gauche est une campanille carrée. Sous ce superbe portique on lit quelques inscriptions antiques. Les portes de l'église sont en bronze; on y voit des bas-reliefs grossiers qui datent de 1070, et ce fut Pantaléon Castelli, consul romain, qui en fit les frais; il y est représenté à genoux devant une image. L'intérieur de cette église qui est sans voûte ni plafond, et qui en entrant a l'apparence d'une grange, paraît bientôt sous un meilleur modèle. Le vaisseau est long d'environ deux cent quarante-quatre pieds jusqu'à la tribune où est l'autel, et large de cent cinquante-deux. Quatre rangées de colonnes antiques, corinthiennes, le partagent en cinq nefs, et soutiennent, le

long de la grande nef, des arcs au-dessus desquels on voit les portraits des papes, depuis saint Léon Ier jusqu'à Benoît XIV; au-dessus sont divers traits d'histoire de l'Ancien Testament. Ce sont autant de fresques qui ont souffert par le temps, et notamment par l'humidité qui leur a fait beaucoup de tort. Cette humidité est cause que l'on ne peut y tenir aucun tableau ni autres objets propres à embellir une église, aussi a-t-elle l'air misérable quant aux ornemens. La plus grande richesse de cette basilique sont ses colonnes antiques, au nombre de cent trente-six, dont quatre-vingts pour les nefs. Les quarante du milieu, parfaitement conservées, furent tirées du mausolée d'Adrien; elles ont trente-six pieds de haut sur dix de circonférence; elles sont d'ordre corinthien et d'une seule pièce de marbre. Un grand nombre tirent sur le violet ou pavonazetto, elles sont rudentées d'un tiers. Celles des bas-côtés, formées de granit [illegible] beaucoup moins hautes. Les deux grandes [illegible] côté soutiennent le grand arc sont de m[illegible]. Elles ont quarante-huit pieds de haut, la c[illegible] uit en granit, dont une est d'un superbe [illegible] les plus grosses de toutes celles qu'on voi[illegible] la partie droite est une bonne statue de [illegible]ame romaine, très-pieuse à l'égard des premiers martyrs, et à gauche le crucifix qui, dit-on, parla à sainte Brigitte, reine de Suède; la chapelle où il se trouve est riche en marbre travaillé dans le goût gothique. On monte à la croisée par deux marches, et bientôt l'on arrive à l'autel patriarcal qui est au milieu. Il consiste en un pavillon qui se termine par un ornement gothique de forme pyramidale, appuyé sur quatre colonnes corinthiennes de porphyre de vingt pieds de haut; dessous reposent les reliques de saint Pierre et de saint Paul.

Le cul-de-four du fond de l'église est peint en mosaïque; c'est un travail des plus anciens en ce genre, il date de 440 sous Léon le Grand. Il représente Jésus-Christ au milieu des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Tous les autels sont plus ou moins ornés de colonnes et recouverts en porphyre; enfin je n'ai jamais vu tant de colonnes de marbre et de porphyre de dimensions aussi belles que dans cette église. Les nefs sont toutes pavées d'anciens fragmens irréguliers de marbre tirés des cimetières voisins. Sur ce point le sol est en correspondance avec le lambris, qui est loin d'indiquer l'aisance dont les desservans de cette église devaient jouir. On y trouve des restes d'inscriptions qui, si elles étaient complétées, pourraient être de quelque utilité à l'histoire. Cette église, quoique réputée paroisse de Rome, était desservie par des bénédictins du mont Cassin, que Martin V y établit en 1422. Ils faisaient les fonctions de grands pénitenciers. Ces religieux avaient coutume de venir passer à Rome le temps critique des fièvres dans la maison de Saint-Calate. Leur couvent est vaste; mais il est dans un état d'abandon qui fait peine à voir; le genre est gothique. Le cloître est décoré d'inscriptions dont le plus grand nombre date des premiers temps de la chrétienté. Il y avait autrefois une assez belle bibliothèque, bien fournie en œuvres théologiques; aujourd'hui on n'y voit que l'emplacement, où sont encore quelques bouquins reliés en parchemin, et qui jouissent de toute la tranquillité où les laissent les desservans.

Au sortir de la porte Majeure et au commencement du chemin qui mène à Tivoli, est Saint-Laurent hors des murs, basilique que Constantin fit bâtir en 330, excité par le zèle du pape Silvestre. L'emplacement choisi fut le champ Verano où était un arénaire qui

avait servi de sépulture à nombre de martyrs, notamment à saint Laurent, que saint Cyriaque, propriétaire du lieu, y fit transporter. Cette église fut ensuite restaurée sous Pélage II; en 1216 le pape Honoré III fit rétablir la principale entrée; et c'est pour en conserver la mémoire qu'on y représenta son portrait en mosaïque. Sixte IV y plaça des chanoines réguliers de Saint-Sauveur, qui en 1647 établirent la façade telle qu'on la voit actuellement. Elle donne sur un emplacement demi-circulaire, entouré d'une vingtaine de bornes, quatre desquelles laissent un carré d'où s'élève sur un piédestal une belle colonne corinthienne, dont le chapiteau supporte une croix. Son portique, fort simple, orné d'une frise, a pour accompagnement six colonnes ioniques en marbre blanc, dont quatre sont cannelées en torse et deux autres simples; on les dit antiques. Les murs du porche offrent d'assez mauvaises fresques où l'on voit Honoré donnant la communion à Courtenai, comte d'Auxerre, empereur titulaire de Constantinople, et à sa femme Yolande, qu'il avait couronnés dans cette église. La nef, ouverte par trois fenêtres, paraît au-dessus du portique, qui est recouvert de tuiles grossières, et sur la droite est le monastère.

L'intérieur se distingue par le caractère d'une église vraiment ancienne; elle a trois nefs séparées de chaque côté par un rang de onze colonnes de granit oriental pour la plupart, et de grosseur différente, n'ayant point été faites pour cette destination. A l'entrée est un grand sarcophage dont l'extérieur est en relief; il représente un mariage. Dans la nef du milieu sont deux chaires en marbre, appelées par les Latins *Ambones;* elles étaient destinées pour lire les Epîtres et les Evangiles, ainsi

qu'il était d'usage dans les temps de la primitive Eglise. En montant on arrive à la tribune, dont le pavé est tout en petits morceaux de marbre et de pierre de roche en manière de mosaïque. Cette tribune est décorée de douze colonnes antiques et cannelées, toutes d'un seul morceau; elles sont enterrées presque de moitié de leur hauteur, ainsi qu'on le peut voir sur une que l'on conserve excavée à son contour. On présume qu'elles proviennent d'un temple dédié à Neptune, dont une partie se voit encore vers l'arrière-chœur; leur chapiteau est corinthien; elles soutiennent une corniche d'un travail qui n'est point le même dans toute son étendue. Il m'a paru que cette église, composée de toutes pièces, devait beaucoup aux temples qui subsistaient dans son voisinage lorsqu'elle fut bâtie. Sur la même corniche sont douze autres colonnes plus petites, deux desquelles, dans le fond de la tribune, sont de porphyre vert. Le maître-autel est plus petit, isolé, mais élégant; quatre belles colonnes de porphyre servent à sa décoration; elles soutiennent un baldaquin de marbre; les bancs d'alentour pour les officians sont en marbre blanc. Sous ce maître-autel est la Confession; on y descend par un escalier décoré de colonnes de vert antique. Là reposent les corps de saint Etienne et de saint Laurent. Le sacristain montre aux curieux un des cailloux avec lesquels le saint diacre fut lapidé, et une partie du gril sur lequel l'autre saint fut rôti; au fond de la tribune est une chaise épiscopale en marbre blanc; elle servait à l'évêque dans les assemblées des premiers chrétiens. A la dernière enceinte de la tribune est un sarcophage antique sur lequel se voient sculptés avec goût les attributs de Bacchus; le plafond du chœur est tout en bois agréablement dessiné. Il est beaucoup de

fresques dans cette église et les chapelles attenantes, mais elles ont souffert et sont d'ailleurs peu estimées.

La sixième basilique, Sainte-Croix de Jérusalem, est dans un angle, entre la porte Saint-Jean et la porte Majeure, près de laquelle est une avenue qui y conduit; elle s'élève sur une partie du palais qu'habitait Constantin. C'est à l'intercession de sa mère que cet empereur la fit construire, pour y déposer un tiers de la croix du Sauveur, trouvée à Jérusalem. Non-seulement cette impératrice apporta cette précieuse relique, mais encore beaucoup de terre du Calvaire, qu'elle déposa dans un cimetière appelé aujourd'hui Campo Santo, proche Sainte-Marie de la Pitié. Attenant l'église sur la gauche, était un temple de Vénus et de Cupidon, qui aujourd'hui n'offre qu'une grande niche et deux pans de murs latéraux, le reste ayant été démoli pour être employé à la façade de la basilique. On a cru que ces restes étaient ceux du temple [illegible], à raison de ce qu'on y a trouvé une statue [illegible] avec un Cupidon à ses pieds, statue qui se voit [illegible] au Vatican; on a dit que c'était la femme [illegible]. Il reste sur ce point beaucoup d'incert[illegible] Saint Sylvestre prit le parti le plus sage, en [illegible] et l'église s'éleva bientôt pour mieux mérit[illegible] hommages de l'humanité. Lucius II la fit rétablir en 1144, et Pie IV la donna en 1560 à des religieux de Citeaux, de la congrégation lombarde. La façade, telle qu'elle est actuellement, est due à Benoît XIV, qui en était le cardinal titulaire. Le portique se distingue par une élégance qui tient de la théâtrale; il est formé de quatre pilastres corinthiens de granit oriental, élevés sur piédestaux. Les ailes ont trois rangs de fenêtres et se terminent simplement par une corniche qui soutient le comble; le milieu

de la façade a un attique couronné d'une balustrade et de quatre figures qui font accompagnement à une croix; en arrière est la campanille. La nef est séparée de ses bas-côtés par huit colonnes de granit d'Egypte. L'autel est d'une belle forme; il est isolé, tout en basalte noir; c'est une tombe placée au milieu de quatre colonnes de brèche cornaline soutenant un baldaquin. Dans cette tombe reposent les corps de saint Césaire et de saint Anastase, martyrs. Le plafond de la nef représente Jésus-Christ arrivant aux cieux; il est reçu par son père, et accompagné par des anges qui, rayonnans de gloire, apportent les instrumens de sa passion. Celui au-dessus de l'autel est le Triomphe de la Croix au milieu d'un groupe d'anges; dans le chœur est le serpent d'airain et le rocher frappé par Moïse; ces fresques sont de Corrado. Le chœur est aussi décoré de belles fresques du Pitturiccio; elles offrent différens saints qui souffrirent le supplice de la croix. Dans la demi-coupole qui le termine en est encore une autre du même auteur; elle présente l'Invention de la Croix par sainte Hélène. La figure de l'impératrice offre le caractère de l'extase, et celle d'un vieillard vis-à-vis attire les regards de tous les connaisseurs. Le pavé est en mosaïque fort grossière. Non-seulement cette église se vante de posséder la terre sainte prise à Golgotha, mais on dit encore que l'on y conserve un des clous de la Passion et un des deniers avec lesquels le Sauveur fut vendu; elle se vante aussi d'avoir le doigt de saint Thomas, le même qu'il mit dans la plaie du Seigneur lorsqu'il apparut aux apôtres après sa résurrection; deux épines de la couronne et une partie de l'éponge de la Passion. Voilà, je pense, bien des objets dignes d'attention pour des pélerins dévots; aussi arrivaient-ils en grand nombre autrefois à cette

église; mais, lorsque j'y entrai, elle était déserte; je n'y ai pas même trouvé le sacristain pour voir d'aussi précieux restes. Le prix des choses varie selon les temps et les circonstances qui les font valoir. Le jardin est fait aux dépens de l'espace que comprenait une portion de l'amphithéâtre Castrense, où les soldats, en présence des empereurs et de leurs chefs, s'exerçaient aux combats avec les bêtes féroces : des fouilles ont fait découvrir des ossemens qu'on ne peut rapporter qu'à celles-ci.

Saint-Sébastien est la septième des basiliques dont nous ayons à parler. Elle est située sur la voie Appienne, hors des murs, environ à deux milles de la porte de ce nom. C'était le jour de sa fête : le soleil le plus beau s'élevait sur l'horizon lorsque je me mis en route, accompagné d'un architecte et d'un peintre, tous deux pensionnaires de l'académie, et plus occupés de récolter dans leur art que dans la vigne du Seigneur, que rarement ils vont visiter. Nous nous dirigeâmes vers cette basilique qu'on dit fondée par Constantin, en mémoire de [illegible] fut préfet de ses cohortes, et qui, après [illegible], souffrit le martyre sous Dioclétien, [illegible] église, après plusieurs restaurations, fut [illegible] par le cardinal Borghèse, ainsi qu'on l'apprend par l'inscription qui est sur sa nouvelle façade. Cette Éminence y plaça des cisterciens réformés. Pour y arriver, il faut traverser une enceinte qui ressemble à une cour; au fond est le portique formé de trois arcades, dont les extrémités s'appuient chacune sur des colonnes ioniques accouplées, dont deux de granit blanc et quatre de granit verdâtre; on les dit antiques. Au second corps sont trois fenêtres, le reste de l'édifice est terminé par un fronton où se trouvent les armes de Sa Sainteté. L'église

n'offre rien de particulier, sinon une chapelle à droite, assez bien décorée, où l'on montre aux curieux la trace des pieds que laissa Jésus-Christ sur une pierre, quand il apparut au prince des apôtres, près la petite église, *Domine, quò vadis?* Il en est une autre à gauche, où sous l'autel se voit, en marbre, le patron de l'église dans une belle situation, le corps percé de quelques flèches d'or; le travail est de Giorgetti, d'après le beau modèle de Bernin. On l'y voit également sur le plafond, qui est agréablement sculpté et doré, comme c'est l'ordinaire, pour les anciennes basiliques. Le maître-autel est orné de quatre colonnes de vert antique, et d'une fresque d'un élève de Carrache. Il est d'autres fresques qu'on dit être de Lanfranc. Attenant la chapelle Saint François on voit une porte qui mène aux hypogées ou catacombes; nous y descendîmes par un mauvais escalier, en suivant un enfant qui portait un flambeau. Nous nous étions munis, par précaution, de quelques bougies, et après avoir parcouru l'allée d'un souterrain pratiqué dans de la pozzolane, non sans nous courber plusieurs fois et heurtant souvent sur des déboulis, nous arrivâmes à une sorte de rotonde où sont quelques inscriptions, parmi lesquelles se voient aussi les noms de plusieurs souverains, entre autres celui de Gustave III. Là, dit-on, s'assemblaient les fidèles de la primitive Église; ils y priaient et y célébraient les saints mystères. Au centre est un autel en pierre pour la consécration, et, à l'entour, des siéges pratiqués dans le roc. Ces lieux, muets aujourd'hui, retentissaient alors des louanges et des hymnes qu'on adressait au Seigneur; les papes y tenaient leurs synodes, y portaient leurs décrets, y faisaient les ordinations, et chacun s'y encourageait mutuellement à sceller la Foi de son

sang. La cessation des persécutions a fait déserter ces lieux bas; cependant l'on vient encore y célébrer la messe le jour des Morts. On dit que ces excavations sont le résultat des travaux que firent les Romains, pour en retirer la pierre nécessaire à l'élévation de leurs immenses bâtimens. La chose est très-probable, et nous en avons ici la preuve dans nos souterrains ou carrières d'où l'on a tiré et d'où l'on tire encore aujourd'hui la pierre qui sert à la bâtisse. Bosio fut le premier auteur qui en 1632 donna quelques notions de ce séjour obscur, dans un ouvrage intitulé *Roma Sotterranea*, et qu'Arringhi traduisit ensuite en latin. Ces souterrains furent bien utiles aux fondateurs du christianisme, quand, persécutés dans leur culte, ils ne savaient où se retirer pour vaquer à la prière. Ils s'y réfugiaient pour se soustraire à la haine que leur vouaient les païens; ils y portaient aussi les victimes de leur croyance, et les y enterraient dans les allées les plus reculées. C'est là, dit-on, que les corps de saint Pierre et de saint Paul furent déposés après être sortis des mains de leurs bourreaux. A en croire les auteurs du Martyrologe, dix-huit papes et plus de soixante-quatorze mille martyrs y auraient été enterrés. On voit, d'après ce nombre, que ce lieu était une mine féconde en reliques pour les temps où elles pouvaient être de quelque utilité. On présume que ces souterrains peuvent avoir six milles en longueur; leurs tours et détours sont tellement innombrables, que le fil d'Ariane ne serait d'aucun service à celui qui voudrait s'y hasarder seul. On appelle Camere ces galeries souterraines; leur hauteur est inégale, et tellement que, pour les parcourir, on est souvent obligé de ramper. On trouve encore dans ces sombres demeures quelques emplacemens

carrés qu'on présume avoir été destinés à de grands personnages. Là se sont trouvés des sarcophages, ornés de bas-reliefs; ils contenaient leurs froides dépouilles, et manifestaient que dans ces premiers temps de la Foi les distinctions étaient déjà fondées sur des sentimens d'orgueil qui n'étaient point dans l'esprit de l'humilité chrétienne. Les rues ou boyaux servaient au plus grand nombre, dont les colombaires sont fermées par de grandes briques jointes avec du ciment. Il est aussi quelques endroits où le marbre est employé au même usage; ceux-ci sont ornés de quelques inscriptions ou de quelques signes symboliques qui se rapportent au défunt. A mesure qu'on avance dans ces profondeurs,

Horror ubiquè animos simul ipsa silentia terrent.

Il n'est pas prudent de trop se hasarder en avant dans des endroits peu connus; les voûtes, mal soutenues, peuvent s'écrouler après soi et empêcher ainsi le retour; le flambeau peut s'éteindre par le manque de l'air propre à alimenter la flamme : M. Dupaty parle d'un cas semblable, qui fait frissonner. Ces souterrains avaient des ouvertures en d'autres endroits, notamment à la ville Médicis; mais elles ont été fermées depuis longues années. Ayant considéré tous les objets que pouvaient offrir ce séjour ténébreux, nous revînmes sur nos pas, pour ne point trop faire attendre le petit sacristain; car les cloches sonnaient, l'église était jonchée de feuilles de laurier. Les prêtres, accourus des environs pour contribuer à la dignité de la représentation, attendaient le moment d'entrer dans leurs augustes fonctions. L'autel resplendissait de son luminaire, les guirlandes, les couronnes de fleurs, artistement disposées, contribuaient à son ornement; les cassolettes exhalaient déjà leurs

parfums, et la nef ne contenait guère qu'une vingtaine de personnes pour qui l'on prenait tant de peine, et une dixaine de curieux qui comme nous ne pensaient à rien moins qu'à s'y arrêter.

CHAPITRE VII.

La Rotonde. — Saint-André della Valle. — Sainte-Marie des Anges. — Saint-Pierre aux Liens. — Saint-Martin des Monts. — Saint-Étienne le Rond. — Sainte-Sabine. — Sainte-Marie in Cosmedin. — L'Ara-cœli. — Saint-Pierre in Carcere. — La Minerve. — Saint-Ignace. — Sainte-Agnès hors les murs. — Sainte-Constance. — La Trinité du Mont. — Saint-Chrysogone. — Sainte-Marie Transtevere. — Sainte-Cécile. — Saint-Onuphre. — La Scala Santa. — Le Baptistère de Constantin. — Le Triclinium.

Parmi les temples anciens qui ont passé au culte catholique, un des mieux conservés dans son ensemble est la Rotonde vulgairement connue sous le nom de Panthéon par les étrangers, et sous celui de Sainte-Marie des Martyrs par les citadins. Ce n'est pas qu'il ait été oublié dans les œuvres de destruction que firent les barbares, et peut-être encore plus les catholiques (1);

(1) On rejette beaucoup sur le compte des barbares les dégradations opérées sur les monumens publics, mais les catholiques eux-mêmes y ont peut-être eu la plus grande part. Le philosophe qui parcourt les autres contrées de l'Europe voit, dans nombre de provinces des pays les plus policés, jusqu'où a été portée l'animosité de parti en fait de religion; ainsi nombre d'églises catholiques ont été démolies, ruinées ou incendiées par des individus que l'esprit de christianisme leur donnait pour frères. Et quel n'a pas été le retour des haines de ceux-ci sur les temples et prêches des sectaires, qui cependant étaient de leur même croyance! Heureux encore, pour l'honneur de l'humanité, si le sang n'avait pas coulé. Le fond de l'homme est toujours féroce, quelque effort que fasse l'éducation ou la religion pour l'adoucir.

mais la solidité de l'édifice prévalut sur leurs tentatives. On peut dire de ce monument qu'il est le complément de la conception la plus religieuse qui tienne du caractère antique, la simplicité s'unissant à la majesté pour mieux en faire ressortir toute la dignité. Il est dommage qu'il soit dans un emplacement du quartier de la Pigna où il manque d'abord; on travaille aujourd'hui à le dégager de tous les bâtimens qui s'appuient sur lui; c'est une très-belle opération; mais il est étonnant que les papes qui, pour le conserver, ont établi des autels dans son intérieur, n'aient pas prévenu la Consulte sur ce point. Il est encore dommage que, déterré comme il l'a été, on n'ait pas poussé plus loin les fouilles pour en dégager toutes les marches qui mènent à son portique; cette entreprise lui eût donné plus de splendeur. A s'en tenir à l'énoncé de Palladio, la partie circulaire de cet édifice aurait été bâtie du temps de la République, d'après les plans de Diogène l'Athénien, et il aurait été par la suite dédié à Jupiter Vengeur, après la bataille d'Actium, gagnée par Auguste sur Antoine et Cléopâtre. L'architecte, en bâtissant les murs, a ménagé dans leur épaisseur des vides, pour empêcher que les secousses des tremblemens de terre ne se communiquassent dans toutes leurs masses, de manière à renverser l'édifice. Marcus Agrippa le fit restaurer, et lui ajouta un portique, ainsi qu'il est constaté par l'inscription suivante placée sur l'architrave de la façade.

M. Agrippa L. F. Cos. tertium, fecit.

Le portique, auquel on arrivait autrefois par une douzaine de marches, est d'une sublimité imposante; ce n'est point le grêle de nos monumens modernes, où

l'on vise à l'élégance, encore moins notre massif quand nous produisons du grand; c'est un genre intermédiaire, heureusement combiné dans son ensemble. Les huit colonnes qui supportent le fronton sont d'une seule masse de granit oriental, d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses. Elles naissent du sol, s'en élancent, et bientôt elles sont couronnées par un chapiteau où l'acanthe vient mollement finir à l'architrave. On donne trente-six pieds de haut à leur fût. Ce fronton est plein de trous, indices des clous qui retenaient les bronzes dont il était orné avant qu'on en fît les colonnes et le baldaquin du maître-autel de Saint-Pierre; huit autres colonnes de même nature, sur trois rangs, sont en arrière des premières; elles soutenaient autrefois, non des poutres de bois comme aujourd'hui, mais des traverses de bronze, sur lesquelles posait la toiture toute en métal. Le chambranle de la porte est d'une seule pièce de granit, taillé dans une bien grande masse, puisqu'il a quarante pieds de haut sur vingt de large. Les portes de bronze qui ont remplacé les belles portes que Genseric a emportées, et qui proviennent sans doute de quelque autre édifice ancien, s'engrènent de chaque côté sur un pilastre cannelé de même métal. Il est fâcheux qu'un aussi beau péristile ne soit point nettoyé de temps à autre, et qu'il soit sali par les immondices que le peuple vient y déposer, malgré la grille dont, contre le bon goût, l'a muni Clément XI. L'intérieur offre un hémisphère parfait, dont la section circulaire est pavée en grandes dalles de marbre, avec une légère pente au centre; il en est quelques-unes de porphyre, le tout en assez mauvais état. La hauteur de l'édifice égale à-peu-près son diamètre, qui est de cent cinquante pieds, sans y comprendre

l'épaisseur du mur qu'on dit être de dix-huit pieds. Ce mur, qui offre trois ordres distingués par des corniches, est en grosses pierres tiburtines, revêtues partout en marbre, et sert d'appui à toute la masse hardie de la coupole, laquelle est ornée de caissons carrés qui furent incrustés de bronze avant que les déprédateurs ne les en eussent dépouillés, ou que quelques papes ne les eussent employés à faire des canons. Le seul jour qui pénètre dans l'intérieur arrive du milieu de la voûte par un vide circulaire de trente-sept pieds de diamètre; l'eau qui tombe par ce rond est reçue au dedans par un puisard qui lui correspond. Dans le contour des murs ornés de pilastres corinthiens de jaune antique sont six enfoncemens où étaient les statues des dieux qu'on y adorait. On y a élevé des autels où tous les matins on expie par des messes les erreurs de ceux qui dans ces premiers temps n'avaient point encore les yeux ouverts aux vérités de l'Evangile. Un autel plus grand, qui répond à la porte d'entrée, était occupé par Jupiter, armé d'un foudre menaçant. C'était une statue colossale portée sur un piédestal; aujourd'hui c'est un Christ qui a pris sa place, et qui suggère des idées moins effrayantes. On y voit les stalles d'une douzaine de desservans, et un autel décoré de belles colonnes, qu'un officiant parfume tous les dimanches du plus pur encens. Cet encens fume abondamment le jour de la Toussaint, jour où furent mis sous l'autel la charge de vingt-huit voitures d'ossemens de saints que Boniface IV, qui les avait jugés tels, y fit transporter pour réchauffer la foi attiédie des Romains. Ce fut pour célébrer ce transport et les pieuses actions de ceux à qui avaient appartenu ces grossières dépouilles, que Grégoire IV établit par la suite la fête de la Toussaint, qui a continué jus-

qu'ici dans toute la catholicité. De distance en distance, pour soutenir l'entablement d'où naît la voûte, on voit quatre colonnes de jaune antique, très-volumineuses, de quarante-huit pieds de haut et aussi d'ordre corinthien. Elles sont cannelées à leur premier quart et surprennent par leur beauté; ce fut l'empereur Adrien qui les fit poser. Ce temple, dans son premier âge, devait être d'une bien grande richesse, tant par ses statues que par les brillans métaux ouvragés qui s'y offraient à profusion. Tant que la puissance romaine sut se faire respecter, il n'éprouva aucune atteinte; mais l'empire tournant à sa décadence, il éprouva toutes les dévastations que suggère la cupidité. Constance, pour orner Constantinople; les papes, pour enrichir Saint-Pierre; les grands de Rome, pour faire les canons qui gardaient leurs palais, l'ont tour-à-tour dépouillé; mais grâces soient rendues à leur sobriété, ils nous ont laissé le massif de l'édifice, les marbres et les colonnes que nous admirons. Il faut toujours remercier l'autorité qui, pouvant faire beaucoup de mal, s'en abstient dans l'exercice de son pouvoir. Le Panthéon n'offre plus aujourd'hui les statues en bronze des dieux païens; on n'y voit plus celle en ivoire de Minerve, ouvrage sublime de Phidias; une autre de Vénus, qui avait pour pendant d'oreille la moitié de cette perle dont Cléopâtre avala l'autre dans un repas de gaieté avec Marc-Antoine; mais on peut encore admirer le faire des artistes romains dans celles de saint Joseph, de sainte Agnès, de sainte Anne et de saint Athanase, qui les remplacent. On y voit aussi, ce qui a sa valeur chez les amateurs de choses intéressantes, les bustes de ceux qui méritèrent de leurs semblables, en contribuant à leur utilité ou à leurs jouissances. Entre plusieurs de ces

monumens que l'amitié a élevés aux talens, se trouvent appliqués contre le mur, dans de petites niches, les bustes de quelques grands hommes; j'y ai particulièrement noté celui du célèbre Métastase, mort à Vienne en 1782, au-dessous est l'inscription suivante:

Petro Metastasio,
Civi Romano,
Principi Italici drammatis,
Joann. Maria Rinaldus
Ferrariensis presbiter. Card.
Anno M. DCC. LXXXVII.
Viro ubiquè gentium clarissimo
Honos ne in patriâ deesset.

On y voit aussi celui de Sacchini, compositeur en musique, mort à Paris en 1787; de Menghs, peintre d'histoire; de Corelli, violon; du Poussin, mort en 1665; monument élevé par M. d'Agincourt aux dépouilles de ce grand homme, enterré à Saint-Laurent, *in Lucinâ*; de Winckelman, de Suvée, de Pickler, fameux graveur en pierres fines; de Caracci; d'Angelica Kaufman. Chacun de ces monumens a son inscription; elles ne sont point ampoulées par le mensonge; car les artistes à qui on les doit n'exprimaient, pour la plupart, que leurs propres sentimens. J'ai distingué entre autres la suivante pour le buste de Raphaël : on la doit au cardinal Bembo.

Hic situs est Raphael timuit quo sospite vinci
Rerum magna Parens et moriente mori (1).

(1) A la mort de Buffon, quelques Romains, voulant perpétuer leur respect pour la mémoire d'un savant qui avait si dignement développé les secrètes opérations de la nature, résolurent d'élever aussi en ce lieu un cénotaphe qui éternisât leurs grands sentimens pour lui. Le

Saint-André della Valle a-t-il pris son nom de sa situation dans le terrain le plus bas de Rome, ou de son voisinage du palais Valle? c'est ce qu'il importe peu de savoir. Cette belle église date de 1591, où les Français en abandonnant une autre située au même endroit, celle-ci fut donnée aux théatins qui venaient d'être institués. On abattit la petite pour en faire une plus grande, et ce fut Rinaldi qui en donna le dessin. Le portail est regardé comme un des plus beaux que la ville puisse offrir; les ordres corinthien et composite sont placés l'un sur l'autre, l'ensemble est d'une bonne proportion et d'une belle exécution; ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est d'être trop chargé de ressauts, ce qui en divise trop la masse. Le premier comme le second ordre ont des statues pour ornement, elles sont nichées convenablement; un ordre corinthien décore l'intérieur. Il règne une belle proportion entre la nef et le chœur. Lanfranc a orné la coupole de très-belles peintures, il a représenté la Gloire dans le Paradis; Le Dominiquin a fait les quatre Evangélistes du pendentif; le travail de ces deux artistes est admiré à raison de la vigueur et de la correction du dessin. Les figures plus inférieures sont de même touche, elles représentent différens faits relatifs au saint patron. Le Calabrois est l'auteur des fresques qui ornent le chœur; elles repré-

prélat Gaëtani, qui était un des justes appréciateurs de son mérite, et qui avait été son correspondant, s'occupait de la réussite du projet: les fonds étaient faits, les artistes avaient contribué par leurs conceptions à une si digne œuvre; un antiquaire avait soumis aux souscripteurs l'inscription qui devait perpétuer la mémoire du naturaliste français; Pie VI, instruit de ce qui se passait, défendit qu'on allât plus loin, et Sa Sainteté ferma ainsi le temple de mémoire à celui qui lui avait ouvert le sanctuaire de la nature.

sentent le martyre de saint André; le maître-autel est de pierres dures et orné d'un groupe d'anges qui portent une croix; cette composition est de Fontana. Différentes familles ont leurs chapelles dans cette église, notamment les Ginetti, les Strozzi, les Ruccelaï, les Barberini. Pie II et Pie III y ont leurs mausolées.

Sainte-Marie des Anges ne peut figurer par son portail, jamais elle n'en eut; d'ailleurs un ne lui servirait à rien, actuellement qu'elle n'a pas besoin de ce hors-d'œuvre pour valoir son prix. Elle doit son existence à un élan de piété de Pie IV, qui, pour expier les crimes de Dioclétien, pensa à élever un monument sur l'emplacement même où cet empereur avait, dit-on, employé quarante mille chrétiens pour bâtir ses thermes, et eut ensuite la cruauté de leur faire souffrir le martyre. Michel-Ange fut chargé d'un projet qui pût remplir ses vues. Cet artiste, parcourant les ruines de cette ancienne fabrique et trouvant une salle d'un carré long, la Pinacotheca, dont la voûte était soutenue par de grandes colonnes de granit oriental d'une seule pièce, la prit pour base de sa composition. Il ajouta la nef d'entrée qui lui manquait pour avoir une croix grecque, l'une des plus majestueuses et des mieux proportionnées de celles qui soient à Rome; mais, comme le pavé était humide, il fut obligé d'en élever un second qui enterra une partie de la base des colonnes. On arrive à cette église par une grande place que fit faire Sixte V; il fit également faire une porte principale qui n'est rien moins qu'élégante. On entre dans cette église par un vestibule rond qui était autrefois un sudatoire, *caldarium;* il est de la même proportion que celui qui fait aujourd'hui l'église voisine de Saint-Bernard. Dans ce vestibule, qui est très-bien proportionné, reposent les restes de

Carle Marate, peintre, et de Salvator Rosa, dont le mausolée est orné de l'inscription suivante, qui caractérise le talent et le génie de ce grand artiste.

D. O. M.
Salvatorem Rosam Neapolitanum,
Pictorum sui temporis
Nulli secundum,
Poetarum omnium temporum
Principibus parem
Augustus filius
Hic mœrens composuit.
Sexagenario minor obiit
Anno Sal. M. D. C. LXXIII
Idibus Martii.

Deux autres cardinaux y reposent également en paix. On ne lit point leurs noms; mais on est ému de la piété filiale en jetant les yeux sur l'inscription de Salvator Rosa, pour peu qu'on aime la peinture. Cette rotonde mène à la nef par une longue salle moderne. On ne peut se défendre de l'étonnement en considérant la majesté du lieu. La voûte est supportée aujourd'hui par seize énormes colonnes, dont huit sont d'une seule pièce de granit d'Égypte, reste de l'ornement de la salle; elles ont chacune en circonférence dix-neuf pieds deux pouces sur une hauteur de quarante-deux, compris le chapiteau et la base. La longueur de cette superbe nef est de quatre cent pieds sur une hauteur de quatre-vingt-neuf environ. Benoît XIV, pour l'orner, y a fait transporter plusieurs tableaux originaux dont la copie en mosaïque est à Saint-Pierre. On trouve dans la croisée transversale de cette église une des plus belles méridiennes de l'Italie. Elle fut tracée sur le sol, d'après les principes de Cassini en 1701, par le savant Bianchini, prélat de Rome, qui choi-

sit ce lieu à raison de la solidité de l'édifice éprouvée depuis plus de quinze siècles. Cette église se termine à son fond par un point rond où se trouvent beaucoup de stalles. Elle était desservie par des chartreux français qui s'adonnaient tous à une pieuse méditation; ils menaient une vie ascétique dans leur petit ermitage. Les curieux vont admirer la majestueuse simplicité de leur cloître, dont le portique carré est orné par cent colonnes de travertin. Il est fâcheux qu'il ait pour surhaussement une fabrique mesquine qui dépare sa noblesse. Au milieu est une vasque d'où s'élance une eau claire qui retombant nourrit, par l'uniformité de son bruit, la mélancolie que font naître les hauts cyprès qui l'entourent, et le religieux silence qui règne en ces lieux. Le petit cloître mérite également d'être vu.

Saint-Pierre aux Liens, sur le mont Esquilin, est dans une charmante position, sur une partie du terrain qu'occupaient les bains de Trajan; il est dommage que, si bien placée, cette église n'ait rien de bien beau à offrir au dehors. Elle fut bâtie vers l'an 440, sous le pontificat de Léon le Grand, aux frais d'Eudoxe, femme de Valentinien III, pour y conserver une partie de la chaîne qui avait servi à saint Pierre dans sa prison à Jérusalem. L'histoire porte qu'elle l'avait reçue de sa mère quand elle quitta les saints lieux où elle avait été en pélerinage. Elle dit de plus, que le pontife nommé plus haut l'ayant voulu mesurer à celle avec laquelle le saint Apôtre avait été enchaîné à Rome dans la prison Mamertine, elle s'unit miraculeusement à celle-ci, et que les deux chaînes n'en formèrent qu'une qui se conserve sous le maître-autel. Rome était la ville la plus sainte de toute la chrétienté; il n'est point étonnant que nous mentionnions souvent les miracles qui fai-

saient valoir la gloire du saint Siége. Quoi qu'il en soit, cette église, après toutes les restaurations qu'elle a éprouvées, offre aujourd'hui un très-beau morceau. On y entre par un portique fermé d'une grille, il mène à l'intérieur partagé en trois nefs, soutenues par vingt colonnes de marbre de Paros, dix de chaque côté; elles sont antiques, cannelées et d'ordre dorique; deux en granit soutiennent l'arc du fond. Ce qui fait le principal objet d'admiration dans ce lieu saint est le mausolée du pape Jule II, dont cette église était le titre lorsqu'il fut promu au cardinalat. Ce monument, élevé au fond du bras droit de la croisée, fut confié à Michel-Ange, qui non-seulement en conçut l'idée, mais encore fit lui-même la statue de Moïse que tout le monde s'accorde à regarder comme un chef-d'œuvre, tant pour le caractère d'expression que pour la vérité des détails. Ce législateur est de stature colossale, assis, ayant sous un bras nu et fortement musclé les tables de la loi, et fixant fièrement le peuple, comme peu sûr de son dévouement. Une barbe épaisse descend en flots ondoyans sur sa ceinture, et lui donne un beau idéal, production d'un bien grand génie. La mort l'empêcha de finir les quatre autres statues qui sont dans des niches comme la principale figure, deux sont assises; plus haut sont deux Vertus en pied. Sur le plus haut du monument est le sarcophage du pape. Tout cet ensemble, quoique d'une belle intention, ne manque cependant pas de quelques défauts que les artistes peuvent mieux apprécier que tout autre. A une chapelle voisine est un bon tableau de sainte Marguerite, il est du Guerchin. Au-dessus du maître-autel sont des fresques qui font un bel effet, quoiqu'elles soient d'une main inférieure. Derrière et proche du mur est une chaise curule antique, proba-

blement prise des bains voisins. La voûte de la sacristie est bien décorée; les peintures sont du Dominiquin. Le monastère et le cloître ont été élevés d'après les dessins de Giuliano da Sangallo, architecte florentin.

Dans le même quartier est l'église Saint-Martin des Monts; c'est un lieu saint qui date par son ancienneté et par les objets qu'il peut encore offrir. On rapporte son origine à saint Silvestre, qui dans les temps de persécution ouvrit un oratoire dans un des souterrains des thermes de Titus. Ce pontife le convertit en église dès que Constantin eut donné la paix à l'Eglise. Les appartemens étaient assez spacieux pour qu'il s'y tînt par la suite plusieurs conciles. Ce lieu changea de face et fut entièrement renouvelé sous le pape Symmaque, vers l'an 500, et fut mis sous l'invocation de saint Martin. L'architecte Gagliardi l'a orné de vingt-quatre colonnes d'un beau marbre antique, corinthiennes et posées sur des piédestaux noirs; de balustrades, de statues ouvragées en stuc, et de peintures. Mais ce qui mérite particulièrement d'être vu, ce sont les beaux paysages du Poussin, dont sont ornés les murs des bas-côtés; il est bien dommage que plusieurs poussent déjà à la détérioration. L'église inférieure ou primitive renferme dans une urne élevée sur l'autel le corps de saint Sylvestre.

Saint-Étienne le Rond, église ainsi nommée à raison de la rondeur de sa forme, est située sur le mont Cœlius, entre les villas Mathei et Fonseca. On risque, si l'on y va les jours ouvrables, de perdre son temps, la clochette, quelque vigoureusement tirée qu'elle soit, ne pouvant se faire entendre du gardien qui plante au loin ses broccolis; aussi faut-il s'y porter le dimanche à l'heure de la grand'messe. La forme et autres dispositions intérieures de l'édifice ont fait croire à quelques-

uns que c'était un temple de Bacchus ; d'autres ont mieux aimé en faire honneur à Faune ; le plus grand nombre a pensé qu'il fut élevé à Claude par Agrippine. Mais les irrégularités qui se trouvent dans l'édifice portent à croire qu'il ne date point de ces temps où florissaient encore les beaux-arts, et tout confirme qu'on ne peut qu'en reporter l'origine au temps de la décadence où l'on bâtissait avec les matériaux des temples païens. On présume que le monument s'éleva sous le pontife saint Simplice, et qu'il fut dédié par lui à ce premier martyr. Cette église, qui a environ cent quatre-vingt-dix pieds de diamètre, avait un portique circulaire dont le contour extérieur tombait en ruine. Nicolas V, en faisant faire les restaurations, fit fermer les entre-colonnemens de celui-ci, et ainsi se fit la clôture du dehors de ce portique, sur lesquels au dedans, entre cinq autels qui s'y appuient, sont nombre de tableaux à fresque où se voient représentés tous les genres de supplices que souffrirent les chrétiens dans les premiers temps de la religion, et les noms des saints qui les éprouvèrent; elles sont de Pomérancio. Vingt colonnes ioniques portent intérieurement la voûte, sans compter les deux corinthiennes qui soutiennent, au dedans du cercle, deux grands arcs et servent d'appui à l'autel : elles sont toutes en granit rouge ; les extérieures sont au nombre de trente-quatre. Outre les cinq autels latéraux, il est une chapelle dans un enfoncement ; la voûte du fond est en mosaïque. L'intérieur de cette église a cent quarante-cinq pieds et plus d'étendue en tous sens, la chapelle latérale exceptée.

Sainte-Sabine est sur le sommet du mont Aventin, près le Tibre, qui longe le pied du mont. Si l'on quitte la porte Saint-Paul, il faut beaucoup gravir par des

chemins bordés d'une agréable verdure, par où les piétons seuls peuvent aller; mais quand on y est parvenu, on jouit d'un coup d'œil qui dédommage de la peine. Elle fut bâtie sur le sol où était la maison paternelle de la sainte dont elle a reçu le nom; là s'était déjà élevé, dit-on, un temple en l'honneur de Diane et de Junon; ainsi de tout temps ce lieu devait être témoin des actes les plus religieux. Mais ce qui est plus certain, pour revenir à des temps moins éloignés, c'est que l'Eglise dut son élévation à Pierre, prêtre esclavon, en 425; qu'Honoré III ayant approuvé l'ordre des Dominicains, la donna à son fondateur avec son palais pontifical qui était voisin; que différens papes l'ont d'autant plus embellie que plusieurs conclaves s'y sont tenus. La maison compte parmi ses plus grands restaurateurs Sixte V : elle était la troisième de l'ordre et celle de noviciat pour Rome. Le portique est des plus modestes; il n'offre que quatre colonnes qui servent d'appui à des arcs, sur le sommet desquels est la toiture. Vingt-quatre colonnes cannelées, du plus beau marbre de Paros, décorent l'intérieur et le partagent en trois nefs; elles sont d'ordre corinthien; on les dit être les mêmes que celles qui soutenaient les voûtes du temple de la déesse des Forêts. Cette église a une chapelle inférieure où reposent les corps de plusieurs saints; on y en voit encore une autre toute en marbre de couleur fort variée. La grande porte est en bois de vigne, très-bien sculptée tant en dedans qu'en dehors; le travail, qui est bien ancien, manifeste la patience de l'ouvrier. Le chambranle intérieur, dont on admire aussi la main-d'œuvre, est curieux par sa longueur, étant d'une seule pièce. Cette maison est célèbre dans l'ordre des Dominicains, pour avoir long-temps servi de retraite au pieux insti-

tuteur de la sainte Inquisition; le sacristain y faisait anciennement voir la cellule où ce saint se donnait la discipline pour mortifier sa chair, et se livrait ensuite à la prière. Clément XI l'a convertie en une chapelle.

Sainte-Marie in Cosmedin est une belle église qui s'est élevée, et assez promptement, dans ces temps où l'on croyait ne pouvoir bien faire son salut qu'en laissant quelque chose aux ministres des autels qui se rendaient garans du succès. Elle doit son nom à Marie, à qui l'on donna le titre de Reine du monde; c'est une église collégiale qu'on appelait autrefois *Schola græca*, à raison de ce qu'on y enseignait le grec; la tradition même porte que saint Augustin y donna des leçons de rhétorique. Le vulgaire l'appelle Bouche de la Vérité, à cause d'un grand mascaron de marbre placé sous le portique, et qui paraît avoir servi dans quelques temples où l'on rendait des oracles; ou peut-être n'est-ce qu'une pierre placée jadis dans un oratoire, et par l'ouverture de laquelle trouvaient jour les eaux qui s'écoulaient dans quelques puisards. En effet, il en est une de ce genre dans le palais de la Chancellerie, et qui paraît avoir été destinée aux mêmes usages. Il circule à ce sujet une fable parmi le peuple, savoir qu'autrefois on faisait mettre dans cette énorme bouche la main à ceux qu'on faisait jurer, dans la persuasion où l'on était qu'elle se fermerait et retiendrait celle de celui qui oserait se parjurer. L'origine de cette église date du temps où le paganisme en fit les premiers frais; c'était autrefois un temple élevé à la pudeur plébéienne par Virginie, fille d'Aulus, patricien. Cette patricienne, ayant épousé un plébéien, se présenta un jour à celui de la Pudeur patricienne, elle en fut exclue pour s'être mésalliée; de dépit elle fit élever celui dont il

s'agit, et l'ouvrit à toutes celles qui voudraient y venir sacrifier. Ce temple souffrit dans la suite des temps; mais il lui resta encore quelques-unes de ses colonnes, dont on profita pour l'église chrétienne. On en voit trois au commencement; trois autres sont auprès de la sacristie, et deux vers la chapelle du chœur. Ce temple devait être très-spacieux, à en juger d'après la situation respective de ces colonnes; elles sont cannelées et d'un marbre grec; leurs chapiteaux sont bien conservés et d'un bon goût; ils sont corinthiens. Adrien Ier eut cette église en prédilection; aussi l'orna-t-il beaucoup : c'est de ces embellissemens qu'elle prit le nom de Cosmedin, qu'il ajouta à son premier nom. Elle est décorée d'un maître-autel formé par une urne de granit rouge, où sont conservées plusieurs reliques de martyrs; quatre colonnes de même nature soutiennent le baldaquin. La voûte est supportée par deux rangs de colonnes de marbre; le sol est en pierres fort dures et belles. La façade actuelle de cette église est due à la piété du cardinal Albani, qui la fit élever en 1718 d'après les dessins de Sardi; elle est formée de trois corps, un en avant et deux sur les côtés. Dans le portique sont plusieurs inscriptions qu'on y a conservées. On voit dans cette église une image de la Vierge apportée de la Grèce dans le huitième siècle, lors de la persécution des iconoclastes; on la regarde comme faite par une main plus qu'humaine. La façade de cette église donne sur une grande place irrégulière, assez pittoresque par l'effet de deux fontaines qui jettent abondamment de l'eau.

Sainte-Marie d'Ara-cœli est une église qui a eu ses révolutions comme le plus grand nombre de celles de Rome dont les propriétaires sont amovibles. La tra-

dition dit que du temps d'Auguste, c'est-à-dire vers la naissance du Sauveur, il y fut élevé un autel sous le titre d'*Ara primogeniti Dei*, d'où est restée au local la dénomination d'Ara-cœli. Le sacristain montre en preuve de cette haute antiquité les restes de cet autel isolé dans la nef transversale vers la sacristie; il ajoute que le pape Anaclet, mieux à même de connaître la vérité de la chose, en fit la consécration vers l'an 103. J'ignore en quel temps l'église fut bâtie, mais l'histoire dit qu'occupée par des bénédictins jusqu'en 1252, elle fut une des vingt abbayes privilégiées de Rome; qu'ensuite elle passa aux religieux de saint François, et qu'en 1445 elle fut donnée aux Observantins réformés, qui firent valoir tous leurs moyens pour obtenir du peuple une bien grande prépondérance dans sa confiance en fait de reliques. Cette église est plutôt visitée pour ses colonnes que pour ses tableaux; elles sont au nombre de vingt-deux, d'une très-belle hauteur et en granit d'Egypte. On présume qu'elles viennent d'un temple de Jupiter qui s'élevait sur le sol de l'église. Les peintures sont d'auteurs peu connus; aussi sont-elles peu indiquées dans les Itinéraires. Le cloître voisin est également orné de colonnes de granit. On arrive à cette église vers l'escalier du Campidoglio, par une suite de cent vingt-quatre marches avec paliers, toutes en marbre; elles furent prises d'un temple de Romulus sur le mont Quirinal. Sur un piédestal à droite est, à la naissance de cet escalier, une moitié inférieure de femme en porphyre, que les connaisseurs admirent à raison de sa belle draperie. Le couvent était autrefois le chef-lieu de l'Observance, celui qu'habitait le général des trois ordres.

Saint-Pierre in Carcere est proche l'escalier méridio-

nal du Capitole. Les premiers chrétiens en jetèrent les assises sur les ruines de la prison Mamertine, où furent renfermés saint Pierre et saint Paul sous le règne de Néron. Ce fut saint Silvestre qui en fit la dédicace dès les premiers temps de l'établissement du pontificat. L'église n'a rien en elle-même de bien intéressant, sinon sa façade, formée de deux ordres et élevée sur un perron. Sur un des côtés sont les prisons, encore divisées comme autrefois en supérieure et inférieure. Il n'y avait alors aucune autre communication entre elles qu'une ouverture à la voûte par où une seule personne pouvait passer; c'est par-là qu'on descendait les coupables liés par le corps avec une corde. Sur le sol de la première correspondait une autre ouverture pareille, pour les descendre ensuite dans la prison inférieure. Aujourd'hui, quoique les ouvertures existent encore, on entre néanmoins, pour plus de commodité, dans l'un comme dans l'autre étage, par un escalier moderne pratiqué près de la muraille, qui est tout en grosse pierre de pépérino de sept à huit pieds de long. Dans la première de ces prisons, qui a la forme d'un carré long, est un petit autel où l'on dit la messe; à l'entrée de la seconde, qui correspond à la première, se voit, sur une large pierre de pépérino, l'empreinte d'un visage; elle est couverte d'une grille pour qu'une religion mal entendue ne lui porte point atteinte. Elle fut, selon l'opinion du sacristain, car il ne faut pas oublier de le citer ici, produite par la pression que fit sur le mur la tête du saint prisonnier, qui se porta sur la pierre au moment où un soldat le frappait sur la joue. Le lieu le plus bas, appelé *Tullianum* parce qu'il fut creusé sous Servius Tullius, probablement dans une carrière, offre une petite colonne de granit, où l'on dit que le

même saint fut attaché avec une chaîne; tout près est une sorte de petit puits toujours plein d'eau; on dit que le saint la fit sortir subitement pour baptiser saint Procès et saint Martian, geoliers, et quarante de ses compagnons qui bientôt aussi souffrirent le martyre. Quoi qu'il en soit, ce petit puits est assez profond; l'eau que j'en ai puisée et bue, à l'aide d'une cuiller, à l'usage des personnes pieuses qui visitent ces lieux, m'a semblé légérement ferrugineuse. Ce lieu, chez les anciens, était un endroit destiné aux criminels condamnés à mort; c'est là que furent détenus et périrent Lentulus, Céthégus et autres complices de Catilina; ce fut là qu'autrefois une fille du peuple donna un bien grand exemple d'amour filial, en nourrissant son père de son propre lait; et, à s'en rapporter à Salluste, c'est le même lieu où fut jeté Jugurtha, après le triomphe de Marius. Ce lieu est encore tel que le décrit ce dernier auteur : *Est locus in carcere qui Tullianus appellatur, eum muniunt undiquè parietes atque insuper camera lapideis fornicibus vincta, inculta, tenebris odore fœda ac terribilis ejus facies.* On y arrivait vers le Capitole par des degrés qu'on appelait *Scalæ gemoniæ*; c'est sur eux qu'on jetait les cadavres de ceux qu'on avait exécutés dans la prison, afin de servir d'exemple au peuple. Il est dans ce bas lieu une porte fermée; elle donne communication avec les souterrains qui gagnent les catacombes Saint-Sébastien; catacombes qui ont encore différens jours sous les vignes qu'elles parcourent.

Sainte-Marie ou la Minerve est une église de dominicains qui a sa dernière dénomination d'un temple que le grand Pompée avait élevé en ce lieu à cette déesse. C'est en travaillant sur ce sol qu'on déterra,

parmi nombre d'autres, deux chefs-d'œuvres d'antiquité qui ornent actuellement le musée du Louvre, savoir, le Nil et le Tibre. Des religieuses grecques occupèrent une maison dans cet emplacement; mais l'ordre venant à s'éteindre, les dominicains leur succédèrent sous Grégoire XI. Ces bons pères, aussi industrieux que les laïcs sur l'accroissement de leur fortune, obtinrent des secours, et bientôt ils furent convenablement logés et eurent un lieu de prières qui put rivaliser avec ceux qu'avaient d'autres ordres plus heureux sous le rapport des dotations qu'on leur avait faites. Les chapelles de cette église sont bien décorées; quelques-unes ont des tableaux sortis des mains de maîtres, comme de Giotto, de Carle Maratte. L'art du statuaire se fait apprécier dans le groupe de marbre qui offre Jésus-Christ, une Madeleine et saint Jean-Baptiste; dans le mausolée de Léon X et de Clément VII, du cardinal Pimentelli et de Benoît XIII. Mais un objet de sculpture, qui en est un d'admiration pour les amateurs et un de vénération pour le peuple, est le Christ de Michel-Ange, qu'on a tant de fois copié et moulé; il est à gauche, placé dans une chapelle attenant le chœur: le Sauveur y est représenté debout, tenant sa croix; le roseau, l'éponge, les cordes et autres instrumens de la passion y figurent. La nudité du personnage n'étant point assez couverte, on lui a mis une draperie de bronze qui corrige l'oubli. Il a un brodequin de même matière au pied droit pour éviter l'usure qu'avait déjà faite sur le marbre les lèvres des personnes pieuses qui venaient le baiser; on peut appliquer à ce chef-d'œuvre le passage suivant de Quintilien, où, parlant de Jupiter Olympien exécuté par Phidias, il dit : *Ejus pulchritudo etiam adjecisse aliquid religioni videtur adeò ma-*

Jestas operis Deum æquavit. Aussi la perfection du travail attire-t-elle de temps à autre les jeunes académiciens qui viennent le copier. C'est dans les salles de ce couvent que se tenaient les assemblées du saint Office, d'où partaient les fulminations inquisitoriales qui ont si long-temps atteint les familles au sein de l'innocence.

Saint-Ignace, près du palais de Venise, est une des plus belles églises de Rome, tant par rapport à la conception de son élévation, que sous celui des ornemens qui l'embellissent au dedans. Le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, en fit jeter les fondemens en 1626; elle n'était pas terminée à sa mort, arrivée en 1685, et c'est pour cet objet qu'il laissa un legs de 200,000 écus. Ce fut le P. Grassi qui, ayant profité de deux dessins que lui avait communiqués Le Dominiquin, prit de tous les deux pour former l'église d'aujourd'hui. L'Algardi donna celui de la façade, qui est toute en travertin et ornée du corinthien et du composite. L'intérieur est partagé en trois nefs par de gros pilastres corinthiens. Les peintures sont de la main de divers religieux. La plus somptueuse chapelle est celle dans la croisée à droite; on y voit tout ce qu'il y a de plus recherché en espèces de marbres; les bronzes sont très-multipliés; sur l'autel s'élèvent deux colonnes torses de vert antique, entre lesquelles est un bas-relief en marbre, sculpté par Le Gros, et représentant saint Louis de Gonzague dans sa gloire. Au-dessus de l'autel, orné en argent massif, est un tombeau tout en lapis-lazuli, renfermant le corps du saint; à un des bouts est un petit ange dans l'expression de la douleur, ayant une couronne à ses pieds; à l'autre en est un semblable près de qui est une grosse sphère de lapis-lazuli; la balustrade autour du pied de

l'autel est en jaune antique : en avant d'elle, à droite comme à gauche, sont deux anges, l'un en bronze qui porte une corne d'abondance où est une lampe, l'autre en marbre, de grandeur naturelle, est de pur ornement; plus loin, au fond, est le tombeau de Grégoire XV, de Monot, Français : des deux urnes de décoration, l'une conserve les cendres du pontife, et l'autre celles du cardinal Ludovisi, son neveu. Vis-à-vis la chapelle Saint-Ignace est celle de l'Assomption, qui est ornée comme la précédente. Le jaune antique abonde dans cette église. La maison de cette congrégation était autrefois en grande renommée, comme offrant aux voyageurs une des plus belles collections d'histoire naturelle et d'antiquités, formant le cabinet du célèbre P. Kirker.

Sainte-Agnès hors les murs mérite bien sa dénomination, à raison de son éloignement d'un mille et plus de l'enceinte de la ville : le chemin prend de la porte Pie; il est très-beau, et orné de côté et d'autre de villas et de vignes. Nous laissâmes sur la gauche et au loin ce *Campus Sceleratus*, lieu de larmes où les malheureuses vestales, dont le crime était d'avoir écouté la voix de la nature, descendaient toutes vives dans l'abîme souterrain qui les séparait pour jamais du reste des vivans; et de ce nombre furent les malheureuses Minucie, Sestile et Emiliane, sans compter celles dont l'histoire ne nous a point transmis les noms. On passe, sur la gauche, par une maison particulière, avant d'arriver à l'église, qui est sur la droite : cet édifice annonce par son caractère le temps où il fut bâti. Constantin, répondant au zèle de sa fille Constance, le fit élever, dans les profondeurs des catacombes, sur le lieu où fut déposée cette sainte dont on trouva le corps long-temps après.

Le pape Honoré fit ensuite les frais de la mosaïque qui orne la voûte du fond et représente la sainte. L'église fut d'abord desservie par des bénédictins; quelque temps après elle fut donnée aux chanoines réguliers du Sauveur. On arrive à la nef en descendant une quarantaine de marches en marbre blanc, en suivant des murs où se voient plusieurs inscriptions chrétiennes, partie grecques, partie latines, tirées des catacombes de Saint-Sébastien. L'église offre un carré long partagé en trois nefs par deux rangs de seize colonnes corinthiennes antiques, au-dessus desquelles s'en voient un même nombre, mais d'une moindre grosseur. Il en est deux dans le plan inférieur dont les cannelures sont plus fines qu'aucune autre. Le maître-autel est tout en marbre; sur les quatre côtés du tabernacle sont des colonnes de porphyre, des plus belles qui soient à Rome; chacune soutient le baldaquin. L'autel est isolé par une balustrade d'un très-beau marbre blanc; sous lui se conserve le corps de la sainte, formé du tronc d'une statue antique d'albâtre oriental, avec tête, mains et pieds de bronze doré : ce dernier travail est d'une main plus récente. Dans une chapelle se voit le buste du Sauveur, de Michel-Ange, chef-d'œuvre qui est connu de tous les sculpteurs.

Tout près est une rotonde sous l'invocation de sainte Constance; le même sacristain de l'église Sainte-Agnès en tient les clefs. Les antiquaires appellent celle-ci temple de Bacchus, parce qu'on distingue sur la voûte de la nef circulaire, dessinée en mosaïque, des enfans au milieu d'un feuillage de vignes et de grappes de raisin, et que le même dessin régnait sur une urne de porphyre qu'on y a trouvée. Ces raisons ne suffisent point pour devenir concluantes, vu que les premiers

chrétiens représentaient quelquefois de pareils ornemens sur les murs de leurs églises, et qu'on en voit encore de semblables en différens endroits sur les rues des catacombes. L'opinion la plus probable c'est que, quand Constantin éleva celle de Sainte-Agnès, il y fit bâtir à côté cette rotonde, à l'imitation de celle qu'on voit près Saint-Jean de Latran, rotonde destinée à la cérémonie du baptême des deux Constance, savoir, sa sœur et sa fille. Que cet édifice ait ensuite servi de sépulture à ces deux personnes, c'est ce que prouve suffisamment la magnifique urne de porphyre qu'on y a trouvée, et que Pie VI a fait transporter au muséum du Vatican. Alexandre VI convertit en chapelle ce mausolée, et la dédia à ces deux saintes, dont les corps, transportés de l'urne, reposent actuellement sous l'autel tout en marbre. L'intérieur de l'édifice offre une rotonde dont la voûte est soutenue par douze colonnes accouplées, de granit et d'ordre corinthien; cette voûte est grossièrement peinte en mosaïques antiques, avec compartiment; elles offrent divers faits relatifs à la vie de la sainte. Ces mosaïques souffrent beaucoup, vu que l'endroit est fort humide. Le bas-côté est fermé par un mur excavé de dix niches. Au fond de ce baptistère, sous l'arc qui répond à l'entrée, est un autel simple, sous lequel reposent les reliques des deux princesses qui y furent baptisées; au-dessus des arcades règne une suite de fenêtres pour éclairer l'intérieur; au-dessus est la coupole. Le dehors n'offre aucune décoration, sinon un petit portique.

La Trinité du Mont était une église desservie par des minimes français qui s'occupaient plus de sciences que de controverses; elle fut fondée par Charles VIII, roi de France, à la demande que lui en fit saint

François de Paule, instituteur de cet ordre. Sixte V, qui la consacra en 1595, en fit un titre pour un cardinal-diacre. Le cardinal de Lorraine la fit orner de différentes fresques, la décora de tableaux auxquels travaillèrent les artistes les plus célèbres; on y distinguait particulièrement une Descente de Croix, de Volterre, qui a été sciée et transportée on ne sait où ni en quel état. Aujourd'hui l'église ainsi que le monastère, qui se trouvent sur la plus belle exposition du mont Pincio, sont devenus un lieu de désolation; ce ne sont point les Goths et les Vandales qui sont descendus de leurs froides contrées pour les ravager, ce sont des habitans du midi de l'Italie qui sont venus y stationner; et nommer les soldats de Ferdinand, c'est indiquer tout le dégât qu'a pu faire la haine nationale sur un lieu qu'ils regardaient comme barbare. Ils ont bouleversé l'église, haché les tableaux, gratté les fresques, renversé les rampes, les autels, abattu la chaire, les chapelles, les stalles, et si les troupes françaises ne fussent accourues, ils faisaient un monceau de pierres de tout le bâtiment. Aujourd'hui la piété religieuse réclame la restauration, sinon de la maison, au moins de l'église; et il y a tout lieu de croire que le gouvernement actuel ne laissera point tomber en ruine un édifice qui fait ornement pour un aussi agréable et pittoresque endroit.

Ce fut sous le pontificat d'Eugène IV que l'on commença à bâtir Saint-Antoine des Portugais, et ce fut le cardinal Martinez qui en fit la dépense. Les nationaux, ne la trouvant point assez noble, la firent réédifier d'après le plan de Lungi, jeune architecte. Si l'extérieur ne lui fait pas honneur, il ne saurait être trop loué sur la manière dont il a conçu et disposé l'intérieur. Cette église

a dû beaucoup coûter, vu la richesse de ses marbres : partout on en voit des blocs qui servent aux plus grandes masses, et c'est avec un nouveau plaisir que l'œil se repose sur les plus belles espèces que l'on y a accumulées. Étrangers qui aimez la somptuosité en ce genre, ne manquez pas, en allant à Saint-Pierre, d'entrer dans cet auguste lieu, où le bon saint Antoine a sa chapelle, ses cierges allumés et ses adorateurs.

On peut regarder comme méritant d'être mentionnée Sainte-Bibiane, où l'on voit la belle statue de la sainte, un des plus beaux morceaux du Bernin; le Jésus fait d'après le dessin de Vignole, et fini par Porta. L'autel Saint-Jacques est riche en marbres, en pierres dures, en bronzes et en colonnes de lapis-lazuli; Saint-Augustin, où est le prophète Isaïe, tableau de Raphaël, et une Assomption de Lanfranc; les Capucins, où est un tableau du Guide, qui offre l'Archange victorieux de Satan; Sainte-Agnès, place Navone, commencée par Rainaldi, et terminée par Borromini : cette église, revêtue toute en marbre, est riche en sculptures. On distingue surtout un bas-relief de L'Algarde, représentant la patrone dépouillée de ses vêtemens et couverte de sa chevelure, qui crut tout-à-coup lorsqu'elle fut exposée nue, par l'ordre du préfet de Rome, à la brutalité des soldats prétoriens. Les suivantes ne sont point également à négliger sous le rapport de l'architecture; savoir, Saint-André du Noviciat, d'après Le Bernin; Saint-Charles aux Catenari, d'après les dessins de Rosato Rosati; le frontispice est de Soria : on y voit de belles peintures de Piétre de Cortone, du Guide, de Lanfranc et du Dominiquin; Saint-Charles au Cours, où se voit, au fond du chœur, le tableau de Carle Maratte, qui le fit compter au rang des grands peintres; Notre-Dame du

Peuple, construite par Vignole sur les dessins de Buonaroti; Sainte-Marie à la Valicella, et autres que nous passons sous silence.

Saint-Pierre in Montorio est situé sur le Janicule, au-dessous de la fontaine Pauline. Ce mont, que les auteurs ecclésiastiques ont nommé *Aureus*, et les Romains, par corruption, Montorio, est célèbre pour avoir été, au rapport de Tite-Live, le lieu où fut trouvé le sépulcre de Numa Pompilius; du moins la renommée dit qu'on trouva deux coffres en pierre avec une couverture de plomb et des inscriptions grecques, dont l'une portait que Numa, mort l'an 600 avant Jésus-Christ, y avait été renfermé; mais qu'à l'ouverture on n'y trouva ni os ni cendres; dans l'autre se trouvèrent sept livres en latin et un égal nombre en grec, tous écrits sur papier d'Egypte: quoi qu'il en soit, pour revenir à notre église, on présume qu'elle fut élevée sous Constantin, pour y perpétuer le souvenir du martyre que cet apôtre souffrit en ce lieu. Cette église a passé en plusieurs mains, ainsi qu'il en est de plusieurs autres dans la capitale de la chrétienté; elle était en fort mauvais état vers la fin du quinzième siècle, quand Ferdinand V la fit réédifier par Pinatelli. Sa situation est fort agréable : elle n'offre rien de bien intéressant au dehors; mais son intérieur était enrichi de l'incomparable tableau de Raphaël représentant la Transfiguration du Sauveur, chef-d'œuvre de peinture, et précieux don fait à cette église par le cardinal Jules de Médicis; il fut le dernier ouvrage de son auteur, et, par les circonstances de la guerre, il a été transporté à Paris, pour orner la grande galerie du Louvre. Piomba, Le Pérugin, et quelques-uns de son école, Vasari, Salviati, etc. sont les artistes qui décorèrent les chapelles et autres parties de l'église.

Le saint François stigmatisé fut dessiné par Buonaroti et peint par Vecchi. Les amateurs du beau ne manquent point de voir le cloître proche cette église; il fut décoré par Pomarancio; mais ce qu'ils y admirent le plus est le petit temple périptère ou rotonde, dont la coupole est soutenue par seize colonnes doriques de granit noir : c'est une conception du fameux Bramante, que Ferdinand fit exécuter sur le lieu même, où d'après une ancienne tradition il est dit que le prince des apôtres avait reçu la couronne du martyre. Au-dessous est une chapelle où l'on gagne les indulgences avec quelques prières.

Les Transtévérins ont aussi quelques églises qui méritent que l'on passe les ponts pour les aller voir : une des premières est saint Chrysogogne, qui porte un caractère d'antiquité bien apparente; élevée, comme c'est l'opinion courante, dès le temps de Constantin, elle fut restaurée sous Grégoire III pour quelques moines venus d'Orient dans le temps où l'on persécutait les iconoclastes. Les carmes l'occupèrent ensuite : mais laissons les carmes, qui ont passé avec le temps, et revenons à leur lieu de prières : le portique est décoré de quatre grandes colonnes de granit rouge d'ordre dorique, accompagnées de deux pilastres faisant ornement sur les côtés. Deux rangs de colonnes supportent la voûte au dedans; celle du milieu est plate, dorée et à compartimens, comme c'était la coutume des premiers temps de l'Église; ces colonnes sont encore des emprunts faits au paganisme. Le plafond doré offre un tableau du Guerchin, représentant le saint ravi au ciel, et environné d'anges du plus beau coloris; le peintre ici a fait voir son intelligence à manier le clair obscur. L'œil s'arrêtera sans doute encore sur l'autel et sur son baldaquin.

Sainte-Marie Transtévére fut élevée sur les ruines de la *Taberna Meritoria*, lieu de repos pour les braves qui avaient bien servi la patrie, quand leurs blessures les forçaient à cesser leur service. En effet, ceux des soldats qui ne pouvaient continuer leur service y étaient nourris aux frais du sénat. Ce lieu étant devenu ensuite une sorte d'auberge, les chrétiens l'obtinrent de l'empereur Septime Sévère; et c'est depuis que le pape Calixte y fit élever une petite église, la première qui fut dédiée à la sainte Vierge. Cette église éprouva beaucoup de vicissitudes; enfin elle finit par appartenir à un chapitre de chanoines. C'est à Clément XI qu'on doit le portique, soutenu de quatre colonnes de granit. On y voit beaucoup d'inscriptions funéraires anciennes; il donne sur une place régulière, au milieu de laquelle est une vasque d'où s'élève un très-gros jet d'eau. On dit que cette fontaine date du temps d'Adrien. Le sol intérieur est agréablement diversifié par des morceaux de marbre de vert antique et de porphyre; la nef est distinguée des bas-côtés par deux rangs de colonnes du plus beau granit rouge et noir, mais d'un diamètre et d'une hauteur différentes, quelques-unes même sont remarquables par une tête de Jupiter, qu'on y observe assez bien, outre six qui soutiennent les arcs. Au milieu du plafond, qui est riche en dorures, se trouve un ouvrage du Dominiquin, qui offre une Assomption de la Vierge au milieu des anges, dont elle est environnée. Tout au fond et vers le haut est un sujet saint en mosaïque qui date de l'an 1143.

L'église Sainte-Cécile est une dette de dévotion qu'Urbain Ier, en 230, crut devoir payer à cette martyre, qui fit preuve du plus grand dévouement à la foi chrétienne. Le monument fut élevé sur le lieu même que

la sainte habitait, et où journellement elle faisait des œuvres de piété. Ayant été rétabli en 821 par Pascal Ier, ce pontife y fit transférer le corps de la sainte, celui de saint Valérien, son époux, et aussi celui de saint Tiburre, son beau-frère. La cour avant l'église est belle; le portique de celle-ci est orné de colonnes, dont deux sont de granit rouge; dans l'intérieur sont deux rangs de belles colonnes qui le partagent en trois nefs; le maître-autel est très-élégant; il est comme encaissé entre quatre colonnes antiques de marbre blanc et noir, qui soutiennent un baldaquin du plus beau marbre de Paros; le dehors de ce maître-autel est décoré en albâtre, lapis-lazuli, jaspe, agathe, et de beaucoup de bronzes dorés. Sous la table de consécration est une belle statue très-bien drapée, qu'on dit être de Maderno; elle représente la sainte dans la même posture où elle fut retrouvée dans le cimetière de Saint Calixte; elle y est appuyée sur le bras gauche, la face tournée du côté de la terre. Les étrangers, en voyant ce monument, ne peuvent qu'être dédommagés de la peine qu'ils ont prise pour le venir chercher. Sur sa droite et près la chapelle du Crucifix en est une autre où l'on dit que le préfet voulut étouffer la sainte dans un bain. On y voit encore les conduits d'eau en plomb, les tuyaux de chaleur et quelques peintures qui sont loin d'être merveilleuses pour le coloris. Parmi les plus beaux morceaux en ce genre est un tableau de la sainte peint par Le Guide et une Vierge d'Annibal Carrache.

L'église de Saint-Onuphre fut bâtie en 1439 par quelques ermites qui vivaient selon la règle de saint Augustin, que leur donna Pie V en 1568; elle est située au-delà du Tibre, sur le revers oriental du Janicule. Petite église, on pourrait bien te donner le titre mo-

deste de chapelle, sans blesser la vérité; mais tu as suffisamment de titres à la considération pour mériter nos hommages; tu es placée sur le haut du Janicule; et quoique tu sois située entre un triste champ de repos et un hôpital, qu'il faille gravir un chemin isolé fort roide et hérissé de mauvais cailloux, tu es visitée de temps à autre par ceux qui apprécient tes richesses. Si ton portique n'est pas majestueux en architecture, il a son lustre, que lui donna Le Dominiquin en y peignant les faits de saint Jérôme, et sur le dessus de porte une madone avec son bambin. Annibal Carrache, Baldassar Peruzzi ont cherché à te dédommager de l'oubli où t'ont laissée les architectes, l'un en ornant une de tes chapelles d'une madone de Lorette, et l'autre ton maître-autel. Tes mausolées ne sont point brillans, il faut l'avouer; mais on laisse le peu de luxe qu'ils offrent, pour jeter au plus tôt les yeux sur la modeste pierre sous laquelle sont cachés les restes de ce personnage dont la vie retrace la Gloire dans son néant, la Fortune dans tout son caprice, et le Génie dans toute la disgrâce qu'il peut éprouver, Le Tasse enfin qui mourut dans le monastère des religieux qui te desservaient. A jamais soient loués ces dignes appréciateurs du génie qui ont voulu perpétuer la mémoire de ce favori des Muses par l'inscription suivante, placée sur un marbre blanc au niveau du sol, près de la porte de la nef, à gauche:

D. O. M.
Torquati Tassi
Ossa
Hìc jacent,
Cujus ne nescius
Esses, hospes
Frès hujus Eccl.
P. P.
M. D. CI.
Obiit. Ann. M. D. XCV.

On a depuis appliqué au mur l'inscription qui suit, quoique bien inférieure à la première :

Torquati Tassi poetæ,
Eheu quantum in hoc uno nomine
Celebritatis ac laudum !
Ossa hùc transtulit ac condidit
Bonif. card. Bevilacqua.
Ne quid volitat vivus per ora virum
Ejus reliqua parùm splendido loco
Colerentur, quærerentur
Admonuit virtutis amor, admonuit
Adversùs patriæ alumnum, adversùs
Parentum amicum pietas.
Vixit ann. LI nat. magni florentis sæc. bono.
Ann. M. D. XLIV.
Vivet haud falsum æternum in hominum
Memoriâ, admiratione, cultu.

Oui, il vivra à jamais le chantre immortel d'Armide, de Bouillon, de Tancrède et d'Herminie. Ses ennemis sont depuis long-temps perdus dans l'abîme des temps; il leur survivra, lui, dont les sublimes conceptions sont lues et chantées aux doux accords de Polymnie. On a décimé la bibliothèque du couvent, mais elle a encore des manuscrits du Tasse, une boîte et même une petite tasse de terre à son usage. Tout intéresse dans des objets tant de fois maniés par celui qui maniait si doctement sa plume. Saint-Onuphre est non-seulement appréciable sous le rapport que nous énonçons, mais encore à raison du beau coup d'œil dont on jouit de sa terrasse. Les jardins à mi-côte sont avivés par une jolie fontaine qui reçoit l'eau de la villa Lanti ; en arrière et plus haut est un amphithéâtre d'où l'on découvre toute la ville, et d'où, il y a quelques années, résonnait en été la voix du Seigneur, appelant les di-

manches à la conversion les fidèles qui venaient écouter, sous l'ombre d'un chêne touffu, contemporain de saint Philippe de Néri, un religieux qui prêchait en plein air. Si la race humaine n'est pas meilleure à Rome qu'ailleurs, ce n'est pas la faute du gouvernement, qui prend tous les moyens qu'il a à sa disposition pour lui donner la trempe nécessaire à sa perfection.

On peut regarder comme oratoires les églises suivantes, vu que le service qui s'y fait se réduit à la messe le matin et à quelques prières le soir.

La Scala Santa est le nom que prit la chapelle dont nous allons parler. L'histoire dit que quand Sixte V fit bâtir son palais sur les ruines incendiées du vieux palais papal, on ne toucha point à une chapelle qu'on appelait *Sancta Sanctorum*. On laissa également intacte une partie du *Triclinium* de saint Léon. Sixte alors fit faire au devant de cette chapelle un très-beau portique avec trois escaliers décorés de peintures que l'on attribue à Zuccheri. Celui du milieu est l'escalier saint, formé de vingt-huit marches de marbre blanc, le même, dit-on, qui était dans le palais de Pilate et par lequel passa plusieurs fois le Sauveur, qui le teignit de son sang quand il fut présenté à ce proconsul. Cet escalier est encore aujourd'hui un objet de bien grande piété pour les Romains. Il a été un temps où celui de l'*Ara-cœli* le lui disputait, aujourd'hui celui-ci est resté en pleine possession de la vénération ; ainsi, à l'aide du temps, les opinions des hommes ont fait même des choses les plus saintes un objet de caprice. On ne monte l'escalier qu'à genoux et en récitant son chapelet; mais comme il était beaucoup usé par la fréquentation de ceux qui le voulaient gravir pieusement, pour éviter une prochaine défection qui aurait fini

par anéantir ce moyen de sanctification, Clément XI fit recouvrir les marches de fortes planches de noyer, dont on peut avoir des rechanges au besoin. Au bout de cet escalier et vis-à-vis est une petite chapelle grillée où se voit une image du Sauveur, dessinée, dit-on, par saint Luc et finie par les anges; c'étaient des artistes que notre David n'aurait pas employés pour broyer ses couleurs. Puisque nous parlons de cet objet miraculeux, nous ajouterons que le patriarche de Constantinople, saint Germain, l'ayant jeté à la mer pour le sauver de l'impie Léon l'Isaurien, il aborda seul à Rome. Ce fut alors qu'Innocent III le recueillit pieusement et le plaça dans la châsse d'argent où il est aujourd'hui exposé aux regards des fidèles. Cette petite chapelle foisonne en objets dignes du culte; on y conserve une partie de la crêche du Sauveur, la colonne sur laquelle il fut flagellé, la lance, l'éponge, le roseau, et autres choses qui servirent à augmenter ses dernières angoisses. Les jours de dimanches et de fêtes viennent les gens de la ville se mêler à ceux de la campagne pour monter à genoux ces saintes marches, et gagner ainsi les indulgences attachées à cet acte de piété. J'y ai vu deux élégantes personnes de sexe différent, qui me paraissaient très-bien s'entendre, commencer ce pieux exercice pour raisons à elles connues. Elles récitaient une prière à chaque marche; cependant la dévotion du jeune homme paraissait moins fervente que celle de la jeune fille qui cheminait fort bien. A côté du haut de l'escalier, sur la droite, est une salle carrée dont le plafond est orné de différentes peintures estimées de quelques artistes; les portes d'entrée sont en bronze. On revient de cette partie supérieure vers le bas par les deux escaliers latéraux qu'on

descend debout, car il serait irréligieux d'aller ainsi par celui du milieu.

A côté de ce lieu de station est l'oratoire dit le *Triclinium* de Léon III. Cette dénomination lui vient d'une grande salle que fit faire dans son palais patriarcal le pape au commencement de son règne, pour y traiter les empereurs et autres potentats qui viendraient porter leur hommage au saint Siége. Cette salle fut revêtue de marbre et ornée de nombre de colonnes; une tribune fut élevée au fond, et sur les deux côtés. Ayant couronné Charlemagne empereur d'Occident en 800, et voulant conserver la mémoire d'une époque si glorieuse pour l'Eglise, il fit représenter ce fait sur une très-belle mosaïque qui en ornait alors la principale tribune. Diverses circonstances amenèrent la destruction du palais, il n'en restait que la tribune principale où était la mosaïque, trop importante pour le fait historique qu'elle offrait en faveur de l'autorité pontificale, pour qu'elle ne fût point conservée; aussi le cardinal Barberini, sous le pontificat de son oncle Urbain VIII, la fit-il rétablir. Mais quelques démolitions ayant été faites près d'elle pour agrandir la place, ce morceau en souffrit grandement et resta dans un état de délabrement jusqu'au temps de Benoît XIV, qui, pour le conserver, le fit restaurer et placer dans la tribune qu'il occupe et que Fuga décora.

Près de St-Jean de Latran et sur la place est une chapelle où l'on dit que fut baptisé le grand Constantin par le pape Silvestre, qui présida à cette cérémonie. Il est bien avéré que le monument fut élevé sous cet empereur, mais rien ne prouve qu'il s'y dévoua au premier devoir de la croyance chrétienne. Il en est même qui doutent qu'il ait scellé sa conversion par le premier acte qu'elle

prescrit, ce prince ayant toujours différé son baptême jusqu'à ce qu'il pût être régénéré dans les eaux du Jourdain. L'entrée mène à une chapelle intérieure, oratoire de la confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Jean de Latran. Cette chapelle est d'un travail moderne, à en juger d'après l'inégalité de ses colonnes et la différence de leurs chapiteaux; elle paraît avoir été construite des débris d'anciens édifices, du moins est-ce l'opinion de Palladio, qui en a donné le plan dans le quatrième livre de son Architecture, à raison de ses bonnes proportions qui peuvent servir de modèles en composition. Les accroissemens et décorations qu'elle a reçues en différens temps en ont fait un lieu de prières agréable, aujourd'hui connu sous le nom de Saint-Jean *in fonte*. Le corps du bâtiment a une forme octogone; sur une de ses faces est le portique, orné de deux colonnes de porphyre engagées, et d'une frise dont les artistes admirent le travail. Sur deux côtés en regard sont deux prolongemens formant oratoires, chacun fermé d'une grille et orné de deux colonnes de porphyre. Le plus grand à droite était, dit-on, la chambre de l'empereur; elle fut convertie en oratoire par le pape Hilarion, qui la dédia à saint Jean-Baptiste. L'autre opposé fut dédié à saint Jean l'Évangéliste : ils furent décorés tous deux par Clément VIII; on voit dans celui-ci deux bons tableaux d'Arpin, et sur l'autel entre eux une statue du saint, sortie du ciseau de Donatello. Les fonts sont dans un emplacement circulaire, où l'on descend par quelques degrés en marbre. Ils consistent en une grande urne antique d'un marbre vert, ornée de bronze doré, qui a pour support un marbre blanc. Celle-ci est entourée d'une balustrade octogone; au-dessus est une coupole soutenue par deux ordres de colonnes l'un sur l'autre;

les huit premières du bas sont de porphyre, elles soutiennent une belle corniche antique sur laquelle posent les huit autres qui sont en marbre blanc, supportant également leur entablement; au-dessus sont des pilastres peints, ployés dans les angles; entre eux sont huit tableaux d'André Sacchi, offrant des faits relatifs à la sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste. Les fresques du contour des murs du baptistère sont de divers auteurs; elles ont pour sujet l'apparition de la croix à Constantin, par Gemignani; la bataille à Ponte Molle, par Camassei; la destruction des idoles, par Maratte; et le brûlement des écrits des Ariens, par Mannoni. C'est dans ce lieu, la veille de Pâques et de la Pentecôte, que les papes avaient coutume de baptiser les Juifs, les Turcs et les autres infidèles qui se convertissaient.

Il est beaucoup d'autres églises qui offrent un luxe d'architecture tant en dehors qu'en dedans; les reliques qu'elles recèlent, les cérémonies religieuses qui s'y pratiquent, leur donnent une célébrité qui ne dépasse point les murs de Rome. Nous les passons sous le silence, non-seulement parce qu'elles n'offrent rien de bien intéressant pour un étranger, mais aussi parce que, ne servant plus au culte, elles sont aujourd'hui fermées.

CHAPITRE VIII.

Vatican. — Salle royale. — Chapelles Sixtine et Pauline. — Chambres et Loges de Raphaël.

Les foudres qui partaient du Vatican pour frapper d'inertie les ressorts actifs des gouvernemens catholiques sur qui elles étaient dirigées, avaient rendu ce lieu beaucoup plus célèbre dans la chrétienté que les chefs-d'œuvres en tout genre qu'il renferme. Aujourd'hui que ces puissances ont su modérer leurs craintes sur les suites de pareils coups, ce lieu, autrefois si terrible, est beaucoup plus connu sous le dernier de ces rapports. On arrive au Vatican par un bel escalier qui est près de la statue équestre de Constantin. C'est un vaste édifice qu'occupèrent long-temps les papes à leur retour d'Avignon, bien avant qu'ils se déterminassent à le changer à raison de son insalubrité pendant l'été. On est incertain sur ce qu'offrait autrefois l'emplacement de cet immense bâtiment; plusieurs auteurs assurent qu'on y voyait un palais qu'on dit avoir été celui de Néron, et que ce palais fut donné par Constantin à saint Silvestre, évêque de Rome. Mais ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'il en existait un dès le temps de Charlemagne; que cet empereur y logea quand il fut couronné par Léon III; que sa première restauration date de Célestin III; qu'Innocent III et Nicolas III continuèrent les agrandissemens et y ajoutèrent des jardins; que Grégoire XI, ayant reporté le siége apostolique d'Avignon à Rome, vint habiter ce palais, et qu'on y tint le premier con-

clave après sa mort en l'an 1378. Parmi les souverains de Rome qui se sont occupés de son embellissement, on compte Jules II, qui fit venir de Florence le grand Raphaël, pour peindre les quatre chambres connues sous le nom de ce célèbre artiste. A ce pontife succéda Léon X, qui fit faire les trois portiques qui contournent la cour Saint-Damase, d'après les plans de cet artiste, qui les enrichit de stuc et de peintures exécutées par ses habiles élèves; aussi ces trois portiques reçurent-ils le nom de Loges de Raphaël. Pie IV, Paul III et Sixte V, continuèrent le système d'embellissement. Ce dernier fit élever un autre magnifique palais sur la partie orientale de la même cour; il est aujourd'hui celui que les papes ont choisi pour le lieu de leur résidence. Il communique par les longues galeries d'Urbain à un bâtiment détaché du Vatican, et auquel on a donné le nom de Belvédère, à raison de la vue délicieuse dont on jouit quand on est au plus haut. C'est un corps à deux ordres, orné de pilastres corinthiens, excavé en rond, et auquel on arrive par un escalier à deux rampes, dans l'intersection desquelles est, entre deux paons, la fameuse pomme de pin doré qui était, dit-on, sur le mausolée d'Adrien. Au plus haut de ce bâtiment est une galerie couverte, censée circulaire, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues de Rome. Un parterre bien dessiné, au milieu duquel jaillit un très-beau jet d'eau, sert d'ornement à ce palais. Sous la galerie est une grande porte qui donne sur les jardins du Vatican. C'était dans cette retraite qu'étaient conservés le Laocoon, l'Apollon, l'Antinoüs, le Torse, et autres belles statues qui décorent aujourd'hui le muséum de Paris.

Les papes suivans ont eu pour ce lieu le même zèle que

leurs devanciers, et cet héritage, loin de dépérir entre les mains de ceux auxquels il est tombé, n'a fait que s'améliorer. Pie VI y fit faire des augmentations qu'on désigne sous le nom de Musée Clémentin, musée que son successeur a encore augmenté en y accumulant les monumens antiques les plus précieux, en sorte qu'aujourd'hui, malgré les pertes qu'il a éprouvées, on peut encore regarder ce lieu comme le muséum le plus riche du monde en fait d'antiquités. Ce palais est accompagné de deux jardins, l'un très-grand où se trouvent beaucoup d'eaux vives, et l'autre plus petit, formant ornement au Belvédère. Chaque architecte a exercé son génie sur le Vatican, et pendant une longue suite d'années; mais les conceptions étant sorties de plusieurs têtes, il en est résulté un amas confus de corps de bâtimens et de cours, sans symétrie ni unité de plan; aussi ne peut-on comparer ce palais à aucun des nôtres, dont le projet étant tracé d'une seule main, l'exécution en est plus parfaite. Néanmoins, d'après les productions de ces grands génies, qui sont Le Bramante, Raphaël, Sangallo, Ligorio, Fontana, Maderno, Ferrabosco et Bernin, on voit que chacun a fait de son mieux pour perfectionner ce grand ouvrage. Ce palais, à proprement parler, n'offre point de façade; sa masse, appuyée sur un soubassement voûté, se divise en trois étages qui mènent à d'immenses pièces, des chambres, des salles à l'infini, des galeries les plus majestueuses, des chapelles, des corridors, à une très-grande bibliothèque, à un musée dont à peine l'imagination peut mesurer l'étendue: tels sont les espaces qui résultent de la disposition de tout son ensemble.

Parmi les huit grands escaliers qui mènent aux différentes distributions de ce palais, le plus remarquable

est l'escalier royal, fait d'après le dessin de Bernin, qui, voulant lui donner plus d'effet, a employé un moyen qu'un goût sévère a droit de critiquer, et cela en le rétrécissant de manière à en favoriser la perspective. Cet escalier est décoré de deux ordres de colonnes ioniques, interrompus par un palier de repos. Il mène au premier étage où se trouve la salle royale servant de vestibule aux chapelles Sixtine et Pauline. Les décorations de cette pièce (1) sont très-variées; on y trouve de belles fresques offrant divers sujets, notamment Charlemagne qui signe une donation faite à l'Eglise romaine, par T. Zuccari; Pierre d'Aragon qui vient mettre son royaume sous l'obéissance du pape, par Agrati; la [illegible] de Frédéric Ier, surnommé Barberousse, qui vint chercher l'absolution d'Alexandre III à Venise en 1177, par Salviati; l'armée navale des Vénitiens dans la rade de Messine, par Vasari; Grégoire VII relevant des censures l'empereur Henri IV en 1077 dans la forteresse de Canose, par T. Zuccari; le massacre de l'amiral Coligny, et enfin l'entrée de Grégoire XI dans Rome, à son retour de France en 1377, tous deux par Vasari; il est accompagné de sainte Catherine de Sienne.

Cette grande pièce donne entrée à la chapelle Sixtine qui a reçu son nom de Sixte IV, qui la fit bâtir pour les offices de la semainte Sainte, auxquels les papes ont jusqu'ici toujours assisté. C'est aussi dans ce même lieu que se réunissaient les cardinaux lors du

(1) Toutes ces pièces, n'étant point habitées, ne sont fournies d'aucun meuble; on peut même dire qu'on n'a jamais pensé à les meubler, vu leurs peintures qui, se continuant jusqu'au sol, n'admettraient point d'autres ornemens.

conclave, et pour ouvrir le scrutin de l'élection d'un pape. Cette chapelle est très-grande ; c'est dans son fond qu'on voit le chef-d'œuvre de Michel-Ange, de cet homme qui dans un siècle demi-barbare fut architecte fameux, habile sculpteur et peintre distingué. Ce chef-d'œuvre est le Jugement dernier, fresque qu'on ne se lasse point d'admirer sous le rapport de son ordonnance poétique, on pourrait même dire historique, connue de tous les artistes et amateurs en peinture, eu égard au caractère du dessin, quoique peu varié dans les expressions, mais que le temps malheureusement détériore en ne la faisant que trop pousser au noir. Ce même artiste a aussi peint la vaste voûte où il a représenté, dans l'espace de vingt mois et sans aucun aide, la création du monde. On voit Dieu qui y débrouille le chaos de la manière la plus sublime, et plusieurs sibylles aux angles et aux lunettes; sur les murs de côté sont différens faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, où se remarque la plus riche composition relative à l'histoire que le peintre voulait exprimer. Le tout forme douze tableaux, dont la plupart sont de Signorelli, Filippo et du Pérugin. Le remplissage est formé par des étoffes d'or et d'argent exécutées à s'y méprendre, quoique peintes à fresque. Au-dessus de la porte est la Résurrection, par Guirlandajo, et un combat de saint Michel avec les diables, par Alegio, qui tous deux se distinguèrent par une grande exactitude de dessin.

Près de la chapelle Sixtine est celle Paulina, ainsi nommée de Paul III, qui la fit construire d'après les dessins de Sangallo ; elle est revêtue de pilastres corinthiens, entre lesquels sont de grands et de petits tableaux à fresque offrant la chute de Simon le Magi-

cien, de F. Zuccari ; le crucifiement de saint Pierre, de Bonarotti; et la conversion de saint Paul. Le crucifiement de saint Pierre est loin de répondre à la réputation de son auteur, tant par ses dessins que par sa couleur ; on en peut dire autant de la conversion de saint Paul, qui est accompagnée sur les côtés de deux tableaux de Lorenzino de Bologne. Les peintures et les ornemens de la voûte sont aussi de F. Zuccari ; toutes ces peintures ont singulièrement souffert, non-seulement par le temps, mais encore par les vapeurs fuligineuses pro-
venant des illuminations qui ont lieu lors des prières
[illegible] dans cette chapelle que le
[illegible] position du Saint-Sacrement pen-
[illegible] aussi dans ce même endroit
[illegible] du Sauveur dans la semaine
Sainte. A [illegible] jointe une sacristie propre
au Saint-P[illegible] ait de grandes richesses des-
[illegible] cérémonies pieuses. Aujourd'hui on n'y voit que les quatre murs, et quelques armoires, le reste a disparu. Auprès sont plusieurs chambres qui semblent être une appartenance de la salle Ducale, notamment une du vestiaire, où le pape se revêtait de ses habits pontificaux, une autre la garde-robe; toutes ces pièces avaient leur usage dans le temps du conclave.

Vis-à-vis la porte de la chapelle Sixtine en est une qui conduit à la salle Ducale, où le Saint-Père, le jeudi Saint, lavait les pieds à douze pauvres. C'est une très-grande pièce formant deux arcs, moyennant une grande ouverture carrée ; au haut est un rideau que relèvent deux anges. On ne parvient à la seconde qu'après avoir monté quelques degrés, et alors on arrive au fauteuil du Saint-Père. Les voûtes de ces deux pièces sont les

seuls endroits où se soit exercé le pinceau ; il y a des arabesques d'une pensée assez belle, d'après la manière ancienne. La frise qui règne dans le contour de la salle offre différentes vues assez agréables. La salle de Léon X mérite attention par ses fresques, de Jean Udine et de Buonacorsi ; on y voit les douze signes du Zodiaque ; quatre renommées dans le goût de l'antique et portant une palme, une couronne et une tiare. La chapelle privée offre un tableau de Vasari, représentant deux martyrs de l'ordre de saint Dominique. On voit ici beaucoup de fresques, mais elles ne sont point estimées.

Au sortir de ces pièces on arrive aux Loges, c'est-à-dire aux galeries qui contournent la cour Saint-Damase sur trois côtés, le quatrième qui règarde la colonnade étant fermé par des maisons particulières assez basses pour ne point borner la vue quand on est dans la première de ces galeries. Ces galeries sont sur trois étages, ayant chacun deux encoignures ; on y arrive aussi de la cour par un escalier cordonné dont les marches sont en briques posées de champ, et les arêtes arrondies en forme de cordon. Au premier est une fontaine fournissant un jet que reçoit un sarcophage en marbre. La voûte de ces galeries repose en dehors sur des piliers dont les intervalles sont autant de carrés particuliers qu'on est convenu de nommer Loges. Chacune est peinte, ou devait l'être, pour compléter sa décoration. Les peintures de la première partie sont loin de mériter attention ; les culs-de-voûte sont pour la plupart ornés de treillages sur lesquels sont des pampres et des grands oiseaux d'un assez beau plumage. Le dessin en fut donné par Raphaël et exécuté par ses élèves. Au second étage et dans le premier bras qui regarde le

midi sont les plus beaux morceaux d'exécution. Ce bras est composé de treize arcades remplies d'arabesques et de stucs, d'après son dessin, et exécutés par Udine, son élève. Sur chaque cul-de-voûte sont des compartimens offrant quatre petits tableaux d'histoires relatives à l'Ancien Testament. La première de ces voûtes, sur laquelle s'est exercé le savant pinceau du peintre, présente des morceaux de différente valeur; le plus beau de tous est celui où l'univers sort du chaos : on y voit tout l'enthousiasme poétique que comporte une pareille composition. L'attitude du Père éternel ne peut se rendre par la parole, encore moins par l'écriture. Jules le Romain a complété cette suite de voûtes sur les dessins du même peintre, c'est la continuation du même sujet où le Tout-Puissant est représenté plaçant dans le ciel la lune et le soleil, semblant pousser des pieds la terre vers sa place. Dans une autre il sépare l'eau d'avec la terre, et dans un dernier il crée les animaux. Ce premier travail, fruit du génie de Raphaël, est tellement estimé qu'il a donné le nom du peintre à tout le corps du bâtiment qui a bien peu de valeur par lui-même. On reproche néanmoins à cet artiste d'avoir disposé les arabesques qui accompagnent ces conceptions d'après ceux trouvés dans les Thermes de Titus, du Colysée et de la villa Adriana. Le reproche peut être fondé, mais au moins lui laissera-t-on la gloire de l'application. La voûte suivante représente la création d'Eve; le moment où elle invite Adam à recevoir une pomme qu'elle vient de cueillir de l'arbre défendu; leur bannissement. Sur la troisième est Noé qui fait faire l'arche; le déluge universel; la sortie des animaux hors de l'arche, et le sacrifice de Noé; ces morceaux sont de Jules. Sur la quatrième est l'offrande du pain et du vin que Melchi-

sedech fait à Abraham ; la promesse d'une nombreuse postérité que le Seigneur lui fait ; ce patriarche en acte d'adoration devant les anges, et la fuite de Loth avec sa famille ; ce morceau est de Penni. La cinquième est le Seigneur apparaissant à Isaac et lui défendant d'aller en Égypte ; Abimeleck regardant d'en haut Isaac qui s'évertue avec sa femme ; Isaac donnant sa bénédiction à Jacob, au lieu de la donner à Esaü, et Esaü lui-même demandant la bénédiction à son père. La sixième, de Pellegrin de Modène, offre l'échelle de Jacob ; ce patriarche qui devient amoureux de Rachel ; les plaintes de Jacob à Laban, sur ce qu'il lui a donné Lia au lieu de Rachel, et le retour de Jacob chez son père. A la septième est le songe de Joseph ; Joseph vendu par ses frères ; le moment où il fuit la femme de Putiphar, et l'explication qu'il fait du songe de Pharaon. A la huitième est Moïse enfant, au moment où il est trouvé par la fille de Pharaon ; Dieu qui se montre dans un buisson ardent ; la submersion de Pharaon dans la mer Rouge, et le miracle de la source que Moïse opère. A la neuvième est Dieu donnant les Tables de la Loi à Moïse ; ce prophète les jette à terre à la vue de l'adoration du veau ; Dieu qui lui adresse la parole du haut d'une colonne de nuages, et Moïse qui montre les Tables au peuple. La dixième offre le passage de l'arche au milieu du Jourdain ; la chute des murailles de Jéricho ; Josué qui arrête le soleil et la lune, et la [illegible] de la terre entre les enfans d'Israël. Sur le [illegible] exercé le pinceau de Perrin del Vaga, pour [illegible] David au milieu de ses frères ; il est sacré [illegible] muël ; il coupe la tête au géant Goliath ; il [illegible] transporte les armes d'or de Syrie ; enfin il guette Bethsabée au bain. Sur la douzième est le Sacre de Salomon,

son Jugement, les Offrandes que lui fait la reine de Saba; le Temple qu'il fait bâtir. Enfin, sur la treizième sont la Naissance du Sauveur, les Mages qui viennent l'adorer, son Baptême dans les eaux du Jourdain, et la Cène avec les apôtres. Tous ces admirables morceaux ont pour cadres de charmantes bordures en arabesques et autres dessins qui ornent les arcs et les bas-côtés jusqu'au sol. Au bout de cette galerie, décorée sur les côtés en pilastres corinthiens, est une porte qui introduit au même lieu commence le se-, où se voit une suite de fres- o de Reggio; elles offrent notre les Noces de Cana, Jésus-Christ pôtres, une Madeleine; les Mar- mple, tableau de Nogari. Il est sujets, des grotesques et autres nce. Dans le troisième bras sont des faits pris du Nouveau Testament : toutes ces peintures sont ce qu'on appelle communément la Bible de Raphaël, la plupart ayant été exécutées d'après ses dessins. Au troisième étage en sont d'autres relatifs à la mémoire de Grégoire XIII : ces fresques sont de Pomarancio et de Nogari; celles du bras suivant sont de et d'Arpin. Des paysages et des sujets de géo- sont représentés dans le troisième bras. On les de Brilli et de Varèse. Plusieurs des encore à stuquer et à peindre; les circons- s font qu'ils attendront long-temps les

res de Raphaël sont quatre grandes pièces quent entre elles, et auxquelles on arrive l portique; elles sont vastes, sans aucun ameublement; aussi ont-elles une apparence de nudité

qui disparaît aussitôt qu'on fixe les yeux sur les peintures dont elles sont partout ornées. Dire que ces chambres sont toujours pleines de chevalets et d'échelles mobiles à l'usage des élèves qui journellement viennent les copier, c'est indiquer le prix des trésors qu'elles renferment. Ces chambres étaient déjà en grande partie peintes par les plus célèbres artistes du temps, sous Jules II, quand, d'après le conseil de Bramante, ce pontife appela Raphaël pour peindre, concurremment avec d'autres, un mur qui restait à faire : le sujet était une dispute sur le saint Sacrement. Jules, étonné du génie de ce jeune homme, fit suspendre tous les travaux et détruire ce qui avait été fait jusqu'alors; il voulut à quelque prix que ce fût, que tous les tableaux fussent recommencés par l'artiste dont il appréciait tout le talent. Cependant Raphaël, par respect pour le Pérugin, son maître, ne permit pas qu'on portât atteinte à une voûte qu'il avait déjà peinte.

Ces chambres, au nombre de quatre, portent le nom du tableau qui y figure le plus; elles sont précédées de deux pièces : dans la première, celle des Suisses, sont représentées différentes Vertus; dans la seconde sont les douze Apôtres de l'école de Raphaël, mais retouchés par Arpin et autres maîtres.

La première chambre est celle de Constantin; elle fut en entier dessinée par ce peintre sur un mur préparé pour une peinture à l'huile : le travail avait été déjà commencé. On voit même une tête de Léon Ier et les deux figures qui représentent la Justice et la Douceur; mais la mort, qui ne respecte rien, ayant frappé l'artiste, ce fut Jules le Romain, aidé de Penni et d'autres élèves du maître qui continuèrent le travail à fresque; ils conservèrent cependant les figures faites par

Raphaël. Le soubassement en camaïeux est de Polidore de Caravage. On estime ce genre, ainsi que les cariatides qui encadrent en partie les bas-reliefs. La voûte offre une église, devant l'autel de laquelle est un temple de Mercure renversé; un Crucifix le remplace; la statue du dieu, toute brisée, est à terre. La perspective en est parlante, mais le tout plafonne peu. Le premier tableau sur la gauche offre l'Apparition de la croix à Constantin, au moment où il harangue ses troupes marchant contre Maxence; la bataille qui se donne sur le Ponte Molle; le Baptême de l'empereur; enfin la donation qu'il fait de Rome au pape Silvestre. Il y a bien de l'ensemble dans cette composition; les figures se correspondent et sont en bon dialogue.

La [illegible] chambre, celle d'Héliodore, est carrée; elle a une [illegible] décorée en arabesque, accompagnée de [illegible] reliefs carrés et longs, d'après l'antique. Sous un chêne on voit Dieu qui parle à Moïse; l'Echelle des anges, le Sacrifice d'Abraham, et la Promesse faite à ce patriarche d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles. Le soubassement en camaïeux est décoré de cariatides qui s'accordent mal avec les arabesques. Le premier tableau de cette salle a pour sujet Héliodore, courtisan de Séleucus, roi de Syrie, qui, venant pour dépouiller le temple de Jérusalem, fut assailli par un cavalier et deux anges, fouet en main, qui le chassèrent du parvis; c'est un avis pour tout potentat qui voudrait dépouiller l'Eglise. On voit comme épisode, dans cette composition, Jules II qui, présent dans le [illegible] une pareille punition, manifeste qu'il est prêt [illegible] tort envers l'Eglise. C'est un caprice du pontife qui fait anachronisme, en montrant qu'à l'exemple d'Ononias ce souverain avait délivré l'état ecclé-

siastique de plusieurs usurpations faites sur le patrimoine de saint Pierre. Le second tableau offre le fait arrivé à Bolsène, à l'égard d'un prêtre doutant de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie qu'il venait de consacrer : il vit, à la fraction, des taches de sang sur le corporal; miracle dont la mémoire fut perpétuée par l'institution de la Fête-Dieu, sous Urbain IV. Le tableau est groupé en figures du meilleur caractère; le coloris en est vigoureux. Jules voulut y être représenté entendant la messe; mais la surprise ne paraît point sur son visage comme sur celui des autres. Les accessoires sont du meilleur goût. Le troisième est la Fuite d'Attila à l'apparition de saint Pierre et saint Paul dans le ciel, s'avançant tous deux en brandissant une épée pour combattre contre lui; le pape Léon Ier arrivé sur sa mule, suivi des cardinaux; le massier qui est au devant, sur un cheval blanc, est le portrait de Pierre Le Pérugin: toutes les figures sont d'un beau caractère. Le quatrième tableau offre un double sujet; c'est, d'une part, saint Pierre dans sa prison, un ange qui le réveille au milieu des gardes endormis; c'est, de l'autre, le même saint qui descend de la prison et qu'un ange conduit : si le saint paraît chétif, l'ange est du plus bel effet; on le dit de Raphaël. On est étonné en considérant comment le peintre a si heureusement exprimé les effets de quatre lumières différentes, savoir, celle de l'ange dans la prison, celle du même personnage dehors, celle de la lune au milieu d'un nuage, et enfin celle d'une torche que tient en main un soldat, et qui se réfléchit sur son armure.

La troisième chambre est celle de l'école d'Athènes, dont le plus beau tableau offre un gymnase ou lieu d'étude : la scène est un magnifique portique riche

en architecture; au milieu d'une espèce de tribune élevée sur quatre marches sont Platon et Aristote entourés de leurs disciples; à l'opposite sont Socrate et Alcibiade raisonnant ensemble; plus bas Pythagore au milieu de son école : Diogène n'y est point oublié. On voit chacun de ces personnages avec leurs attributs, qui servent à les indiquer. Parmi les philosophes qui sont auditeurs se reconnaissent plusieurs portraits des personnages les plus distingués qui vivaient du temps du peintre : celui qui, incliné, dessine sur une petite table avec un compas une figure exagone, sous l'apparence d'Archimède, est le portrait de Bramante Lazzari, célèbre architecte et parent du peintre; le jeune homme appuyé là et disposé comme écoutant attentivement, est Frédéric II, duc de Mantoue; les autres, à gauche de celui qui tient un globe en main, sont les portraits de Sodoma et de Raphaël lui-même en jeune homme, en traçant ainsi une école de philosophie, ne se doutait pas sans doute qu'il laissait à ses successeurs une des plus belles écoles de peinture. L'école d'Athènes jouit, chez les artistes, de la plus grande réputation, sous le rapport de l'invention, de l'ordonnance et de la perspective : les pensées sont belles, les traits de chaque philosophe et le geste qu'il paraît faire caractérisent la doctrine qu'il développe; les deux figures principales sont avantageusement situées; le coloris est suave, les draperies d'un bon style, et les épisodes parfaitement étrangers au sujet. Le second tableau offre les trois grandes vertus qui doivent accompagner la Justice, savoir, la Tempérance, la Prudence et la Force. Ce morceau n'est pas d'une riche exécution, on peut dire même que la conception en pourrait être plus heureuse; en effet, si la Prudence est bien

pensée, elle est mal profilée. A côté de ce cadre en sont deux autres de moyenne grandeur; l'un, sur la droite, offre l'empereur Justinien, qui donne le Digeste à Tribonien; l'autre, à gauche, Grégoire IX, qui tend les Décrétales à un avocat consistorial. Le troisième tableau a pour sujet une dispute sur le saint Sacrement; c'est la première idée du peintre appelé pour décorer cette chambre; au milieu est un autel sur lequel est un saint Sacrement avec un ostensoir; au-dessus et en l'air une Trinité, la Vierge et saint Jean-Baptiste; aux deux côtés de l'autel sont quatre docteurs de l'Eglise, avec les SS. Pères et différens autres saints qui disputent sur ce profond mystère. L'expression n'y manque point de finesse, mais le pinceau y est sec; on voit au faire que le jeune artiste avait récemment quitté l'école du Pérugin: l'ordonnance est bonne quant au bas; elle est bien balancée dans l'unique ligne qu'elle occupe; mais la Gloire du haut offre des effets de réminiscence, et généralement parlant elle est trop gothique; les têtes des saints sont d'un assez bon caractère. Le quatrième tableau, qui est à droite au-dessus de la fenêtre, offre le Parnasse; c'est un sujet de gratitude pour la patrie du peintre : Raphaël en effet y a placé les plus grands poëtes anciens de l'Italie; il s'y est lui-même introduit auprès de Virgile et d'Homère; on y voit encore Sapho, Ennius, Ovide, Tibulle, Catulle, Properce, le Dante et Sannazar. On dit que la figure d'une des Muses sur le devant est le portrait de sa maîtresse. Au-dessous de ce tableau sont deux fresques imitant la pierre: le sujet de l'une est la découverte des livres de la Sibylle dans le tombeau de Numa; celui de l'autre est l'incendie de ces mêmes livres : ces bas-reliefs, dans le goût antique, sont d'une belle expression. Sous ces

quatre grands tableaux sont dix bas-reliefs peints en bronze doré : les quatre plus estimés représentent la prise de Syracuse, le sac de cette ville, des soldats aux pieds de la Victoire, et Moïse montrant au peuple les Tables de la Loi; ils sont du Caravage : le soubassement a une décoration légère et gracieuse; on doit particulièrement considérer les trophées en camaïeux blancs, ils sont de Perrin. La voûte est peinte sur un fond de ... or par Raphaël; elle est divisée en ... onds et quatre carrés : dans les ... ont représentées la Théologie, la Philosophie, ... et la Poésie; ce sont quatre femmes ... aux traits : les carrés offrent Adam ... Ève dans le paradis, Apollon vainqueur de Marsyas, ... gement de Salomon. Ces huit com- ... ées et méritent en effet de l'être.

La quatrième chambre est celle de l'Incendie. Le premier tableau a pour sujet la victoire de Léon IV sur les Sarrasins au port d'Ostie, quand ils tentèrent d'en faire une bourgade mahométane, aux portes de la capitale : il ne passe point pour être de Raphaël, mais bien de son école. Le second, qui est vraiment de sa touche, offre le faubourg du Saint-Esprit tout en flammes : malheur qui arriva en 817 sous ce pape. Ce tableau, qui a ... souffert, a été retouché; l'auteur de l'... a néanmoins respecté deux divinités égyptiennes qui ... dans les angles. Ce tableau offre beau- ... naturelles : c'est une fille qui porte ... homme qui se laisse glisser d'une mu- ... femme éperdue levant ses bras vers le pape ... paraît à une tribune; dans un enfoncement ... groupe sous un caractère d'imploration. Il y a beaucoup d'effet quant à l'ensemble; mais les couleurs tien-

nent un peu trop de la brique. Le troisième tableau représente Charlemagne lorsqu'il fut couronné empereur par Léon III dans l'ancienne basilique du Vatican; la composition en est confuse et mal ordonnée. Le quatrième tableau a pour sujet la justification du même Léon en présence de Charlemagne, des cardinaux et archevêques, et son jurement sur la fausseté des imputations qu'on lui faisait. La figure du pape est d'une noble contenance et dans une action convenable; les évêques sont bien groupés, bien drapés, et quelques têtes sont d'un assez bon caractère : d'ailleurs le coloris n'est point négligé. La voûte de cette chambre est du Pérugin : Raphaël, qui fit gratter la peinture des autres chambres, respecta celle-ci : les quatre ronds sont de lui; les arabesques sont agréablement pensés et bien mariés au reste. Le soubassement est un clair obscur; on y voit des princes qui ont bien mérité du saint Siége. Quelqu'intéressantes que soient ces chambres par les chefs-d'œuvres qu'elles renferment, il faut avouer qu'elles payent moins la curiosité que l'on ne s'y serait attendu; elles sont d'un genre gothique, voûtées à angles, mal éclairées, à raison de la hauteur et du peu de grandeur des fenêtres dont les vitres sont très-petites. Les sujets, trop multipliés, laissent peu de repos à l'œil, à raison de leur trop grand voisinage. Toutes les portes de ces chambres sont en bois et offrent en sculpture des ornemens d'un bon goût et bien exécutés.

Les loges, comme les chambres du Vatican, sont une mine de richesses qu'on ne peut décrire en une visite; il faut y revenir à différentes fois pour observer nombre de détails où l'on découvre des beautés toujours nouvelles. Ces beautés, quant au coloris, commencent à déchoir beaucoup de leur première fraîcheur. Les sol-

dats allemands conduits par le connétable de Bourbon leur firent beaucoup de tort, lorsque, logeant au Vatican, ils allumèrent des feux dans les pièces que leurs chefs auraient dû faire respecter. Mais n'a-t-on pas vu de nos jours les soldats du général Mack se comporter encore plus indécemment, et laisser dans la bibliothèque du Vatican des preuves de l'esprit vandalique qui les conduisait, lorsque dernièrement ils entrèrent dans [illegible] ? En revenant aux loges de Raphaël [illegible] au troisième bras, on aborde au palais [illegible] V, et terminé par Clément VIII; [illegible] emens magnifiquement peints et [illegible] salle est de toute beauté; la voûte offre [illegible] à la vie de saint Clément. Parmi ces pièces [illegible] une peinte sous Alexandre VI, où Sa Sainteté est agenouillée aux pieds d'une madone, dont la figure paraît vraiment divine; on dit que cette Vierge représente au naturel une de ses maîtresses. On voit encore dans cette partie un oratoire agréablement décoré de fresques par Fiésole; le sol comme les murs sont tout resplendissans de marbres. Ces pièces, dont l'ameublement répondait autrefois à leur ornement, sont aujourd'hui dans une grande nudité, depuis que [illegible] ont transporté leur résidence à Monte Cavallo.

CHAPITRE IX.

Musée Chiaramonte. — Pio Clémentin. — Vestibule carré. — Vestibule rond. — Chambre de Bacchus. — Portique octogone. — Salle des animaux. — Galerie des statues. — Chambre des bustes. — Cabinet. — Salle des Muses. — La Rotonde. — Salle du Char. — La Croix grecque. — L'escalier principal. — La galerie des Candelabres. — Galerie urbaine.

On ne peut parcourir les diverses distributions du Vatican désignées sous ces dénominations, sans être pénétré de reconnaissance pour les souverains qui les enrichirent de tous les chefs-d'œuvres de l'antiquité : tout y retrace les plus beaux siècles de la Grèce et de l'ancienne Rome. Qu'était donc en elle-même la majesté des lieux qu'ornaient d'aussi superbes chefs-d'œuvres, à en juger d'après ce qui nous en reste aujourd'hui? Grâces soient rendues à ceux des pontifes qui pensèrent à les sauver de la destruction en les réunissant dans une enceinte commune, et donnant ainsi à leurs successeurs l'exemple d'une estimable tolérance.

Le musée Chiaramonte doit son existence à Pie VII, protecteur des beaux-arts ; il complète celui que l'on connaît sous le nom de Pio-Clementino, avec lequel il va s'unir. L'un et l'autre, formés sous la direction de Canova, ainsi que le constate une inscription à l'entrée, occupent une très-longue galerie, faisant continuité des loges avec le Belvédère, et qui, par la beauté et la multitude d'objets qu'ils renferment, forment un

coup d'œil dont on doit la richesse aux deux souverains qui les formèrent. La première partie de cette galerie contient diverses inscriptions trouvées sur nombre de monumens et tombeaux faits sous l'ère païenne comme sous la chrétienne. Que de réflexions philosophiques ne suggèrent pas ces pièces anciennes incrustées dans la muraille, et ainsi sauvées de l'oubli qui les aurait immanquablement dévorées! Tous ces brevets d'immortalité sont rangés sur les deux côtés de la galerie, sous [illegible] à droite, *Epitaphia defunctorum no- posita.* — *Epitaphia patronorum vorum.* — *Epitaphia fratrum*, *so- um.* — *Epitaphia parentum et li- iones græcæ.* — *Omne genus.* — *ug. et priv.* — *Artifices*, *officina- es.* — *Duces exercit.*, *tribun.*, *cen- gular.*, *milites.* — *Inscriptiones solo Pii VII. P. M.* — *Consules Magg. les magistratus*, *Dignitates*, *Au- Cæsares*, *Dii Deæque et sacrorum*, nt sur son chemin on trouve en- les indices suivans. — *Monumenta* Toutes ces inscriptions, en langue sont très-nombreuses. Cette pre- usée offre en outre des sarcophages et plus ou moins bien sculptés, en- né par Pie VI, qui est de toute s funéraires, des bornes agraires; puits avec cette inscription : *Monitu s et nympharum hic puteus factus* in on remarque beaucoup de jolis encore plusieurs parties de murs qui scriptions.

Cette première partie de la galerie est séparée de la seconde par une grille qui ne s'ouvre que par le jeu d'une sonnette au son de laquelle vient le Custode. Celle-ci offre nombre de monumens de sculptures, tels que statues, bustes, bas-reliefs en partie achetés et en partie trouvés dans des fouilles; ne pouvant faire connaître tous ces objets, nous nous contenterons d'en citer quelques-uns qui méritent le plus d'attention. En commençant sur la droite est une statue de Mercure, plus grande que nature et d'un bon style; à gauche un Marc-Aurèle et un Commode nu, en héros, avec un globe et une victoire en main. A droite est un petit Pluton, assis à côté d'un cerbère; en haut sont deux beaux faunes qui dansent, et au milieu un petit Mercure, vis-à-vis, un bas-relief avec des masques assez bien sculptés. A droite est un Torse d'une très-bonne manière; à l'opposite est un groupe d'Ariane et de Bacchus, placé sur une très-belle urne ornée d'un bas-relief où se voient des Bacchanales; ce groupe est au milieu de deux superbes vases trouvés à Ostie. Suit un très-beau Mercure, faisant face à la statue d'un philosophe assis. Près de là est une statue colossale d'Antonin le Pieux; puis une statue nue de Lucius Vérus, avec un globe et une victoire en main. En face est une Vénus plus grande que nature; à droite est le dieu Mythra qui égorge un taureau. Tout près est une belle statue de l'empereur Tibère, assis; elle est presque colossale et bien conservée, d'un ciseau très-délicat; elle fut trouvée dans des fouilles faites à Piperno. Suit un Silène avec un tigre au milieu de deux faunes. Tout près est une tête colossale d'Isis, ou une Cybèle voilée, avec d'élégans colliers au cou; cette tête était avant dans le jardin du palais Quirinal. A droite est une statue colossale d'An-

tinoüs, et auprès, une tête de Neptune; puis une statue de la Fortune, voilée et plus grande que nature; elle a été trouvée dans des fouilles à Ostie, elle est bien conservée; à côté, une prêtresse d'Isis; ensuite une statue de Diane, plus grande que nature, elle semble courir; non loin est une Vénus Anadiomène, voisine d'un groupe de Bacchus avec des Bacchantes. A droite, un excellent buste de Pallas, au-dessus, un petit fragment de Junon et de Thétis. Suit une très-belle cariatide [illegible]; à ses côtés sont Silène et Faune; [illegible] est une belle statue représentant la Paix, [illegible] enfant et une corne d'abondance. En haut [illegible] tête qui semble être un Bacchus couronné [illegible]. Au fond de cette galerie sont quelques [illegible] compagnées sur les côtés de deux colonnes [illegible] blanc et noir. Volterre a orné de quelques [illegible] les murailles et la voûte; à la dernière [illegible] ches est une grille en fer qui ferme la communication entre le musée Chiaramonte et le [illegible]

[illegible] Clémentin est vraiment le répertoire [illegible] qui contient les beaux-arts, et notamment la sculpture, dans [illegible] nps heureux où florissaient la Grèce et [illegible] Tout ce qui a pu en être découvert dans [illegible] ol romain et des lieux où le saint Siége [illegible] que pouvoir, y a été amené et placé par [illegible] s la meilleure position pour en faire ressortir [illegible] tés. Là se voient convertis sous toutes [illegible] marbres les plus brillans; le granit [illegible], le porphyre, le basalte, le lapis-[illegible], le serpentin, le vert et le rouge antique, l'albâtre [illegible] généralement toutes les pierres sur lesquelles le ciseau, conduit par une main habile, a eu le plus de

succès. Tous ces chefs-d'œuvres ornaient des cirques, des places publiques, des thermes, des tombeaux, des théâtres, des amphithéâtres, des temples, des basiliques, et même les maisons et les jardins des particuliers, aussi-bien que les palais des empereurs. Le temps, qui dans sa marche lente mais irrésistible déroule tous les événemens, a fait tomber tous ces édifices; mais il a respecté la main-d'œuvre des artistes pour nous exciter au sentiment de l'admiration. L'antiquaire trouve dans ce sanctuaire des beaux-arts de nombreuses ressources pour confirmer des faits relatifs à l'histoire, les statuaires, une foule de modèles propres à diriger leurs industrieux efforts pour parvenir à la perfection, l'architecte, une majestueuse disposition de bâtimens où la pensée se manifeste avec luxe dans la formation de ces vestibules, de ces salles, de ces galeries et de ces cabinets, en sorte que ce lieu, enrichi, sous Ganganelli, par tous les beaux-arts, ne peut que plaire à ceux qui savent en apprécier les richesses. Il est vrai que le pouvoir des armes en a fait passer quelques-unes qui ornent aujourd'hui le musée de Paris, mais des plâtres bien proportionnés remplacent les vides; on ne peut donc guère se plaindre de ce qui a été enlevé. Voulant esquisser les richesses qu'offrent ces monumens qui ornaient tant d'édifices publics et particuliers, suivons l'ordre des lieux qu'ils occupent aujourd'hui. Nous y verrons dans toute leur majesté les dieux et les déesses du paganisme, les demi-dieux de la fable, les héros de l'antiquité, et tous ces grands personnages dont la Grèce et Rome tirèrent leur plus grand lustre.

Le vestibule carré. En tenant toujours la droite on y voit une matrone couchée sur un lit, un petit Amour à sa tête et un autre à ses pieds. Près de la fenêtre se

voient tous les objets découverts en 1780 dans le tombeau des Scipions, à la vigne Sassi, près la porte Saint-Sébastien; ils sont très-nombreux et furent faits pour les membres de cette famille qui avaient leur sépulture en cet endroit. Au milieu de ce vestibule est placé un plâtre de ce célèbre morceau, connu sous le nom de Torse du Belvédère. C'est un corps d'Hercule qui est sans bras et sans jambes, et d'une telle perfection, que ce fut sur lui que Michel-Ange forma son [illegible] onc est si achevé qu'il s'est toujours [illegible] on des plus grands artistes. Il paraît, [illegible] ion grecque placée dessus, que ce travail [illegible] Apollonius, fils de Nestor l'Athénien : ce [illegible] aujourd'hui le musée de Paris. Les [illegible] voûte et des murailles de ce vestibule [illegible] Udine; elles furent, les unes entière- [illegible] et d'autres restaurées par Unterperger. [illegible] vient au

Vestibule rond. Le milieu est occupé par une vasque [illegible] un marbre précieux tirant sur le violet. [illegible] quatre niches carrées où se trouvent quatre [illegible] s, dont quelques-unes sont fort estimées [illegible] eries. Au-dessus de ces niches se voient [illegible], un desquels représente Pluton avec [illegible] uvé à Ostie. A la voûte se voit un mé- [illegible] obscur dans lequel est exprimée l'Église [illegible] Rome le trirègne; il est d'Unterperger. [illegible] us un très-beau sarcophage qui représente [illegible] chique.

[illegible] Bacchus. Au milieu de cette pièce, qui [illegible] t le beau groupe de Bacchus, soutenu [illegible] Ce morceau antique, très-bien conservé, [illegible] Muréna, terre de la maison Giraud.

Près de la fenêtre est la devanture d'un grand sarcophage représentant un port de mer; il fut trouvé dans la vigne Muiraga, sur la voie Appienne. Sur le mur opposé est un grand bas-relief, autrefois faisant partie d'un sarcophage, il est plein d'érudition. On y voit un poëte assis vis-à-vis une femme morte, représentée sous la figure de Terpsichore, accompagnée des huit autres Muses. Aux coins de cette chambre sont deux piédestaux modernes sur un desquels est placé un fragment de statue drapée qu'on dit être Pluton. Dans le fond et sur une porte est un masque colossal.

Portique octogone de la cour. Il est formé par seize colonnes de granit et de divers pilastres qui alternent avec huit arcs unis et autant de ronds. Ce portique offre une foule d'objets les plus curieux. A la voûte de la première arcade est un clair obscur d'Unterperger; il représente Rome soulevant le Génie des beaux-arts. En le contournant, à droite, on voit une colonne d'un granit fort rare près une autre de marbre blanc, ornée de pampre et de raisin; toutes deux sont d'ordre dorique. Sous l'arc suivant est un grand sarcophage de marbre blanc, orné de très-beaux bas-reliefs représentant des danses bachiques; il fut trouvé dans les fondations de la nouvelle sacristie du Vatican. Au-dessus est encaissé dans le mur un pied de table avec deux griffons et deux faunes; en face est un grand morceau de colonne de marbre d'Afrique coralliné. Suit un hermès à deux faces. Vient ensuite un sarcophage en marbre qui, bien qu'il ne soit point historié, mérite cependant considération, pour avoir été celui du père de l'empereur Héliogabale, ainsi que l'indique une inscription grecque et latine. En entrant dans le premier cabinet on voit à droite un sarcophage sur

lequel est représenté Oreste surpris par les Furies après avoir tué Egiste et Clytemnestre; le même réfugié sous l'autel d'Apollon : sur celui-ci est encaissé dans le mur un autre bas-relief représentant un triomphe bachique. Dans la niche suivante est le plâtre d'une des plus belles statues de ce muséum, c'est l'Antinoüs du Belvédère; mais ce n'est réellement qu'un Mercure à qui le temps a ravi ses symboles qui en d'autres sont restés intacts; la grâce de ses formes, la justesse de ses parties, engagèrent Le Poussin à en tirer les proportions

là est un sarcophage, avec des figures de le milieu et aux angles; son couvercle -reliefs qui représentent des monstres ui-ci est un cinéraire d'albâtre de Vols-bien conservé. Dans les deux niches de l'arc sont les statues de Mercure et

quittant ce cabinet et en suivant le droite, est un sarcophage où est repré- accompagné de toute sa suite, rencon- out près est un autre sarcophage orné où sont figurés des exercices de cirque, es Génies; dessus est une Fortune plus re. A côté du mur suit un sarcophage qui offre un vieillard ayant un bonnet nouillé devant son vainqueur; ce sarouvercle qui lui est étranger; il repréulpture les quatre saisons: l'élégance et ravail n'ont point d'égal; ce morceau fait rte de ce qui manque. Sur le mur est as-relief où Cérès et Diane combattent s : il était à la villa Mattei. Vis-à-vis, sous pondant à la cour, est une cuve de belle, avec une autre dont il sera parlé en

son lieu, fut trouvée dans les jardins de Saint-Césaire, vers la porte Saint-Sébastien. Suivent deux hermès, l'un vis-à-vis de l'autre, un avec une tête inconnue, et l'autre avec une qu'on croit être de Pythagore. Dans la grande niche suivante est placée une statue plus grande que nature, elle offre la femme d'Alexandre Sévère, sous la forme de Vénus, avec Cupidon; à la base est inscrit, *Veneri felici sacrum Salustia, Helpidius D. D.* Sous l'arc, vis-à-vis cette niche, est un petit cinéraire avec l'inscription : *Q. Vitelli.* On y admire encore un très-bel hermès d'Hercule, jeune, couronné de pavots; il fut trouvé dans la villa Adriane. Suit un très-grand sarcophage où est représenté Achille qui tue Penthésilée, reine des Amazones. Il était déjà dans la villa du pape Jules. Sur lui est encaissé dans le mur un bas-relief de deux femmes mortes, accompagnées de quatre Muses; un hermès de Platon et un sarcophage avec des génies sont auprès. Vis-à-vis, sous l'arcade, se voient une cuve de basalte noir, et une autre de vert; tout près est un autre sarcophage avec des génies, des festons et des hermès.

En entrant dans le second cabinet, à côté de la grande niche, se voit un sarcophage orné de têtes de lions, et dessus est encaissé dans le mur un autre bas-relief d'Achille qui tue Penthésilée; il est moins grand que l'autre et en tout semblable. Ce qui fait le plus bel ornement de ce cabinet est le plâtre de la fameuse et incomparable statue connue sous le nom d'Apollon du Belvédère, et dont on voit actuellement le prototype à Paris. Cette statue fut trouvée à *Antium*, sur la fin du quinzième siècle, et fut placée dans le Vatican par ordre du pape Jules. Cette sublime statue est avec juste raison regardée comme le chef-d'œuvre de ce

qu'on connaît de plus parfait dans le genre grec; on y voit exprimé tout le beau idéal; l'ensemble est humain et indique néanmoins le caractère de la divinité. Vient après un sarcophage orné de bas-reliefs où l'on voit les génies des quatre saisons; sur le sarcophage ébauché se voit la manière des anciens sculpteurs qui avaient coutume d'ébaucher leurs figures sur les urnes préparées pour la vente, et qu'ils terminaient aussitôt qu'ils avaient trouvé un acheteur. On voit dans le milieu de celui-ci une figure avec une toge achevée; le visage seul n'est pas fini. Dans le mur au-dessus est encaissé un très-beau bas-relief avec quatre figures représentant une cérémonie isiaque; il a été pris dans la cour du palais Mattei. Sous l'arc, vis-à-vis ce cabinet, se voient dans de petites niches latérales les statues du dieu des Jardins, et d'Hercule jeune, avec une corne d'abondance.

En sortant dehors, dans le portique, se voit un sarcophage qui offre la fable d'Endymion et de Diane. Suivent vis-à-vis deux hermès, et à côté un autre d'Aristote, et devant le mur un autre sarcophage où se voient des néréides qui portent les armes d'Achille; sur lui est un fragment de nymphes assises sur un monstre marin : c'est un assez bon travail. Au-dessus est encaissé un grand bas-relief qui a été une devanture de sarcophage; elle représente un temple avec des génies, et le portrait de quelques personnages romains. Sous l'arc se voit de plus un gros morceau de colonne de porphyre avec une base moderne sur laquelle est un bouclier, ou mieux un médaillon antique en marbre, et historié des deux côtés; à l'un est une Bacchante, à l'autre un autel entre deux pins. Non loin est un cippe inscrit *C. Pomponio.* Aux côtés de l'arc,

par où l'on passe à la salle des Animaux, se voient deux superbes colonnes d'un vert antique très-vif, avec leur base et chapiteaux composés; elles sont d'une main moderne : deux grands chiens d'un excellent ciseau, l'un pris du palais Pietrini, et l'autre des excavations de Castro Nuovo. En haut est un bas-relief triangulaire où se voit Hercule avec ses armes, une tasse, et près de lui est un porc. Dans le milieu de la voûte de cet arc est un clair obscur représentant le Tibre et la Renommée qui répand le nom de Pie VI; il est d'Unterperger. Continuant le tour du portique, on voit en avant du mur un sarcophage où est une bataille contre les Amazones. Sur le mur est encaissée une devanture de sarcophage où sont quatre figures sépulcrales; après deux hermès inconnus, vient un troisième avec une tête d'Homère, et tout près est un sarcophage où est figuré l'enlèvement des filles de Leucippe par Castor et Pollux; au-dessus et dans le mur on voit un bas-relief mithriaque avec l'épigraphe *Soli invicto Deo, etc.*; vis-à-vis est un sarcophage orné de bas-reliefs : sur celui-ci est le simulacre d'une Bacchante ou d'une nymphe endormie.

C'est dans le cabinet suivant que se voit dans une niche le plâtre du célèbre groupe de Laocoon avec ses deux enfans, trouvé aux thermes de Titus, sous le pontificat de Jules II; il est actuellement à Paris. Ce groupe sublime est supérieur à tout autre ouvrage, par le choix des formes, la beauté de sa composition, et surtout par la juste expression de la plus forte douleur que ces trois figures ressentent dans toutes les parties de leur corps, et par le contour et les morsures des deux énormes serpens envoyés par Minerve. Ce travail est l'ouvrage de trois excellens sculpteurs dont Pline fait

mention, savoir, Agésandre, Polydore et Athénodore de Rhodes. Un bras manquait, Michel-Ange tenta de le réparer, et avec d'autant plus de raison qu'on avait la figure entière du groupe sur le revers d'une médaille. Le travail était déjà dégrossi, mais il l'abandonna, vu l'incapacité qu'il se sentait pour réussir dans son entreprise. Bernin, plus hardi, a exécuté le projet en terre cuite, comme il existe aujourd'hui. Tout près se trouve un beau sarcophage, dont la sculpture offre les enfans de *Niobé*, *à qui* Diane et Apollon lancent leurs flèches : vient un très-beau sarcophage, avec quelques bas-reliefs [illegible] importance; au-dessus, dans le mur, en est un autre où sont deux Bacchantes; dans les deux niches aux côtés de l'arc sont deux statues, une de Polymnie, et l'autre d'une nymphe trouvée près le temple de la Paix. Sur la partie du mur est une tête de guerrier imberbe avec un casque; on y voit également un sarcophage avec les génies de Mars; au-dessus, dans le mur, est un bas-relief représentant Hercule avec Thélephe enfant et la biche, et aussi Bacchus soutenu par un faune. Vers la cour est une birème votive avec bas-relief; sur elle est un fragment de colonne, avec une inscription grecque en l'honneur de Trajan ; et de plus un éperon de vaisseau trouvé dans les marais Pontins. En avant du mur est un hermès d'un philosophe inconnu, et une grande cuve de granit blanc et noir trouvé dans la villa Adrienne; au-dessus est un joli bas-relief représentant la pompe d'un sacrifice avec des personnages romains en robe. Vis-à-vis et sous l'arc est une autre cuve de granit rouge : suivent deux hermès, l'un vis-à-vis de l'autre, avec une tête de Socrate, et l'autre une tête de Bacchus. Dans la grande niche suivante est placée une statue du génie d'Auguste; elle a une robe, un

voile, une patère et une corne d'abondance; elle est plus grande que nature : vis-à-vis, sous l'arc, est une petite urne sépulcrale ornée de festons et de figures : suit un hermès d'Épicure, et une grande cuve de granit rouge. Dans le mur est encaissé un grand fragment de bas-relief représentant Rome au moment d'accompagner un empereur victorieux : peut-être ce morceau vient-il de quelque arc de triomphe. On voit tout près un hermès avec une belle tête d'Antisthène, qui fut aussi trouvée dans la villa Adrienne : vis-à-vis et sous l'arc est une autre cuve de granit rouge et un sarcophage, ornés de néréides et de tritons : vis-à-vis est un petit sarcophage avec un enfant couché sur un couvercle, et un génie à ses pieds; autour de l'urne sont représentés les génies des Muses.

En entrant dans le cabinet suivant on admire dans la grande niche la célèbre statue de Persée tenant une tête de Méduse, ouvrage sorti de la tête et du ciseau de Canova. Elle est la première que Pie VII fit placer dans ce lieu, et, pour lui donner un effet de lumière plus avantageux, on a fait quelques changemens dans la disposition du local, afin que la statue soit éclairée d'en haut. Les deux pugilateurs voisins sont admirables par leur expression et leur fini : ils sont du même auteur. Près et hors du cabinet, dans le portique, se voit au milieu un sarcophage avec des bas-reliefs. On y voit encore un hermès avec une tête inconnue, un sarcophage avec bas-relief, où est représentée la fable de Protésilas et Laodamie : le sujet est rendu par l'âme qui sort du corps de Protésilas et Mercure qui la reçoit, et par la faveur qu'obtient Laodamie d'en revoir l'ombre. Au-dessus et dans le mur est un bas-relief avec des faunes et des griffons, pareils en tout

à ceux qu'on observe au commencement de ce portique. Vis-à-vis est un morceau de colonne de porphyre bréché et une colonne dorique de porphyre rouge, vert et violet, rare par rapport à la variété des taches.

Ayant fini le tour du portique intérieur et passant dans la cour, sous des arcades rondes se voient huit masques colossaux, et sous les autres huit arcs égaux, soutenus par seize colonnes de granit, sont huit bas-reliefs : ils représentent un sacrifice à Mithra, Ulysse qui reconnaît Achille arrivant à Scyros, en présence de Déidamie; Apollon et Minerve avec les Muses, les Bacchanales, différens Génies, et le dernier, la pompe nuptiale de Bacchus et d'Ariane. De ce portique on passe à la

Salle des Animaux : elle fut construite d'après les dessins de Simonetti. A droite elle donne entrée à la galerie des statues, et de front à la salle des Muses : elle est partagée en deux par un très-beau vestibule formé de pilastres et de quatre colonnes de granit; le sol de ce vestibule est couvert d'anciennes mosaïques : dans celle qui est à l'entrée se remarque un loup; dans celle du milieu, parmi différens oiseaux et arabesques, est un aigle qui dépèce un lièvre; au *centre* de la pièce est une partie de mosaïque répartie en douze cadres, où sont représentés des animaux, des poissons, des fruits de différentes espèces; au-devant de cette mosaïque est la statue presque colossale de Tibère assis. On peut comparer ce lieu à celui où les animaux, à peine créés, entouraient l'Éternel pour recevoir ses ordres. La férocité de ceux des forêts se manifeste sur chacune de leurs figures; on y voit leur colère dans leurs combats; on y admire la douceur de ceux que l'homme est parvenu à dompter, tant pour contribuer à son agrément que pour l'aider dans ses travaux : ils

semblent éprouver toutes les passions relatives à leurs espèces : le cheval paraît vouloir hennir, l'âne braire, le mouton bêler; l'oiseau vorace semble agiter ses ailes pour planer et saisir sa proie; ceux des étangs semblent de leurs larges pattes fendre l'onde, élément qui leur est familier. On voit dans ces eaux des poissons de toutes formes et de toutes grosseurs; les bêtes fauves, attaquées par leurs plus cruels ennemis, y manifestent toute leur rage. Les animaux sauvages des forêts, ceux des bois qui se font une guerre à mort, y renouvellent toutes les marques de leur colère. Outre ces animaux sortis des mains de l'Éternel, on en trouve de fabuleux que les hommes ont imaginés selon leur caprice. Ces animaux se présentent sous toutes sortes de couleurs, à raison de la matière dont ils sont formés : ici c'est du rouge, du vert, du jaune antique; là c'est la blancheur éblouissante du marbre de Carrare, le laiteux écaillé, ondulé de l'albâtre, le noir brillant, le gris du basalte, la brèche orientale, et généralement toute pierre dont le grain, docile au ciseau, se laisse convertir sous la forme que l'artiste a voulu lui donner. Les bas-reliefs qui sont dans cette salle sont de même style : ici c'est un groupe trouvé à Tivoli, représentant le sacrifice de Mithra, exprimé sous la figure d'un Persan égorgeant un taureau; là un centaure avec un petit Amour sur le dos; ailleurs un taureau qui enlève Europe; enfin le plus grand nombre de sujets mythologiques où les animaux jouent un rôle. L'autre portion de la salle n'est pas moins riche en ce genre : mais ce qui attire le plus les regards est un groupe représentant Hercule qui tue le triple Géryon et lui ravit les bœufs à Erycie. Dans une niche, entre deux colonnes de granit, est un plâtre de la célèbre statue de Méléagre, de Pichini : il offre ce héros

nu avec sa chlamide, tenant la tête du sanglier de Calédonie et un chien : le tout bien conservé; un autre groupe représentant Hercule tirant Cerbère de l'Averne; enfin on voit au milieu de cette salle le plâtre de la belle statue colossale du Nil, entourée de seize petits enfans qui indiquent les seize coudées de crue nécessaires pour féconder l'Egypte : autour sont le sphynx, le crocodile, l'ichneumon; et à la base différentes choses utiles pour la navigation du Nil et relatives aux productions de l'Egypte. L'original fut trouvé vers le commencement du seizième siècle, près l'église de la Minerve, ainsi que celle du Tibre, placée dans la cour des statues.

Galerie des Statues. Le plus grand nombre des objets qu'elle offre sont dus à un ciseau grec qui date de ces temps brillans où les arts florissaient à Athènes avec la plus grande vigueur. Les artistes qui rivalisaient de moyens pour éterniser leur nom par les plus beaux chefs-d'œuvres fournissaient alors non-seulement aux jouissances de leurs concitoyens, mais encore à celles des étrangers qui voulaient orner leurs villes de quelques-uns de leurs plus beaux morceaux. Grâces soient rendues aux Romains, qui dans leurs incursions dévastatrices ont dépouillé la Grèce d'une partie de ces merveilles! ils les ont sauvées de la fureur destructive des barbares, qui ne les auraient pas plus épargnées qu'ils n'ont fait des majestueux édifices élevés dans cette malheureuse contrée. Aujourd'hui, si elles souffrent d'un emplacement qui n'a été pour rien dans la conception de l'artiste intéressé à donner tout l'effet désirable à son ouvrage, du moins elles sont, pour les amateurs présens, un moyen d'apprécier jusqu'où les anciens portaient l'élégance et la délicatesse dans les produits de leurs ciseaux.

Pie VI a beaucoup fait, tant pour l'édifice destiné à contenir ces chefs-d'œuvres que pour les peintures qui le décorent, et que les artistes ont rendues symboliques de sés vertus. Cette galerie offre une immensité d'objets sur lesquels on ne peut s'arrêter que d'une manière fort légère : ce sont beaucoup de personnages les plus connus de l'antiquité et d'autres plus récens. On y voit particulièrement l'enlèvement de Proserpine, Ariane délaissée, Pâris en habit phrygien, une statue de la Pudeur, entourée de sa belle draperie, Minerve pacifique, ayant un casque de bronze en main. On y voit encore onze figures, dont les plus grandes sont des divinités, et les autres des hommes; une statue de Caligula trouvée à Otricoli, et ayant à son piédestal un batteur d'or; un groupe très-beau représentant une nymphe assise avec un satyre, une statue d'amazone qui tend son arc, une statue de femme avec une patère en main, et qu'on dit être une Junon, une autre d'Apollon assis et jouant de la cithare, une de Didon, une d'Adonis blessé à la cuisse; on y remarque même la morsure du sanglier: une statue demi-nue trouvée à Palestrine, et représentant une Danaïde avec sa tasse trouée, symbole de sa peine; une agréable statue de Diane chasseresse avec son chien, trouvée aux Mendicanti. Dans le fond de la galerie, entre deux colonnes de jaune antique, est le plâtre d'une très-belle statue couchée : on pense qu'elle est une Cléopâtre, mais il y a tout lieu de croire que c'est une Ariane abandonnée par Thésée sur le rivage de la mer. Enfin on voit une statue de Lucius Vérus, armé de sa cuirasse : celle-ci a été trouvée à Saint-Charles au Cours. Il est encore dans cette galerie beaucoup de bas-reliefs, de cippes, de sarcophages, et autres objets qui sont d'autant plus intéressans qu'on les a sous les yeux.

Cette galerie conduit à la salle des Bustes : ce lieu est divisé en trois parties que forment trois arcs soutenus par des colonnes de jaune antique et des pilastres d'une belle brèche. Les bustes qu'on y voit sont ceux de nombre d'empereurs et d'impératrices, de divinités, de généraux, de figures emblématiques, de thermes, de quelques philosophes, de prêtres, tous rangés par étage, dont les uns sont connus, et d'autres qu'on cherche à connaître : l'ensemble de toutes ces richesses étonne à la première vue. La loge découverte, où l'on parvient par une grille vitrée et ornée de bronze doré, en contient nombre d'autres, ainsi que des statues et bas-reliefs de divinités anciennes ; mais un lieu des plus curieux est le cabinet : on ne se lasse point d'admirer ses richesses en marbres les plus beaux. Il est décoré de huit colonnes et autant de contre-pilastres d'albâtre, pris du mont Circée : le pavé est fait d'une superbe mosaïque antique trouvée dans la villa Adrienne à Tivoli : elle offre un ornement de pampres, de fruits et de rubans, le tout exécuté avec beaucoup de goût. Après vient une mosaïque blanche : dans le vide du milieu sont quatre figures disposées entre de jolis ornemens, trois desquelles offrent différens masques scéniques, et la quatrième un paysage où se voient des paysans et des chèvres : la voûte est toute peinte à l'huile et est partagée en cinq tableaux : dans celui du milieu est Ariane rencontrée par Bacchus ; dans un des quatre compartimens est Pâris qui donne la pomme à Vénus, dans l'autre le même berger qui la refuse à Minerve, dans le troisième les Amours de Vénus et Adonis, et dans le quatrième Diane et Endymion. Ce cabinet est en outre riche en monumens anciens : ses principales statues sont un faune de rouge antique, trouvé dans la

villa Adrienne; une statue de Pallas qu'a donnée une fouille faite dans la villa Cassius à Tivoli; une belle statue de Ganymède avec un bonnet phrygien, déterrée à Quadraro, hors la porte Saint-Jean; le plâtre d'une belle statue nue qu'on croit être Adonis; un autre d'une très-belle Vénus accroupie et près de sortir du bain, trouvée à Salone près Palestrine; une belle statue de Diane posée sur un cippe. Outre ces statues, sont nombre de bas-reliefs et décorations qui enrichissent les murs.

Salle des Muses. On peut à juste raison regarder celle-ci comme offrant un type de la plus belle architecture. Pie VI la fit faire d'après les dessins de Simonetti, dont nous avons parlé plus haut: aussi au-dessus de la porte d'entrée voit-on les armes de Sa Sainteté. C'est un octogone soutenu par seize colonnes de marbre veiné de Carrare, avec leurs chapiteaux antiques. Le sol est composé de vingt-neuf cadres exagones de mosaïques antiques: ils représentent des acteurs de théâtre. Ces mosaïques ont été trouvées dans la commune de Porcareccia. Au centre en est une grande, avec une tête de Méduse dans le milieu: elle a été fournie par une fouille faite dans le jardin Gaëtani, sur l'Esquilin. Tous les ornemens de la voûte, peinte partie en clair obscur, partie en couleurs vives, sont de Conca: ils sont relatifs aux personnages à qui la salle a été dédiée, savoir, les neufs Sœurs, et les poëtes, tant anciens que modernes, avec qui elles semblent s'entretenir; Apollon, Mercure, enfin toute la famille qui fréquente les sacrés vallons s'y rencontrent. Les sept sages n'y ont point été oubliés: c'est une des salles qui inspirent le plus de respect pour les sciences et les lettres. Dans les quatre plus grands espaces sont plusieurs su-

jets relatifs aux monumens que renferme cette salle; c'est Mercure qui raisonne avec les sept sages de la Grèce, Apollon avec quelques Muses, deux Muses parlant avec les poëtes de théâtre, Homère en compagnie des poëtes grecs, et Minerve qui descend du ciel. Dans le centre et au plus haut est peinte la fable d'Apollon et de Marsyas. On voit de plus quatre cadres à l'huile offrant les principaux poëtes épiques modernes, l'Arioste près d'Apollon, Le Tasse avec Minerve, Homère avec Calliope, et Virgile avec Thalie et Calliope, à raison des différens genres de poésie auxquels s'adonna ce prince de la poésie latine. Les colonnes qui ornent cette salle sont corinthiennes, ce qui lui donne la plus grande majesté. Les monumens qu'elle renferme sont bien nombreux : les principaux sont les statues des Muses et des sept sages de la Grèce, trouvées à Tivoli, dans la villa Cassia; nombre d'hermès offrent, dit-on, les traits de Diogène, de Pythagore, d'Epicure, d'Aristippe, d'Eschine, de Démosthène, Antisthène, de Métrodore, de Thalès, de Bias, de Socrate, de Lycurgue, de Périandre, de Zénon, d'Euripide, de Platon, de Sophocle. Les neuf Muses, encadrées de colonnes et dans des attitudes qui inspirent le génie, donnent la vie à tous ces personnages qui ont tiré d'elles toute leur renommée. Ajoutez à tous ces superbes objets nombre de bas-reliefs encadrés dans les murs, et dont le travail est du dernier fini, et l'on aura un faible aperçu des objets que renferme un lieu si intéressant.

La Rotonde. La construction de cette salle est aussi due à la magnificence de Pie VI : elle est ornée tout autour de pilastres du plus beau marbre de Carrare, avec un chapiteau élégant, d'ordre composite, sur lequel sont représentées les armes du pape. Elle reçoit le

jour par dix demi-lunettes qui règnent autour de la naissance de la voûte. Entre les pilastres sont dix niches, dont deux servent pour les portes, et les huit autres reçoivent les statues colossales. En avant des pilastres est un gros morceau de colonne de porphyre, sur qui repose un buste colossal. Le sol de cette belle pièce offre la plus grande mosaïque antique que l'on connaisse : elle fut trouvée à Otricoli, dans les thermes. A son centre est une tête de Méduse; dans une des bandes qui règnent tout à l'entour sont représentés les combats des Lapithes avec les Centaures; dans l'autre, plus large, sont des monstres marins et des tritons. La dernière bandelette la plus extérieure est aussi une mosaïque blanche et noire formant dix morceaux différens, trouvés aussi à Otricoli. Au milieu de cette belle salle est une magnifique vasque de porphyre, de quarante et un pieds de circonférence; elle est soutenue par quatre pieds de bronze doré et faits d'après l'antique. Elle avait été transportée de la villa du pape Jules au Vatican. Cette rotonde, outre beaucoup de bustes, de bas-reliefs, d'hermès trouvés à Tivoli, de têtes colossales de Jupiter prises à Otricoli, d'Adrien, prises dans son mausolée, offre encore dans ses niches une belle statue de Melpomène, que l'on a trouvée dans les ruines du théâtre de Pompée; la statue de l'empereur Nerva, trouvée dans les environs de Sainte-Croix de Jérusalem; une autre de Junon, venant des fouilles faites sur le mont Viminal et conservée autrefois dans le palais Barbérini; une encore de Junon préservatrice, vêtue d'une peau de chèvre et armée. De cette pièce on vient à la

Croix grecque : cette salle est encore un effet de la munificence de Pie VI. L'entrée est de la plus grande noblesse qu'on puisse imaginer. Les jambages de la porte

sont de granit oriental; les cariatides qui soutiennent l'architrave étaient dans la place de Tivoli. Dans la frise de granit se lit en lettres de bronze doré, *Museum Pium.* Le sol de cette vaste salle est pour la plus grande partie en mosaïque ancienne : devant la porte est celle prise à Fallerone, dans la Marca; celle qui occupe le milieu de la salle a été trouvée dans l'ancien Tusculum, au-dessus de Frascati, dans l'endroit qu'on appelle la Rufinella. Parmi plusieurs signes symboliques est un grand buste de Minerve armée. Entre plusieurs autres morceaux curieux qu'offre cette salle, est une grande urne de porphyre rouge toute d'un seul morceau, avec son couvercle semblable : on y voit sculptés des petits enfans qui vendangent, et différentes arabesques. Ce fut dans cette urne que fut déposée sainte Constance, fille de Constantin, ainsi qu'il a été dit en parlant de la chapelle voisine de Sainte-Agnès hors les murs. On en voit une plus grande encore, et qui est vis-à-vis : elle offre en relief nombre de figures équestres représentant des soldats armés et quelques esclaves. On y voit aussi les bustes de sainte Hélène et de Constantin dans les faces principales : son couvercle est orné de festons, d'enfans et de lions couchés. Ce précieux monument existait autrefois à Tor Pignatara, hors de la porte Majeure, où était le mausolée de cette princesse : ses cendres étaient dans ce monument, qui fut porté à Saint-Jean, puis ramené dans cette salle après sa parfaite restauration.

De cette salle on passe par une très-belle grille, et l'on vient à l'escalier principal : ce bel escalier a trois branches, dont la principale conduit à la bibliothèque, et les deux des côtés, beaucoup plus petits, à la galerie des candelabres. Il est décoré de vingt-deux colonnes de granit oriental, en partie rouge et en partie

blanc et noir; les marches sont en beau marbre; les balustrades en bronze; les architraves et les corniches sont ornées de sculptures. Au premier palier se voient deux statues couchées et en regard : ce sont celles de Fleuves; l'une, en marbre blanc, représente le Tigre, l'autre opposée, en marbre gris, est le Nil. Au bas, au commencement de l'escalier du milieu, se voit la porte de la Bibliothèque, dont les jambages sont en granit rouge, et la porte est fermée par une grille vitrée. Le dehors de l'entrée qui mène au Musée est très-beau : il est orné de deux colonnes de marbre cipolin; le dessin est de Camporesi.

Salle du Char. C'est une rotonde qui est sur l'entrée principale dont nous venons de parler : elle est décorée de quatre niches placées entre huit colonnes cannelées de marbre blanc. Au milieu de la chambre est un char antique en marbre assez bien sculpté : chaque niche contient une statue; c'est celle de Sardanapale, fondateur de l'empire d'Assyrie; le plâtre d'une statue voilée représentant un prêtre au moment où il va sacrifier; sa draperie est singulière; un autre plâtre de la statue de Tibère, bien drapée; une statue d'Auguste en robe, avec un livre en main. On y voit encore un Bacchus d'un excellent travail, un Alcibiade, un Apollon nu avec une lyre, un Discobole, un cocher dans un cirque.

Galerie des Candelabres. On y entre par une grille qui donne sur la salle du Char : c'est une très-longue pièce qui a été faite et ornée sous Pie VI, d'après le plan de Simonetti : elle est partagée en six parties par autant d'arcs, soutenus par deux colonnes de marbre. La première est décorée des monumens les plus antiques, tel qu'un prêtre égyptien agenouillé et priant devant une petite chapelle posée à terre, et où est une petite

figure d'or : un cippe lui sert de piédestal. On y voit pour inscription : *Claudiæ Sp. E. Victorinæ ;* un canapé d'albâtre trouvé à Otricoli, un cercopithèque en pied d'un vert très-rare ; un épervier égyptien avec des yeux d'opale, sur une petite colonne de jaune antique ; une Iris assise, qui allaite Orus enfant ; plusieurs candelabres. La seconde offre un vase d'un porphyre vert très-rare, un satyre charitable qui ôte une épine du pied d'un faune ; un autel orné d'un bas-relief où est représentée une pompe isiaque : il était dans la villa Mattei : une Diane d'Ephèse, en marbre ; nombre de candelabres, de vases, d'autels et autres, en si grande abondance, qu'il est impossible de les mentionner tous, quelque patience qu'on puisse avoir dans le dénombrement. Il en est de même des quatre autres parties, dont la dernière mène à la Galerie urbaine. C'est une grande pièce qui se distingue par ses richesses en stucage et en peintures : celles-ci offrent beaucoup d'arabesques entre les croisées et à la voûte, où l'on voit en outre nombre de sujets encadrés. Dans les entre-croisées sont divers tableaux offrant des vues des principales villes du domaine papal, des cartes de l'Italie moderne entre les mers Adriatique et Méditerranée, de la Ligurie, quelques-unes de l'Italie ancienne. La galerie donne sur une autre, d'où l'on a vue sur le mont Marius. Pour avoir une complète jouissance de tous ces objets, il faudrait que ce Muséum magnifique fût organisé comme celui de Paris ; que les objets fussent marqués de numéros qui se rapportassent à un livret ; que seul avec son index on pût, à volonté, les aller considérer. Il n'en est point ainsi : il n'y a qu'une ou deux personnes pour le service ; elles se hâtent d'aller vers ceux qui arrivent. Chaque fois que l'on se présente à la grille d'entrée, il

faut sonner et resonner pour faire venir le gardien, et, quand on sort, fouiller à sa poche, ce qui écarte beaucoup de curieux qui sont obligés de vivre d'épargnes.

CHAPITRE X.

Le Capitole. — Le palais Sénatorial. — Le musée Capitolin. — Le palais des Conservateurs.

Le Capitole, ou Campidoglio, est un des plus beaux monumens, et l'un des plus avantageusement situés que l'on puisse voir dans la Rome moderne; il s'élève majestueusement du mont Capitolin, autrefois si surchargé de temples qu'il semblait être l'hospice de tous les dieux (1). Son nom lui vient de ce qu'en travaillant aux fondemens du temple de Jupiter, sous Tarquin l'Ancien, les ouvriers trouvèrent la tête d'un certain Tolus, encore teinte de sang; ce qui fit donner à l'édifice le nom de *Capitolium*, c'est-à-dire *Caput Toli*. Quel souvenir ne réveille point ce lieu chez ceux qui se reportent au temps où la majesté romaine était dans sa plus grande splendeur! Là, la puissance de ce vaste empire se réunissait comme à un centre, et des assemblées qui s'y tenaient partaient ces édits porteurs de la foudre chez les peuples éloignés qui refusaient de se ranger sous leurs lois. C'était aussi là que les Scipions, les Pompées, les Césars, victorieux,

(1) Ce mont, dans son premier état, avait deux sommets : sur l'un est aujourd'hui l'Ara-cœli, et sur l'autre le Capitole; le vallon qui lui est interposé, et dont on voit encore les indices, quoique beaucoup comblé, se nommait l'*Intermontium*. C'est celui qu'occupe la statue équestre de Marc-Aurèle.

revenaient déposer les trophées, indices du pouvoir de leurs armes, et qu'ils les offraient aux dieux protecteurs de la patrie. Dans des salles publiques, après leur mort, respiraient encore sur leurs socles ces grands hommes qui avaient servi l'Etat, et qui de nouveau semblaient animer l'ardeur de leurs successeurs. Le temps n'épargne rien, il nous ravit même jusqu'aux illusions que le souvenir de ces beaux jours pourrait encore nous donner. Grands, qui élevez des palais pour survivre à vous-mêmes, venez au Capitole et lisez sur son sol la vanité de vos espérances. Vous ne verrez plus de tout ce magnifique ensemble que quelques restes d'une ancienne muraille faite de très-grosses pierres qui soutiennent encore le palais du Sénateur, du côté de la Cordonata, et un autre derrière celui des Conservateurs. Là, où s'élevait avec tout le luxe de ses colonnes le temple de Jupiter, bâti par Tarquin le Superbe, se trouve la modeste église d'Ara-cœli, dont les voûtes sont supportées par vingt-deux colonnes de granit égyptien, reste du monument qu'elle remplace. Ici, où se voit le palais Sénatorial, étaient les comices, les archives qui contenaient plus de quatre mille tables de bronze sur lesquelles étaient écrits les décrets et plébiscites du Sénat; la bibliothèque et l'athénée, grande salle où s'enseignaient les arts libéraux, et où l'on venait réciter des pièces de vers et d'éloquence. Sur le rocher, aujourd'hui *Monte Caprino*, furent la petite maison de Romulus, celle de Tatius, roi des Sabins, et celle de Manlius, nommé Capitolin, pour avoir sauvé le Capitole lors de l'attaque des Gaulois, qui grimpaient de ce côté pour venir à la citadelle. On y voyait encore un temple élevé à Jupiter Férétrien, temple orné au dedans comme au dehors des plus bril-

lantes colonnes. Ce souverain des dieux, d'une grandeur colossale, y était représenté assis, la foudre dans une main et la lance dans l'autre. Cette divinité qui, dans son origine fut de terre, était alors d'or massif et placée sur un trône d'ivoire. C'était à ses pieds que les empereurs, les consuls et les généraux, revêtus de la robe triomphale et ayant monté le majestueux escalier du Capitole, venaient déposer comme trophée les dépouilles qu'ils avaient faites sur l'ennemi. Mes yeux empressés cherchèrent partout ces richesses, notamment ces tours, ces portes d'airain, enfin toute cette main-d'œuvre qui en faisait une citadelle inexpugnable, *munitissimam Capitolii arcem et ne magnis quidem exercitibus expugnabilem*, comme s'exprime Tacite. Rien ne s'offrit à ma vue, sinon le gros mur de Peperino, contemporain de la république, et qui est loin de gémir sous la construction moderne appuyée sur lui. Ce lieu cependant conserve encore son nom; mais que les objets qu'il renferme sont loin de répondre à l'antique majesté qu'il rappelle! J'ai demandé à voir cette roche Tarpéienne d'où l'on précipitait ceux que leurs crimes rendaient coupables envers la république, aussi-bien que les malheureuses victimes du despotisme, et je n'ai trouvé qu'une hauteur à pic de cinquante-huit à soixante pieds, tant le terrain a été exhaussé depuis ces temps reculés. Sur le plus haut s'élèvent de pauvres maisons de tisserands, qu'il m'a fallu traverser pour arriver sur une petite terrasse du roc, d'où sortent quelques branchages, et d'où la vue plane sur la place de la Consolation. Quelque changées néanmoins que soient les choses aujourd'hui, le Campidoglio n'en mérite pas moins encore l'attention du voyageur; mais rarement il y chercherait une ressemblance avec le

monument qu'il remplace : autre temps, autre ordre de choses.

Le Capitole du temps présent offre un monument régulier, composé d'un bâtiment moyen fondé sur les murs et les voûtes de l'ancien, et de deux latéraux séparés qu'on pourrait néanmoins considérer comme ses ailes. Celui du milieu, qu'on appelle le Palais Sénatorial, fut décoré sous le pontificat de Paul III, qui aussi fit élever les ailes d'après les dessins de Michel-Ange. Il fit ouvrir une rue vers le nord, et confia à cet architecte la confection du bel escalier qui mène d'elle au palais. Au commencement de chaque rampe sont deux sphinx de basalte égyptien ; ils sont plus anciens, dit-on, que la conquête de l'Egypte par Cambyse; ils ont vu successivement tomber l'empire des Perses, celui d'Alexandre, des Ptolémées et des anciens Romains. Que de vérités ne diraient-ils pas sur l'histoire, s'ils pouvaient parler comme ceux de La Fontaine! Ces lions furent trouvés vers l'église Saint-Étienne del Caco. Ce fut Pie IV qui les fit transporter en ce lieu où ils jettent de l'eau dans une large vasque. La rampe de chaque côté, vers le haut, se termine par un piédestal qui soutient en pied une statue colossale en marbre, dont l'une représente Castor et l'autre Pollux, chacun tenant un cheval qu'ils semblent vouloir dompter. Ces statues furent trouvées sous le pontificat de Pie IV, dans une petite place del Ghetto, quartier des Juifs, et furent transportées où elles sont maintenant, sous celui de Grégoire XIII. La place est fermée de chaque côté par une balustrade sur laquelle sont les trophées de Marius qui paraient autrefois le château de l'Eau, dite Giulia. On dit que ces trophées furent élevés au consul Marius, après la victoire qu'il remporta sur les Cimbres et

les Teutons; mais le plus grand nombre des antiquaires les regarde comme ayant plutôt été fabriqués pour Trajan, en mémoire de ses grands succès sur les Daces, et qu'ils furent par suite placés sur le château des eaux Giulia, Tepula et Marzia, en mémoire de ce qu'il avait restauré les conduits de ces eaux. Suivent les deux statues des fils de Constantin, trouvées sur le mont Quirinal, dans les Thermes de cet empereur; enfin sont deux colonnes, dont l'une, près du palais des Conservateurs, est la Milliaire, *Milliarium aureum*, qui, portant le n° 1er, indiquait le premier mille de toutes les voies qui aboutissaient au Forum. Celle qui est à l'opposite est moderne, elle fut faite pour lui correspondre; elle supporte un globe de bronze doré qui, disent quelques-uns, contenait ou contient encore les cendres de Trajan : elle était auparavant sur le sommet de la colonne de ce nom. Tous ces monumens sont en marbre blanc; mais le lichen noir qui les recouvre fait regretter l'insuffisance du moyen présenté, il y a un demi-siècle environ, à l'académie des sciences, pour préserver les monumens de la détérioration qu'il occasione.

La place du Capitole offre un carré parfait dont le milieu est occupé par la statue équestre de Marc-Aurèle : l'œil, errant sur tous les objets majestueux qu'il a en perspective, se repose avec plaisir sur l'effigie d'un prince philosophe qui pendant son règne ne s'occupa que du bonheur de ceux qu'il gouvernait. Cette statue de bronze, autrefois toute dorée, aujourd'hui plus belle encore par le caractère d'antiquité que lui donne la patine dont elle est en partie couverte, ornait la demeure de cet empereur; elle fut découverte dans une vigne voisine de Saint-Jean de Latran;

Sixte IV la fit élever sur la place de cette église, d'où Paul III la fit enlever et placer où elle est sur un piédestal fait d'un morceau de corniche en marbre pris dans le Forum Nerva. Michel-Ange, qui présida ces travaux, étonné de l'expression du cheval, ne put s'empêcher de lui crier : « Ricordati che sei vivo, e camina ». Malgré cet emphatique éloge d'un homme fait pour en imposer, ce groupe n'en a pas moins été exposé à la censure, et à cet égard on peut voir ce qu'en a dit Falconet dans l'Année littéraire, année 1773.

Le palais Sénatorial fut élevé par Boniface IX sur les ruines des anciennes archives. La composition de la façade est d'un style un peu différent de celui des deux autres corps de bâtiment ; elle est décorée d'un grand ordre corinthien en pilastres posés sur un soubassement. On la dit de l'invention de Michel-Ange, mais elle ne lui ferait point honneur. On monte au premier étage par un très-bel escalier à deux rampes, appliqué sur ce soubassement et montant à la hauteur de l'ordre. A leur naissance est une très-belle fontaine ornée de trois statues antiques ; celle du milieu, qui est dans une niche, est de marbre de Paros ; elle a une draperie de porphyre, et représente Rome triomphante : elle a été trouvée dans le temple de Castor et Pollux à Cora. Quant aux deux colossales d'un marbre grec, l'une représente le Nil, et l'autre le Tibre ; elles ont été toutes deux trouvées près le Monte Cavallo. Ce corps de bâtiment offre une très-grande salle ornée de fresques, où se tenaient les audiences du tribunal. On y voyait une statue de Paul III, une de Grégoire XIII, et une de Charles d'Anjou, et en 1793 une grande pierre qui, sous le sénatoriat de Rezzonico, fut élevée à Pie VI, qui s'était refusé aux honneurs de la statue de bronze que voulait

lui élever le peuple romain, en mémoire du courage qu'il avait montré dans les circonstances difficiles où se trouvait l'Eglise. Au-dessus étaient les appartemens du sénateur et de sa famille. Sur l'entablement règne ici, comme pour les deux autres corps de bâtimens, une balustrade surmontée de statues en pied. Le couronnement est un petit clocher qui ne résonne que dans les cas de la plus haute importance. On ne peut y monter qu'en déliant sa bourse, et l'on y jouit alors du plaisir de voir la ville, ses sept collines et les villas qui avoisinent le Campo Vaccino, et une partie du cours du Tibre : coup d'œil dont on peut d'autant moins se lasser, qu'il offre d'un côté la Rome moderne, et de l'autre beaucoup de restes de l'antique. Depuis l'établissement du gouvernement français, cette partie du Capitole n'a été employée qu'aux expositions qu'y font de leurs ouvrages les élèves de l'académie de Saint-Luc, et aux distributions des prix qu'on leur décerne. On se propose d'y établir le séjour du maire et de ses bureaux. Au plus bas de ce palais étaient les prisons dites du Campidoglio.

Des deux corps de bâtimens latéraux d'égale composition, celui qui est à droite, en sortant du palais Sénatorial, est le musée Capitolin, qui offre une riche suite de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'autels, de sarcophages, d'inscriptions en marbre et d'autres superbes monumens de l'antiquité, pouvant servir à jeter du jour sur l'histoire romaine. Clément XII, de la maison Corsini, commença cette belle collection, qui fut continuée par Benoît XIV, et que Clément XIII augmenta jusqu'à sa mort. Le bâtiment est, pour la composition comme pour l'exécution, de Michel-Ange. Il est orné de pilastres un peu trop distans les uns des autres; il est un petit

ordre au rez-de-chaussée qui porte des plates-bandes sur lesquelles posent les premières croisées; il est d'un mauvais effet. La première chose qui frappe en entrant dans la cour est une figure colossale assise; elle représente le Rhin et sert de fontaine. Elle était autrefois dans le Forum, près de l'arc de Septime-Sévère. Elle y était connue du peuple sous le nom de Marforio, dénomination qu'elle a prise, dit-on, de la prison Mammertine ou du temple de Mars, qui était voisin du Forum d'Auguste. Elle est dans une grande niche ornée de deux colonnes de granit, et de pilastres et contre-pilastres avec chapiteaux toscans; une balustrade, ornée de quatre vestales, couronne la fabrique. Aux deux côtés, sont dans leurs niches deux satyres sous forme de cariatides. Sous les portiques sont nombre de statues, de tombeaux et d'inscriptions antiques. Sous l'architrave du portique qui regarde la cour sont deux idoles égyptiennes; l'une de basalte, surmontée d'une espèce de tour ou couronne murale, ayant une branche de dattier en main; elle est accompagnée d'hiéroglyphes: l'autre est une Isis de granit rouge; elle est couronnée de lotus: ces statues furent trouvées dans la villa Verospi. Sous ce même portique sont deux autres déesses, une Minerve et une Diane, qui vient de décocher une flèche. Au fond, vers la gauche, est une grande urne sépulcrale, qu'on regarde comme celle de Septime-Sévère et de Mammea sa mère; elle est ornée tout autour de bas-reliefs; sur le devant on voit Briséis, rendue à Achille. A l'autre extrémité se voient vis-à-vis l'escalier la statue colossale de Pyrrhus, et une colonne d'albâtre oriental de la plus grande beauté; celle-ci est sur un cippe antique orné de bas-reliefs.

De là on passe dans la pièce du Canope, ainsi appe-

lée, parce qu'elle est remplie de statues égyptiennes trouvées dans la villa Adrienne, sur le lieu désigné sous le même nom. Ces statues offrent une simplicité de pose qui constitue le faire de ces anciens peuples; elles sont presque toutes en basalte ou en noir antique. On les dit provenues d'un ciseau grec; elles représentent des prêtres et des prêtresses, et diverses divinités égyptiennes. Il est dans ce rez-de-chaussée nombre d'autres figures, de sarcophages, de bustes qui ont été décrits par M. Bottari, dans son *musæum Capitolinum*. De cette partie on monte vers les pièces supérieures par un très-bel escalier, sur les côtés duquel sont incrustés dans la muraille des cadres de marbre, où sont tracés des plans de l'ancienne Rome; ils ont été trouvés au Campo Vaccino, et servaient de pavé dans un temple qu'on croit être celui de Vénus, près d'un autre de Rémus et Romulus. Le premier étage où aboutit cet escalier offre sept grandes pièces, savoir, celle du Vase, celle d'Hercule, le Salon, la chambre des Philosophes, celle des Empereurs, la Galerie et celle des Mélanges.

La chambre du Vase, autour de laquelle sont nombre d'inscriptions en marbre, depuis le règne de Tibère jusqu'à celui de Théodose le Grand, est ainsi dénommée d'un très-beau qui se trouve au milieu de la pièce : ce vase est antique, il est de marbre blanc; autour règne une ramée de fleurs délicatement sculptées. Le pied, qui est moderne, offre un autel rond sur lequel sont représentés Vulcain, Neptune, Mercure, Jupiter, et autres grands dieux ou déesses de la fable. A gauche de la porte d'entrée est un petit sarcophage, sur lequel l'on a voulu exprimer la brièveté et les accidens de la vie, représentés sur une face par le soleil qui se lève et qui se couche; Prométhée est aidé du conseil

de Minerve, symbole de la sagesse; il en reçoit une âme représentée par un papillon qu'elle lui met sur la tête. D'un autre côté, sous le char de Diane, est un cadavre avec un autre papillon qui s'enfuit, indice de la séparation de l'âme d'avec le corps. On croit que ce sarcophage servit au fils de l'empereur Macrin, que le cruel Héliogabale fit tuer avec son père. Cette pièce offre encore d'autres sarcophages ornés de bas-reliefs, divers cippes, un lutteur, un Amour qui tend son arc, et une très-belle Euterpe.

La chambre d'Hercule. On y voit ce héros combattant l'hydre de Lerne; cette statue en fait le principal ornement. Autour de cette chambre règne aussi une nombreuse suite d'inscriptions en marbre: elles suivent pareillement un ordre chronologique. On y voit une Agrippine, femme de Germanicus, assise sur un fauteuil; un Apollon debout, tenant sa lyre. Le plâtre d'une Psyché, avec des ailes de papillon; elle embrasse l'Amour : idée pleine de grâce, au défaut près de l'exécution. Le plâtre de la célèbre statue d'Antinous, trouvé à la villa Adrienne, et dont le prototype est au musée du Louvre; une belle statue de Psyché, un groupe de Vénus et de Mars, une statue de chasseur.

Le Salon. Il offre beaucoup d'objets curieux et d'une grande magnificence : c'est une statue colossale en bronze, représentant Innocent X assis; une autre de Clément XII, en marbre blanc; une Minerve, une pleureuse par état; l'empereur Adrien debout, casque en tête, tenant une épée dans une main et un bouclier dans l'autre; le gladiateur mourant, chef-d'œuvre d'un ciseau grec, et dont la restauration est due à Michel-Ange : un plâtre remplace l'original; un Faune appuyé contre un arbre, une Junon, une Pandore avec un vase

à la main, une Hygie et une Flore d'un excellent travail.

La salle des Philosophes. Elle contient une suite de personnages qui servirent les sciences et les lettres dans les temps les plus anciens. On y remarque surtout un Zénon entier, d'une beauté imposante; les bustes de Virgile, de Diogène, d'Homère, de Socrate, d'Hiéron, de Platon et autres. On y trouve de plus beaucoup de bas-reliefs et arabesques antiques, tirés du temple de Neptune, dont on voit quelques restes à Saint-Laurent hors les murs.

La salle des Empereurs. Elle renferme, comme celle des Philosophes, les maîtres des empires qui les ont bien ou mal gouvernés. Les bustes le plus à noter sous le rapport de la célébrité sont ceux de Caligula, de Poppée, de Messaline, de Julie, de Néron, de Marc-Aurèle; deux têtes d'Adrien; Sabine, sa femme, coiffée en Cérès; une Faustine, et autres figures. On y trouve de plus un Persée qui délivre Andromède, un Endymion, une Flore prise de la villa Adrienne, une grande Vénus sortant du bain. Au milieu est le plâtre d'une autre, dont le vêtement est le même qu'avait celle de Florence.

Dans la galerie se trouve nombre de statues sans prunelles, sur un petit nombre qui en a. Les premières sont de beaucoup antérieures au temps d'Adrien, époque où les sculpteurs commencèrent à en faire à leurs statues : c'est une observation faite en Italie par l'abbé Barthelemy. On voit encore beaucoup d'objets, dont l'énumération ne pourrait être d'un bien grand intérêt qu'autant qu'on serait sur les lieux pour jouir de leur vue : ce sont des inscriptions, au nombre de près de deux cents, appartenant au Colombario des affranchis

de Livie Auguste, monument découvert en 1726, sur la voie Appienne, aux environs de l'église Saint-Sébastien. Ce sont différentes statues, bustes, sarcophages, cippes, vases cinéraires; c'est une urne à huit faces, agréablement décorée, un autel dédié à Hercule : il est orné de guirlandes; un buste colossal de Trajan, et nombre d'objets plus ou moins curieux.

La salle des Mélanges. Elle fut faite en entier par Benoît XIV : elle offre plusieurs monumens antiques en marbre et en bronze, tels qu'un buste d'Alexandre le Grand; les quatre tourterelles en mosaïque, dont parle Pline; les deux Dianes d'Ephèse; une femme en marbre rouge. Près de là est un bouc qui tient une patte appuyée sur une corbeille; une Diane triforme en bronze, un vase de même métal, qui appartenait à Mithridate; nombre de bustes inconnus, et autres jolis ouvrages en marbre ou en bronze, qui donnent une idée du goût des anciens et de leurs moyens d'exécution.

Le palais des Conservateurs, en face du musée Capitolin, est ainsi appelé parce qu'il était le lieu d'assemblée de trois municipaux appelés Conservatori. Il fut commencé en 1566. Sous le portique, au rez-de-chaussée, sont deux statues, une de Jules-César, et l'autre d'Auguste, exécutée après la bataille d'Actium. A ses pieds est une proue de navire, emblème indiquant le moment où il fut affermi sur le trône; on le trouve depuis sur toutes ses médailles. Sous le portique, et plus encore dans la cour, sont quelques statues de marbre, de bronze, et quelques restes d'autres colossales, tels que deux pieds d'un Apollon de trente coudées de haut, envoyés d'Apollinée, ville d'Asie, à Rome, par Lucullus, qui la fit placer au Capitole; une tête de l'empereur Commode,

et une autre de Domitien; une antique représentant un lion qui déchire un cheval; Michel-Ange la restaura, mais depuis le groupe a souffert. Au fond de la cour, une figure colossale frappe les yeux : elle représente Rome assise et triomphante; au pied est une province, sous la figure d'une femme, dont la tête et les mains sont restaurées; de chaque côté sont deux rois captifs, en marbre noir, et deux idoles égyptiennes. Cette cour offre encore plusieurs autres objets, mais peu importans. Au bas de l'escalier qui mène aux salles est une copie de la fameuse colonne Rostrale, qui était autrefois au Forum. Elle fut un témoignage de reconnaissance envers C. Duilius, amiral, qui triompha des Carthaginois dans le premier combat naval que les Romains soutinrent contre ce peuple marin, sur les côtes de Mélazzo, deux cent soixante et un ans avant l'ère chrétienne. Elle est surmontée d'une petite statue qui représente Rome triomphante. Sur l'escalier sont Uranie et Thalie, quatre bas-reliefs bien conservés; ils ornaient l'arc de Marc-Aurèle, élevé sur la voie Flaminienne; ils sont d'une très-bonne composition, ainsi qu'un Curtius se précipitant avec son cheval dans le gouffre enflammé.

La première pièce est très-grande : elle est ornée de fresques relatives à l'histoire de Rome naissante. On y voit représentés Rémus et Romulus au pied du mont Palatin, sous le figuier Ruminal; Romulus qui guide la charrue pour indiquer, par un sillon, le circuit de Rome; l'enlèvement des Sabines; le sacrifice de Numa en présence des Vestales; le combat qui eut lieu entre les Romains et les Véiens, celui des trois Horaces contre les trois Curiaces. Ces peintures sont du chevalier d'Arpino. On trouve dans cette salle une statue

en marbre de Léon X, une de Sixte V, en bronze; un buste de Casimire, femme de Jean III, roi de Pologne, qui vécut quelque temps à Rome; une autre statue de la reine Christine.

La seconde pièce, peinte à fresque, offre encore des faits relatifs à l'histoire de Rome, à une époque plus avancée : c'est Mutius Scévola qui se brûle la main droite en présence de Porsenna, pour avoir frappé par erreur son secrétaire au lieu de lui; Brutus, ennemi de Tarquin, qui condamne à mort ses propres fils; Horatius Coclès, qui sur le pont Sublicius repousse à lui seul l'armée des Toscans; la furieuse bataille dans laquelle on chasse de Rome Tarquin le Superbe et ses adhérens. Les peintures sont de Lauretti, Sicilien, qui excellait à peindre les chevaux : aussi ceux-ci sont-ils d'un faire vigoureux. De plus, on y voit plusieurs têtes antiques, diverses statues de gonfaloniers ou de généraux, comme d'Ant. Colonne, un des généraux de l'armée navale qui défit les Turcs au combat de Lépante; du chevalier Barberini, frère d'Urbain VIII, général des troupes du saint Siége; d'Alex. Farnèse, duc de Parme, général en Flandre; de Rospigliosi, d'Aldobrandini et de plusieurs autres.

La troisième pièce est décorée d'une belle frise, où Daniel Volterre a représenté le triomphe de Marius, consul, après la défaite des Cimbres. On voit beaucoup de choses intéressantes dans cette salle, comme le buste de Michel-Ange, plusieurs inscriptions, deux belles colonnes de vert antique, trouvées dans les prisons au Capitole; le berger Martius qui s'arrache une épine du pied; un buste de Brutus, fondateur de la république, un autre d'un des douze Camille; un de Proserpine, de Diane, d'Adrien, et autres objets moins importans.

Mais ce qui attire le plus les regards est la louve qui allaita Rémus et Romulus : elle fut frappée du tonnerre à un pied de derrière le même jour que César fut assassiné, blessure dont parle Cicéron dans sa première Catilinaire, et que les Cicérons d'aujourd'hui ne manquent jamais de faire remarquer aux étrangers, montrant du doigt la portion de métal qui semble encore être en fusion. On y trouve de plus quatre tableaux représentant sainte Françoise, Romaine, de Romanelli; un Christ mort, du P. Piazza, Vénitien.

La quatrième pièce offre divers fragmens des fastes consulaires, que le grammairien Vérius Flaccus avait disposés et placés sous Auguste, dans la partie inférieure du Forum : c'est un monument curieux, et qui lui mérita une haute faveur chez ce prince. On y voit encore en bas-relief une petite et bonne statue de Rhéa Silvia et de la déesse Triformis, ouvrage grec fort estimé; et une grande tête de Mithridate, roi de Pont.

La cinquième pièce est ornée d'une frise où sont exprimés divers jeux olympiques : elle offre de plus un très-beau tableau de *Jules le Romain*, représentant la sainte Famille. On y voit aussi une tête de Méduse, une de *Michel-Ange*, faite par lui-même; deux petites oies antiques de bronze, placées autrefois au Capitole, en mémoire de celles qui éveillèrent les sentinelles lorsque les Gaulois escaladèrent la roche Tarpéienne. On y remarque encore quelques bustes, notamment un de rouge antique, représentant Appius Claudius, et un vase de bronze où est une tête d'Isis : il fut trouvé dans le jardin de Salluste.

La sixième pièce est la salle d'audience, où se trouve le portrait en pied de Bonaparte. La frise représente les actions militaires de Scipion l'Africain : elle est

d'Annibal Carrache. Aux quatre coins sont, sur leurs piédestaux, les bustes de Sapho, de Socrate, d'Ariane et de Sabine Poppée.

La dernière pièce est celle d'Hercule, ainsi nommée à raison de la statue en bronze doré de ce héros, trouvée du temps de Sixte IV dans le *Forum Boarium*, là où était l'*Ara Maxima* : c'est un antique très-bien conservé et d'une taille héroïque. On y voit de plus différens bustes, notamment ceux de Virgile, de Cicéron, d'Alexandre; un Harpocrate, et différentes mesures de vin, de blé et d'huile. Les fresques de cette salle sont du Pérugin : elles offrent les victoires de Scipion sur Annibal. En sortant de cet endroit on traverse une grande salle, et l'on arrive aux deux galeries des tableaux, qui furent commencées par Benoît XIV, lequel chargea le cardinal Valenti de se procurer les écoles qu'il pourrait avoir : les maisons Sachetti et Pio Carpi lui ont beaucoup fourni. Les tableaux y sont très-nombreux; ils sont des plus grands maîtres. Les plus distingués, dans la première, sont la Galerie de Flore, par Le Poussin; l'Allaitement de Rémus et Romulus, par Rubens; l'Enlèvement des Sabines, par Piétre de Cortone; Ariane, Vénus et Bacchus dans l'île de Crète, par Le Guide; une Cène de Subleyras, copiée en partie par sa femme; une Sibylle persique, du Guerchin; une Madeleine pénitente, du Tintoret; le Sacrifice d'Iphigénie, de Piétre de Cortone, très-beau tableau et qui malheureusement pousse au noir. Ceux qui méritent considération, dans la seconde, sont saint Mathieu, du Guerchin; la Femme adultère, de Gaudence de Ferrare; un saint Jean, de Volterre; la Défaite de Darius, par Piétre de Cortone; l'Enlèvement d'Europe, par Paul Véronèse; une Sibylle, du Dominiquin, et un saint Sébastien, du Guide. Ce digne pape, voulant augmenter l'uti-

lité de cette exposition, établit dans ce lieu une école de dessin pour le nu, et voulut que les élèves de l'académie de Saint-Luc pussent venir copier ce qui serait de leur goût dans la riche collection qui le décore.

CHAPITRE XI.

Les Palais, — le Quirinal, — de la Chancellerie, — Barbérini, — Borghèse, — Colonna, — Farnèse, — Corsini, — la Farnesine, — Celui de Médicis.

A L'ÉPOQUE où Auguste monta sur le trône il n'avait pour demeure qu'une chétive maison sur le mont Palatin, près le temple de Jupiter Stator. Sur chaque côté de la porte s'élevaient comme ornement deux lauriers, à la cime desquels était une couronne de chêne. Tel était le luxe primitif de cet illustre prince, à qui Rome dut sa gloire la plus brillante. Mais la puissance à laquelle chaque jour parvenait l'empire amenant les richesses dans la capitale, bientôt Auguste et les grands se plurent à manifester leur puissance par la somptuosité des édifices où ils faisaient leur séjour : c'était un goût qu'ils rapportèrent de la Grèce et de la Perse, à la suite de leurs conquêtes. Si l'on veut connaître jusqu'à quel point le luxe de leur maison était porté, que l'on s'arrête à l'épigramme suivante, où Martial l'indique de la manière la plus philosophique, en parlant à un riche.

Daphnonas platanonas et aerias cyparissos,
Et non unius balnea solus habes ;
Et tua centenis stat porticus alta columnis,
Calcatusque tuo sub pede lucet onyx,
Pulvereumque fugax hippodromon ungula plaudit,
Et perennis aquæ fluctus ubique sonat.
Atria longa patent ; sed nec cœnantibus unquam
Nec somno locus est, quàm bene non habitas.

Lib. XII, *Ep.* 50.

La misère la plus affreuse régnait dans toutes ces demeures fastueuses, quand Constantin porta le siége de l'empire à Bizance : toutes les richesses passèrent alors en Orient, et l'Occident fut abandonné aux barbares qui venaient pour s'emparer du reste. La chute de l'empire d'Orient, l'établissement du saint Siége à Rome, le tribut que celui-ci sut tirer de tous les peuples soumis à la croyance chrétienne, ramenèrent bientôt l'aisance et la magnificence dans la capitale du monde catholique. On est encore étonné, lorsque l'on parcourt les rues de Rome, notamment celle du Cours, d'y voir le nombre de ces palais somptueux : mais cet étonnement cesse bientôt quand on considère la quantité d'or que le culte faisait refluer vers Rome. Ainsi les papes, les cardinaux et toute la cour romaine s'enrichissaient : les familles de ces grands personnages se ressentaient toujours plus ou moins de l'aisance des chefs. Aussi nombre de papes, prenant en prédilection leurs neveux, leur firent-ils élever de majestueuses demeures, qui sont encore des plus beaux ornemens de la Rome d'aujourd'hui : mais aussi ceux-ci, à leur mort, témoignèrent-ils souvent leur reconnaissance, en leur faisant élever ces superbes mausolées qu'on voit dans beaucoup d'églises. Un grand nombre de ces palais ont pour matériaux ceux enlevés des anciens monumens publics : car il suffisait d'être pape ou de sa famille pour avoir le droit d'y aller prendre de quoi bâtir pour soi. Ainsi partout ces masses énormes destinées au luxe, ou le fruit de la piété, passèrent d'une destination à une autre, pour reparaître dans un autre édifice que celui pour lequel elles avaient été façonnées. Les voyageurs qui parcourent la Grèce en savans ne déplorent-ils point encore à chaque pas les dégradations faites aux

monumens antiques par les Vénitiens, lorsqu'ils élevaient leurs forteresses?

Les palais de Rome sont très-élevés : ils sont bâtis pour le plus grand nombre en pierres travertines ou pépérines, qui à l'extérieur ont la taille du diamant : leurs dehors sont généralement plus majestueux que leurs dedans; ainsi l'a voulu le goût fastueux du maître, et les architectes sur ce point ont bien satisfait au désir que suggérait son amour propre. Cet état de choses contribua plus à l'embellissement des rues que chez nous, où la plupart des grands, ayant honte de l'origine de leurs richesses, cherchent à les cacher dans le fond de grandes cours fermées de murs, et n'ayant de communication au dehors que par la porte cochère, qui reste toujours fermée. Les fenêtres sont le plus souvent garnies en bas de grosses grilles mal travaillées qui se déjettent au dehors : elles donnent à l'édifice l'air d'une prison. Les portes sont massives quelquefois, sans être peintes : elles sont renforcées par de gros clous de fer. Toutes sont coupées sur un de leurs battans par une autre petite en forme de chatière, par laquelle on ne peut entrer sans se courber, au risque de se rompre les reins et de se casser les jambes, en enfourchant le seuil fort élevé : mais aux palais des hautes puissances il est rare que l'accident arrive, vu que les portes en sont toujours ouvertes. On compte à Rome plus de cent vingt palais, à parler d'une manière plus rigoureuse qu'à Naples, où, pour faire honneur au maître, la plus vilaine maison qui a porte cochère prend le nom fastueux de Palazzo. Ils sont en général d'une grande beauté, et quand on envisage la ville sous ce rapport, on peut bien lui laisser, sauf

toute erreur de quantité, l'application des vers suivans, dont j'ignore l'auteur :

Qui miseranda videt veteris vestigia Romæ,
Hic poterit meritò dicere Roma fuit.
Et qui celsa novæ spectat palatia Romæ,
Hic poterit meritò dicere Roma viget.

Ces palais semblent rivaliser entre eux pour la grandeur et l'apparence extérieure : non-seulement ils ont un portier, mais encore, attenant sa loge, sont deux ou trois grandes pièces où se tiennent les intendans et autres personnes qui s'occupent de la tenue intérieure, et qui donnent leurs ordres à leurs inférieurs. Dans une de ces pièces sont toutes les clefs des appartemens et les registres destinés aux comptes de la maison, l'intendant et sous-intendant qui surveillent les domestiques. On arrive à l'escalier par un péristile, plus ou moins orné de belles colonnes en marbre ou en granit. Souvent au bas jaillissent, sous différentes formes, les eaux brillantes d'une fontaine toujours sonore, mais dont l'escalier ne tire jamais de profit ; aussi ne peut-on s'y mirer comme sur ceux de Londres ou d'Amsterdam. Les cours sont belles et spacieuses : jamais elles ne sont salies par les immondices de l'écurie ; c'est bien assez qu'elles le soient par les déjections de la famille, ou autre malheureux qui y entre à l'improviste, quand le résultat d'une chétive digestion les force à répondre au besoin d'évacuer. Elles sont souvent défigurées par les draperies que forment les chemises, les draps, les serviettes et autre linge étendu pour le séchage. Ces pendeloques contrastent un peu avec les superbes colonnes de granit qui rendent majestueuse l'entrée des palais :

mais sans contrastes il n'y a plus de beautés dans la nature, et partant plus de variété dans les tableaux.

Ces palais sont à trois et souvent à quatre étages : rarement l'escalier est éclairé la nuit : un grand nombre a pour faîtage un belvédère ou petite chambre carrée, avec galerie d'où l'on découvre tous les objets d'alentour, et où un petit nombre de personnes peuvent venir prendre le frais dans les soirées d'été. Beaucoup de ces palais sont sans portier ; aussi celui que ses affaires y amène se hasarde-t-il souvent dans l'escalier sans y rencontrer personne ; et s'il est pris d'un petit besoin de nature, il peut y satisfaire dans l'encoignure du palier, sans scandaliser celui qui par hasard descendrait : telle est la coutume dans le plus grand nombre des villes de l'Italie méridionale. L'enquête du portier passée, on tire au premier un cordon qui traverse un battant de la porte, dans l'espoir que quelqu'un va vous introduire : point de réponse ; c'est l'Appartamento nobile, le lieu où sont les statues, souvent accumulées les unes sur les autres, et dans un tel désordre, que l'homme qui vient pour s'instruire ne peut rien débrouiller dans un pareil chaos : car ces sortes de collections sont loin de ressembler à celle de la villa Albani, où le maître faisait son unique jouissance de son muséum, et où encore aujourd'hui tout est étudié pour faire suite aux monumens qui s'y trouvent rassemblés. Ces grandes pièces sont destinées aux fêtes et aux grandes assemblées. On monte au second, dans l'espérance d'y trouver quelqu'un, même infortune : c'est l'appartement de société, où se déploie la gaieté romaine dans les réunions qui ne sont point d'apparat. On traverse plusieurs pièces garnies de girandoles, de larges fauteuils dorés, en velours cramoisi,

avec galons, tendus en damas ou velours de même couleur, et dont les plafonds sont peints en fresques à grands personnages. Au même étage se trouvent la bibliothèque, le cabinet d'antiquités, plus pour parade que pour l'usage du maître, qui, n'aimant point la vie sédentaire que comporte l'étude, ouvre volontiers son trésor à ceux qui savent mieux s'en faire un objet de jouissance. Mais, avant d'arriver au séjour des Muses, il faut passer, chez les princes, par celui de la magnificence : c'est la salle d'Audience, où se trouve sur une estrade un large fauteuil, derrière lequel, sur la muraille, est une grande pièce de velours que couvre le portrait du pape régnant ou de quelque souverain, ou bien les armes de la famille, quand le prince n'est mu par aucun intérêt étranger : le tout est surmonté d'un dais avec franges. Ce fauteuil est l'indice de la principauté, et il n'a point encore disparu sous le gouvernement français : ce sont des vanités qui ne méritent point son attention.

Enfin l'on arrive au troisième, souvent par un escalier fort roide, et l'on se trouve au lieu habité. Dans une vaste antichambre entourée de fauteuils de bois, avec dossier de même étoffe, se trouvent quelques laquais mal vêtus qui semblent attendre le paule que vous leur donnerez, si vous avez besoin du maître. On n'y trouve aucune chaise pour s'asseoir : le seul meuble de service est un brasier, l'hiver, pour se chauffer le bout des doigts, pendant qu'un domestique décline votre nom auprès de son maître. Le mot Favorisca qu'il vous adresse à son retour est l'indice du plaisir que vous faites au seigneur qui vous donne admission. On traverse une seconde pièce où sont quelques consoles couvertes de leurs marbres, des chaises de rotin dorées,

quelques fauteuils et tabourets de velours cramoisi, avec leurs chemises de cuir doré, qui par leur reflet annoncent leur honorable antiquité; quelques tableaux noircis, et un lustre au milieu de la pièce, en font tout l'ornement. Enfin on parvient à la pièce du maître, où l'on chercherait en vain toutes ces décorations et petites commodités que le génie de nos architectes sait si bien multiplier dans les appartemens des grands, qui aiment à jouir ici-bas de tous les agrémens de la vie présente, sans préjudice de ceux qu'ils espèrent quand ils seront passés dans l'autre. On y voit peu de glaces, excepté quelques-unes de Venise, d'un mauvais teint et de petite dimension.

En construisant le plus grand nombre de ces palais, il semble que les architectes aient plus travaillé pour attirer l'attention des passans que pour satisfaire aux aisances qu'exige l'habitation. Les façades sont majestueuses, les escaliers magnifiques, les galeries vastes; le tout offre une grandiosité qui fait espérer quelque chose pour le maître, et celui-ci souvent couche au plus haut dans un galetas, ou dans un réduit, derrière une enfilade de grandes pièces plus ou moins décorées. Tous les domestiques, à votre retour, se lèvent; l'un vient officieusement vous soulever l'énorme battant de cuir qui tient lieu de fausse porte, et il en est toujours un plus officieux qui vient vous complimenter souvent jusqu'au bas de l'escalier. Vous sortez sans avoir vu madame, qui, autant elle mène une vie retirée le matin, autant elle se livre à ses petites jouissances le reste du jour, en allant à pied où bon lui semble avec son cavalier servant. Devez-vous à une lettre chaude l'honneur d'une admission particulière près d'elle? si la boutonnière de votre habit est sans ruban, qu'on n'ait point entendu le bruit d'une

voiture s'arrêtant sous le portique de l'escalier; que la lettre ne mentionne que le savoir qui mérite quelque déférence, la dame incline la tête, bredouille quelques mots de français, si elle a quelque éducation, et reprend la conversation en sa langue avec sa voisine. C'en est assez sur cet article, qui offre l'état actuel des choses: il est à croire qu'il restera long-temps tel, car on ne change point d'habitudes d'un jour à l'autre. Parlons de quelques palais qui, appartenant à de très-grandes familles, ont un luxe de richesses qui les distingue des autres, et qui mérite conséquemment l'attention de tout étranger.

La plupart de ces richesses sont en tableaux et statues: elles ont bien diminué depuis que le déroulement des événemens politiques a ramené l'église à sa simplicité évangélique. Plusieurs grands, sollicités par le besoin, ou travaillés par l'ambition d'occuper quelque place dans le gouvernement actuel, ont vendu bien des objets qu'on se transmettait autrefois de famille en famille; mais, quelle qu'ait été l'évacuation, il reste encore beaucoup de choses propres à nourrir la curiosité qui vient les admirer. Un grand nombre offrent encore des fresques de la plus grande beauté, des statues et autres objets de sculpture en très-grande quantité: ce sont de fort bonnes écoles pour les jeunes artistes, mais il faut payer le custode, et les jeunes gens n'en ont pas toujours le moyen. En quelques-uns, les statues, les bas-reliefs et les bustes en ornent tellement les cours, les portiques et les escaliers, qu'on les dirait l'entrée d'un atelier de sculpteur; et, à cet égard, on peut citer le palais Mattei et celui Giustiniani. Ayant à considérer quelques-uns de ces palais en particulier, car il faut choisir parmi environ quatre-vingts qui méritent d'être vus, tant sous le rapport de leur majes-

tueuse apparence que sous celui des richesses en fait d'art qu'ils contiennent, voyons ce qu'est celui du souverain absent.

Le palais Quirinal est au plus haut du mont de ce nom, et à une suffisante élévation pour avoir la partie occidentale de la ville sous soi. C'est une demeure que les papes se sont formée pour mettre Leur Sainteté à l'abri de tous les miasmes insalubres qui infestent le Vatican pendant l'été. Ce fut Paul III qui commença le premier à bâtir sur ce mont; Grégoire XIII donna plus d'extension à ce premier travail, en lui ajoutant de la verdure, par l'acquisition d'un jardin voisin. Sixte V, Clément VIII, augmentèrent le palais de plusieurs corps-de-logis. Carle Maderno, sous Paul V, y éleva une chapelle, fit un bel escalier à double rampe; enfin sous Urbain VIII, Alexandre VII, Innocent XIII et Clément XII, les agrandissemens et embellissemens furent portés au point où ils sont aujourd'hui. La façade extérieure qui regarde la Strada Pia ne tient rien moins que de la magnificence. L'entrée qui donne sur la place Monte Cavallo est à une extrémité de la masse du bâtiment. Elle a pour encadrement deux colonnes ioniques de marbre; au-dessus du fronton courbe est une tribune d'où le pape donnait sa bénédiction au peuple qui était sur la place. Cette entrée mène à un portique intérieur carré, favorable aux voitures. Ce portique, formé par des piliers ornés de pilastres, règne sur toute l'étendue d'une grande cour oblongue, dont le fond offre une façade formant doubles arcs décorés d'un ordre ionique, et qui indique la principale entrée. En haut et sous la lanterne carrée qui contient l'horloge est une madone avec son bambin, qui est toute en mosaïque, d'après le tableau de Maratte, conservé dans ce palais.

A cette partie est un très-bel escalier en limaçon; il mène au premier étage, où sur la gauche sont les appartémens du pape. A droite est la salle Royale, contiguë à la chapelle et à la salle Ducale, destinée au consistoire public. Cette dernière est décorée d'un très-beau pavé en marbre, et d'une frise où sont représentés divers faits relatifs à l'Ancien Testament. Sur la porte de la chapelle est un bas-relief représentant le lavement des pieds aux apôtres. Les tentures sont en velours cramoisi, genre usité chez les grands de Rome; les siéges sont des coffres grossiers, garnis de dossiers, avec les armes de Sa Sainteté, et l'inscription *Pius VII*, *Pont. Max.* La chapelle est de la même grandeur et de la même forme que celle Sixtine du Vatican. On y voit des stalles pour les cardinaux qui assistent à la messe. Quand le pape tient chapelle, alors on tapisse les murs d'un damas violet galonné en or; six cierges brûlent sur l'autel, qui n'a aucune autre décoration. Le plafond est en caisson avec un stucage doré; la salle est toute pavée en très-beau marbre. La galerie est très-belle; on y voit des fresques de Jean de Bologne, du Borgognone et de Salvator Rose, et autres. Elles furent faites sous Alexandre VII; la plus grande partie sont des sujets tirés de l'un et l'autre Testament. Après quelques chambres se trouve une chapelle particulière, ayant la forme d'une croix grecque, toute décorée de peintures à fresque, excepté le tableau de l'autel qui est à l'huile; les fresques sont relatives à la vie privée de la Vierge: elles sont de Guide Reni. Après quelques chambres qui n'offent rien de bien curieux, en est une où était le fameux tableau du Titien, représentant saint Sébastien. Enfin l'on trouve une seconde galerie où se voient

les fresques de Piétre de Cortone, de Ciro, de Ferri, et autres.

On peut citer, comme méritant attention, les palais suivans; savoir, celui de la Chancellerie, dont la façade principale donne sur la place des Fiori; il est sans contredit un des plus nobles dans tout son ensemble. Il fut commencé par le cardinal Mezzarota, et terminé sous le cardinal Riario, neveu de Sixte IV, d'après le dessin de Bramante. Il fut destiné pour la demeure du cardinal vice-chancelier : on a beaucoup tiré de pierres du Colysée, pour les faire entrer dans sa fabrique; et les marbres dont il est décoré furent fournis par l'arc Gordien. La cour est ornée de deux ordres de portiques, placés l'un sur l'autre, et ornés de quarante-quatre colonnes de granit. Les peintures sont de Vasari, de Salviati et autres grands artistes. Aujourd'hui ce vaste palais sert de prison : on y juge toutes les causes criminelles.

Le palais de Monte Citerio, dit Curia Innocenziana, est placé au plus haut de ce monticule, et fait un des ornemens de la place du même nom. Il fut élevé sous le règne d'Innocent X, par la maison Ludovisi, d'après les plans de Bernin, et terminé sous Innocent XII. Le bâtiment est formé d'un avant-corps décoré de quatre colonnes qui soutiennent une tribune, et de deux grandes ailes qui se contournent de chaque côté. Le second ordre, beaucoup plus élevé, est décoré de pilastres : le tout est surmonté au milieu d'un campanille, au bas duquel est un cadran. Plus de cent fenêtres donnent jour aux différentes pièces de ce bâtiment. Les trois portes donnent accès à l'intérieur, où est une belle cour, au fond de laquelle une bouche d'eau fournit à une coupe de granit oriental, trouvée dans les ruines de l'ancien port. Le rez-de-chaussée est

occupé par les bureaux de la loterie : autrefois il l'était par les bureaux de l'auditeur de la Chambre apostolique, par les greffes et les archives. L'étage supérieur, où étaient ci-devant les salles d'audience des lieutenans, des auditeurs de la Chambre et de la signature, celle destinée aux tribunaux des prélats, est occupée par la Chambre d'appel ; au-dessus logeaient l'auditeur et le trésorier de la Chambre apostolique. Tous les mois on tend une banne sur la place où se rassemble le peuple pour entendre les décrets de la Fortune, que prononce un enfant qui vient de les recevoir du hasard.

Le palais de Venise, garni de créneaux comme les châteaux de nos ancêtres, qui pensaient toujours à se défendre, se distingue de tous les autres par son architecture gothique. Giuliano de Magliano en conçut le plan. Il fut donné par un pape à la république, ainsi que l'église de Saint-Marc qui est proche, en reconnaissance de ce qu'après de vives contestations Leur Seigneurie finit par accepter le concile de Trente. Plusieurs papes l'habitèrent l'été, avant que celui de Monte Cavallo ne fût élevé. Charles VIII, roi de France, y demeura en 1494, lorsqu'il allait conquérir le royaume de Naples. Ce palais est énormément vaste, mal décoré et paraît plutôt être une prison que le séjour d'un prince ou du représentant d'une puissance.

Le palais Barberini, construit sous Urbain VIII, occupe, avec les jardins, un espace de plus de cent toises en tous sens : c'est le même d'où s'élevait le premier Capitole que fit élever Numa Pompilius, sur l'extrémité du Quirinal. Rien n'a manqué à l'embellissement de ce palais pendant le long pouvoir du maître et de ses neveux ; l'argent abondait, les artistes étaient loin de manquer, et les meilleurs dont on avait fait choix

ont dirigé la dépense. L'entrée a été faite par Bernin : elle donne sur la Strada-Felice. On y admire encore les belles fresques de Sacchi et de Piétre de Cortone, notamment cette dernière, où un pinceau trop flatteur fit l'apothéose d'Urbain : c'est une composition poétique où se manifeste tout ce que peut produire la sagesse d'un génie exécuteur, et nombre d'autres richesses en peinture, sculpture, notamment le beau faune dormant, statue grecque, le beau groupe d'Atalante et Méléagre, et beaucoup de bronzes, de mosaïques anciennes trouvées dans le temple de la Fortune à Palestrine.

On doit regarder comme superbe et riche celui de Borghèse, qui est près la Ripetta, élevé par Bramante. L'addition qu'on lui a faite d'un côté pour le commun le rend immense. La noblesse de cet édifice lui vient de la grandeur de sa masse, qui nulle part n'éprouve de division. La cour est très-vaste, elle offre dans son contour deux files d'arcades supportées par une centaine de colonnes de granit d'ordre ionique, surmontées par la bâtisse ou par une galerie. Les eaux avivent beaucoup ce portique. Les chambres, les antichambres, les salons et autres pièces étaient pleines de chefs-d'œuvres en peinture. On en peut dire autant de la galerie qui était regardée comme une des plus belles et des plus riches en tableaux et fresques que l'on connaisse en Europe. La collection se montait à plus de douze cents originaux qui formaient une sorte d'histoire parlante de la peinture, depuis le rétablissement de l'art jusqu'à nos jours. Si à ces richesses d'opinion on ajoute les pierreries, les bijoux et raretés, l'argenterie, les vases précieux, les reliques et autres objets de caprice renfermés dans la chapelle et le trésor, quelle immense fortune le prince possédait! et qu'est-elle devenue?

Un autre bien intéressant est le palais Aldobrandini ; célèbre moins par son architecture que par la belle peinture antique connue chez les artistes sous le nom de Noce aldobrandine ; fresque où le dessin est porté au plus haut point qu'il pouvait atteindre dans une composition de ce genre. Ce morceau fut tiré des ruines d'une maison de Mécène, sur le mont Esquilin, sous le pontificat de Clément VIII, dit Aldobrandini : il est dans un petit salon au bout du jardin. Il a beaucoup perdu de la vivacité de ses couleurs premières ; mais la beauté du dessin reste encore ; sa composition est telle qu'elle suit : la fiancée est assise sur un lit ; vis-à-vis d'elle est une femme qui fait brûler des parfums dans une soucoupe ; une autre plus loin fait résonner les cordes d'une lyre : à l'opposite sont d'autres personnages qui parfument l'air ; l'époux en évidence est couronné, et semble savourer tout son bonheur, pendant que de vieilles femmes sont occupées autour d'un vase de purification. Le fond est une muraille assez bien caractérisée ; quoique les couleurs aient beaucoup perdu de leur harmonie et de leur suavité première, que le rouge ait tourné à la couleur de brique, l'ensemble n'y conserve pas moins un beau caractère qui a passé dans la touche des fameux peintres, qui ont emprunté beaucoup de lui. Comme on ne trouve aucune perspective dans tout ce morceau, on est porté à croire qu'il est plus ancien qu'aucun autre qui soit à Rome ; il est vraisemblablement d'un pinceau grec. Le palais Rospigliosi, près celui de la Consulte, mérite une attention particulière, à raison de la voûte du salon où se voit la célèbre Aurore du Guide, et quelques tableaux qui ornent d'autres pièces.

Le palais Farnèse est d'une grandeur immense : il est

du dessin de Sangallo. Michel-Ange le continua, et Porta le termina. Ce fut Paul III, de cette maison, qui le commença, avec les marbres et les pierres de taille qui furent enlevées au Colysée et au théâtre de Marcellus. Ce palais décore une très-grande place sur laquelle il se trouve dans le quartier de la Regola : il est rafraîchi par deux fontaines, dont les eaux en gerbes sont reçues de chaque côté dans une énorme cuve ovale de granit d'Egypte, l'une trouvée dans les thermes de Caracalla, et l'autre dans ceux de Titus. Elles ont un bassin pour soubassement. Le palais Farnèse a une forme carrée à façades égales, ouvertes par trois rangées de croisées à chambranles : de celle qui donne sur la place on arrive à un vestibule orné de colonnes doriques en granit. La cour offre trois ordres l'un sur l'autre, savoir, le dorique, l'ionique et le corinthien. Sous les arcades de cette cour étaient des statues antiques, notamment l'Hercule Farnèse, antiquité grecque : elle a quitté Rome pour venir à Paris. Ce beau palais, comme tous les biens de la maison Farnèse, ayant passé au royaume de Naples, est aujourd'hui dans l'abandon, et conséquemment fort malpropre. Il est dépouillé de tout ce qu'on a pu emporter. La seule chose qu'on a laissée, parce qu'on n'a pu la déplacer, est la fameuse galerie qui offre les fresques d'Annibal Carrache, ayant encore toute la fraîcheur de la composition. Le côté du midi de cette galerie est ouvert par trois grandes fenêtres, et partagé comme celui opposé par huit pilastres corinthiens, riches d'ornemens et de dorures : entre eux sont de beaux tableaux offrant divers sujets ; au-dessus de la fenêtre du milieu, c'est l'Aurore et Céphale sur un char traîné par deux chevaux ; le vieux Titon endormi et Cupidon qui s'envole tenant un panier de roses. Sur

les côtés à droite Vénus et Anchise; à gauche Hercule et Iole : le reste est complété par des médaillons, des cariatides et autres ornemens. L'autre côté offre, sur le plus grand tableau, Galatée, accompagnée des tritons, des nymphes et des amours : sur les petits latéraux, Jupiter et Junon, l'Enlèvement d'Europe, et aussi des médaillons qui, comme les précédens, sont supportés par des femmes nues dans diverses attitudes. Les petits tableaux de chacun des deux côtés offrent des sujets fabuleux enrichis de jolis paysages. Aux deux extrémités, qui sont les plus petits côtés, sont les plus grands tableaux que supportent des esclaves colossaux, assis et dans des attitudes variées : entre eux sont les chambranles des portes. Celui au levant représente Persée et Andromède; les parens, sur le bord de la mer, paraissent dans la plus grande affliction : au-dessus est Polyphême qui joue de la syringe, et Galatée qui affronte la mer sur un dauphin. Au couchant est le combat de Persée et de Phinéas; au-dessus est Polyphême jetant un morceau de rocher à Acis; au plafond est la Marche triomphante d'une Bacchante, et à un côté un Mercure qui apporte la pomme à Pâris, et à l'autre, Jupiter caressant Junon. Annibal Carrache porta un très-grand coup aux maniéristes dans ces compositions. Entre autres endroits se trouve encore un cabinet où Annibal Carrache peignit à l'huile, au milieu de la voûte, un Hercule dans un chemin fourchu, c'est-à-dire entre le vice et la vertu : on lui a substitué une copie, l'original ayant été transporté ailleurs. Dans les cadres d'alentour se voit encore Hercule qui soutient le globe céleste; Ulysse qui délivre ses compagnons des embûches de Circé, et de ceux des sirènes Anaxo et Anfinome, qui emportent leurs pères pour les sauver des flammes de l'Etna; Persée qui coupe

la tête à Méduse; Hercule avec un lion. Les ornemens en clair obscur sont aussi d'Annibal : ils sont si bien exécutés qu'ils semblent des reliefs. Les trois autres salles sont ornées de frises peintes par Volterre. Le salon est tout en fresques que l'on doit à Salviati, à Thadée Zuccari et à Vasari. Sur un côté sont exprimés la paix faite entre Charles V et François Ier, et Martin Luther qui dispute avec M. Gaétani; sur l'autre l'expédition de Paul III contre les luthériens; le troisième représente l'union des armes catholiques contre les luthériens. Le palais Vérospi, aujourd'hui Torlonia, est aussi un des plus recommandables par l'expansive ingénuité de sentimens que l'Albane y a développés. Sur la voûte de la galerie du premier étage sont autant d'allégories poétiques, les planètes et les différentes heures du jour. Les idées sont charmantes et manifestent une grande facilité dans la conception.

A la Longara, vis-à-vis la Farnésine, est le palais Corsini, bâti sous le pontificat de Clément XII, d'après les dessins de Fuga : il est célèbre dans l'histoire de Rome comme ayant été la demeure de Christine de Suède, qui, reine dès son enfance et pouvant rendre heureux ses sujets, finit par mourir victime de ses erreurs, par l'abdication qu'elle fit de sa couronne. Les jardins de ce palais s'élèvent jusqu'au sommet du Janicule, où est un casin d'où l'on jouit de la plus belle perspective; ils sont avivés d'eaux saillantes et courantes qui leur donnent une grande fraîcheur. Quant aux appartemens, ils sont vastes et conservent encore des tableaux qui ont un grand prix, et dont plusieurs sont de l'école flamande.

La Farnésine est tout proche : c'est un casin du haut duquel on jouit d'une charmante vue sur le Tibre et le

Janicule. Ce qui rend ce lieu recommandable est la belle fresque de la galerie qui sert de vestibule aux appartemens : elle est relative à l'Amour et à Psyché; et dans les appartemens du haut la Galatée dans une pièce du fond. Tout le roman de cette jolie fable a été exécuté par Jules Romain et ses élèves, d'après ses dessins. La Galatée est de sa propre main. Il a peint le plafond et la frise en arabesques, où il a mêlé divers jeux de l'enfance. C'est une composition qui tourna toutes les têtes romaines lorsqu'elle parut. Le palais Colonna est vaste, peu signifiant à son extérieur : on y admire intérieurement un magnifique escalier, un ameublement fort riche, mais surtout une superbe galerie de tableaux, longue de cent soixante pieds sur une largeur de trente-six : deux colonnes démesurées en jaune antique la divisent, et forment deux salons dans les extrémités. Le plafond est historié et représente les victoires remportées par don Juan d'Autriche et le prince Colonna, qui commandait au combat naval de Lépante. Cette pièce et beaucoup d'autres offrent en outre quantité de superbes ouvrages du Poussin, de Claude Lorrain, du Guide, du Guerchin, du Corrège et d'autres peintres fameux.

Mais parmi ces nombreux palais se distingue encore celui Doria, dont les décorations intérieures répondent à la magnificence qu'il étale au dehors. La richesse des tableaux de paysages et des marbres est considérable. Elle est le résultat des soins continus qu'a mis cette famille à acquérir, et à prévenir toute spoliation des chefs-d'œuvres sortis du pinceau des Carrache, Paul Véronèse, Vasari, Lanfranc et autres. Les distributions des appartemens dans ce palais conviennent plus à nos manières que celles de tout autre; l'ameublement a plus de fraîcheur et plus de goût; les décorations

sont mieux pensées. Une partie de ce vaste palais fut quelque temps occupée par le général Miollis, et c'est dans une de ses belles galeries que se donnent les fêtes qui animent et égaient les Romains dans la privation où ils sont de leur souverain. Nous devons encore mentionner ici le palais Alfiéri, un des plus grands et des plus beaux de Rome, dont une des cours est entourée d'un portique; les appartemens sont décorés des plus belles peintures; la chapelle offre des fresques de Borgognone: il y a une salle pleine de livres curieux, et où se trouvent quelques manuscrits rares. Mais un de ceux qu'il ne faut oublier d'aller voir est celui Braschi, fait vers la fin du dernier siècle. Vous n'y trouverez point un luxe de fresques dans ses vastes distributions, point de somptuosité dans les meubles qui en garnissent quelques-unes, mais vous y verrez un escalier qui surpasse ceux qu'offrent tous les autres par sa grandeur et sa magnificence. Les pilastres et les colonnes de rouge oriental, les marbres les plus beaux et les plus variés les décorent de la manière la plus majestueuse. L'intérieur du palais attend la main de l'ouvrier.

Enfin le palais Médicis : il est situé au nord dans l'emplacement occupé autrefois par un temple dédié au Soleil; c'est aujourd'hui celui des beaux-arts, où travaille, sous la direction de M. Lethiers, peintre d'une très-grande distinction, une jeunesse ardente que le gouvernement français y entretient pour y parfaire ses talens. Ce palais fut bâti en 1550, d'après le dessin de Lippi, pour Ricci, que Jules III avait élevé au cardinalat. Il est élevé sur le mont Pincio, d'où l'on jouit de tout l'occident de Rome, que l'on a en quelque sorte sous ses pieds. On attribue la façade intérieure à Buonaroti. Le cardinal Alexandre, de la famille des Médi-

cis, en fit l'acquisition, et fit décorer la façade avec quantité de bas-reliefs, de fragmens antiques et de bustes en marbre; il en agrandit les jardins qui ont deux milles de circuit. La partie à gauche est donnée au public; celle à droite, située sur une terrasse, est réservée au directeur; elle est peuplée d'une famille de lapins blancs, à qui le chêne vert, qui forme l'ombrage, fournit ses glands pour alimens. A l'extrémité est un belvédère fort exhaussé, d'où l'on a une très-belle vue. Toutes les statues, bustes et bas-reliefs, qui faisaient l'ornement de ce beau séjour, sont passés en Toscane au pouvoir autrichien, qui a succédé à la maison Médicis. Ces chefs-d'œuvres ont été remplacés par leurs pareils, mais en plâtre, pour l'usage des jeunes artistes : ils offrent tous les modèles des antiques qui leur sont le plus nécessaires. Le nombre des élèves entretenus est de vingt-cinq, savoir, cinq peintres, cinq sculpteurs, cinq architectes, cinq graveurs en taille-douce, médailles et pierres fines, et cinq compositeurs de musique. On pourrait se dispenser d'y envoyer ces derniers, d'autant plus qu'il n'y a actuellement aucun conservatoire en Italie où ils puissent se former le goût; mais on pourrait leur accorder leur pension, sauf à eux à employer leur temps en Allemagne, où ils trouveraient plus de moyens à leur avancement. Il est deux ou trois salles où tous les deux ans on expose en public les compositions de ceux qui sont entretenus dans cette académie.

CHAPITRE XII.

Des Hôpitaux, — du Saint-Esprit, — le Militaire, — I Ben Fratelli; — ceux de Saint-Jean de Latran, — de la Consolation, — de la Trinité, — des Pélerins, — de San Gallicano, — de Saint-Roch.

Nous venons de voir la demeure des favoris de la Fortune; voyons celle que l'humanité offre aux malheureux que cette déesse regarde avec la plus grande indifférence, même lorsque les infirmités du corps s'appesantissent sur eux. Ce n'est que dans les pays où la croyance chrétienne s'est établie que des asiles publics ont été ouverts aux pauvres; on ne peut qu'en louer le motif, quoique trop souvent ces maisons soient autant de séminaires ouverts à la mendicité. Rome, capitale de l'empire chrétien, a aussi été celle où ces établissemens se sont les premiers formés, et où par la suite ils se sont plus multipliés. Les maladies endémiques et épichoriques qui sévissent plus sur le peuple que sur l'homme aisé, qui a à sa disposition tous les moyens de préservation; le grand nombre de pélerins qui annuellement venaient au chef-lieu de leur croyance satisfaire aux vœux qu'ils avaient faits dans un temps d'angoisse, réclamaient ces sortes d'établissemens, qui d'ailleurs sont dans les principes de l'Évangile. Le plus beau qui fut élevé à Rome est celui que l'on connaît sous le nom d'Archiospédale ou Hôpital du Saint-Esprit. Il doit son origine à Ina, roi des Saxons, qui en 717 fit d'abord bâtir une église avec un hospice pour les pélerins de sa nation. Deux incendies, arrivés l'un en 817, et l'autre en 847, le consumèrent. Léon IV le releva, mais ensuite

les empereurs Henri IV et Barberousse vinrent porter l'épouvante dans Rome, et particulièrement dans le quartier du Borgo, et renversèrent un asile qu'ils auraient dû respecter, si, dans ces odieux temps de carnage, l'homme était susceptible de quelque retour sur lui-même. Quelques années après, Innocent III le fit relever pour la troisième fois; et enfin, sous la direction de Sangallo, on lui donna la grandeur et les décorations qu'il a aujourd'hui. Il fut dès-lors destiné à recevoir indistinctement tous les malades pauvres, et aussi à servir d'asile aux enfans trouvés.

Le bâtiment est très-vaste, et il est devenu encore bien plus grand par les additions que lui a fait faire Benoît XIV, en faisant élever un corps-de-logis du côté de la Longara, pour les filles qui étaient alors trop à l'étroit. La principale entrée est très-belle : les jambages et le linteau de la porte sont en marbre blanc, et parfaitement sculptés. Les salles sont spacieuses, mais mal combinées pour le renouvellement de l'air; les fenêtres sont très-petites et peu disponibles pour leurs ouvertures; on n'a pratiqué aux murs aucun ventilateur, en sorte que l'air infecté des miasmes qui s'élèvent des chaises d'aisances, qu'on ne vide que toutes les vingt-quatre heures, des corps des phthisiques ou des plaies des blessés, joint au genièvre et vinaigre qu'on y brûle, forment un mélange qui n'est rien moins qu'agréable à respirer. Au milieu de la grande salle, qui peut contenir mille lits, est un autel d'après le dessin de Palladio. Cet autel est entre quatre colonnes de granit qui soutiennent un baldaquin; il est décoré d'un tableau qui représente Job au milieu de ses misères : il est de Carle Maratte. Le spirituel de cet hôpital est confié à des chanoines réguliers, connus sous le nom d'Hospita-

liers; un prélat, qui a le titre de commandeur, en était ci-devant le chef : il habitait le palais voisin. Le temporel aujourd'hui est passé dans les attributions de la préfecture. Les malades m'ont offert toutes les marques de privation, sinon de dénuement; néanmoins ils sont seuls dans leurs lits qui n'ont aucun rideau; de manière que le malheureux qui a encore un peu de connaissance voit son voisin en crise avec la mort qui souvent l'attend. En ce fatal moment, le moribond, privé de toute main compatissante qui lui essuie la sueur froide de son visage, a encore en vue la triste lampe qu'on met au pied de son lit, et qui, dans les échappées de connaissance qui lui viennent, lui annonce que le dernier moment est arrivé pour lui : mais ce qui rend le tableau plus hideux, est que, pendant que son âme prend son essor, un infirmier fait l'inventaire de son petit avoir, en fouillant tous ses vêtemens. Combien sont à plaindre les misérables malades que le manque de moyens force d'avoir recours aux largesses du Saint-Esprit!

L'apothicairerie est placée à l'extrémité droite de la grande salle : elle est composée de deux grandes pièces, très-belles, mais peu propres; on y voit dans une petite qui est voisine un moulin destiné à réduire le quinquina en alcohol; c'est une meule renfermée dans un très-beau tambour bien clos; un fort courant d'eau qui descend de la fontaine Pauline la met en mouvement.

Attenant une des salles de cet hôpital est le théâtre anatomique formé de plusieurs pièces; dans la première, celle où l'on entre d'abord, se voient plusieurs préparations d'anatomie. Celles qui m'ont paru mériter quelque attention sont, un testicule dont les vaisseaux sont très-bien développés; une injection des artères des

paupières. Sur le dessus de l'une des portes de cette salle se trouve l'inscription suivante :

Multa dies variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius, non omnia grandior ætas
Nos quæ scimus habet, seris venit usus ab armis.

La seconde pièce renferme quelques préparations de vaisseaux lymphatiques qu'on voit à l'extérieur du bras et de la jambe; quelques pieds et mains bien injectés; mais ce qui mérite plus d'attention, est une suite très-bien développée du système artériel et veineux, prise séparément, et appliquée sur un tableau, ainsi qu'une névrologie où l'on observe les plus petits filets qui, sortis de leur naissance, se font voir jusqu'à leurs dernières ramifications. Ces belles pièces sont dues au zèle infatigable de M. Flajani, décédé il y a long-temps, et dont le fils, après avoir beaucoup voyagé en Europe, est fixé aujourd'hui à Rome, où il exerce la médecine avec distinction (1). On trouve encore une collection de pierres tirées par l'opération de la taille faite dans cet hôpital. L'amphithéâtre termine cette partie; on y voit au fond une myologie artificielle en pied, tenant en main le portrait de Morgagni. Les autres salles contiennent différentes pièces en cire; elles n'ont rien de remarquable, même celles relatives aux accouchemens qu'on m'a dit venir de Florence.

Dans une des dépendances de l'hôpital, est un hospice de fous et de folles qui pourrait être mieux tenu. Outre le logement qu'ont les desservans pour le spirituel, il y en a encore un pour quarante nourrices des-

(1) Il s'occupe depuis plusieurs années à la rédaction d'un Journal de Médecine et de Chirurgie, le seul qui s'imprime à Rome. Il en a déjà paru sept volumes.

tinées à allaiter les enfans trouvés, et un autre où sont élevés et instruits ces enfans jusqu'à un certain âge. Attenant ce local est un couvent de religieuses augustines, qui instruisent les filles jusqu'à ce qu'elles se marient ou qu'elles soient pourvues de quelqu'autre manière. L'hôpital aujourd'hui est dirigé par une commission administrative nommée par la Consulte.

L'hôpital militaire est vis-à-vis celui dont il vient d'être fait mention. C'est un superbe bâtiment qui fut élevé sous Pie VI, pour être une succursale de l'hôpital du Saint-Esprit. Il est composé de deux salles, l'une plus basse au premier où se trouvent les malades qui ont besoin des secours de la chirurgie, et l'autre au-dessus où sont celles du domaine de la médecine. Ces salles ont une très-grande étendue : celle du second étage surtout est très-belle et très-grande; la voûte, s'élevant par des arceaux, repose sur trente colonnes de chaque côté, et ainsi partagent l'espace en trois files où sont rangés les lits des malades. A l'inter-colonne du centre est un autel simple où se font les cérémonies du culte, et plus loin des buffets avec leurs marbres pour l'administration des médicamens. Ces salles sont bien aérées par des fenêtres ouvertes de distance en distance. L'escalier double qui mène à chacune de ces salles est voûté et fort beau; diverses fontaines fournissent l'eau pour le service, tant dans l'intérieur des départemens que pour le dehors, le surplus retombe dans des sarcophages pour s'échapper au dehors; ainsi ces dernières demeures, où comptaient paisiblement reposer ceux pour qui elles furent faites, ont été soustraites de leur destination première pour répondre au service des vivans. Il n'y a que le triste cercueil de bois ou de toile du pauvre qui ne soit point distrait à sa desti-

nation première, et où soit sûr de paisiblement reposer le malheureux à qui il est donné en toute propriété. Outre ces bâtimens, cet hôpital a ses accessoires relatifs au service; ce sont des médecins et chirurgiens français qui font le médical : j'ignore s'il en est pour le spirituel au moment où je fais mes notes.

I Ben Fratelli est un hospice attenant l'église Saint-Jean Colabita, mendiant, qui vécut ignoré, et qui même l'est encore dans le calendrier français. Mais il en est ainsi de beaucoup d'autres hommes vertueux, qui n'ont pas besoin d'une pareille commémoration pour valoir aux yeux de l'Éternel. Du temps de Pie V, l'église et le terrain voisin furent acquis par les frères de l'ordre de Saint-Jean de Dieu, autrement dit de la Charité, lesquels reçurent le nom de I Ben Fratelli, parce qu'un de leurs premiers religieux avait coutume d'aller par la ville quêtant pour le couvent, et disant à tous ceux à qui il s'adressait : *Fate bene, Fratelli.* Ces mêmes religieux, aidés des bonnes œuvres de ceux qui répondaient à leurs invitations, notamment des secours de Clément XI, élevèrent un hôpital d'une soixantaine de lits, dans lequel ils recevaient et servaient les malades avec les pieux sentimens que demande la charité chrétienne. Il y a dans la première salle de cet hôpital un plus grand nombre de lits où l'on reçoit pour rien les personnes attaquées de maladies chirurgicales et médicales. Au bout est un autel; de chaque côté est un escalier qui mène à une salle supérieure où sont reçues les personnes qui, moyennant vingt baïocles, sont un peu mieux traitées. L'on reçoit en ce lieu et gratuitement les prêtres et autres ecclésiastiques peu fortunés. L'église est petite, mais elle est jolie; elle a quelques fresques et tableaux qui se font

distinguer aussi bien par la fraîcheur de leur couleur que par l'esprit de leur composition.

L'hospice de Saint-Jean de Latran est une maison près de cette basilique, où l'on ne reçoit que les femmes blessées, les galeuses et celles affectées d'étisie; les salles peuvent contenir cinq cents lits.

La Consolation n'en a guère que cent cinquante : on n'y reçoit que des maladies passagères, notamment celles du ressort de la chirurgie, comme les plaies, les contusions, et surtout les blessures à la suite du coup de couteau, de stilet, et autres affections si ordinaires parmi les Italiens, dans le temps où les prédicateurs, propageant dans les églises et les places publiques la morale de l'Évangile qui enjoint le pardon des injures, auraient dû porter leurs auditeurs à mettre plus en pratique les saintes maximes qu'ils s'efforcent de leur inculquer. Ces accidens, qui précédemment se répétaient si souvent sous le gouvernement papal, sont devenus fort rares aujourd'hui sous les lois françaises, où la punition suit d'autant plus promptement le crime qu'il n'y a plus d'asile ouvert au coupable.

La Trinité des Pélerins est un hospice situé au milieu du quartier de la Régola, et qui a donné son nom à une petite église attenante. Il est dû au zèle de saint Philippe de Néri. Les entrailles de cet homme du Seigneur s'échauffèrent sur les besoins où étaient le plus grand nombre des pélerins, qui lors des jubilés accouraient à la ville sainte en aussi grand nombre que les étourneaux sur nos champs en automne. La charité lui inspira son langage, et la bourse des riches s'ouvrant, l'hospice fut bientôt dans le cas de les recevoir. L'église vint après : sa décoration est simple; on y voit deux ordres avec niches, contenant chacune un

évangéliste. Un ecclésiastique se fit un devoir de peindre dans une chapelle le promoteur d'une aussi bonne œuvre. On y voit quelques bons morceaux du Guide, de Baldassar, Croce, d'Arpin et de Borgognone. Une confrérie fut bientôt formée, les aumônes arrivèrent, et aussi les pélerins, mais en si grand nombre, qu'en la semaine Sainte de 1775 on en compta jusqu'à cinq mille par jour. De grands réfectoires furent bâtis pour alimenter ces pécheurs qui venaient se régénérer aux eaux salutaires de la pénitence. Avant de les admettre au banquet, de pieux cardinaux, prélats et princes leur lavaient les pieds, puis les servaient à table. Ces religieuses émigrations ne sont point particulières au culte catholique; sans parler de celles qui se font actuellement à Médine et à la Mecque, il est des troupes de gymnosophistes qui parcourent les différentes contrées de l'Inde pour se rendre aux pagodes les plus distinguées relativement à leur croyance. Étant à Madras, il y a une quinzaine d'années, j'en vis ainsi plusieurs qui se rendaient pieusement au temple de Jagrenat. La caravane se met en route à des saisons réglées, et chemin faisant elle stationne à plusieurs temples: ces pélerins se purifient aux rivières, en boivent les eaux, et ornent de fleurs les sources qu'ils regardent comme sacrées, ou les puits qu'une piété exemplaire a fait creuser au pied d'un figuier qui, étendant au loin son épais feuillage, donne un caractère religieux à ce lieu de méditation. Les circonstances militaires, qui actuellement ont changé les habitudes de Rome, ont rendu nulle la destination de cet hospice, et aux pélerins ont succédé les convalescens de l'un et l'autre sexe qui sortent des hôpitaux. Cet hospice peut contenir quatre cents lits.

San-Gallicano est un hospice d'une cinquantaine

de lits, érigé dans le Transtevère par Benoît XIII, sur les fonds laissés par Lancisi, médecin de Clément XI, pour les pauvres affectés de maladies psoriques et lépreuses. On les traite avec la pommade oxygénée et avec l'onguent de soufre pour les cas ordinaires. Dans une petite salle attenante on soigne les enfans qui ont la teigne; on ne leur fait subir qu'un traitement local. On commence par les épiler; et j'ai vu un religieux desservant exécuter cette opération fort adroitement, sans que le petit malheureux jetât un seul cri. Quand la dépilation est opérée sur les endroits affectés, on recouvre toute la tête avec une calotte faite d'une vessie imbibée d'huile, puis on recommence jusqu'à ce que la cicatrice des croûtes, de rouge qu'elle était, prenne la couleur rougeâtre. Quand il y a un empâtement, on fait de longues mouchetures avec un rasoir qui n'intéresse que la cuticule; on laisse bien saigner la tête en la lavant dans un bassin plein d'eau chaude, et l'on revient plusieurs fois à l'opération, selon la nécessité. La maladie tourne à bien quand toute la peau prend sa couleur ordinaire, et qu'il ne reste aucune rougeur. Quand on arrache ainsi le poil, il faut avoir soin d'enlever la racine, sans quoi point de guérison: on ne donne aucun remède intérieur.

Saint-Jacques des Incurables, au Cours, est une assez grande salle située près d'une église de ce nom: elle se trouve au fond d'une cour, près d'un four public. Les hommes sont séparés des femmes par une cloison; on y reçoit les blessés, les personnes qui ont quelques maux vénériens, ou quelques affections cancéreuses portées au dernier degré. J'y ai vu une femme qui en avait une au nez d'une telle étendue, qu'elle gagnait les deux joues: le visage était tellement édéma-

teux que son aspect faisait horreur. Cet hospice contient cent vingt lits.

Saint-Roch est un hôpital qui est une dépendance de l'église du même nom; l'un et l'autre furent élevés en faveur des mariniers. Le cardinal Salviati, homme vraiment philantrope, y ajouta un lieu de retraite pour les femmes grosses qui sont nécessiteuses. Aujourd'hui celles qui veulent y aller faire secrètement leurs couches y sont admises.

CHAPITRE XIII.

Le Château Saint-Ange. — Les Prisons neuves.

Louis XIV fit bâtir Versailles pour ne point voir du château de Saint-Germain le clocher de l'abbaye de Saint-Denis, où ses restes devaient aller. Plus mâle dans sa manière de penser, Adrien fit faire son monument de son vivant même, et c'était pour lui une jouissance que d'aller le considérer souvent. Que cette conduite eût été louable, si ses actions eussent toujours été en rapport avec une pareille contemplation philosophique. La seule chose qui puisse excuser le sentiment d'orgueil qui commandait un pareil monument, est que le trésor public s'ouvrait ainsi pour le pauvre dont les mains durcies l'élevaient. Les premiers fondemens en furent jetés dans les jardins de Domitien au-delà du Tibre, et en correspondance avec celui d'Auguste, qui lui restait sur le côté. Donnons-en une idée telle qu'il est possible à une plume qui ne peut peindre qu'avec des mots. L'édifice, qui ne servit qu'au prince et à six de ses successeurs, était rond, offrant une circonférence de

sept cent soixante-douze pieds : il était composé de grosses masses de pépérin sans ciment. Il reposait sur un soubassement ou massif carré de grosses pierres quadrangulaires de travertin. Le dehors de la première partie était revêtu de gros morceaux de marbre d'une blancheur éclatante. A chaque angle était un quadrige, et au milieu une porte qui introduisait dans l'intérieur du monument. Au-dessus était le célèbre Faune dormant qu'on admire dans le palais Barberini. Au-dessus de cette première partie s'élevaient trois étages décroissans, sur lesquels on arrivait intérieurement par un chemin en pente douce formant spire, non-seulement à pied, mais même à cheval. Le contour extérieur du second plan, formant portique, était orné de colonnes dont on croit que celles de Saint-Paul faisaient partie. Sur la corniche de cette colonnade circulaire s'élevaient nombre de statues qui la couronnaient noblement : au plus haut était une coupole sur la cime de laquelle était la pomme de pin de bronze doré qu'on voit encore aujourd'hui dans le jardin du Belvédère au Vatican; pomme dans laquelle on pense qu'étaient contenues les cendres de cet empereur. Sur le quatrième plan circulaire, près de la coupole, étaient des trophées d'armes. Adrien lui joignit au-delà du fleuve un espace qu'on nomme petit Champ-de-Mars, et le moyen de communication fut le pont Elien, aujourd'hui Saint-Ange. Par la suite des temps ce champ fut renfermé dans l'enceinte de la ville lors de la clôture faite sous Aurélien; et le monument, sous Bélisaire, devint un moyen de défense. En effet, composé comme il l'était de doubles murs, remplis d'un massif de briques et de ciment qui faisaient corps ensemble, il ne pouvait qu'offrir une citadelle imposante, quelque force qu'on

déployât sur elle : aussi les Romains y soutinrent-ils de violens assauts quand les Goths fondirent sur leur ville. Ils brisèrent, d'après les ordres de Bélisaire, plusieurs de ces belles statues qui en faisaient l'ornement, pour les jeter et écraser les assaillans. Les exarques de Ravenne, en l'occupant, ne travaillèrent pas peu aussi à sa dégradation.

Ainsi la chute de l'empire romain ayant amené celle de ce superbe monument, il est arrivé, mais en grand, ce qu'on a vu aussi de nos jours ici, où, le gouvernement ayant changé de forme, nombre d'édifices, devenus inutiles, ont tellement disparu qu'il n'en reste plus aucun vestige. Cependant, comme les murs de celui-ci étaient construits de manière à défier tout effort humain, le gouvernement papal, s'occupant de son temporel pour solidifier sa puissance, sans respect pour les dernières volontés d'un personnage auquel il avait été élevé, fit raser les deux ordres supérieurs du monument, et ne conserva que ce qui pouvait tourner en moyen de défense. On plaça au plus haut de l'édifice ainsi réduit un saint Michel tirant une épée, comme pour menacer ceux qui attenteraient au pouvoir du souverain : la position de la tête semble du moins suggérer cette opinion, mais ce n'est point celle des Romains, qui veulent que l'archange rengaîne, fondés sur le rapport de saint Grégoire, évêque de la grande cité, qui dit avoir vu, dans la peste de 593, sur le haut de cette forteresse, un ange remettant l'épée dans le fourreau : ce qui lui fut un motif pour annoncer la fin prochaine de la contagion. C'est en mémoire de cet heureux événement qu'on donna le nom de château Saint-Ange à la tour, et qu'on la couronna d'un ange pareil à celui que le pontife avait eu en vision. Boniface IX, Nicolas V,

Alexandre VI et Pie IV s'occupèrent successivement d'améliorer les fortifications de cette place, qui mérita dès-lors le nom de forteresse : elle fut munie de canons sous Urbain VIII, et, pour mieux en défendre l'approche, on l'entoura de quelques bastions, de fossés, et l'on en confia la garde à des soldats et des bombardiers. On y voyait souvent sur les remparts à moitié dégradés des amas de boulets de calibres discordans avec les bouches à feu auxquelles ils étaient destinés. Les papes ayant tout à craindre du caractère violent des Romains dans les temps de disette, s'y établirent un logement, auquel ils parvenaient au moyen d'un corridor couvert, soutenu par des arcades, et qui conduit du Vatican dans ce château (1). Ce logement consiste en une vaste salle d'armes qui est peinte à fresque par Perrin de Vaga, un salon où se trouvent de jolis arabesques de Jules le Romain, une chambre à coucher sans cheminée, et aussi très-joliment décorée. Les plafonds sont sculptés en bois doré.

Le château Saint-Ange a aussi son belvédère; et en vérité le nom lui est bien mérité, relativement à la beauté et à la variété du point de vue dont on y jouit. Il était précédemment orné de quelques statues et bustes : ils ont disparu; mais on a laissé les très-belles fresques qui ont eu leur fraîcheur, et les stucs qui attendent une grande réparation. Les papes, qui comme Sixte V étaient de bons pères de famille, y tenaient sous clef

(1) Ce fut Alexandre VI qui fit établir cette communication. Les remords d'une conscience si souvent mise à l'épreuve lui faisaient un devoir de veiller à sa conservation; mais la meilleure citadelle pour un prince qui se laisse guider par les sentimens de la paternité est le cœur de ses sujets.

les trésors dont l'emploi n'était que pour les besoins du peuple. Ce souverain pontife, qui soutint si bien la dignité papale, y déposa trois millions d'écus auxquels on ne devait toucher que dans les temps de disette, et remettre ce qui en avait été pris à la première rentrée de fonds. C'était aussi dans ce lieu que se gardaient les tiares et autres objets précieux du Saint-Père, comme aussi les chartes, bulles et autres actes qui, par leur importance, demandaient la plus exacte surveillance. Ce lieu, du temps du gouvernement papal, en était un de détention, comme il continue encore à l'être aujourd'hui : on y renfermait particulièrement les criminels d'état. Il servit de retraite au prestigiateur Cagliostro. La veille de la Saint-Pierre, les jeux, les ris venaient le visiter, non pour les jouissances des détenus auxquels on ne pensait guère, mais bien pour celles du peuple qui attendait le bel effet des gerbes, des serpenteaux, et de la girandole, où près de cinq mille fusées partent ensemble, formant un parasol qui éclaire tout l'horizon.

Il est une autre maison de détention pour les causes civiles; ce sont les prisons neuves, Carceri Nuove : c'est un grand bâtiment qui est environ vers le milieu de la rue Giulia; il fut commencé par Innocent X, qui tira les prisonniers de Tordinone, où ils étaient si entassés qu'ils n'y restaient pas *long*-temps sans éprouver de graves maladies. Alexandre VII termina ce bâtiment et le rendit plus commode. C'est une philantropie digne de louanges que celle qui porte à rendre la détention autant tolérable que possible aux prévenus qu'un jugement n'a point encore déclarés coupables. C'est à un pareil sentiment que l'on doit ces associations si nombreuses à Rome, et dont l'objet est de visiter les pri-

sonniers et de les secourir dans les circonstances fâcheuses qui peuvent mériter la commisération. Lors des conclaves et autres grandes circonstances qui, occupant les Romains, donneraient occasion à quelques tentatives audacieuses, tant de la part des détenus que de celle de leurs amis du dehors, on évacue ces prisonniers sur le château Saint-Ange, qui est d'un moins facile abord.

CHAPITRE XIV.

La Propagande. — Le Collége romain. — L'Archigymnase.

La Propagande est un collége ou séminaire où naguère on enseignait et disposait les jeunes gens qu'on destinait à propager les principes de catholicité dans les pays lointains où ils étaient envoyés. La fondation de ce collége date de l'an 1622; Grégoire XV en jeta les fondemens; il fut bientôt doté par Urbain VIII qui en augmenta le bâtiment. Alexandre VII fit élever la façade latérale et l'église intérieure. On y entretenait des élèves de toutes nations que l'on prenait au sortir des humanités. On leur développait les principes de la philosophie, de la théologie scolastique, et les langues que l'on parlait le plus dans les pays où se faisaient les missions. Ce collége avait une très-belle bibliothèque et une imprimerie célèbre, par le grand nombre de caractères étrangers dont elle était fournie. Les éditions qui en sont sorties étaient belles et bien soignées; une société de cardinaux en avait la direction. Il ne fallait que désirer de cultiver la vigne du Seigneur pour être admis dans cette maison. Ceux qui

étaient jugés pourvus d'un zèle suffisant, passaient légérement sur les études de philosophie, dont les principes ne sont pas toujours en pleine concordance avec ceux qu'on puise en théologie. On nourrissait leur intellect d'idées ascétiques, et, leur ordination faite, on les envoyait deux ou trois avec quelque argent, s'en rapportant pour le surplus à la charité des fidèles qu'ils trouveraient dans les pays lointains. On les débarquait aux comptoirs d'Afrique ou dans quelques villes de l'Inde, notamment à Siam, en Cochinchine, où ils étaient adressés au préfet apostolique, qui, jugeant de leurs moyens, les dirigeaient sur les lieux où ils pouvaient le mieux travailler à déraciner le paganisme. Je me rappelle de deux jeunes gens qui furent ainsi envoyés de Goa, en 1775, à Surate, pour monter une embarcation qui devait bientôt mettre à la voile pour la côte d'Ajan, l'un était Français et l'autre Italien; tous les deux chauds propagateurs de la Foi. Le consul français chez qui je demeurais, et à qui ils furent adressés, eut beau leur dire ce qui s'ensuivrait de l'exécution du projet insensé qu'ils avaient de convertir les Arabes à leur croyance; j'eus beau, de mon côté, leur exagérer tous les risques qu'ils allaient courir, ces jeunes ecclésiastiques regardèrent le martyre que je leur annonçais comme la plus belle récompense de leur mission apostolique. L'esquif cingla sur Soccotora, et le patron les fit porter par un canot sur le rivage. A peine avaient-ils mis pied à terre qu'ils furent assaillis par quatre ou cinq Arabes blottis derrière un buisson, qui les reçurent à coups de sabre, et les massacrèrent en présence des canotiers qui reprenaient le large.

Les chefs de la Propagande, qui avaient de l'instruction et qui possédaient la connaissance des langues,

étaient considérés des Européens; ils étaient évêques pour la plupart, ou du moins ils en portaient la croix. J'en ai connu de très-respectables sous le rapport du savoir comme sous celui des mœurs. Le collége de la Propagande offrait autrefois beaucoup de curiosités dues à la reconnaissance des préfets qui étaient placés dans les pays des infidèles: on y voyait un Alcoran, qu'on disait être celui que dicta Mahomet à un de ses disciples; plusieurs manuscrits trouvés à bord des vaisseaux turcs, et envoyés aux papes par le grand-maître de Malte; beaucoup de présens qu'on dit avoir été faits au Saint-Père par les princes des pays éloignés, quelques-uns même dus aux libéralités de l'empereur de la Chine. Les revenus de cet établissement étaient considérables pour subvenir aux dépenses; mais le nombre des élèves diminuant, et les occasions pour les envoyer manquant, l'établissement commença à péricliter. D'ailleurs plusieurs capitaux avaient été enlevés ou divertis pour d'autres usages, tellement que, la rentrée ne balançant plus la sortie, le collége avait, en 1788, près de soixante mille livres de dettes.

Le collége Romain est dans le quartier qu'on appelle de la Pigna : c'est un vaste édifice destiné à l'enseignement des humanités, c'est le seul en ce genre qui soit à Rome; car ici il ne s'agit d'aucun pensionnat où les ecoliers soient sous la surveillance d'un proviseur. Un grand nombre d'enfans étudient dans la maison paternelle, sous les yeux d'un précepteur qui leur fait faire leurs devoirs en particulier, et les mène, aux heures de classe, à ce collége. On doit ce bâtiment aux libéralités de Grégoire XIII, qui le fit élever d'après le projet d'Ammanato. Il fut long-temps sous la direction des jésuites; ce sont des ecclésiastiques qui régentent sous la

direction d'un supérieur. L'entrée, qui donne sur une grande place, est exhaussée sur un large perron. Deux ailes de côté, un avant-corps peu saillant au milieu, audessus duquel s'élève un autre ordre couronné d'un joli clocher, telle est la simplicité de la principale façade. La cour intérieure est spacieuse et environnée d'un portique carré à double étage. C'est dans les allées de ce portique que sont les portes qui s'ouvrent dans les classes. Autrefois l'enseignement chez les premiers Romains se donnait sous des portiques spacieux (1); les maîtres débitaient leur doctrine au public qui voulait les écouter, et pendant que le soldat allait s'exercer sur les bords du Tibre, ceux qui se destinaient aux fonctions du barreau y suivaient les philosophes ambulans qui se livraient à l'enseignement; ainsi ils s'accoutumaient près d'eux à toutes les difficultés de la plus sévère dialectique. Chez les Romains d'aujourd'hui les auditeurs sont plus commodément, sinon fastueusement, placés assis, chaudement vêtus, ils écou-

(1) Chez les Indiens, le lieu d'étude est en rase campagne, sous un figuier dont les branches, qui cherchent à former un tronc en terre, étendent au loin leur feuillage. L'eau saine d'un puits est là pour désaltérer le professeur qui trouve dans le riz qu'on lui apporte et dans le fruit d'un dattier voisin de quoi suffisamment réparer sa faim. Je me rappelle, lorsque je faisais mes promenades du matin dans les environs de Surate, avoir ainsi rencontré un respectable vieillard qui dictait, assis près d'un mangnier, une leçon à de nombreux enfans qui l'écoutaient. Mon apparition ne produisit aucune distraction sur le maître comme sur les écoliers, qui tous avec une plume de roseau traçaient, sur une planche couverte d'une molle argile, des caractères persans, dont ils faisaient usage pour leur syntaxe. Quels charmes n'aurait point une doctrine philosophique, si elle était ainsi développée en plein champ dans nos belles saisons! Comme nos âmes s'épanouiraient aux vérités dont chaque objet environnant offrirait des preuves!

tent un ecclésiastique qui leur donne des principes de leur langue mère, et qui n'élève leur génie qu'au point nécessaire pour l'intelligence des principes du christianisme auxquels il revient toujours dans le cours de sa leçon. On y enseigne gratuitement les langues latine, grecque, hébraïque, la rhétorique, la philosophie, les mathématiques, la théologie et l'histoire ecclésiastique. Les professeurs y sont logés, ainsi que plusieurs personnes attachées au collége. Il y a une bibliothèque qui est assez riche en auteurs classiques et en théologie, mais bien pauvre en médecine et en physique : l'ouvrage le plus récent que j'y aie vu sur cette dernière science sont les Leçons de l'abbé Nollet. Ce collége était autrefois présidé par un cardinal qui veillait à ce que l'enseignement fût toujours basé sur les principes religieux. On y disputait beaucoup sur les quiddités aristotéliques et sur tous les principes de la métaphysique qui étaient introductoires à la théologie, et la morale était ce dont on s'occupait le moins. Aujourd'hui on commence à établir l'enseignement sur une base plus profitable à un état policé ; les sciences réelles commencent à entrer pour quelque chose dans l'éducation, et j'ai vu avec plaisir, dans un collége particulier de nobles, qu'il y avait un cabinet d'histoire naturelle et de physique, et que ces deux branches y étaient enseignées par un professeur très-instruit ; ce qui me fait croire que la doctrine d'Aristote n'est plus tant en vogue que du temps précédent, où l'on disposait l'esprit de la jeunesse aux opinions dont le gouvernement avait besoin pour se maintenir dans la paisible jouïssance de son autorité. Ce collége possédait autrefois un cabinet célèbre, celui du P. Kircher, où se voyait une collection d'objets infiniment curieux. Dans les changemens sur-

venus à Rome, on n'a laissé de ce cabinet que les choses de peu de prix; celles d'un plus grand ont passé dans des mains étrangères. Beaucoup de chaires sont actuellement vacantes, notamment celles de Droit canon, des Décrétales, de l'Histoire ecclésiastique : on n'aperçoit point que l'oubli où l'on est resté sur ces branches ait influé en mal sur le moral du peuple romain; on continue néanmoins d'y enseigner la théologie. A côté de ce collége est la chapelle Saint-Ignace, à l'usage de la jeunesse, qui vient y faire des actes de piété, en sortant des lieux d'exercices. On en doit l'érection au cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV; le plus grand nombre des peintures est dû au pinceau de quelques jésuites.

L'archigymnase de la Sapienza répond à ce que dans les autres villes d'Italie on désigne sous le nom d'Université : il a pris son nom de l'inscription placée sur le frontispice de son entrée, *Initium sapientiæ timor Domini.* Il est situé dans le quartier de Saint-Eustache, près du Panthéon; ce fut Boniface VIII qui établit d'abord dans ce lieu des écoles publiques. En 1310 on y créa des chaires pour l'hébreu, le syriaque, l'arabe et le grec; on dota cet établissement naissant de quelques revenus : ce ne fut qu'en 1521 que Léon X pensa à lui donner une certaine splendeur, à laquelle contribua Michel-Ange, en fournissant le projet d'un édifice qui commença dès-lors à avoir son exécution. Sixte V lui accorda ses faveurs en le faisant continuer. Aux salles déjà faites Alexandre VII ajouta l'église, y fonda une bibliothèque et y fit établir un jardin de botanique que, faute de local, on plaça près la fontaine Pauline. Enfin, au milieu du siècle dernier, Valenti Gonzaga y fonda deux chaires, une de chimie et l'autre de physique expéri-

mentale. Depuis on y en a établi d'autres pour la jurisprudence, la théologie, la physique, la médecine, la chirurgie et l'art vétérinaire. Le bâtiment n'a aucune décoration extérieure; il forme un carré long avec deux rangs de fenêtres. La cour est de même forme : aux trois côtés sont deux ordres avec arcades, l'un dorique et l'autre ionique; au-dessous et en retraite sont les salles destinées au service du collége; entre eux et la cour règne autour un portique en haut comme en bas, et au-dessus donnent les portes qui communiquent avec les classes. Le quatrième côté est formé par la façade de l'église, décorée de petites niches, de croisées, et des mêmes ordres que les portiques. Cette église est élevée d'après les dessins du Bernin; elle a la forme d'un triangle, symbole de la Trinité : elle est ornée de pilastres composites, séparés par de grandes et de petites niches. La coupole qui naît de l'ordre a des arcs doubleaux avec croisées; au milieu est une lanterne avec un petit ordre composite. Le tableau du maître-autel est de Pietro de Cortone : il représente saint Yves, avocat, qui prend les Mémoires que lui apportent les pauvres.

Les facultés qui enseignent dans ce lieu sont composées comme il suit :

FACULTÉ DE THÉOLOGIE.

	MM.
Théologie sacrée.	Faraldi.
Écriture sacrée.	Jonni.
Eucharistie.	Biancucci.
Loi canonique.	Capogrossi.

FACULTÉ DE DROIT.

	MM.
Institutions du Droit civil.	Dorascensi.
Droit civil et Statutaire.	Bencivenga.

Institutions du Droit canonique.	Ferazelli.
Elémens du Droit de nature et des gens.	Piccadori.
Droit constitutionnel.	Mangiatordi.
Institutions du Droit criminel.	Van-Streip.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

	MM.
Institutions d'anatomie.	Luppi.
Institutions médico-théoriques.	Bomba.
Médecine Clinique, à l'hôpital du Saint-Esprit.	Giovanelli.
Maladies générales.	Belli.
Opérations et Chirurgie clinique, dans Saint-Jacques des Incurables.	Sisco.
Accouchemens. La pratique dans l'hôpital Saint-Roch.	Asdrubale.
Thérapeutique et matière médicale.	Miccoci.
Chimie.	Morichini.
Botanique.	Poggioli.
Art vétérinaire.	Oddi.
Pharmacie.	Conti.

FACULTÉ DES SCIENCES ET LETTRES.

	MM.
Algèbre et Géométrie.	De Sanctis.
Mathématiques mixtes, Hydrostatique, Hydraulique et Hydrométrie.	Pessuti.
Minéralogie.	Gismondi.
Physique expérimentale.	Gandolfi.
Elémens d'Archéologie.	Ré.
Logique et Métaphysique.	Bonomi.
Langue grecque.	De Dominis.
—— Syriaque et caldaïque.	Assemani.
—— Hébraïque.	Olivieri.

Les leçons commencent le 5 novembre et finissent le 27 juin. On donne les grades tous les ans à la seconde quinzaine de juillet, et l'on termine au 1er d'août. Du baccalauréat on passe au licenciat : le doctorat est le dernier. Les thèses et examens se soutiennent dans l'église, et ces actes ne sont point rigoureux. L'année scolaire commence et se termine par une messe de cérémonie.

La minéralogie est la seule partie d'histoire naturelle qu'on ait traitée depuis l'organisation de l'enseignement sous le gouvernement français : autrefois elle était entièrement négligée; et s'il était quelqu'un qui eût quelques connaissances en ce genre, il les devait à ses propres études, et non à l'instruction publique qui était nulle sous ce rapport. Attirait-il l'attention sur ce vide à remplir, on lui faisait envisager Galilée expiant dans une prison le crime qu'on lui imputait d'avoir enseigné la vérité. D'ailleurs la persuasion où était le saint Siége que de trop grandes connaissances en ce genre menaient toujours à l'athéisme était un motif plus que suffisant pour l'exclure de l'enseignement. Le sol romain offre cependant un grand champ aux découvertes à faire en ce genre : jusqu'ici ce sont les étrangers qui s'y sont le plus occupés. Plût à Dieu que leurs efforts soient un motif efficace d'émulation pour les indigènes qui pourraient s'y adonner avec plus de fruit!

CHAPITRE XV.

Bibliothèques, — Casanatense, — Lancisienne, — Angélique, — Vaticane, — Corsinienne et Barberienne.

On doit croire que l'ancien gouvernement, tenant ses subordonnés dans le dévouement religieux que comportaient ses principes, les bibliothèques publiques ne pouvaient offrir cette multitude d'ouvrages qu'on donne en lecture dans un pays moins soupçonneux : aussi la physiologie est-elle la partie la plus faible dans les bibliothèques dont il est ici question; il en est même quelques-unes qui ont été si peu empressées de se mettre au courant sur les ouvrages du jour, que ceux-ci, depuis plus d'un demi-siècle, n'ont encore pu avoir l'honneur de l'admission sur leur catalogue; telle est celle dite la Minerve, si riche d'ailleurs en ouvrages de théologie et d'histoire, que les vers rongent paisiblement; en ouvrages d'histoire naturelle, que l'on feuillette davantage; en ceux de médecine, que rarement on déplace, attendu que les plus nouveaux, et encore ne sont-ils pas en grand nombre, datent du milieu du siècle dernier. On dit que la totalité des volumes de cette bibliothèque s'élève à neuf mille. Le vaisseau est un des plus beaux en ce genre : il est agréablement voûté, et sur les côtés sont les livres reliés la plupart en parchemin, selon la coutume italienne; une galerie règne au haut dans toute son étendue; les côtés aboutissent au fond à une niche demi-circulaire, soutenue par deux colonnes en bois tout cannelées; là se trouve sur un

piédestal la statue du bienfaiteur de la maison, le cardinal Casanate, qui a étendu ses largesses jusque sur la bibliothèque : cette statue est en marbre blanc et de grandeur naturelle; c'est un des beaux morceaux de Le Gros, où l'on voit l'air de grandeur et de bonté qui caractérisaient le personnage. Sur les côtés sont deux sphères où se lit ce qui a rapport au globe habitable et à l'espace parcouru par les astres. La bibliothèque du Collége romain est moins spacieuse et offre à-peu-près la même forme que la précédente, mais elle est moins riche en livres de sciences : le seul ouvrage qui ait piqué ma curiosité est une collection de plantes bien conservées et disposées selon le système de Tournefort. Il fut fait par l'ex-professeur du Jardin de Botanique.

La bibliothèque Lancisienne est due à la philantropie de Lancisi, qui la légua, au commencement du siècle dernier, aux élèves en médecine de l'hôpital du Saint-Esprit; car alors l'enseignement médical n'avait lieu qu'en cet endroit. Elle offre une salle très-belle, fort haute et faisant partie du palais attenant l'hôpital. Cette bibliothèque est riche en ouvrages anciens, notamment de médecine, de chirurgie et d'histoire naturelle; Louis XIV l'a considérablement augmentée; mais elle n'achète plus rien depuis une trentaine d'années, la modicité de ses revenus suffisant à peine à son entretien. Elle est à portée de nombreux élèves, qui cependant la fréquentent bien rarement. Le fondateur, sur ce point, aurait de bien justes reproches à leur faire, lui qui a tant illustré l'art par son éminent savoir, et qui a tant fait pour l'humanité lorsqu'il vivait, notamment pour les pauvres que la nécessité forçait à venir chercher des secours à leurs maux dans son hôpital. C'est

pour fournir celui-ci d'eau qu'ayant reconnu la bonté de plusieurs sources voisines, il les fit rassembler, tant celles perdues que négligées, et les fit aborder à une fontaine qu'il fit élever en pierres de taille, pour fournir non-seulement l'hôpital, mais encore tout le quartier. Revenons aux autres bibliothèques.

Celle dite Angélique a reçu son nom d'Angelo Rocca, augustin, son fondateur; Olsténio, prélat d'une très-grande érudition, l'augmenta beaucoup. Mais ce qui contribua à l'enrichir fut l'acquisition des livres du cardinal Passionei, qui la doubla et la rendit une bibliothèque infiniment utile à ceux qui étudient. Le cardinal Norris, bienfaiteur de l'ordre dont lui-même était sorti, y a sa statue : on y conserve ses manuscrits et autres ouvrages imprimés. On entre dans cette bibliothèque par une porte particulière, à la droite de celle de l'église des Augustins.

La bibliothèque du Vatican est la plus vaste, la plus belle et la plus riche de toutes celles qui sont publiques. Tout homme qui se livre aux lettres, aux sciences, aux arts et à l'antiquité, trouve moyen d'y employer fort utilement ses momens, chaque salle lui fournissant une abondance d'objets qu'il peut exploiter bien à son aise. Son origine se reporte au cardinal Hilaire, qui rassembla quelques livres de piété dans le palais de Saint-Jean de Latran, en 465 : les pontifes et leurs successeurs l'augmentèrent ensuite, en y ajoutant beaucoup de manuscrits grecs et latins, notamment Nicolas V, qui, l'ayant enrichie des envois que lui firent différens voyageurs qu'il payait, la fit transporter dans le palais du Vatican. Les acquisitions faites à la prise de Constantinople, tant en livres qu'en manuscrits, ayant nécessité un plus grand local, Sixte V fit faire nombre

de salles pour les placer comme on le voit aujourd'hui. Ce lieu fut encore agrandi sous les pontifes ses successeurs, et les fonds que ce pape avait faits pour son service et son augmentation furent continués. Cette bibliothèque, que tant de princes augmentèrent ensuite par des legs qu'ils lui firent, est aujourd'hui regardée comme la plus riche de l'Italie, tant pour le nombre de ses manuscrits que par une infinité de livres rares imprimés en toutes sortes de langues. La première pièce, comme la suivante, date du temps de Sixte V; c'est-à-dire que Fontana en donna le dessin. Dans la première, celle de lecture, se tiennent les bibliothécaires ordinaires pour le service, les copistes et collationnateurs de copie, avec les manuscrits qui sont prêtés : elle est ornée de mauvais portraits des cardinaux qui furent nommés surintendans de cette bibliothèque. La seconde, qui est très-vaste, est partagée en deux par six gros piliers carrés : elle a plus de deux cents pieds de long sur cinquante de large; la voûte est décorée d'arabesques et de grands tableaux à fresque, représentant plusieurs vues de Rome de divers auteurs; les murs offrent différens sujets, tels que Sixte V, à qui Fontana fait voir le plan de la bibliothèque; les huit Conciles généraux : à gauche, entre les fenêtres, les bibliothèques les plus célèbres du monde. Dans le septième tableau, qui a rapport à la bibliothèque Palatine, se voit, d'une part, la Sibylle qui porta à Tarquin le Superbe les neuf Livres sibyllins pour les acheter; ce monarque les ayant jugés trop chers, la Sibylle en brûla d'abord trois, puis trois autres sur un nouveau refus de Tarquin, toujours en en demandant le prix entier; de manière que le roi, pour sauver des flammes les trois autres, fut forcé de donner ce qui lui avait d'abord été demandé. Sur la cor-

niche qui fait le tour de la même salle sont représentées les principales actions de Sixte V. Sur les piliers qui soutiennent la voûte sont peints les premiers inventeurs des caractères des diverses langues; tout autour de cette grande salle, comme aussi aux piliers à hauteur d'appui, sont quarante-six armoires où se conservent les anciens manuscrits les plus rares, grecs, latins, allemands, français, italiens, dont plusieurs, ornés des plus jolies miniatures, ont été laissés au saint Siége par la reine Christine. Parmi les plus curieux qui m'ont été communiqués sont ceux intitulés : « Istorie di Geronimo Mutio Giustinopolitano, dei fati di Frederico di Montefeltro duce d'Urbino »; et un autre dont le titre est : « Della vita di Maria di Montefeltro della Rovera quarto duce d'Urbino »; un n° 365, et d'autres avec de jolis dessins coloriés, et particulièrement, sous ce dernier point, un du Dante, qu'un artiste a décoré des plus belles miniatures; mais il est aisé de voir qu'elles sont de différentes mains; le Koran, supérieurement écrit, une Bible très-belle; un intitulé : « Il Cortegiano di Baltasaro Castiglione »; enfin un manuscrit de Pline où tous les animaux sont représentés en miniature. Le plus grand nombre de ces manuscrits est assez bien relié, on peut même dire soigneusement : il n'en est pas de même des imprimés, peu nombreux, et qui ont été laissés, partie par Christine et partie par le cardinal Passionei; ils sont la plupart couverts d'un mince carton; quelques-uns cependant ont les honneurs de la reliure entière; mais ici c'est le parchemin qui remplace le veau usité chez nous : les Romains, les Napolitains ne savent point relier proprement; le luxe en ce genre n'est point du goût courant; un Bozérian, un Bradel trouveraient peu d'appréciateurs de leur indus-

trie. On voit encore dans cette salle une colonne torse du plus bel albâtre oriental, et un sarcophage de marbre dans lequel on trouva un linceul d'amiante : on le tira d'une fouille faite hors la porte Majeure. On y voit encore de fort belles tables de granit blanc et noir, avec pieds, ornemens et bas-reliefs de bronze doré : ils ont été dernièrement bien gâtés par la cupidité napolitaine.

Au bout de cette longue salle en est une autre qui s'étend, à droite comme à gauche, dans une longueur d'environ quatre cents pas : on la doit à Paul V et à Clément XII. Dans le bas de cette dernière sont peintes les différentes actions de Sixte V, les Conciles généraux et les auteurs des premières bibliothèques. On y voit également des armoires en grisaille où sont renfermés les livres : au-dessus est pour couronnement une riche collection de vases étrusques. Parmi les peintures se manifeste la façade de la basilique Vaticane, selon le dessin primitif de Michel-Ange; comme aussi à l'opposite la machine inventée par Fontana pour élever l'obélisque sur la place Saint-Pierre : toutes les autres fresques sont relatives à la culture des lettres chez les Chaldéens, les Juifs, les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Les sujets sont tous d'une conception ingénieuse, et se rapportent très-bien à leur objet. Dans le fond de la troisième chambre sont deux statues antiques, l'une représentant Aristide, célèbre philosophe et orateur de Smyrne; l'autre Hippolyte, évêque de Porto; auteur du Cycle pascal : les peintures sont d'Angéloni, qui y a représenté plusieurs édifices élevés sous le pontificat de Benoît XIV. La quatrième chambre, ou le *Musæum Christianum*, offre un choix d'antiquités chrétiennes, donné par ce même pape. On y trouve des lampes et

divers instrumens employés à tourmenter les martyrs, des anneaux et des camées trouvés dans les catacombes; on y voit aussi un petit tableau peint à fresque dans le huitième siècle, il représente Charlemagne. Sur les murs de cette chambre sont encadrées diverses inscriptions sacrées, et plusieurs bas-reliefs de marbre, pris de quelques sarcophages chrétiens : dans le milieu sont deux très-belles tables de granit blanc et noir, et autour sont huit armoires de racine de noyer, où se trouvent plusieurs monumens sacrés. La voûte est ornée de fresques qui représentent l'Eglise et la Religion : elles sont de Pozzi. Enfin vient une très-belle pièce qu'on appelle la salle des Papyri, parce que sur les murs sont nombre de tableaux contenant d'anciennes écritures sur les papyrus d'Egypte : cette pièce est toute décorée de pilastres de granit blanc et noir; les jambages de portes et fenêtres sont en granit rouge; la frise est en porphyre, et le pavé est en très-beaux carreaux de marbre. La voûte est une superbe fresque de Mengs : elle est regardée comme un de ses meilleurs ouvrages. Le tableau du milieu représente l'Histoire qui écrit sur les épaules du Temps; d'un côté est un Génie; de l'autre Janus et une Renommée sonnant de la trompe; au-dessus et près de la porte sont deux figures assises, représentant, l'une saint Pierre, et l'autre Moïse; à leurs côtés sont quatre jolis génies et quelques enfans qui se voient dans les lunettes latérales. Cette pièce est ornée d'une belle table de porphyre et de deux candelabres de porcelaine de Sève, donnés à Pie VII par Bonaparte. Une dernière salle, encore à décorer, offre un ballon qui en 1804 est allé en vingt-quatre heures de Paris à Rome.

Dans le bras droit se trouve une longue suite de pièces, deux desquelles sont ornées de différentes pein-

tures de l'école d'Arpino. De la troisième on passe, sur la droite, à un cabinet qui contient une belle collection d'estampes modernes : ce cabinet fut formé par Pie VI. Sur la voûte sont à fresque les portraits des meilleurs graveurs : ils sont de Rocchi. Enfin la dernière pièce est le cabinet profane : on y voit de très-belles colonnes en porphyre; au fond est une pièce remplie d'armoires où sont les camées antiques les plus beaux; entre autres un qui représente l'empereur Auguste : il est de la plus belle chalcédoine. On voit aussi celui de sa femme Livie, et un autre qui fait le pendant de la fille de Titus; une belle tête de Méduse; un bas-relief offrant Bacchus et Ariane, d'un seul morceau de pierre de quatre couleurs. On voit encore dans une armoire différentes médailles en or, argent et autres métaux; elles sont très-belles, mais peu nombreuses : elles sont toutes du règne des empereurs. Les modernes ne sont rien moins que belles, comparées à celles qui sont d'un burin français. On voit encore deux belles mosaïques, trouvées, l'une, dans la villa Adrienne, et l'autre dans le temple d'Hercule, sur le mont Aventin. Enfin on y voit plusieurs bronzes représentant des petites statues et instrumens antiques. Cette pièce a communication par la grille de fer qu'on y voit, avec le principal escalier du musée Pio-Clémentin.

Les grands à Rome que leur fortune a mis dans le cas de faire des acquisitions en livres se font un vrai plaisir de communiquer au public leurs richesses en ce genre : on peut citer comme ayant droit à la reconnaissance sur ce point les maisons Barberini et Corsini. La bibliothèque de cette dernière est à la Longara : elle occupe un corps-de-logis près du palais, et a sur la rue une porte particulière par laquelle on entre sans parler

au portier. La première salle, ainsi que les autres, est ornée de colonnes de jaune antique, mais plaqué : elles sont à la porte et aux arcs de séparation. Dans le fronton de chaque entrée est l'inscription de la matière dont traitent les livres qui sont dans des armoires grillées. Les plafonds sont en fresques et offrent les emblèmes des ouvrages que la salle contient. Il y en a cinq : dans la première sont les ouvrages relatifs à l'histoire profane; tout le long et au-dessus des armoires, dans toutes les pièces, sont les noms des auteurs qui ont écrit sur ces matières. Le plafond offre le Temps et la Vérité qui l'éclaire de ses rayons : ces figures sont surmontées de l'Eternité. La seconde salle contient la Philologie : au plafond sont les neuf Sœurs autour d'Apollon, et tout près est Mercure debout. La troisième est remplie d'ouvrages relatifs à l'histoire naturelle, à la géographie, à la philosophie, à la médecine et aux mathématiques. On voit sur le plafond Esculape, Apollon dans une gloire, le Temps qui écrit, un Génie qui mesure un globe, et un Zéphyre supportant une sphère. La dernière salle décorée est une galerie qui contient tout ce qui est relatif à la théologie, à l'histoire ecclésiastique, à la Bible et aux Conciles : c'est le lieu de travail. Le plafond offre la Religion, un pape, et un cardinal qui montrent la chute du schisme et les bons livres qui sont offerts au pape. Outre ces belles pièces, il y en a encore plusieurs autres où l'on n'entre point, et qui communiquent à la galerie. Cette bibliothèque est riche en manuscrits du quinzième siècle : elle a aussi beaucoup de gravures en porte-feuille.

La bibliothèque Barberini est une des plus riches qu'on connaisse dans la ville; on porte le nombre de ses livres à environ soixante mille : elle est formée d'une

longue salle contenant des armoires grillées où sont les livres imprimés, et d'une autre carrée où se trouve un très-grand nombre de manuscrits qu'on porte à plus de neuf mille. J'y ai vu le plus ancien qui soit connu; il fut écrit trois cents ans après l'Ascension, si l'on s'en rapporte à la date; il est en caractères chaldaïques Estrangelo; il a pour titre : *Lectiones dominicales Evangeliorum.* J'y en ai vu un autre de Francesco Giamberti, architecte vulgairement connu sous le nom de Sangallo; il offre plusieurs dessins du dernier fini, fait par lui, d'après l'antique, et leur explication; le tout sur vélin : sa date est de Rome 1465. Mais ce qui m'a occupé davantage sont quelques poésies du Tasse, écrites de sa main et improvisées pour le plus grand nombre, ainsi que diverses lettres tant en prose qu'en vers, datées de 1588 à 1589, adressées pour la plupart à des princes de Naples. J'y ai vu encore le suivant, ayant pour titre : « Gerusalemme liberata, del sign. Torquato Tasso, al sign. don Alfonso il duca di Ferare ». A la ligne il y avait : « E stata questa fidelissima copia corretta d'ordine del istesso autore d'a infiniti errori e purgata come appare per il medesimo libro; Napoli 1580 ». On m'a également montré un Arioste in-4°, en vélin, publié en 1532, un an avant la mort de l'auteur : cet ouvrage est très-rare. On voit encore plusieurs curiosités antiques, bien conservées, et qu'on fait voir aux étrangers connus. Je n'ai eu communication d'aucune, n'ayant point eu assez de temps à moi le jour que me donna le bibliothécaire, homme profondément instruit et érudit. Cette bibliothèque est publique les lundi et jeudi, depuis dix heures jusqu'à midi.

CHAPITRE XVI.

Fontaines, — La Pauline, — La Sixtine. — L'Acqua Vergine. — L'Acqua Felice.

Le premier objet qui frappe l'étranger en entrant à Rome, est la multitude de fontaines qu'il rencontre et l'abondance des eaux qu'elles jettent sous toutes sortes de formes. Ici sont des gerbes, là des nappes, ailleurs des jets qui s'élancent et rafraîchissent l'air, en produisant une vapeur qui s'y tient en dissolution. Elles contribuent encore à l'ornement de quelques lieux qui demandaient ce genre de magnificence : aussi le génie architectural s'est-il exercé de manière à faire voir, à chaque pas qu'on fait, jusqu'à quel point il peut être porté. Citer les gerbes qui de chaque côté, sur la place Saint-Pierre, jaillissent et retombent d'un triple guéridon dans un bassin antique de granit d'Egypte; sur la place Navone, la grande vasque de marbre toujours résonnante de l'eau que donnent les quatre grands fleuves qui versent leurs eaux de toutes parts; la Barcacia, qui rend par ses écoutilles celles qu'elle reçoit de sa gerbe; les eaux Paulines, situées sur le Janicule; les magnifiques nappes et cascatelles de Trévi au milieu de la ville, l'Acqua Felice, les quatre Fontaines, celle du pont Sixte, celle du Triton, et nombre d'autres qui, placées devant des palais, en ont pris le nom; on jugera combien la ville offre d'agrément à l'œil et d'utilité aux passans, qui souvent viennent s'y désaltérer. Jamais le cristal de l'eau qui tombe dans le bassin n'est sali par des herbes ou par le linge qu'on

vient y laver : aussi la bête de somme qui s'y désaltère y hume-t-elle l'onde avec plaisir. Chaque cour des palais a aussi la sienne, placée dans une niche plus ou moins travaillée; elle forme, pour le passant, une perspective sonore qui récrée ses yeux et son oreille. Entre les cailloutages continuellement humides qui quelquefois forment une grotte plus ou moins sauvage, croît le capillaire, dont le joli feuillage, retenu par sa tige noire, folâtre en guirlande verdoyante sur une couche de mousse, de fontinale ou de buxbaume. L'intérieur de la maison a aussi ses veines continuellement jaillissantes pour répondre à l'utilité domestique; et souvent il n'est pas nécessaire de descendre d'un étage à un autre pour se procurer un élément si nécessaire. On pourrait donc encore dire aujourd'hui, comme du temps de Strabon, que les aqueducs portent des fleuves dans la ville, et que chaque maison a ses canaux, qui reçoivent de ceux-ci l'eau nécessaire à sa consommation.

Les anciens Romains avaient plus besoin d'eau que ceux d'aujourd'hui, qui ont perdu l'usage des bains et des naumachies. La difficulté de la prendre du Tibre, l'impureté d'ailleurs de celle que le fleuve leur eût fournie, les porta à la tirer de loin, à l'aide des aqueducs qui l'amenaient à diverses fontaines communes ou particulières. On comptait autrefois à Rome, avant l'arrivée des Goths, selon Publius Victor, *de Regionibus urbis*, treize mille cinquante-deux fontaines publiques : une vingtaine d'aqueducs leur fournissaient alors; mais le nombre de ceux-ci est réduit à trois ou quatre, dont on doit la réparation et l'entretien à des papes amis du peuple, et qui lui ont donné des marques effectives de leur bienveillance sous ce rapport. Citer Sixte V et Paul V, qui, subvenant aux maux que les Barbares avaient occa-

sionés en portant la hache de la destruction sur les aqueducs, c'est donner lieu à d'agréables souvenirs chez ceux des Romains modernes qui ont un cœur reconnaissant : aussi ces deux pontifes méritent-ils autant les louanges qu'on leur a données à cet égard, que s'en rendirent dignes autrefois Claudius et Agrippa, qui, pour conduire des eaux prises de quinze à vingt milles de la ville, firent construire des ouvrages dont on admire encore la beauté et la solidité, même dans l'état de dégradation où ils sont tombés. On n'est point d'accord sur la meilleure de ces eaux, chacun vantant celle de son quartier; cependant on donne communément la préférence à l'Acqua de' Grilli, à celle aussi que fournissent les fontaines Trévi et Pauline. Cette dernière reçoit ses eaux du lac Bracciano, situé vers le nord-ouest, à une très-grande distance de Rome. Ces eaux y arrivent par un aqueduc qui, ayant fourni à la villa Pamphili, vient aboutir à la fontaine Pauline.

Cette fontaine reçut son nom de Paul V, qui la fit construire sur le Janicule, situation des plus agréables quant au superbe point de vue dont on y jouit. Ce furent Fontana et Maderno qui présidèrent à ce travail, ayant pris, pour l'exécution de leur projet, les matériaux qu'ils trouvèrent au Forum de Nerva. Elle forme cinq niches, trois grandes et une moindre de chaque côté : elles sont ornées de six colonnes ioniques de granit rouge, reposant chacune sur un piédestal; au-dessus est un attique avec l'inscription suivante dans le milieu :

Paulus Quintus, Pontifex Maximus,
Aquam in agro Bracciensi
Saluberrimis è fontibus collectam
Veteribus aquæ Alsietinæ ductibus restitutis

Novisque additis
XXXV ab milliario duxit,
Anno Domini M. D. CXII;
Pontificatûs sui septimo.

Du bas des niches sortent autant de nappes d'eau qui tombent dans un vaste bassin commun. Ces eaux sont les mêmes que Trajan fit conduire à Rome par le Transtevère et le Vatican : on les appelait alors *Sabatinæ*, à raison de leur origine. Ces eaux, en descendant vers la ville, font mouvoir plusieurs moulins, les rouages de quelques forges et de nombreuses machines destinées à frapper la monnaie; elles fournissent aux Transtevérins, aux fontaines de la place de Saint-Piérre, et le reste, suivant le pont Sixte, vient se rendre à la fontaine Sixtine. Ses canaux passent sous les trottoirs, et sont fort gros et nombreux.

Celle-ci est composée d'une grande niche, du haut de laquelle, par une ouverture spacieuse, sort un gros volume d'eau qui tombe d'abord dans une tasse, et ensuite dans une grande vasque. Sur les côtés sont deux colonnes d'ordre ionique qui soutiennent un attique, dans le fronton duquel sont les armes de Paul V; deux lions, situés de chaque côté, lancent un filet d'eau dont les paraboles se répondent si bien, qu'elles se rencontrent et se croisent sans se mêler : le tout est couronné par une horloge, au-dessus de laquelle on lit l'inscription suivante :

Paulus V, Pont. Max.,
Aquam munificentia sua,
In summum Janiculum perductam.
Citrà Tiberim urbis totius usui.
Deducendam curavit;
Anno Domini M. D. CXIII,
Pontificatûs sui octavo.

La fontaine de Trévi est un des plus beaux monumens que Rome offre, considérée, tant sous le rapport de la magnificence de composition, que sous celui de l'abondance des eaux qu'elle fournit. On lui a donné le nom d'Acqua Vergine, parce que, dit-on, une jeune fille en montra la source à des soldats altérés. Ces eaux viennent de huit milles sur le territoire de Salona, entre le chemin de Tivoli et celui de Palestrine. Son conduit, qui fait une route de quatorze milles sous terre à raison de ses détours, fut rétabli et en partie construit sous l'édilité d'Agrippa, gendre d'Auguste, pour les Thermes qu'il avait derrière le Panthéon; il fut ensuite restauré sous les empereurs Claude et Trajan. Il arrive par la villa Borghèse et passe au bas de la Trinité du Mont où il se partage en deux branches, l'une desquelles gagne la rue des Condotti, pour fournir à tout le canton voisin, et l'autre amène l'eau à cette fontaine. Elle reçut le nom de Trévi depuis que Nicolas V, ayant fait rétablir l'aqueduc, fit élever en ce lieu une fontaine qui jetait son eau par trois énormes bouches. Clément XII, voulant profiter de l'abondance des eaux pour établir en ce lieu un monument qui éternisât son règne, chargea Salvi de faire valoir son génie sur cet objet, et l'architecte suivit les intentions de son souverain, de la manière la plus propre à fixer l'œil de tout indifférent. Cet architecte eut bien des envieux, aussi éprouva-t-il beaucoup de tracasseries à cet égard; mais il en sortit victorieux, grâce à la protection du cardinal Bolognetti, qui sut apprécier son talent. Il employa treize ans pour élever ce superbe monument. Clément XIII contribua aussi à son embellissement, en faisant faire en marbre toutes les statues, qui auparavant étaient en pierre et en stuc, ce qui donne à l'en-

semble une toute autre majesté. Voyons, faute de pinceau, à nous servir d'une mauvaise plume pour peindre ce superbe morceau. Tout ce majestueux ensemble se réduit à trois corps d'architecture porté sur un soubassement que contient une masse de rochers d'où les eaux sortent de toutes parts. Celui du milieu s'avance sur ceux de côté; il offre une sorte d'arc de triomphe décoré de quatre colonnes corinthiennes, de bas-reliefs et de statues. La niche du milieu, ornée de quatre petites colonnes ioniques, sert d'encadrement à la statue de Neptune, qui, posée en pied sur une conque, semble céder au tire de deux chevaux marins que guident des Tritons. Sur cette niche est l'inscription suivante :

Clement. XII, Pont. Max.,
Aquam virginem
Copia et salubritate commendatam
Cultu magnifico ornavit;
Anno Domini M. D. CCXXXV,
Pont. VI.

Et sur la frise,

Perfecit Benedictus XIV, Pont. Max.

Cet ensemble, du plus beau marbre de Carrare, repose sur le massif de rocher dont il occupe les deux tiers. L'eau tombe en plusieurs nappes de l'évasement de la conque : elle sort de dessous les pieds des chevaux, enfin de toutes les anfractuosités du rocher sur lequel on a sculpté différentes plantes fluviatiles. Tous ces vomitoires entretiennent partout une humidité favorable aux scolopendres, aux capillaires, et à diverses mousses, qui, unissant leur vert tendre à la blancheur du roc et à la transparence des eaux bouillonnantes, produisent le plus bel effet pittoresque qu'on puisse

imaginer. Toute cette énorme masse d'eau qui jaillit, et sourde de toutes parts, retombe en bas dans un vaste bassin ovale, et vient y former un lac, dont le liquide a la transparence du cristal. Attenant la principale niche sont deux autres beaucoup plus petites où se trouvent la statue de la Salubrité et celle de la Fécondité. Les bas-reliefs au-dessus de ces niches présentent Agrippa et sa fille, qui trouva la source. Le tout est surmonté d'un attique où se voient quatre statues en travertin, désignant l'abondance des fleurs, la fertilité des campagnes, la richesse de l'automne et la beauté des prairies. Au plus haut sont les armes du saint Siége. Les arrière-corps servent à l'embellissement de l'ensemble en lui formant appui; ils sont décorés de pilastres du même ordre, et leur intervalle est occupé par deux rangs de fenêtres. Cette fontaine est séparée de la voie publique par un trottoir enfoncé de plusieurs marches, et fermé par un contour de bornes, liées ensemble par des barres de fer. On ne puise point à elle, mais bien à quelques filets placés hors de l'enceinte et retombant dans des auges, ou à une autre située sur la droite, dans l'encoignure d'une rue. J'ignore quand on dégagera ce superbe monument de toutes les maisons voisines, pour lui faire une place qui convienne à son caractère; et plus encore, quand les Romains cesseront d'y aller faire leurs ordures, ce qui empêche d'en aborder de près.

Après la fontaine de Trévi vient, sous le rapport du majestueux, celle de l'Acqua Felice, nom que Sixte V, qui la fit élever, lui donna en mémoire de celui qu'il portait quand il était simple religieux. Il faut avouer que, si ce pape était souvent orgueilleux avec les puissances, il donnait aussi parfois au peuple des témoignages d'une bien grande humilité, en cela très-dif-

férent de bien des roturiers d'autrefois et d'aujourd'hui encore, qui, parvenant à des charges, n'ont rien de plus pressé que de se débarrasser de leur nom de famille, pour qu'on perde mieux de vue la bassesse de leur extraction. L'Acqua Felice vient des environs de Colonna, petit endroit à deux milles environ de Palestrine : elle est conduite à la ville jusque sur le mont Viminal par les anciens canaux des eaux Claudia et Marcia, eaux d'autant plus hautes du temps de l'ancienne Rome, qu'elles dominaient sur toutes les montagnes de la ville. Fontana l'architecte, favori du pape, en donna la composition : elle consiste en trois niches demi-ovales, séparées par quatre colonnes de granit d'ordre ionique. Dans celle du milieu est Moïse, statue colossale, qui, une verge en main, commande aux eaux de jaillir du cœur d'un rocher. Sur celle de côté sont des bas-reliefs, dont l'un offre Aaron au milieu du peuple hébreu, s'empressant de puiser aux sources miraculeuses qui coulent de toutes parts; et l'autre, Gédéon, qui, guidant ce même peuple, fait choix de ses soldats. Au-dessus de cet ordre est un attique où se trouve l'inscription suivante :

Sixtus V, Pont. Picenus,
Aquam ex agro Columnæ
Via Prænest. sinistrorsùm
Mult. collectione venarum,
Ductu sinuoso à receptaculo
Mill. XX à capite XXII adduxit,
Felicemque de nomine anteponi dixit.

Le tout, fait en pierre tiburtine, est surmonté des armes du pape dans un encadrement, au-dessus duquel est une croix. L'eau tombe en triple nappe de ces niches dans autant de larges coquilles de marbre. Sur les côtés

et vis-à-vis les colonnes du milieu sont quatre gros lions qui lancent l'eau dans un vaste bassin commun. Ceux en basalte sont d'un ciseau égyptien, ainsi que leur base : ils furent trouvés sous le portique du Panthéon; leur contenance indique le paisible repos de la force; les autres sont en marbre blanc. Cette fontaine est au nord-est et non loin de la porte Pie : elle mérite sa part dans une excursion de plaisir, à raison de la beauté de sa composition, sauf quelques défauts que lui reconnaissent les critiques. Le trop de ces eaux est dirigé sur le mont Quirinal, le Capitole et une partie du Pincio. Derrière ce monument est un corps de bâtiment, connu sous le nom de Grenier de la Chambre apostolique.

Rome abonde en eaux, dont on a plus tiré parti pour le faste que pour l'utilité : à peine ort-elles servi pour le premier objet, qu'elles sont aussitôt absorbées par des bouches d'où elles ne reparaissent plus. Il est étonnant qu'on n'ait point pensé à les faire couler toutes au milieu des rues, pour les nettoyer. Je sais que l'hiver les pluies abondantes sont plus que suffisantes pour remplir cet objet; mais en été, où la sécheresse est désespérante, quel agrément n'aurait-on pas à pouvoir arroser le devant de sa maison avec de l'eau fraîche que l'on aurait sous sa main; car, quelque multipliées que soient les fontaines intérieures, elles manquent encore chez beaucoup de propriétaires. L'homme de peine rafraîchirait ses pieds dans le courant fugitif, et les immondices trouveraient plus facilement leur écoulement dans les puisards. D'un autre côté, l'air sec de la canicule recevrait une température plus amie du corps, par les vapeurs dont elle pourrait se charger : je laisse ces vues à mûrir chez ceux qui doivent s'occuper

de l'assainissement de la ville; et sous le gouvernement français elles ne pourront qu'être mieux accueillies que sous le précédent, où l'on pensait plus au bonheur futur du peuple qu'à celui du temps présent.

Je pourrais ajouter à cet article des fontaines plusieurs de celles qui contribuent au luxe de nombre de palais; mais la description d'objets qu'on ne voit point, et qu'on ne peut considérer sur aucune gravure, pourrait devenir fastidieuse. Je ne passerai cependant point sous silence celle qu'on trouve dans la cour du palais Massimi; elle offre une Vénus pudique prête à entrer au bain, c'est-à-dire dans une cuve de porphyre toute pleine d'une eau claire que lui jettent six à huit filets d'eau sortis d'un gazon qui entoure la cuve, et retombent dedans en faisant une parabole. De chaque côté sont des colonnes pareilles à celles qui ornent la cour. L'inspection de toutes ces brillantes fontaines est donnée à des Milanais, qui, ayant connaissance des canaux et rameaux souterrains, la gardent pour eux, et ne la donnent qu'à ceux de leur famille.

CHAPITRE XVII.

Places. — Obélisques. — Colonnes.

Généralement parlant, les places à Rome ne sont pas d'une beauté régulière; quelques bâtimens somptueux en décorent plusieurs, mais ils n'ont point été conçus pour correspondre à l'unité d'un plan, et sur ce point on a mieux calculé en France, en Angleterre et en Allemagne. Plusieurs portent le nom de quelques fontaines, de quelques églises ou de quelques palais qui les décorent; mais un grand nombre conservent encore la dénomination qu'elles avaient reçues dans les temps les plus reculés, quoiqu'il ne reste rien des monumens que leurs noms rappellent; et telle est la place Navone, dont le nom réveille des idées de grandeur, qui ne peuvent se rapporter aux mœurs d'aujourd'hui. En effet, là où les paysans viennent les samedis et mercredis vendre leurs légumes et leurs brocolis, où les fripiers trompent l'homme simple, comme ceux de Paris sous les piliers des Halles, était autrefois ce fameux cirque Agonal, dans l'enceinte duquel se célébraient les fêtes en l'honneur de Janus. Ces fêtes, comme l'indique le mot Agonal, consistaient en courses de chars, en combats d'athlétes, de pugilateurs et de lutteurs. Autre temps, autres mœurs; les seuls divertissemens qui s'y donnent aujourd'hui ont lieu les mois d'août et de septembre, une fois la semaine. On inonde, après vêpres, la place, à l'aide des eaux des trois fontaines dont on ferme l'échappement; et lorsqu'il y en a une assez grande quan-

tité pour approcher du seuil des maisons, la jeunesse folâtre vient s'y amuser. Ceux qui ont des carrosses et des chevaux de main les montent, et viennent courir une lice ; ceux qui n'en ont point barbotent. La place est ainsi bien lavée, et chacun, s'étant diverti à sa manière, se retire, bien satisfait du bon emploi de son temps. Autrefois la fête était plus bruyante ; on y soupait dans les tavernes voisines ; on y faisait des concerts : la place aujourd'hui ne retentit d'aucun son d'allégresse, et la brillante jeunesse, mieux conseillée, a laissé la place au petit peuple qui y prend ses ébats. On ignore ce que c'est que le cirque Agonal ; mais chacun connaît la place Navone, dénomination qui n'est qu'une corruption du premier mot. La forme en est encore la même que celle des temps anciens ; on dit aussi que les maisons qui la conscrivent ont leurs fondations sur les degrés de ce même cirque, et que sous l'église de Sainte-Agnès se trouvent d'anciennes voûtes d'édifices qui en faisaient partie : il n'y a rien d'invraisemblable dans cette assertion. Aujourd'hui cette place a pour décoration ses fontaines, son obélisque, ses églises, qui sont Sainte-Agnès et Saint-Jacques des Espagnols. Ces édifices ne sont en aucun rapport avec elle : ce fut Grégoire XIII qui pensa le premier à la décorer, en y faisant placer aux deux extrémités deux fontaines, dont une, du dessin de Michel-Ange, représente un Neptune en pied, entouré de quatre Tritons dans les semi-lunes du bassin ; celle du milieu fut élevée sous le pontificat d'Innocent X.

La place du Peuple, ainsi nommée de la porte qui en est voisine, a pour ouverture la voie Flaminienne, et les rues du Cours, du Babouino et de la Ripetta : elle est décorée par les façades de trois églises, savoir ; Notre-Dame du Peuple, Sainte-Marie Monte-Santo,

et celle Notre-Dame des Miracles, par l'obélisque et les fontaines qui en occupent le milieu. On a cherché à donner plus de régularité à cette place qui en effet en est susceptible. Un des projets qui méritent le plus d'attention sur ce point de vue est celui de M. Valadier, qui le présenta à Pie VI en 1794. Il établit, dans son plan de chaque côté, un double portique qui se continue depuis les rues Babouino et Ripetta jusqu'à la porte du Peuple, où chacun finit; l'un à Sainte-Marie, et l'autre à une nouvelle église en correspondance. Ces portiques font façade à deux casernes qu'elles auraient décorée, une d'infanterie et l'autre de cavalerie. Ce projet est bien pensé : sans doute qu'il aura son exécution, quand le gouvernement, ayant satisfait aux dépenses de nécessité, pourra penser à celles d'agrément.

Pasquin, d'où dérive notre mot de pasquinade, a donné aussi son nom à une place; honneur auquel ce réparateur de la chaussure romaine était loin de s'attendre de son vivant. Cet homme se divertissait à faire des satires et à se moquer des passans, avec les désœuvrés qui venaient passer leurs momens d'ennui chez lui. Après sa mort, au commencement du seizième siècle, en faisant des fouilles près de sa boutique, on trouva un torse, auquel les plaisans du temps donnèrent le nom du bouffon, et dès-lors les satiriques commencèrent à y afficher leurs brocards, lesquels prirent le nom de Pasquinate. Ce torse, qu'on voit encore à un des coins du palais Braschi, a été beaucoup gâté par le temps et les Barbares; néanmoins, dans le peu qui reste, les connaisseurs y voient encore une des plus belles statues de l'ancienne Rome. On dit qu'elle représente Ménélas, au moment où il soutient le corps de Patrocle, qui vient de mourir sous les coups d'Hector.

La dénomination de Barberini, car les grands qui font des largesses l'emporteront toujours sur les divinités à qui il faut en faire, a remplacé celle du cirque de Flore, déesse que révéraient les gens de la campagne qui venaient y apporter leurs fleurs pour parer les autels, les salons ou les têtes des Romaines : aujourd'hui plus de fleurs, encore moins de Flore; ces objets sont remplacés par des brocolis, des endives et autres herbes potagères artistement disposées pour attirer les chalands. Cette grande place est décorée d'une fontaine dont Bernin a donné le dessin: Le groupe est composé de quatre dauphins qui soutiennent une large valve sur laquelle est un triton en pied, sonnant d'une conque qui lance une eau à une très-grande hauteur, et qui retombe ensuite dans un grand bassin.

Le Champ de Flore doit sa dénomination à Larentia, courtisane fameuse, qui laissa cet emplacement au peuple romain, pour s'y exercer lors des jeux floraux. Les anciens Romains, qui aimaient beaucoup ceux qui dépensaient pour contribuer à leurs plaisirs, la déifièrent par la suite. C'est sur cette place qu'aujourd'hui se tient un marché de grain et celui aux chevaux, tous les lundis et samedis; c'est encore sur elle que se faisaient les exécutions que la sainte Inquisition jugeait convenable de renouveler de temps à autre pour affermir la foi des fidèles, quand, devenue chancelante, elle avait erré sur quelque point du dogme. Là fut aussi brûlé Giordano Bruno, pour avoir composé un ouvrage intitulé: « La Bestia trionfante», pur badinage contenant quelques allusions qui n'ont point été goûtées par le sacré Collége, selon le sens qu'avait conçu l'auteur. Mais laissons dormir à Rome la sainte Inquisition, qui s'évertuerait encore ailleurs si la philosophie ne lui avait

point opposé ses armes salutaires, et revenons à notre sujet.

La place Monte Cavallo est dans une situation heureuse, eu égard au point de vue dont on y jouit et à la noblesse des bâtimens qui la conscrivent : le seul défaut qu'elle ait est son irrégularité. Un monument qui lui donne une bien grande majesté est le groupe colossal en marbre où se trouvent deux chevaux tenus chacun par un jeune homme qui semble vouloir les dompter. Les chevaux qui donnèrent nom à la place furent amenés d'Alexandrie, sous le règne de Constantin, et restèrent long-temps cachés sous les ruines de ses thermes. C'est encore Sixte V qui les en fit tirer, et ce fut Fontana qui, les ayant fait restaurer et mettre en place sur de grands piédestaux, les offrit ainsi à l'admiration du public : il y plaça les quatre inscriptions suivantes, dont les deux premières furent trouvées à leurs bases, et sont conçues comme il suit :

Phidias nobilis sculptor, ad artificis præstantiam declarandam, Alexandri Bucephalum domantis effigiem e marmore expressit.

Praxiteles sculptor, ad Phidiæ æmulationem sui monumenta Ingenii posteris relinquere cupiens, ejusdem Alexandri Bucephalique signa felici contentione perfecit.

Sixtus V. P. M. signa Alexandri magni celebrisque ejus Bucephali ex antiquitatis testimonio Phidiæ et Praxitelis æmulatione hoc marmore ad vivam effigiem expressa à Fl. Constantino Max. à Græcia advecta suisque in thermis in hoc Quirinali monte collocata temporis vi deformata laceraque ad ejusdem Imperatoris memoriam urbisque decorem in pristinam formam restituta hic reponi jussit ann. M. D. LXXXIX, Pont. IV.

Sixtus V Pont. M. Colossæa hæc signa temporis vi deformata restituit veteribusque repositis inscriptionibus à proximis Constantinianis thermis in Quirinalem aream transtulit; ann. Sal. M. D. LXXXIX, Pont. IV.

Sur cette place se trouvent la porte d'entrée du palais Pontifical, une tour pour la garde suisse, un corps de bâtiment qui servait pour les écuries de Sa Sainteté, et la façade du palais de la Consulte, aujourd'hui la Préfecture.

La place de Monte Citorio avoisine celle dite Antonine : son nom lui vient d'une petite colline qu'elle formait autrefois entre le Champ de Mars et le Panthéon. Les centuries tour-à-tour étaient convoquées sur cette hauteur par un huissier qui sonnait de la trompe, *citabantur*, pour donner leur voix à l'élection d'un magistrat. Quelques autres veulent que le lieu ait reçu sa dénomination de ce que c'était là que comparaissaient devant le juge ceux qui avaient quelques différens entre eux : en ce cas il aurait encore aujourd'hui son même usage. Cette colline, qui a changé d'aspect par les maisons dont elle s'est couverte, a été régularisée sous Clément XII et Benoît XIV, et ornée d'un bel obélisque sous Pie VI.

Il n'y a point assez d'églises, de chapelles, d'oratoires à Rome pour le culte; aussi le zèle religieux s'empare-t-il souvent des places publiques pour donner expansion à tous ses pieux sentimens : les processions parcourent les rues; et sous le gouvernement papal on voyait, aux époques où l'on se croyait le plus redevable envers l'Éternel, Sa Sainteté honorer de sa présence ces religieuses excursions. La place Navone, celles Barberini, Colonna, Sainte-Marie Majeure et autres, étaient choisies pour un si louable motif; quelquefois

même on poussait jusqu'au Colysée, cérémonie qui par un beau temps devait être fort agréable à un étranger, et réveiller de grandes idées chez un philosophe qui n'avait point oublié les belles pages de l'histoire, tant sainte que profane.

Les plus grandes places sont décorées d'obélisques ou de colonnes qui contribuent beaucoup à leur donner de la beauté. La pierre élevée par les Phéniciens sur le tombeau d'un homme célèbre, dit M. Leroi, « Essai sur l'Histoire de l'Architecture », imitée d'autres monumens de même genre, et rendue plus grande, plus colossale, a été l'origine des obélisques. Ces monumens devinrent ensuite des moyens de décoration chez les peuples policés, notamment chez les Egyptiens, qui en firent aussi un objet d'utilité. En effet, leur principal usage chez ce peuple était de marquer l'ombre du soleil en plein midi, selon les divers temps de l'année, et par conséquent d'établir une sorte de calendrier invariable, fondé sur les variations de la longueur que l'ombre avait : aussi les premiers furent-ils dédiés au Soleil. Les Indiens taillent dans le roc de leurs montagnes des figures immensément colossales; mais le produit de leurs conceptions restait caché dans les cavernes, où ils n'admettaient que les sectateurs de leur culte. Salsette est riche en monumens de ce genre; et si, en les parcourant des yeux, je n'y ai point trouvé une délicatesse de ciseau qui mérite d'être citée, au moins y ai-je vu une bien grande hardiesse dans l'exécution. Les Egyptiens au contraire, qui aimaient à bâtir en plein air, élevaient leurs pyramides, leurs sphynx et leurs obélisques en rase campagne et près de leurs villes, pour que chacun pût en lire le motif. Les rois, en agissant ainsi, avaient pour but d'éterniser les actions des

héros qui les avaient bien servis sur le champ de bataille; car tout souverain doit des marques de reconnaissance à ceux qui s'exposent à tous les dangers pour lui conserver son pouvoir. Un pareil hommage a été quelquefois rendu à l'amitié; mais les exemples en sont rares; car les potentats qui ont des amis ne sont pas nombreux. Tous les obélisques que l'on voit à Rome furent pris dans les carrières de la haute Egypte, vers l'île Éléphantine, montagne riche en granit et basalte : comme le lit n'est taché d'aucune bande étrangère, on peut y tailler en grande masse et à une très-grande étendue. Dans ces temps reculés où une même main tenait l'encensoir et le sceptre, les obélisques offraient souvent dans leurs inscriptions les preuves de ce double pouvoir, ainsi qu'on les voit encore aujourd'hui dans l'Etat romain sur les limites agraires, les ponts, les fontaines et autres monumens publics. Nul doute aussi qu'un grand nombre de ces obélisques n'offrent ainsi en caractères symboliques plusieurs maximes pieuses que savaient lire les lettrés, et qui vraisemblablement étaient mieux comprises par le peuple que nos inscriptions latines qui décorent aujourd'hui nos monumens publics. Le savant Kircher s'est beaucoup occupé de l'explication des hiéroglyphes égyptiens qu'on voit sur l'obélisque de la place Navone : ses réflexions sont ingénieuses et fort savantes; elles ne manquent même pas de vraisemblance. Il prétend que leur sujet se rapporte à la formation de l'univers par les opérations de l'Hemphta ou Être suprême. Les anciens Romains, grands spoliateurs des peuples qu'ils avaient vaincus, ne virent pas avec indifférence des monumens qui pouvaient orner leur capitale; ils en fouillèrent le sol, et le monument ébranlé et en leur puissance vint charger le même vaisseau qui

les avait amenés. Les empereurs firent alors élever dans leurs cirques, leurs places et autres lieux publics, ces masses effilées qui furent tout étonnées de se trouver sur un sol qui leur était étranger. Les Barbares qui vinrent venger, sur les rives du Tibre, les peuples opprimés sous le joug romain, renversèrent tous ces indices de leur magnificence, qui attendirent long-temps le jour où des pontifes amateurs des arts viendraient les relever et les mieux placer.

Un des plus beaux, tant à cause de sa hauteur qu'à raison de sa situation, est celui qui s'élance sur la place Saint-Pierre; il est d'un seul morceau, et a soixante-seize pieds d'élévation au-dessus de son piédestal: on le dit contemporain de Nuncoreo, qui, l'ayant fait tirer des carrières de la Thébaïde, le fit élever à Héliopolis. Il fut transporté à Rome, sous Caligula, par un vaisseau qui, ayant été chargé de pierres et coulé à fond, servit à la construction du port d'Ostie; cet obélisque fut élevé sur le cirque de cet empereur dans l'emplacement du Vatican. Constantin, ayant fait détruire cet édifice pour construire la basilique de Saint-Pierre, laissa subsister ce monument sur pied. Mais Sixte V, voyant qu'il pourrait figurer placé vis-à-vis l'église, le fit transporter dans le lieu qu'il occupe actuellement, environ un siècle avant que l'on ne bâtît la belle colonnade qui l'entoure; et ce fut Fontana qui fut chargé de cette pénible et glorieuse entreprise. Il n'offre aucun caractère hiéroglyphique, mais il est bien proportionné et de la plus grande intégrité: il est terminé par trois petits monticules surmontés d'une étoile d'où sort une croix, armes emblématiques de Sixte V; le tout est en bronze doré. Les bornes de granit qui l'entourent sont à hau-

teur d'homme. Sur les quatre faces de son assise sont les inscriptions suivantes :

I.

Christus vincit,
Christus regnat,
Christus imperat,
Christus ab omni malo
Plebem suam
Defendat.

II.

Ecce crux Domini,
Fugite,
Partes adversæ;
Vicit Leo,
De tribu Judæ.

III.

Sixtus V, Pont. Max.,
Obeliscum Vaticanum
Dis gentium
Impio cultu dicatum,
Ad Apostolorum limina
Operoso labore transtulit;
Anno M. D. LXXXVI, Pont. II.

IV.

Sixt. V, Pont. Max.,
Cruci invictæ,
Obeliscum Vaticanum
Ab impurâ superstitione
Expiatum justiùs
Et feliciùs consecravit;
Anno M. D. LXXXVI, Pont. II.

Un des mieux posés est celui qui orne la place du Peuple : il doit son érection à Sixte V, ainsi que le précédent; celui-ci est tout sillonné de caractères hiéroglyphiques; il a cent douze pieds de haut, compris la croix et le piédestal. Sésostris, roi d'Egypte, le fit tailler à Héliopolis, 522 ans avant Jésus-Christ. Auguste le fit transporter à Rome pour orner le grand Cirque. Par la suite des temps, il s'y trouvait renversé, quand Sixte V le fit déterrer et transporter au lieu où il se trouve actuellement. Il était d'un seul morceau de granit rouge; mais le sommet ayant éprouvé une rupture, on a été obligé d'y mettre des attaches en fer. Du côté qui regarde le Cours est une fontaine dont les eaux tombent d'une vasque dans un grand bassin : sur trois de ses faces sont les inscriptions suivantes :

I.

Ante sacram
Illius ædem
Augustior
Latiorque surgo,
Cujus ex utero
Virginali,
Aug. imperante,
Sol justitiæ
Exortus est.

II.

Sixtus V, Pont. Max.,
Obeliscum hunc,
A Cæs. Aug. soli,
In Circo maximo ritu.
Dicatum impio,
Miserandâ ruinâ
Fractum obstructumque
Erui, transferri,
Formæ suæ reddi,
Crucique invictissimæ
Dicari jussit;
Ann. M. D. LXXXIX.

III.

Imp. Cæs. Divi F.
Augustus,
Pontifex Maximus,
Imp. XII, Cos. XI, trib. P. XIV,
AEgypto in potestatem
Populi romani reductâ
Soli donum dedit.

Le plus grand obélisque à Rome est celui de la place Saint-Jean de Latran. Ramessès, roi de la basse Egypte, l'avait fait élever dans le temple du Soleil. Auguste, maître de l'Egypte, voulait en décorer Rome; mais il en fut détourné par la difficulté du transport. Constantin, plus entreprenant, réussit; il le fit descendre par le Nil jusqu'à Alexandrie, où il fut mis sur un vaisseau armé de trois cents rames, et fait exprès. Il fut alors destiné pour être un des ornemens du grand cirque à Constantinople. La mort, qui frappa cet empereur, prévint l'exécution de son projet. Constance son fils trouva plus convenable de le faire transporter à Rome, et le fit placer au milieu du grand Cirque, proche le mont Aventin. Cet obélisque, comme le pré-

cédent, ayant été enterré à la suite des événemens, lors de l'invasion des Barbares, il se trouva caché sous terre, dans une étendue de plus de seize pieds de profondeur. Sixte V fit fouiller le lieu avec cette ardeur qui tend au succès; mais on le trouva rompu en trois endroits : les parties furent réunies, et le tout relevé sous la direction de Fontana. Il est de granit rouge, et entièrement sculpté de caractères égyptiens : on lui donne cent quinze pieds de haut, sans compter le piédestal autour duquel sont les inscriptions suivantes :

I.

Constantinus,
Per crucem
Victor,
A. S. Silvestro,
Hìo baptisatus,
Crucis gloriam
Propagavit.

II.

F. L. Constantinus Aug.
Constantini Aug. fil.
Obeliscum à patre
Loco suo motum,
Diùque Alexandriæ
Jacentem
Trecentorum remigum
Impositum navi,
Mirandæ vastitatis,
Per mare tiberimque
Magnis molibus,
Romam convectum
In Circo max.
Ponendum;
S. P. Q. R. DD.

III.

Fl. Constantiano,
Maximus Aug.
Christianæ fidei,
Vindex et assertor,
Obeliscum
Ab Egypto rege,
Impuro voto,
Sòli dicatum
Sedibus avulsum suis

IV.

Sixtus V, P. Max.,
Obeliscum hunc
Specie eximiâ
Temporum calamitate,
Tractum Circi max.
Ruinis humo limoque
Altè demersum multo
Impenso extruxit,
Hunc in locum magno labore

Per nisum transferri
Alexandriam jussit,
Ut novam Romam,
Ab se tunc conditam,
Eo decoraret
Monumento.

Transtulit
Formæque pristinæ,
Accuratè restitutum
Cruci invictissimæ
Dicavit;
An. M. D. LXXXVIII, Pont. IV.

Après celui-ci vient l'obélisque solaire d'Auguste, qui est aussi tout en granit rouge. Cet empereur le fit d'abord placer au Champ de Mars pour servir de gnomon au méridien tracé sur un cadran de bronze, emboîté dans des plaques de marbre dont était pavé le sol qui aujourd'hui supporte la sacristie de Saint-Laurent *in Lucinâ*. Aujourd'hui, grâce à Pie VI, il fait l'ornement du Mont Citorio; il a cinquante-cinq pieds de haut, sans compter son piédestal de même nature et d'une hauteur de douze. Sur celui-ci est la dédicace que l'empereur en fit. Un double socle en marbre blanc soutient tout l'édifice, sur la sommité duquel est un globe de bronze qui offre les armes de Pie VI, son restaurateur. La première destination de ce monument, fait sous le règne de Sésostris, fut pour Héliopolis, où sans doute il aurait été mieux placé que dans le lieu étroit où il est maintenant.

Un des plus majestueux après celui-ci est celui de la place Navone, et, à dire vrai, il a tout pour les accessoires. Il est dans une des plus grandes places de la ville, soutenu par une masse de roche travertine sculptée de toutes parts, et à jour sur quatre faces, offrant une caverne d'où sort, d'un côté, un cheval marin, et de l'autre un lion; à ses quatre angles sont autant de statues colossales qui représentent le Gange, le Nil, la Plata et le Danube. Cette conception est du Bernin, qui, par des conduits d'eau qu'il y a ménagés, l'a rendue une

des fontaines qu'on admire le plus à Rome. C'est du plus haut de ce rocher que s'élance à une hauteur de soixante-quatorze pieds l'obélisque qui se termine par une colombe tenant à son bec un rameau d'olivier; allusion relative aux armes d'Innocent X, à qui l'on doit l'élévation de ce monument qui, transporté de son sol primitif, orna le cirque de Caracalla où il fut trouvé : il est tout sillonné de caractères égyptiens.

Sur la place dite de la Rotonde est un autre petit obélisque pareillement hiéroglyphé; on l'a trouvé derrière l'église de la Minerve, près d'une petite porte, au voisinage du maître-autel. Auparavant il était en face d'un des petits temples d'Isis et de Sérapis, près de celui de Minerve, ainsi que son pareil qui se voit sur la place de la Minerve. Il est soutenu sur un socle, aux quatre côtés duquel est un dauphin qui verse une eau claire dans une vasque carrée, évasée sur chaque côté. Celui de la Minerve, orné aussi d'hiéroglyphes, et haut de seize pieds et demi, sur une base de vingt-six pouces en carré, fut élevé sous Alexandre VII. Bernin, qui présida à cette entreprise, le plaça sur le dos d'un éléphant, que le ciseau d'Ercole Ferrata fit sortir d'un bloc de marbre de Carrare. Sur une de ses faces se lit l'inscription suivante :

Veterem obeliscum,
Palladis ÆGyptiæ monumentum
E tellure erutum
Et in Minervæ olim,
Nunc deiparæ genitricis
Foro erutum,
Divinæ sapientiæ,
Alexander VII dedicavit;
Anno sal. M. DC. LVII.

Celui que l'on voit au milieu de la place Monte Cavallo a soixante-six pieds, sans compter le piédestal sur lequel on lit l'inscription suivante :

Me quondam AEgypti desertum è cautibus undas,
Vis quem per medias Romula transtulerat,
Ut starem Augusti moles miranda sepulcri,
Cæsarem Tiberis quæ nemus alluerat;
Jam frustrà eversum fractumque infesta vetustas,
Nisa est aggestis condere ruderibus.
Nam pius in luçem revocat sartumque Quirini,
Sublimem in collis vertice stare jubet
Inter Alexandri medius qui maxima signa
Testabor quantò sit minor ille Pio.

Ce monument resta long-temps caché à côté de l'hôpital Saint-Roch, près du mausolée d'Auguste; aujourd'hui il fait un très-bon effet, groupé comme il l'est entre les deux socles qui supportent Castor et Pollux domptant chacun un cheval. Celui de la Trinité du Mont couronne très-bien la perspective qu'offre ce superbe escalier; il est aussi d'un granit d'Egypte; ses quatre faces sont couvertes de caractères hiéroglyphiques; il a soixante-sept pieds de haut, sans compter son piédestal. Il était autrefois placé dans les jardins de Salluste; transporté sur la place de Saint-Jean de Latran, il resta oublié jusqu'à Clément XII, qui avait intention de le faire élever pour orner l'entrée de cette basilique. Sa mort arrêta l'exécution de ce projet. On lit sur l'une de ses faces l'inscription suivante :

Pio VI, Pont. Max.,
Obeliscum Sallustianum
Quem prolapsione diffractum
Superior ætas
Jacentem reliquerat colli hortulor
In subsidentium viarum

Prospectu impositum
Tropæo,
Crucis præfixo
Trinitatis Augustæ
Dicavit.

Enfin le dernier est celui qu'on voit sur la place du chevètre de Sainte-Marie Majeure : il est en tout pareil au précédent. Smarre et Efre, princes égyptiens, les firent faire tous les deux ; l'empereur Claude les fit transporter à Rome, pour orner le mausolée d'Auguste. Ce monument s'étant ressenti de la fureur des Barbares, l'obélisque éprouva le même sort, et resta oublié pendant plusieurs siècles, rue Ripetta, jusqu'à ce que Sixte V, en 1587, le fit transporter où il se trouve. La pointe qui manque a été remplacée par les armes en bronze du souverain pontife : elles supportent une croix. Le piédestal est orné de quatre inscriptions, dont la principale est la suivante, qui énonce son origine : elle regarde le mont Viminal.

Sixtus V, Pont. Max.
Obeliscum AEgypto advectum,
Augusto in ejus mausolæo,
Dicatum, eversum deindè
Et in plures confractum partes,
In viâ ad sanctum Rochum jacentem,
In pristinam faciem restitutum,
Salutiferæ crucî
Feliciùs hìc erigi jussit;
An. 1587, Pont. II.

Cet obélisque est hiéroglyphé, a quarante-quatre pieds de haut, sans compter son piédestal qui en a douze. La plupart des obélisques offrent des pensées qui sont loin de se rapporter aux conceptions évangéliques qu'annonce la croix qui les termine.

Les colonnes sont en petit nombre, comparaison faite avec celui des obélisques. Il ne s'agit point ici de ces ornemens inventés par les Grecs, pour décorer et soutenir tant intérieurement qu'extérieurement les voûtes des immenses édifices qu'ils élevaient à la gloire de leurs divinités, mais bien des colonnes qui étaient dressées dans les places publiques, pour éterniser les hauts faits des héros par les reliefs historiques qu'elles offraient à tous les yeux. Eterniser, hélas! le terme est bien impropre pour ces colonnes; le temps, qui n'épargne rien, ronge le chef-d'œuvre du ciseau qui les a façonnées si artistement, et bientôt l'on ne verra plus sur la colonne dite Antonine les marques pieuses de la reconnaissance qui la fit élever. Le sénat la consacra à Marc-Aurèle, pour rappeler aux citoyens les victoires de cet empereur sur les Marcomans; c'est ce qu'indique l'inscription suivante:

M. Aurelius Imp.
Armenis, Parthis, Germanisque,
Bello maximo devictis,
Triumphalem hanc columnam
Rebus gestis insignem
Imp. Antonino pio patri
Dedicavit.

Mais, par une pieuse reconnaissance, cet empereur, comme l'indique l'inscription, la dédia à Antonin, son beau-père. Cependant, quoique bien effacée par le temps et les incendies, la sculpture offre encore assez visiblement les victoires du gendre. On y distingue particulièrement Jupiter Pluvieux, à qui les païens attribuèrent le fameux prodige de la pluie que les soldats chrétiens de la légion fulminatrice obtinrent de leur dieu. Les connaisseurs prisent moins les bas-reliefs de cette colonne que ceux de la Trajane. Cette colonne

supportait la statue en bronze doré de Marc-Aurèle; aujourd'hui celle de Saint-Paul la remplace. Il faut avouer que le saint n'est guère en rapport avec son support; mais ainsi l'a voulu Sixte V, qui ne lisait jamais le chapitre des convenances quand il avait quelques saints à mettre en évidence. Sur l'une des faces du piédestal de la colonne se lit l'inscription suivante qu'il y a fait mettre :

Sixtus V, Pont. Max.
Columnam hanc ab omni impietate.
S. Paulo Apostolo dicavit,
Cui statua marmorea in summo vertice
Posita.
M. D. LXXXIX.

La colonne Antonine est de dix-huit pouces moins haute que celle de Trajan; elle est d'ordre dorique, et composée de vingt-huit morceaux d'un marbre jadis fort blanc et aujourd'hui jaunâtre, et même roussâtre. On monte au-dessus par un escalier en limaçon, ayant cent quatre-vingt-dix marches éclairées par une quarantaine de lucarnes. Près d'elle est une fontaine que les connaisseurs considèrent encore dans l'état de dégradation où elle est : le monument s'élève dans une place carrée à droite, vers le milieu du Cours.

Le temps a moins travaillé sur la colonne Trajane qu'on voit au Rione dei Monti : c'est la plus belle qu'on connaisse encore aujourd'hui, sans cependant porter ombrage à celle qui à Paris célébrera à jamais la valeur des armées françaises sur le champ d'honneur. Remercions les Barbares qui, en saccageant Rome, ont voulu la laisser sur pied, pour exciter notre admiration; car il faut toujours savoir gré à la puissance qui, pouvant faire tout le mal qu'elle veut, met cependant quelques

bornes à sa fureur. Avant Adrien, disent ceux qui s'occupent de ce qu'était la Rome d'autrefois, le Capitole était uni au mont Quirinal. Cet empereur, voulant former une place entre ces deux collines, fit couper leurs flancs, de manière à remplir son projet. Ce fut ce lieu que choisit le sénat pour élever, en 114, à Trajan, le monument dont il s'agit, et dont la hauteur indique celle de la coupe qui fut faite dans l'intérieur de ces collines; ce qu'atteste l'inscription suivante, placée sur la base de la colonne.

Ad declarandam quantò altitudinis mons et locus tantis ex collibus sit egestus.

Adrien voulut que les cendres de cet empereur, renfermées dans une boule d'or que tenait une statue colossale, y fussent exposées à la vénération publique. Ainsi l'on dérogea, pour ce prince, à la loi qui s'opposait à ce qu'aucun citoyen restât dans l'enceinte de la ville après sa mort. Non-seulement cette colonne se recommande par sa grande hauteur, qu'on dit être de cent soixante-six pieds, mais encore par le fini de ses bas-reliefs en spirale qui sont plus délicatement faits que ceux de la précédente. Tous représentent la première et la seconde expédition de Trajan contre Décébale, roi des Daces, en 101 de l'ère chrétienne. On porte le nombre des figures à deux mille cinq cents : si l'on ajoute les chevaux, les éléphans, les armes, les machines de guerre, les trophées et autres objets d'armes, on aura un ensemble qui ne pourra qu'étonner. On ignore le personnage qui a produit une pareille conception; car les sculpteurs anciens laissaient à leurs ouvrages le soin d'éterniser leurs noms; mais souvent le public manquait de reconnaissance, et il en fut ainsi

de celui-ci. Tous ces hauts faits militaires sont représentés sur une surface qui forme de la base à la cime vingt-trois spires en contour sur elles-mêmes. Les idées sont belles; les figures ont été grossies à mesure qu'elles s'éloignent de la vue; de cette manière, par une sage application des lois de l'optique, on les a toutes rendues également visibles. Elles ont beaucoup souffert par les échafaudages qu'on a faits dans les temps de barbarie, pour retirer les crampons de bronze qui fixaient les assises. J'engage ceux qui veulent avoir une idée de ce travail à consulter, à la bibliothèque royale, la gravure qui se trouve dans le cabinet d'estampes, sous la direction de M. Joli. Cette colonne est de vingt-quatre blocs de marbre blanc, qui étaient tenus, non-seulement par leur propre poids, car les architectes ne faisaient alors aucun usage de ciment entre les assises, mais encore à l'aide de tenons de bronze, qui, ayant été arrachés, ont laissé beaucoup de trous. Cette colonne est surmontée d'un chapiteau d'ordre dorique; sur le piédestal, bien malade, sont divers trophées d'un très-bon style, dont l'étude ne peut qu'être utile aux artistes. La hauteur de cette colonne, sans y comprendre la statue qui la couronne, est de cent vingt-huit pieds; le diamètre inférieur est de douze pieds et demi; le supérieur est de treize; comparaison faite avec l'Aurélienne, la Trajane, compris la base et le chapiteau, est plus grande d'un pied et demi. On monte aussi à son sommet par un escalier en limaçon de cent quatre-vingt-cinq marches, éclairé par quarante-trois lucarnes. Lorsqu'on y est parvenu, on y jouit de toute la vue de Rome, en faisant le tour d'une plate-bande carrée avec balustrade, de laquelle et sur un socle s'élève la statue de saint Pierre, que Sixte V y fit mettre, pour remplacer celle de Tra-

jan. Ce monument est majestueux; mais il le serait encore bien plus, si, au lieu d'être avoisiné de deux églises avec lesquelles il n'est en aucun rapport, d'être caché par de vilains bâtimens à l'opposite, on lui rendait les beaux édifices qui lui faisaient accompagnement; car, suivant Pausanias et Aulugelle, il y en avait d'une bien grande magnificence. A l'entour se voyaient des portiques ornés de statues, des arcs, une basilique où se rendait la justice; le magnifique palais de Trajan, avec une bibliothèque. Tous ces majestueux accompagnemens ont disparu depuis long-temps; mais la colonne nous est restée. Son piédestal est dans un creux; il faut, pour entrer au dedans, descendre un mauvais escalier d'une dizaine de marches, profondeur qui indique combien le terrain d'alentour a été exhaussé. Ce fut Sixte V qui le fit déterrer, et l'entoura d'un mur pour veiller à sa conservation. On y lit l'inscription suivante :

Senatus. Populusque. Romanus.
Imp. Cæsari. Divi. Nervæ. F. Nervæ.
Trajano. Augus. Germ. Dacico. Pont.
Maximo. Trib. Pot. XVII. Imp. VI. Cos. PP.
Ad. declarandum. quanti. altitudinis.
Mons et. locus. tantis. ruderibus. sit. egestus.

CHAPITRE XVIII.

Les jardins, — de Botanique, — du Vatican, — de Monte Cavallo, — Farnèse. — Les Villas, — Ludovisi, — Albani, — Borghèse, — Mattei, — Pamphili.

Le jardin de botanique, établi par Alexandre VII, est un des mieux exposés et celui qu'on doit choisir pour promenade, quand on veut allier les jouissances de la vue à celles que donne la nature sous les soins vigilans de Flore; mais ceux qui sont obligés d'y aller souvent pour étudier éprouvent tous les désagrémens de sa situation, à raison de la côte roide qu'il faut gravir pour y arriver. Il domine sur la gauche de la fontaine Paulinè, et partage avec elle les eaux que lui apporte l'aqueduc qui passe sur ses murs; on pourrait en faire un agréable lieu de plaisance, s'il était d'un plus facile abord. Les eaux y sourdent de toutes parts; mais ici les échappemens ne sont point travaillés comme dans les villas des grands. Les plantes y sont rangées selon la méthode de Tournefort; les espèces des pays chauds y abondent, mais on les tient en serre depuis le milieu de décembre jusqu'au milieu de février. Près de la porte d'entrée est un casin où se trouvent les portraits des grands botanistes; il est à plusieurs étages qui tous dominent sur toute l'étendue de la ville, et offrent quelques chambres à l'usage du gardien et du professeur qui n'y demeure point. On y trouve une belle collection de graines rangées dans de petits bocaux, selon la classification reçue dans cette école. Le professeur est M. Pascal

Saraceni. Toutes les plantes cultivées et formant l'école, comme aussi les rurales, ont été placées dans un herbier en très-bon état; il est intitulé : *Theatrum botanicum Romanum seu Distributio plantarum virentium in horto medico Sapientiæ almæ urbis, juxtà Tournefortianam methodum dispositarum; auctore Sabbati custode Horti Botanici*, 1771; dix-sept volumes. Cette collection se trouve à la bibliothèque de la Minerve.

Mais un jardin plus considérable, et qui est aussi dans une plus riante position, est celui qui fait une dernière appartenance du palais de Monte Cavallo. Il a près d'un mille de tour; il est au midi en partie sur un plan incliné. C'est un lieu où l'utile se trouve joint à l'agréable. En effet, on y trouve un ombrage dont l'yeuse et le pin en parasol font les plus grands frais. On a établi, sur la pente, des potagers qui doivent fournir à la table. On y voit des espaliers d'orangers, de citronniers, et autres arbres de rapport. Enfin dans une partie séparée on cultive les plantes curieuses, sans qu'on ait pensé à les ranger sous aucun système. L'ensemble du jardin indique la simplicité apostolique, et non le luxe que pourrait avoir un souverain. Il est plusieurs fontaines qui sont plus ou moins ornées, non-seulement quant à la fabrique, mais encore quant aux statues antiques qui les décorent. Dans le bas du jardin est une grotte ornée de mosaïques et de rocailles, où se trouvent un jeu d'orgue hydraulique et des jets d'eau d'attrape. Dans les bosquets d'en haut se voit une jolie fontaine, qui sourde d'une rocaille, sur laquelle croissent des lauriers; elle est précédée d'une salle de verdure, dont les arbres font une ombre mystérieuse. La nymphe qui préside à cette fontaine est dans le fond. Toutes ces eaux ont un peu pâti depuis l'absence du

maître qui occupait ces lieux. Au milieu de cette partie supérieure du jardin est un casin orné de bustes en marbre blanc, de porcelaines; on y voit des grotesques, des stucages dorés : les fresques y sont très-fraîches. Ce casin n'est rien moins que brillant, sous le rapport de l'architecture; il offre cependant quelques distributions, mais qui ne sont d'usage que pour le moment. Ce joli casin, où le pape venait dans les beaux jours prendre son café, fut construit sous Benoît XIV, pour son entrevue avec le roi de Naples, qui fut ensuite roi d'Espagne, sous le nom de Charles III.

Le jardin du Vatican est un lieu de plaisance pratiqué dans l'enceinte du terrain papal, et qui par l'irrégularité du sol, comme par la disposition des plantations, tient assez du génie anglais. Il fut disposé, ainsi que le casin, sous Pie IV, par Amatio, Vénitien : aussi le désigne-t-on souvent sous le nom de villa Pia. On y trouve du couvert, des parterres, et des eaux jaillissantes et courantes, qui l'été contribuent beaucoup à lui donner de la fraîcheur; l'ombrage est formé par des allées et des massifs de chênes verts, au milieu desquels les pins étendent leurs disques verdoyans; les lauriers et les amandiers taillés tiennent lieu de charmille, et font abri l'hiver; les fontaines laissent échapper un cristal qui avive le parterre et plusieurs carrés où brillent quelques orangers dans leurs pots, et où croissent quelques plantes médicinales. Il est quelques-unes de ces fontaines qui méritent d'être citées sous le rapport du dessin, telles que celles du rocher qui avoisinent le casin, celles des tours et des miroirs, le vaisseau hydraulique en bronze, supporté par un appui rocailleux, d'où sortent plus de cinq cents jets d'eau; les canons font un bruit pareil à celui d'une détonation d'artillerie. C'est

un enfantillage d'un assez joli genre. Il est une partie fermée, réservée pour Sa Sainteté, qui entre dans ce jardin par une porte qui donne sur le belvédère. Le casin est joli et agréablement décoré par Ligorio; on trouve dans son intérieur quelques morceaux de Zuccari, de Baroche et de Titi.

Les jardins Farnèse sont dus à Paul III, qui les fit disposer sur les ruines du palais des Césars. Le site était très-bien choisi, relativement aux différens points de vue dont on pouvait y jouir, et aussi pittoresque que pouvait lui donner l'inégalité du terrain. Le premier plan donné par Vignole ne fut point suivi : il était d'une trop haute conception. Alexandre se contenta d'un bâtiment beaucoup plus simple : c'est un casin élevé au plus haut du mont Palatin, sur le côté septentrional qui regarde le Campo Vacino. L'entrée est un portone orné de colonnes d'ordre dorique, soutenant un balcon avec balustres, ayant un couronnement que supportent deux cariatides, entre lesquelles est une fenêtre; au-dessus sur le fronton est l'inscription : *Farnesiorum Horti.* Cette entrée donne accès à un emplacement circulaire avec niches, décorées autrefois de belles statues et de fontaines. De là on arrive, en montant à un beau portique enfoncé et par un escalier cordonné, à une longue terrasse qui aboutit à un pavillon près Sainte-Marie; puis à une autre plus large, qui lui est supérieure, et aboutit sur la droite à des arcades. De celle-ci s'élèvent deux escaliers qui mènent au corps de bâtiment formé de deux pavillons portés sur le quatrième plan du tout. Ces pavillons, qu'on appelle volières, sont ornés de bas-reliefs et autres ouvrages en stucages, qui devaient être bien beaux dans leur fraîcheur. Entre chaque escalier qui mène à ces pavillons

on voit une grande niche où est une belle fontaine, d'après Michel-Ange; en arrière, une descente à pente douce, qui mène à un espace circulaire, orné de niches et de fontaines; au plus bas, le mur, au pied duquel est un jeu de paume. Ces jardins formaient jadis une retraite délicieuse par leurs allées, leurs bosquets et leurs fontaines; on y voyait beaucoup de statues, de bas-reliefs en marbre, qui, sous le pontificat de Paul III, du Colysée passèrent en ce lieu, et qui encore depuis peu allèrent à Naples pour en orner le Muséum. La villa et son casin, les escaliers, les grottes et leurs niches sont restés comme objets inamovibles, et, dans leur dégradation actuelle, mariés comme ils le sont avec les éloquentes ruines du mont Palatin, les pins qui s'en élèvent, le pittoresque du mont Aventin, et le sommet des édifices qui se prononcent vers le Velabre et le Capitole, ils offrent encore une perspective digne du pinceau. Outre les ruines anciennes qui décorent les divers sites de ces jardins, il en est d'autres que des fouilles ont fait connaître, savoir, trois salles dont les murs sont plus ou moins exhaussés: celle du milieu a son vestibule; celle de la gauche, vers le nord, est presque comblée. Derrière ces masures sont deux petites salles souterraines où l'on ne parvient qu'en marchant sur les ronces; l'une a sa voûte ornée de feuillages où brille l'or sur un fond blanc; l'autre offre des arabesques et des compartimens où se voient des restes de fresques: sur la voûte sont quelques figures agréablement touchées. Les bordures qui les encadrent sont en manière de corniche; on y voit un entremêlement de lapis, de jaspe et d'agate, restes qui indiquent quelle devait être la magnificence du lieu dans son état de splendeur. On présume que cet endroit faisait partie des bains de la voluptueuse

Livie, cette femme intrigante qui partagea, sur le trône, la puissance d'Auguste, et paya ses bienfaits de la plus noire ingratitude. Il y a tout lieu de croire que ce sol, qui a été peu fouillé, pourrait fournir beaucoup d'objets curieux qui dédommageraient des dépenses à faire. La maison Farnèse a tenu cette villa de Paul III, qui l'inféoda à Pierre-Louis, son fils. Aujourd'hui elle est louée à un particulier qui en fait sa jouissance.

Les villas ont ici la même signification que le mot maison de campagne en France. Pour peu qu'on ait lu les *Tusculanes de Cicéron* et les *Lettres de Pline*, on se rappelle combien les anciens Romains mettaient de prix à la jouissance d'une propriété à la campagne. Varron offre des détails qui ne laissent aucun doute sur ce point. Les descendans n'ont point dégénéré de leurs ancêtres, et les Romains d'aujourd'hui, retranchant sur la dépense de leur table, n'ont encore pu rien se retrancher sur ce luxe rural. « Les villas prennent le nom de leur propriétaire, et non, comme chez nous, le nom du lieu où elles sont. Cet usage, au-delà des Alpes, date de plus de deux mille ans d'antiquité ; il s'est maintenu depuis la chute de la république romaine, en s'appuyant sur la primogéniture, les majorats, les substitutions et autres états de la longue et puissante aristocratie, qui, sous diverses formes, n'a cessé de prévaloir dans ce pays. Cicéron ne s'intitulait pas haut et puissant seigneur ; il ne pouvait parler ni de ses fiefs, ni de ses vassaux ; mais en partant de Rome en litière pour se rendre à Pompéia, et marchant à petites journées, il était maître de dormir chaque soir dans une de ses magnifiques villas, exploitées à son profit par des centaines d'esclaves. On trouvait les villas

de Cicéron à Tusculum, à Formies, à Arpino; à Calvi, à Pouzzolles et à Pompéia. Ce faste d'un républicain, s'il n'était pas très-louable, était du moins plus tolérable que celui des princes starostes, pairs ou magnats modernes, parce qu'il n'était pas l'apanage constant d'une dignité héréditaire, parce que l'empereur Cicéron, le consul Cicéron accordant sa protection à des rois, n'en était pas moins un plébéien, devant sa fortune à ses seuls talens et aux suffrages d'un peuple qui élevait à des magistratures temporaires les hommes qu'il voyait capables de le servir; parce que le fils de l'empereur, du consul Cicéron, tout en héritant de ses biens, n'héritait d'aucun pouvoir, d'aucune prérogative ou privilége personnel; qu'il demeurait simple citoyen, fils d'un grand homme, et l'égal en droits de tous ses concitoyens : institution sage et j'oserais dire sacrée, puisqu'elle seule peut maintenir ou faire naître parmi les hommes le véritable esprit social, la haine de l'oppression, le respect pour les lois, l'amour de son pays, et favoriser le développement de tous les talens et de toutes les vertus (1) ».

Il est beaucoup de ces villas à Rome et aux environs; elles y étalent un tel luxe romantique en bâtimens, pavillons, galeries, en statues et verdure, qu'on ne sait lequel on doit admirer le plus, ou de la nature qui a fourni le cadre du tableau, ou de l'artiste qui a rassemblé les embellissemens qu'il comporte. Les eaux y jouent sous toutes les formes, et, reçues sur le marbre, elles s'épanchent en cascades, disparaissent pour sortir avec bruit du fond d'une grotte rocailleuse, retraite

(1) Pommereuil, *Voyage de Breislak.*

obscure souvent ornée d'une divinité, et donnant ainsi quelqu'idée de ce que les anciens appelaient *nymphæum*. L'architecture, la sculpture, et souvent même la peinture, ont fait un tel accord pour embellir ces lieux chéris de la nature, qu'en les parcourant on se croirait dans les jardins d'Armide, ou dans les verdoyans pourpris décrits par l'Arioste. La gradation est si bien ménagée, que les objets d'embellissement qui avoisinent le palais viennent insensiblement se confondre, par nuances mourantes, avec l'agreste qui leur succède. Tout contribue, dans ces poétiques retraites, à produire et nourrir la pensée chez ceux dont le cœur sensible s'épanouit aux impressions mélancoliques de la réminiscence. Tout enfin pourrait faire de ce séjour un lieu de délices, si les maîtres, mieux nourris des principes d'une saine philosophie, savaient épanouir leur âme aux sentimens d'une douce et paisible jouissance. Mais l'ambition est la maladie des grands; ils quittent leurs palais, leurs villas, où leurs prédécesseurs ont étalé les richesses d'un goût épuré, pour fréquenter des cours où ils s'exposent à toutes les chances d'une fortune plus ou moins capricieuse dans ses largesses. Aujourd'hui les palais et les villas se ressentent plus que jamais de l'indifférence qu'ont les maîtres pour jouir de leur héritage. Si le buis, dessiné en armoiries au parterre, n'a point encore cédé place au vert gazon qui voudrait embellir la façade du casin, au moins les arbres d'une haute venue sont-ils moins tourmentés par l'opération de la tonte; et la faux comme les ciseaux ne servent plus que pour les palissades de verdure qui cachent la nudité des murs. Les maîtres qui ont épuré leur goût par des voyages y ont fait faire de meilleures distributions. Les eaux ne

sont plus employées à grands frais pour faire de ces concerts qui surprennent pour le moment, et qui bientôt ennuient le propriétaire et celui qui se laisse aller à la surprise d'un instant. On ne cache plus les orifices des conduits sous l'herbe ou entre les pavés, pour inonder, par un jeu puéril, les personnes qui sont sans défiance. Cependant la nature sourit encore partout à l'industrie qui sait faire usage de ses dons; elle fait croître sous l'ombre, au bord des ruisseaux, les fleurs printanières qui embaument l'air et récréent la vue par la variété de leurs couleurs. L'on se promène avec plaisir sous les frais lambris de lauriers, de chênes verts, dont elle répare la perte du feuillage à mesure qu'elle a lieu. Mais quelque épanouissement qu'on donne à son âme sous cette tenture, dont les pins, les ifs, les cyprès et les oliviers font ordinairement les frais; néanmoins on n'y éprouve point encore cette douce expansion de sentimens qu'occasione le mobile feuillage du marronnier ou du tilleul de nos jardins; et le luxe de leur sombre végétation se ternit au souvenir de celui qu'étalent les délicieux vallons de Maupertuis, les bosquets de Mortefontaine, et les fraîches prairies d'Erménonville, toujours prêts à fournir des couleurs à la palette du peintre, des élans aux poëtes, et des rêveries à l'homme sensible. Le plus grand nombre de ces villas jouit d'un site qu'on pourrait dire enchanteur, par les divers points variés de perspective qui se développent à la vue quand on en parcourt les différens points. Elles sont encore une école d'instruction pour la jeunesse, et une source de bien grandes réflexions à l'homme fait, quand, s'y promenant sous les ombrages, chacun y trouve, dans nombre de bustes, des statues des dieux, des héros, des généraux et des

philosophes, matière pour rapprocher les temps fabuleux et héroïques avec les grands personnages qui illustrèrent l'antique Rome. Le livre est ouvert pour tous ; peu néanmoins s'occupent à en parcourir les pages, encore moins à profiter de la lecture. Mais considérons quelques-uns de ces beaux lieux d'une manière plus particulière.

La villa Ludovisi est une de celles qui sont encore le mieux entretenues ; elle est située sur la hauteur du Pincio, dans un circuit d'environ un mille et demi ; elle confine à la villa Médicis, et occupe comme celle-ci une grande partie de l'espace sur lequel brillaient le cirque et les jardins de Salluste. Ce fut le cardinal de ce nom qui en fit bâtir le casin d'après les dessins du Dominiquin. La masse du bâtiment n'offre pas une bien grande magnificence, mais l'intérieur en est précieux, non par le goût de l'ameublement : les Romains, qui connaissent à peine ce genre de luxe à la ville, sont loin de l'admettre dans leurs maisons de campagne, mais bien par les fresques et les tableaux, par les statues et les sculptures en tout genre. Dans une première pièce se trouvent tous les objets de sculpture les plus intéressans. C'est un buste de Pyrrhus, d'Antinoüs, un de Jules César, un Apollon ; dans la seconde, une statue de Mars en repos, elle est d'un grand caractère ; un groupe de Diane et d'Apollon, un autre de Pan et Syringe ; dans la troisième, à gauche, une figure bien drapée, qu'on dit être Agrippine ; une tête de Bacchus, bas-relief antique en marbre rouge d'Egypte ; les yeux et la bouche sont ouverts pour faciliter le moyen de rendre les oracles ; dans la quatrième, à droite, le superbe groupe antique en marbre blanc représentant Papyrus qui paraît révéler à sa mère le secret de l'état,

et qui la trompe par une fausse confidence; la curiosité avide et l'attention impatiente se manifestent dans tous les traits de la mère, comme la finesse et la duplicité sont en évidence dans ceux du jeune homme; un autre groupe d'Arrie et de Pœtus, où l'on voit le Romain soutenir sa femme d'une main, dans le moment où elle tombe après s'être plongé un poignard dans le sein, et semblant lui dire encore : *Pœte, non dolet;* et de l'autre, le mari se l'enfonçant au-dessus de la clavicule. Action vive, pleine d'intérêt, arrivée sous Claude l'Imbécille, et que la poésie a rendue de la manière suivante :

Casta suo gladium cùm traderet Arria Pœto,
Quem de visceribus traxerat ipsa suis :
Si qua fides, vulnus quod feci non dolet, inquit;
Sed quod tu facies, hoc mihi, Pœte, dolet.

Se voient encore ici l'Enlèvement de Proserpine, par Bernin, groupe plus admiré des connaisseurs pour la beauté du marbre que pour le naturel de l'expression; une tête de Junon; un bas-relief offrant les apprêts du Jugement de Pâris, ouvrage très-estimé; enfin un Mercure qui ne laisse pas que d'avoir son caractère de vérité. Le casin, plus enfoncé dans le jardin, offre, dans le salon du rez-de-chaussée, au plafond, une fresque fort estimée des connaisseurs; elle est du Guerchin; elle représente l'Aurore sur son char, répandant des fleurs, et traînée par des chevaux isabelles; elle est précédée par les Heures, et suivie des yeux par Tithon, qui relève en partie un rideau. Cette composition est très-belle; elle se distingue non-seulement par le ton des couleurs, mais encore par la perfection des clairs obscurs : c'est un chef-d'œuvre en peinture. On remarque encore, dans une des lunettes,

le Point du Jour, représenté par un jeune homme ailé, ayant un flambeau dans une main et des fleurs dans l'autre. La lunette, vis-à-vis, offre la Nuit, figurée par une femme endormie en lisant près d'une lampe dont la lumière est affaiblie par celle du jour naissant; deux enfans sommeillent à ses côtés; une chauve-souris s'envole, et un hibou est blotti dans un trou. On voit, dans une pièce voisine, un buste de porphyre de Marc-Aurèle, avec une tête de bronze. Dans un coffre est un homme qu'on dit être pétrifié; le visage est tellement couvert de sable et de vase, que je n'ai pu m'assurer du fait, dont j'ai cependant lieu de douter, vu que rien ne me l'a annoncé. Cette merveille pour Rome fut donnée au pape Grégoire XV, de la maison Ludovici, par un étranger qui l'avait trouvée en Syrie, sur le bord de la mer. On voit encore plusieurs objets de sculpture qui sont d'un bien grand intérêt, et sur lesquels s'arrêtera sans doute l'attention du voyageur instruit. Le jardin est très-spacieux; il fut tracé par Le Nôtre; les murs de Rome lui servent de limites dans une grande étendue : on peut monter sur eux pour voir non-seulement tout le jardin, mais encore toute la campagne, les villas et vignes qui sont au-delà de la porte Pinciane. Il est dans ce jardin un labyrinthe, des allées bien percées, des palissades où le laurier, le buis, le laurier-cerise et l'yeuse étalent tout leur lustre; les échappées de vue sont agréables; les plantations sont pour la plupart en cyprès, en lauriers et en chênes verts; le pin y étale aussi çà et là son large parasol. Le jardin est peuplé de nombre de statues, de thermes, de satyres décorés de leur pampre en fer blanc, d'urnes, de vases dont la diversité forme agrément, et rend ce lieu singulièrement mélancolique, surtout dans

les soirées d'été. On y voit entre autres, au bout d'une des allées, près les murs de la ville, un sarcophage au milieu de quatre cyprès; il est porté sur quatre colonnes doriques sans base; au dehors est sculpté un combat entre les Romains et les Daces. On y remarque également un joli temple, au milieu duquel est un Faune assis sur un socle où se voient de beaux bas-reliefs, un Satyre en pied par Michel-Ange, et plusieurs autres morceaux antiques. Enfin ce jardin est un vrai musée, où à chaque pas, et dans les lieux les plus pittoresques, l'homme pensif trouve quelques pages de l'histoire sur lesquelles il s'arrête avec plaisir, si son âme est expansible à quelque sensation. Les ombrages de ce jardin donnent une fraîcheur qui ne peut que plaire sur un sol aussi élevé; les eaux sont courantes, et beaucoup jaillissent au voisinage des bâtimens. Il est fâcheux que la grille ne s'ouvre qu'à un très-petit nombre de personnes favorisées du maître.

La villa Albani est près la porte Salara, hors des murs de Rome, dont elle est séparée par un grand chemin; elle avoisine celle Ludovisi et le jardin du palais des Arts; elle domine sur une éminence, de manière à ce qu'on découvre au loin Tivoli et les montagnes de la Sabine. Cette situation rappelle de grandes idées, celle du champ *Sceleratus*, voisin, où étaient enterrées toutes vives les malheureuses vestales qui avaient manqué à leurs vœux; et celle d'Atticus, à qui Cicéron écrivait des lettres, interprétation de la plus pure amitié. La formation de cette villa est due aux soins du cardinal Alexandre Albani, qui lui-même en traça le dessin, tant de la masse des bâtimens, que du jardin; il en confia l'exécution à Marchioni, qui la commença vers le milieu du dernier siècle. Le principal bâtiment offre un

avant-corps exhaussé sur une terrasse ; au-devant est une galerie dont le plafond est élégamment peint par l'éloquent Mengs; le sujet est Apollon sur le Parnasse, au milieu des Muses; les figures sont d'un très-beau coloris, et représentent beaucoup de personnes connues. Cette galerie offre encore des bas-reliefs antiques très-beaux, et beaucoup de mosaïques modernes. A chaque côté de cette première partie est un arrière-corps simple, et formant une galerie couverte, avec arcades. Au plus haut du bâtiment principal est une plate-forme ornée de balustres, avec deux belvédères où l'on jouit du plus bel aspect. Vis-à-vis, et à une assez longue distance occupée par un parterre où jaillissent des eaux vives, règne une autre galerie ouverte communiquant à quelques cabinets; elle a la forme d'un hémicycle, et est couronnée d'une balustrade. Le cardinal, grand amateur de tous les objets d'antiquité, disposa les pièces de ces bâtimens, de manière à pouvoir les loger tous convenablement. Ne dégénérant point du caractère de ses ancêtres, qui avaient le génie des convenances en fait de rassemblement, son palais comme ses jardins, dont les délices sont dus à Noli, offrent un vaste muséum où se lisent partout les grands faits dont s'est enrichie l'histoire des siècles passés : aussi y rencontre-t-on un nombre considérable de statues, de bustes, de vases, de bas-reliefs, d'urnes, de colonnes, d'inscriptions et autres choses les plus rares en ce genre, qui, trouvées pour le plus grand nombre dans des fouilles faites dans ses domaines, notamment à Ostie, sous la direction du célèbre Winckelmann, ont eu chacun leur place dans ce philosophique rassemblement. Non-seulement on voit les sculptures et les marbres les plus précieux dans les galeries, les salons, les cabinets, les

escaliers, les vestibules et portiques de ce palais, car on peut le regarder comme tel; mais encore au dehors, notamment aux environs des fontaines qui avivent cet aimable séjour des Muses, comme aussi au voisinage de l'hémicycle, en arrière duquel est le pavillon du Café, et la longue cascade résultant de la décharge des eaux. Partout où un monument pouvait correspondre avec un autre déjà placé, aussitôt il y a été posé. Les fresques, les arabesques qui, à la vérité, ne sont pas bien belles, les tableaux sur toile ou en mosaïque ornent avec goût diverses parties de cette retraite, qui, à chaque pas qu'y fait le voyageur, lui offrent une nouvelle preuve du docte génie de son auteur. Le jardin paraît beaucoup plus grand qu'il n'est réellement, par l'art avec lequel on a su marier ses limites avec le pittoresque de la campagne voisine. On y trouve, communiquant avec le bâtiment, plusieurs constructions d'un bon goût, entre autres le portique d'un temple décoré de cariatides antiques; un autre à l'opposite, avec colonnes ioniques en marbre; un berceau qui mène à la salle de billard, qui est d'un bel effet: celle-ci est précédée d'une galerie avec colonnes. Quant aux fontaines, on distingue avec plaisir celle en forme d'arc de triomphe, celle de la grotte des potagers. Cette villa a fait dernièrement quelque perte dans les chefs-d'œuvres de sculpture qu'elle possédait; mais ses richesses actuelles n'attirent pas moins encore l'attention des étrangers qui aiment les objets d'antiquité. Le cardinal a dépensé des sommes immenses pour créer et meubler cette propriété en choses rares, entre autres la statue de Domitien, une des mieux conservées, une Pallas antique, et l'Apollon guettant un lézard.

La villa Borghèse est attenant celle-ci; sa position

est vraiment romantique, tant par rapport aux différens points de vue qu'elle offre, que par les hachures de terrain dont on a profité pour son embellissement. En sortant de la porte du Peuple, on longe, vers la droite, une suite de murs avec arcades bâties du temps d'Aurélien, ayant à sa gauche un développement de potagers dont les hauteurs sont joliment diversifiées par quelques casins particuliers, et l'on arrive bientôt à une grille qui ferme la possession. Cette villa, occupée d'abord par le duc Altemps, fut beaucoup embellie par le cardinal Borghèse, sous le pontificat de Paul V, son oncle. Elle a trois milles de circuit; elle est au nombre des plus belles et des plus fréquentées de Rome, à raison de son voisinage avec la porte du Peuple. Les jardins ont été dessinés par Domenico Savino, et embellis par Rainaldi, architecte de Rome. Le jeu des eaux a été confié à Giovani Fontana, Lombard. La porte d'entrée est très-pittoresque; elle date des premiers temps de la villa, et est due à Onorio Lungi; elle est une conception de sa jeunesse. Les embellissemens récens ont été faits par Camporesi, architecte, et Moore, peintre anglais. Après avoir dépassé un petit corps de bâtiment pour le commun, les serres chaudes, on arrive par une avenue en buis et en lauriers, qui donne accès dans l'intérieur du jardin. L'oreille, à mesure qu'on avance, est récréée par le murmure des eaux qu'on ne voit point. Bientôt se présente un éléphant, et en arrière une Victoire; à droite, un sphinx sous lequel passe un courant d'eau; à gauche, un gros lion: ces statues sont sous l'ombrage des cyprès qui se marient assez bien avec elles. On passe sous une décoration d'architecture, et bientôt l'on a sur la gauche un lieu

clos; c'est un petit parc dont la porte ne s'ouvre que le dimanche; c'est un Elysée dû aux soins de la princesse Borghèse, qui l'a enrichi des plus jolies décorations que comporte le local. Une grande avenue d'yeuses épaisses borde un chemin bien sablé; sur les côtés croissaient, comme bordure, la giroflée, la hyacinthe, l'œillet, l'iris, la valériane, l'amaryllis et le lis. A droite comme à gauche des bouquets de bois se groupent et reçoivent sous leurs branchages, là des statues, des sarcophages, des aiguilles sur des sphères, des pyramides; ici des petits Amours, et tout ce qu'un génie guidé par le goût peut inventer pour embellir une promenade solitaire. A mesure qu'on avance, se déploie un lac orné de quelques îlots, et qui a pour bordure le plus fin gazon, pour parure la marguerite, la violette, que foule un pied indifférent. Au tronc d'un saule est fixée une barquette, pour en parcourir l'onde, que sillonnent çà et là de leurs pattes mobiles une douzaine de canards, dont le plumage a la blancheur du lait. Ces seuls habitans de cet humide empire le quittent souvent pour descendre le ruisseau qui donne écoulement aux eaux, dont l'origine est à une rocaille voisine des murs, où est la décharge. Le temple qui est sur un principal îlot semble sortir du fond de l'onde, qui en reflète toute l'élégance; il est carré, ouvert sur toutes ses faces, et orné de colonnes à chaque angle; le portique est du meilleur style; au-devant se trouvent quatre colonnes cannelées en pépérino; elles soutiennent un fronton sur le sommet duquel est un Apollon en pied; au-dessus on lit: Ἀσκληπιῶνι σωτῆρι. Au-dessus de l'entrée du temple, sur la frise, se trouvent, dans deux écussons, les portraits d'Hippocrate et de

Galien. Esculape, statue ancienne, est placé debout au fond du temple; sur le piédestal est l'inscription suivante :

Maximus ægris auxiliator adest,
Et festinantia sistens fata
Salutifero mitis deus incubat angui.

Et en effet le dieu semble s'appuyer sur une massue qu'entoure un serpent. Au-devant de lui est une coupe placée sur un trépied. Ce temple est fermé par une grille, pour qu'aucun indiscret n'aille insulter à la majesté du dieu à qui l'humanité doit tant pour le soulagement de ses maux physiques et moraux; deux chèvres sont à côté, sur un mur d'appui. Le temple est élevé sur cinq marches du plus beau travertin; à la naissance du mur, vers l'ouest, croissent quelques pieds d'opuntia, qui se complaisent aux regards du soleil couchant. Sur deux rochers factices, de chaque côté, sont des nymphes assises, qui épanchent de leurs urnes une eau dont la chute prête beaucoup par son murmure à la féerie du lieu. Au loin, sur la droite, est une jeune nymphe assise, qui, sortie des eaux, semble vouloir sécher ses pieds. En suivant le cours de l'onde qui coule sous l'ombrage des bois dans un lit superficiel, on arrive au lieu où elle va fournir à l'orangerie. Là est une sorte de péeile qui règne, le long de cette portion du jardin, sous un feuillage de vigne. Du haut et entre les arcades, comme aussi sur la terrasse voisine, s'offre un superbe coteau sur lequel s'appuie la villa Médicis; et sur la droite, se découvre le Vatican et ses appartenances. En reprenant la route d'entrée et la suivant, on parvient à un temple monoptéral, dont huit colonnes d'un marbre gris supportent la coupole, et ne sont fermées par

aucune muraille, ainsi qu'il est d'usage pour ces sortes de compositions : il est pavé en marbre, et porte pour inscription :

Noctilucæ silvarum Potenti.

Au milieu était précédemment la statue d'une Diane antique; aujourd'hui on n'en voit plus que la place. Ce temple, situé à l'extrémité d'une avenue de chênes verts, correspond bien avec celui d'Esculape, qui est à l'opposite. De ce temple on vient, vers le nord-est, par une allée couverte, à un grand bassin où est une vasque soutenue par quatre chevaux marins, du pied de chacun desquels s'élève un jet d'eau qui se mêle à celles fournies par la nappe échappée de la vasque. Là aboutissent quatre allées toujours vertes, où les élégans viennent faire des cavalcades, et saluent du fouet les dames qui, en voiture, font jouer leurs doigts en marque de remercîment. Tout au haut d'une de ces allées, sur la gauche, est le casin; car ainsi s'appelle tout palais hors la ville. Il est sur le haut d'une terrasse carrée, décorée d'une balustrade en travertin, sur laquelle sont nombre de pots de fleurs. Deux fontaines en nappe, de chaque côté, surmontées chacune d'une statue, fournissent leur cristal à une cuve. Le bâtiment, élevé d'après les dessins de Vasanzio, est composé de deux pavillons ou ailes, et d'un arrière-corps moyen; celui-ci est à deux étages; un double escalier mène à un vestibule ouvert, orné de statues et de bustes. La masse est couronnée de deux petits belvédères en forme de campanille. Autrefois étaient sur la façade beaucoup de bas-reliefs antiques; on n'y voit aujourd'hui que la place où ils étaient encadrés; on en a cependant laissé quelques-uns, mais ce sont les plus mauvais. L'intérieur offre un grand ves-

tibule qui communique avec nombre de salles ayant différens noms, à raison des choses qui les décoraient. Elles étaient précédemment enrichies de figures, statues, vases et autres objets du plus grand luxe; aujourd'hui il ne reste que quelques rebuts qu'on a laissés pour que le lieu ne soit point en totale dénudation. Sur les côtés du bâtiment sont les jardins de botanique et une volière. En parcourant la verdure de cette villa, on trouve quelques ruines placées à plaisir ; on y voit un grand cirque ou hippodrome, où l'on peut s'exercer à toutes sortes de jeux gymniques, une citadelle, un arc de triomphe, une chapelle, un petit temple ruiné, une faisanderie et une maison de repos ou muséum, dans lequel se trouvent différentes figures et de belles sculptures trouvées dans quelques chambres souterraines de la villa de Domitien, dans l'ancienne ville de Gabie, à huit milles hors de la porte Majeure.

La villa Mattei se trouve sur le plus haut du mont Cœlius, près Saint-Étienne le Rond; elle domine sur les ruines et les jardins qui avoisinent Saint-Grégoire. Elle fut commencée en 1581, par le duc Ciriaque Mattei, d'après les dessins de Duca, architecte sicilien; elle était alors une des plus belles qui fût dans la ville, tant par ses plantations que par le luxe que le maître y étalait. Vis-à-vis l'entrée est un canot en marbre, qu'on regarde comme un antique : le casin est peu de chose par lui-même. Il était autrefois orné, tant à son portique que dans le plus grand nombre de ses appartemens, de très-belles statues et de beaucoup d'autres objets de sculpture. La nécessité, le dégoût qui rend l'homme si versatile dans ses jouissances, sont cause que beaucoup de ce qui était beau et amovible a disparu, notamment depuis la dernière cessation du pou-

voir de la tiare dans l'état ecclésiastique; il n'est resté aux allées du jardin, pour les parer, que quelques rebuts, encore sont-ils peu nombreux. Une face du casin regarde une plate-bande en gazon, terminée par un demi-cercle en gradins, au centre duquel est une tête colossale d'Alexandre le Grand. Au milieu de cette pièce de verdure, ombragée de peupliers et de cyprès, s'élève un obélisque d'un granit égyptien; il est fait de deux morceaux, et n'a des hiéroglyphes qu'à son sommet. Cet obélisque fut transporté sur le haut du Capitole, à l'époque où les Goths gouvernaient Rome. Les magistrats romains, par la suite, en firent présent à la maison Mattei, qui en orna ce lieu de plaisance. Il a dix-huit pieds de hauteur, sans compter sa base. Ce jardin n'a point été dessiné, du moins il est difficile d'y voir quelqu'intention, si ce n'est celle de le faire paraître beaucoup plus grand qu'il n'est réellement, par la manière dont les allées sont disposées. On y trouve quelques vestiges des murs de l'ancienne Rome, et quelques pièces d'eau, mais peu fournies, quelques statues, une entre autres qui évacue une eau cristalline, comme si elle fût le résultat d'une sécrétion rénale, beaucoup de thermes, d'urnes, et autres restes façonnés dans les temps les plus reculés; les arbres fournissent beaucoup d'ombrage qui a son agrément l'été. On y trouve une superbe terrasse d'où l'on jouit de la vue sur les thermes d'Antonin, les aqueducs de Claude, et le mont Palatin.

La villa Doria, plus connue sous le nom de Pamphili, est située à un demi-millé au nord-nord-ouest du Vatican, sur la voie Aurélienne. Cette délicieuse retraite, qui mérite bien, par son site, le nom de *Bel respiro* qu'on lui a donné, fut faite par le prince Pam-

phili, sous le pontificat d'Innocent X ; elle est passée, depuis quelques années, à la maison Doria. Pour l'aller trouver, il faut gagner la porte Saint-Pancrace, sur le Janicule, puis, tenant la voie Aurélienne et passant sous un arc de l'aqueduc qui fournit à la fontaine Pauline, on arrive bientôt à elle. C'était une de ces belles matinées qui, sous le signe du verseau, sont assez fréquentes à Rome, après quelques jours d'une pluie abondante; un ciel serein donnait à la nature assoupie un commencement d'aménité dont profitent toujours les voyageurs pour faire quelque excursion. J'étais seul, livré à des rêveries qui m'occupaient agréablement; j'avais laissé la villa Torlonia derrière moi, sur ma droite, lorsque je rencontrai un piéton à qui je demandai le lieu que je cherchais. Sa couleur excita ma curiosité. « Vous n'êtes pas de ce pays ? lui dis-je en italien. — No, signore, sono nato nell' India, me répondit-il. — Comment ! et en quelle partie de l'Inde ? — In Surata. — Vous êtes de Surate » ! Quelle foule d'idées ne réveilla pas en moi ce nom d'une ville si commerçante, où le printemps de ma vie s'épanouit sous l'aurore des plus agréables jouissances ! Une idée suggérée en réveillait d'autant plus promptement une autre, que cet Indien sexagénaire s'y était trouvé à-peu-près de mon temps. Aussi les questions se succédèrent-elles d'une manière rapide. Mais revenons de l'Inde en Italie.

La villa Doria est une des plus variées des environs de Rome. Elle occupe une circonférence de près de cinq milles, dans un lieu qu'on croit être le même que celui où étaient les jardins de l'empereur Galba. Elle est voisine d'un aqueduc qui fournissait l'eau à la naumachie d'Auguste, sur un terrain monticuleux, ayant

un horizon très-varié et beau. Dire que Le Nôtre a donné le dessin de la plantation, c'est indiquer d'avance tout ce qu'a pu faire un génie français pour son ornement. Le maître d'aujourd'hui a aussi singulièrement embelli cette partie d'agrément. Sa demeure, que l'on peut bien regarder comme un palais, est la même qu'éleva Falda; mais elle fut depuis bien agrandie et décorée par Algardi, qui, sur le dernier étage orné de statues en pied, éleva un belvédère d'un assez bel effet. A l'entour règnent deux ordres de pilastres, l'un corinthien, et l'autre composite. L'ensemble se marie fort bien avec le corps du bâtiment. Ces ornemens sont des statues, des bustes enrichés; des trophées, des bas-reliefs et des médaillons antiques. L'intérieur, auquel on parvient par un double escalier à rampes, placé sur la façade qui regarde la terrasse et le parterre, ne répond point à la magnificence du dehors. Sa triste dénudation est un motif de silence pour moi. Les seuls objets qui méritent d'être cités seraient le buste de D. Olympia, et, parmi les peintures, la tête de la Cenci et une Vénus du Titien.

La partie la plus intéressante, celle qui est donnée tous les jours en jouissance au public, est le parc, d'où, à différens endroits, on jouit de la campagne de Rome jusqu'à la mer. Sa disposition est pittoresquement variée et nuancée, de manière à se lier à la nature agreste qui l'entoure. On ne trouve point ici cette symétrie qu'a commandée l'orgueil, pour étaler en un instant à la vue toute la richesse du propriétaire. Le râteau, le cordeau n'ont leur usage que pour le parterre, où Flore étale le luxe le plus modeste; le reste est abandonné à l'indulgente nature, qui revêt les vallons et les coteaux de l'herbe la plus fine, et les bigarre de

mille fleurs différentes, qui tirent le plus brillant luxe de l'humidité du sol. Les eaux, captives et silencieuses dans l'enceinte qui les retient, ne sont point voilées de conferva ou de lenticule qui en dérobe aux yeux le cristal. L'onde qui vient de la source se mêle à celle qui voudrait dormir, et l'entraîne dans sa pente, pour toutes deux faire place à la suivante. Le botaniste qui veut ajouter à son fonds de connaissances sur les herbes palustrales doit les aller chercher dans les étangs inférieurs que couronne un bouquet de bois. C'est à ces étangs que viennent aboutir toutes les eaux de la cascade. Celle-ci est de nouvelle construction : elle commence par un bassin rond, bordé de rocaille; du milieu s'élève un fort joli jet d'eau, tombant dans une soucoupe ovale, dont le pied en fournit quatre autres. Ces eaux tombent dans deux conques latérales, et de là dans le bassin. Le contour en terrasse est orné de figures et de vases contenant des aloès, et au-dessous sont des bancs pour la conversation. A une douzaine de pas de ce bassin commence une cascade qui va en former une autre. Le contour vers le bas est rocailleux et orné de niches, où se trouvent des bustes, et sur les côtés de petites statues sur pied et en marbre; toute cette construction se reflète dans le cristal du bassin, où aboutissent les écoulemens, et de là l'eau tombe sur une masse de rocher en pépérino, et bientôt forme un long bassin encaissé dans un fond de gazon, dont les rideaux sont en chêne vert. Le myriophyllon, le potamogéton et le volant d'eau tapissent le fond de l'onde paisible qui, par une pente douce, est amenée à la seconde chute. L'eau s'échappe ici d'une large ligne rocailleuse, et forme nombre de cascatelles en passant sur une voûte de tuf, vers laquelle on descend

par des degrés pratiqués sur les côtés, et près d'elle se voient une statue drapée et un vase. On trouve au plus bas des siéges, pour jouir de tout l'agrément du lieu. La voûte est tapissée de concrétions provenant de Tivoli; elles reçoivent une nouvelle parure des touffes de capillaires et de l'hépatique des fontaines, qui y croissent. A une centaine de pas encore plus bas est une nouvelle chute qui a lieu par trois nappes. Ici est un pont en rocailles; sur ses côtés sont deux statues, savoir, une en pied; l'autre n'est qu'un buste. En revenant vers le casin, on arrive à l'allée des cascades, séparée en deux par un tapis de gazon entouré de vases et de statues; il se termine au couchant par un demi-cercle formant une pente douce. Le mur de soutien offre des statues dans leurs niches, et des bas-reliefs en marbre: le tout est avivé d'eau jaillissante. Au milieu, sous la terrasse, est une salle de rafraîchissement, où est la statue d'un faune, qui avec sa flûte joue quelques sonates, à l'aide de rouages que fait mouvoir l'eau d'une pièce voisine. Toute cette avenue de cascades offre sur un de ses côtés une suite de cascatelles, surmontée d'un vase d'où l'eau jaillit pour retomber dans un bassin inférieur. Vers la première partie attenant le casin est un grand bassin recevant ses eaux de la grotte des Tritons, continuellement retentissante des eaux qui tombent et s'élancent de tous côtés. Au fond comme à l'entrée croissent entre les rocailles le polypode, le trichomane et autres plantes toujours verdoyantes. Cette grotte, vraiment pittoresque, est ombragée par le feuillage des arbres touffus qui l'encadrent. Elle est couronnée au plus haut, dans le loin, par une belle statue assise. En entrant dans une allée de chênes verts, à droite, se voient deux angles d'un

tombeau antique, supportés sur chaque assise d'un perron. Ils sont copiés par tous les artistes amateurs du beau. On remarque également au milieu de la grande prairie un autel dédié aux douze grands dieux. Enfin cette villa offre des plantations de pins très-hauts, qui s'élargissent en parasol sur un sol de verdure; des bocages en buis, en lauriers ordinaires et lauriers-cerise, quelques myrtes dans les lieux les plus exposés au soleil, des toitures de chênes verts, disposées en longues avenues, et presque impénétrables à la pluie, et partout et sous toutes formes, des fontaines qui donnent une eau très-transparente.

Fatigué des courses que j'avais faites par une très-belle matinée, pour voir et noter tous les objets qui méritaient le plus la réminiscence, je me reposai sur une des plus hautes expositions, ombragée par quelques yeuses, dont les cimes entremêlaient leurs branches. Étendu sur un vert gazon qu'émaillaient çà et là des bouquets d'anémones, de marguerites et de safran, tout occupé de ce *far niente*, qui a tant d'attraits pour ceux qui vivent sous le climat italien, je respirais un air qu'embaumaient l'hyacinthe et le narcisse, et qu'agitait de temps à autre un léger zéphyr. La colline voisine, sur sa douce pente, m'y déployait tout le luxe haché de son agréable verdure. Le chant des oiseaux qui jouaient dans les buissons voisins, se mêlant au sifflement léger du feuillage des pins; la chute d'eau d'une fontaine peu éloignée; deux génisses qui folâtraient ensemble; tout fournissait aliment aux rêveries mélancoliques qui me retraçaient les scènes variées de ma vie précédente. J'étais absorbé dans les jouissances que m'étalait une aussi aimable scène, lorsque vint s'offrir à ma mémoire

le passage suivant, que naguère je composais d'emprunt.

Ver erat, et veris per amœna vireta nitebat
Omne decus; collesque nemusque, tepentibus auris,
Lætè ridebant vario distincta colore.
Aures bombus apum tremulus cantusque volucrum
Mulcebant; pecudum catuli per gramina saltu,
Gaudia lascivo miscebant, mollitèr agni
Dùm clivi legerent herbas hinc indè micabant.
Gens opifex mellis per aprica roseta susurrans,
Pabula florilega promuscide pura trahebat.
De Amoribus Daphn. et Chloes, Lib. I.

Il est plusieurs autres villas et casini d'une moindre conséquence, où les seigneurs romains viennent se délasser du poids des affaires qui les accablent dans la journée. Quoique le luxe ne s'y montre pas avec majesté, elles n'en méritent pas moins attention de la part des voyageurs, qui cherchent tous les objets propres à satisfaire leur curiosité. Nous citerons entre plusieurs le Casino al Pignetto Sacchetti, Patrizi et Altieri.

CHAPITRE XIX.

Le Campo Vaccino. — Le Forum. — Les Temples de Jupiter Tonnant, — de la Concorde, — d'Antonin et Faustine, — de Rémus, — de la Paix, — de Jupiter Stator. — Le Mont Palatin.

C'est une charmante promenade que celle du Campo Vaccino, dans ce moment où, sous le signe du Capricorne, la nature engourdie médite les moyens d'une nouvelle végétation, sous la bienveillance d'un soleil plus actif que dans nos contrées. Chacun y trouve délassement ou profit; le malheureux qui roule nonchalamment sa brouette remplie de la terre exportée des monumens qu'on déblaie, y trouve moyen d'avoir un meilleur macaroni et quelque peu de fritata à son souper; le soldat bien payé vient y débourser ses baïoques dans les tavernes; les plus intéressés manient vigoureusement la bêche; les mendians trouvent dans les désœuvrés venus pour voir les travaux de fouilles quelques âmes charitables qui, compatissant à leurs infortunes, les aident à user la journée qu'ils auraient pu donner au travail; les blanchisseuses, empressées de répondre aux [illegible]ux des voyageurs qui n'ont que leur valise, y trouvent toujours l'air et le soleil pour y faire sécher, sur les arbres des avenues, leur linge et celui qu'on leur confie; les commis qui, dans leurs bureaux, ont beaucoup griffonné pour gagner leur dîner; les boutiquiers qui sont las d'attendre les chalands, qui, à

leur gré, sont toujours en trop petit nombre; les artistes fatigués de manier le compas, le ciseau et le pinceau; tout le monde enfin abonde dans ce Campo Vaccino, sur les cinq ou six heures, les uns ayant l'estomac suffisamment lesté, et les autres dans un état qui approche souvent de la vacuité. Les voitures des grands, quelques élégans qui sur leur monture forment des évolutions qu'ils viennent d'apprendre dans leur manége, ne dédaignent point cette promenade, et souvent s'y trouvent arrêtés par les vaches et les chevaux qui, d'un pas lent, viennent humer à un bassin de granit l'eau d'une fontaine continuellement jaillissante d'un mascaron. Mais, quel que soit le nombre de tant de gens, il s'en faut de beaucoup qu'il puisse égaler celui qui foulait ce sol il y a dix-huit siècles et plus, et c'est ce dont conviendront facilement ceux qui ont lu l'histoire. En effet, ce lieu, le plus abondamment fourni alors d'édifices publics, était aussi celui où le sénat et les grands venaient étaler toute la richesse de leur toge, et où le peuple tenait ses assemblées. C'était là encore que la grandeur romaine, dans les cérémonies publiques, se déployait dans tout son luxe. Elle se manifestait, cette grandeur, dans la magnificence des temples, des basiliques, des arcs triomphaux, des portiques et autres édifices publics et particuliers que décoraient des colonnes de bronze doré, des obélisques et une infinité de statues. Il en était particulièrement ainsi du *Forum romanum*, qui avait la forme d'un carré long, et s'étendait en largeur de l'arc de Septime Sévère jusqu'au temple d'Antonin et de Faustine, qui était sur la voie Sacrée, et en longueur de ce temple jusqu'à celui de Romulus, qui était sur le local qu'occupe l'é-

glise de Saint-Théodore (1). C'était dans cet espace que se trouvait la fameuse colonne rostrale, ou tribune aux harangues, placée sur un piédestal, ornée tout autour de poupes de vaisseaux conquis par les Romains dans leurs premières batailles navales, tribune où fulminèrent tant de fois les Hortensius, les Crassus et les Cicéron, lorsqu'ils défendaient la liberté, soutenaient l'innocence, ou dévoilaient les conjurations. Derrière cette colonne était la *curia Hostilia*, où le sénat et les consuls s'assemblaient, édifice fait par Hostilius, et, après un incendie qui le dévora, reconstruit par Auguste. Tout près était un lieu d'abord découvert, élevé et entouré d'un parapet; il fut ensuite couvert d'une toiture que soutenaient des colonnes; là se rassemblaient les comices des curies, pour établir des lois ou élire des prêtres. Les fastes capitolins furent trouvés près de l'église Sainte-Marie Libératrice; sans doute qu'ils étaient exposés dans les comices ou les curies qui étaient proches.

Ces beaux lieux ont été les premiers à éprouver les déprédations des Barbares : tout ce qui a pu se convertir en monnaie a été pris; ce qui se refusait à l'épreuve du creuset a été renversé ou transporté ailleurs, et ce lieu, par une des plus singulières conversions, en est devenu un de rassemblement pour des vaches et autres bêtes de somme qu'on destine pour les boucheries.

Le Campo Vaccino, dans l'état de dénuement où il est aujourd'hui, offre beaucoup de restes antiques

(1) Les antiquaires ne s'accordent point sur l'étendue qu'ils donnent au Forum; il est certain que, pour contenir tous les objets dont ils font mention, l'espace assigné par plusieurs paraît bien petit, quand on le considère sur les lieux.

qu'on rapporte à des temples dédiés à différentes divinités. Un des plus somptueux, si l'on en juge d'après ce qui est encore sur pied, était le temple de Jupiter Tonnant; il est au-dessus du portique dit le *Tabularium*, au pied du Campidoglio, entre l'arc de Septime Sévère et le reste du temple de la Concorde. Le hasard fut cause de son élévation : Auguste voyageait de nuit en Espagne par un temps orageux, le tonnerre, en éclatant, tomba sur un de ses serviteurs qui devançait sa litière, et ne fit aucun mal à l'empereur. En mémoire d'un pareil bienfait, il fit élever un temple dont il ne reste aujourd'hui que trois superbes colonnes qui sans doute formaient l'angle d'un portique. Ce temple a beaucoup souffert dans l'incendie de Rome, arrivé sous le cruel Néron; ses colonnes sont d'un ordre corinthien; les fûts sont cannelés et d'un seul morceau de marbre grec, qui a sept pieds de diamètre; au-dessus est une corniche très-bien travaillée; sur la frise sont sculptés les instrumens usités dans les sacrifices; on y voit la galère sacerdotale traversée par une foudre ailée. Ces restes, inappréciables sous le rapport de l'unité des formes, de la correction du dessin et de la hardiesse d'exécution, supposent un ensemble d'une bien grande magnificence. Palladio en a dessiné le plan dans son livre des Monumens anciens. On leur a donné dernièrement toute la dignité qu'ils peuvent avoir, en les déterrant par bas, pour les offrir aux amateurs de la belle architecture; travail qui a coûté beaucoup de peine pour leur rendre l'aplomb qu'elles avaient perdu.

Tout près, sur la droite, sont les restes du temple de la Concorde, qui, selon l'opinion la plus reçue, fut élevé par Julia, et dédié par Tibère à la Concorde

virile, en mémoire de la bonne intelligence qui régna toujours entre elle et Auguste. Ce temple ayant aussi souffert dans l'incendie sous Vitellius, il fut restauré par ordre du sénat, comme on le voit dans cette inscription au-dessus de l'architrave :

S. P. Q. R. incendio correptum restituit.

On n'a aujourd'hui de ce temple que les huit superbes colonnes de granit oriental, d'ordre ionique, soutenant la corniche, et un reste de fronton. Chaque colonne a quatre pieds deux pouces de diamètre, et quarante pieds de haut, compris la base et le chapiteau. Tout l'édifice repose sur un massif de grosses pierres carrées, qui lui servait de soubassement. Sur la frise sont sculptés de très-beaux ornemens; on peut en voir le plan dans Palladio, ainsi que l'élévation. Ce fut dans ce temple, dit-on, que Cicéron convoqua le sénat au sujet de la conjuration de Catilina. Celui-ci s'y assembla également dans l'affaire de Séjan, ainsi que le rapporte Dion. Les prêtres, dans les grandes affaires, permettaient ainsi qu'on vînt délibérer dans leur temple. Aujourd'hui que ce monument est entièrement débarrassé des mauvaises maisons qui, s'y adossant, l'offusquaient, et des terres qui l'encombraient, il est d'un très-bel effet.

Un monument à qui le déblayage donne tout le caractère d'une majesté séculaire est celui d'Antonin et de Faustine, converti aujourd'hui en une église. Le sénat romain fit élever dans la voie Sacrée ce temple, vers l'an 168 de notre ère, en mémoire d'Antonin le Pieux, et de Faustine, sa femme. Il ne reste plus présentement de ce temple que les deux flancs et tout le

portique qui est formé de dix grosses colonnes, toutes d'un seul morceau de cipolin, lesquelles soutiennent une très-belle corniche faite d'immenses morceaux de marbre blanc très-bien travaillés. L'exhaussement, qui est de nouvelle fabrique, dépare la majestueuse simplicité de l'antique. Ces colonnes sont d'ordre corinthien, et ont chacune une circonférence de quatorze pieds et quarante-trois de hauteur, y compris le chapiteau et la base. Ces colonnes ont souffert, par un toit qu'on fit appuyer sur elles dans les temps de la décadence. On voit les traces du mal sur chacune d'elles à égale hauteur. Le sommet du fronton, plus élégant que celui d'aujourd'hui, était couronné d'une Victoire, et des angles latéraux s'élevait une statue en pied. On voit dans les frises latérales des griffons qui se regardent, et ne sont séparés que par un vase où un candelabre, ornemens fort bien sculptés; dans celle du milieu est l'inscription suivante :

Divo Antonino,
Divæ Faustinæ ex S. C.

Les murs, aujourd'hui en pierre, furent revêtus autrefois en marbre. On peut juger par les restes de ce temple de la grandiosité de son style et de toute la beauté de ses proportions. Son époque connue donne à penser à quel point les arts avaient reparu sous le règne d'Antonin. C'est sur les débris de ce temple que fut d'abord bâtie une petite chapelle qui, entourée des monumens les plus admirables de l'antiquité, prit le nom de Miranda. Elle fut donnée au corps des apothicaires par Martin V; ceux-ci la firent rebâtir comme elle l'est aujourd'hui, et la mirent sous l'invocation de saint Laurent. Cette petite église n'offre rien de bien curieux,

sinon le tableau du maître-autel, qui est de Pietro de Cortone, et celui du dernier autel, qui est du Domiquin ; mais la restauration qu'il a soufferte l'a détérioré.

Non loin de ce monument est le temple de Rémus, aujourd'hui devenu le vestibule de l'église Saint-Côme et Saint-Damien : c'était une rotonde élevée par les Romains, vers le cinquième siècle de la république, en mémoire du frère de leur fondateur. Tout près en était un autre, ayant la forme d'un carré long, sur le pavé duquel était empreint le plan de Rome, avec le nom de Sévère et d'Antonin. C'est ce même plan qu'on voit encore fixé à la muraille de l'escalier du musée Capitolin. Constantin, qui aimait à élever des croix sur les autels du paganisme, fit construire une église sur cet emplacement où jadis fumait un encens impur, et l'on profita de la petite rotonde de Rémus pour en faire le vestibule. Long-temps après cette église passa sous l'invocation des saints Côme et Damien ; mais comme l'humidité du sol la faisait déserter, Urbain VIII le fit exhausser, tant au vestibule qu'à l'église, par quatre piliers pratiqués en sous-œuvre, qui soutiennent le premier et plusieurs autres qu'on voit sous l'église. On pratiqua une entrée à la rotonde, on la garnit de jambages en marbre, fort riches et d'un beau travail ; on la décora de deux colonnes de porphyre, et on la ferma avec d'anciennes portes en bronze qu'on lui adapta. Le pape Adrien Ier fit placer les mosaïques qui sont au fond du chœur. Les peintures les meilleures de cette église sont des copies du chev. Arpin et de Carrache : les fresques sont d'Allegrini. On parvient à l'église souterraine par un escalier à côté de la tribune ; on y voit encore en assez bon état le maître-autel isolé, sous lequel reposent les saints titulaires martyrs, les chapelles,

et à l'entour quelques ornemens et peintures. De ce premier souterrain on passe à un autre où se trouve un petit autel, et vis-à-vis une source dite Saint-Félice, du pape qui venait y célébrer la messe.

Plus loin et sur la même ligne se trouvent les ruines d'un temple bien célèbre dans l'antiquité, celui de la Paix. Flavius Vespasien le fit élever sur les ruines du portique de la maison dorée de Néron, l'an 77 de notre ère. C'était un monument en vénération chez les anciens, comme étant un des plus grands et des plus beaux de Rome. Pline en parle comme d'une merveille du monde. Le temps nous a ôté les moyens d'en juger par nous-mêmes : on peut cependant avoir quelque idée de sa magnificence d'après un des côtés restant. Il est composé de trois grandes voûtes dont les flancs sont en grande partie sous terre (1). Il est à présumer que chacune formait une nef ; celle du milieu était disposée en tribune ; toutes les trois étaient ornées de caissons, et au bas étaient des niches pour les statues, comme aussi des passages pour les communications. L'autre partie, à droite, est détruite ; on n'aperçoit que quelques vestiges de la voûte. Sur les piliers restans des trois arcades se voient des indices d'entablement en marbre ; ces entablemens étaient soutenus par huit colonnes entières de marbre : une desquelles resta sur pied jusqu'au temps de Paul V, qui la fit transporter, avec son entablement, sur la grande place Sainte-Marie Majeure, et il fit élever dessus une statue

(1) On travaille aujourd'hui (16 avril 1812) au déblaiement de ce temple ; et cet immense édifice est presque entièrement dégagé de la terre qui le couvrait jusqu'au tiers de sa hauteur. On a dessiné la partie du jardin qui unit le Forum au Colysée.

de la Vierge. On voyait encore naguère au palais Farnèse le piédestal d'une de ces colonnes, qui sur une de ses faces avait pour inscription :

Paci æternæ domus Augustæ.

Sur une autre face se lisent les noms de plusieurs généraux qui suivirent Vespasien à la guerre de la Judée. La longueur du temple était d'environ trois cents pieds, sur une largeur d'environ deux cents. Les trois grands arcs qui restent peuvent indiquer quelle en était la magnificence. Le dehors offrait un portique que l'on ne connaît que par les médailles frappées sous Vespasien ; les colonnes étaient d'ordre corinthien, et sans doute en marbre. Son intérieur était orné de peintures et de sculptures faites par les mains les plus habiles. On citait entre autres plusieurs chefs-d'œuvres de Timanthe et de Protogène. Entre divers morceaux de sculpture se distinguait une Vénus d'un ciseau inconnu ; elle offrait le caractère de la plus belle antiquité ; on y voyait un énorme groupe de basalte offrant le Nil avec seize enfans, indice des mesures employées pour connaître les accroissemens de ce fleuve ; on y voyait aussi le colosse de Néron, nommé Statue du soleil ; et autres provenant de la maison dorée. C'était dans ce temple que, sur la foi publique, les citoyens allaient déposer leurs trésors, pour le tenir à l'abri de tout danger d'invasion. Vespasien y accumula les dépouilles les plus précieuses prises dans le temple de Jérusalem, qu'il rasa, notamment le chandelier d'or, une table de même métal, et le livre des lois des Juifs. Une grande partie de ces richesses fut enlevée par Genseric, roi des Vandales, qui les transporta en Afrique. Reprises ensuite par Bélisaire, elles allèrent à Constantinople, et

y firent partie de son triomphe. Mais ce temple, élevé par l'or qu'avaient produit les exactions, s'écroula lui-même à la suite d'un incendie qui, sous l'empereur Commode, dévora toutes ses richesses, ainsi que tous les trésors du peuple romain. La violence du feu fut telle, que les plaques de bronze qui revêtaient les murs furent fondues, et l'or, l'argent et le bronze formèrent une même matière qui coulait hors les portes comme autant de ruisseaux.

Vis-à-vis ce temple, près de l'arc de Titus, est le mont Palatin, où était ce superbe palais que tant d'empereurs avaient embelli, et qui aujourd'hui, enseveli sous ses propres ruines, sert de sol à de nombreux ifs et à de tristes cyprès. Se reportant en mémoire dans les temps de la plus haute antiquité, on verrait là le roi Evandre et Pallas donner des lois sur ce monticule, qui en prit le nom. Ce fut cependant autour de ce mont que Romulus jeta les premiers fondemens de sa ville, en ressouvenir de ce qu'il avait été exposé au bas, dans le lieu appelé *Velabrum*. Le palais de ce bon roi n'était point de nature à défier le ravage du temps : aussi n'en voit-on depuis des siècles aucun reste, pas même des temples et autres monumens publics cités par les auteurs les plus anciens. Là et près du temple d'Apollon s'élevaient les maisons de Scaurus et des Gracques, apôtres de la liberté. Cicéron, Catilina, L. Cassius y eurent aussi leur maison, ainsi qu'Auguste qui en avait deux, une dans laquelle il naquit, et l'autre nommée Hortensia, qui fut incendiée, et qu'il fit ensuite relever avec la plus grande magnificence. Cet édifice fut le premier notable qu'on vit à Rome, et reçut le nom de *Palatium*, pris du lieu même où il était situé, et que l'on conserve encore aux demeures

des grands, dont la plupart ignorent cette origine. Auguste, par la suite, ajouta un portique orné de colonnes de marbre africain, et une bibliothèque où était un Apollon en bronze, haut, selon Pline, de cinquante pieds. C'était dans ce séjour des Muses qu'étaient produits aux studieux,

> Scripta Palatinus quæcunque recepit Apollo.
> Hor., Lib. 1, Ep. 3.

Après lui, Tibère augmenta ce palais, en l'étendant jusque près du Capitole, et ses additions, pour les distinguer du travail d'Auguste, prirent son nom. Caligula enchérit sur ses devanciers, en prolongeant la suite des bâtimens jusqu'au Forum, au moyen d'une terrasse soutenue par quatre-vingts colonnes de marbre, et il unit ainsi le mont Palatin avec le Capitole; mais ce travail fut détruit sous Claude, son successeur. Néron fit aussi de bien grandes augmentations à ce palais après l'incendie de Rome, qui l'avait beaucoup endommagé : le mont Palatin ne lui suffisant pas, il prit sur le plat terrain, entre les monts Cœlius et Esquilin; il y fit élever un corps de bâtiment, *Casa transitoria*, qui établissait une communication entre l'un et l'autre mont. Des colonnes triplées, d'une grandeur prodigieuse, y soutenaient des galeries de mille pas de long, et un immense réservoir d'eau. Les appartemens offraient en luxe tout ce que l'imagination pouvait inventer en ces temps, et avec une telle magnificence, qu'on appelait ce lieu la Maison dorée de Néron. Elle avait une entrée particulière devant la voie Sacrée, vers le temple de la Paix et l'arc de Titus; elle était décorée d'un vestibule où se voyait un célèbre colosse de marbre, haut de près de dix-neuf pieds, représentant Néron lui-même,

ouvrage du fameux Athénodore. C'est ce colosse qui par la suite donna son nom à l'amphithéâtre de Flavius, où il fut transporté. Dans l'enceinte de ce vaste palais étaient de nombreux jardins, divers bains qui recevaient leurs eaux de l'Acqua Claudia, dont les aqueducs traversaient une partie de la ville, et de vastes étangs entourés de tant d'édifices, que leur ensemble semblait être une petite ville. Les richesses de tout l'empire venaient s'engloutir dans ce vaste palais. Severo et Celere, architectes très-estimés, mirent tous leurs soins à le rendre merveilleux, et Amulius, excellent peintre, employa toute sa vie à y développer tout son talent. C'était là que l'infâme empereur se livrait à la débauche la plus crapuleuse, au milieu de fontaines d'eau odoriférante qui parfumait ces lieux. C'était là qu'au milieu de repas prolongés jusqu'aux dernières heures de la nuit, il écoutait les délations si funestes à ceux qui avaient encouru sa haine; temps d'horreur, dont Tacite nous retrace les affreux tableaux. Tous ces édifices souffrirent beaucoup lors des guerres civiles qui survinrent à la mort de cet empereur. On n'a aucun renseignement si ce palais éprouva quelques changemens sous Galba, Othon et Vitellius; mais ce qui est certain, c'est que Vespasien, puis Titus, firent démolir toute la partie qui était hors du mont Palatin. C'est de leurs matériaux que furent élevés les thermes de Titus, le Colysée et le temple de la Paix. Domitien, élevé à l'empire par la mort de Titus, fit aussi quelques augmentations à ce qui restait encore sur le mont Palatin, augmentations qui furent appelées maison Domitienne. Ensuite Trajan dépouilla celle-ci de tous ses riches ornemens, pour les transporter au temple de Jupiter Capitolin. Enfin, sous Valentinien et Maxime, et sous

Totila, temps où arriva le sac de Rome, ce palais commença à déchoir de sa splendeur, et tellement qu'aujourd'hui il n'en reste que des voûtes d'une prodigieuse hauteur, et qu'on distingue bien de l'église Saint-Grégoire ; elles servaient de soutien à l'édifice, et le mettaient de niveau sur un terrain aussi inégal. On y voit des restes de portique, des salles, une apparence de salle impériale, jadis recouverte des plus beaux marbres, et ornée de colonnes et de pilastres de la plus grande magnificence. Des fouilles récentes ont conduit jusqu'au pavé d'un temple, qui est en dalles de jaune antique et de serpentin ; elles ont fait découvrir une chambre souterraine où se voient des peintures du meilleur style. Du côté du Capitole ce sont des arcades, des pans de hautes murailles et des substructions, tristes restes de la magnificence ancienne, qui offrent encore aujourd'hui une majesté religieuse, considérés du grand Cirque, où leur effet est très-pittoresque, dans les endroits surtout où ces ruines, sortant des ronces et des vignes qui croissent près d'elles, défient, de leur cime nue, le sommet des pins et des cyprès qui semblent vouloir les effacer.

En continuant vers l'église Sainte-Marie Libératrice, on se trouve au temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire aux trois colonnes qui nous en sont restées. Les savans de Rome, notamment ceux qui fouillent dans l'antiquité, ne sont point d'accord sur le monument dont ces superbes colonnes faisaient partie ; les uns veulent qu'elles aient appartenu aux Comices et d'autres à la Curie ; les artistes qui ne s'occupent point à exploiter les mines de l'antiquité les reçoivent sous la dénomination que nous venons de leur donner ; c'est une monnaie courante qui jusqu'ici n'a point été refusée

par les étrangers. On présume cependant que ce temple fut élevé la première fois par Romulus, comme un *ex voto*, dans une bataille qu'il livra aux Sabins, parce que, lors de ce combat où les Romains fuyaient devant ces ennemis, Jupiter, alors invoqué, les arrêta pour qu'ils leur fissent résistance. Il fut ensuite refait sous Attilius Régulus; l'an de Rome 459, après la guerre des Samnites. Quoi qu'il en soit, ce temple était dans toute sa magnificence quand l'incendie arrivé sous Néron le renversa avec d'autres édifices qui faisaient le luxe de l'ancienne Rome. Le portique était composé de huit colonnes corinthiennes, semblables à celles qui subsistent actuellement, lesquelles sont d'un marbre grec, cannelées et du plus beau modèle. Leur diamètre est de quatre pieds cinq pouces et demi, leur hauteur, compris la base et le chapiteau, est de quarante-cinq pieds trois pouces. Il y en avait treize pareilles à chaque côté, ce qui donnait au temple une forme alongée, ainsi qu'on le peut voir dans le plan qu'en a donné Palladio. Sur les colonnes aujourd'hui restantes repose une corniche bien proportionnée; la frise est chargée d'ornemens d'une grande beauté, mais malheureusement bien endommagés; les chapiteaux sont d'un beau travail, et sur ce point ils peuvent entrer en ligne de comparaison avec ceux les plus achevés qui nous restent de l'antiquité. Le fini du ciseau porterait à croire que l'édifice, dont les colonnes faisaient sans doute le portique, date du temps des empereurs et non de celui de la république, où l'art tenait de la rudesse. Ces trois colonnes sont souvent dessinées par les architectes comme modèles des bonnes proportions et de beauté en fait d'ornemens.

Près de ces colonnes est une fontaine libre qui n'a

de remarquable que la vasque qui en reçoit les eaux. Elle est de granit oriental, blanchâtre, strié de noir, qu'on ne retrouve plus; elle est d'un seul morceau de plus de trente pieds de diamètre. On présume qu'elle était placée sous la statue de Marforio, d'autant plus qu'elle fut trouvée près d'elle, aux environs de l'arc de Septime Sévère.

En gagnant cet arc, on voit tout près une colonne d'une belle proportion, isolée et en pied; elle est d'un marbre blanc, ancien, cannelée, ayant un chapiteau corinthien; selon le relèvement qu'on en a fait dernièrement, sa hauteur totale est de cinquante-quatre pieds un pouce, savoir, le fût de la base et le chapiteau quarante-trois pieds deux pouces, et le piédestal dix pieds onze pouces; son diamètre est de quatre pieds cinq pouces. On la regarde comme ayant appartenu au temple de Jupiter Custode, élevé, sous Domitien, à cette divinité qui l'avait sauvé des dangers auxquels il avait été exposé pendant la guerre; d'autres croient, mais avec invraisemblance, qu'elle est le reste de celles qui autrefois formaient un pont par lequel Caligula communiquait du mont Palatin au Capitole. Néanmoins de nouvelles recherches faites par M. Visconti paraissent établir aujourd'hui que c'est un monument érigé, l'an 608 de notre ère, par Smaragdus, exarque d'Italie, à la gloire de Phocas, pour supporter la statue dorée de cet empereur.

En continuant vers le Tibre, se trouve, au bas des ruines du mont Palatin, une petite chapelle sous l'invocation de saint Théodore. C'était autrefois un temple consacré à Romulus sous les premiers rois de Rome, qui l'élevèrent sur le lieu où fut trouvé ce fondateur de l'empire avec son frère, ce qu'indiquait une louve en

bronze qu'on y trouva, allaitant ces deux jumeaux, et qui fut dès-lors portée au palais des Conservateurs au seizième siècle, où elle se voit aujourd'hui. La chétiveté de ce temple fut cause de sa conservation dans les divers sacs qu'éprouva la ville. Ce temple fuma de l'encens du vrai Dieu sous le pape Adrien Ier, qui le fit restaurer, et aujourd'hui on y porte les enfans attaqués de maladies cachées, pour obtenir leur guérison du saint nouveau qu'on y révère. Ce temple a perdu aujourd'hui presque toute l'empreinte de son antiquité. On y voit quelques peintures de Zuccari, et une mosaïque qui paraît fort ancienne.

Tels sont les divers objets qui peuvent intéresser dans une promenade faite au Campo Vaccino. Mais, pour la faire avec avantage, il faut avoir quelques connaissances de l'histoire romaine, et les lier aux ruines qui s'offrent dans les différens points de cet espace; les jouissances doublent alors en raison des notions que l'on a acquises. Ce lieu est susceptible d'embellissement en plantations qui, correspondant aux monumens, doubleraient leur valeur. Le gouvernement français, qui apprécie ces beaux restes de l'antiquité, les fait déblayer pour leur rendre la majesté qu'ils peuvent encore avoir; les embellissemens succèderont à ce déblai.

CHAPITRE XX.

Les Arcs, — de Septime Sévère, — de Titus, — de Constantin, — de Janus, — des Orphévres. — La grande Cloaque.

Les arcs étaient des monumens triomphaux que le sénat et le peuple romain élevaient aux empereurs et aux généraux qui dans leurs expéditions militaires avaient remporté les victoires les plus signalées. C'était sous eux qu'à leur retour les troupes victorieuses, conduites par leurs chefs, passaient pour aller, au plus haut du Capitole, rendre grâces au souverain des dieux. Le général, précédé de chariots qui amenaient les plus riches dépouilles, de licteurs, de musiciens, de stéphanophores, et debout dans un char surmonté d'une Victoire qui tenait une couronne, y arrivait au milieu des acclamations d'une foule immense, accourue pour voir une pompe aussi belle. Un des plus beaux monumens en ce genre, quant à la projection, est celui de Septime Sévère, au pied du Capitole, vers le midi; il est dû à la reconnaissance du sénat, qui jouissait voluptueusement des bienfaits de ce prince, dont la vie n'est qu'un mélange de crimes horribles et de belles actions, qui aimait les lettres, sans laisser tomber aucune de ses faveurs sur ceux qui les cultivaient. C'est au retour de l'expédition contre les Parthes et autres nations ennemies du joug romain, vers l'an 205, qu'on éleva cette marque d'honneur à ce barbare vainqueur. Cet arc a trois arcades qui sont revêtues de marbre blanc que le développement d'un principe ferrugineux a beaucoup rougi en nombre d'endroits. Quatre colonnes cannelées

décorent chacune de ses faces; elles sont d'ordre corinthien, ainsi que les pilastres qui sont en arrière. Sur l'attique qui est au-dessus est une inscription en l'honneur de ce guerrier, qui parvint à l'empire, en 193, par la victoire qu'il remporta sur Albinus, son compétiteur, et qu'il traita, après sa mort, de la manière la plus atroce; elle est ainsi conçue :

> Imp. Cæs. Lucio Septimio, M. Fil. Severo Pio Pertinaci Aug. Patri Patriæ Parthico Arabico, et Parthico Adiabenico, Pont. Maxim., Trib. Potes. XI, Imp. XI, Cos. III, Procos. et Imp. Cæs. M. Aurelio, L. Fil. Antonino Aug. P. Felici Tribunic. Potest. VI, Cos. Procos. PP. Optimis Fortissimisque Principibus ob Rempublicam Restitutam Imperiumque Populi Romani Propagatum Insignibus Virtutibus eorumque domique Foribusque S. P. Q. R.

Les bas-reliefs qui ornent ce monument, au-dessus des petites arcades, représentent les expéditions faites contre les Parthes et les Arabes, après la mort de Niger et d'Albinus, ses compétiteurs au trône. La voûte de la grande arcade est garnie de très-belles rosettes, toutes différentes les unes des autres. Quoique les sculptures, à en juger par ce qui est encore en assez bon état, soient d'un médiocre ciseau, l'arc n'en est pas moins une preuve de l'excellence du goût romain. Sur un des côtés de cet arc est un escalier intérieur en marbre, qui gagne jusqu'au plus haut du monument, sur lequel se voyaient autrefois Septime, avec Caracalla et Geta, ses fils, tous trois assis sur un char attelé de six chevaux, entre quatre soldats, dont deux à pied et deux autres à cheval; le tout en bronze doré. Le métal a disparu dans les envahissemens, et les pierres sont restées. Potentats, consolidez le souvenir de votre règne par de belles et bonnes actions, monumens sur les-

quels le temps et la cupidité des hommes ne peuvent rien. Cet arc était depuis long-temps encombré, près de son tiers, sous les terres qui s'étaient accumulées à sa base, et qui nuisaient à sa majesté. En 1803, Pie VII le fit déterrer jusqu'au sol de la voie Sacrée, qu'on voit aujourd'hui sous lui. Cette voie Sacrée, si célèbre par son ancienneté, avait pris ce nom à la suite de la paix conclue entre les Romains et les Sabins, par l'intermède de Romulus et de Tatius. Elle était au centre de Rome, et une des plus fréquentées de la ville; elle commençait où est le Colysée, traversait les jardins du couvent Sainte-Françoise la Romaine, passait devant le temple de la Paix, au-devant du temple d'Antonin et Faustine, et allait aboutir au Capitole.

L'arc de Titus est près du couvent des Olivetains, à l'extrémité sud-est du Campo Vaccino. Il fut élevé à Titus, fils de Vespasien, en mémoire du sac de Jérusalem. Il se distingue des autres par son seul arc qui à la vérité est d'une belle proportion. Il est tout en marbre blanc; il était décoré, sur ses deux faces, de quatre colonnes cannelées d'ordre composite; quatre n'ont pu éviter la rigueur du temps, mais il en reste encore deux à chacune d'elles; elles supportent une frise sur laquelle le Jourdain est représenté sous la forme d'un vieillard porté par quatre hommes; plusieurs personnes l'accompagnent, menant quelques bœufs à un sacrifice : sous cet emblème est indiquée la reddition de la Judée. L'attique offre un matonage de restauration qui date du quinzième siècle; au milieu est l'inscription suivante en marbre :

Senatus
Populusque Romanus
Devoto Tito divi Vespasiani F.
Vespasiano Augusto.

On voit, à droite comme à gauche, un matonage de soutien : ce dernier a de grosses pierres en travertin pour le consolider. Sur les côtés, dans l'intérieur de l'arc dont la clef offre Mars en pied, se voient deux autres qui, quoiqu'en mauvais état, donnent encore des indices de leur ancienne beauté. L'un offre Titus triomphant sur son char tiré par quatre chevaux de front et guidé par une figure de femme qui représente la ville de Rome. La Victoire couronne l'empereur, et une foule de soldats, de citoyens, le précède et le suit. A l'opposite, se voient le reste de la pompe triomphale, c'est-à-dire beaucoup de soldats et de juifs prisonniers, les tables d'or, les candelabres de même matière, les trompettes d'argent et autres dépouilles du temple de Jérusalem. Dans la voûte, outre de très-belles rosettes, toutes différentes les unes des autres, on voit au caisson du milieu l'apothéose du prince, exprimée par un aigle qui l'enlève au ciel : ce qui indiquerait que cet arc n'aurait été construit en son honneur qu'après sa mort.

Celui de Gallien est situé sur le mont Esquilin, proche l'église de Saint-Vito et Modesto. Il ne reste de ce monument antique que deux pilastres corinthiens, soutenant une corniche ; autrefois il y en avait six, et deux petits arcs aux côtés de la grande arcade. Un attique surmonte le tout, qui est en grosses pierres de travertin ; l'architecture en est médiocre. Ce monument est dû à un courtisan favorisé, qui le fit élever, en 260, en l'honneur de cet efféminé empereur et de son épouse Salonine, ainsi que l'indiquait l'inscription suivante :

Gallieno Clementissimo Principi
Cujus invicta virtus, solâ pietate superata est,
M. Aurelius dedicatissimus numini
Majestatique ejus.

L'arc de Constantin est attenant le Colysée; il fut élevé à cet empereur pour rendre à jamais mémorable la brillante victoire qu'il remporta, à Ponte Molle, sur Maxence, son compétiteur à l'empire. Le monument offre une grande arcade, et deux petites sur les côtés. A l'attique, au-dessus, se lit l'inscription suivante :

Imperatori Cæsari Flavio Constantino Maximo Augusto, quod instinctu divinitatis, mentis magnitudine, cum exercitu suo tàm de tyranno quàm de omni ejus factione, justis Rempublicam ultus est armis arcum triumphis insignem dicavit S. P. Q. R.

Il est orné, sur l'une et l'autre façades, de quatre belles colonnes corinthiennes cannelées en jaune antique et de plusieurs bas-reliefs qui ne sont pas de même valeur. Dans ceux du bas, vers le midi, se voient la prise de Vérone et la victoire de Ponte Molle. Les deux médaillons, aux côtés de l'arc, représentant l'Orient et l'Occident, sont grossièrement sculptés, et indiquent assez, par leur touche, qu'ils furent faits du temps de la décadence des arts. On en compte vingt d'un assez bon style, savoir, dix d'une forme carrée-longue dans l'attique, huit ronds sur les petites arcades, et deux grands carrés-longs sur l'arcade principale. On dit que ces beaux bas-reliefs furent enlevés d'un arc du Forum de Trajan; et en effet ils offrent diverses actions de cet empereur, dans un temps où florissaient encore les beaux-arts. Les quatre bas-reliefs du nord, regardant le Colysée, et placés dans l'attique, entre les statues, offrent l'entrée triomphante de Trajan à Rome; la voie Appienne prolongée par lui jusqu'à Brindisi; le même

empereur qui pourvoit de vivres toute l'Italie; le même au moment où Partimazire vient le supplier de lui rendre le royaume d'Arménie qui avait été pris à son père. Les deux bas-reliefs situés pareillement sur l'attique, aux côtés de l'arc, et les deux qui sont sous l'arc du milieu, sont les plus appréciés; ils retracent la bataille que donna Trajan à Décébale, roi des Daces, et la victoire qui s'ensuivit. Les quatre autres, de l'autre côté de l'attique, représentent l'empereur qui déclare Partenasparte roi des Parthes; la découverte de l'assassinat que tenta le roi Décébale contre Trajan; Trajan haranguant ses soldats; le même faisant un sacrifice. Enfin les huit écussons sur les petites arcades, où l'on voit diverses chasses de l'empereur, les sacrifices qu'il fait à Mars, à Apollon, à Diane et à Sylvain. L'attique est orné de plus par huit prisonniers daces sculptés en marbre. Les Barbares leur avaient rompu la tête; elles ont toutes été restaurées le siècle dernier; ainsi que quelques bas-reliefs qui avaient le plus souffert. Sur la frise d'une arcade latérale se voit écrit *votis X*, et sur l'autre *votis XX;* c'est une expression expansive par laquelle le peuple romain manifestait tous les dix ans les vœux qu'il faisait pour la conservation de ses empereurs. L'usage l'avait continué jusqu'au temps de Constantin. Les mots *sic X* et *sic XX* ont la même signification. Au-dedans est une chambre, et sur le haut était un char triomphal avec quatre chevaux de bronze; les temps de dévastation et de déprédation les en ont fait descendre. La base de cet arc était ensevelie sous la terre qu'y avait amenée une longue suite de siècles, et qu'y avait laissée l'insouciance, lorsqu'en 1805, par ordre du pontife régnant, on l'a si bien dégagée, qu'on est parvenu à trouver l'ancienne voie

Triomphale. On a entouré le monument d'un mur d'appui qui en encaisse en quelque sorte le soubassement. C'est mériter du monde savant que de travailler ainsi à faire jouir les monumens antiques de leur primitive splendeur : non-seulement la postérité a connaissance des motifs qui les firent élever, mais encore elle a le sentiment du goût qui régnait dans les divers siècles où ils furent conçus. Ces témoins de l'existence d'un peuple jadis fameux, en réveillant chez le philosophe le néant des grandeurs humaines, le portent à réfléchir sur ce que peut l'homme, quand il exécute ce que lui dicte la grandeur de son génie.

L'arc de Janus Quadrifrons paraît avoir été fait pour l'utilité des marchands et des banquiers, notamment pour les défendre contre l'ardeur du soleil et contre la pluie, lorsqu'ils étaient sur la place pour faire valoir leur argent. Le passage suivant, tiré des *Offices de Cicéron*, semble prouver cet usage : *De quærendâ, de collocandâ pecuniâ, etiam de utendâ commodiùs à quibusdam viris ad medium Janum sedentibus, quàm ab ullis philosophis, ullâ in scholâ disputatur.* Cet arc est le seul qui soit resté de ces antiques monumens appelés *Jani* ou *Compiti*, qui se trouvaient en tous pays de la domination romaine et dans le plus grand nombre des places publiques. Ce monument reçut son nom de la ressemblance qui exista entre ses quatre faces. On présume qu'il fut élevé, dans le temps de la république, par Stertinius ; mais d'autres pensent, avec plus de raison, qu'il date du temps de Domitien. Il est tout en gros morceaux de marbre grec, et offre quatre façades, surmontées chacune d'un arc, et ayant un soubassement qui est fort enterré ; chacune est creusée de douze

niches placées séparément les unes au-dessus des autres, et qui contenaient sans doute de petites statues, emblèmes des douze mois de l'année. Tout ce qu'on voit au-dessus de cette première masse est un ouvrage moderne fait par la famille Frangipani, qui s'y fortifia en temps de guerre civile.

Près de l'arc de Janus, et attenant l'église Saint-George, est celui que les orfèvres firent élever à Sévère et à Julie sa femme, ainsi qu'à Caracalla son fils, comme il paraît par l'inscription qu'on y lit. Celui-ci est un monument de la reconnaissance que témoignèrent ces marchands à la famille impériale, qui les avait enrichis. Il est décoré de bas-reliefs d'un travail médiocre, rongés par le temps. Aux côtés de l'inscription sont un Hercule et un Bacchus. Sous l'arc se voit Septime, sacrifiant avec sa femme qui tient un caducée; tout près est Caracalla, prêt à faire de même. Le lieu où était Geta a été usé, et à peine son nom paraît-il. Sur le côté qui regarde l'arc de Janus est un prisonnier conduit par un soldat romain, et au-dessous est un bouvier qui guide une charrue tirée par un bœuf et une vache, sans doute pour indiquer que ce fut vers ce lieu que Romulus commença le sillon de la ville carrée de Rome.

Dans le voisinage est la grande Cloaque, travail souterrain qui date du temps de Tarquin l'Ancien, qui le fit faire pour donner écoulement aux eaux qui, des monts Aventin, Palatin et Capitolin, arrivées vers ce bas quartier, formaient une sorte d'étang qu'on ne traversait qu'en bateau. Ce quartier, qui alors avait le nom de Velabre, *à vehendis ratibus*, était inondé toutes les fois que le Tibre débordait, les eaux s'étendant [illegible]uvent alors du bas du Capitole jusqu'au grand Cirque,

au mont Palatin et au Forum (1). La grande cloaque qui pare à cet inconvénient est un souterrain formé d'une voûte d'une grandeur et d'une solidité surprenantes, tellement qu'après vingt-quatre siècles environ il se conserve encore, et sert au même usage. Les conduits qui s'y déchargent, après avoir traversé les bas quartiers de la ville, se réunissaient vers le Forum, où, au moyen de deux canaux, la grande et la petite cloaque, les eaux avaient, avec les immondices, la facilité de se décharger dans le Tibre. Le plus grand de ces canaux est celui que nous considérons actuellement; il suffisait dans les premiers temps; mais Rome s'étant agrandie, et sa population étant forcée de refluer dans les vallées, il fallut alors chercher à dessécher celles-ci, et la cloaque de Tarquin l'Ancien ne suffisant pas pour cet objet, Tarquin le Superbe la fit agrandir. Cette cloaque est faite de trois rangs de pierres de cinq pieds de long sur trois d'épaisseur; elles sont unies ensemble par leur propre poids, sans l'aide d'aucun ciment. L'intérieur est voûté, et a quinze pieds de haut et autant en largeur. Le dégorgement de cette cloaque dans le Tibre est entre le temple de Vesta et le Ponte Rotto; il se fait par une large ouverture, dont l'arc supérieur est formé par trois lits d'énormes pierres de pépérino; la partie inférieure est cachée par les eaux du Tibre, dans les moyennes eaux; on ne peut la voir que quand les eaux sont basses. Une source d'eau, autrefois la célèbre fontaine de Juturne, jaillit en avant de cette cloaque, pour s'y perdre aussitôt dans elle. Cette eau est

(1) C'était à une extrémité de ce marais, sous un figuier, *ficus viminalis*, que furent trouvés deux petits jumeaux, Romulus et Rémus, précisément où est aujourd'hui l'église de Saint-Théodore.

regardée comme une des plus saines; je ne lui ai trouvé aucun goût ni odeur, quoique voisine d'un bourbier; elle est d'usage pour le voisinage qui vient y puiser. Les eaux de la cloaque, après les grandes pluies, sont fort claires, aussi vient-on y laver. La verdure et la mousse dont elle est alors fournie lui donnent un pittoresque que les peintres n'ont pas négligé de tracer sur leurs croquis.

CHAPITRE XXI.

Colysée. — Amphithéâtre. — Castrense. — Thermes. — Ceux de Titus, — de Caracalla, — de Dioclétien.

Quels changemens n'a pas éprouvés ce sol romain depuis Romulus, qui en traça la première enceinte, jusqu'au temps d'aujourd'hui, où ses habitans, sous une autre aurore de bonheur, pourraient améliorer leur sort en donnant une plus ample carrière à leurs facultés! La preuve de ces changemens est sur les lieux que nous allons parcourir, pour donner une idée non-seulement de ce qu'ils sont, mais encore de ce qu'ils furent (1). Néron, si connu dans l'histoire des hommes nés pour le malheur de leurs semblables, vivait dans ce canton, qui était le centre de

(1) On doit beaucoup, sur ce point, aux antiquaires qui, riches des lumières que leur a fournies l'histoire, aidés des monumens qui sont encore sur pied, des statues, des inscriptions gravées sur pierre et sur cuivre, des médailles anciennes et autres secours, ont rétabli la plupart de ses ruines, et ont ainsi donné des notions assez vraisemblables du tout.

la Rome d'alors. Il s'y complaisait au milieu de ses jardins, où les eaux jouaient sous toutes sortes de formes; il étalait dans son palais un luxe impérial, et y dictait ces arrêts qui lui ont valu la haine de ses contemporains et l'exécration de la postérité. Tout change dans ce bas monde, pour les potentats qui reposent sous leurs lambris dorés, comme pour le pauvre qui dort paisiblement sous le chaume. Néron disparaît, Vespasien le remplace, et, revenu vainqueur de la guerre de Judée en 72, il fit élever ce majestueux amphithéâtre sur la place même où son devancier donnait tant d'arrêts de mort, au milieu des jouissances que lui procuraient ses vastes portiques, ornés de pièces d'eau, à en croire le passage suivant de Martial :

Hic ubi conspicui venerabilis amphitheatri
Erigitur moles, stagna Neronis erant.

Ainsi il était écrit dans le livre du Destin que cet endroit serait fameux par des faits attentatoires à l'existence de nombre de malheureux.

Le Colysée, comme tous les amphithéâtres anciens, offre au premier coup d'œil deux théâtres réunis, et dont les gradins formeraient alors une ellipse régulière. Cet immense édifice occupa cinq ans les mains de l'esclavage pour parvenir à son complément. Douze mille Juifs, pris à Jérusalem, y travaillèrent de la manière la plus continue. D'après les mesures que le père Jacquier a prises pour connaître ce que contenait aujourd'hui la seule enceinte de cette énorme masse, il s'ensuit que, de son temps, 1755, la somme montait à environ dix-sept millions de notre monnaie. Quelle serait donc celle où elle s'élèverait s'il fallait évaluer

la dépense du tout, d'après le coût de la main-d'œuvre d'aujourd'hui! Aussi Cassiodore n'exagérait-il point, lorsqu'il disait que Titus, ou plutôt Vespasien, avait fait couler un fleuve d'or pour élever cette merveille. Cet immense monument prit originairement son nom du colosse de Néron, que l'empereur y fit transporter du vestibule qui menait alors au palais de ce prince. Aussi eut-il primitivement le nom de *Colosséum*, qui, par corruption, se changea en celui qu'il a aujourd'hui. Vespasien ne put jouir du plaisir de voir achever son ouvrage, la mort l'ayant surpris lorsque l'édifice était presque terminé; son successeur lui donna la dernière main : mais, par un respect filial bien naturel, il le dédia à la mémoire de son père. Ce lieu de plaisir, destiné à l'effusion du sang, fut ouvert, comme il était juste, par des sacrifices où l'on égorgea cinq mille victimes; les spectacles et divertissemens de tout genre durèrent cent jours. Ils commencèrent par un exercice de gladiateurs; après ce combat vint celui des bêtes féroces contre des criminels : on dit que ce jour-là même cinq mille bêtes de toute espèce y comparurent, pour être poursuivies à mort. Après ces combats, si opposés à la douceur des mœurs de nos jours, commencèrent des exercices de naumachie, où deux flottes, l'une celle de Corcyre, et l'autre celle de Corinthe, offrirent l'idée d'un combat naval, car les aqueducs d'alors fournissaient assez d'eau pour en inonder l'intérieur. On ne peut jouir aujourd'hui du spectacle de cette ancienne magnificence; néanmoins on lit encore sur ce qui reste de l'édifice ce qu'il devait être autrefois, mais la notion est incomplète; cependant elle est moindre pour ceux qui, connaissant l'histoire,

éprouvent un tout autre sentiment, en se rappelant l'activité dont fermentaient ces lieux, lors de pareilles fêtes.

La brique fait le fond de l'édifice, et le travertin le revêtissement, et aussi le fond dans beaucoup d'endroits. Les morceaux qui forment les piles et les arcades sont énormes, et tiennent tant par la coupe de la pierre que par des crampons de bronze scellés dans plusieurs des assises. Il n'y a que des architectes grecs, tels que Rome en avait alors, qui pussent donner une pareille solidité à leurs claveaux; elle est la même, au rapport des voyageurs, que celle qu'on admire dans les monumens qui sont encore sur pied à Athènes. Tout l'extérieur est entouré de trois rangées d'arcades placées les unes sur les autres. Elles sont décorées de colonnes engagées, soutenant une corniche. Le nombre de ces arcades était de quatre-vingts à tous les rangs; elles servaient à donner jour aux deux portiques que soutiennent encore en dedans de gros piliers carrés, de six pieds de large. Ces arcades étaient décorées de colonnes doriques au premier ordre, ioniques au second, et corinthiennes au troisième. Tout le monument se terminait par un mur ouvert par des fenêtres au lieu d'arcades, et orné de pilastres. Les colonnes, à chaque ordre, soutenaient une belle corniche qui faisait le contour du monument, et en relevaient ainsi toute la majesté. Les arcades inférieures sont numérotées en caractères romains; elles donnaient accès aux escaliers intérieurs qui mènent aux portiques d'en haut; de ceux-ci on arrivait aux gradins, de manière que chacun allait facilement se placer, et que, sans aucune confusion, quatre-vingt-sept mille personnes qui avaient joui du spectacle pouvaient faci-

lement se retirer. Mais comme les trente-septième et trente-huitième arcades manquent de numéros sur leur corniche, il y a tout lieu de croire que là était le Propilée, c'est-à-dire, un pont de communication qui menait jusqu'au palais et aux Thermes de Titus sur le mont Esquilin, pont destiné à l'usage de l'empereur. Tout l'ensemble du monument, qui est ovale, a au dehors une circonférence de plus de deux mille pieds sur une hauteur de près de cent quatre-vingt-dix. L'arène, ainsi nommée du sable qu'on y étendait pour faciliter le jeu des athlètes, est ovale comme l'édifice. L'ensemble de ce monument a une majestueuse simplicité, et sa solidité est telle, malgré toutes les injures que lui ont fait éprouver les Barbares, qu'il défie encore la révolution de bien des siècles. En montant par les escaliers intérieurs, sur les ruines de l'étage le plus élevé, on en voit alors toute l'étendue, et l'on juge par soi-même des bonnes proportions de tout l'édifice. Quand on s'y promène, il est prudent de tâter son chemin, car les broussailles cachent des ouvertures par lesquelles on pourrait tomber dans le portique de dessous. A cette élévation on a en vue, sur les vallons comme sur les collines, nombre de monumens tant anciens que modernes, lesquels offrent un mélange singulièrement curieux par leur contraste.

Les portiques doubles, qui autrefois étaient encombrés, sont aujourd'hui dégagés, par les soins de Pie VII, de tous les gravas et pierres qui les obstruaient. Depuis un an on a commencé des fouilles au pourtour, et l'on est parvenu au sol où sont les marches qui contournent l'édifice enfoui depuis longues années sous terre. Il y a deux entrées sur l'arène ou lieu d'exercice; autrefois il y en avait quatre: celle du côté de Saint-

Jean de Latran date de la première origine, celle qui donne sur le Campo Vaccino est plus moderne. L'arène était autrefois de vingt-deux à vingt-cinq pieds plus basse qu'aujourd'hui; vraisemblablement son élévation est due à la décharge de terres qui y ont été apportées des alentours. Aujourd'hui on travaille avec la plus grande activité à l'en dégager. Tout autour régnait un mur assez haut pour préserver le spectateur des bêtes féroces qui étaient dans l'intérieur. Il était percé çà et là d'ouvertures fermées de barreaux de fer; c'était par-là qu'entraient les gladiateurs et les bêtes. Les avances de ce mur formaient un balcon qu'on appelait Podium; là était placé l'empereur avec sa famille, les sénateurs, les principaux magistrats; vis-à-vis en était un pareil pour les musiciens. Les vestales occupaient une place d'honneur vers le bas; les dames en avaient une dans le lieu le plus élevé. Au-dessus et au côté du balcon commençaient les gradins pour les citoyens et le peuple; ils y arrivaient par plusieurs ouvertures nommées *vomitoria*, en raison de ce que la foule semblait y être rendue comme par l'effet d'un vomissement. Les gradins étaient divisés en trois rangées, vraisemblablement pour les différentes classes de personnes; les deux premières, au nombre de vingt-sept gradins, étaient en marbre: on présume que le reste était en bois, comme aussi toute la partie supérieure qui, ayant été incendiée, fut restaurée par Héliogabale et Alexandre, ainsi qu'il est dit dans la vie de ces empereurs. Ces gradins pouvaient contenir quatre-vingt-sept mille personnes, outre vingt mille qui pouvaient commodément être contenues dans les portiques. Au-dessus des fenêtres du dernier rang, en dehors, on observe différens trous qui tous correspondent à une suite continue de modil-

lons; on présume qu'ils servaient à soutenir des barres de bronze ou de fer, auxquelles étaient des poulies pour le jeu des cordes qui tendaient des toiles sur tout l'amphithéâtre, de manière à préserver les spectateurs de l'inconvénient du soleil.

Ce beau monument, vers le quatorzième siècle, avait déjà subi toutes les injures que le temps, les Barbares sous Théodoric et Totila, les démolitions sous le gouvernement des princes tyrans de Rome, lui avaient fait éprouver; les entablemens de leur faîtage, et les pierres du corps de l'édifice, d'autres même arrachées de la grande masse, avaient déjà été employées pour élever et orner le palais de la Chancellerie, celui de Venise, celui Farnèse, Barberini et le port Ripetta; enfin, ce monument étant considéré alors comme une carrière d'où l'on tirait des pierres au besoin, il y avait tout à craindre pour son entière destruction, quand les derniers papes, amis des arts, pensèrent à sa conservation. Aussi est-ce pour préserver de la destruction ce qui en restait encore, qu'ils firent élever sur le contour intérieur une douzaine de petites chapelles pour y faire des stations expiatoires en mémoire du martyre que souffrirent sur ce lieu nombre de chrétiens livrés aux bêtes féroces, et une plus grande au milieu, sous l'invocation de tous les martyrs. Un ermite entretenu soigne ces oratoires, et reçoit les aumônes des fidèles que la sainteté du lieu y attire pour gagner les indulgences attachées à cet acte de piété. Au plus profond, à gauche de la porte de sortie, est la chapelle de la Madona della Pietà, où l'on dit la messe et fait l'office. Pie VII, veillant aussi à sa conservation, fit faire un fort mur d'appui aux arcades extérieures, du côté de la porte qui mène à Saint-Jean de Latran. Aujourd'hui on continue les fouilles,

tant au dedans qu'au dehors, pour dégager le sol (1); et déjà les ambulacres sont entièrement libres. Si l'édifice déblayé ne paraît pas encore avec toute la pompe de son premier âge, il offre du moins, dans sa caducité, une auguste majesté qu'il doit au pittoresque de sa dégradation. Artistes qui voulez donner à vos conceptions l'empreinte majestueuse de la vétusté des temps, avec le coloris mélancolique d'une morne expression; philosophes qui cherchez à nourrir vos idées du néant où retombent les monumens qu'élèvent les grands pour braver le ravage des siècles, allez admirer le Colysée par un beau clair de lune, c'est le meilleur moment pour y développer vos pensées et donner carrière à vos réflexions.

Près de ce monument, entre lui et l'arc de Constantin, est un reste de ce qu'on appelle la Meta Sudante. C'était, dans l'origine, une fontaine qui jetait une masse d'eau de son sommet conique; cette eau retombait en gerbe dans un bassin que supportait un soubassement garni tout autour de niches où se trouvaient des statues versant de l'eau d'une urne qu'elles tenaient dans leurs mains. Là venaient se désaltérer les spectateurs comme les acteurs, dans les jeux et les exercices qui se faisaient à l'amphithéâtre. Cette fontaine était entourée d'un portique circulaire où l'on pouvait se pro-

(1) On a tant travaillé depuis ces deux dernières années, qu'on est parvenu à un massif tellement disposé, qu'on ne peut lui assigner aucun usage. Les architectes et les antiquaires s'occupent à deviner; mais rien ne vient à l'appui de leur opinion. Le résultat actuel de toutes ces fouilles est qu'on a rendu inabordable l'intérieur de l'édifice, par des canaux qui ont été ouverts, et que l'arène est devenue aujourd'hui un bassin qui pourrait servir de naumachie; ce qui n'assainit point le quartier.

mener. On dit qu'elle fut restaurée et ornée sous Vespasien ; car cette fontaine, au rapport de Sénèque, existait en ce lieu, même avant Néron.

L'amphithéâtre Castrense, d'après ce qui en reste, était un édifice qui avait pour la forme extérieure la même que le Colysée ; mais il était infiniment plus petit. Il fut construit tout en brique et à l'usage des soldats qui s'y exerçaient à la lutte et aux combats des animaux les plus féroces. Il est placé en arrière de l'église Sainte-Croix, dont le clocher paraît au-dessus. Ce qui en reste aujourd'hui est engagé dans les murs de la ville, et s'offre sous l'apparence d'une dizaine d'arcades, sur les piliers desquelles se trouvent des colonnes d'ordre corinthien qui ont un entablement. Il y a interruption de ces colonnes et arcades vers le milieu. Toute cette bâtisse est en brique ; on estime sa longueur en tout d'environ quarante toises. Tout le contour extérieur est bordé de débris et de masures, entre lesquelles croissent la pariétaire, les orties et les ronces.

Par tout ce qu'il nous reste des Thermes à Rome, il paraît que ces lieux étaient autant destinés à l'agrément qu'à l'utilité. Un peuple, dit l'abbé Barthélemy dans son Mémoire sur l'ancienne Rome, également incapable de supporter la servitude et la liberté, les vices et leurs remèdes, ne pouvait être subjugué que par la mollesse ; et s'il joignait à cette licence d'esprit le sentiment trop présent de sa supériorité passée, on ne pouvait mieux nourrir et éteindre tout à-la-fois ses prétentions qu'en lui proposant de petits objets d'émulation, des combats domestiques où il signalait son adresse plutôt que sa valeur. On l'assembla dans des Thermes magnifiques où se trouvaient toutes sortes de bains et de parfums, et où il se livrait à tous les genres

d'exercices, tant pour l'esprit que pour le corps. Le peuple y accourut en foule, et il perdit dans le sein de ces délices et de ces victoires obscures le sentiment de sa force et jusqu'au souvenir de ses anciens triomphes. Rome comptait plusieurs de ces édifices dans son enceinte, et tous avaient été construits du temps des empereurs (1). Il ne reste plus d'un très-grand nombre que quelques parties de ceux de Titus, de Caracalla, où furent trouvées tant de statues; de ceux de Dioclétien, dont une partie forme l'église des Chartreux. Un peuple, continue le même académicien, dangereux dans l'oisiveté et devenu oisif par les libéralités des empereurs, par la multitude des esclaves, et par la cessation des comices, devait être fixé par la continuité des spectacles. De là, ce nombre de cirques, de naumachies, de théâtres et amphithéâtres. A l'exception des cirques, tous ces édifices n'ont été construits d'une manière solide que sur la fin de la république et du temps des empereurs. Ceux élevés par Dioclétien et Maxime surpassaient tous les autres en magnificence; l'espace,

(1) Depuis cette suite de circonstances qui, en France, *esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes*, l'usage des bains a pris de telles racines à Paris, que cette ville est devenue une petite Rome ancienne, tant l'usage des bains s'est répandu dans les divers quartiers. Chacun spécule sur cette manie, et celui-là est toujours sûr du succès, qui fait plus de dépense pour monter son établissement. On cherche à y réunir les usages les plus anciens comme les plus éloignés; on y fabrique des eaux de tous genres, pour répondre à toutes les indications que les médecins ont en vue; et comme ce sont toujours les riches qui hantent ces lieux, autant par désœuvrement que par nécessité, il est toujours quelque médecin avide de gain qui s'y dit le dispensateur des faveurs d'Hygie, et que l'on consulte de préférence à tous les autres qui n'ont point une pareille initiation. Pauvre humanité, combien de piéges on tend à ta crédule simplicité!

les ornemens, rien ne leur manquait; mais, pour mieux en juger, entrons dans quelques détails sur quelques-uns d'eux.

Les Thermes de Titus furent les premiers qui s'élevèrent à Rome pour l'utilité publique; car ceux qui existaient auparavant, tels que ceux d'Agrippa, de Néron, de Caracalla et autres, n'étaient guère que pour l'usage des empereurs et de ceux de leurs maisons; quelques-uns cependant furent publics à la mort de ces princes qui les léguèrent au peuple. Les Thermes de Titus furent bâtis sur le mont Esquilin, au nord-est et non loin du Colysée; ils reçurent leurs noms des bains chauds que chacun venait y prendre, tant pour la santé que pour le plaisir. Les Grecs furent les premiers à recevoir cet usage des Orientaux, avec lesquels ils étaient en rapport. Les Romains, en soumettant ces peuples, s'y assujettirent bientôt, et même l'introduisirent dans leur capitale; car auparavant ils se contentaient de se laver dans les eaux du Tibre, ou dans celles de quelques réservoirs publics. Ils ne tardèrent point dès-lors à bâtir des lieux qui pussent correspondre à ces nouveaux besoins, et, adoptant le terme reçu dans le pays, ils leurs donnèrent le nom de *Therma*, qui répond à leur mot *Caldarium*. Ces lieux contenaient nombre de chambres où se trouvaient des eaux tièdes destinées aux bains, au lavage, et d'autres où il n'y avait que des vapeurs chaudes auxquelles on venait s'exposer par motif d'agrément dans la saison de l'hiver. On en fit même un lieu d'exercice, et dès-lors la lutte, le disque, le pugilat, la balle, la course y furent introduits. Les gymnases s'y formèrent, les bibliothèques y furent ouvertes; on y planta des bosquets fort agréables, où l'on se promenait souvent. Enfin ces lieux, destinés d'abord à l'uti-

lité, devinrent des moyens de récréation dont chacun profitait, et souvent à un prix fort modéré. Enfin ces lieux augmentèrent par la suite, de manière que plusieurs quartiers de Rome avaient les leurs. Cependant, quoique les Thermes de Titus fussent moins vastes que ceux de Dioclétien et de Caracalla, qui s'établirent par la suite, toutefois, comme en ces temps florissaient les beaux-arts, ces Thermes furent les plus considérés, tant pour l'architecture que pour les ornemens dont ils étaient enrichis : aussi surpassaient-ils en somptuosité et en bon goût ceux d'Agrippa et de Néron, qui les avaient devancés. Ce superbe édifice, dont Suétone parle en disant: *Amphitheatro Thermisque juxtà celeriter extructis*, avait deux étages; le premier était pour les bains; celui de dessus avait une destination plus noble, il était réservé aux exercices de la pensée et du corps. Au premier étage s'offraient sept vastes corridors, par un desquels on entrait dans les chambres, qui étaient au nombre de trente-six, toutes peintes en arabesques, avec des tableaux offrant des figures assez gracieuses. L'humidité du lieu, l'ancienneté des temps, les événemens des guerres ont beaucoup contribué à leur détérioration, et même à leur destruction, tellement qu'il en reste peu aujourd'hui dont on puisse bien jouir. On trouve cependant encore, dans les vignes voisines, de grands restes de matonage qui indiquent des salles rondes en polygones, de grandes niches avec des voûtes ou arcades en caissons, dont les fonds sont colorés. Plusieurs murs ont encore offert de jolis arabesques qu'on ne connaissait point, et qui ont peu perdu de leur fraîcheur. Ces chambres, dans le cours de plusieurs siècles, s'étant remplies de terre et ayant été encombrées sous les ruines des monumens renversés

par les Barbares, furent découvertes, la première fois, du temps de Raphaël, qui les fit dégager pour en prendre les dessins, dont il fit usage pour décorer les loges du Vatican. L'envie dit même, car que ne dit-elle pas pour nuire, qu'il les fit aussitôt remplir, pour que personne n'eût connaissance de son larcin. Mais ce grand artiste connaissait déjà le goût des anciens sur ce genre d'ornement, et tout ce qu'en avait dit Vitruve, qui les réprouvait : d'ailleurs avait-il besoin de se comporter ainsi, lorsque ses conceptions faisaient un si grand honneur à ses pinceaux? De quelque manière que la chose soit arrivée, il est certain que ces chambres se sont remplies, et que de nos jours on en a de nouveau nettoyé quelques-unes, où l'on ne parvient qu'à la lueur des flambeaux, pour observer quelques restes de jolies peintures qui, par l'échantillon, montrent quelle fut autrefois la beauté de leur ensemble. Ces fouilles ont été reprises depuis peu, et, grâce à l'intérêt que porte aux beaux-arts le gouvernement actuel, il y a tout lieu d'espérer qu'ils y feront de nouvelles acquisitions.

Non loin de ces Thermes, vers l'est, est une conserve connue sous le nom des Sette Sale. C'était un réservoir ou piscine où l'on conservait les eaux nécessaires aux Thermes de Titus. L'ensemble formait deux plans, dont le premier est aujourd'hui sous terre; l'autre est plus haut et divisé par des murs qui forment neuf chambres. On leur a donné le nom de Sette Sale, parce que d'abord on n'en découvrit que sept. On voit sur les murs d'une de ces salles quelques ouvertures par lesquelles l'eau du conduit tombait dans la conserve. La partie de construction est très solide; le pavé est tout en mosaïque; les murs sont en grosses briques,

mais épais et recouverts d'une double couche qui est d'une composition si dure, que le travail n'a rien éprouvé des effets de l'eau sur lui.

Le Palais impérial était le bâtiment principal, les Thermes paraissant être une de ses appartenances. On en voit encore des ruines de forme circulaire, et dans lesquelles fut trouvée la fameuse statue du Laocoon qui décore le musée du Louvre. Les fouilles qui se sont continuées ont fourni depuis peu une très-belle statue de Jupiter, et tout récemment une tirelire de terre contenant deux cent cinquante médailles consulaires et impériales; sur le couvercle était l'empreinte de trois divinités du Capitole; et aussi plusieurs morceaux de peinture du dernier fini, objets qui tous manifestent quelle fut autrefois la magnificence de ce lieu. C'était près de là, plus au nord, que se voyaient autrefois les jardins de Mécène, où cet illustre courtisan recueillait une société de savans et de lettrés qui contribuaient au bonheur de sa vie, quand il pouvait se soustraire au tracas de la cour et aux yeux de son souverain. Cette franche amitié dont il honorait ceux qui cultivaient les sciences et les lettres le rendait recommandable à chacun d'eux : aussi les plus grands génies de son temps avaient-ils établi leur demeure auprès de la sienne. C'était dans son voisinage qu'étaient les maisons d'Horace, de Virgile, de Properce; et, pour faire contraste sur un aussi beau sujet, c'était là aussi qu'était la fameuse tour d'où l'exécrable Néron, en voyant brûler Rome, chantait au son de sa lyre l'incendie de Troie.

Les Thermes Antoniniens, élevés sous le règne du cruel Caracalla, sont sur le midi, entre la porte Saint-Paul et celle Saint-Sébastien, près les murs de la ville.

Il faut faire beaucoup de tours et de détours pour y parvenir, et souvent on se perd si l'on n'a point un guide. Ces Thermes étaient réputés parmi les plus beaux, à s'en rapporter au plan général qu'en a donné M. Peyre dans ses OEuvres. Il y avait une cour et plusieurs salles de bains, des portiques où l'on venait philosopher, de grands espaces où l'on se livrait à toutes sortes d'exercices, et où étaient jusqu'à seize cents siéges de marbre pour la commodité des spectateurs. Trois mille personnes pouvaient s'y baigner avec facilité à-la-fois. Là se voyaient les statues les plus belles, telles que le fameux Hercule de Glicon l'Athénien; la Flore, le célèbre groupe connu sous le nom de Taureau Farnèse et autres raretés qui passèrent dans les galeries de cette maison, et, par suite de circonstances, à Naples. C'est aussi de là que l'on tira les siéges de porphyre et de marbre qui passèrent à Saint-Jean de Latran, et de là au musée du Louvre. Les empereurs suivans y ajoutèrent des portiques et plusieurs salles. Aujourd'hui il ne reste de ce beau monument que d'énormes murs en matonage, tout ruinés, et offrant encore dans leur nudité une apparence de grandeur; des arcades, des niches, une place d'une grandeur très-étendue, qu'on appelle Cella Soleare, qui est bornée dans tout son contour par des murs fort hauts, dont une partie offre plusieurs enfoncemens voûtés; enfin une grande salle fermée par une barrière, où l'on tient de la paille. On cherche ce que peuvent dire ces froids restes d'une antique splendeur; on devine, mais souvent la pensée devance la vérité. Il faut faire beaucoup de chemin pour s'affliger, et encore délier sa bourse pour récompenser le fermier qui veut bien venir pour vous ouvrir quand il s'y trouve. En reprenant le grand chemin, on voit dans

une vigne voisine les conserves d'eau qui servaient pour ces Thermes.

Les Thermes de Dioclétien étaient placés entre les monts Viminal et Quirinal, dans un lieu qu'on appelait *Alta Semita*, depuis Termini, par corruption. Il paraît qu'un édifice de même nature avait déjà précédé celui qui porte le nom de l'empereur, à en juger par l'inscription d'une pierre qu'on y trouva; néanmoins une autre, que le hasard offrit, indique tout ce qui fut fait pour eux; elle est conçue de la manière suivante :

> Constantinus et Maximianus invicti Augusti, Severus, Maximianus Cæsares, Thermas ornârunt, et Romanis suis dedicaverunt.

Ces Thermes offraient un tel luxe, qu'ils avaient déjà excité les justes plaintes d'Ammien, relativement à la dépravation des mœurs que devait nécessairement amener le grand nombre de personnes de tout âge et de tout sexe pour lequel ils étaient élevés. L'espace destiné à les contenir était immense; il suffit de savoir que le couvent actuel de Saint-Bernard et son jardin, la Chartreuse et ses appartenances, les deux grands terrains vides qui aujourd'hui forment une place, une portion de la villa Negroni, le grenier public et autres maisons voisines en faisaient partie; enfin l'on porte à douze mille pas son circuit. On dit que l'empereur employa à sa construction quarante mille esclaves chrétiens pendant sept ans. Il paraît que le tout avait une forme carrée, et qu'aux deux angles de la façade étaient une rotonde, lesquelles subsistent encore, l'une à gauche de la villa Massimi, dont Clément XI a fait un grenier, et l'autre opposée sur la même ligne, et qui est devenue l'église Saint-Bernard. On présume que ces ro-

tondes étaient un *tepidarium* et un *calidarium*, lieu où l'on se baignait à volonté à l'eau chaude ou tiède. A ces Thermes étaient jointes de longues conduites d'eau qui venaient d'un grand réservoir placé hors du lieu, et tout près, sur la gauche, *castellum*, et d'autres qui donnaient, échappée à l'eau qui n'était plus de service, *effluvia*. Le sol était revêtu de mosaïques de différentes couleurs, formant des dessins de toute teinte. L'ensemble dans ses dépendances offrait une disposition de parties qui correspondait à son but. Dans la première enceinte, qui tenait lieu de murs, étaient les gymnases ou lieux d'exercice. Dans la seconde se trouvaient les promenades, *xysta;* des allées de platanes, *platanones*, sous l'ombre desquels se faisaient des exercices pendant le jour; différentes dépendances destinées à recevoir la jeunesse, *ephebea*, des étuves, *laconica*, des endroits pour se frotter le corps d'huile, *eleothesia*, ou de poussière, *conisteria :* le tout à l'usage des athlètes. Tout le long de cette enceinte et intérieurement régnait un portique décoré de colonnes de la plus belle pose. Au centre, était la masse du bâtiment principal, qui offrait un vestibule, *sphæristerium*, de vastes portiques où en hiver s'exerçaient les athlètes, qui allaient tout couverts de sueur aux bains disposés pour eux. De chaque côté, à droite comme à gauche, étaient des chambres de bains dont on portait le nombre à trois mille deux cents, où chacun pouvait se baigner isolé de son voisin. Au milieu de l'ensemble était le lieu principal de rassemblement, *theatridium;* il était à découvert, et occupait le contour où se trouvaient des siéges pour les spectateurs qui assistaient aux jeux qu'on faisait au centre. Du *theatridium* on gagnait une vaste salle : celle-ci, *pinacotheca*, était destinée à recevoir les tableaux et les

statues des grands artistes d'alors qui voulaient faire part au public de leurs plus belles productions. La dernière enceinte, celle qui regardait la vigne des Chartreux, offrait divers corps de bâtimens séparés, *exedræ*, où les philosophes, chacun selon son genre, pouvaient entrer pour discourir ou se mêler à la conversation sur les sujets les plus intéressans. La façade principale, qui regardait l'emplacement de la villa Strozzi, offrait un péristile semi-lunaire qui allait se joindre à des murs ornés par en haut de colonnes, et aboutissant par ses angles aux calidariums, indiqués plus haut. Si l'on ajoute à tout ce qui vient d'être dit, des bosquets charmans, des galeries, la bibliothèque fameuse connue sous le nom d'Ulpia, transportée du Forum de Trajan; le nombre de statues qui ornaient ces lieux, les incrustations et stucs qui paraient les murailles, les nombreuses colonnes du plus beau granit qui supportaient les voûtes, les plates-bandes; l'on présumera avec raison quelle devait être la somptuosité d'un pareil lieu public : mais combien ne reviendra-t-on pas sur la petitesse de nos conceptions en architecture lorsque l'on comparera les temps passés à ceux d'aujourd'hui! Il ne reste actuellement de tout ce pompeux édifice que des ruines qui par leur muet langage rappellent au philosophe que les monumens qui par leur masse semblent se rire des menaces du temps à venir sont aussi périssables que ceux qui les ont élevés. Une partie de ces ruines est occupée par les jardins de la Chartreuse, et, en longeant sur la gauche pour gagner la porte Saint-Laurent, par des écuries et des tavernes.

Nous passons sous silence nombre de ruines disséminées çà et là dans Rome, et qu'on rapporte aux Thermes d'Agrippa, de Néron, de Constantin, de Gor-

dien, de Décius et autres; car ils sont disposés d'après les mêmes vues, plus ou moins. On ne peut, d'après quelques masures, juger de ce que pouvait être l'ensemble quand ils étaient sur pied.

CHAPITRE XXII.

Les Cirques, — Maxime, — de Caracalla, — Septizone. — Le Théâtre de Marcellus. — Les Temples, — d'Antonin le Pieux, — de Vesta, — de la Fortune virile, — de Pallas, — de Nerva, — d'Esculape. — Portique d'Octavie. — Mausolée d'Auguste. — Monte Testacio. — Pyramides de Cæstius.

Le peuple romain, qui aimait, comme celui d'aujourd'hui, à se repaître de spectacles, se contentait, sous ses premiers rois, et même dans l'origine de la république, de celui que lui offraient les lutteurs, les gladiateurs, la course des chevaux et des chars. C'étaient autant de fêtes militaires qui se donnaient sur les bords verdoyans du Tibre, et sans nulle pompe qui indiquât la prétention. Tarquin, venu de l'Etrurie lorsque le goût originaire de la Grèce commençait à polir la rudesse romaine, fut le premier qui enceignit le lieu d'exercice, et ce fut la vallée Marcia, entre les monts Palatin et Aventin, qui fut choisie pour l'établir. Il fut dès-lors un des plus grands de Rome, et prit le nom de *Circus maximus* sous Jules César. Il acquit de la splendeur sous Auguste, qui cacha la brique sous le marbre dont il le fit revêtir. Il était d'une capacité telle qu'il admettait cent cinquante mille spectateurs, au dire d'Halicarnasse, qui assista à une célébration des jeux faite pen-

dant sa résidence à Rome. Avant Jules César, ce cirque n'avait qu'un portique; Auguste en fit élever un autre sur le premier, de manière que l'intérieur du tout pouvait alors contenir deux cent soixante mille personnes, d'après Pline, témoin oculaire.

Ce même empereur fit élever au milieu, en l'honneur du Soleil, l'obélisque qui se voit aujourd'hui sur la place du Peuple; un autre était dédié à la Lune. Mais l'édifice ayant beaucoup souffert à la suite des temps, et particulièrement par l'incendie qui arriva sous Néron, Trajan le fit rétablir d'après les dessins d'Apollodore, mais d'une manière beaucoup plus brillante et d'une grandeur telle, qu'à l'aide d'un nouvel étage, au rapport de Dion, il pouvait alors contenir trois cent mille personnes. Héliogabale en fit ensuite couvrir le sol avec la chrysocolle, et y ajouta une si grande quantité de colonnes que chacun y accourait, moins pour jouir des avantages qu'il pouvait offrir que pour admirer la splendeur de tout son ensemble. L'espace vide approchait d'un carré ayant dans le plus grand sens quinze cent trente-deux pieds sur six cent soixante-dix de large. Une de ses extrémités rectilignes offrait la porte d'entrée; l'autre, qui formait une demi-courbe, était le lieu d'où partaient les chars; elle regardait le mont Cœlius et l'autre le Tibre. La première n'offrait qu'un seul ordre; l'espace vide du cirque était occupé dans sa longueur par la *spina*, espèce de tribune ou exhaussement aux extrémités duquel étaient les bornes, *metæ*, qu'il fallait tourner sept fois pour obtenir le prix. Marc-Aurèle, de son temps, lui fit les restaurations nécessaires; et, après lui, Constance y fit placer l'obélisque qu'on voit aujourd'hui sur la place Saint-Jean de Latran. Sur la porte d'entrée, au plus haut, était un

quadrige qui semblait prêt à partir. Les siéges étaient par gradins étagés. L'eau Appia et l'eau Crabra détournées venaient former un courant au plus bas, dont le contour extérieur était garni d'ouvertures placées entre les colonnes, et par lesquelles on arrivait aux escaliers qui menaient aux étages où intérieurement étaient les siéges. On y voyait aussi beaucoup de boutiques pour les achats que chacun voulait faire en comestibles ou autres objets. Le goût de ces cirques prit tellement à Rome qu'on en a compté jusqu'à quinze ouverts en même temps. Sur la place Navone en était un bâti par Alexandre Sévère. Où s'élève Saint-Pierre était celui de Néron; on vit même de riches particuliers en faire bâtir à leurs frais. Ainsi Salluste, ce citoyen célèbre, de mœurs si dépravées, en fit élever un près de son palais pour y célébrer des jeux annuels en l'honneur d'Apollon: on en voit encore quelques décombres dans les jardins et potagers qui ont remplacé cet édifice de luxe.

Insensiblement les exercices du corps auxquels on s'adonnait dans ces enceintes furent accompagnés de pratiques religieuses, et dès-lors ce qui n'était que l'objet de jeux et de plaisirs, revêtu du caractère de la piété, offrit bientôt l'ensemble du recueillement. On mit ces monumens sous la tutelle des dieux, et dès-lors leurs statues y parurent; on leur éleva des autels. Sur la Spina s'élancèrent des obélisques dédiés au Soleil et à des divinités. Des colonnes supportèrent sur leur sommet les statues de la Victoire et de la Fortune; Hercule, Jupiter Custos, Neptune, Apollon, y eurent leurs petits autels, sur lesquels on sacrifiait avant de commencer les jeux. Une suite de licteurs annonçait qu'ils allaient s'ouvrir; ils entraient par une porte latérale, faisaient le tour et sortaient par une opposée, puis sui-

vaient les chars assez bas pour que le conducteur ne souffrît point de sa chute, en cas d'accident. Venaient ensuite de jeunes patriciens, puis les *cursitores* les *desultores*, les prêtres, les sénateurs, les magistrats qui faisaient la police et présidaient aux jeux. Aux athlètes succédaient les danseurs, les saltimbanques sous forme de faunes et de satyres, les musiciens et les chanteurs animaient la scène, et chacun débarrassait l'arène en allant se placer sur la terrasse, au-dessus des loges, *carceres*.

On ne comptait, dans le temps de la plus grande splendeur romaine, que sept cirques : le Maxime, l'Agonal, le Flaminien, celui de Caligula, de Néron, de Flore et de Salluste ; à ceux-ci, par suite des temps, Adrien, Caracalla, Caligula et Aurélien ajoutèrent les leurs. Le cirque Maxime et le Flaminien, entourés d'un ruisseau, *euripus*, pouvaient à volonté, lorsqu'on en retenait les eaux, se convertir en lac propre à une naumachie ; de manière que le peuple, après avoir vu la course des chars et des chevaux, la chasse des taureaux et des lions, jouissait encore de toutes les évolutions navales. Dans l'Agonal se pratiquaient particulièrement les exercices de la lutte, du pugilat ; c'était là que les athlètes disputaient dans des combats, *agonibus*, une victoire que souvent ils achetaient au prix de leur sang. Que reste-t-il de tous ces édifices si brillans de l'ancienne Rome ? édifices qui coûtèrent tant de sueurs aux malheureux peuples qui tombaient sous le pouvoir de cette puissance dominatrice :

Todo despareció : cambió la suerte
Voces allegros en silencio mudo :
Mas aun el tiempo d'a en estos despojos
Espectàculos fieros a los ojos :
Y miran tan confusos los presente
Que voces de dolor el alma siente! RIOJA.

Cependant un dont on peut encore juger de la forme après tous les ravages qu'une longue série de siècles a exercés sur lui est celui qu'éleva Caracalla; il est entre la porte Saint-Sébastien et l'église de ce nom : on dit que c'est le même qui est représenté sur les médailles de cet empereur. On présume qu'on lui en est redevable parce qu'on trouva dans le voisinage la statue de ce prince et celle de Julia sa mère. Ce qui en reste consiste en un grand arc donnant sur le chemin; il est formé de deux rangs de briques bien tenues ensemble par un ciment faisant corps avec elles, et s'unissant des deux côtés à un mur d'appui; au-dessus de cette fabrique croissent des ronces, des églantiers et autres arbustes dont la chevelure donne au tout un caractère pittoresque; au dedans et sur la droite est une niche pour recevoir sans doute quelque statue. C'est par cette ouverture que les acteurs et les spectateurs entraient dans l'espace intérieur, et que sortait le victorieux pour gagner la voie Latine. On en remarquait encore d'autres pareilles dans le contour, il y a quelques siècles, ainsi qu'on le peut croire d'après les anciens plans de la Rome moderne; mais les éboulemens les ont fait disparaître. L'emplacement offre un espace d'un carré long ayant quatorze cent quatre-vingt-quatre pieds en ce sens et quatre cent soixante-quinze en largeur. On y distingue encore les murs de contour, les voûtes sur lesquelles étaient appuyés les gradins; de plus, à l'extrémité de l'épine les restes des bornes. A la partie opposée à celle de l'entrée se découvrent les restes des barrières où se tenaient les chars avant de partir pour la course; sur les deux côtés et tout proche est un matonage en forme de tourelle; dans l'intérieur se trouvent quelques chambres : on présume que c'était la

tribune destinée à recevoir les magistrats et autres personnes distinguées. On trouve dans les masses des voûtes beaucoup de vases en terre cuite; manière de faire des anciens pour rendre leur bâtisse moins pesante en ces endroits. Aujourd'hui tout cet espace appartient à un propriétaire qui a relevé, comme il a pu, les clôtures pour y faire croître du grain.

A droite de l'extrémité orientale du cirque Maxime, en cheminant vers l'église Saint-Grégoire, était encore sur pied, du temps de Sixte Quint, le fameux Septizone de Septime Sévère. C'était un édifice qui, selon sa dénomination, devait être formé de sept ordres, placés les uns sur les autres; mais, à s'en tenir aux proportions connues du premier plan, il est facile de voir qu'il y aurait eu dans l'élévation de ce monument une bien grande dissonance dans toutes les parties de son ensemble, ce qui aurait répugné au bon goût du temps où il fut élevé. C'était une sorte de portique à trois étages, orné de colonnes de différentes espèces de marbre, et qui n'avait d'autre usage que de servir d'entrée au palais d'Auguste. Il avait résisté aux divers sacs de Rome, quand ce pape le fit abattre pour employer ses colonnes à décorer la basilique du Vatican. Les septizones, dans leur origine, servirent vraisemblablement pour observer ce qui se passait dans les campagnes de Rome lorsque les ennemis étaient à ses portes; Suétone parle d'un semblable que les antiquaires placent près Sainte-Lucie, In Selci; il avait ses sept étages décroissans, ornés de figures à chaque angle, et couronné d'une statue en pied. Septime Sévère est le premier qui ait destiné ces sortes de monumens à des sépultures.

Panis et circenses, criait souvent dans les lieux publics la populace de Rome. Les chefs qui tenaient les

rênes du gouvernement, ceux qui aspiraient aux places, à la nomination du peuple, flattaient souvent son goût sur ce dernier point pour mieux obtenir ses suffrages; de là vint ce grand nombre de théâtres et autres spectacles où les ambitieux le rassemblait pour satisfaire à son goût. Les places publiques furent dans les premiers temps les lieux de rassemblement. La grande affluence de spectateurs détermina bientôt à les construire en bois, qu'on démolissait après les jeux et les représentations; le luxe qui s'introduisit en fit bientôt substituer d'autres en pierre et même en marbre, moins exposés aux malheurs fortuits qui amenaient quelquefois le deuil au milieu des réjouissances, les incendies; et ce fut le grand Pompée qui commença ce genre de magnificence. L'ouverture de son théâtre fut faite par un combat où l'on vit paraître six cents lions, puis cent quarante éléphans et un nombre infini de gladiateurs. Il fut bientôt surpassé par AEmilius Scaurus, qui, étant édile, en fit construire un pouvant rassembler quatre-vingt mille personnes. Les historiens disent qu'il avait trois cent soixante colonnes de marbre au premier étage, la scène était toute en marbre, toute en cristal au second, et en bois doré au troisième; dans les intervalles étaient trois mille statues en bronze. Tout ce magnifique édifice fut réduit en cendres par la malveillance d'un esclave.

Le théâtre de Marcellus est un monument d'amitié élevé par César et achevé par Auguste, pour le fils chéri d'Octavie, mort dans l'adolescence. Il est placé, dit-on, où Numa avait son oratoire, près de deux petits temples dédiés à Janus Bifrons; et un autre bien digne d'être noté, c'est celui de la Piété. Ce théâtre qui, dit-on, est un ouvrage de Vitruve, avait une bien riche façade,

si l'on s'en rapporte à quelques restaurations qu'on en a faites, et qui cependant sont loin de lui ressembler. Tous les plans lui donnent la forme demi-circulaire, ayant pour diamètre trois cent soixante-dix-huit pieds. Les siéges qui le contournaient intérieurement étaient tellement disposés que tous les spectateurs pouvaient se voir, d'où vient la dénomination donnée à ces sortes d'édifices; ils étaient assez nombreux pour en contenir trente mille. L'édifice, très-noble dans ses proportions, offrait trois ordres, placés les uns au-dessus des autres; il ne reste rien du dernier: il a été remplacé par un bâtiment qui fit partie du palais Savelli, élevé par Balthazar Peruzzi, contemporain de Raphaël. On combla les fonds, et l'on fit des exhaussemens pour avoir des terrasses; en sorte qu'à présent il faut beaucoup monter pour en parcourir les distributions intérieures. Les restes, qu'on voit encore sur la place Montanara, offrent deux ordres d'arcades placés l'un sur l'autre; l'inférieur est décoré de colonnes doriques, engagées dans les piliers des arcades, un peu moins de la moitié de leur grosseur; elles sont enterrées un grand tiers de leur hauteur, et sont bien proportionnées; plusieurs sont sans chapiteaux ni entablemens, d'autres ont encore leurs frises. Ce premier ordre est occupé aujourd'hui par un grand nombre de boutiques qui lui ôtent toute sa grâce. Le second ordre est décoré de colonnes ioniques: chacun de ces ordres formait un portique demi-circulaire, ainsi qu'on le voit au Colysée. La bâtisse nouvelle qui surmonte l'édifice l'écrase; mais quelque défavorable qu'elle lui soit, il en reste assez de celui-ci pour indiquer qu'il a été bien pensé. On a cherché à réaliser le plan de ce monument, qui fixe, à Rome, l'attention de tous les architectes qui vont puiser dans cette ville

les principes du meilleur goût. Piranèse est un des artistes qui ont le plus travaillé sur ce point; mais en définitif le résultat de leurs recherches offre une telle dissidence, que quelques-uns ont été au point de croire que ce théâtre, qui est plus ovale que rond, n'était autrefois qu'un amphithéâtre. Ce théâtre était beaucoup fréquenté à Rome; on y récitait des fables, des tragédies et des comédies. On en comptait plusieurs de ce genre, notamment, après celui-ci, le théâtre de Pompée, celui de Balbus, celui *Lapideüm;* ils étaient tous assez près les uns des autres. Il paraît qu'ils servaient quelquefois aussi aux combats, du moins on dit que l'on tua six cents bêtes féroces le jour de la dédicace de celui de Marcellus. On présume que dans les guerres civiles ce théâtre servit de forteresse. Aujourd'hui il est à la maison des Orsini.

Il règne beaucoup d'incertitude quand il s'agit de prononcer sur la primitive destination d'un grand nombre de monumens de Rome; celui qu'on désigne communément sous le nom de Temple d'Antonin le Pieux en est une preuve. Quelques-uns lui ont donné l'usage qu'avaient les basiliques; quelques autres, notamment Palladio, veulent qu'il ait été bâti en l'honneur du dieu Mars par ce même empereur. Quoi qu'il en soit, le plus grand nombre aujourd'hui s'accorde à dire que ce monument fut élevé sous l'empereur dont il porte le nom, pour remplir quelques institutions religieuses relatives à ce César si aimé des peuples. Plusieurs raisons sont en faveur de cette opinion, notamment la solidité de ses murs, une partie de la voûte qui regarde le Séminaire romain; enfin un passage suivant de Jules Capitolin, relativement à cet empereur: *Templum ei constructum, dati sacerdotes*

Antoniani, et sodales, et flamines, et omnia quæ de sacratis decrevit antiquitas. Tout ce qui reste aujourd'hui de ce monument consiste en onze colonnes de marbre d'un très-beau jet; elles naissent du sol et soutiennent une assez belle architecture, bien proportionnée à la hauteur des colonnes. Ces colonnes formaient une partie de la façade du portique qui entourait son intérieur; elles sont cannelées et d'ordre corinthien : mais, en les examinant de près, l'on voit combien elles ont souffert dans les incendies de Rome. Elles ont trente-neuf pieds sept pouces de haut, et quatre pieds deux pouces de diamètre. Treize pareilles régnaient sur chaque côté, pour former continuité avec les façades, ainsi qu'on le peut voir dans le plan donné par Palladio. Innocent XII, voulant établir une douane pour les marchandises qui viennent du continent, fit fermer les entre-colonnes, de manière à conserver de celles-ci ce qu'il en fallait pour faire un ornement à la façade; il fit ajouter un attique sur la corniche, et deux ailes au corps du bâtiment. Les marchandises, quelles qu'elles soient, venant de terre, y sont transportées, et de là circulent, soit dans la ville, ou au loin. Les employés, aujourd'hui en uniforme vert foncé, y montent la garde, et forment un corps de troupes régulières, ainsi que dans toute l'Italie. Dans la cour de la Douane, car c'est sous ce nom que le temple d'Antonin est aujourd'hui connu, se voient quelques fragmens de la voûte intérieure; celle-ci était toute en briques ornées de compartimens carrés, recouverts de stuc.

Les mêmes dissensions règnent à l'égard de quelques restes antiques, formés en matonages et en grosses pierres, qu'on trouve dans l'enclos des Olivetains,

entre le temple de la Paix et le Colysée, lieu où l'on présume qu'était le portique de la maison dorée de Néron, et où saint Pierre, faisant sa prière à Dieu, obtint de lui la chute de Simon le Magicien; raison pour laquelle le pape Silvestre y fit élever une petite église en l'honneur de ce saint apôtre. On a ces ruines au devant de soi sur la droite, quand du Colysée on gagne l'Arc de Titus. Elles s'offrent sous la forme de deux grandes voûtes unies ensemble, et dont l'une, regardant le levant, est citée comme ayant fait partie du temple du Soleil, et l'autre, qui est vers l'occident, est jugée avoir appartenu au temple de la Lune. Mais les Romains d'aujourd'hui sont peu d'accord sur ce point; quelques-uns les donnent à Vénus, d'autres à Isis ou à Sérapis.

Hic ego quid valeam tantas componere lites?

On s'accorde mieux sur le temple de Vesta. L'opinion reçue est que cet élégant édifice fut bâti par Numa Pompilius, sur les rives du Tibre, entre le lieu de sépulture des vestales et son palais, et qu'il fut retravaillé sous Vespasien et Domitien, à la suite du mal qu'il avait souffert dans l'incendie de la ville, sous Néron. Sa magnificence première se reconnaît encore aux murs restans, dont la masse est toute en pierres carrées d'un marbre grec, si bien jointes que de prime abord on le croirait d'une seule pièce. Il était exhaussé de trois marches qui en faisaient le tour. Une vingtaine de colonnes sans socle, cannelées, d'ordre corinthien, et du plus beau marbre de Paros, laissant entre elles un diamètre et demi, se succèdent dans un ordre régulier, et formaient autrefois un périptère, ou temple circulaire, ayant un diamètre d'environ

trente-trois pieds dix pouces. On peut voir dans le IVe livre de Palladio la coupe et la façade de ce temple rétablies selon son premier genre. Aujourd'hui les entre-colonnes sont murées, les colonnes sans architraves et autres ornemens qui, dans les premiers temps, l'enrichissaient tant. Le toit qui remplace la coupole du temps passé porte immédiatement sur le chapiteau des colonnes; il n'est point en bronze comme autrefois, mais en tuiles du pays, qui, par leur masse, écrasent ce beau morceau d'architecture. L'entrée de ce temple, formant *atrium*, donnait jadis sur un petit bois de lauriers qui était consacré à la déesse. La fontaine *Interna*, voisine, servait aux ablutions relatives au culte. C'était là que Numa donnait ses audiences et rendait justice; l'autel, qui occupait le centre, resplendissait toujours de la flamme du feu sacré que les vestales y entretenaient. Dans le plus profond de ce temple était le sanctuaire où les prêtresses et les pontifes seuls pouvaient entrer. Dans un lieu caché se conservait la statue de Minerve, statue qui passait pour être celle apportée de Troie, et que la première des vestales pouvait seule voir. Ayant voulu utiliser ce temple en le rendant au culte catholique, on a fermé ses entre-colonnes avec un mur en matonage; on lui a fait une porte moderne; enfin on a travaillé de manière à gâter sa beauté, pour en former une église sous l'invocation de sainte Marie du Soleil. Aujourd'hui que l'on a plus de goût, et moins de dévotion, on le débarrasse des terres qui encombraient les marches; on ouvre plusieurs endroits pour mettre l'intérieur à découvert, et on le débarrasse des murs attenans, faits pour l'utilité de sa destination secondaire. Dans le voisinage est une jolie fontaine, offrant une conque soutenue par deux Tri-

tons; l'eau s'en élance à une très-grande hauteur, et retombe dans une vasque octangulaire.

A l'autre côté de la place et presque vis-à-vis est le temple de la Fortune virile. On dit qu'il fut érigé, par Servius Tullius, sixième roi de Rome, à cette déesse, qui de vil esclave l'avait élevé à la royauté. Ce temple a la forme d'un carré long; il est tout en travertin, et était entouré de dix-huit colonnes de la même pierre, six desquelles antérieurement faisaient portique. Les sept colonnes qui se voient encore sur les côtés sont d'ordre ionique et cannelées; elles sont hautes de vingt pieds huit pouces, enterrées et à moitié engagées dans le mur qui est aussi en travertin. Les entre-colonnes du portique ont été fermées par un mur de brique, lorsqu'on a pensé à convertir ce temple en église. Les colonnes soutiennent un très-bel entablement, qui est aussi en travertin; la corniche est ornée de têtes de lions; à la frise se voient des guirlandes, entremêlées d'enfans et de têtes de bœufs: le tout est en stuc, et a beaucoup souffert. On a recouvert de ce même stuc tant les colonnes que la partie des murs qui leur est intermédiaire. On présume que ce fut pour cacher les trous du travertin, ainsi qu'on l'a fait au temple de Vesta à Tivoli. Au-dessus de la corniche s'élève un fronton qui décore la façade, au milieu est une madone. Sous le pontificat de Jean VIII, vers 872, on changea ce temple, qui dépérissait, en une église qu'on dédia à la Vierge. Le tableau du grand autel, qui représente sainte Marie Égyptienne, est un des plus beaux morceaux de F. Zuccari. Cette église est concédée aux chrétiens arméniens qui y pratiquent leur culte. On y voit un modèle du saint sépulcre du Sauveur, tel qu'il était à Jérusalem; à côté sont des restes que

l'on regarde comme ayant appartenu à la maison de Pilate.

Minerve eut plusieurs temples à Rome; mais la déesse de ce nom qu'ils eurent le plus en vénération fut celle qu'ils qualifièrent sous le nom de *Medica*, qui avait le sien près Sainte-Marie Majeure. On donna ce nom à cette fabrique qui est dans une vigne près Sainte-Bibiane, parce qu'on trouva dans le voisinage cette déesse de la santé, avec un serpent à ses pieds; statue qui aujourd'hui fait partie de la collection de Lucien Bonaparte. L'édifice est fait en briques, de forme ronde au dehors, et décagone au dedans, ayant un espace de vingt-quatre pieds neuf pouces. Entre ses angles sont de grandes niches rondes, voûtées, offrant une excavation d'un peu moins d'un demi-cercle; elles sont au nombre de neuf, la dixième formant l'emplacement de la porte. Il est à croire que dans chacune des niches était la statue d'un dieu, et que celle de la déesse en occupait une principale au milieu. Autour de la partie extérieure et inférieure du temple sont des restes comme d'un portique avec arcades. L'intérieur brillait par le marbre dont il était orné; aujourd'hui on y voit une tapisserie fort riche en cryptogames, qui, aux yeux d'un naturaliste, vaut bien le luxe qui le décorait jadis.

Le temple de Pallas est du temps de Domitien. Cet empereur érigea ce temple à cette déesse, qu'il avait en grande vénération, et il choisit, pour le placer, un Forum qu'il avait formé près de celui d'Auguste; aussi ce Forum reçut-il le nom de la déesse. Ce Forum, ou place, était un des plus magnifiques de Rome. Il était orné de statues, de trophées, d'inscriptions, de fontaines et de superbes bâtimens, comme temples, portiques et basiliques. Cette place était conscrite par un

mur fort haut et fort épais, fait de pierres unies, sans ciment, ouvert de distance en distance par des arcades, pour faciliter le passage. Une de ces arcades se voit encore aujourd'hui. Les principaux monumens de ce Forum étaient le temple de Nerva, celui de Pallas, celui de Janus, dont il est parlé dans le IIe livre des Antiquités romaines de Rosini, et la basilique. Ce temple de Pallas n'est plus rien aujourd'hui; il est modestement placé entre deux maisons bourgeoises, et se distingue néanmoins d'elles par les tristes restes de son antique splendeur. C'est un mur à la solidité duquel d'énormes pierres carrées de pépérin contribuent : ils furent autrefois revêtus de marbre. Au devant sont deux colonnes corinthiennes, cannelées, toutes rongées; aussi sont-elles connues du peuple sous le nom de Colonaces : mais, toutes méprisées qu'elles soient, elles n'en offrent pas moins un beau type. La corniche qu'elles soutiennent est très-ornée; la frise, agréablement sculptée en beaux reliefs, offre divers attributs de la déesse : le travail est d'un bon ciseau. La corniche supporte un attique, au milieu duquel est une figure de Pallas en pied, sculptée à demi-relief, et encadrée dans une petite niche. On y voit beaucoup de trous, indices des clous qui retenaient les ornemens en bronze.

Non loin sont les restes du temple de Nerva. Ce fut un monument de reconnaissance que Trajan, son fils adoptif, lui fit élever dans le Forum que cet empereur avait déjà commencé. C'est certainement une belle action que de chercher à éterniser ainsi la mémoire d'un prince qui répétait souvent que la vraie grandeur d'un souverain ainsi que le bonheur des peuples consistaient à savoir unir l'empire d'un seul avec la liberté de tous. Tacite faisait-il allusion à cette belle pensée, quand il disait : *Cæsar res olim dissociabiles miscuit*

principatum et libertatem ? Quoi qu'il en soit, le temple dont il s'agit ici devait être bien majestueux, tant par sa magnificence incomparable à aucun autre, que par la richesse de ses ornemens. Aujourd'hui il n'en reste qu'une portion latérale faite d'un mur de grosses pierres, et trois belles colonnes et un pilastre qui soutiennent une architrave et une corniche, chacune très-richement ornée. Les colonnes sont d'un marbre antique, d'ordre corinthien, ayant une circonférence de seize pieds et demi ; leur hauteur est de cinquante et un pieds. La façade de ce temple regardait le Forum, et la partie opposée était adossée au mur de ce même Forum, près de cet arc qu'on appelle Dei Patani, qui, comme le mur, était formé de grosses masses de pépérin, uni sans chaux. A s'en rapporter au plan qu'en a donné Palladio, la partie antérieure du portique était formée de deux ordres, de huit colonnes chacun, et dans les côtés de neuf, y compris les deux de la façade qui étaient sur la même ligne. Au devant de ces colonnes était un magnifique portique élevé par Trajan, en l'honneur de Nerva. Il en resta sept grandes colonnes cannelées jusqu'au temps de Paul V : elles soutenaient un très-beau fronton, comme on le voit dans différentes estampes faites avant cette époque ; mais ce pontife, peu occupé de la conservation d'un aussi beau monument, permit sa démolition, pour employer ses marbres à faire la fontaine de Saint-Pierre Montorio. Le clocher qui se voit au-dessus de l'architrave est celui de la Nunziatella, église des religieuses dominicaines, bâtie sur les restes de ce temple.

Esculape eut aussi son temple à Rome ; mais il fallut que des malheurs publics fissent penser à lui. La médecine est une belle science, mais on n'en fait cas que

dans le besoin. Ce temple fut placé sur un sol dû à une circonstance très-fâcheuse, et qui fait époque dans l'histoire, à s'en rapporter à Tite-Live, à Plutarque et à d'autres historiens. Le sénat, après l'exil de Tarquin le Superbe, ayant donné tous ses biens au peuple, celui-ci, en haine du tyran, jeta dans le Tibre, après la moisson, toutes les gerbes qu'il avait récoltées de ses champs, lieu qui fut depuis le Champ-de-Mars. Les eaux étaient basses, les gerbes, en très-grande quantité, s'arrêtèrent sur des bas-fonds; le limon, le sable s'y amalgamèrent tellement, et peut-être quelque divinité ennemie de la tyrannie y contribua-t-elle pour sa part, qu'un noyau d'île fut formé. Le temps fit le reste : on y établit des pilotis, des remparts, et l'île finit par être habitable pour de pauvres pêcheurs. Les choses en étaient là quand, en 401 avant notre ère, la peste sévissant à Rome, des ambassadeurs furent envoyés aux Epidauriens, pour emprunter la statue d'Esculape leur dieu. Le prêt ne se fit point : on allait pousser au large, quand un serpent entra dans le vaisseau; l'hôte fut accueilli, dans la croyance où chacun était que le dieu désiré s'offrait favorablement de lui-même, mais il disparut; et ce ne fut qu'au moment de l'attérage qu'on le vit sortir de sa cachette et se diriger sur l'île, où il se perdit pour toujours; cependant la peste dès-lors n'en cessa pas moins. Les Romains, reconnaissans, s'occupèrent de l'île; ils en consolidèrent le contour, en y faisant un travail où les matériaux les plus durables furent employés; et voulant perpétuer le souvenir de cette heureuse navigation, ils lui donnèrent la forme de la coque d'un vaisseau. On y voit même encore aujourd'hui les bords sculptés, avec la tête et l'emblème du dieu, deux serpens entre-croisés. Les masses de pépérin qui entrent

dans la composition sont énormes, ainsi qu'on en peut juger ici, d'après les planches de Piranesi. Sur le terrain affermi qui communiquait avec la ville s'éleva bientôt un temple de forme carré-long, entouré de colonnes corinthiennes supportant un entablement, sur lequel reposait une toiture d'airain. Au-dessus du fronton, au milieu, paraissait le dieu sous la forme d'un serpent, et aux quatre coins quatre figures en pied. Vis-à-vis et en guise de mât fut placé un obélisque. En regard, s'éleva encore un temple dédié à Jupiter Lycaonien. Ovide, dans ses Fastes, fait mention de ces deux temples ainsi qu'il suit :

Accepit Phœbo nymphâque Coronide natum
Insula dividuâ, quam premit amnis aquâ,
Jupiter in parte est : cepit locus unus utrumque,
Junctaque sunt magno templa nepotis avo.

Près de celui-ci en était un autre, c'est celui de Bérécynthe, et plus en arrière, au milieu, celui de Faune. Tous ces édifices ont fait place à deux églises, l'une Saint-Jean Collabite, où est un hôpital, l'autre Saint-Barthélemy, que desservaient des Mineurs Observantins. On voit encore encadré dans les murs du jardin de ces religieux le socle, avec l'inscription qui appartenait à la statue du dieu d'Épidaure. Quelques maisons particulières complètent les vides.

Auguste, dont la vie est un tissu de mal brodé de bien, voulut, en mourant, laisser à la postérité un indice à jamais mémorable d'une existence qu'il se vantait, à sa dernière heure, d'avoir bien remplie. C'était un somptueux monument élevé pour lui et sa famille lorsque la mort aurait terminé leur carrière. Ce monument méritait bien le nom de mausolée, qu'on lui donna par allusion au magnifique tombeau qu'Artémise, reine de

Carie, fit bâtir à Mausole, son époux; c'était en effet une nouvelle merveille du Monde.

Ce superbe édifice, de forme ronde, s'élevait d'un soubassement circulaire qui soutenait trois ordres de murs de même forme, tous ornés de pilastres, laissant par leur retraite, l'un sur l'autre, de larges terrasses plantées de cyprès. Chaque masse, à mesure qu'elle s'élevait, diminuait tellement que le tout prenait une apparence pyramidale; sur le premier ordre régnaient des niches avec des figures; tous, à compter du second jusqu'au dernier, avaient des fenêtres : sur celui-ci s'élevait une voûte en forme de coupole, sur elle était placée la statue colossale d'Auguste. La hauteur de tout l'édifice allait à deux cent cinquante coudées; le centre était occupé par un salon de forme ronde; à l'entrée, du côté du Champ-de-Mars, se voyaient deux obélisques placés comme ornemens; à l'entour était planté un bois de peupliers et de cyprès, dont l'ombrage religieux imprimait la mélancolie aux Romains qui allaient s'y promener. Tous ces ordres ayant été détruits et les matériaux emportés pour décorer d'autres lieux, il n'est plus resté qu'un plat terrain d'environ quarante pieds de diamètre, entouré de deux murs étagés, percés de quelques portes modernes. Cet emplacement, qui forme partie du palais Corlea, situé rue Pontefici, près la Ripetta, sert aujourd'hui pour le combat du taureau, et autres spectacles que l'on donne l'été; le monde s'y rassemble dans des loges et sur des gradins qu'on y a formés tout autour. Les murs du soubassement qui existent encore, sont séparés l'un de l'autre, de manière à offrir des chambres sépulcrales qui règnent à l'entour; il en était de même pour les étages supérieurs. Ces murs sont en ouvrage réticulaire, et servent aujourd'hui à contenir

du fumier et autres immondices pour l'engrais. Quelles réflexions n'amène point cet état actuel de choses, comparé au premier! Tous les ordres de ce monument étaient recouverts en marbre blanc et ornés de pilastres. Si l'on s'en rapporte à quelques vers de Virgile, ce serait Marcellus, neveu d'Auguste, qui le premier y aurait été porté.

Le portique d'Octavie est dû à la bienveillance d'Octave Auguste. Cet empereur ayant fait bâtir un théâtre en l'honneur de Marcellus, pour que le peuple qui y accourait eût un lieu de refuge en cas de pluie, il fit faire à l'entour du temple de Junon la Reine et d'Apollon un magnifique portique, et lui donna le nom de sa sœur. C'était une longue galerie carrée, dont la voûte était soutenue par une suite de doubles colonnes, et ornée de statues des plus célèbres artistes. Les restes aujourd'hui sur pied en formaient l'entrée principale, laquelle, comme on le peut voir encore actuellement, avait deux faces semblables, l'une en dehors et l'autre en dedans, chacune ornée de quatre colonnes de marbre blanc et de deux pilastres corinthiens qui soutenaient une corniche régnant tout à l'entour, et portant un fronton. Tout ce monument a beaucoup souffert dans les incendies; il a été restauré depuis par Sévère et Caracalla, ainsi qu'il le paraît d'après l'inscription placée sur la frise de la corniche. Quant aux deux temples de l'intérieur, ils ont été entièrement la proie des flammes; aujourd'hui l'emplacement qui en est proche est destiné à la vente du poisson. C'est là que tous les pêcheurs viennent apporter le leur, et qu'il est vendu à la criée, étalé sur plusieurs tables d'un très-beau marbre blanc.

Quelle jolie promenade en hiver que celle du Monte Testacio! et qu'elle doit être charmante au retour du printemps! Je la fis au milieu de ce mois à qui Janus

donna son nom. L'atmosphère était pure, le ciel sans nuage, et le soleil cheminait à grands pas vers l'horizon occidental. Le sol était couvert de l'herbe la plus fine, la marguerite, le géranium, quelques anémones et des renoncules diapraient encore la pelouse. Ce lieu est enclos de murs; il y croît beaucoup de mûriers, dont plusieurs sont disposés en allées. Il faut traverser une longue prairie pour arriver au pied de la colline, dont la plus grande partie du bas, en face du mont Aventin, est occupée par des particuliers qui là ont leur cave séparée et creusée au milieu des monceaux de tessons dont est formée la montagne et que revêtit dans la saison humide un frais gazon. Au plus bas sont de petits corps-de-logis où l'on débite le vin dans le printemps et l'automne; il en est même à deux étages formant galerie. Là, vers le mois d'octobre, accourent les citoyens de Rome, tant pour se promener que pour faire un repas champêtre dans un lieu où, moyennant quelques baïoques, on peut avoir à discrétion un vin frais sortant de la cave. On s'y amuse à la canofiena, sorte de balançoire faite avec une planche qu'on attache à des arbres, à l'aide de quelques cordes: les uns y jouent à la boule, d'autres à la morra, à la zechinetta; les Transtevérins d'un bras nerveux y lancent leurs palets; plusieurs enfin s'exercent au saltarello, au bacchanale, et le tambourin, la guitare, mêlés au chant, animent tous les mouvemens. En gravissant, mais avec peine, le mont qui est assez roide de ce côté et où il y a moins de tessons, on arrive au sommet, où l'on a élevé une croix. On jouit en ce lieu d'un beau coup d'œil sur la ville et sur le Tibre qui en sort. On pense que ce monticule, qui a un demi-mille de circuit environ sur cent cinquante pieds de perpendicu-

laire, est formé d'une grande quantité de pots cassés et de tous les vases où les anciens conservaient leurs liqueurs, comme vins, huiles, et même les cendres de leurs morts, et aussi les vases venus de l'étranger. Sur cet objet la tradition est loin d'être la même; les uns disent que Tarquin le Superbe assigna cet endroit aux fabricans de poterie, comme étant à portée du Tibre, dont les eaux leur étaient nécessaires. Mais, comme il leur avait été défendu de jeter leurs défets dans le fleuve, crainte qu'il ne s'ensuivît obstacle à son cours, ils les accumulèrent en ce lieu, et tellement que par la suite des siècles il se forma cette petite montagne. D'autres prétendent que Rome, ayant changé de site dans les derniers temps, pour rendre utile ce terrain qui était occupé par les fabriques et les sépulcres pleins d'ossemens et d'amphores, on les transporta, par ordre du sénat, dans cette plaine; raison pour laquelle on y a trouvé divers vases de terre encore entiers. Quoi qu'il en soit du comment, il est certain que tout le mont n'est qu'un ramas de terre cuite, couvert d'une couche de terre végétale en pleine verdure. Comme cette couche est perméable à l'humidité et qu'il y a peu d'accès à l'air extérieur, il s'ensuit que les caves sont très-fraîches l'été, ce qui rend alors le vin infiniment agréable.

La pyramide de Cæstius est à moitié dans cette enceinte, près la porte Saint-Paul; elle fait partie des murs de Rome, qui prennent appui sur elle. C'est un des tombeaux les mieux conservés, grâces aux réparations que quelques papes, amis des monumens anciens, lui ont fait faire. Celui-ci a la forme d'une pyramide égyptienne. Il est dit, dans l'inscription qu'il porte, qu'il fut fait pour placer les cendres de Caïus Cæstius, ainsi qu'il l'avait ordonné par son testament. Cette pyramide,

indice du plus déhonté orgueil, fut élevée en trois cent trente jours. Cette grande masse, qui a pour noyau des monceaux de cailloux, de pozzolane et de chaux, est toute recouverte de larges pièces de marbre noirci par le temps, et entre les jointures desquelles sort çà et là un lierre dont la course vagabonde imite la broderie. Elle est haute de cent treize pieds, et large en carré de quatre-vingt-quatorze. Elle est sur un soubassement de travertin qui a quatre-vingt-six pieds trois pouces en carré; le massif a une épaisseur de vingt-cinq pieds en tous sens, le noyau de cette épaisseur est en brique. Au milieu et vers le sol, où il faut descendre quelques marches, est l'entrée d'une chambre sépulcrale, longue d'environ dix-huit pieds, large de treize et haute de quatorze. Elle est voûtée et revêtue d'une couche de stuc, sur laquelle le temps et l'humidité ont travaillé. On voit là, comme sur les murailles, divers compartimens dont les sujets sont des victoires. Vers le haut de la voûte et aussi dans des compartimens se voit une prêtresse tenant deux longues flûtes dont elle joue, une autre qui d'une main porte un plat sur lequel est une tasse entourée d'herbage, une autre figure de femme est assise sur un escabeau; les ornemens sont des candelabres, des vases avec socles et des arabesques. Toutes ces figures font allusion à la dignité sacrée dont était revêtu le défunt. C'était un des septemvirs ou des épulons chargés du banquet des dieux et particulièrement de celui de Jupiter : ces banquets, nommés *lectisternia*, se faisaient dans les temples, à l'occasion de quelque victoire signalée, ou dans les calamités qui pesaient sur la république. On ne croyait alors devoir mieux apaiser leur courroux, ou les remercier de leurs faveurs, qu'en les traitant comme l'on aurait fait à l'égard des

humains qui ne sont rien moins qu'indifférens au luxe d'une table bien servie. Le monument est élevé dans de si justes proportions, qu'il fait toujours un bel effet, quel que soit le lieu d'où on l'examine. Il porte deux inscriptions; l'une, qui est du côté de l'occident et qui est ainsi conçue :

C. Cæstius L. F. Pob. Epulo Pr. Tr. Pl. VIII, vir. Epul.

L'autre, qui est vers l'orient, est plus basse et en plus petit caractère :

Opus absolutum ex testamento, diebus CCCXXX, arbitratu Ponti P. F. Cla. Melæ heredis et Pothi L.

Tout le soubassement est en travertin; les pierres de cette partie, ainsi que celles de toute la masse, sont si bien jointes, que, dans les fréquens débordemens du Tibre où ce monument est resté long-temps sous ses eaux, le dedans a moins souffert par les inondations que par les dégradations qu'y ont faites ceux qui sont entrés pour le fouiller. Quand on considère que des généraux n'ont pu rester paisibles dans leurs dernières demeures devenues la proie des rapines, on rit du caprice de la fortune qui a laissé reposer un maître-d'hôtel dans celle que l'orgueil lui a élevée. Cette pyramide, que le temps commençait à gâter, a été restaurée sous Alexandre VII. Voulant pénétrer dans son intérieur, les ouvriers firent une ouverture à la façade occidentale, mais, par inadvertance, elle ne répondit point au milieu de la niche destinée au vase cinéraire. Vers le nord en est une autre fermée par où sans doute l'on sera entré autrefois pour l'enlever, car on ne l'y a point trouvée. En abaissant le terrain qui alors la recouvrait en quelques endroits jus-

qu'à la hauteur de seize pieds six pouces, on trouva deux chapiteaux d'un beau travail et deux petites colonnes cannelées, en marbre blanc, mais rompues en plusieurs endroits : on les restaura et on les plaça à chacun des angles qui regardent l'occident. Le terrain voisin est destiné à la sépulture des étrangers non catholiques que la mort a frappés à Rome. Il offre nombre de petits monumens qui sont d'autant plus intéressans que ce n'est point l'orgueil qui les fit élever, mais bien l'amitié reconnaissante de leurs compatriotes; aucun mensonge dans les inscriptions, aussi sont-elles courtes. Sur quelques-uns se voient la délicatesse et le savoir de l'artiste qui répondit au zèle religieux auquel ils doivent leur élévation. Le fanatisme populaire ne les a point respectés; les jolis bas-reliefs ont été mutilés, et le nouveau peuple romain, en se jetant sur eux, a fait voir ce que dans un temps plus reculé ses devanciers ont pu faire sur les chefs-d'œuvres de l'antiquité.

CHAPITRE XXIII.

Excursions, — à la Grotte d'Egérie, — au Temple delle Camene, — — de la Fortune féminine, — et au Mausolée d'Hélène.

Celui qui quitterait Rome sans faire quelques excursions dans son voisinage n'aurait qu'une notion imparfaite des ouvrages de luxe et de génie qu'ont élevés ses anciens et ses modernes habitans; non-seulement de pareilles promenades ne peuvent sous ce rapport qu'être fort agréables, mais elles le sont encore sous celui

des charmantes perspectives qu'offrent les différens sites sur les coteaux et le dos des montagnes qui environnent la ville à plus ou moins de distance. Occupons-nous d'abord de celles qu'on peut faire à pied, et qui doivent être regardées comme parties de plaisir; nous mettrons en tête la fontaine Egérie, située à trois millès environ de la ville, entre la voie Latine et l'Appienne, près du ruisseau qui était connu anciennement sous le nom d'Almo.

C'était une de ces belles journées dont le signe du Verseau n'est point avare sous le beau ciel de Rome; nous sortions des profondeurs souterraines de Saint-Sébastien; nous errions à l'aventure, deux jeunes artistes et moi, à travers les prairies de la Caffarella, où croissaient à foison la marguerite, le safran automnal, l'anémone, la fumeterre, le géranium à feuille de ciguë, le souci sauvage, et une infinité d'autres plantes alors en floraison. Ayant traversé nombre de champs cultivés, sauté les profonds ruisseaux qui séparent chaque propriété, porté une main offensive sur les haies qui s'opposaient à notre passage, avoir monté et descendu tour-à-tour nombre de collines, nous perdions toute espérance en cherchant l'objet de nos désirs. La nymphe semblait fuir; et lassés du peu de succès de notre poursuite, nous étions sur le point de reprendre la grande route quand nous arrivâmes vers un pâtre qui nous mena dans sa retraite par le plus court chemin. L'entrée, comme l'intérieur de son temple, offre tout le pittoresque qui peut exciter l'attention d'un peintre dont l'imagination s'est montée au ton de l'agreste nature. Qu'on s'imagine, sous une colline, une excavation profonde, sur l'entrée de laquelle croissent les ronces, le lierre et la vigne sauvage, qui retombe en

branches vagabondes pour en orner le contour; une crevasse sur la droite, à travers laquelle le pouvoir de végétation fait avancer le feuillage de l'églantier qui paraît en dedans; sur la gauche un enfoncement cintré rempli de broussailles et de lierre, dont les fortes racines, en passant par les joints, retiennent le mur qui voudrait tomber faute d'aplomb; un petit lac provenant de l'écoulement de la fontaine, dont les eaux ont pour bordure la prêle, l'hippurite, la calle, et autres plantes palustrales de la plus belle verdure; l'air religieux qui règne dans ce profond réduit, et l'on aura une parfaite idée de la paisible grotte.

Les murs antiques, imbibés de l'humidité qui les pénètre, sont tapissés çà et là par une mousse légère qui relève le choquant de leur aspérité. La voûte se surbaisse de chaque côté pour aboutir à leur commencement, où se trouvent trois niches pratiquées de chaque côté, à peu de distance l'une de l'autre, et qui cessent au soubassement; elles étaient jadis occupées par les statues des Muses (1). Tout l'ensemble de ce petit réduit est en briques recouvertes de petites pierres carrées, avec stucage en revêtissement. Dans la niche du fond, sur une avance sous laquelle la pariétaire et le capillaire

(1) Il paraît que ce réduit date de bien long-temps; car, en parlant de l'avarice des intendans des finances, Juvénal continue, en disant :

Hic ubi nocturnâ Numa constituebat amicâ,
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur,
Judæis quorum cophinus fenumque supellex.

Sur la gauche, attenant le corps principal, est un enfoncement carré, de même construction, auquel correspondait un autre entièrement caché par un éboulement du terrain d'en haut.

entremêlent leur vert feuillage, repose une statue mutilée qui paraît être celle d'une jeune femme, dans l'attitude d'un fleuve appuyé sur son urne; sur la gauche est une large cuve dont les bords sont revêtus de pierres basaltiques; l'eau qui vient d'une source la remplit du plus brillant cristal, en faisant un léger bruit dont l'uniformité invite à la méditation. C'est dans ce réduit religieux,

Que, fuyant le tumulte, et dans soi recueillie,
Va s'asseoir la Mélancolie,
Pour y rêver en liberté.

DELILLE.

On ne parvient à se désaltérer dans cette onde qu'après avoir marché sur une avance en pierre, qui longe l'étendue de la grotte, et mène à de grosses roches qu'on presse successivement avant de parvenir à elle. J'allai y étancher ma soif, et, m'avançant vers la statue, je lus les nombreux noms qui sont imprimés sur elle; et, en dépit du génie de ce lieu, qui commande le respect, j'osai y mêler le mien. Les eaux qui communiquent leur pénétrante fraîcheur à cette grotte, après avoir déployé leur nappe cristalline sur un sable rouge, viennent se mêler à celles qui font croître l'alisma et le nymphæa.

Al bel seggio riposto, ombroso e fosco
Ne mai pastori appressan ne bifolchi.

PETRARQ.

Les environs sont fournis d'une herbe fine, tenue dans une humidité favorable à la végétation; elle y est assez épaisse pour rafraîchir le sommeil du voluptueux qui voudrait la prendre pour lit de repos. La marguerite, l'anémone et la violette ont fait un accord entre

elles pour orner ce lieu dans la saison qui, sous notre zénith, est celle des frimas. Aussi, en ce moment où je m'y promène :

Hùc illùc trepidans alis librata jocosis
Papilio sequitur pressiùs ipsa marem;
Et quibus illa sedet dulces potura liquores
Floribus, hic sequitur ponè bibosus eam.
PANCHAR., etc. *Soteria.*

Cette grotte, d'une antiquité la plus reculée, fut consacrée par le pieux Numa à la nymphe Égérie. Sa source fournissait alors aux vestales l'eau nécessaire à leurs sacrifices.

Egeria est quæ præbet aquas, Dea grata Camenis,
Illa Numæ conjux consiliumque fuit.
OVID., Fast. III.

C'était là que ce bon roi, qui savait que le peuple, pour être bien gouverné, a besoin qu'on lui laisse quelques préjugés, venait secrétement conférer avec la nymphe que quelques poëtes lui donnèrent pour épouse, feignant d'avoir avec elle quelques communications particulières. La croyance où était le peuple sur ce point contribua beaucoup à donner de la force aux lois que cet instituteur choisissait pour adoucir les mœurs et modérer la fierté des premiers Romains (1).

(1) On ne saurait trop revenir sur ce digne législateur, qui fit le bonheur de Rome par ses sages institutions. Aimant la paix, et voulant arrêter l'impétuosité de son peuple avide de sang et de butin, il éleva un temple à Janus à deux visages, symbole de la prudence qui regarde de tous côtés avant d'agir, et considère non-seulement le présent, mais encore l'avenir. Hélas! pour le bonheur de l'humanité, pourquoi n'est-il plus de temple à Janus chez les puissances aujour-

Le voisinage de cette fontaine n'était point dénué comme il l'est aujourd'hui; il était entouré d'un bois épais qui lui donnait un aspect encore plus religieux. Depuis Numa, ces environs furent décorés de monumens bien opposés à ceux qui caractérisent la richesse de la simple nature. Juvénal du moins le fait entendre quand, parlant des impôts que les Romains mettaient sur les choses les plus saintes, il continue :

Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat silva Camœnis.
In vallem Egeriæ descendimus et speluncas
Dissimiles veris. Quantò præstantius esset
Numen aquæ, viridi si margine clauderet undas,
Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum!

En revenant sur le grand chemin, et passant par la Caffarella, sur une colline qui domine la grotte de la nymphe, on arrive à un petit temple carré, que l'on a regardé long-temps comme ayant été élevé à Bacchus; mais il est plus probable qu'il fut consacré aux Muses, vu que, selon quelques auteurs latins, il y avait dans le voisinage un petit bois faisant partie de la forêt Egérienne, et que Numa dédia aux neuf Sœurs. La forme de ce temple est carrée. En avant était un portique soutenu par quatre colonnes de marbre blanc, cannelées et d'ordre corinthien. Ce sont encore les mêmes

---

d'hui belligérantes de l'Europe? Un autel fut élevé à la Bonne Foi conservatrice des traités, tant publics que particuliers. C'est à lui qu'est dû le culte du dieu Terme, qui punissait ceux qui empiétaient sur le champ de leur voisin. Regardant l'agriculture comme le moyen d'aisance le plus légitime et le plus louable, il l'encourageait de tout son pouvoir : c'était un moyen d'activer cette soldatesque oisive qui, sous Romulus, trouvait plus commode pour elle de vivre de rapines.

que l'on voit aujourd'hui engagées dans le mur moderne de la façade; elles sont en mauvais état en différens endroits. Au-dessus de la corniche est un attique avec une fenêtre, couronné par un fronton. Ce temple est soûtenu sûr les côtés par des arcs-boutans; le fond est en matonage recouvert de stuc; l'intérieur est orné d'une belle frise en stucage. On y remarque dans le contour, des trophées, des bas-reliefs, et à la voûte sont des rosettes. On y voit encore beaucoup de peintures du temps de la décadence. L'autel de Bacchus, qu'on y conserve, a fait croire à plusieurs que cet édifice était le temple de ce dieu. Urbain Ier y ayant été enseveli, Urbain VIII conserva ce petit temple, sous l'invocation de ce saint. Il y a une chambre souterraine où l'on parvient par un escalier, près de la tribune à gauche. Ce temple, dans son premier âge, était surmonté à son faîtage par six figures en pied; trois autres étaient sur leurs piédestaux à l'entrée: on dit que c'étaient les statues des Muses, à qui ce temple était consacré. Il surmontait la forêt d'Egérie, au haut de laquelle il était élevé; position qui devait lui donner un bien vénérable aspect.

En poussant plus loin, et ayant dépassé le chemin qui mène à Marino, on arrive au temple de la Fortune féminine. Ce temple, aujourd'hui en pleine campagne, avoisiné de quelques granges, est de forme carrée, reposant sur un massif de pierre; il n'a pour ornement que ses pilastres soutenant un entablement qui règne dans tout son contour. Son faîtage, qui offre deux plans obliques, est couvert de broussailles qui lui donnent un aspect pittoresque; il est assez bien conservé. A s'en rapporter à ce qu'ont dit sur lui les antiquaires, il paraîtrait qu'il aurait été élevé pour per-

pétuer la bonne action de Véturie, mère de Coriolan, qui vint trouver son fils en ce lieu, et qui, par les vives raisons qu'elle lui allégua, retint ce fils irrité, qui voulait, en avançant vers Rome, se venger de sa patrie. Il est d'un si bon style, que beaucoup croient qu'il n'est qu'une réédification faite sous Faustine, femme d'Aurélien, époque où les beaux-arts florissaient encore. Un peu plus loin, sur la voie Labicane, sont les restes d'une église élevée à saint Pierre et à saint Marcellin par le grand Constantin, sur le lieu même où ces saints avaient souffert le martyre. Tout près est la Tor Pignattara, autrefois désignée sous le nom de Mausolée de sainte Hélène, à raison de ce que cette impératrice y eut sa sépulture. C'est une masse de forme ronde, formée de très-grosses pierres, qui ne représente aujourd'hui rien de son premier luxe. On y trouva, il y a longues années, une très-grande urne de porphyre, ornée de sculptures, et qui est actuellement au musée du Vatican. Une petite chapelle, bâtie sous Urbain VIII, remplace l'église première, qui fut abandonnée lors des incursions fréquentes des Barbares sur Rome. Les chanoines de Saint-Jean de Latran, propriétaires du champ, y viennent officier à la fête de ces saints. Dans le voisinage de ce lieu, le long de la voie Labicane, vers Rome comme vers Frescati, se trouvent des restes d'édifices qui annoncent qu'il fut bien peuplé jadis. A en croire les antiquaires, c'était un faubourg de l'ancienne cité, qu'on appelait *Pagus Lamonius*. On y distingue encore deux temples de forme ronde, dont un qu'on dit être de l'Espérance, et l'autre du Repos.

CHAPITRE XXIV.

Excursion au Mont Marius, — à la Villa Madame, — à la Fontaine Acétosa, — à la Vigne du pape Jules.

Il est peu de peintres qui, arrivant à Rome pour y voir les chefs-d'œuvres de leur art, ne viennent aussi pour prendre des idées de la belle nature, sur le sommet de cette colline située au nord nord-ouest de Rome. Les naturalistes la gravissent d'autant plus volontiers, que, quittant un sol volcanisé, ils trouvent sur celui-ci quelques coquilles pétrifiées, quelques poudings et autres lits de pierres, qui, n'ayant rien souffert du pouvoir volcanique, deviennent pour eux autant d'objets de diversion; on pourrait même dire de surprise, quand on fait attention que ce sol, de nature primitive, est entouré de tous côtés par un secondaire dû à une explosion souterraine. Aurait-il été exhaussé par une de ces éruptions dont l'effet aurait avorté? La nature, sur ce point, ne veut pas qu'on l'explique (1). Ce mont a reçu sa dénomination, non de l'ancien consul Marius, mais d'un Mario Millini qui, du temps de Sixte IV, y avait une jolie villa, que ses héritiers ont long-temps possédée. C'est une agréable excursion que celle sur le mont Marius; mais il faut, pour la faire, choisir la fraîcheur d'une belle matinée. On sort par

(1) La colline, à s'en tenir aux stratifications qu'on observe sur le grand chemin, est en grande partie composée de testacites, de pectinites et autres coquilles marines entremêlées à un sable ferrugineux.

la porte Angélique, et, suivant toujours sur la gauche, on arrive à la villa Millini, gravissant un sol sablonneux, pavé de distance en distance de grosses pierres basaltiques, irrégulières, qu'on dit être le reste de la voie Aurélienne. On trouve au plus haut, sur la droite, environ soixante-quinze toises au-dessus du niveau de la mer, la porte d'un clos; on y entre, et suivant sur le côté une longue avenue d'yeuses, on arrive au Casin, situé sur le plus haut du mont. On jouit, de la terrasse qui domine toute la campagne subjacente, du plus beau coup d'œil que puissent fournir les hauteurs des environs. On a devant soi de très-belles prairies, diversifiées par des bouquets de peupliers, et plus loin toute l'étendue de Rome, dont on distingue les sept monts par la hauteur des édifices qui les surmontent; le tout est couronné, à l'horizon, par les montagnes de la Sabine, sur le dos desquelles on voit Tivoli. Frescati, Grotta Ferrata et Marino se manifestent sur un cordon plus proche, et au plus loin est une zone en forme de rideau blanc étendu sur la cime de ces montagnes; c'est une couche de neige qui, par le reflet de la lumière du soleil, est en quelque sorte éblouissante. Sur la gauche sont des monticules qui se marient avec le mont Soracte, qu'on distingue dans le lointain. Plus près de soi on a les eaux jaunes du Tibre, qui, après avoir fait plusieurs contours à des distances fort différentes, vient sous les pieds gagner le Ponte Molle, dont on distingue parfaitement les arches.

Au sortir de cette villa, on entre, sur la droite, dans une vigne; on descend dans des fonds boisés qui ont pour lisière une terre cultivée, et l'on arrive à la villa Madama. Le Casin fut bâti par le cardinal Jules de Médicis, qui prit le nom de Clément VII, quand il fut

élevé au pontificat. Cette riante maison et ses appartenances furent données en dot à Marguerite d'Autriche, fille de Charles Quint et femme d'Alexandre de Médicis, neveu du pape. Cette princesse, s'étant remariée à Octave Farnèse, l'apporta à cette illustre famille; l'extinction de celle-ci en laisse actuellement la jouissance à la couronne de Naples. Cette charmante habitation, d'où l'on découvre le cours tortueux du Tibre, depuis Ponte Molle jusqu'à Rome, est aujourd'hui dans le plus grand abandon, vu l'insouciance où est sur elle la cour de Naples. Le péristile, dont les murs brillent encore du plus beau stucage, et les voûtes des plus jolies arabesques, peintes d'après les dessins de Raphaël par Jules le Romain, sert de retraite, la nuit, aux bêtes de somme, qui y font toutes leurs ordures. L'on admire encore un salon et deux salles peintes en arabesques par ce célèbre artiste; mais bientôt il n'en restera aucun vestige que le dessin gravé au trait par Volpato. Les conduites d'eau sont toutes délabrées; il en est cependant encore quelques-unes qui fournissent à un grand bassin, orné de grottes en rocailles, qui est en bas de la terrasse, et auquel on descend par deux mauvais escaliers couverts, qui conduisent au parterre. Tout demande la présence d'un maître qui fasse restaurer, et nous dirons même terminer les plans de cette jolie villa, qui n'ont jamais eu, et vraisemblablement n'auront jamais leur pleine exécution; ainsi les masses d'attente seront encore long-temps à recevoir le faîtage. On assure que ce fut dans des bosquets près du Casin que se représenta, pour la première fois, l'Amynte du Tasse. Nous descendîmes de ce lieu pour gagner le Ponte Molle; puis, remontant le Tibre, ayant à droite cette belle plaine où campa Alaric,

nous eûmes occasion de faire quelques observations sur les bords du lit, coupés à pic en beaucoup d'endroits. Au plus bas, près la surface de l'eau, paraissaient des matières calcaires, stratifiées, stalactiformes, en beaucoup d'endroits, comme dans la campagne de Tivoli. Au-dessus d'elles étaient des lits irréguliers de tuf et autres matières volcaniques, contenant beaucoup de petits cristaux de leucite, dont beaucoup sont à demi décomposés, mais toujours assez reconnaissables par leur blancheur. En tirant des inductions d'après cet état de choses, on pourrait croire que tout ce premier plan est le résultat d'un long séjour des eaux qui y ont formé ces couches calcaires, que long-temps après un fleuve de matière volcanique aura recouvertes; et qui sait si, dans les temps à venir, d'autres alluvions ne viendront pas cacher celle-ci? Enfin, ayant fait quelque chemin, nous nous trouvâmes à une belle fabrique que l'on désigne sous le nom d'Acqua Acetosa.

C'est une source d'une eau acidule qui paraît devoir cette qualité à un gaz acide carbonique qui lui est fortement uni. Cette source est attenant le Tibre, dans un enfoncement qui la cache à la vue. On ne la distingue que par le haut de sa batisse en forme d'un quart de rotonde; elle sourde du plus bas où elle se trouve. On y descend par dix-neuf marches. Au sol sont trois bandes de travertin qui mènent à trois jets d'eau que reçoivent autant de coquilles. Celle du milieu m'a paru à la dégustation être plus acidule que les deux autres; je n'ai vu aucun dépôt ferrugineux dans les endroits où l'eau séjourne; cependant l'eau n'en contient pas moins un peu de fer, d'après les analyses qui en ont été faites. L'entablement du bâtiment, ainsi que les murs latéraux

de soutien, sont tous en travertin. Sur le dedans du mur circulaire s'élèvent quatre pilastres soutenant une corniche sur qui se trouve un couronnement où est l'inscription suivante :

Alexander VIII, Pont. Max.,
Ut acidulæ salubritatem
Nitidius hauriendi copia et loci
Amœnitas commendaret,
Repurgato fonte,
Addit ampliore ædificatione,
Umbrâ arborum inductâ,
Publicæ utilitati consuluit, M. D. CXXI.

Sur chaque côté sont des bancs pour l'utilité de ceux qui, dans la belle saison, se font un plaisir de venir prendre cette eau à sa source. Elle se débite à Rome, au commencement du printemps, pour les personnes qui veulent purifier leurs humeurs et laver les acrimonies salines qui les détériorent.

Renibus et stomacho spleni jecorique medetur,
Mille malis prodest ista salubris aqua.

C'est la seule eau qui se crie dans les rues pour ceux qui ne veulent point faire trois milles pour l'aller chercher. Il s'y fait cependant le dimanche, aux mois d'août et septembre, des excursions de plaisir qui ont la santé pour but. Les Romains et les Romaines y accourent de grand matin, et entonnent l'eau autant qu'ils peuvent, se promènent et répondent souvent en plein champ aux besoins de nature que le remède sollicite.

On revient, par une route ennuyeuse et solitaire, au milieu des haies qui partagent de petites propriétés. On passe l'Arco oscuro, où est un petit oratoire dont un ermite prend soin, et, laissant sur la gauche le palais

de la Chambre apostolique et la villa Poniatowski, on arrive à la villa du pape Jules.

Le palais, qui en fait le principal ornement aujourd'hui, est situé vers le milieu du chemin qui prend de Ponte Molle pour arriver à la porte du Peuple. Michel-Ange en donna le plan en 1550. Vignole, à son retour de France, fut chargé des embellissemens qu'on y ajouta. La fontaine, au fond de la première cour, est d'Ammanati. Les peintures de l'intérieur, ainsi que les arabesques qui ornent la galerie circulaire, sont dues à T. Zuccari. Tous ces artistes ne travaillèrent pas toujours d'après leurs propres idées; il leur fallut souvent se conformer aux goûts bizarres d'Alliotti, évêque de Forli, qui avait la confiance du pape. Autour est un terrain qui eut son temps de luxe, mais il fut bien court. On y voyait des grottes, des terrasses dont on trouve encore quelques restes parmi les plants de vignes qui occupent actuellement les jardins. Toutes les statues disponibles, tous les vases, ornent aujourd'hui le Vatican; mais ce qui était inamovible est resté. Aussi y voit-on encore un très-bel hémicycle ou galerie demi-circulaire, ornée de colonnes ioniques, ayant deux issues qui donnent sur le jardin; la fontaine de la cour basse, en forme de grotte souterraine, à la manière des nymphes, est encore d'un assez agréable effet à raison des rocailles, mosaïques, cariatides, bas-reliefs et balustres dont elle est ornée. Tous ces restes de splendeur excitent la pitié sur l'indifférence où est le sacré collége à rétablir cette maison de plaisance, avant qu'elle ne tombe en plus grande dégradation. Aujourd'hui elle sert de rendez-vous aux personnes qui doivent former cortége au pape, aux cardinaux et aux ambassadeurs qui font leur entrée à Rome.

CHAPITRE XXV.

Monumens funéraires. — Tombeaux de Scipion, — des Affranchis d'Auguste, — de Cæcilia Métella, — de Métellus, — l'Ustrine.

L'HOMME qui, pour jouir des faveurs de la fortune pendant sa vie et parvenir à un rang élevé, a souvent exercé son âme par toutes les tortures que lui a suggérées son ambition, en a encore de bien plus grandes à éprouver lorsqu'au déclin de la vie les infirmités de la vieillesse lui rappellent que, formé du même limon que le pauvre, il doit payer à la nature une dette qui lui est commune avec lui :

> Unus Pellæo juveni non sufficit orbis ;
> Æstuat infelix angusto limine mundi,
> Ut Gyaræ clausus scopulis parvaque Scripho,
> Cùm tamen à figulis minutam intraverit urbem,
> Sarcophago contentus erit : mors sola fatetur
> Quantula sint hominum corpuscula.
>
> JUVEN.

Les grands de l'ancienne Rome n'étaient pas plus indifférens sur cette époque que ceux de la nouvelle; ils élevaient, et souvent de leur vivant, ces dernières demeures où toutes leurs grandeurs devaient disparaître au terme souvent trop reculé de leur vie. En vain Sénèque leur répétait : *Non est quod tumulis metiamini et his monumentis quæ viam disparia prætexunt ; æquat omnes finis, imparcs nascimur, pares morimur ;* ils n'en élevaient pas moins ces monumens qu'on rencontre à la

campagne, sur les routes qui aboutissent à la ville; monumens qui attestent qu'après les Egyptiens les Romains étaient le peuple le plus inquiet sur la manière de fixer sur lui l'attention de la postérité. Mais, en lisant l'histoire, l'on voit que les derniers devoirs ne leur furent pas toujours rendus de la même manière; ainsi, en se reportant aux premiers rois de Rome, Plutarque dit que Numa eut la terre pour tombeau; qu'on fit deux coffres de pierre, dans l'un desquels on déposa son corps, et dans l'autre, un double des livres sacrés qu'il avait composés. Mais dans les siècles suivans, vers la fin du consulat, et notamment sous les premiers empereurs, la coutume n'était plus la même. Virgile, à cet égard, en décrivant les obsèques de Misène, nous instruit mieux que tout autre sur les usages de son temps. On brûlait les cadavres sur un bûcher, *rogus* (1), et, toutes les cérémonies religieuses faites, on recueillait les cendres et les os dans une urne qui était donnée au chef de la famille, pour être placée dans un monument ou portée chez lui. Le prêtre qui assistait à cette lugubre cérémonie jetait alors trois fois de l'eau lustrale sur les assistans, pour les purifier; puis une pleureuse, *præfica*, élevait la voix pour dire *ilicet*, ce qui signifie *ire licet*: il vous est permis de vous en retourner.

(1) Ce fut le dictateur Sylla qui établit cet usage, pour que le sénat et le peuple romain ne pussent se venger sur son cadavre des cruautés qu'il avait exercées sur eux, ainsi qu'il avait fait sur celui de Marius. Cet usage n'eut lieu que pour les grands, notamment les empereurs, dont on brûlait le corps dans un sac d'amiante, pour mieux en recueillir les cendres, qu'on renfermait dans des urnes cinéraires. Quant aux cadavres des gens du peuple et des esclaves, ils étaient jetés dans des fosses en forme de puits, *puteoli*, que l'on comblait lorsqu'elles étaient pleines.

Alors les parens et les amis, se retournant vers l'urne, criaient trois fois *vale*, et continuaient en disant: *Nos te ordine quo natura permiserit, sequemur.* Soit défaut de combustibles ou toute autre cause inconnue, on revint, dans le moyen âge, à la coutume d'inhumer les morts dans des endroits destinés à cette cérémonie, ou bien on les renfermait dans des sarcophages qui devaient être portés dans des mausolées; coutume aussi reçue avant Auguste.

Mais quand on trouvait sur les grands chemins ou ailleurs le cadavre de quelque inconnu, ou qu'on rencontrait sur le rivage quelques malheureux que les flots avaient rejetés, la religion portait à leur jeter trois fois de la terre sur le corps, en attendant qu'on pût leur rendre les derniers devoirs en les inhumant. Horace, parlant d'Archytas, dit:

> Quanquam festinas non est mora longa, licebit
> Injecto ter pulvere curras.

On trouve dans Ménandre ou Moschion, comme d'autres le disent, le passage suivant:

> Ε'άσατ' ἤδη γῆ καλυφθῆναι νεκρούς,
> Οἷον δ' ἕκαστον εἰς τὸ σῶμ' ἀφίκετο,
> Ε'νταῦθ' ἀπελθεῖν, πνεῦμα μὲν πρὸς αἰθέρα
> Τὸ σῶμα δ' εἰς γῆν.

« Laissez à la terre le soin de cacher les morts, et que tout ce qui en est venu pour en former le corps y retourne. Ainsi la partie subtile gagnera le ciel, et la grossière reviendra à sa première origine ». La crainte d'être dépecé par les oiseaux et les chiens a eu grande part à la sépulture. Virgile, en offrant le tableau

d'Euryale mourant, exprime un des grands regrets de sa mère en lui faisant dire :

> Heu ! miserande puer, canibus data præda latinis
> Alitibusve jaces.
>
> AEn., Lib. 9, v. 486.

Il n'était pas permis chez les Grecs comme chez les Romains d'enterrer personne dans l'enceinte d'une ville, à moins que ce ne fussent des législateurs auxquels on croyait devoir cet honneur, parce qu'ayant contribué pendant leur vie à maintenir la paix, leur présence, après leur mort, devait encore la leur conserver (1). Mais ceux qui se laissaient conduire par les attraits d'une vaine gloire pouvaient, eux ou leur famille, faire élever leurs monumens sur la voie publique, pour que chaque passant pût, par leurs inscriptions, prendre connaissance de leur titre à la reconnaissance publique, et leur faire le souhait ordinaire : *Sit tibi terra levis*. La voie Latine, Numentane, Labicane, où est encore celui de Néron, surtout l'Appienne, se distinguaient par des constructions de ce genre. On plaçait les monumens funéraires des princes sur des tertres et quelquefois sur des montagnes qui en prenaient le nom. Ces monumens étaient des pyramides ou de hautes colonnes, des tours rondes ou carrées, recouvertes d'une

(1) Auguste obtint cette faveur, et même quelques-uns de sa famille, comme l'attestent plusieurs cippes en travertin, où étaient gravés leurs noms, avec l'épitaphe : *Hic crematus est* : cippes qu'on trouva il y a quelques années, en jetant les fondations d'une maison dans le voisinage de Saint-Charles au Corso, et qu'on a depuis transportés au Vatican. Cette découverte a fait croire que vers ce lieu était l'ustrine des Césars, et que de là on portait leurs cendres dans le mausolée voisin.

plate-forme, d'une voûte ou de dalles inclinées sur un fronton; le passage suivant de Virgile, parlant des derniers devoirs rendus à Misène, confirme cette allégation:

> At pius AEneas ingenti mole sepulcrum
> Imponit, suaque arma viro, remumque tubamque
> Monte sub aerio qui nunc Misenus ab illo
> Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.

Mais avant de déposer les cadavres en terre, on les recouvrait d'une couche de miel ou de cire; d'autres préféraient la résine de cèdre, qu'ils croyaient devoir mieux résister à la pourriture. Ainsi, par une longue suite d'années, les voies Appienne et Flaminienne se garnirent de chaque côté, comme aujourd'hui notre mont Louis, de tombeaux, de cippes et autres monumens plus majestueux les uns que les autres; et les familles, jalouses de perpétuer la gloire de leurs ancêtres, veillaient à réparer les détériorations qu'amenait le temps. Elles y tenaient un affranchi qui en avait non-seulement la garde, mais encore qui y entretenait le luminaire (1). Ces dernières demeures étaient sous la protection des lois qui les faisaient respecter; elles étaient autant de temples

(1) Dans une excursion que je fis de Madras à Saint-Thomé, par une de ces belles matinées qu'il est ordinaire d'avoir dans la belle saison, je vis ainsi, tant à droite qu'à gauche, dans un bois de cocotiers, une longue suite de monumens maures, dont un eu la garde d'un Mollah, qui entretenait l'huile d'une lampe suspendue à l'une des extrémités du sarcophage. Un entre autres fixa mes regards par sa somptuosité, par les fleurs qu'on y soignait à l'entour, et par le recueillement où était le gardien, qui alors était en prière, tenant d'une main un chapelet, et de l'autre son Coran, sans que mon arrivée lui procurât aucune distraction.

où l'on pratiquait une sorte de culte religieux; et Virgile, parlant de Sichée, auquel Didon rendait encore des honneurs, continue en disant :

Fuit in tectis de marmore templum,
Conjugis antiqui miro quod honore colebat.
ÆNEID., L. 4.

Ces tombeaux, destinés tantôt à une seule personne, tantôt à deux époux et à leurs enfans, ou bien à toute une famille et à ses descendans, offraient au dedans un espace plus ou moins grand, dans lequel étaient un ou deux sarcophages. Ce sarcophage se trouvait quelquefois dans le piédestal d'une colonne, dans le soubassement d'un obélisque ou au centre d'une pyramide, comme on le peut encore voir dans celle de Cœstius. Tous ces édifices étaient dédiés aux manes, et c'était pour les faire respecter du peuple qu'on mettait en tête de l'épitaphe les initiales D. M. S., *Diis manibus sacrum*. Les événemens qui bouleversèrent la ville de Rome amenèrent la destruction de tous ces brillans monumens; les soldats étrangers, croyant y trouver de l'or, les fouillèrent; le catholicisme en prit les marbres et les pierres [illegible] taillées, pour bâtir les églises qui devaient [illegible]; les princes, plus avisés, s'appropriè[illegible] les statues, les vases, les bas-reliefs, enfin tout [illegible] pouvait orner leurs fastueux palais; et tous ces ra[illegible] aux paysans d'alentour que les bri[illegible] ques-uns tirèrent parti pour bâtir leurs [illegible], enclorre leurs propriétés, non sans [illegible] pour les séparer du ciment qui faisait [illegible]. Néanmoins une pareille suite de tom[illegible] luxe variait selon les facultés des fa[illegible] autrefois être une promenade bien tou-

chante pour l'homme sensible : elle nourrissait son âme d'idées mélancoliques, en lui faisant voir où aboutissaient tôt ou tard l'ambition et les grandeurs, dont s'étaient enivrés les puissans de la terre, quand ils recevaient l'encens de l'adulation. Elle lui rappelait toute la fragilité de son existence, quand il passait près de la tombe où gisait la jeunesse enlevée avant son temps; mais aussi l'homme courageux ou à grands moyens sentait son âme s'exalter sur ces lieux, en lisant les inscriptions nullement mensongères, où la vertu guerrière avait son juste tribut d'éloges; et il n'en était que plus ardent à soutenir l'honneur et les intérêts de sa patrie. Je me rappelle avoir vu au Cosmorama la voie Appienne ainsi garnie de monumens que la reconnaissance y avait autrefois fait élever; sans doute que l'on avait enrichi la perspective : ce ne fut pas néanmoins avec indifférence que j'en considérai toute la magnificence. Aujourd'hui cette voie n'offre rien d'une telle splendeur, si ce n'est quelques ruines qui à leur masse indiquent encore une dépense qui étonne.

Une vigne, la première à gauche en sortant de la porte Saint-Sébastien, offre une première sépulture de ce genre, où furent mis les restes d'Horatia, sœur d'Horace le Victorieux. Sur son plus haut s'élève la chétive maison d'un vigneron. Un peu plus loin, lorsqu'on a dépassé l'Almone, la Marane d'aujourd'hui, où tous les ans les prêtres de Cybèle venaient laver la statue de cette déesse et leurs vases sacrés, on arrive à un tombeau qu'on a cru, jusqu'en 1780, être celui des Scipions; il est sans aucun ornement : sa base et la chambre sépulcrale qu'elle renferme sont carrées; le second ordre, qui a une forme ronde, est garni dans tout son contour de niches qui varient en grandeur.

Cicéron et Tite-Live en font mention. On a trouvé dans le plan inférieur divers objets qu'on a placés dans le musée du Vatican, savoir un sarcophage en pépérin, orné de triglyphes et de rosettes d'une très-grande élégance ; ce sarcophage, à en croire l'inscription, appartenait à Lucius Scipio Barbatus ; on y a également découvert une tête couronnée de laurier, que quelques-uns regardent comme celle d'Ennius le poète, et d'autres celle de Scipion, fils de Gnéus ; un buste en marbre blanc d'un inconnu ; nombre d'inscriptions. Ce lieu, bien que dans un grand délabrement, mérite qu'on ne passe point auprès sans y faire une pause, ne fût-ce que pour réfléchir sur une famille qui a si bien mérité de la république romaine, dans toutes les charges et les emplois dont elle fut honorée.

Tout proche est la petite église *Quò vadis*, élevée sur le lieu où saint Pierre, fuyant la persécution de Néron, rencontra le Sauveur qui lui fit cette question. En laissant sur la droite l'ancienne voie Ardéatine, et suivant toujours la voie Appienne, pavée de distance en distance de grosses pierres anciennes, on voit, tant à droite qu'à gauche, nombre de restes informes d'anciens tombeaux ; entre autres, dans une vigne à l'extrémité du premier mille hors la ville, s'offrent trois grandes chambres sépulcrales [illegible]tti et autres ont cru avoir été faites [illegible]e la famille d'Auguste. Leurs murs [illegible]petites niches où se trouvaient des [illegible]cinéraires, et nombre d'inscriptions. [illegible] en 1726, on découvrit aussi dans [illegible]e grande chambre sépulcrale qui fut [illegible]elle des affranchis et des esclaves de [illegible]lle contenait pareillement des niches, [illegible]s urnes cinéraires, et beaucoup d'ins-

criptions; tous ces objets ont été portés au musée Capitolin. Tout près du cirque de Caracalla est encore un reste de sépulcre que l'on donne à la famille Servilia, et que Cicéron désigne avoir existé entre ceux des Scipions et de Métella; on y voit aussi des emplacemens pour une urne sépulcrale, et des vases cinéraires.

En continuant la course et gagnant la hauteur du chemin l'on arrive à Capo di Bove : c'est un monument funéraire, un des mieux conservés de l'ancienne Rome, quoique dans un état de bien grande souffrance. Il fut élevé à Cæcilia Metella, fille de Q. Creticus, et femme de ce Crassus à qui l'or donnait un pouvoir qui balançait la renommée de Pompée et la fortune de César. Toute sa masse, qui est circulaire, ayant un diamètre d'environ cent quatre pieds, pose sur un soubassement carré de pierres basaltiques. Les pierres du corps circulaire sont de gros bloc de travertin : le tout était revêtu de marbre, et se couronne encore par une corniche dont la frise est ornée de têtes de bœufs, liées entre elles par des guirlandes, d'où l'édifice a pris le nom qu'il porte aujourd'hui parmi le peuple : au-dessus était une colonnade d'où sortait une coupole qui terminait tout l'édifice, et sur laquelle était une figure. Ce couronnement, à partir de la corniche, a été remplacé par une construction moderne, où l'on voit des créneaux et canardières propres à une défense; le tout fait en matonage. Dans le bas âge on fit une citadelle de ce tombeau, et on le renforça à l'aide d'un château que l'on construisit près de lui; on lui forma une enceinte, et bientôt après on lui adjoignit une église, dont on voit encore les ruines. Ce fut alors une place que se disputèrent et qu'occupèrent tour-à-tour les Ursins et les Colonnes, qui étaient toujours en guerre ouverte entre

eux. Au-dessous de la frise du côté du grand chemin est l'inscription suivante :

Cæciliæ Q. Cretici F. Metellæ Crassi.

et au-dessous en est une autre, comme il suit :

Les Off. du Corps Imp. des Ing. Géog. Franç. ont rétabli ce terme occid. de la base mesurée en 1751 par les P.P. Marc et Boscowich, pour la détermin. d'un degré du mér. de Rome 1809, an 5 du règne de Nap. Emp. et Roi, Protect. de la Conf. du Rhin. Le duc de Feltre étant ministre de la guerre, et le comte Miollis, gouverneur des Etats romains.

La porte qui mène à l'intérieur est en grosses pierres basaltiques; cet intérieur est tout en brique, rempli de petits trous propres au scellement des marbres qui le décoraient au dedans. On y voit une chambre ronde qui forme voûte par en haut. C'est dans son intérieur que, du temps de Paul III, on trouva un sarcophage de marbre que ce pape fit placer dans la cour du palais Farnèse, où on le voyait encore il y a quelques années. Ce beau monument offre une vue pittoresque, qui lui a mérité l'honneur du porte-feuille; mais combien en est-il qui, le dessinant, aient pensé quelle dût être la douleur d'un père qui, par ce monceau de pierres, voulut éterniser sa tristesse. Eterniser, hélas! les diverses [illegible] trouvées ce tombeau ne font que trop [illegible] tous ces indices de re- [illegible] l'attention des races fu- [illegible] et passant par une vigne, [illegible] nombre de restes voûtés [illegible] variée. A peu de distance [illegible] Sainte-Marie Nuova, est le [illegible] monument a été dépouillé,

non-seulement de ses beaux ornemens, mais encore de tous les marbres qui l'entouraient. On l'a tellement excavé près de terre, qu'il semble merveilleux de le voir subsister presque suspendu en l'air, n'étant pour ainsi dire soutenu que sur un pivot. A côté est un mur réticulaire, reste sans doute d'une enceinte dont il était entouré. Non loin de là, en quittant la voie Appienne, vers la droite, est un lieu jadis destiné à brûler les corps, *ustrina* : c'est un grand espace carré long, entouré d'un reste de mur à hauteur d'appui, fait en grosses pierres carrées de pépérin; on découvre encore quelques vestiges des restes qui, du côté opposé, le complétaient. Au dehors était un portique pour les parens qui venaient assister à cette lugubre cérémonie. Tout près se trouvait un logement pour le directeur de cet établissement; à un des angles de l'ustrine en était un autre pour le gardien. Les substructions de tous ces objets sont si bien conservés, qu'on pourrait en tirer le plan. Il est encore beaucoup de ruines qui se trouvent plus loin, et qui paraissent être autant de restes sépulcraux. Les ornemens paraissent encore en dehors sur plusieurs; les assises, en énormes pierres, en soutiennent les masses qui étonnent chacun; l'intérieur a ses niches, son ouvrage réticulaire, dont on foule les débris sous les pieds; l'on observe que toutes ces ruines occupent un alignement qui suppose un plan général. Ces ruines servirent long-temps de refuge à des voleurs dans le seizième siècle; raison qui détermina Sixte V à le faire démolir en partie.

Non-seulement on voyait de ces monumens sépulcraux sur les voies Latine et Appienne, mais on en rencontrait encore à quatre et cinq lieues à la ronde sur les voies Prénestine, Tiburtine, Labicane, Nomentane et Fla[illegible]

minienne, où les familles distinguées par leurs noms ou leurs charges se faisaient honneur du plus grand luxe en ce genre. Aujourd'hui ce ne sont plus que des restes informes, éprouvant toutes les dégradations que le temps amène pour les réduire au néant. Grands, tout glorieux de vos titres et de vos honneurs, vous qui croyez intéresser les races futures par vos fastueux tombeaux, faites ma promenade funéraire, si jamais vous allez à Rome!

CHAPITRE XXVI.

Tivoli. — Pont Mammolo. — Lac Tartareux. — Sépulcre de Plautia. — Temple de Vesta. — Cascade. — Temple de la Tosse. — Maison de Mécène. — Les Grottes de Neptune, — des Syrènes. — Les Villas d'Este, — Adrienne.

Anathème à tout voyageur qui, ayant lu Horace, quitterait Rome sans voir Tivoli. Ce lieu n'est plus, il est vrai, le Tibur d'autrefois; on n'y voit plus dans leur majesté ces édifices qui annonçaient la grandeur d'Auguste et le luxe de tous ceux sur qui il jetait un regard de bienveillance. Tout ce qui est dû à l'industrie de l'homme est sujet à changement, mais ce dont [illegible] la nature reste toujours. [illegible] changé l'aspect de Tivoli, [illegible] ménité du lieu qui est toujours [illegible] y voit plus ces somptueux [illegible] misère des chaumières, on [illegible] encore les collines ombragées d'oliviers, de [illegible], sous le feuillage desquels des

chèvres et des vaches broutent une herbe qui ne cesse jamais d'être verdoyante. La végétation y est toujours activée par les vapeurs qui s'élèvent des ondes blanchissantes, perdues dans les gouffres où tombent les cascades. Les montagnes pelées, qui entourent en grande partie cette Tempé et dont le contraste relève les agrémens de la vallée, lui conservent encore ce charme auquel ne furent point indifférens les riches habitans de la Rome antique. Les iris, dans un beau jour, se peignent encore dans les vapeurs qui s'élèvent des ondes mugissantes, et les rayons de la lune, reflétés des profondours du gouffre, donnent encore une mélancolique clarté au temple de Vesta, qui le domine. Si l'on ne voit que des restes effrayans qui font gémir sur l'instabilité des choses d'ici-bas, au moins le philosophe auquel la conscience ne reproche rien, peut-il encore donner un élan aux douces émotions qu'il éprouve en jouissant de l'aspect que lui offre la face vivante de ces beaux lieux. Peindre par des phrases qui n'ont aucune saillie, aucun contour, aucune couleur, une scène successive d'objets dont les beautés romantiques ont plus d'une fois avantageusement exercé le crayon et le pinceau des plus célèbres artistes, c'est encourir la chance du blâme qu'amène avec soi la non-réussite. Cependant, comment rester muet à la vue de ce tableau qui réveille tant de sentimens même chez les plus insensibles! Mes expressions, il est vrai, n'auront point le charme de la couleur, mais ma plume, les traçant selon la variété des sites qui vont s'offrir à ma vue, pourra peut-être l'emporter sur la peinture qui en formerait un tableau sous un seul aspect.

Ce beau séjour, aujourd'hui peuplé de sept à huit mille âmes, est situé sur une agréable hauteur, à dix

huit milles de Rome, aux confins du Latium, aujourd'hui l'Agro romano (1). La ville, qui a fait donner son nom à tout ce territoire, était connue autrefois sous celui de Tibur, de Tiburto Argien, qui en jeta les fondemens quatre cent soixante-deux ans avant l'existence de Rome. Déterminé sans doute à cette grande entreprise par la pureté de l'air qu'on respire dans cette région élevée et les agrémens de son voisinage, Auguste long-temps après l'eut en prédilection; et, lorsqu'il s'y retirait, il choisissait les portiques du temple d'Hercule pour y rendre la justice. Les grands, qui craignaient les effets malfaisans de celui de Rome dans le temps de la sécheresse et de la chaleur, suivirent l'exemple de l'empereur, et y vinrent bientôt étaler leur luxe dans les maisons de campagne et les jardins qui les entouraient : insensiblement la population s'y accrut, et avec elle les maisons qui lui servirent d'asile. Quoi donc d'étonnant qu'Horace lui donne la préférence sur tout autre séjour de plaisance ?

Laudabunt alii claram Rhodon aux Mitylenen,
Aut Ephesum, bimarisve Corinthi

(1) Cet Agro romano était autrefois bien renommé, non-seulement par l'aspect religieux que lui donnaient ses forêts, ses autels et ses tombeaux, mais encore par le nombre de villas que venaient occuper les [illegible] intrigues de la ville, ils voulaient [illegible] eux-mêmes, et soigner leur santé en [illegible] sources étaient assez nombreuses [illegible], qui avait à sa disposition les [illegible] grands frais des Thermes pour [illegible] ulus, les triumvirs, et Lépide y [illegible] que Zénobie, la fameuse reine de [illegible] que, soumise aux Romains par le [illegible] on y vivre en particulière, et que [illegible]

Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Insignes, aut Thessala Tempe.
Sunt quibus unum opus est intactæ Palladis arces
Carmine perpetuo celebrare, et
Undiquè decerptam fronti præponere olivam.
Plurimus in Junonis honorem
Aptum dicit equis Argos, ditesque Mycenas :
Me nec tam patiens Lacædemon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus et uda
Mobilibus pomaria rivis.

Ce poëte jouissait de toute la pureté du bonheur dans la seule pensée de pouvoir y terminer ses jours près d'un tendre ami qui lui rendît les derniers devoirs. Il indique la haute antiquité et tous les charmes de ce délicieux séjour dans le passage suivant :

Tibur Argæo positum colono
Sit meæ sedes utinam senectæ !

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet ubi non Hymetto
Mella decedunt, viridique certat
Baccа Venafro ;
Ver ubi longum tepidasque præbet
Jupiter brumas, et amicus Aulon
Fertili Baccho minimùm Falernis
Invidet uvis.

Mais ce charmant séjour devait, plusieurs siècles après, éprouver bien des malheurs lors du sac de Rome, quand les Goths, sous la conduite de Totila, vinrent brûler la ville et massacrer ses habitans. Frédéric Barberousse la rétablit et l'entoura de murailles ; et depuis les papes ont contribué à son agrandissement en en faisant une

ville épiscopale, qui, malgré ce titre, n'est rien moins que brillante.

On se met en route par la porte Saint-Laurent, et l'on tient la voie Consulaire, *via Tiburtina*. A quatre milles environ paraît une grande plaine, célèbre autrefois pour avoir été le lieu choisi par Annibal pour y faire camper son armée quand il arrivait sur Rome avec les intentions les plus hostiles. Bientôt s'offre le pont Mammolo, jeté sur le Tévéron, qui, sortant de la montueuse Sabine, vient baigner les murs de Tivoli, et les quitte pour former aussitôt une des plus belles chutes qui se voient dans cette contrée de l'Italie. Ce pont, qui, selon l'histoire, fut construit d'après les ordres de Mamméa, mère d'Alexandre Sévère, n'a rien qui mérite une attention particulière : plusieurs cependant l'ont dessiné à raison du caractère antique que semblent lui donner des fabriques dont on voit des débris à chacune de ses extrémités. La route se continue par un plat pays sur un sol fort ingrat, offrant quelques parties cultivées, jusqu'à huit milles environ, qu'on traverse un autre pont appelé de la Solfatarra, sous lequel passe une eau blanche et acidule dont le cours est très-rapide; le lit, qui en est très-profond, fut excavé d'après les ordres du cardinal d'Est, qui, par cette saignée, voulait des-[illegible] marais de cette plaine dont il redoutait pour [illegible] influences. La source est à environ [illegible] elle forme un lac de [illegible]. Ce lac, qu'on appe-[illegible] aujourd'hui Tartareux, [illegible]r, car du temps de Kir-[illegible]nférence, diminution qui [illegible]ation de nouvelle matière [illegible] eaux contiennent en disso-

lution un sulfure calcaire qui a beaucoup de disposition à se déposer sur les corps voisins (1). L'eau, en transsudant aux environs de son lit qui est tout calcaire, solidifie ainsi les herbes et toutes les substances avec lesquelles elles sont continuellement en contact, et ainsi elles transmettent une portion terreuse qui se mêle aux élémens de nutrition qu'absorbent les racines. C'est à un pareil dépôt où se trouvent quelques substances ferrugineuses qu'on rapporte la formation du travertin ou pierre tiburtine dont sont faits tous les édifices de Rome, et dont, à quelques milles plus loin, se trouvent les immenses carrières d'où sortirent les monumens tant anciens que modernes de cette grande ville. Les bancs qu'ils forment commencent à paraître au pied de la montagne de Tivoli, là où l'Anio entre dans la plaine et se prolonge à quatre ou cinq milles et plus vers Rome. Ils sont sous une forme stratifiée d'un blanc jaunâtre, ayant un grain dont la cassure est toujours inégale; leur dureté surpasse de beaucoup celle des masses calcaires et porenses qu'on trouve dans le lit de l'Anio à la chute de la cascade. Beaucoup de morceaux ont dans leur intérieur des portions comme spathiques, des cavités qui depuis leur formation ont été remplies par une matière calcaire plus blanche et d'un grain plus fin et plus dur : il en est beaucoup qui sont

(1) Cette facilité qu'ont les corps à se revêtir d'un pareil dépôt a donné idée d'en profiter pour obtenir des bas-reliefs qu'on a ainsi à peu de frais, et qu'on multiplie à volonté sans une grande main-d'œuvre ; il ne s'agit que de mettre dans le fond de l'eau du lac un moule figuré en creux, de la manière qu'on le désire, et quelque temps après on le retire couvert d'une incrustation ayant une épaisseur convenable pour lui donner une bonne solidité. On vend à Rome plusieurs de ces incrustations, et à un assez bas prix.

restées vides; les unes comme les autres paraissent être dues au développement d'un gaz dont l'eau est chargée, et qui, entrant en expansion lors de l'état de mollesse de la pierre, a empêché la retraite de ses parties. On n'y trouve aucun indice de corps marins, mais bien des portions de substances végétales qui se sont pétrifiées par la suite des temps. C'est à ce même phénomène qu'il faut attribuer les pétrifications qui ont lieu dans un autre petit lac voisin qu'on regarde comme le cratère d'un volcan éteint et duquel s'élèvent encore beaucoup de vapeurs sulfureuses : plusieurs de ces pétrifications, Confetti di Tivoli, ayant pour base des herbes palustrales, se détachent souvent du sol quand les racines ne fournissent plus ; et dociles aux vents qui les agitent, elles flottent çà et là, jusqu'à ce qu'embarrassées par d'autres dans leur marche, elles se fixent au rivage pour diminuer l'étendue du lac qui les nourrit : elles sont quelquefois assez solides pour que des enfans à qui on donne quelques baioques, les montent et les conduisent à leur gré comme une nacelle. Les anciens, qui attribuaient de grandes propriétés à ces eaux, consacrèrent ce lieu à Faune, comme aussi la forêt dont il était entouré; et le roi Latinus, soit par conviction de leur efficacité, ou parce qu'il ne voulait point frouder les opinions vulgaires, y vint consulter [illegible] cortége avant de se dé[illegible] mariage sa fille Lavinie à Énée, [illegible] le passage suivant :

[illegible] oracula Fauni,
[illegible] sub altâ
[illegible]

AEneid., Lib. XI.

[illegible] *Bovea imperscrutabil profundi-*

tatis, un abîme sans fond. Mais la sonde a fait découvrir que la plus grande profondeur de l'eau vers le centre était de cent soixante-douze pieds. Ce lac perce par quelques endroits, car j'ai vu sur le sol tout calcaire et aride du voisinage de fortes échappées d'eau de même nature qui se perdaient de nouveau dans un gouffre dont je n'ai pu trouver la fin avec une très-longue canne. Toutes ces eaux ont leur écoulement dans le Tévérone voisin, qui est sur la droite de la route. La végétation est fort triste dans tout le voisinage de ce lac; quelques églantiers, des ronces qui se traînent languissamment sur le sol, un gramen capillacé, voilà à quoi se bornent tous les soins de Flore, qui paraît avoir oublié ce triste lieu, qui sans doute était plus gai autrefois par ses villas, où les anciens Romains venaient séjourner dans la belle saison, à s'en rapporter aux restes d'antiquité que les fouilles y ont fait découvrir. Il était notamment une de ces villas dont Pline fait mention, savoir, celle de Régulus, jurisconsulte, dont les longs portiques et l'ambulatoire s'écroulèrent sans que personne en fût blessé. Non loin de ce lac est un lieu fréquenté par les rhumatisans, les goutteux, et généralement ceux qui ont quelques maladies de peau. Il en est parlé dans Galien, Method. med., Lib. 8, *De Simp. med.*, Fac. 1. Non loin sont encore quelques restes de constructions qu'on dit avoir fait partie des Thermes d'Agrippa.

Enfin nous arrivâmes au pont Lucano, jeté sur le Tévérone, ainsi appelé d'une victoire que les Romains remportèrent sur les Lucains. Près de ce pont est le sépulcre de la famille de Plautia, lequel est tout en travertin à son soubassement; il est d'une forme ronde et assez approchant de celui de Cæcilia Métella. La façade qui donne sur la route est ornée de quatre colonnes, très-

tantes de six qui s'y trouvaient; elles sont brisées en différens endroits, et reposent sur autant de piédestaux qui s'appuient sur un soubassement carré. Entre elles est l'inscription suivante, gravée sur une table de marbre :

M. Plautius M. F. Au.
Silvanus,
Cos. VII, vir. Epulon.
Huic. triumphalia. senatus
Ornamenta, decrevit.
Ob. res. benè. gestas.
In. Illyriâ.
Lartia. Gn. F. uxor.
A. Plautius. M. F.
Virgulanius.
Vixit. anu. IX.

Sans doute qu'il y en avait d'autres, du moins voit-on encore quelques indices d'arrachement sur les autres faces. Le massif de ce tombeau est en pozzolane; les marbres et les statues qui l'ornaient ont disparu. Les Goths, qui occupèrent quelque temps ce territoire, ont ajouté à ce qui restait de la fabrique pour en former un fort.

Parvenus au pied de la montagne sur laquelle est Tivoli, nous la gravîmes par nombre de détours pratiqués dans un bois d'oliviers, dont la grosseur et la noulosité des troncs annoncent l'ancienneté. Nous arrivâmes, à la chute du jour, à la porte Sainte-Croix, et, traversant la ville jusqu'à son autre extrémité, nous allâmes au temple de Vesta, pour occuper un logement que tient à la disposition des curieux un aubergiste auquel il est loué. La première chose que nous fîmes à notre lever fut de visiter le temple, joli bijou d'architecture grecque, dont la position, suivant Scapellini, est

à cent sept toises au-dessus du niveau de la mer. Il s'offre sur un plan circulaire, conformément à ce que dit Plutarque, que Numa donna cette forme à celui qu'il fit élever à cette déesse, pour mieux indiquer qu'elle était l'emblème de l'univers. Il est du nombre de ceux qu'on nomme monoptères, c'est-à-dire ayant une nef, entourée d'un seul rang de colonnes et des rosettes à la voûte. Les murs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, sont couverts de petits cailloux irréguliers, formant un ouvrage comme réticulaire, désigné sous le nom d'*Atticum incertum* par Vitruve. L'espace vide est d'environ vingt-huit pieds de diamètre; autour règnaient dix-huit colonnes, dont il ne reste plus que six : elles sont en travertin, cannelées, d'un ordre corinthien. Ces colonnes sont sans socle; elles sont aussi longues que l'intérieur du temple est large. Les chapiteaux sont joliment travaillés en feuilles d'acanthe et d'olivier, ce qui porte à croire que ce temple est du temps de la bonne sculpture. Selon Palladio, la distance intercolonnaire est du double du diamètre de chaque colonne. La frise de la corniche, que ces colonnes soutiennent, est festonnée avec des têtes de bœufs. Le couronnement ne subsiste plus; les inégalités et les creux de la surface de ces colonnes ont encore, pour la plupart, le stuc qui les remplissait. Tout ce temple est entouré d'un soubassement en grosses pierres carrées de travertin, formant trois rangées, hautes d'environ trois ou quatre pieds; ce qui lui donne beaucoup de grâce. On y entre par une grande porte carrée, au côté droit de laquelle est une croisée. L'une et l'autre ont pour cadre un chambranle en marbre, et sont plus étroites du haut que du bas. L'étendue de la nef répond à celle du portique circulaire. L'intérieur est dans une triste

dégradation; on y voit quelques fresques modernes, qui indiquent qu'on aurait voulu le faire servir au culte catholique : peut-être, à cet égard, aurait-on eu intention de le joindre au temple voisin de la Sibylle. Vis-à-vis la porte est une grande niche, sur l'usage de laquelle on est fort incertain. Etait-ce un *sacrarium* où se conservaient les choses destinées au culte relatif au temple? ou cet enfoncement aurait-il été destiné à contenir la statue de la déesse, dans des temps postérieurs où on lui en dédia? c'est sur quoi les savans de Rome disputent. Peut-être le sujet de leur débat se rapporte-t-il à des temps modernes, où la chrétienté, voulant utiliser ce temple, l'aura disposé de la manière la plus convenable pour remplir ses vues, opinion qui me paraît la plus probable (1). Ce temple est suspendu sur l'escarpement d'un rocher qui domine des précipices affreux, sur lesquels viennent se briser les deux cascades que forme le Tévérone, en quittant son paisible lit. Il regarde un vaste coteau, cultivé et diversifié çà et là par des maisons de plaisance et par des montagnes arides. Autour et près de ce temple sont dans une sorte de cour, à découvert, deux treilles où le voyageur goûte les agrémens de la fraîcheur et de la vue, au commencement comme à la chute du jour.

---

(1) M. l'abbé Barthélemy pense que ce temple, sur lequel on lit cette inscription :

L. Gellio L. F.

était le tombeau de la famille Gellia, fondé sur ce que les mausolé des anciens étaient souvent de forme ronde, comme le prouvent ceux de Plautia, de Métellus et autres, sur le contour desquels régnait souvent un rang de colonnes plus ou moins prononcées; opinion réfutée par les antiquaires de Rome.

Nous profitâmes, mon compagnon, médecin des armées napolitaines, et moi, de la sérénité du matin, pour faire notre excursion, dont nous espérions tant de jouissances par la diversité des points de vue qu'elle devait encore nous offrir. Après avoir parcouru la ville, qui n'est rien moins que riche en beaux monumens, avoir visité la cathédrale, qui n'a pour recommandation que son site, qu'on dit être sur le même lieu d'où s'élevait jadis un temple consacré à Hercule, nous arrivâmes au pont Lupo, ou de Saint-Roch, point d'où l'on voit tout le littoral de la ville, et la manière dont les eaux du fleuve s'avancent majestueusement pour produire la cascade en nappes, qui avec fracas tombe d'environ soixante pieds de haut. Le torrent est reçu sur un large plateau que forme un rocher inférieur; mais, avant cette chute, une partie en est détournée pour alimenter les fabriques manuelles de la ville. Cette dernière disposition est nouvelle; elle date du temps de Sixte V, qui a fait couper le lit de la rivière, pour donner de l'eau aux divers travaux qui font vivre le petit peuple. En regardant sur la droite, on voit le Tévérone qui s'avance silencieusement, recevant l'ombrage de plusieurs ormes voisins, et dominé par une partie de la ville, dont les maisons, rangées en amphithéâtre, lui forment rideau. Les bêtes de somme, nullement émues du fracas qui se fait entendre à quelques toises plus bas, y hument la vapeur à une onde qui va exercer toute sa fureur dans sa chute. Ses eaux passent en grande partie sous le pont, mais bientôt elles se précipitent et bouillonnent avec violence. Une partie tombe de rocher en rocher, formant mille et mille paraboles; mais la plus grande, après avoir contribué à faire la plus forte cascade, retombe, par une projection de

près de cent vingt pieds, dans un gouffre d'où l'eau reprend son cours, dans le plus grand silence, à travers la vallée qu'elle avive.

Satisfaits des jouissances que nous donnait un point de vue aussi romantique, nous descendîmes, en sortant par la porte Saint-Angelo, dans le vallon inférieur, ayant à notre droite le pied des Apennins de la Sabine, que nous longions, et à gauche les précipices où roule le Tévérone, après sa chute. A mesure que nous avancions, nous vîmes sur ce même côté, au loin, l'enfoncement dit la Grotte de Neptune, celle des Sirènes en avant, et tout le pittoresque qu'animaient les cascatelles arrivant du bassin de la principale. Au voisinage sur la gauche, à un lieu rempli d'escarpemens, nous parurent des restes de fabrique d'une certaine longueur, que l'on regarde communément dans le pays pour avoir fait partie de la villa de Manlius Vopiscus. Enfin, parvenus au plus bas de la vallée, nous suivîmes le chemin tout en montées et descentes, pendant lequel se développait successivement l'église Saint-Angelo, élevée sur le terrain où Catulle avait autrefois fixé son lieu de jouissances rurales. Heureux temps où les favoris des Muses, sous l'égide des princes, se riaient des vains efforts que les calophantes faisaient pour nuire à leur renommée! Il y a quelques années que, en fouillant le sol, on découvrit un beau pavé de différentes sortes de marbres, et une colonne où étaient sculptées quelques figures offrant les Grâces et les Muses. Nous nous élevâmes sur une petite côte boisée, qui l'était encore bien plus autrefois; époque où les auteurs anciens qui en parlent, la regardaient comme un bois où le chêne abondait.

Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus.
HOR., Od. 7, L. 1.

En la quittant, nous arrivâmes à l'église Saint-Antoine, sur des restes qu'on regarde comme ayant appartenus à la villa d'Horace. Les Tivoliens se fondent dans cette croyance, sur le passage suivant de Suétone, qui dit en parlant de notre poëte : *Vixit plurimùm in secessu ruris Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circà Tiburni lucullum.* Tout ce qui rappelle la mémoire d'un aussi digne personnage intéresse le monde lettré; aussi les dissertations ont-elles été nombreuses sur ce point important de l'histoire : et Horace avait-il fixé sa retraite sur le lieu qu'on montre aujourd'hui aux étrangers curieux? ou, selon la croyance de l'abbé Chaupy, aurait-elle été sur les bords de la Licenza, dans la vallée d'Ustica, à dix milles et plus au-dessus de Tivoli, en remontant le Tévérone? Aucun n'a fait valoir ces moyens pour établir son opinion; mais la description d'Horace se rapporte trop bien au local que nous avions sous les yeux pour que l'on reste plus longtemps en doute sur une pareille matière (1).

A chaque pas qu'on fait dans ce pittoresque contour, ce sont des points de vue qui continuellement se présentent avec une nouvelle richesse. En avançant, nous arrivâmes sur une colline où les figuiers, les mûriers et les platanes attendaient un nouveau feuillage, et

(1) Voyez, pour de plus grands détails, l'ouvrage de Chaupy, la Dissertation de l'abbé de Sanctis, et ce qu'en ont dit Cabral et Fausto del Re, dans l'ouvrage intitulé : *Nuove Ricerche del Territorio di Tivoli.*

bientôt nous arrivâmes à des restes qu'on dit avoir fait partie du séjour de Quintilius Varus. A en juger par leur grande étendue, il paraîtrait que le palais rural de ce favori de la fortune (1) n'était point inférieur en luxe à celui de Mécène, qui est en face, au-delà du Tévérone. En effet, on y trouve encore des indices de citernes, de fontaines, de viviers, bien moins évidens, il est vrai, que du temps où Kircher et Zappi écrivaient, époque où ils parlent de pavés formés de petites pierres bien taillées, mises en forme de mosaïques, et dont on a enlevé plusieurs morceaux qui ont passé à Rome. Différentes fouilles faites en ce lieu ont mis au jour des colonnes, des chapiteaux, des thermes et autres têtes de divinités et de philosophes, travaillées avec tant d'élégance qu'elles indiquaient une main-d'œuvre qui ne pouvait que dater du siècle d'Auguste. On y a encore trouvé des médailles d'argent de quelques familles consulaires, et nombre d'autres choses curieuses qui restèrent long-temps inconnues, jusqu'à ce que le cardinal Montino, sous Pie V, faisant son séjour à Tivoli, fit exploiter cette mine qui devait tant fournir au saint Siége. Près de ces restes sont les aqueducs qui allaient y porter l'eau dans les temps de leur plus grande

(1) Varus fut l'ami d'Horace et de Virgile, sous le rapport des lettres qu'il cultivait; il obtint, par leur moyen, la préture de la Syrie, où il entra pauvre et en sortit riche. Sa conscience éprouva d'abord quelques remords; mais sa cupidité sut les adoucir. De retour à Rome, son or lui procura le consulat. Il était au faîte des honneurs et de la fortune, il ne lui restait plus qu'à décliner. Il fut envoyé en Germanie à la tête d'une armée qui fut mise en déroute par le fils de Simigerus. La crainte de tomber vivant entre les mains de son vainqueur le porta à se donner la mort. Tout ce que Rome humiliée put avoir de ce général, fut sa tête, qu'on plaça dans le sépulcre de ses ancêtres.

somptuosité. Il paraît, dit un Index de la campagne de Tivoli, que deux sortes d'eau arrivaient à cette villa, l'une du Tévérone par un aqueduc dont on voit les vestiges sous le chemin qui mène à elle, et dont la villa d'Horace devait tirer sa provision; l'autre lui était fournie par la fontaine Saint-Ange à Piavola, et dont on voit encore le conduit sous le chemin. Ces eaux allaient se rendre dans une piscine que bientôt il nous arriva de rencontrer. C'est un immense réservoir d'eau dont la voûte crépie est supportée par une vingtaine de piliers; là, les eaux se conservaient pour les bains et autres usages domestiques. Nous vîmes les restes de nombre de terrasses et de bâtisses qui solidifiaient les terrains obliques de ces coteaux, et faisaient jouir le maître, non-seulement de la vue de la cascade, mais encore de la campagne de Rome et de la mer qui est au loin. Aujourd'hui tous ces édifices sont surmontés par un lit assez épais de terre où croissent des oliviers nains, des arbustes et des broussailles. Une modeste église dans le voisinage remplace les somptueux bâtimens anciens :

Tàm valuit longinqua solum mutare vetustas!

Néanmoins la colline est restée, et servira long-temps d'observatoire aux amateurs des belles scènes de la nature. En effet, quoi de plus pittoresque que la position de la ville que l'on a au-devant de soi; partagée, comme elle l'est, par un pont élancé sur deux arches, l'une ancienne et l'autre moderne, chacune appuyée sur un riche coteau de verdure? Quoi de plus majestueux que la large projection du fleuve qui vient se perdre avec fracas dans les gouffres qui lui sont inférieurs? Quoi de plus varié que le mouvement de toutes ces cascatelles qui

de roche en roche viennent finir leur murmure quand elles ont atteint le lieu le plus bas? Comme il surprend, ce Tévérone, qu'on croyait perdu pour toujours dans son affreux gouffre, qui, après être resté long-temps caché dans la profondeur de son lit, reparaît avec sa tranquillité première, formant diverses sinuosités dans la charmante vallée qu'on a à ses pieds. Tout ce brillant tableau se couronne vers le haut par le joli temple de la déesse, et sur la droite, à mi-côte, par l'amphithéâtre que forment les jardins de la villa d'Est, dont le palais est au plus haut. Ici les vallons, les collines et les rochers même ont une robe verdoyante d'un reflet dont le pinceau peut seul exprimer toute la richesse. Le dos chenu des montagnes, sur la gauche, en fait ressortir le brillant par le contraste de ses jaunâtres couleurs. La belle Cynthie eut aussi sa villa dans cette campagne, du moins on le présume d'après le passage suivant :

> Nox media; et dominæ mihi venit epistola nostræ:
> Tibure me missâ jussit adesse morâ;
> Candida quâ geminas ostendunt culmina turres,
> Et cadit in patulos Nympha Anienа lacus.
>
> † Lib. 3, Eleg. 14.

Ce ne fut point Properce, son aimable chantre, qui l'en gratifia, car les poëtes d'alors n'étaient pas, plus que ceux d'aujourd'hui, dans le cas de faire de pareilles largesses. Mais quel était le lieu fixe où elle s'élevait? il n'est pas plus connu que celui où furent placées ses mortelles dépouilles. Cependant, en donnant carrière à toutes les conjectures les plus plausibles sur ce point, toutes difficultés étant éclaircies autant qu'elles peuvent l'être, on peut croire que cette villa s'élevait sur le coteau de Quintigliolo, dans un site qui domine sur le Téve-

rone, vis-à-vis celle de Mécène. En effet là on observe quelques restes qui indiquent une villa de quelqu'importance. On y fit, en 1778, des fouilles qui donnèrent quelques petites statues; on y a aussi découvert un pavé d'une très-belle mosaïque. Tous ces objets ne peuvent être pris, comme quelques-uns le veulent, pour une partie de la villa Quintilius, qui est trop éloignée d'eux, et parce que d'ailleurs les limites de cette dernière sont trop bien fixées par leur mur pour qu'on les leur rapporte. De plus, en regardant la ville de cet endroit, on ne voit rien sur le haut de la colline, que quelques maisonnettes placées sur les substructions qui soutenaient le portique du temple d'Hercule, duquel s'élève le campanille de la cathédrale, édifice qu'on s'accorde avoir pour fondement une ancienne tour de ce temple, qui sans doute correspondait à une semblable près d'elle.

Après avoir longé toute cette colline, rassasiant nos yeux quand l'occasion s'en présentait, à travers le jour le plus spacieux du feuillage des oliviers et des yeuses, nous gagnâmes le fond de la vallée, et nous vînmes à une source que la pureté et la bonté de son cristal ont fait nommer Acqua aurea. Nous passâmes le Tévérone sur le pont de l'Acquoria, et nous gravîmes la voie Consulaire, dont nous vîmes encore çà et là quelques restes, ayant à droite le temple de la Tosse. C'est un très-joli exagone supporté sur un massif de pierres qui est vide intérieurement; on y aborde par une porte d'entrée qui regarde sur le chemin de Tivoli. On pourrait croire, d'après quelques fouilles, que là était un portique. Le contour est orné de fenêtres, et se termine par un entablement avec mutule. Le faîte est à jour et laisse échapper des branchages d'arbustes qui croissent au dedans.

Sans doute que cette partie était autrefois fermée en manière de demi-sphère, comme le Panthéon à Rome. Ce temple, érigé par les Romains à la Toux, comme ils en avaient déjà élevé un à la Fièvre sur le mont Palatin, est au milieu d'une vigne, dans un champ de roseaux; aussi est-il difficile d'en approcher. Il était plus accessible lorsque la piété chrétienne en eut fait une chapelle, sous l'invocation de Notre-Dame de la Toux. On y accourait alors de toutes parts pour obtenir la guérison des petits enfans qui avaient la coqueluche. J'ignore les motifs qui le firent fermer, peut-être sont-ils les mêmes que ceux qui firent cesser les pélerinages à Saint-Prix, près Paris, et à Saint-Cucufa, près Ruel.

Arrivés au plus haut, et ayant dépassé la porte Romaine, nous parvînmes aux restes de la maison de Mécène. A en juger par ce qui se voit encore sur le penchant de la montagne, les arches nombreuses, les voûtes, les assises qui soutiennent le terrain et les substructions qui bordent la voie Consulaire, ce favori d'Auguste avait une demeure qui répondait à la grandeur des bienfaits dont le comblait son maître. On ne pouvait mieux choisir quant à la richesse de la vue pour la position; en effet, en avant elle plongeait sur la fraîche vallée du Tévérone, sur le verdoyant coteau qui s'en élève; à droite, elle s'arrêtait sur les cascades voisines, sur le dos des montagnes de la Sabine; un peu plus loin, et sur la gauche, elle planait sur Rome et sa campagne, et se perdait au loin dans la mer. Aujourd'hui il ne reste plus de toutes les parties du bâtiment que des corridors, des salles voûtées en pozzolane et recouvertes de l'*opus reticulatum*, et qui ne se prononcent point assez pour fournir une idée de l'ensemble, quoi qu'en ait dit Ligorio, architecte du cardinal

d'Est, qui a voulu l'établir dans ses plans. Zappi, qui a fait les mêmes efforts, dit que sa hauteur, à prendre du plus bas des substructions jusqu'à la plus haute élévation, devait surpasser la hauteur de la basilique du Vatican. Ainsi vouloir déchiffrer quelque chose dans ces masures, c'est risquer de s'égarer comme ces numismates qui, sur les médailles rongées, veulent lire ce que l'ancienneté des temps se plaît à leur dérober. Au-delà de ces premières masses sont des espaces, après lesquels vient une sorte de portique où l'on voit des arcades et quelques colonnes. Toute cette bâtisse a sous elle une grande galerie communément appelée écuries de Mécène; mais d'après le lexique de notre Cicéron, c'aurait été une citerne dont l'eau aurait été distribuée dans les maisons adossées sur la colline. Quoi qu'il en soit, le jour que cette sorte de galerie reçoit d'une ouverture ornée de la plus brillante cryptogamie, les reflets qu'éprouvent les rayons du soleil dans ce vaste souterrain donnent lieu à des effets de lumière auxquels n'ont point été indifférens les paysagistes : aussi en ont-ils pris plusieurs points de vue. Sur un des côtés de cette galerie, qui a sa direction du nord au midi, coule rapidement une eau détournée du Tévérone, qui se décharge par une parabole, et tombe sur les rochers inférieurs, où elle forme nombre de chutes. La maison de Mécène a changé de destination; ce ne sont plus les ris, les plaisirs qui l'habitent, c'est le travail au teint hâve et desséché qui les remplace. En effet, sous des marteaux qu'agitent des courans d'eau, gémit le fer qui sort d'une ardente fournaise, pour prendre une forme convenable à nos divers usages.

N'ayant plus rien à considérer dans ce lieu, nous

vînmes sur la villa d'Est, située sur le penchant de la montagne, à gauche du Tévérone, qui coule au plus bas. Cette villa, vue de la terrasse d'en haut, offre le développement le plus varié, en fait de jardins, qu'on puisse voir dans les environs. Cette retraite fut formée sous le pontificat de Paul III, par le cardinal Hippolyte d'Est, fils d'Alphonse, duc de Ferrare. Depuis elle fut beaucoup embellie par le cardinal Louis d'Est; elle passa en 1598 au cardinal Alexandre, de la même maison. A l'extinction de cette branche elle échut au duc de Modène, qui, ne l'habitant pas, en vendit les plus belles statues, dont Benoît XIV enrichit le Vatican. A ne consulter que le goût du temps d'alors, les jardins placés sur le dos d'une pareille colline devaient être des plus somptueux, non-seulement pour la verdure et la variété du feuillage, mais encore par les terrasses qui se succèdent, les arcs de triomphe, les galeries, les grottes, les fontaines pittoresquement décorées d'une chevelure de cryptogames, et dont l'eau était prise à grands frais du Tévérone et de la source Rivellèse; les labyrinthes, les statues, les niches rustiques, une petite Rome où se trouvaient en miniature les plus beaux édifices qui embellissaient la grande, et de plus par les eaux dont les jeux sonores, infiniment variés par le génie d'Olivieri, rafraîchissaient l'air et satisfaisaient les yeux. Chaque divinité de la fable avait là sa statue. De celles d'Esculape, d'Hygie et de Thétis, on passait à celles de Flore, de Pomone, de Pégase, de Bacchus. Diane, Pallas et Vénus étaient au fond de leurs grottes; on en voyait une entourée d'oiseaux qui, par une mécanique hydraulique, fredonnaient chacun d'une manière différente. Tous ces jeux et leurs tuyaux sont aujourd'hui en très-mauvais état.

Le couvert est fréquent dans le haut comme dans le bas; il est dû à de magnifiques platanes, à d'antiques cyprès, au laurier ordinaire et au chêne vert, qui fournissent toujours un agréable ombrage. Il y a tout lieu de croire que ce fut dans ce factice Elysée, notamment sous les galeries de la fontaine Aréthuse, lieu vraiment féerique, que l'Arioste composa son poëme sous les yeux du cardinal qui l'aimait, autant cependant que les grands peuvent aimer ceux qui leur donnent l'encens de la louange. Ce qu'on voit encore aujourd'hui de cette villa, quelque déchue qu'elle soit de son premier faste, indique sa magnificence passée. On y rencontre beaucoup de rocailles, des grottes, des fontaines; mais plusieurs sont actuellement à sec. Le coup d'œil, pris d'en bas et de l'allée du milieu, est des plus curieux, à raison du grand nombre de terrasses, des fontaines, des jets d'eau qui paraissent en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, jusqu'au palais que couronne le tout. La partie de ce bâtiment qui regarde le jardin en est la principale façade. Cette fabrique est élevée sur une longue terrasse bordée de charmilles, d'où l'on jouit d'une très-belle vue, et d'où l'on descend aux terrasses subséquentes par nombre d'escaliers à double rampe, jusqu'à ce qu'on arrive aux pièces d'eau du milieu. Ce bâtiment est composé, vers le jardin, d'un principal corps à trois étages, et flanqué de deux pavillons, se terminant chacun par une terrasse. L'intérieur est orné de différens morceaux de Zuccari, de Muziano et d'autres peintres célèbres d'alors. La cour qui mène à ce palais est très-grande et environnée de portiques, qui se marient bien avec lui. Ce palais, ainsi que les jardins qui en font partie, sont dans le plus grand abandon, et vraisemblable-

ment ils y resteront encore long-temps. J'ignore quel en est le maître, mais le concierge se dédommage sur les curieux de la modicité des gages qu'il en reçoit.

Avant de rentrer au gîte, nous passâmes au temple de la Sibylle, qui est dans le voisinage de celui de Vesta. On en a fait une chapelle dédiée à Saint-George. Sa forme est celle d'un carré long; il est bâti en grosses pierres de travertin, et a pour ornement extérieur quatre colonnes aussi en travertin. Ces colonnes, ainsi que les murs qui reposent sans aucun entablement sur un soubassement, ont beaucoup souffert. Sous le portique de ce temple était autrefois un marbre carré long, scellé dans le mur; sur ce marbre était sculptée la figure de l'Anio, versant de l'eau d'un vase où se voyait la Sibylle en habit romain, et rendant réponse aux étrangers qui l'interrogeaient. Tout cela existerait encore, si les parens du curé, dans l'espérance d'un trésor qu'ils croyaient trouver derrière ce marbre, ne l'eussent rompu. Au lieu du trésor, ils n'y trouvèrent que des cendres, qui étaient celles de la sibylle Tiburtine, dont la renommée s'était étendue fort au loin.

Près de ce temple est un escalier en rampe, formant de nombreux zigzags, et récemment fait d'après les ordres du gouverneur de Rome, pour éviter les malheurs que le mauvais état de l'escalier naturel occasionait quelquefois. De distance en distance, sur les paliers, sont des bancs d'où l'on peut, étant assis, considérer sous tous leurs aspects les divers points de la grande cascade. Il a été pratiqué dans de grosses masses de rochers, formées autrefois dans le lit de la rivière, quand elle passait en ce lieu. Un naturaliste ne passe point avec indifférence par ce chemin, récemment

coupé à pic dans le cœur de la montagne; il s'arrête avec plaisir pour considérer ces énormes cristallisations stratifiées sur un roseau, sur un tronc d'arbre, qui végétaient il y a des milliers d'années, et qui aujourd'hui forment une page dans l'histoire de la nature, où on lit combien doit être éloignée l'époque où notre globe fut lancé dans l'espace, tout formé par son Créateur. Au bas de l'escalier est la grotte de Neptune, qui se manifeste dans toute sa magnificence; mais il faut aller la visiter l'été, à l'époque où la quantité d'eau qui y arrive étant moindre, on peut s'aventurer sans craindre de glisser, et peut-être de tomber au fond du gouffre. C'est un lieu bien pittoresque que cette caverne de Neptune; c'est une de ces belles horreurs de la nature qu'on se plaît à voir plusieurs fois: on prendrait son entrée pour le vestibule d'un palais de quelque divinité marine. La voûte, en se baissant, vient s'appuyer avec hardiesse, à droite et à gauche, sur les flancs de la montagne, et laisse voir dans son immense vide une superbe cascade qui, bouillonnant sur le rocher et se résolvant en poussière humide, se répand par tout ce gouffre, et s'élève en forme de nuage pour flotter sur le plus haut de la montagne. Les contours de ce réduit ont pour ornement la scolopendre, les adiantes et autres espèces de la brillante famille des cryptogames. Le bryum et le mnyum, continuellement humectés, tapissent le sol d'un vert le plus brillant. Aucune divinité mythologique ne peut être si majestueusement logée, hormis celles qui habitent le céleste séjour. En revenant sur nos pas, nous vîmes, du dernier palier, la grotte dite des Sirènes, eu égard aux charmes enchanteurs dont cette fraîche retraite est entourée. Nous ne voulûmes point, par sûreté, nous hasarder à

lui payer hommage, de crainte de malheur, le sol humide étant trop glissant pour pouvoir s'y tenir fermement. Nous regagnâmes le haut de l'escalier, tout mouillés du brouillard épais qui s'élevait des flots bouillonnans de la cascade. Je copiai l'inscription suivante, faite pour perpétuer la philantropie du personnage par les bons soins duquel nous étions descendus si facilement dans ce profond abîme :

Sextius Miolis
Bonarum artium
Commoditati
Viam faciendam
Curavit,
Anno M. D. CCCIX.

A un pape, à un prince, cette courte inscription eût déplu ; mais la modestie du gouverneur l'a trouvée fort bonne.

Nous avions encore beaucoup de choses à voir au midi aussi-bien qu'à l'est de Tivoli : plus de temps nous aurait permis de visiter la villa de Valérius Maximus, celle qu'occupa Syphax, roi de Numidie, qui fut envoyé prisonnier à Rome ; celles de Caius Turpilius, de Caponius, de C. Aufestius, de Flaccus Accilius, de Crispus Sallustius, de Lollius, de Munatius, des Pisons, de Cassius, qui mérite mention pour avoir été le lieu où fut tramée la conjuration contre Jules César ; de Brutus, de C. Popilio. Nous eussions, dans notre excursion, pris connaissance des ruines de plusieurs aqueducs, de nombre de temples, et autres monumens et villas, qui font le désespoir des antiquaires, quand il s'agit d'assurer quels furent leurs maîtres, et à quelles époques ils furent bâtis. Mon confrère le docteur étant indifférent sur toutes ces choses, et mon imagination

commençant à s'attiédir à la multiplicité d'objets dont le délabrement ne laissait de champ qu'à de vagues conjectures, nous décidâmes d'aller nous refaire de nos fatigues chez notre hôte, qui nous donna un assez mauvais souper.

Le lendemain, munis d'un meilleur déjeûner, nous dirigeâmes à pied notre route sur la villa Adrienne, où nous avions beaucoup de choses qui devaient fixer notre attention. C'est aujourd'hui une possession de la maison Borghèse, qui est située à environ deux milles de Tivoli, vers le midi, sur les confins d'une légère colline. L'espace qu'elle offre est renfermé dans une enceinte qui a sept à huit milles, et où se voient de toutes parts les ravages qu'une longue suite de siècles a exercés sur un des plus beaux lieux de plaisir qu'un empereur romain ait eus; mais, pour mieux en juger, reportons-nous au temps d'alors. Adrien, après les orages d'une vie trop long-temps passée sur des champs de bataille, et jouissant à Rome des douceurs d'une paix bien assise, voulut en profiter pour se former une retraite où il pût trouver les choses les plus relatives à ses goûts. On la lui disposa de manière qu'elle lui offrît tout ce qu'il avait vu de plus beau et de plus curieux dans la Grèce, dans l'Egypte, et autres lieux de l'Asie, jusqu'où il avait étendu ses conquêtes : aussi les édifices étaient-ils entassés les uns sur les autres. On est même étonné d'en voir plusieurs destinés aux mêmes usages, comme les théâtres, qui sont au nombre de quatre. Mais, en se comportant ainsi, Adrien avait intention de voir se réaliser les mêmes sujets, d'après les différentes idées des plus fameux architectes qui avaient voyagé en Egypte, à Athènes et ailleurs. Mais rarement les successeurs des potentats trouvent bon,

dans les lieux d'agrément, ce qu'ont fait leurs devanciers : les goûts ne sont plus les mêmes; et la campagne chérie d'Adrien fut, après lui, dépouillée pour en parer d'autres. Caracalla en prit beaucoup de statues et de bas-reliefs pour orner les Thermes à Rome, et d'autres, après lui, suivirent son exemple. Les Goths, sous la conduite de Totila, ayant saccagé Rome et ses environs, continuèrent, dans leur séjour à Tivoli, le dégât sur la masse même des bâtimens de la villa Adrienne. Le reste est du fait des guerres civiles, du pouvoir papal, et des princes qui travaillèrent à en compléter la ruine pour orner leurs églises, leurs palais et leurs villas. La barbarie des temps fut telle, par la suite, que pendant plusieurs siècles on employa les marbres les plus beaux, les statues, les colonnes les mieux travaillées, pour en faire de la chaux, comme si les montagnes voisines se fussent refusées à fournir celle qu'on pouvait avoir, en mettant en pièces ces chefs-d'œuvres; et ces attentats se passaient encore sous le pontificat de Martin V. En considérant les objets qui ont pu survivre aux attaques de toutes les puissances ennemies, les marbres précieux oubliés qui en ont été tirés dans les siècles passés et plus récens, ceux qu'on pourrait encore trouver si l'on faisait de nouvelles fouilles, toutes les statues qui en ont été enlevées pour orner les musées et les galeries de Rome, celles de Florence, et le musée de Paris, on aura un indice de ce qu'était autrefois sa somptuosité. Tout est changé dans ce lieu où jadis régnait la plus grande magnificence, et, comme le dit Gobellino : *Sentes et rubi crevêre ubi purpurati consedêre tribuni, et reginarum cubicula serpentes inhabitant.* On peut croire, d'après les plans levés sur toutes ces ruines, que cette superbe villa ne contenait

rien moins que les choses suivantes, savoir, plusieurs théâtres, un desquels se voit encore, à en juger par ce qui en reste, tels que les degrés, le proscenium, l'orchestre et les loges des acteurs; un hippodrome entouré de portiques, destiné aux exercices de chevaux, un pécile comme celui d'Athènes, c'est-à-dire, un mur orné de peintures, et long d'environ six cents pieds, où les grands, mis à l'abri des injures du temps, sous un double portique couvert et orné de colonnes, prenaient le chaud en hiver, vers le midi, et le frais en été, vers le nord, tout en considérant les exercices d'armes. Au milieu d'une des ailes de ce portique était l'entrée principale de la villa; elle donnait sur la route qui conduisait à Rome. Ce lieu offre de plus un temple de stoïciens, où se voient sept niches qui renfermaient les statues des sept Sages de la Grèce; une naumachie, ornée aussi d'un portique : elle recevait ses eaux de l'Anio et de l'Acqua Martia; l'étendue s'en trouve tracée dans un vallon qui, ayant reçu ses eaux, devenait un lac où les barques s'exerçaient dans l'attaque et la défense, et dans les courses, qui avaient pour terme un temple demi-circulaire dédié à Neptune, et qu'on appelait le Canope, à raison de ce qu'il était fait d'après le modèle de celui de Sérapis, dans la ville d'Alexandrie; du moins on le conjecture, d'après les ornemens emblématiques qu'on y trouve, tels qu'une Isis, un Osiris, un Horus et des Ibis; une bibliothèque où se voient encore quelques loges décorées de peintures à la voûte; le temple de Diane, celui de Vénus, une grotte ronde fournie d'une fontaine, près de laquelle est une chambre dont la voûte offre des stucs bien conservés; le palais impérial, formé de deux étages, où étaient des pièces pour loger l'empereur et les grands, et où se trouvait

une collection d'objets les plus curieux; l'académie pour les philosophes, une palestre pour les lutteurs, un temple d'Apollon, où à l'intérieur se voient neuf niches pour les Muses, ses compagnes, qui furent trouvées dans des fouilles faites sous le règne d'Alexandre VI; le quartier des Gardes prétoriennes, vulgairement appelé les Cent-Chambres, dont ce qui reste représente, sous forme de loges nombreuses, deux à trois étages, n'ayant aucune communication que par la porte qui sert d'entrée et de fenêtre; les Thermes, destinés aux hommes; ceux des femmes; les écoles de philosophie, dont il reste encore quatre salons; enfin les Enfers et l'Elysée, outre nombre de bâtimens de première nécessité, dont il ne reste plus aucune trace. Les principaux lieux avaient pour ornemens des arabesques, des fresques, des statues et bas-reliefs que cet empereur avait admirés dans ses divers voyages, et que le pouvoir de ses armes avait fait passer jusque sur les bords du Tibre. On trouve encore dans quelques décombres des voûtes entières où l'on voit le savoir-faire d'alors, notamment dans les Thermes des femmes, où se trouvent de jolis stucages. Le fond de tous ces ouvrages est une grosse brique appuyée sur des massifs de pozzolane, entremêlée de cailloutage, et liée par un dur ciment. Le tout est recouvert de petites pierres tiburtines, taillées en losange de deux pouces en tous sens, et disposées de manière à former l'*opus reticulatum;* le tout était stuqué. Le temps, qui ne respecte rien, a injurié le reste; l'herbe, les ronces couvrent beaucoup de choses. Le nombre de tous ces objets dégradés fatigue la mémoire sous le volubile récit des Cicérons, qui ne font grâce de rien au voyageur.

Enfin, beaux lieux que j'ai parcourus avec le

souvenir agréable des brillantes scènes que m'avaient offertes la nature sous les zones les plus favorables à la germination, vous n'offrez plus à l'œil avide que les débris de votre ancienne splendeur, la faux du Temps a passé sur vos palais, et bientôt encore les monceaux de ruine disparaîtront eux-mêmes sous les ronces et les broussailles qui déjà les cachent aux regards des curieux. Mais, si l'on ne trouve plus sur ces agréables coteaux les indices de l'orgueil, ils ont encore du moins leur magnificence première sous l'influence d'un soleil bienfaisant qui fait naître et prospérer les lauriers, les orangers, les myrtes et les suaves fleurs du plus agréable aspect. Les beaux-arts ont disparu, mais les charmes de la féconde nature sont restés : aussi, en pensant à ceux-ci, pourrai-je dire avec Horace :

Oui, je préfère à Sparte, à ses travaux,
Aux moissons de Larisse, à sa plaine féconde,
D'Albunéa la grotte et les échos,
Tibur où l'Anio précipite son onde,
Ses bois sacrés, ses vergers, ses ruisseaux.

CHAPITRE XXVII.

Frascati. — Le Tusculum ancien. — La Villa Mondragone, — Aldobrandini, — Conti. — La Rufinella. — La Grotta Ferrata, — Marino, — Castel-Gandolfo. — Le Lac. — Son Émissaire. — Albano.

Revenu à Rome, où je passai quelques jours, je me remis en route pour Frascati, en compagnie de plusieurs artistes. Nous sortîmes par la porte Saint-Jean; et suivant la route d'Albano, nous la quittâmes bien-

tôt pour une qui nous menait à notre destination. Le chemin était bon, la pluie de la veille s'était écoulée sur les fossés de côté. Nous vîmes, à mesure que nous avancions, se développer des restes épars, tant sur la droite que sur la gauche, d'aqueducs détruits, qui autrefois des montagnes voisines amenaient à Rome une grande quantité d'eau, tant pour les bains que pour les naumachies; çà et là s'offraient quelques décombres que des antiquaires eussent dénommées si nous en eussions eu avec nous. Nous jouissions, en avançant, du bel aspect de la ville, qui s'élevait en forme d'amphithéâtre; de celui des collines étagées, qui, par leur vert obscur, faisaient ressortir la blancheur des édifices, et l'azur du ciel, dont la couleur sous les derniers regards du soleil couchant se reflétait sur les montagnes et leur donnait cet œil bleu que les paysagistes italiens ont si bien su exprimer sur leurs tableaux. Enfin nous arrivâmes, à la chute du jour, à une belle fontaine, sur la droite; un pape la fit élever pour l'utilité des passans; l'eau, qui en sort avec abondance, vient sous terre se rassembler, à gauche et tout près du chemin, dans une auge très-vaste, où les bêtes de somme viennent se désaltérer (1). De cette fontaine on va toujours en montant par tours et détours bien fatigans, à raison non-seulement de la longueur du chemin, mais encore à cause des petits cailloux aigus de lave dont il est formé. Enfin nous arrivâmes, par une très-belle porte

(1) On ne saurait trop louer cette prévoyance des papes à fournir ainsi les chemins de fontaines, dont les eaux fraîches sont si nécessaires aux piétons comme aux bêtes de somme. On voit cette bonne œuvre se répéter souvent dans tout l'Etat ecclésiastique, même sur les plus grandes hauteurs et fort loin des villes.

ornée de son inscription, à la petite ville qui a remplacé le Tusculum des anciens Romains.

Quels souvenirs ne réveille point ce nom chez ceux qui ont lu l'histoire romaine! Cette ville, un des chefs-lieux des Latins, était toujours en guerre avec Rome dans les commencemens de l'empire! Tarquin le Superbe crut devoir mettre fin à ce malheur en donnant sa fille à un de leurs généraux, et dès-lors il se retire pour vivre en paix chez son gendre. La guerre recommence à ce sujet; et ne finit que lorsque les Romains eurent entièrement subjugué Tusculum, et l'eurent municipalisé. D'ailleurs c'est dans les campagnes voisines que César, Caton, Sylla, Crassus, Hortensius, Lucullus, les heureux du jour, pour parler le langage du vulgaire, avaient leurs maisons de plaisir. Avec quelle satisfaction Cicéron ne parle-t-il pas des agrémens dont il jouissait dans sa paisible retraite! et ses Tusculanes n'indiquent-elles pas le calme qu'il y trouvait lorsqu'il venait s'y reposer du tracas de la ville?

C'est là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva la République,
Fortifiait son cœur dans l'étude des lois
Ou du Lycée ou du Portique;
Libre des soins publics qui le faisaient rêver,
Sa main du consulat laissait flotter les rênes,
Et courant à Tuscule, il allait cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes.

ROUSSEAU.

L'empire romain s'écroule, Tusculum reprend son caractère guerrier et devient victorieux de ses anciens ennemis qui alors étaient sous le pouvoir de la tiare. Enfin, après les divisions qui troublèrent l'Italie pen-

dant le douzième siècle, Célestin III reçut de Henri VI cette ville; mais les Romains, pour venger d'anciennes injures, la rasèrent, et bientôt ce beau sol, jadis avivé par les jeux et les plaisirs, fut couvert de ruines et de broussailles. Néanmoins un hameau s'élève insensiblement aux environs de ces décombres; il s'orne d'abord d'une maison de campagne qu'y fit bâtir Paul III, épris des beautés du site, des ombrages et des eaux vives qui rafraîchissent ce lieu. Les maisons se placent sur différentes assises de la colline, et, se rapprochant, forment bientôt une ville que les papes, les princes, prennent en amitié. Ils la décorent de superbes édifices, l'enceignent de murs épais, et même la fortifient de quelques bastions assez solides pour offrir quelque résistance. Des villas se disséminent dans les environs, et des bois, des vignobles viennent couronner agréablement ses coteaux. Le sol de Frascati et tout son territoire est de nature volcanique, comme celui du Latium, et de la Campanie: cette nature semble s'étendre jusqu'aux Apennins, et sépare ainsi les montagnes de Norma, Cora, Sermonetta, Piperno, Terracine et Gaëte.

La porte par où nous entrâmes fut restaurée au milieu du dix-septième siècle, lorsqu'Innocent X vint à Frascati, époque où l'église fut renfermée dans la ville. Elle donne accès sur une place très-spacieuse, qui a pour ornement une fontaine fournissant beaucoup d'eau, mais dont le dessin est bien chétif. Sur elle s'élève la cathédrale, dédiée au prince des Apôtres, aujourd'hui siége d'un des six cardinaux-évêques les plus anciens du sacré collége. Cette église n'offre rien d'intéressant qu'un bas-relief au maître-autel; le sujet est saint Pierre recevant les clefs des mains de Jésus-Christ. La sculpture est d'un travail médiocre: on y voit encore

le modeste tombeau du prétendant d'Angleterre. Frascati est bien percée; mais les rues sont assez sales, quoiqu'il y ait beaucoup de fontaines dont on pourrait faire usage pour les rendre plus propres. Le peuple abonde dans ce petit endroit; les hommes ont la plupart une veste brune, de larges culottes, les cheveux dans une tresse : les femmes ne sont point jolies, mal corselées, et ont une coiffure qui plaît par sa singularité. Ce qui rend cette ville intéressante, sont les villégiatures nombreuses dont elle est entourée; villégiatures qui se sont établies sous la réputation de la salubrité qu'a l'air qu'on respire en ce lieu élevé.

La première que nous allâmes voir fut la villa Mondragone. Nous y arrivâmes par une avenue de chênes verts qui forme un zigzac et qui donne une ombre fort épaisse. Le bâtiment est immense; il fut disposé par le cardinal Borghèse pour Hortense, sa sœur, sous le pontificat de Paul V, son oncle, qui prenait plaisir à fréquenter ce joli séjour. Il domine sur un parterre carré, orné de balustrades, attenant une demi-lune, au milieu de laquelle est une fontaine autrefois jaillissante : elle est formée par trois dragons, placés au centre d'un bassin et soutenant une vasque à trois étages d'où les eaux retombaient en forme de girandole. Aux quatre angles sont quatre colonnes en pierre, dont le chapiteau de deux a été renversé par un tremblement de terre : on jouit sur cette terrasse de l'aspect qu'offrent, sur la droite, le mont Soracte et les collines de Tivoli; vis-à-vis, Rome et ses environs vers le mont Janicule, et sur la gauche, au loin, la mer qui couronne délicieusement tout le lointain. Au voisinage est un bois vert, formé de pins du Levant, de cyprès et de beaucoup d'oliviers. Le palais est précédé d'un beau por-

tique, exécuté d'après les dessins de Ponzio, et continué par Varanzia et Fontana; le stucage est de l'Algarde. Ce palais était autrefois très-riche en statues, en tableaux et en fresques; aujourd'hui tout est dans un état de dégradation dont souffre le curieux. Le jardin, dont les allées et les ombrages sont délicieux, a été planté par Rainaldi; il est rafraîchi par plusieurs fontaines, notamment une superbe dite du Dragon.

La villa Falconieri, qui est proche, est digne d'être vue, notamment sous le rapport des fresques qui ornent quelques pièces du bâtiment : on en distingue une au plafond, elle est de Carle Maratte, et représente la Naissance de Vénus : Neptune lui offre les richesses de la mer; les Grâces l'attendent sur le rivage pour la couronner de fleurs. Cette composition est gracieuse, le dessin en est correct. Dans d'autres pièces sont les Saisons de Ferri; les Portraits de la Maison Falconieri, par Ghezzi.

La villa Aldobrandini, nommée à juste titre Belvédère, est située sur le dos d'un coteau, au-dessus et à la droite de la principale porte de la ville. Elle date de 1593, époque où, le duché de Ferrare ayant été réuni au domaine papal, le neveu de Clément VIII employa une partie de ses nouvelles richesses à sa formation. Le palais est élevé d'après les dessins de La Borsa. La principale façade, formée de trois étages surmontés d'une loge, est sur une terrasse en forme de cirque, sur le revêtement de laquelle est une fontaine encadrée qui est très-belle. Sur les côtés sont des quinconces. Le vestibule est orné de quatre colonnes de chaque côté, et sert d'entrée aux appartemens. On y voyait, dans la salle du Parnasse, des fresques du Dominiquin, qui ont été impitoyablement sciées et ven-

dues à Cammuncini; mais on a laissé plusieurs mosaïques assez grossières: on y voit encore des reliefs représentant Apollon avec une lyre, et appuyé sur le tronc d'un arbre; les neuf Sœurs l'entourent, et Pégase est plus bas. Tous les personnages semblent exécuter un concert au moyen d'un orgue placé derrière, et qui est mu par un jeu hydraulique dont les eaux tombent dans un bassin inférieur. C'est une composition puérile et d'un triste effet, due à de grands hommes, Fontana et Olivieri; mais ces conceptions étaient relatives au goût du temps. Les appartemens intérieurs du palais ont plusieurs plafonds, sur lesquels on admire encore l'exécution sage et expressive du chevalier Arpino; on s'arrête particulièrement sur la Création d'Adam, sur Judith qui coupe la tête à Holopherne, dont le coloris est encore des plus beaux. Vers le côté du jardin est le château d'eau en forme de galerie demi-circulaire, avec balustrade surmontée de statues, et orné de bas-reliefs. Sur les ailes sont des salles fraîches pratiquées sous la terrasse. Ce château fait un très-bel effet, appuyé comme il l'est sur le coteau rapide : c'est un théâtre resplendissant et sonore, qui se couronne de distance en distance en gagnant le haut par des massifs où l'eau est toujours en mouvement. Le premier travail qui commence du sol est un large bassin fourni d'eau vive à une très-grande profondeur; il a pour accompagnement quatre gerbes qui retombent dans une coquille. Plus au fond est un groupe formé par Hercule, qui aide Atlas à porter le monde, figuré par un globe, duquel partent nombre de jets d'eau. A leurs pieds est Antée, comme perdu dans le rocher : on ne voit de ce personnage que les mains et la tête. Sur les côtés sont, à droite, un centaure qui sonne de la trompe, et

à gauche, un cyclope qui joue de la flûte champêtre : quand on lâche les eaux, tour-à-tour ces statues modulent leurs airs, et le son qu'elles rendent est précédé d'un bruit comme celui d'une bombe, et toute cette belle musique, due à l'action de l'eau, se termine par un air de piano. Au plus haut de ce premier plan, qui est d'une bonne architecture, règne une suite de cascatelles et de jets d'eau qui gagnent jusqu'au troisième, où sont deux colonnes couronnées d'un chapiteau, d'où sort une masse d'eau qui retombe, en serpentant, le long du fût, et formant autant de petites nappes jusqu'au dernier contour, d'où l'eau gagne le bassin inférieur. On parvient au premier plan par un escalier couvert, non pas sans quelque danger pour les dames, à raison des bouches ménagées sur le sol au commencement, et dont souvent leurs jambes sont rafraîchies. Au dernier plan est une fontaine rustique, dont l'eau sort en nappe d'un énorme rocher. Toutes ces eaux sont fournies par l'*acqua algida*, qui, depuis sa source, parcourt environ six milles pour venir aviver ce séjour. Cette villa serait un lieu délicieux si elle était bien entretenue; la nature et l'art ont tout fait pour elle; on y jouit d'une brillante perspective vers la plaine; tout sur le revers de la montagne nourrit l'illusion, tant est variée la manière dont sont distribuées les eaux et dont elles s'élancent ou serpentent dans des canaux factices. Elle est une appartenance de la maison Borghèse; raison de la décadence où elle est actuellement.

La villa Conti, autrefois Ludovisi, mérite attention sous le rapport de la beauté, de l'abondance des eaux, de ses belles plantations qui lui donnent un agréable ombrage. Quelques corridors souterrains, un grand bassin en forme de vivier et autres ruines qu'on y a

trouvées, ont fait croire qu'elle était assise sur le sol qui appartenait autrefois à Lucullus. On y arrive par une superbe avenue de chênes verts. Le château d'eau offre un des plus beaux travaux en ce genre qu'on puisse voir en Italie. On y monte par des escaliers dont chaque repos offre un bassin. Au plus haut se trouve une grande pièce d'eau entourée d'une balustrade, décorée tout autour de mascarons qui rendent de l'eau; au milieu de cette pièce est une gerbe qui sort d'une rocaille. En se retournant on a, comme dans un encadrement, Rome et toute sa campagne.

Le plus grand nombre de ces villas se ressent du pouvoir destructeur du temps; un gramen tenace, des touffes de capillaire, des guirlandes de lierre et de ronce, la cymbalaire, l'asplénium et le polypode sortent des jointures, et viennent mêler leur ornement au travail fait de main d'homme. Les grottes et les rocailles des fontaines reçoivent un pittoresque du mnyum, de la buxbaume, du bryum et autres cryptogames dont le vert tendre du feuillage plaît infiniment à la vue qui aime à se reposer sur les œuvres de l'indulgente nature. Les myrtes et les jasmins d'Arabie fleurissent encore sur le parterre. Les arbres, les palissades, moins tourmentés par la tonte, prennent plus d'étoffe et donnent plus d'ombrage. Les bocages, toujours avivés par les eaux jaillissantes, sont le plus souvent visités par les oiseaux, qui charment les oreilles par la variété de leurs concerts. Enfin c'est sous ces ombrages que l'on peut jouir de cette douce mélancolie qui nourrit et calme ceux dont l'âme souffre des cruelles atteintes de la fortune.

En retournant sur nos pas, nous prîmes sur la gauche, et gravissant toujours par un assez beau chemin

ombragé, laissant derrière nous une capucinière abandonnée, nous arrivâmes à la Ruffinella, ancienne habitation des Jésuites du Collége romain, d'où l'on jouit d'une plus belle perspective qu'en aucun autre endroit où nous avions déjà été. C'était dans cette solitude que ces bons pères, l'automne, venaient se reposer des occupations didactiques auxquelles ils s'étaient livrés neuf mois dans la ville. La Ruffinella a été acquise depuis quelques années par M. Lucien Bonaparte, qui en a fait une brillante villa; on ne peut trouver dans les environs un lieu plus heureusement situé quant à la salubrité de l'air qu'on y respire. Ce sénateur, qui aime les arts, et qui aujourd'hui est devenu le Mécène des artistes, encouragé par l'histoire du pays, fit faire des fouilles sur le sol, fouilles qui lui ont procuré quelques statues et monumens curieux. Il est heureux pour le sol de Rome qu'une fortune, acquise par des moyens qui n'ont pas toujours cadré avec ceux que suggèrent une conscience bien épurée, se soit répandue sur lui. Au-dessus, en montant la colline pendant un quart d'heure, on se trouve à un lieu que l'on croit avoir été l'habitation de Cicéron, du moins est-ce l'opinion de M. Vénuti, savant antiquaire. On y a trouvé une très-belle mosaïque, que l'on voit encore au musée Clémentin. Un peu plus loin se voit un petit théâtre qui offre encore son parterre et quelques loges en brique, et en tissu réticulaire. Plus loin se trouve l'ancienne ville de Tusculum; dans les champs se voient des restes qui indiquent des chambres, des galeries et autres édifices dont l'étendue indique assez qu'une grande population habitait ces lieux. Dans tout le contour, et même jusqu'à Grotta Ferrata, la charrue ne peut agir qu'elle ne soit arrêtée par quelques ruines dont elle met la crête

au jour, fait qui démontre combien tout ce Latium était couvert de villes et de villas, que la révolution des siècles a égalisées au sol sur lequel elles s'étaient élevées.

Nous descendîmes de ces hauteurs pour gagner fort tard la ville, et nous y restaurer d'un bon repas; nous reprîmes notre excursion le lendemain; puis, suivant un beau chemin, orné de chênes, de platanes de chaque côté, tantôt montant ou descendant, toujours à l'ombre de belles avenues, à travers un pays bien cultivé, nous arrivâmes, après avoir coupé deux routes, à la Grotta Ferrata, endroit fortifié de hautes murailles, avec fossés et grande porte. C'est un couvent qui fut habité, vers le commencement du onzième siècle, par des moines grecs venus de la Grande-Grèce, sous la conduite de saint Nil, leur abbé, lorsque les Sarrasins, en l'an 1000, ravageaient la Calabre, où ils s'étaient fixés. Les bâtimens ne sont point d'une grande beauté; les murs en sont très-solides, fortifiés par Jules II, lorsqu'il n'était encore que cardinal : aussi ce lieu servit-il de défense dans le temps de l'irruption des Goths et des Lombards. Les portes en sont toutes ferrées; d'où sans doute provient le nom qu'on donne à la retraite. La cour offre quelques bas-reliefs qui fixent l'attention des sculpteurs, notamment un au-dessus d'une porte. Le sujet est un général romain adressant la parole à un officier et à un soldat qui aidaient à en porter un autre blessé; une inscription trouvée, dit-on, dans les ruines de Tusculum annonce que ce bas-relief vient du voisinage de la maison de Cicéron; mais le sol qu'occupa cette maison, que les Tusculanes de cet orateur ont rendue si célèbre, est encore à fixer; les Jésuites voulant qu'elle fût à quelques pas de leur possession dite la Ruffinella, et les moines grecs soutenant

qu'elle était au-dessus de leur territoire de Grotta Ferrata, ils ne sont en différence que de deux milles environ. Un jour viendra sans doute où quelque docte Romain, chargé de citations, embrouillera la matière beaucoup plus qu'elle ne l'est aujourd'hui. Un portique, tenant lieu de cloître, offre quelques peintures, mais elles sont peu dignes d'attention; il n'en est pas de même de celle qu'on observe dans une petite chapelle attenant l'église, sur la droite. C'est sur ses murailles que se voient des fresques superbes du Dominiquin; travail qui fut fait lors des réparations de cette église, dont le cardinal Farnèse était commendataire. Le premier tableau présente saint Nil, qui reçoit l'empereur Othon avec toute sa suite. Il faut y remarquer la figure d'une fille près du cheval de l'empereur; on dit qu'elle était la maîtresse du peintre; celles du saint et de deux personnages qui paraissent dans l'admiration, ainsi que la tête d'expression du petit nain qu'on croit avoir été le fou de l'empereur. Dans le second se voit un adolescent possédé du démon. Le saint paraît prendre avec un doigt de l'huile d'une lampe pendant que de l'autre main il lui tient la bouche ouverte pour lui appliquer le doigt qu'il vient d'imbiber d'huile. Le père et un religieux sont dans l'attente. Un troisième tableau, moins important, offre un architecte qui fait voir au pieux abbé le plan de son couvent. Dans un quatrième l'empereur embrasse le supérieur de la maison, qui le reçoit avec la croix à la tête de sa communauté; dans un cinquième est saint Nil en prière dans le désert, au pied d'un grand crucifix. Dans le petit cul-de-four, au-dessus de l'autel, sont trois petits ovales et un rond dans le milieu où est le Père éternel; ce sont autant de fresques du Dominiquin. Dans les ovales sont des figures allégo-

riques de femmes; on en distingue une entre autres qui a reçu le nom de la belle Frescatane, par rapport à la beauté d'une femme de cette ville que le peintre y a représentée. Le tableau à l'huile du maître-autel est d'Annibal Carrache, son maître.

De la Grotta Ferrata nous descendîmes à Marino, qui en est proche, et qu'on dit avoir reçu son nom de Caïus Marius, qui avait une maison de campagne en ce lieu. C'est un joli pays qui appartient en fief à la maison Colonna, et qui, à raison de sa situation et de ses richesses en peinture, mérite bien qu'on en fasse mention. Dans la collégiale de Saint-Barnabas se voient deux tableaux assez beaux : l'un offre saint Barthélemy en prière, au moment où on le martyrise; c'est un ouvrage de la première manière du Guerchin; il est d'un bon style, le coloris en est vif; un anatomiste y admire la vérité avec laquelle les muscles semblent être travaillés de convulsions; il n'est cependant pas sans quelques défauts, qui manifestent que le style de l'auteur n'était pas encore très-correct. L'autre est le martyre de saint Barnabas; il décore le maître-autel : c'est un assez médiocre morceau de son école. Dans l'église de la Trinité est aussi un tableau du Guide, représentant ce divin mystère; enfin dans l'église de la Madone, dite Delle-Grazie, on voit derrière le grand autel un ouvrage du Dominiquin. On ne trouve à Marino, en villas intéressantes à voir, que le joli casin Colonna, pavillon composé d'un salon, de quatre pièces et d'une galerie d'entrée. Sur les côtés sont des terrasses, d'où l'on a vue sur la vallée de Marino. Les eaux vives et les ombrages ornent agréablement cette retraite; on y jouit d'une riche perspective sur la campagne de Rome, dont l'horizon est

la mer; sur le lac Albano, et sa charmante ceinture.

Nous quittâmes Marino, pour gagner le bord oriental de ce lac. C'est une charmante promenade que celle où l'on en suit ainsi les bords pour venir à Castel-Gandolfe. Le chemin est pratiqué dans le haut; on peut cependant se le faire à soi-même dans le bas, qui est fort scabreux. On laisse sur la gauche la Rocca et Monte Cavo, lieu célèbre dans les temps anciens, à cause de son fameux temple élevé par Tarquin le Superbe à Jupiter Latial. Les triomphateurs étaient obligés d'y aller faire un sacrifice quelques jours après leur triomphe, et les consuls y allaient prendre possession de leur nouvelle dignité. On arrive bientôt à Palazolo, maison des Franciscains de l'Ara-Cœli, où est sculpté sur un énorme rocher un monument sépulcral, sans aucune inscription qui annonce à qui il fut élevé. On y voit des faisceaux, un aigle, deux bustes et deux soldats assis; au plus haut est une frise.

En continuant notre chemin, nous admirions le lac et toute l'aménité de sa verte bordure, dont le sol est basaltique. Il est surmonté de monticules et de collines qui lui forment un fort agréable rideau. Il y a tout lieu de croire, d'après la nature de cette pierre, que le lit du lac n'est que le cratère d'un volcan qui, ne fournissant plus, se sera rempli des éboulemens provenant des montagnes voisines. Tout le groupe que leur réunion et celles plus éloignées forment, et dont la base pourrait donner une circonférence de plus de trente milles, offre à chaque pas une variété de sites qui ne peut être indifférente aux amateurs des belles scènes de la nature; mais il faut y séjourner des mois entiers pour en goûter tout le charme, et revenir plusieurs fois sur ses jouissances. Enfin nous arrivâmes à l'ancienne

église des Capucins, où nous nous arrêtâmes pour y jouir, de dessus la terrasse ombragée, de l'immensité de vue qu'offre le lac entouré de collines; le château de Gandolfe, Frascati et ses villas, Albano, Riccia, Gensano, et dans le lointain Rome et la Méditerranée.

Au sortir de ce lieu nous arrivâmes à Castel-Gandolfe, maison de plaisance du pape, sur une hauteur qui domine le lac. Ce lieu était la demeure favorite du pape Ganganelli; là, ce souverain pontife pensait souvent aux moyens de simplifier les principes de la religion chrétienne, en la basant sur une des plus appréciables vertus, la charité, si recommandée dans l'Évangile. Ses principes furent peu goûtés de ceux qui étaient intéressés à penser autrement, et ce digne pontife cessa d'être compté au nombre des vivans. Le souverain qui est probe est rarement sûr d'arriver à une vieillesse reculée. Le château bâti par Urbain VIII, puis augmenté par Alexandre VII, est entouré de murs comme une citadelle; la façade donne sur une place où est l'entrée de la collégiale Saint-Thomas et quelques maisons particulières. Cette place, qui est ornée d'une assez belle fontaine, est élevée de plus de mille deux cent quarante-neuf pieds au-dessus de la mer: aussi y jouit-on d'une très-belle vue. L'église est une rotonde d'un genre simple, bâtie sous Alexandre VII. Le dessin est du Bernin; l'intérieur offre une croix grecque; au milieu est une coupole; les pilastres d'ornement sont d'ordre dorique. Le tableau du maître-autel est de Pietre de Cortone. Il est supporté par des anges en stuc; une chapelle offre une Assomption de Carle Marate, qui mérite attention, à raison de sa composition gracieuse et de la suavité de ses couleurs. Le sacristain conserve les clefs du Nymphæum et celle

de l'Emissaire; il fut notre Cicéron pour ces deux objets que nous avions à voir. Nous descendîmes d'abord au Nymphæum, monument dont il est fait mention dans Homère et Virgile, mais dont on n'a point parlé depuis, jusqu'à ce que Piranèse l'eut découvert sur la gauche du château Castel-Gandolfe. Ce sont deux grottes creusées sur le bord du lac; l'une d'elles est régulièrement taillée et décorée d'architecture. On y voit des niches, qu'on pense avoir été occupées par les statues des nymphes, et des bancs qui sans doute étaient destinés au repos. Au milieu est un enfoncement en forme de bassin, que vraisemblablement on remplissait d'eau, soit pour y procurer une humidité rafraîchissante, ou pour y prendre le bain. Pour parler le langage de la vérité, on peut dire qu'il n'y a rien de bien certain sur l'usage de ce lieu chez les anciens. Aussi, en parlant de tous ces monumens et de nombre d'autres, peut-on souvent leur appliquer le passage suivant de Pindare :

Vana, sed hæc memorans vetustas
Impunè gentes decepit, et Venus
Antiqua vatum callida musico,
Condire sermones lepore,
Dat nebulis aliquandò pondus
Fidemque falsis adrogat.

En sortant, nous revînmes sur le château, et, longeant le bord du lac, nous arrivâmes à l'Émissaire, qui est d'une bien grande ancienneté, à en juger d'après la nature de son travail. On présume qu'il fut fait 390 ans avant l'ère vulgaire, à l'occasion d'une crue d'eau extraordinaire qui arriva lorsque les Romains cherchaient à s'emparer de Véies. Pendant que le siége se continuait, les eaux menaçant toujours Rome d'une inondation, on expédia des députés à Delphes, pour consulter

l'oracle d'Apollon ; lesquels ayant eu pour réponse que les Romains ne vaincraient les Véiens que quand ils auraient donné écoulement au lac d'Albano, aussitôt ils se mirent à creuser la montagne, et dans l'espace d'un an ils firent un canal de la longueur de deux milles et plus, large de quatre pieds, et haut de six, à prendre au-dessus du fond. Cet ouvrage, voûté et pavé en lave, coûta considérablement, et fut fait en grosses pierres carrées, si solidement unies, que le conduit sert encore au même usage, sans qu'il faille penser à le restaurer. On voit la première ouverture sur la gauche de Castel-Gandolfe : c'est une sorte de château d'eau, construit avec les mêmes matériaux que ceux qui forment la continuité du canal; à la fin en est un autre du même caractère, et aussi surprenant par le volume de ses pierres. Tout ce travail fait voir que l'architecture hydraulique n'était point inconnue des anciens, et qu'ils entendaient parfaitement la partie du nivellement. Moyennant cette disposition, quand les eaux du lac surabondent, alors elles peuvent trouver issue dans la plaine, vers la campagne de Rome. Ce morceau et celui de la grande Cloaque offrent une merveille, à laquelle tout architecte ne peut être indifférent.

Enfin, quittant Castel-Gandolfe, nous descendîmes par une belle avenue d'arbres, de la longueur d'environ un mille, et bientôt nous nous trouvâmes, au coucher du soleil, à la ville d'Albano, à quatre lieues environ de Rome. L'exposition est à mi-côte; on y jouit d'une perspective d'autant plus agréable, que la campagne est riante par tout l'horizon, riche en vignobles et en vergers, et couronnée de bois touffus qui offrent par leur percement de très-jolies promenades. Cette ville mérite plutôt le nom de bourg que celui de ville; elle

est plus longue que large, et est assez bien peuplée. La rue principale, celle que suivent les voyageurs, est assez droite et ornée de quelques palais; les fontaines y sont en grand nombre. Cette ville n'est pas la même que l'Alba-Longa, que fonda le fils d'Enée. Celle-ci en effet, qui était au bas du mont Albano, et dont on voit encore quelques restes près Palazzolo, déclinant toujours depuis la défaite des Curiaces, fut enfin détruite sous Tullus Hostilius. Celle d'aujourd'hui, que fit élever Néron, ne fut point placée sur le haut de la colline, comme l'autre, mais bien dans la plaine où étaient la somptueuse maison de campagne de Pompée, l'amphithéâtre de Domitien et les temples de Vénus et de la bonne Déesse. Cette ville, qui avait déjà son évêque lors du concile de Milan, sous Constantin, fut rasée lors des guerres élevées entre les papes et les Frascatiens; ce ne fut que vers la fin du seizième siècle que le sol se repeupla de villas, et que les maisons rapprochées formèrent la ville actuelle. Albano est un évêché auquel est toujours nommé un des plus anciens cardinaux. De cet évêché relèvent Marino, Castel-Gandolfe, La Riccia, Gensano, Lavinia, Nettuno, Némi, Andréa, Pratica et Astura, jolis villages qui communiquent entre eux par de belles avenues. Dans le haut de la ville, au jardin de Saint-Paul, se voient une conserve d'eau et les ruines de l'amphithéâtre. C'est une masse immense de bâtimens voûtés, de substructions qui étonnent; la forme de l'ensemble s'est assez bien conservée. Dans plusieurs fouilles, faites par les Barberini, on a trouvé plusieurs statues dont Volpi fait mention dans son Latium. Nous sortîmes d'Albano, le lendemain, pour reprendre le chemin de Rome par la porte de l'Occident. Nous suivîmes un chemin fort droit, et

bientôt nous atteignîmes, sur la droite, une très-haute masse qui semble avoir la forme de celles auxquelles on donnait le nom de *Septizonium*. Elle est dans une propriété qui borde le chemin; on y voit une chambre intérieure, longue de douze pieds et large de huit. Quoique rien ne pare ces restes, on présume cependant qu'ils appartinrent à quelque monument sépulcral; un grand nombre d'antiquaires s'accordent à croire que c'est le tombeau d'Ascagne, et d'autres veulent que ce soit celui de Clodius, l'ennemi juré de Cicéron. Ce monument est proche d'un reste curieux de pavé de la voie Appienne; vis-à-vis est l'entrée de la villa Altiéri. Ayant parcouru tous ces lieux que les coteaux, les prairies, les ruisseaux, les cascades, les lacs, les jardins, les terrasses et les ruines embellissent sous nombre de formes pittoresques, nous continuâmes notre route en voiture jusqu'à Rome, où nous arrivâmes de nuit.

CHAPITRE XXVIII.

Les Académies, — de Saint-Luc, — des Arcades, — d'Archéologie, — des Lincei. — Sculpteurs. — Peintres modernes. — Ateliers de Mosaïque. — Art du Stucage. — Quelques Réflexions sur l'École romaine.

La plus ancienne académie est celle de Saint-Luc, située à côté de l'église Sainte-Martine, au pied du Capitole, dans un local que lui laissa Pietre de Cortone. Elle date du pontificat de Grégoire XIII, époque où Muziani, peintre frescant, lui donna naissance. Elle s'occupait de tout ce qui a rapport aux arts, savoir, la peinture, la sculpture et l'architecture. Zuccari, peintre,

donna une nouvelle perfection à cet établissement sous Sixte V, c'est-à-dire en 1593, et il lui obtint l'église, qui fut dès-lors sous l'invocation de saint Luc. Cette académie était autrefois gouvernée par le directeur de celle de France et par un secrétaire qui était pris, à différentes époques, du corps des académiciens. Celui qui avait mérité les suffrages prenait le titre de Prince. Pour être reçu, il faut non-seulement donner un morceau de son genre, mais encore un portrait. Aujourd'hui elle est sous la direction du célèbre Canova, et tient ses séances tous les mois. On trouve dans ses salles plusieurs portraits des plus célèbres peintres, et différens tableaux faits par les académiciens eux-mêmes, et surtout celui du grand Raphaël, représentant saint Luc qui peint la sainte Vierge. Ce tableau, à raison de son excellence, est toujours couvert de taffetas vert. On y conserve aussi le dessin des figures, ceux d'architecture, et les plâtres des bas-reliefs faits par les jeunes gens qui ont remporté le prix dans les concours annuels, fondés dans cette académie par Clément XI, et continués par le zèle de Canova : on y voit aussi sous verre la tête même de Raphaël. La salle de modèle est au Capitole; les jeunes gens y dessinent sous l'inspection d'un professeur. Les professeurs, sous le gouvernement papal, enseignaient gratuitement; mais leurs filles étaient dotées et les garçons placés par le gouvernement, de manière que les prérogatives surpassaient toujours les émolumens qu'ils auraient pu recevoir : aujourd'hui ils attendent de la paternité française la récompense due à leurs peines.

L'académie des Arcades est moins ancienne; elle fut créée, en 1690, par quelques lettrés des plus célèbres de l'Italie et de la France, parmi lesquels se trouve Maillard

de Tournon, qui fut cardinal. Elle est sous la direction d'un gardien général, custode, d'un sous-gardien et de douze collègues choisis dans les personnes les plus distinguées de l'académie. Le premier qui eut cet emploi fut le célèbre Maria Crescimbeni, celui d'aujourd'hui est M. l'abbé Louis Godart. Les Arcades se réunissent tous les jeudis pour réciter leurs compositions, en prose comme en vers. Les séances, à l'origine, se tenaient sur le mont Janicule; le lieu d'assemblée s'appelait Bosco Parrasio. Ce théâtre champêtre a été décoré par Cancrati, architecte romain. Sur la porte d'entrée se trouvent les armoiries de l'académie, savoir, la flûte à sept tuyaux, *syringa*. Ce lieu s'est ressenti des largesses des papes et des princes qui ne furent point étrangers aux lettres; les académiciens s'y réunissent encore quelquefois. J'ai assisté à une assemblée dans le local qu'ils ont aujourd'hui près le lavoir du pape : c'est une petite chambre qui par elle-même n'offre rien de bien majestueux. Elle est ornée de tous les portraits des membres qui ont bien voulu en faire don. J'y ai entendu réciter plusieurs morceaux de poésie, un entre autres sur Bonaparte; l'auteur animait tellement son débit, que je n'ai pu rien entendre de ce qu'il disait, tant il était épris de l'*æstrum poeticum*.

Depuis peu et sous les auspices de M. Degérando, membre de la Consulte, il s'est formé une académie sous le nom d'Archéologie; elle a pour objet l'étude des monumens que l'on pourrait trouver dans les fouilles qui se font au Campo Vaccino et ailleurs, de revoir les explications données des choses qu'ont fait connaître les découvertes les plus anciennes. J'ignore le bien qui pourra résulter d'une pareille association, et encore plus le temps qu'elle pourra durer; mais les réu-

nions seront souvent peu nombreuses, vu qu'il n'y a aucune distribution de jetons; et à Rome, comme à Paris, c'est le meilleur moyen de peupler les séances académiques.

L'académie des Lincei s'occupe des sciences exactes; elle est composée de personnes qui se livrent aux mathématiques, à la physique et aux sciences naturelles. On compte parmi ses membres plusieurs médecins et chirurgiens les plus distingués. Elle tient ses séances une fois par mois; M. Scarpellini en est le président.

La sculpture est peu cultivée à Rome; on ne compte guère que deux ou trois artistes qui méritent d'être cités après Canova. L'atelier de ce célèbre artiste est rue Jacomo, près celle du Cours. Le dehors de la maison indique le genre de travail auquel on s'y adonne; partout l'on voit, sur les deux murailles qui en font l'angle, des bustes, des bras, des pieds, des têtes d'Amours et de Muses, des ornemens de marbre ou en terre cuite, et encadrés dans la muraille. Les trois pièces dont ce laboratoire est formé, offrent des plâtres en bas-reliefs et en bosses infiniment curieux. J'y ai vu une Hébé du dernier fini, non-seulement quant à ses contours, mais aussi par la draperie légère que fait sur eux une tunique flottante, qui, venant couvrir moelleusement le milieu des jambes, laisse suffisamment du nu pour offrir toute l'élégance et le moelleux de la jeunesse; on admire dans ses yeux une volupté à laquelle la pudeur donne son plus puissant charme: une Bacchante, qu'un élève a dégrossie, et qui n'a point encore éprouvé la main de l'artiste: un Hector encore à polir; la statue est de la plus grande noblesse, quoique l'artiste ne lui ait pas encore donné la dernière touche; les signes qui séparent chaque muscle sont sagement

rendus, le dessin a de l'énergie sans rudesse, l'attitude en est gracieuse; on y voit la vigueur du ciseau de Phidias, alliée à la douceur de celui que conduisit Polyclète: Ferdinand IV, roi de Naples; figure colossale et non terminée : un superbe Hercule qui attend sa dernière touche; c'est un ouvrage étonnant, où le génie se manifeste dans toute sa vigueur : enfin plusieurs bas-reliefs en plâtre et tous finis. Je ne parle point des chefs-d'œuvres de cet artiste que Rome et les autres villes de l'Italie possèdent, je ne mentionne que ce qui est sur la selle. Après ce grand statuaire, on peut citer, comme se distinguant en cet art, MM. Albagini, Thorwaldson, Barba et Massimiliano.

On trouve ici beaucoup de peintres *nomine, rē autem perpauci :* en effet, les palettes, les têtes d'étude, les bosses et autres ameublemens d'artistes se voient dans un grand nombre de maisons particulières; mais tous ces petits travailleurs ne font rien que barbouiller, à les estimer à leur juste valeur. On doit distinguer de cette foule Camuccini, peintre qui s'est rendu recommandable par l'harmonie qu'il sait mettre dans l'application de ses couleurs. Parmi tous les tableaux qui sont actuellement sur le chevalet se distingue la mort de Virginie. L'ensemble est du haut pathétique; on y voit un centurion, père de cette Romaine, qui tient un couteau pris sur l'établi d'un boucher. Cet instrument est encore teint du sang de la plaie qu'il a faite à sa fille; le désespoir est profondément empreint sur sa figure. Le jeune Romain à qui elle est promise cherche à étancher le sang de la blessure; la jeune personne offre tout l'indice de la plus pure innocence; en s'éteignant, elle fait encore des efforts pour toucher les vêtemens de son père. Tout près est l'infâme Appius,

effrayé de l'action du centurion ; l'indignation, la colère, le ressentiment se caractérisent sur sa figure avec tous leurs sinistres traits. Dans le loin se voit, comme accessoire, un licteur ; ce tableau est fini. Il n'en est pas de même de celui qui suit, qui est la mort de Jules César, auprès de la statue de Pompée. La scène est le moment où les conjurés, vêtus de blanc, viennent de le tuer. Ce beau tableau appartient à mylord Bristol. Deux autres, moins terminés, ont pour sujet, le premier, Barberousse qui donne le bâton de commandant à Baglioni, gouverneur de Pérouse ; le second, ce même commandant qui entre dans cette ville. Ce peintre dessine dans la perfection ; sa coutume pour les grands ouvrages est d'en faire le carton, à l'exemple de Michel-Ange et de Raphaël, qui opéraient ainsi avant d'exécuter leurs fresques. Quand il a ainsi vu tout l'effet de sa conception, il en fait l'ébauche sur la toile, puis il prend ensuite sérieusement le pinceau. Il n'en est pas de même de M. Landi, son voisin ; celui-ci mêle ses couleurs, qu'il sait fondre de la manière la plus avantageuse, et donne aussitôt carrière à son génie. J'ai vu chez lui une Danaé, dont voici la composition : cette belle est voluptueusement étendue sur un lit simplement composé.

Her cheecks disclos'd the rose's soft dye,
And innocence beam'd lovely from her eye.
On her red lips a mild composure charm'd
And perfect symetry her figure form'd.

MANNERS.

Autour d'elle sont trois Amours, avec des ailes qui imitent les couleurs de l'arc-en-ciel : l'un vient de lancer son trait et sourit de l'effet qu'il a produit ; l'autre,

qui tient une coquille pleine d'or, laisse échapper trois pièces, dont une, que tient Danaé, a pour empreinte Jupiter. Un autre Amour, d'un air malin, lui montre du doigt une pièce, comme pour la tenter. Dans un autre atelier de ce même peintre se trouvent finis Antiope et Jupiter, un OEdipe à Colonne, un enlèvement d'Ismène par un soldat; la scène se passe dans un bois de lauriers. Antigone s'oppose aux ordres de Créon, qui le commande; une Madeleine aux pieds de Jésus, une Samaritaine, une Vénus: on voit aussi deux tableaux relatifs aux faits de Baglioni. A ces deux grands peintres nous ajouterons Apparisio, qui depuis peu s'est fait connaître avantageusement du public. Les paysagistes sont MM. Labruzzi, Fidanza, Schove, Maldura, Cheserman et Caracciolo.

Un atelier de peinture en grand, où l'artiste ne se salit jamais les doigts par aucune huile; où il n'a rien à redouter de ces vapeurs funestes qu'exhalent les couleurs dont le plomb fait partie; qui modifie ses teintes avec des nuances qu'il doit aux fourneaux chimiques, est sans contredit un lieu de surprise pour l'homme réfléchi, qui y entre pour la première fois. Tel est celui des mosaïques d'où sont sortis ces magnifiques tableaux qui se rient des injures du temps dans la basilique du Vatican. Sans considérer ce qu'était cet art dans son enfance chez les Grecs et les Romains, comment il fut continué à Constantinople dans le moyen âge, comment travaillèrent les Grecs venus du Levant pour peindre en ce genre saint Marc de Venise, ce qu'ils ont fait dans de vieilles églises à Rome, et dans quelques autres villes de France, nous passerons à une époque plus brillante, le commencement du dernier siècle, où les artistes en ce genre donnèrent des preuves de leur

industrie dans la capitale du monde chrétien. Le fondement d'un aussi surprenant travail est une dalle de pépérino, épaisse de quatre travers de doigt, de la grandeur du tableau à imiter; elle est partagée en sillons, creusés d'un demi-pouce, et formant autant de losanges des restes de la pierre. On dirait, quand elle est ainsi travaillée, qu'elle est *l'opus reticulatum* des anciens. Ces creux sont destinés à recevoir la couche de mastic que l'on y applique à mesure du besoin, et sur laquelle on fiche des petits morceaux carrés d'émaux de couleurs différentes, selon la nuance qu'indique l'original. Quand l'ouvrier, qui n'a pas plus de connaissance du dessin que ceux qui travaillent pour nous à la manufacture des Gobelins, a fini cette imitation, un autre prend la pièce, la polit à l'émeri, et lui donne ainsi un brillant qui imite celui du cristal (1). Tel est en général le travail qu'on exécute dans les ateliers du Vatican; vu de près, il n'est rien moins qu'agréable, mais, de loin, les couleurs se marient si bien qu'elles donnent du tout le caractère de la nature. Les nuances, pour parvenir à ce complément, vont à plus de quinze mille; chacune est renfermée dans son lieu, comme les caractères d'imprimerie sont contenus dans leurs cassetins; chacun est numéroté avec étiquette, de manière qu'il ne peut y avoir d'erreur, tant pour l'emploi que pour le replacement. Après avoir vu toute cette disposition première, je passai aux ateliers en activité: dans le premier je vis

(1) Ce poli n'est pas avantageux au tableau; la réflexion de la lumière qu'il occasione, est cause qu'il faut choisir une position pour le voir dans son ensemble, ce qui nuit souvent à l'intention du peintre: aussi plusieurs mosaïcistes ne font-ils point passer leur travail au polissage, surtout quand il doit être placé fort haut.

deux pièces imitées de deux tableaux de Camuccini, l'un représentant deux femmes bien drapées, devant un trépied, où étaient trois pommes de pin: l'une d'elles, chasseresse, portait, sur l'arrière d'un bâton soutenu sur l'épaule, un lièvre lié par les pattes de derrière, et sur l'avant deux pigeons pareillement retenus; l'autre main pendante tenait une aiguière, *aquaria;* l'autre opposée semblait, d'une main, lui offrir trois pommes de pin sur un plat, et relevait de l'autre sa robe bien drapée. Le tableau, sur chaque côté, se terminait par un tronc d'arbre, dépouillé de son feuillage, et sur une branche duquel, d'un côté, était aussi attachée une aiguière à l'aide d'un ruban : le tout était dans une grisaille carrée, qui avait pour bordure un feuillage de vigne jouant agréablement autour, et lié en différens endroits par un ruban violet, bleu et jaune ailleurs. L'autre tableau offrait aussi deux chasseresses: l'une tenait de la même manière une biche et un panier de fleurs, l'autre aussi une biche, et entre chacune une table avec un masque. Le premier était fini, le second était au poli. Je vis encore, du même auteur, un saint Thomas qui reconnaît J.-C. en touchant sa plaie; cet original était sous les yeux de l'ouvrier, qui en imitait toute la beauté. J'y vis encore un saint François dans le désert, au moment où, dans une extase, il est soutenu en arrière par un ange: ce tableau, du Dominiquin, était à moitié mosaïqué; saint Augustin et saint Dominique conversant ensemble; le premier tient une plume, il est près d'écrire sur un livre; une Gloire est en haut, entourée d'anges; au milieu est un triangle renfermant un œil. Le tableau, qui est d'Angéli, avançait beaucoup sous la main de l'ouvrier, qui le rendait parfaitement; enfin le mariage de la sainte

Vierge, en présence d'un grand-prêtre : le tableau est de Carle Maratte.

Il n'est point de ville en Italie où le stucage ait été porté à une plus haute perfection qu'à Rome; la nécessité ici est devenue plus qu'ailleurs la mère de l'industrie. Le marbre, quoique commun, devenait trop cher à ouvrager pour l'ornement; la pierre la plus propre à le remplacer, sous le rapport de l'économie, n'est point assez unie et assez tendre pour souffrir une main-d'œuvre dont on puisse se glorifier. Le travertin, que le ciseau travaillerait, offre dans les plus beaux blocs des creux ou excavations qui nuiraient au fini que le sculpteur voudrait donner à son ouvrage. Tous ces inconvéniens avaient été connus des anciens Romains, ainsi qu'il est constaté par la lecture de Vitruve et par la considération de quelques monumens antiques. Les modernes cherchèrent et réussirent à y remédier par l'invention d'une pâte ductile qui, dans un état de mollesse, reçût les formes que l'on veut lui donner, et qui, étant séchée et polie, imitât le marbre au point de s'y méprendre, quand on n'a pas souvent sous les yeux des objets de comparaison. Le stucage est ordinairement fait avec un plâtre très-fin, que l'on mêle à de la colle de Flandre, de manière à en former un corps, qu'on laisse sécher. L'art consiste à tellement faire le mélange, qu'il ne soit point susceptible de ce retrait qui entraîne après lui la fendillure ou la desquamation. Quand la masse est sèche, on la lisse avec le grès, la pierre-ponce, la pierre à rasoir, la pierre de touche, ou la sanguine, selon le poli qu'on veut lui donner. C'est ainsi que l'on procède pour tout stuc destiné à être coloré; on se comporte avec plus d'attention pour celui auquel on veut conserver la blancheur du marbre.

Le moyen d'union qu'on emploie alors est l'icthyocolle, et comme le tout est plus tendre, on emploie alors la prêle pour le polissage. Les veinures se font en trempant dans un stuc presque liquide et coloré des morceaux de stuc plus solides et même de marbre, de couleur différente du fond; on les joint ensuite pour faire les veinures aussi longues et aussi larges qu'on le désire. La pâte du stuc est reçue sur des fils de fer, des lamines et autres squelettes, qui la retiennent et la soutiennent sur place; et quand elle est suffisamment sèche, on la modèle selon que le demande le dessin. L'art du stucateur n'est pas tellement éloigné du domaine de la chimie, que celle-ci ne puisse lui donner quelques conseils dont il cherche à tirer quelque avantage. Son savoir consiste non-seulement dans l'exactitude du mélange, mais encore dans la composition qui lui succède; aussi, généralement parlant, quant aux couleurs, en est-il plusieurs qui ne sont point aussi faciles à exécuter qu'on le pourrait croire de prime abord. Ainsi le vert de mer, la brèche violette ne sont point encore bien imités. On a voulu établir ce genre en France, mais il est devenu trop dispendieux pour l'application, et on lui a préféré le cartonnage, qu'on moule en grand comme en petit. Les architectes le plus en réputation ici sont les deux Camporesi, MM. Vici, Stern, Valadier, dont on a un ouvrage intitulé: Recueil des plus beaux monumens de Rome antique, gravé par Féoli. Les graveurs en camée sont MM. Picler, Morelli, Girometti, Dies et Piastrini. La gravure sur cuivre s'y fait à la perfection depuis quelques années.

Nous croyons devoir terminer ce chapitre, consacré aux arts, par quelques considérations sur ceux qui les portèrent, à Rome, au point où aujourd'hui on vient

les y étudier. Nos observations auront particulièrement trait à la peinture, objet du plus grand intérêt pour ceux qui, doués du sentiment pour la belle nature, ne peuvent pas voir avec indifférence les chefs-d'œuvres que nous ont laissés les grands artistes qui l'ont si bien rendue. Les beaux-arts fuyaient le sol de l'Italie, ravagée par les Barbares du Nord : la désertion continua ainsi pendant environ neuf cents ans; enfin la tranquillité revint dans la capitale du monde chrétien, et avec elle les artistes qui n'avaient point encore d'endroit plus propre à faire valoir leurs talens. Rome n'eut guère de peintres qu'au onzième siècle, où Luc s'y fit connaître par un tableau de la Vierge, destiné pour Sainte-Marie Majeure, et quelques autres qui sont dans l'État ecclésiastique, et qu'on rapporte, par erreur, à saint Luc l'Évangéliste. Cimabué, qui florissait à Florence vers le milieu du treizième siècle, fut avec juste raison regardé comme le restaurateur du bon genre; il se forma sous la direction des peintres grecs, que le sénat florentin avait appelés pour décorer les monumens publics; mais l'Ecole romaine lui doit peu.

Le quatorzième siècle fut plus fécond; mais la miniature alors fixa le goût des artistes, qui, visant au gain, donnaient tout leur temps pour orner les livres d'église et quelques ouvrages de poésie, comme on le voit dans beaucoup de manuscrits de la bibliothèque du Vatican, et ailleurs. Ainsi Le Dante, dans le second chant de son Purgatoire, appelle le peintre Oderigi, d'a Gobbio « onor d'Agobbio », à raison de son talent, « nel arte del miniare ».

L'art, quelques années après, commença à sortir de son état d'indifférence sous Giotto, qui mérita, par ses talens, les faveurs de Benoît XI, sous le règne duquel il

fit la mosaïque, connue sous le nom de la Navicella, que l'on voit sur la porte du portail de Saint-Pierre à Rome. Ce peintre fut le premier germe que donna l'Ecole romaine, et autour de lui s'élèvent Massaccio, Gio da Pitsoia, et Pietro Cavallini. Sa fécondité fut encore plus grande au quinzième siècle, où l'on vit paraître, entre un grand nombre d'autres, Pietro Perugino, qui drapa mal, mais qui compensa ce défaut par la grâce qu'il sut donner à ses têtes, quand son pinceau s'exerçait sur des femmes ou des jeunes gens; par l'aisance de ses mouvemens et l'agrément de ses couleurs: ce verdâtre, ce rougeâtre, ce violet qu'il sut si bien accorder entre eux; ses paysages, dans lesquels il exprimait si bien la dégradation de vue; ses édifices convenablement placés et d'un bon genre, quant à l'architecture, sont autant de titres qui le feront longtemps rester dans le temple de Mémoire. Le Pitturiccio, son élève, s'en tint à sa méthode, il outra même ses manières, en semant l'or sur les vêtemens, coutume qui, loin d'enrichir les compositions, les dénaturait, en nuisant à la suavité des teintes, à la sage distribution du clair obscur, et en empâtant en quelque sorte la pureté du dessin; mais ce peintre n'en fut pas moins magnifique dans les édifices, expressif dans le visage, et naturel pour tous les autres objets qu'il introduisit dans ses compositions. Il fut un des premiers qui dans ses fresques fit paraître le bâtiment comme propre à faire ressortir ses principales figures. Ce fut vers cette époque que revint le goût pour le grotesque, genre de peinture blâmé par Vitruve, en ce qu'il produit des êtres qui n'existent point dans la nature, et conséquemment indignes de la conception du peintre. Ainsi, par les écarts d'une imagination mensongère et à l'aide des cou-

leurs bien mariées, on imitait des songes et autres produits d'une conception déréglée.

Rome alors manquait d'artistes pour les grands ouvrages à faire au Vatican : Michel-Ange ne pouvait suffire à tous les besoins; Bramante recommande son neveu à Jules II, et bientôt la dispute sur le Saint-Sacrement orna le Vatican ; la Création du Monde eut sa foule d'admirateurs dans les Loges; alors Michel-Ange et lui rivalisèrent de moyens pour exciter l'étonnement chez les artistes. C'est du siècle où vécurent ces deux grands hommes que date l'École romaine, proprement dite. Cette école sut se maintenir dans de justes bornes; son invention est précise, sa composition sobre; elle fut hors de tout reproche sur le costume et l'ornement; son coloris n'est ni trop vif, ni trop faible; ses fontes de couleurs bien entendues; le caractère des figures qui tire un peu sur l'héroïque n'en mérite pas moins l'admiration des hommes de goût. Raphaël, qui fut choisi pour chef, l'épura, et, réformant son premier goût d'après le faire de Michel-Ange (1), il se forma un style qu'il dut à la méditation de la belle nature, qu'il rendait avec ce beau idéal dont Cicéron fait mention, en parlant du faire des Grecs dans leurs compositions. *Illi artifices*, dit cet orateur, *vel in simulacris vel in picturis, cum facerent Jovis formam*

(1) On se convaincra de la vérité de cette assertion, en considérant la Vierge, l'Enfant-Jésus et les Pères de l'Église, composition qui tient encore du genre de son maître, Le Pérugin. Les anges y ont un charme dans l'expression de leur tête, un air de respect dans leurs traits, qu'on ne trouve point chez d'autres compositeurs; l'art du raccourci y est bien saisi; la draperie y est entendue, de manière à bien accuser les formes cachées.

aut Minervæ non contemplabantur aliquem à quo similitudinem ducerent; sed ipsorum in mente insidebat species pulchritudinis eximia quædam quam intuentes in eâque defixi, ad illius similitudinem artem et manum dirigebant. Il composait facilement, et, quoique doué d'une imagination féconde, il savait modérer ses élans par une exposition simple et sans redondance. Il choisissait bien ses idées, mettait beaucoup de correction dans son dessin; il excellait dans la grâce, la noblesse et l'éloquence qu'il donnait à ses figures; il ne s'écartait jamais du naturel dans leurs attitudes. Ce jugement a ses preuves dans les batailles de Constantin, dans les noces de Psyché au petit Farnèse, où l'on voit Vénus, les Grâces et les Amours contraster agréablement avec la fierté de Jupiter, de Mars et de Neptune. Cette composition offre précision et grâce de contour; on voit aussi, dans celles relatives à l'incendie del Borgo, qu'il entend les détails de la fine anatomie, quand l'action demande du caractère dans la figure. Ses enfans sont beaux, sans avoir le pulpeux de ceux du Titien. Ses meilleures têtes sont celles de l'âge viril : elles ont, pour le plus grand nombre, une dignité qui est l'expression du vrai, mais qu'il savait tempérer selon les sujets; l'ancienneté se met en évidence chez le patriarche, la simplicité chez les apôtres, et la foi chez les martyrs. Dans son tableau de la Transfiguration se voit la copie de la Divinité, rendue en quelque sorte visible à l'œil humain. Chacun, en considérant ses figures, devine l'état de l'âme qu'il a voulu rendre : c'est l'amour, la langueur, la crainte, la hardiesse, l'espérance qu'il avait en vue; chez d'autres, c'est la colère, l'amitié, la sérénité de l'âme; la finesse d'expression est souvent telle, qu'on y remarque jusqu'à la dégradation des

passions. Ses madones sont attrayantes, non pour offrir cette perfection de contour qu'on trouve à la Vénus de Médicis, mais pour avoir ce sourire de modestie, cette candeur qui indique une âme pure. L'invention est la partie où le peintre est réellement poëte; il y rassemble l'unité, la sublimité, l'érudition, le costume et tout ce qui est à désirer dans la perspective. Quelle éloquence dans sa Création, où Dieu, suspendu sur un nuage, les bras ouverts, touche d'une main le soleil, et de l'autre la lune! La principale figure dans sa composition s'offre toujours d'elle-même, il n'est pas besoin de la chercher; les groupes divisés de lieu sont néanmoins réunis à l'action principale; souvent une figure rêveuse fait triompher l'autre, qui se meut et parle. La masse des pleins et des vides, des lumières et des ombres, est équilibré, non d'après les caprices de la volonté, mais à l'imitation de la nature bien choisie: tout est art, mais la vérité paraît toujours sous la gaze qui la recouvre; l'école d'Athènes est le complément des preuves dont aurait besoin notre assertion.

C'est sous les yeux de ce grand maître que l'École acquit sa plus haute réputation; son genre se forma sur les beaux modèles des statues et des bas-reliefs dont les fouilles peuplaient le Capitole et les palais des ducs et des princes. Il se nourrissait dans la contemplation de ce beau idéal que lui offraient les chefs-d'œuvres de l'antiquité; mais ce qui était un avantage pour la jeunesse sage devint une source d'erreurs pour celle qui ne put se contenir dans les bornes d'une juste réserve, en admettant dans sa composition des figures belles, quant aux proportions, mais jamais assez animées, et tenant, comme on le dit à Rome, du Statuino. Ceux qui copièrent les statues modernes des

saints ont été encore bien plus mal avisés; cet exercice les accoutuma à des poses dévotes, à de mauvais plis de vêtement, tels que pouvaient les donner ceux des moines et des prêtres; objets que fournissait le culte religieux aux artistes qui se trouvaient dans le besoin. Raphaël, sur cet objet, sut se maintenir dans les bornes de la plus sage réserve, aussi-bien que ses élèves les plus chéris. Plusieurs de ceux-ci, quand ils se crurent assez instruits, retournèrent dans leur patrie, strictes observateurs de ses principes; d'autres restèrent à Rome avec lui, et lui furent attachés jusqu'à sa mort, et ainsi ils devinrent la souche d'une grande famille, à la tête de laquelle on peut mettre Jules le Romain, et Penni. Il laissa à ces deux derniers à finir les travaux qu'il avait commencés. Ils s'associèrent un troisième, Perrin del Vaga. Ces dignes successeurs végétèrent quelque temps, écartés des faveurs par Sébastien, protégé de Michel-Ange. Enfin parut Clément VII, et, sous ce Médicis, l'art, auparavant comprimé, reprit vigueur. Raphaël avait commencé à peindre la grande salle; il avait même achevé quelques figures; il avait laissé plusieurs cartons pour la finir; il devait y représenter l'Apparition de la Croix à Constantin, la Bataille où cet empereur fut vainqueur de Maxence; son Baptême, la Donation de Rome au pape. Jules fit les deux premières histoires, et Francesco les deux autres; ils terminèrent les peintures de la villa Madama, ordonnées par Jules de Médicis, ouvrage qui avait été suspendu jusqu'à la troisième année de sa papauté. Après ce travail, Jules quitta Rome pour Mantoue, Penni le Fattore passa à Naples. Vaga, Polidore, Gio d'Udine et Le Parmesan, qui s'étaient également épris pour le genre de Raphaël, retournèrent aussi dans leurs foyers.

Ainsi se dispersa cette grande Ecole; et, répandue dans toute l'Italie, elle y propagea bientôt tous les principes du maître. Rome fut dès-lors abandonnée aux maniéristes, qui dans toutes leurs productions annonçaient combien l'art avait dégénéré; les Salaviati et quelques autres de cette Ecole travaillèrent en finissant quelques figures, mais qui furent loin de tenir du premier genre. A la mort de Pie IV, les cadres à remplir le furent par Vasari et ses élèves, et le reste fut complété sous Grégoire XIII. L'époque fut moins brillante sous ce pontife et sous Sixte V, son successeur; les pinceaux les plus actifs furent préférés; les peintres abondaient à Rome sous ce dernier, comme les poëtes sous celui de Domitien, et les philosophes sous celui d'Aurélien. Le genre de la fresque prévalait, et les Frescanti, sans se soucier d'imiter la nature, couvraient les murailles des fruits de leur imagination, sans s'occuper beaucoup du coloris, encore moins du dessin. Jamais on ne fit tant usage des couleurs entières; on fut languissant dans le clair obscur, et l'on pensa peu à l'accord. Ce furent ces maniéristes qui remplirent les églises, les cloîtres et les salles d'assemblée de Rome, de leurs figures mal digérées. Cependant paraissaient de temps à autre quelques imitateurs du chef de l'École. Tel fut Girolamo da Sermonetta, qui peignit, dans la salle des Rois, Pepin donnant Ravenne à l'église, après avoir fait prisonnier Astolphe, roi des Lombards. Il s'approcha encore plus du genre de Raphaël, dans quelques tableaux à l'huile, notamment dans le martyre de sainte Lucie à Sainte-Marie Majeure, et celui de la Transfiguration à l'Ara-Cœli: tel fut encore Scipione da Gaetano, qui entendait bien le portrait, qui

faisait bien les cheveux, et représentait sur la pupille la petite fenêtre, et tous autres objets minutieux, comme ils sont dans la nature.

Baroche d'Urbin eut tout pour lui dans son premier âge: son père, sculpteur, lui apprit à modeler; son oncle, architecte, la géométrie et la perspective. Nourri de ces premières études, il prit le pinceau avec plus d'assurance. Il passa à Rome, où il étudia les ouvrages de Raphaël; mais, de retour en sa patrie, il eut le bon esprit de former son style sous celui du Corrége, et en acquit un coloris frais. Il entendit bien l'effet des lumières, et sut donner à ses têtes une gracieuse aménité. Il était sage dans toutes ses compositions; cependant il outrait quelquefois les attitudes de ses figures, et faisait trop saillir les parties osseuses. Mais ce qui est encore à sa louange, c'est qu'il pensait bien ses groupes, et les posait naturellement. Les principaux ouvrages de ce peintre sont une Descente de croix, la Vocation de saint Pierre et de saint André, sainte Micheline, l'Annonciation de la Vierge et une Circoncision. Muziano, qui parut quelque temps après, manifesta de la sagesse dans ses morceaux de choix; il les ornait souvent de paysages, selon la manière du Titien. On montre de lui à Lorette, dans la chapelle de la Visitation, trois tableaux, notamment celui de la Piscine, qui offre un mélange de beauté et de bizarrerie. A la cathédrale de Foligno il a représenté, dans une fresque, les miracles de saint Féliciano. Les figures de ce peintre sont souvent inexactes, et tiennent de la monotonie de celles de Michel-Ange. Il excelle dans la manière de vêtir le soldat, et surtout à représenter les anachorètes et autres personnages graves; son dessin est plus agréable que

correct. On lui doit le dessin de la colonne Trajane; déjà Jules le Romain avait commencé le travail, mais Muziano eut la gloire de l'avoir mis à sa fin.

Les Zuccari, nourris à la grande Ecole, tombèrent aussi sur un autre écueil par leur façon maniérée, qui ne fit que gâter leur genre. Tous deux travaillèrent au palais Caprarola, et les divers morceaux qu'ils peignirent à fresque dans les grands appartemens, et qui étaient plus ou moins relatifs à l'histoire de Paul III, de la famille des Farnèse, font voir combien ils avaient la composition facile. Thadée, quoique peignant de pratique, n'en entendait pas moins bien la disposition de ses sujets; ses idées étaient nobles et son pinceau moelleux; c'est dommage qu'il ait mis trop d'esprit dans son dessin; ses airs de tête manquent souvent de noblesse et sont peu variés. Il est beaucoup de fresques de Thadée à Rome, mais les meilleures sont les histoires évangéliques qu'il fit pour l'église de la Consolation; il a aussi peint à l'huile. Frédéric est plus maniéré que son frère : il est loin de l'égaler, sous le rapport du dessin; mais aussi il est plus varié en composition, plus capricieux en ornemens. C'est lui qui finit la salle des Rois; il exerça aussi son pinceau au palais Farnèse et à la Trinité du Mont. Il termina beaucoup d'ouvrages que son frère avait laissés imparfaits, et peignit la voûte de la chapelle Pauline, commencée par Michel-Ange.

La salle Royale se formait; elle peut donner une idée de ce qu'était la peinture sous Paul III, et ce qu'elle continua d'être jusqu'en 1573, sous Vaga, qui alors en eut la direction. Il fit les compartimens, orna la voûte, conduisit tout le stucage; il se mit ensuite à dessiner les histoires, et c'est dans ce travail qu'il mourut,

en 1547. Daniel Volterre lui succéda, et se décida à y représenter les donations faites à l'Église par les souverains qui avaient réintégré le saint Siége dans son temporel, ou qui avaient augmenté celui-ci; ce qui fut cause qu'on appela cette salle Royale. Depuis ce fut une suite d'élèves qui soutinrent plus ou moins la réputation du maître, et ainsi l'on vit paraître successivement un Polidore de Caravagge, un Matturino de Florence, un Pellegrino de Modène, un Ramenghi, un Pupini, un Gimignano, un Schizzone, un Garofolo, un Gaudenzio da Ferrari, un Giacomone di Faenza, il Pistoia; enfin parut le chevalier d'Arpin, ou Le Josépin, qui mit beaucoup d'esprit dans ses idées, qui eut même du feu dans ses compositions, mais qui eut un dessin froid et des expressions souvent forcées: on peut prendre idée de son faire au Capitole; sa Bataille entre les Romains et les Sabins est un de ses meilleurs ouvrages. Le dernier qui exerça son pinceau avec sagesse dans les différentes compositions qu'il produisit est l'Allemand Mengs, qui travailla beaucoup à la bibliothèque du Vatican, et qui mourut à Rome vers la fin du siècle dernier, comme il terminait cette grande entreprise.

CHAPITRE XXIX.

Musique. — Les Théâtres, — d'Argentine, — della Valle, — Tordinone, — Clementino, — Aliberti. — Les Buratini, Acteurs ambulans.

Les églises et les oratoires retentissaient naguère des accens modulés des plus belles voix et des instrumens les plus harmonieux; aujourd'hui la mélodie et l'harmonie ont quitté ces saints lieux; elles exhalent encore toutes deux quelques soupirs dans la première des basiliques, mais ce n'est que dans les jours où les hommes croient devoir honorer la Divinité par un surcroît de zèle qui puisse mieux attirer ses faveurs. L'Italie fut le pays où germa la musique; le sol lui fut favorable, même à cette époque où la grossièreté des mœurs demandait qu'on versât du sang sur les arènes. Mais Polhymnie prit bientôt sa lyre; elle accompagna les sons cadencés des voix mélodieuses, et les hommes, qui déjà se laissaient guider par les principes de la raison, eurent honte de favoriser par leur présence les scènes de carnage, où leur sensibilité était en opposition avec la cruauté des combattans. Ce fut ainsi que les Romains, dans le bas âge, durent à la musique leur retour à la compassion qu'inspire la nature. Les principes d'une nouvelle religion, qui insinuait la douceur dans les mœurs, contribuèrent aussi pour beaucoup au développement de l'art dès sa naissance, en portant les hommes de génie à en faire preuve en composant des morceaux dont les accords devaient résonner sous les voûtes chrétiennes. D'une autre part, des compositeurs,

dont l'imagination s'exaltait pour parvenir à la gloire, donnaient une nouvelle vie aux conceptions lyriques des poëtes. Ainsi des scènes furent bientôt représentées avec tout le luxe de l'ancien temps, et nourries du jeu et des accens des acteurs, et des accompagnemens de l'orchestre; elles attirèrent les êtres pensans dont la molle aisance trouve une nouvelle vie dans le travail de l'indigence. La tragédie et la comédie dès-lors ne purent plaire qu'autant que les accords venaient soutenir le débit, et l'on vit Didon se jeter dans un bûcher sous le son que tirait un archet, dont la mourante impulsion annonçait la fin prochaine de l'héroïne. Ainsi Polhymnie se familiarisait alors avec les accens plaintifs de la mort, comme avec les sons vifs et vigoureux de la gaieté. A mesure qu'une nouvelle langue se formait sur les débris de la latine, la perfection survenait en musique et donnait à chaque conception poétique le génie qui lui convenait pour nourrir le sentiment que suggérait la pensée. Le génie s'était prononcé; mais qu'est le génie quand la puissance ne fait rien pour lui? un lis qui courbe humblement sa tête, demandant une veine d'eau qui lui rende tout son éclat. Le saint Siége prend vigueur, il a besoin du pouvoir magique de la musique pour donner une empreinte céleste aux cérémonies de la religion qui va baser son empire. Bientôt du centre l'impulsion se propage par les rayons divergens, et Polhymnie reparaît dans les églises, comme sur les théâtres, avec toute la richesse de ses moyens (1).

(1) Tout le monde connaît le pouvoir de la musique sur les cœurs sensibles; le catholicisme en a profité pour faire valoir le dogme, et à Rome plus qu'en aucun autre pays, où la croyance est fondée sur la persuasion. Lorsque les ondes du Pactole arrivaient dans cette bril-

Le théâtre où cette Muse vient s'offrir avec tous ses avantages est celui d'Argentine, qui correspond à ce que nous appelons ici l'Opéra : ce théâtre a reçu cette dénomination du voisinage d'une tour de ce nom; il appartient à la maison Cesarini, qui le fit élever, en 1732, sur les dessins de Teodosi : il est très-grand, très-élevé, n'a point de façade, mais son intérieur est beau et simple. Le parterre est garni de nombre de bancs, où chaque personne est séparée de son voisin par un petit morceau de bois étroit, et haut d'un pouce, peu agréable aux personnes inexpérimentées qui ont le malheur de l'enfourcher. Les loges, au nombre de trente-trois, sur six rangs, sont plus ou moins décorées, en dedans comme en dehors, selon le luxe que veulent étaler les propriétaires ou les locataires qui viennent là souvent, moins pour écouter la pièce que pour converser. L'orchestre est très-élevé, de manière même à nuire aux spectateurs placés au parterre; le souffleur n'a point de niche, il prédomine sur les musiciens, qui vont bon train, sans qu'aucun bâton criard ne dirige leurs mouvemens. Ici, comme aux autres spectacles de la ville, on fournit à chacun d'eux une sorte de cierge, dont ils fondent le bout pour le faire tenir sur leur pupître, et qu'ils étei-

---

lante ville, que les prêtres, les moines et les religieux étaient abandonnés à leur savoir-faire, pour faire valoir les prérogatives de leur patron, il n'y avait point de jour que, le matin comme le soir, quelque église ne résonnât, en son honneur, des accens des plus belles voix. Les jeunes gens qui étaient doués des avantages de la nature sur ce point profitaient de la circonstance pour se faire connaître sous un rapport, qui par la suite pouvait leur être productif. Ces pieuses réunions étaient un moyen qui éloignait le Romain de ses travaux journaliers, mais aussi qui l'amenait à l'obéissance; et quand on n'a point la force, il faut recourir aux expéciens.

gnent aussitôt toutes les fois qu'ils n'en ont plus besoin, et le rallument ensuite pour le morceau qu'ils doivent jouer : le reste est emporté par chacun pour l'utilité du petit ménage. Au cintre est une horloge italienne, au service de ceux qui, ne voulant point faire usage de leur montre, trouvent un indicateur pour le temps où ils veulent se retirer. L'orchestre est bien fourni en instrumens à cordes, il va rondement; mais il est bien faible en instrumens à vent, je n'y ai entendu aucune bonne flûte. Quant aux acteurs, il ne faut point s'attendre à trouver l'ensemble et la précision du jeu des nôtres; le plus souvent ils entrent mal en scène : les premiers sont très-bien décorés, mais les inférieurs manquent du nécessaire. Les virtuosi et virtuose, après avoir chanté leur partie, oublient leur personnage, et viennent sur l'avant-scène prostituer leur dignité aux acclamations que leur ont méritées leurs roulades : on voit même souvent ceux qui n'ont que la médiocrité pour mérite singer les autres, et quêter des applaudissemens que leur donnent toujours quelques âmes charitables (1). La valeur des acteurs n'est pas toujours de même aloi, à raison de ce qu'ils changent chaque saison. Ainsi l'ambulance des sujets nuit singulièrement à la bonté de la représentation, et jamais on ne peut jouir d'une réunion de talens comme à Paris et autres grandes villes de France, où il y a stabilité de personna-

(1) Je n'ai vu, dans aucune ville de l'Italie, applaudir les acteurs avec autant d'enthousiasme qu'à Rome : c'est une sorte de délire qui souvent se prolonge au-delà du terme que comporte une juste approbation. Une nuée de mains s'élève du parterre et des loges, et est dans une continuelle agitation; le trépignement des pieds ne discontinue point, et l'affection de chacun s'exhale alors par des cris de « Viva el maestro! viva Piccini! viva Anfossi, Pasiello, Cimarosa! etc. »

ges. Le manque de sujets est aussi souvent cause qu'on donne des rôles d'homme à des femmes, dont le timbre de la voix dénote toujours le sexe, quoiqu'elles soient revêtues du casque et de la cuirasse. Le spectacle que l'on donne dans cette saison est intitulé « I Riti d'Efeso », avec un ballet intitulé « Teseo riconoscinto ». Le rôle de Primo Soprano est rempli par Mme Sessi, Romaine : c'est une actrice accomplie en son genre, et qui a fait et fait encore les délices de tous ceux qui l'ont entendue; la Prima Donna assoluta est Mme Luisa Velsovani, qui est un médiocre talent. Le Primo Basso est Luigi Zamballi, le Primo Tenore, Prospero Pedrezzi, et le Secundo Tenore, Luigi Magrini : ce sont des talens très-ordinaires; aussi les amateurs désertent-ils le grand théâtre pour courir à celui della Valle, où ils sont mieux servis. Les danseurs sont loin d'avoir la grâce qu'ont les nôtres, ils n'ont point de Gardel pour la leur donner : mais, s'ils manquent de cette moelleuse souplesse qui fait le charme de la danse, ils ont du moins une force de jarret qui est fort du goût des Romains; les sauts et les cabrioles qu'ils répètent à tout moment en font preuve. Les décorations sont très-variées et d'une illusion, d'une fraîcheur qu'on aurait peine à concevoir au-delà des Alpes; mais ici on ignore l'art de les faire jouer, et d'ailleurs le théâtre n'est point disposé à produire cet effet. Un opéra peut avoir trente-trois représentations de suite, ce qui est très-fastidieux pour les Français, qui aiment le changement. Rome ne s'est point encore dégradée jusqu'à établir dans les enceintes théâtrales des lieux de spéculation, Ridotti, où, par l'appât du gain, viennent s'appauvrir les chefs de famille et autres. Le directeur de ce théâtre est le prince Césarini, qui prend beaucoup de peine pour le fournir d'acteurs, trop sou-

vent au-dessous des applaudissemens publics. Les pièces qu'on joue à celui-ci, ainsi qu'à celui della Valle, sont toujours en deux actes : on donne le premier, puis le ballet; ensuite revient le second acte de l'opéra, puis le dernier du ballet : ce qui est fort désagréable pour ceux qui ne veulent rien perdre de la marche d'une pièce. Les poëmes qui se prêtent bien aux accords de la musique italienne sont ceux de Métastase, à raison de la bonne coupe des vers qui les identifie mieux à la phrase musicale; aussi plusieurs de ses pièces ont-elles exercé l'enthousiasme de nombre de musiciens, et conservent-elles toujours leur réputation.

Le théâtre della Valle est contigu au palais Valle, dont il a reçu le nom; il est dans le voisinage de la Sapienza : c'est une salle qui, comme la précédente, n'offre aucune apparence à l'extérieur, et qui cependant est assez bien disposée au dedans : on y voit cinq rangs de loges. Sur les côtés de la scène et sur le devant des loges sont les bustes des plus célèbres poëtes et compositeurs, avec leurs noms en lettres d'or; entre autres s'y voit celui de Paësiello, actuellement vivant. Cette salle n'est éclairée que par huit gros cierges que soutient un candelabre qu'on hisse et fait disparaître aussitôt qu'on lève la toile. Ainsi le parterre, les loges, tout alors est dans une parfaite obscurité; il n'y a de lumière que sur le théâtre, ce qui est assez l'usage dans toute l'Italie, excepté à Naples. On dit que cette obscurité mystérieuse plaît aux dames qui conversent dans les loges : cela peut être; aussi, bien qu'on soit parvenu à éclairer les principales rues de Rome, je doute cependant qu'on discontinue l'usage où l'on est d'élever le candelabre au théâtre della Valle. Quoique ce théâtre soit de petite dimension, cependant on y joue assez souvent de belles et bonnes

pièces tragiques et comiques. Cette année 1811, où j'en profite, la scène est très-bien pourvue, pour le haut genre, par Pellegrini et Zamboni, basses-tailles et très-bons bouffons, par Boticelli, tenor, et par mesdames Morandi, primiera, et Solandri, secunda. On y donne actuellement le Menuisier de Livonie, que l'on produit sous le titre d'il Falegname. On n'y chante point, mais les acteurs jouent avec une telle perfection que la salle est toujours pleine. J'ai trouvé que le juge chargeait trop son rôle de bouffonneries; mais ce défaut tient du caractère italien, qui sort facilement des bornes quand il donne dans ce genre. Le théâtre autrefois retentissait rarement des accens de Melpomène; aujourd'hui cette muse commence à se faire entendre, et l'on vient se pénétrer à cette scène des hauts sentimens qui s'y débitent. On y représente les plus belles tragédies de Voltaire, en italien, et dans un jeu qui fait honneur à la sensibilité romaine.

Outre ces salles de spectacles, il en est encore quelques autres, notamment celle d'Apollon, rue Tordinone; on y joue, durant le carême, la comédie et la tragédie: celle qu'on connaît sous le nom de Clementino est occupée par des particuliers qui s'y exercent pour leur plaisir : celle enfin qu'on nomme Aliberti est rue Babuino; elle fut bâtie par le comte Alibert, Français, attaché à la reine Christine, qu'il suivit à Rome; elle est particulièrement destinée aux bals d'hiver et de carême. Au Mausolée d'Auguste sont les Fochetti, qui jouent l'été.

Les Buratini jouent dans la salle Pallacorda : le peuple les fréquente plus que les grands, néanmoins ceux-ci leur font quelquefois des visites, et en vérité ils en méritent la peine : ce sont des marionnettes qui ont moins de vues morales que celles de M. Picard, mais aussi

elles dérident plus franchement le front. Il est fâcheux que ces bouffonneries transgressent si souvent les règles de la décence; mais, s'il en était autrement, la salle serait déserte : la police française est donc obligée de céder sur ce point quelque chose à l'usage et à l'esprit du pays. La salle est dans le voisinage de la Poste aux lettres; elle n'est nullement recommandable sous le rapport du bâtiment, mais le jeu des acteurs ne la fait pas moins remplir. Ils sont de grandeur à moitié de la naturelle, et mus par des verges que font agir des mains qui se montrent un peu trop souvent aux personnes qui peuplent le parterre. Des femmes et des hommes placés dans les coulisses sont les interlocuteurs. J'y ai vu représenter, en cinq actes, toute l'histoire de la Jérusalem délivrée, du Tasse, avec une exactitude d'ensemble qui tient du prodige. Godefroi consultant son conseil sur le genre de guerre à faire; l'Ambassade du sultan; l'Assaut de la citadelle; des Combats avec les Turcs et les Chrétiens; Arlequin, qui de Sophronisbe en fait sa Colombine, et qui, vanté ici comme l'est Pulcinello à Naples, s'entremêle et se fourre partout; des danses où des nains à grosses têtes font un principal rôle; une figure grotesque qui paraît en scène, à qui un de ces nains vient humblement enlever successivement les bras, les jambes, à qui finalement on tranche la tête, et qui, n'offrant plus qu'un torse, ressuscite en Pierrot, lequel se met à danser. Voilà une de ces merveilles qui feraient courir tout le monde de Paris, si Merlin, de sa baguette, pouvait en un clin d'œil la faire paraître sur un théâtre de cette ville. Ce n'est pas tout; ce Pierrot, pris de colique, satisfait au besoin de nature devant tout le monde, mais néanmoins de la manière la plus décente; et, au lieu de rendre ce à quoi on

s'attendait, il accouche, car c'est le terme, d'un petit personnage qui aussitôt se met en danse, et successivement en produit une douzaine d'autres, qui pareillement font exercice de leurs jambes. Tous ces jeux sont autant d'intermèdes aux actes sérieux de la scène, qui reprend aussitôt que ces bamboches ont fini leur rôle. J'y ai vu depuis jouer la fable d'Orphée, avec toutes les danses et la magie de nos grands opéras. L'orchestre, qui donne une seconde vie à tout cet ensemble, ronfle toujours et d'une manière agréable; sous ce rapport, l'oreille est loin d'être aussi fatiguée qu'elle l'est souvent ici à de bien meilleurs spectacles. Cette salle est ouverte tous les jours, à sept heures et demie, et fermée à dix et demie. Tous les grands théâtres s'ouvrent la seconde fête de Noël, et se ferment au dernier jour du Carnaval; cependant les deux derniers papes, sachant que le peuple a besoin d'un amusement journalier, permirent qu'on représentât à Pallacorda et à la Valle des intermèdes en musique.

Chaque troupe de comédiens en Italie, outre ses acteurs et son souffleur, a encore son poëte qui suit la troupe dans ses excursions, et qui martelle son cerveau pour retrancher ou ajouter à la pièce, selon que le demandent les circonstances. Ces poëtes, enfans disgraciés d'Apollon, sont fort mal payés, et comment le seraient-ils mieux pour des ouvrages qui, la plupart, ne s'étendent guère à plus d'une douzaine de représentations, et souvent moins? Mais comme l'usage est de ne faire que très-peu d'attention au canevas de la pièce, et que la broderie, qui est la musique, l'emporte toujours sur le fond, peu excités par l'amour-propre, le meilleur aiguillon pour faire naître le talent, ces ouvriers brochent la besogne, et visent à la

quantité plus qu'à la qualité. Aussi n'y a-t-il qu'invraisemblance dans leur plan; leurs scènes sont toutes décousues; leurs portraits, des caricatures, on est à tout moment choqué des inconvenances qui se succèdent, et ce qui particulièrement révolte la raison, c'est la peinture des mœurs souvent dépravées. Celui qui, à ses risques et périls fait les frais du spectacle est l'entrepreneur, l'Impressario. Dès qu'un sujet s'est enrôlé sous sa bannière, il doit le suivre partout où il veut le mener, pour tout le temps auquel il s'est engagé par son acte. C'est alors lui qui fait tous les frais du transport; mais je ne sais lequel est alors plus heureux, de celui qui commande, ou de celui qui obéit, tant le chef éprouve de tracasseries quand il faut distribuer les rôles, et mettre au récit une pièce dont il attend du profit. On peut avoir une idée de ce [illegible] quand on a vu la pièce intitulée : *L'Impressario in angustie*.

CHAPITRE XXX.

Préjugés religieux. — Pratiques usitées pour l[illegible] extérieur.

Les préjugés religieux ont pour père le fanatisme et pour mère l'ignorance; ils germent dans tous les pays où l'homme simple se laisse guider par un plus rusé, pour fonder sa croyance : aussi ont-ils facilement pris naissance sur un sol théocratique, plus propre que tout autre à faciliter leur développement. Le saint Siége, qui avait intérêt à les favoriser, laissa aux prêtres et aux moines le soin de leur enfance, et, sous une pareille surveillance, les progrès furent vigoureux. Mais ce qui est contraire à tout ordre établi chez les êtres sus-

ceptibles de reproduction, qui ne rapportent que quand ils sont parvenus à leur état de perfection, la plantule fut productive dès son premier âge. Il n'est aucun ordre dans la hiérarchie ecclésiastique qui ait eu plus de soin de l'élève que celui des Jésuites. Leurs églises, riches des ondes du Pactole, dirigées sur elles par leur industrie, attiraient toutes les personnes pieuses par leur magnificence et le culte des saints que fréquemment on y chômait. Leurs autels avaient ce luxe de dorures et de luminaires qui invitait au recueillement et aux largesses, payables par un retour de prières qu'au moins mérite la bienfaisance. Aussi, sur ce point, les desservans de Saint-Louis de Gonzague n'avaient-ils rien oublié des petites attentions nécessaires à l'entretien des préventions que pouvaient avoir ceux dont ils captaient la généreuse bienveillance. L'histoire de leur temps rapporte que devant le maître-autel de leur église était une ouverture où l'on jetait cachetés les placets ou pétitions qu'on adressait au saint, avec prière de les faire tenir à l'Éternel, en les apostillant de son nom. Le bon Romain croyait qu'alors sa demande devait être exaucée. Si Horace eût alors reparu à Rome, il leur eût dit :

Credat Judæus Apella,
Non ego; namque deos didici securum agere ævum;
Nec, si quid miri faciat natura, deos id
Tristes ex alto cœlo demittere tecto.

Ces bons pères, en se jouant ainsi de la crédulité du peuple, entraient dans le secret des familles, et tournaient toutes les circonstances à leur profit. Aujourd'hui on parle encore de l'oratoire du P. Garavita, fameux directeur des Dames romaines, et du brillant de ses décorations, si propres à nourrir momentanément

la piété dans le saint temps de carême. [illegible] dians n'ont point été inférieurs aux [illegible] ciples de Loyola, sur les moyens d'am[illegible] et faire le dénombrement de leurs astuc[illegible] matière, serait faire celui des faiblesses de [illegible] bien portant comme malade, n'en est pas [illegible] de la cupidité d'un plus fin qui cherche [illegible]

Les Récollets de l'Ara-Cœli en fourni[illegible] preuve, si la puissance française qui [illegible] rendu moins onéreuse au peuple sa tr[illegible] fiance à ces pratiques superstitieuses, [illegible] saient point le brillant des premiers siè[illegible] De grands personnages étaient-ils en bu[illegible] physiques qui les menaçaient de quel[illegible] sans attendre le mieux qu'amène toujo[illegible] bonne application d'un remède bien indi[illegible] chercher le Bambino, l'enfant Jésus, r[illegible] billé, que deux moines en voiture portai[illegible] jambes. Chacun saluait silencieusement [illegible] dignes personnages, qui, arrivés à la mais[illegible] le Bambino entre les draps, à côté du m[illegible] restaient à ses frais, jusqu'à ce qu'il eût pris un parti pour ce monde ou pour l'autre. L'escalier en marbre qui mène à leur église était aussi fréquemment monté à genoux par des zélateurs, qui récitaient alors les Litanies, dans l'espérance d'obtenir en révélation le numéro qui devait les faire gagner à la loterie; une messe, qu'ils faisaient dire, terminait ce pieux exercice, qui devenait profitable au couvent par sa répétition. Il en est des pratiques superstitieuses comme de toutes les affaires d'intérêt, où le succès excite l'émulation. Les Servites de Sainte-Marie *in Via* ne sont point restés en arrière des Récollets. Une image de la Vierge fut trouvée dans le puits

qu'on leur bâtissait sous Alexandre VI;
asion, en vantant l'eau pour la guéri-
, quand on aurait fait une neuvaine à
foule accourut à leur chapelle, où ils
l'image : l'autel eut son luminaire, et
on les baïoques du pauvre. Les Augus-
Marie du Peuple ne vantaient-ils pas,
rvaient, la fiole qui contenait le lait de
qu'on leur avait apporté de Jérusalem,
en infaillible pour faire revenir celui
mé chez les nourrices. Les femmes
ntes arrivaient à leur église, et après la
le *ad lac mammis revocandum*, qu'elles
, elles retournaient chez elles, sûres du
nes riches, qui pouvaient intercéder
faisaient venir la relique chez elles;
ps les pauvres s'en passaient, mais la
prenait en pitié, se chargeait de leur
souvent de la manière la plus avantageuse.

Puisque nous en sommes actuellement sur un article aussi important, sinon sur le dogme en matière de religion, du moins quant à la crédulité qui est d'un rapport journalier, la religieuse Rome n'a-t-elle pas son jour, le 17 janvier, où les prières s'étendent jusqu'aux animaux utiles à toutes les classes de citoyens? Ce jour, sur les neuf heures du matin, chacun se porte à l'église de Saint-Antoine, sur le mont Esquilin, accompagné de son bœuf, de son âne, et les palfreniers, avec des montures qui ont la tête ornée de rubans de toutes couleurs. L'offrande n'est point oubliée : c'est un cierge d'un calibre quelconque, dont on gratifie le saint, par reconnaissance; on y ajoute quelques pièces de monnaie, comme récompense pour le sacristain, car le

cierge doit brûler toute la journée à l'autel. La supériorité des grands ne permet pas que leurs chevaux soient confondus avec ceux de la foule; ils sont attelés à de riches voitures, et conduits, sur les onze heures, par des cochers élégans, qui les ont ornés de plumets, de caparaçons, de sonnettes, pour indiquer leurs rangs. Cette cérémonie dure trois jours, pendant lesquels on voit dans le Cours et autres belles rues de Rome les cochers et les palfreniers faire parade des montures dont sont fournies les écuries de leurs maîtres. Ce chapitre est bien court, ce n'est pas que la matière manque pour le rendre plus long; mais le peu que j'ai touché suffit pour exciter la commisération du philosophe sur une maladie qui afflige et affligera long-temps le moral de l'espèce humaine.

CHAPITRE XXXI.

Les Mœurs. — l'Industrie. — Le Sexe. — Le Sigisbéisme. — Les Conversations. — La Littérature. — Le Langage. — Les Promenades. — Les Divertissemens.

Les mœurs ont beaucoup changé depuis les circonstances qui ont établi le pouvoir français dans la capitale du monde chrétien. La franchise gallicane remplace chez les Romains la dissimulation que le gouvernement ecclésiastique entretenait chez ceux qui en recevaient les faveurs. L'urbanité se répand sur toutes les classes de citoyens, et déjà la satire n'a plus le même cours qu'au temps où Pasquin avait de fréquentes conversations avec Marforio. Les grands, qui savent, par une expérience récente, que la distance entre eux et

t pas si grande qu'elle ne puisse
chie, ne donnent plus à ceux-ci
à baiser, en signe de protection
Ils commencent aussi à sentir les
urnalier sur leur table, non-seu-
ais encore pour ceux qu'ils y in-
ces invitations sont encore rares;
nt plus de la honte où les met le
ef de cuisine, que d'une sobriété
nnelle; et en effet, à une table
ne font point les frais, il est rare
urs convives qu'eux. Le Romain,
etti à l'esprit de superstition, et
montée à l'unisson de celle de ses
nsée s'ennoblira par la vue de ces
s temps anciens, avivée par la sé-
recevra de grandes idées et un
franches communications. Ce ca-
déjà chez le citadin, dont l'esprit,
précédent gouvernement, était
à lui-même quand il se dirigeait vers l'étude
de l'antiquité et des arts, et qui se trouvait arrêté dans
sa marche lorsqu'il se tournait vers les sciences, dont la
connaissance pouvait amener l'insubordination. Les
grands aiment le luxe que donne un nombreux domes-
tique; aussi le vers suivant de Juvénal leur est-il encore
applicable :

Maxima quæque domus servis est plena superbis.

Cependant les dépenses, pour satisfaire à ce faste, ne
sont pas si onéreuses qu'on le pourrait croire, à raison
de la modicité des gages qu'on leur donne. D'ailleurs
il est reconnu que cette modicité s'améliore par les

fréquentes Buone mani que les valets reçoivent des connaissances du maître, et surtout des étrangers. Ceux-ci ne peuvent être admis à l'audience, encore moins à l'intimité, qu'ils ne soient salués en sortant par deux ou trois de la Famiglia, dont l'un, plus empressé, est toujours l'interprète des sentimens intéressés des autres; le profit qui en revient est mis dans une capse à clef, que leur chef ouvre au bout de l'année pour faire la répartition. Cet usage, que la raison réprouve, s'efface beaucoup depuis l'installation du gouvernement français, notamment chez les grands, qui ont plus de relations avec lui; mais il est encore le même chez beaucoup d'autres qui vivent dans le souvenir de leurs aïeux. C'en est assez sur cet objet; car, comme le dit Juvénal :

Plurima sunt quæ
Non audent homines pertusâ dicere læná.

Le bourgeois ici est naturellement travailleur, surtout quand les effets de sa maison baissent : c'est lui seul sur qui repose tout le poids du ménage, qui le pourvoit de tous les objets de consommation journalière, en les allant chercher lui-même chez les débitans : tout le service que lui rend sa moitié est de nourrir les bambins qu'elle lui donne; mais aussi, quand il a gagné pour une semaine, et souvent moins, il se repose jusqu'à ce qu'il soit stimulé par le besoin. On en peut dire de même de ce grand nombre d'artistes inférieurs qui abondent sous le rapport des beaux-arts, notamment dans la peinture : beaucoup de demoiselles, qui ne savent pas même écrire, s'occupent de ce dernier genre, et quelques-unes même avec succès; mais la plupart étant faibles dans le dessin, le

peu de talent qu'elles ont avorte. Les plus industrieuses s'en font souvent un moyen pour entraîner dans les liens du mariage quelques Allemands, dont les sens empressés ne peuvent rien obtenir d'elles que ce dernier engagement. Les autres, moins sauvages, visent aux jouissances du moment. Chez celles qui ont quelque beauté, leur cœur s'épanouit plus facilement aux discours flatteurs, dans l'attente où elles sont d'un appréciateur de leurs charmes ; elles mettent même beaucoup de coquetterie dans leur conduite : Damœtas dirait peut-être aujourd'hui de chacune d'elles :

Malo me Galathea petit lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

Leur cruauté néanmoins s'adoucit, et le dieu d'Amour, qui porte à la folie, l'emporte toujours sur celui d'Hyménée, qui prescrit la sagesse. Ainsi, comme l'observait de son temps Juvénal :

Rara est concordia formæ
Atque pudicitiæ.

Celles-ci cependant sont en très-petit nombre ; car la plupart portent à l'autel la virginité, sinon du cœur, du moins celle du corps, et cette dernière est la vertu que prise le plus tout Romain qui cherche à s'engager sous le joug conjugal. La misère qui règne dans les maisons, et les causes en sont nombreuses, force les mères à fermer les yeux sur les erreurs de leurs filles, et d'autant plus que le ménage s'en trouve jouir d'un moment d'aisance. Celles qui ont plus de mœurs, autrefois vaines et paresseuses, n'ayant plus aujourd'hui l'espoir des dots que leur faisaient l'Etat et les grands, sentent le besoin de travailler, aussi les voit-on en bon

nombre, dans les boutiques, appliquées à la broderie et aux travaux de l'aiguille qui peuvent fournir à leurs besoins.

La beauté, parmi les Romaines, n'est pas pour toutes une de ces combinaisons de traits et de couleurs qu'on puisse regarder comme le prototype de la belle nature. Cependant, sur ce point, la nature n'a pas été indifférente à l'égard de la plupart; elle a donné un bel ovale à leur figure; les saillies et les enfoncemens de leur visage conservent une juste proportion entre eux, et font avantageusement valoir leur profil. Je citerai, en preuve de cette assertion, la princesse Marconi, que j'eus occasion de voir dans toute l'élégance de sa parure, à une fête que donna M. le Gouverneur; on pouvait lui appliquer le passage suivant de Rinuccini :

L'oro del crine, la maestà del viso,
La porpora de'labri, il sol degli occhi,
Della fronte le rose e il bel narciso,
L'arca del ciglio, che saette scocchi,
La voce e'l gesto, e'l portamento, el riso
Il guardo che ferisce ovunque tocchi
La grazia sua, la sua virtù divina
Fan dell'anime dolce rapina.

Enfin, même parmi le peuple, on retrouve encore dans les têtes quelque chose de ce caractère que nous offrent les statues antiques que l'on admire dans le musée du Vatican. Le buste du plus grand nombre s'épanouit convenablement vers le haut, pour donner soutien à de belles épaules, et leurs seins, d'une blancheur éclatante, s'arrondissent également sous la forme la plus voluptueuse. Rien n'est ébauché ici, si ce n'est le bas de la taille, qui encore chez le commun emprunte son désagrément de l'épais vêtement qui la cache. Il

est dommage qu'avec d'aussi beaux dehors, encore plus apparens chez les femmes qui veulent plaire, la démarche soit en contraste avec les grâces dont elles cherchent à tirer parti. Il ne suffit pas d'être belle, il faut encore être douée du sentiment de sa supériorité sur ce point, pour animer ses traits et s'en servir comme arme quand on pense à l'attaque; et ici la plupart des Romaines sont en défaut sur l'emploi de leurs moyens. Elles ignorent l'art d'animer leurs yeux d'une manière variée et fugitive, encore moins de mettre en accord leurs sentimens avec leur figure, sur laquelle on s'empresse de les chercher. Aussi est-il difficile à un homme qui vise plus à la réciprocité de tendresse qu'au physique de l'amour, d'aimer long-temps une Romaine, quelle que soit sa beauté, stimulant si puissant de la jouissance. Juvenal, occupé des Romaines de son temps, s'exprime d'une manière bien injurieuse à cette aimable portion de l'humanité; en parlant des liens conjugaux à former avec elles, il interpelle son lecteur, en disant:

Nullane de tantis gregibus tibi digna videtur?
Sit formosa, decens, dives, fœcunda, vetustos
Porticibus disponat avos intactior omni
Crinibus effusis bellum dirimente Sabinâ;
Rara avis in terris, nigroque simillima cygno.
Quis feret uxorem cui constant omnia? Malo,
Malo Venusinam quàm te, Cornelia, mater
Gracchorum, si cum magnis virtutibus affers,
Grande supercilium, et numeras in dote triumphos.

Juvénal, vivant aujourd'hui, n'aurait pas les mêmes reproches à faire aux Romaines de ce siècle, qui, moins orgueilleuses que celles d'autrefois, savent néanmoins se faire valoir, sans se rendre odieuses à leurs in-

férieurs. Les femmes sont aimables et [illegible] leur intérieur, avec ceux surtout qui o[illegible] leur cœur. Si elles sont négligentes sur l[illegible] venances que nourrit chez nous le sent[illegible] moins s'en prendre au fond de leur [illegible] l'oubli où on les a laissées sur les formes; la crainte de mal faire en pareil cas les porte à ne rien [illegible] pourrait encourir le blâme. Mais si elles s[illegible] dans leur ménage, elles n'en sont que [illegible] tratives hors de chez elles. Souvent elle[illegible] mières à saluer ceux qu'elles auront vu [illegible] deux en société, quand, dans leurs wis[illegible] aux promenades publiques, à l'heure où [illegible] permis d'aller à pied. Un petit mouveme[illegible] doigts, comme pour appeler, devient [illegible] signe de souvenir, même d'intelligence, [illegible] est favorisé. L'assentiment à une demande a toujours pour indice deux ou trois flexions de tête [illegible] exécutées, comme le refus se manifeste pa[illegible] agitation, de droite à gauche, de l'index [illegible] conjointement avec un petit bruit qu'op[illegible] entr'ouverte.

La jalousie chez les grands, cette noire passion qui autrefois envenimait les jouissances les plus douces d'un paisible hyménée, n'a plus le même pouvoir sur les esprits soupçonneux. Les femmes, autrefois confinées dans l'intérieur de leurs appartemens, paraissent aujourd'hui dans les conversations, qu'elles pourraient animer par leur amabilité, si leur éducation répondait plus souvent à leurs moyens. Elles ont tous les talens et toutes les grâces pour enchaîner; mais elles manquent de cette vivacité et de cette culture d'esprit qui convertit une guirlande de roses en une chaîne d'airain.

Une jeune femme qui entre en ménage, fatiguée de la contrainte du couvent, rend son mari heureux pendant quelque temps, autant cependant que peut l'être un chef de maison sortant de la tutelle d'un ecclésiastique qui lui a donné une éducation de séminaire. L'association a été heureuse pendant la révolution de quatre saisons successives; mais l'émancipation du chef, qui ne doit de compte qu'à lui-même dans la gestion des biens de la communauté, et qui dès-lors se livre à tous ses caprices, amène bientôt le relâchement dans les nœuds de l'union, et sa compagne, au lieu de redoubler de zèle pour les resserrer, ne travaille que trop souvent elle-même à compléter leur entière dissolution. Elle veut jouir aussi des prérogatives que lui donne sa dot; et souvent, en pareil cas, le mari prend du souci : *Veniunt à dote sagittæ.* Un ami de la maison, un Patitot, console madame; et monsieur, qui se sent fatigué des obligations du joug marital, s'en dispense de temps à autre, pour mieux remplir celles auxquelles il s'est astreint auprès d'une autre, dont il devient le complaisant : ainsi le champ reste libre à un consolateur, qui remplit auprès de l'épouse les petits services d'amitié que demande l'association conjugale. Le sigisbée n'a souvent rien à débattre dans ces affaires intérieures de ménage; son devoir est d'être l'ami de la maison, de s'occuper des moyens de remplir les vides auxquels le Patitot ne se refuse. Ce sont des êtres, comme, nous en avons ici, de pauvres parens, un ami indigent, ou autres, qui, embarrassés de l'emploi de leur temps, sont très-contens de trouver des personnes qui veulent bien prendre sur elles le soin de les occuper, en les voiturant et en les faisant jouir des agrémens de la société. Être, le matin, aux ordres de madame;

faire antichambre jusqu'à ce qu'elle soit visible; assister à sa toilette; l'accompagner aux églises, à la promenade; occuper ses loisirs par les riens d'une conversation qui plaît, parce qu'elle ne fatigue point; la ramener chez elle; venir la reprendre, après son dîner, pour la mener à quelques Saluts en musique, puis au spectacle, et la reconduire au logis; tel est le cercle d'occupations d'un cavalier servant, qui n'arrive pas à de plus grandes intimités, que nombre d'êtres passifs qui fréquentent la maison des grands parmi nous, et qui payent de la même monnaie les habitudes journalières que la maîtresse continue d'avoir avec eux. Ces liaisons d'habitude, franches de toute tache dont on pourrait les soupçonner, continuent souvent ainsi des années; stabilité qui ne sympathise point avec des rapports plus intimes que le sentiment aurait formés.

L'usage du sigisbéisme, sur lequel s'est tellement empreint le cachet du temps, que souvent autrefois on le stipulait dans les contrats, s'est si enraciné dans les familles nobles, que ce ne sera que d'après un nouveau plan d'éducation qu'on pourra insensiblement le réformer. Il est désagréable à l'étranger, qui en éprouve plus de difficulté dans les communications sociales qu'il désirerait former avec le sexe; mais il n'en donne que plus de prix aux élans qu'occasione un tête-à-tête, quand une heureuse circonstance le fait naître. Il n'en est pas de plus propre que les Converzazioni et les Ricevimenti, où les sexes réunis communiquent ensemble, sans que les voisins, occupés pour leur propre compte, prêtent l'oreille aux secrets que l'on se confie. Ces réunions ne sont point rares; on y trouve souvent les grands, avec lesquels on jase sans qu'ils s'inquiètent

de votre personne. On y est admis facilement, sans même devoir cette faveur à un titre ou à une décoration. Elles ne sont point fort gaies; on y est toujours en réserve. On se regarde, on s'examine, sans que les traits du visage se déridents; la Tramontana et le Siroco sont les matières qui donnent entrée aux communications, et ces topiques fastidieux se répètent pour tous les arrivans, en attendant que les rafraîchissemens paraissent, pour y mettre quelque interruption. On apporte une table de jeu, ou l'on s'approche d'un forte piano, pour mettre fin à l'ennui. Le maître souvent s'exclut de ces réunions; la maîtresse s'occupe alors des premiers personnages, et laisse aux autres le soin de se pourvoir. Je ferai cependant une exception à l'égard de Mme la duchesse Lante, qui eut pour moi chez elle des égards que ne comportaient point mes chétifs titres, et Mme Dionigi, femme savante, artiste distinguée, qui m'accueillit avec cette aimable cordialité qui commande la reconnaissance. Ces sortes de réunions chez le bourgeois sont beaucoup plus gaies; on les fait particulièrement le samedi, jour de jeûne: aussi leur donne-t-on le nom de Sabbatine. On ne se traite qu'après minuit, et l'on évite ainsi de rompre l'abstinence prescrite par l'Eglise, qui ordonne le maigre. Ces sortes de piques-niques sont des parties que les femmes aiment, d'autant plus que les hommes en font tous les frais, et qu'elles se terminent toujours par quelques danses.

La science n'empêche pas le Romain de dormir, c'est un proverbe reçu à Florence, et qui ne doit point son origine à une haine de nation. Ce proverbe atteint encore plus les grands que les particuliers, vu les plaisirs sensuels auxquels ils s'adonnent, et qui amènent tou-

jours le relâchement dans les opérations de l'esprit. Mais s'ils ne mettent point en action les ressorts de leur intelligence, au moins s'occupent-ils quelquefois de la contemplation de leurs statues et de leurs tableaux, qu'ils gardent pour les étrangers qui viennent les admirer, plusieurs ne les connaissant que par l'intermède de leur custode. Ce sont, comme le dit fort bien un écrivain moderne, de vrais eunuques dans un sérail, avec néanmoins cette petite différence que ces derniers appètent et savourent, ce qui arrive rarement aux possesseurs actuels de ces richesses que leur ont laissées leurs devanciers. Les ecclésiastiques, qui ont de plus grands moyens intellectuels, se sentent encore de leur première éducation, et ce n'est point avec les quiddités de l'école, le thomisme et le congruisme, qu'on fait éclore les vérités dans le champ des sciences. Les seuls à citer, pour leur érudition, sont les deux bibliothécaires du Vatican, ceux qui président aux bibliothèques Barberini, Corsini et de la Minerve, quelques professeurs du Collége romain et des nobles, de la Sapience; le reste est du très-ordinaire. Les genres sur lesquels s'exerce le plus le génie des lettres sont l'histoire de l'antiquité, les belles-lettres et la poésie latine; on voit, par leur conversation et leurs productions, qu'ils savent beaucoup, mais que leurs matériaux sont mal disposés dans leur magasin. Ils manquent de ce sage criticisme, fruit d'une logique sévère, qui ne fait employer que ceux qui conviennent à l'établissement des faits; aussi leurs écrits sont-ils généralement mal phrasés, diffus et souvent difficiles à être compris, bien que la matière soit de nature à ne point surpasser une intelligence ordinaire.

Le genre le plus en vogue est la poésie italienne. Ce

genre est aujourd'hui bien déchu de la splendeur qu'il avait au temps où écrivaient Le Tasse, Annibal Caro, Marchetti, Maffei et Métastase. Néanmoins jamais époque n'a été si féconde en versificateurs; et chaque jour voit encore éclore des sonnets et des odes où le génie pindarique des auteurs a été mis à la torture pour enfanter une production éphémère, où le sens est dans un continuel combat avec l'expression sublime qui l'obscurcit. La satire est le genre qu'adoptait souvent le génie qui naguère avait produit les meilleurs sonnets et les odes les plus pompeuses; elle attaquait toujours l'oubli où étaient restés les favoris de la fortune, à l'égard de ceux qui les leur adressaient; aujourd'hui qu'il n'y a plus de récompense à espérer, la branche d'industrie se dessèche, et, à dire vrai, la littérature ne fait pas une grande perte.

La langue italienne s'articule agréablement dans les bouches romaines; et c'est avec raison que sur ce point a passé le proverbe : « Lingua toscana in bocca romana ». Mais, pour être convaincu de sa vérité, il faut plus fréquenter les appartemens que les places et les marchés. Le bourgeois même, qui parle assez bien, ne se pique pas dans son élocution d'une grande sévérité sur l'application des règles grammaticales; négligence qui prouve que la routine influe beaucoup sur son langage. Quant à celui du peuple, on ne le comprend guère que quand on lui adresse la parole; c'est alors que, mettant plus de lenteur dans son débit, il se fait plus facilement entendre; autrement leurs intonations variées, et qui se succèdent d'une manière souvent fort prompte, rendent leur débit à peine intelligible. On étudie aujourd'hui le français beaucoup plus que précédemment; les communications fréquentes avec les autorités en

activité, les places qui se donnent préférablement à ceux qui le parlent et l'écrivent, sont sur ce point le meilleur moyen d'émulation. Cette circonstance impérieuse amènera sans doute un grand changement dans la valeur des termes, comme dans les tournures propres à la langue, changement qui abâtardira le langage, malgré tous les efforts que pourraient faire les académiciens du Bosco, qui s'opposeraient aux innovations à cet égard.

La promenade est un exercice qui est plus de mode à Rome que dans toute autre ville de l'Italie. Les Français, sur ce point, ont donné aux Romains une impulsion qui est devenue habitude. La rue du Cours est le lieu le plus fréquenté pour la faire; elle commence depuis midi jusqu'à deux heures, et même trois pour les gens à voiture. Ceux-ci la poussent jusqu'à Ponte Molle, espace plus propre à faire parade de leurs beaux équipages; la jeunesse précède ou accompagne souvent la voiture, montée sur des chevaux qui caracolent d'une manière fort agréable. Les dimanches et fêtes sont les jours où la réunion est la plus brillante, surtout par un beau printemps. Depuis les princes qui étalent tout le luxe de leur maison, jusqu'aux petites bourgeoises qui se cotisent pour y paraître en voiture de louage, chacun y représente selon son rang. La file est bien observée, quoiqu'il n'y ait aucun factionnaire pour y maintenir l'ordre. Les grisettes et les jolies femmes de cette sorte courent sur les côtés, habillées avec goût, souvent avec une robe de louage qui recouvre un linge un peu sale; et, satisfaites d'avoir été admirées un moment, elles reviennent à la maison, fatiguées, manger un plat de macaroni à l'huile. Les hommes, qui commencent à se bien vêtir, augmentent la foule, qui se trouve bigarrée par les pensionnaires de collége, les

séminaristes et les ecclésiastiques du petit ordre, dont les habits n'annoncent rien moins que l'opulence. Les fenêtres et les balcons sont ornés de personnes plus indolentes qui, par leurs atours, attirent les yeux des allans et des venans. Ceux qui aiment à discourir dans leur promenade se portent sur les hauteurs de la Trinité du Mont, où, après avoir joui de la belle perspective qu'ils ont devant eux au couchant, ils trouvent, dans les bosquets de la villa Médicis, la tranquillité favorable à leur conversation. Aussi ce lieu est-il le rendez-vous des gens de finances, des douaniers, des ecclésiastiques âgés, des artistes et des étrangers savans, qui sont sûrs d'y rencontrer quelqu'un de connaissance. Il est, ce qu'on appelle avec raison, l'*Ambulacrum philosophicum*. Les bons piétons vont au Campo vaccino, ou à quelques villas extérieures, dont l'entrée est gratuite.

Le Romain est naturellement sérieux; son tempérament tient du mélancolique (1): il se déride cependant, quand il est sûr du revenu qui lui est nécessaire pour passer la semaine, et quand il a quelques paules en bourse, pour donner une jupe à son épouse lorsqu'elle va au mont Testacio, figurer parmi les Transtévériennes, qui, en dansant le Saltarello, indiquent, par la vivacité de leurs pas et l'expression de leurs traits, tout le plaisir qu'elles y éprouvent. Ces danses sont des jouissances que se donnent, l'automne, ceux que la médiocrité de leur fortune retient à la ville. L'hiver ramène les spectacles, les bals et les piques-niques, dont font les frais les étrangers qui veulent avoir accès dans les maisons particulières; et, sur ce point, les invita-

(1) Voyez le tableau que j'ai tracé de ce tempérament dans la première partie de mes Institutions de Médecine, page 147.

tions sont aussitôt reçues qu'offertes. Mais, de tous ces plaisirs, il n'en est point de plus expansif que ceux que se donnent les Romains de toutes classes, lors du Carnaval. Qui a vu Rome en tout autre temps ne saurait croire qu'un même peuple puisse, par une aussi prompte transition, en représenter un autre si différent; la rue du Cours offre à ce sujet les preuves les plus disparates du génie qui préside à ces jouissances du moment. Hommes, femmes, jeunes gens, filles, enfans, la plupart prennent le déguisement le plus baroque que le caprice peut leur suggérer. L'or, le clinquant, l'argent brillent sur des vêtemens de toutes étoffes et de toutes couleurs. Les coiffures sont des plus grotesques; les visages sont transformés en museaux, en becs d'oiseaux; les cornes des plus beaux cerfs ombragent les fronts d'un grand nombre; le langage emblématique est permis en cette circonstance, sans que la moralité puisse intervenir pour mettre de frein à la gaieté. Chacun revêt l'habit de la profession qu'il veut jouer; il en a les instrumens : mais ce sont autant de caricatures du dernier ridicule. Ceux qui revêtent ces déguisemens vont et viennent à pied, au milieu de la foule qui se presse sur les trottoirs, ou se promènent dans des calèches ou des chars joliment décorés. Il en est toujours un qui surpasse les autres par sa grandeur et ses ornemens. C'est ordinairement celui qui paraît le dernier, et qui dans les attaques fait pleuvoir sur les spectateurs une grêle du Confetti, sorte de dragées faites avec des boulettes de pozzolane, que l'on colore avec le lait de chaux. Ce divertissement commence à une heure, et est annoncé par la cloche du Capitole; il est dans la plus grande activité les trois derniers jours du Carnaval : il cesse à quatre heures, temps où se

dispose la course des chevaux. L'air retentit du bruit des boîtes, qui avertit chacun de veiller à sa sûreté, en se garant des coursiers qu'on va abandonner à eux-mêmes; les voitures filent sur les rues latérales; les croisées, richement décorées de leurs draperies damassées, se garnissent de spectateurs; chacun est dans le silence et attend le signal du départ. Il est donné; les barbes (1) parcourent, avec la vîtesse de l'éclair, l'espace balayé par un détachement de cavaliers; animés par les cris du peuple, et excités par les pointes aiguës qui leur pendent sur les flancs (2). Celui qui arrive le premier est proclamé vainqueur par une musique guerrière, et son maître obtient le prix de la course, savoir, douze aunes d'étoffe de soie brochée. Aux approches de la nuit la foule s'éclaircit; ceux qui sont venus à jeun gagnent la table; les bourgeois courent aux spectacles ou au théâtre Aliberti, le peuple aux tavernes et aux Friggitori, pour faire leurs emplettes de poissons; ceux que la dévotion échauffe vont aux prières de Quarante heures. Ainsi chacun cherche à nourrir ses facultés de l'aliment qui sympathise le plus avec ses propres sensations, et, le mercredi des Cendres, chacun fait ses actes de contrition, en écoutant la terrible leçon que lui fait le prêtre à l'autel, en lui traçant le signe de la croix sur le front.

---

(1) Chevaux de Turquie, petits de taille, élégans et très-vifs.

(2) Cet espace s'étend de la porte du Peuple jusqu'au palais de Venise. C'est alors que les chevaux manifestent toute leur impatience. On les laisse à eux-mêmes, du moment que le signal est donné à ceux qui les retiennent.

CHAPITRE XXXII.

Fondations pieuses. — Conservatoires. — Hospices.

La charité est de tous les pays et de toutes les religions; on pourrait même dire qu'elle est innée chez tous les hommes; mais aucun n'écoute plus ses salutaires conseils que celui qui a été éprouvé par l'infortune. Didon en fournit la preuve, lorsqu'accueillant sur ses terres le héros troyen, elle lui dit:

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Mais cette charité demande des œuvres, et des œuvres qui sèchent les larmes de celui qui souffre, en lui allégeant les peines qu'il trouve à pourvoir à ses besoins. Quels que soient les établissemens vantés sur ce point dans les pays où la morale est réglée d'après les principes de l'Évangile, l'esprit qui les suggéra vient toujours de la même source. J'ai parcouru quelques grandes villes de l'Inde, et, me promenant dans leurs environs, j'y ai vu avec plaisir nombre de ces monumens qui attestent que le pauvre n'est pas toujours un objet de réprobation pour le riche; ici c'est une chaudrie, bâtiment où le voyageur trouve à s'abriter et à passer paisiblement la nuit; là, un puits, muni de sa corde, et dont les eaux, rafraîchies par un tamarinier, un figuier à longs rameaux, apaisent la soif du voyageur en même temps qu'elles servent à cuire son riz. Il est des riches qui font des dépenses plus analogues à la grandeur de leurs moyens; mais toujours en vue de l'utilité

publique, tel est le long pont de Marmalong, à huit milles de Madras, que j'admirais en faisant une excursion au Mont; pont dû au bon cœur d'un riche Arménien qui le fit bâtir avec une solidité qui surprendrait nos plus habiles constructeurs. Mais Rome, pour revenir en nos contrées, a toujours eu la plus grande renommée en fait de fondations où la charité chrétienne prend tout l'essor que peut lui donner un cœur pur. Ils sont louables sans doute ceux qui ont fourni de leur bourse pour améliorer le sort des malheureux; mais ils le seraient encore bien plus, s'ils se fussent moins laissé guider par l'esprit d'une religion qui ne raisonne point, que par celui d'une sainte philantropie qui n'accorde de secours que pour aviver les ressources de chacun, et le mettre en activité au besoin. Si le gouvernement de Rome n'eût point été théocratique, toutes ces mains inutiles eussent trouvé de l'emploi dans les campagnes, qui attendent la charrue et la herse. Mais l'Église, recevant ses richesses du dehors, dans la perception des droits de dispenses, d'annates, de bulles et autres, que lui valait l'obéissance ultramontaine, et on pourrait dire de tout le monde chrétien, négligeait les petits moyens d'occuper une populace qui rongeait une très-faible partie de ses revenus. Le fermier fait-il attention à quelques rats qui vivent sur son grain, quand Cérès a récompensé outre mesure son labeur? C'est d'ailleurs de cette manière que le gouvernement sacerdotal savait tenir sous son joug le peuple, qui bénit partout celui qui le nourrit sans rien faire. Ceci soit dit sans porter atteinte au dogme, dont la pureté reste toujours intacte avec la répression des abus. Au milieu des plus grands triomphes de l'Église, dans ces temps heureux pour elle, où la foi parlait aux consciences que savaient

diriger ses ministres, le cœur des fidèles s'ouvrait à la reconnaissance, et souvent plus encore aux remords d'une vie déréglée qui allait s'éteindre. Ce fut alors qu'on acheta un mieux futur par un bien présent, que la crainte portait à faire, et que furent dotées des maisons de refuge, qui, dans tout état bien gouverné, doivent s'ouvrir au malheur et non à la paresse.

On ne doit donc point être étonné que, dans un pays comme l'État romain, où, depuis la tiare jusqu'à la dernière confrérie, chacun vivait du denier de la veuve, que les fondations pieuses se soient établies, non-seulement pour le seul secours des malheureux, mais encore pour le bien de ces sangsues qui, dirigeant ou servant ces institutions, y trouvaient toutes leur profit. On peut dire, en considérant Rome sous ce rapport, que c'était la ville où la mendicité avait établi son siége près de celui de la magnificence, pour mieux former contraste. En effet, naguère on y voyait dans tous les quartiers des hôpitaux pour les malades, les infirmes et les convalescens; dans tous ces quartiers étaient des officiers de santé, payés pour porter les secours de leur profession aux malheureux. Outre ces institutions relatives aux afflictions du corps, il y avait des établissemens qui fournissaient à la dotation des filles nubiles, des bourses dans des colléges, des retraites pour les orphelins, les vieillards; des maisons pour les pélerins, sans parler des aumônes que les chapelains des grandes maisons portaient dans les familles pauvres, et nombre d'autres établissemens, plutôt inventés pour enraciner la fainéantise que pour subvenir à l'indigence. Plusieurs de ces établissemens avaient pour base l'esprit de charité qu'on ne saurait trop louer, et particulièrement ceux qu'on connaît sous le nom de Con-

servatoires, et telle était particulièrement celui connu sous le nom Delle Mendicanti, fondé en 1651 par Gravita, jésuite (1), où l'on entretenait plus de cent jeunes filles qui s'occupaient à filer la soie et la laine; un de même nature établi par Pie VI, près le Bosco Parrhasio. On peut regarder comme institution en ce genre un conservatoire de jeunes orphelines qui vivaient sous la direction de quelques religieuses augustines, dans le couvent de Quattro Santi, sur le mont Cœlius, jusqu'à ce qu'elles fussent dans l'âge de prendre le voile ou un mari; enfin un dernier connu sous le nom d'hospice de Saint-Paul, que Pie VII convertit en Conservatoire pour les orphelines des employés à la Chambre apostolique. L'église en est assez jolie; elle est sur la Strada Felice, rue ouverte par Sixte V, et qui mène de Sainte-Marie Majeure à la Trinité du Mont. Cette église offre au dedans une croix grecque, ornée de colonnes et de pilastres, d'après les dessins de Clément Orlandi. L'hospice des hérétiques est une de ces retraites ouvertes à ceux qui, égarés hors de la voie du salut, cherchent à y entrer par une sincère conversion; non-seulement l'Eglise ouvre ses bras à ces ouailles fourvoyées, mais

(1) Hommage à ce bon père, qui mérita beaucoup plus des philantropes, sous un si digne rapport, que son confrère Caravita, qui, visant aux béatitudes de l'autre monde, croyait y conduire ses disciples par le chemin de la mortification. Tous les vendredis, le soir, dans une chapelle de son couvent, il leur prêchait la parole du Seigneur, et leur donnait à croire que les œuvres de macération lui étaient plus agréables que toutes les autres. Les lumières éteintes, pendant que l'homme de Dieu récitait le *Miserere*, les épaules résonnaient sous les coups redoublés de la discipline, que chacun faisait mouvoir à raison de son plus ou moins de repentir.

encore à la nourriture spirituelle elle ajoute une source qui puisse satisfaire aux plus pressans besoins : elle ne peut mieux faire pour réussir à se procurer des prosélytes. Un des plus beaux, des plus vastes édifices en ce genre, est celui qui fut bâti en 1684, aux frais d'Odescalchi, parent d'Innocent XI, sur les dessins de Rossi, pour recevoir de pauvres orphelins. Innocent XII et Clément XI y ajoutèrent un hospice pour les hommes, un autre pour les femmes avancées en âge, et une maison de correction pour les enfans de mauvaise conduite : le dernier y fit élever une église qui, dédiée à saint Michel, donna son nom à tout l'établissement. Clément XII l'augmenta d'une prison destinée aux femmes débauchées ; enfin Pie VI l'alongea d'un autre bras, pour y mettre beaucoup de jeunes filles qui ne pouvaient trouver place dans le palais Latran. Les garçons, jusqu'à l'âge de vingt et un ans, y apprennent la profession pour laquelle ils se sentent le plus de disposition, tels que le dessin, le métier de tisserand en laine, la tapisserie dans le genre de celle des Gobelins, et autre art ou métier.

CHAPITRE XXXIII.

Cérémonies et Coutumes religieuses.

Les anciens Romains ne prenaient de plaisir qu'aux jeux qui contribuaient à donner à leur constitution cette trempe martiale si nécessaire aux succès de leurs armées. C'était le pugilat, le disque, la course, les sauts, la lutte, qui occupaient les momens donnés à la récréation. Mais Rome ayant pris les mœurs des Grecs qu'elle avait subjugués, on vit bientôt dans ses murs se former des acteurs tragiques et comiques; elle renchérit encore sur ces peuples, en ajoutant à leurs spectacles les courses des chars, les combats contre les bêtes féroces, les naumachies et nombre d'autres jeux qui, sous les douze premiers empereurs, contribuèrent tant à énerver le courage et à corrompre les mœurs. Le peuple prit insensiblement tant de goût à ces plaisirs que rejette la raison, qu'il passait tout son temps à les considérer et à y applaudir. La politique du gouvernement entretenait d'autant plus ce goût, que le caractère remuant de la populace se trouvait ainsi en quelque sorte amorti. Le peuple romain est encore le même aujourd'hui; mais, au lieu de ces spectacles bruyans d'autrefois, il a ses cérémonies religieuses, et elles étaient fréquentes lorsque le souverain pontife siégeait à Rome.

Il est en effet naturel qu'un gouvernement théocratique cherchant, dès son origine, à occuper l'attention du peuple, pour le disposer à une aveugle

obéissance, ait multiplié les occasions qui peuvent contribuer à son parfait dévouement. Le citoyen sur lequel ne pouvait rien le sentiment de son antique origine, trouvant son aliment dans l'appareil qu'un culte religieux lui offrait, s'y complaisait d'autant plus qu'il en obtenait des indulgences de toutes valeurs, appropriées aux divers crimes dont il s'était rendu coupable au tribunal de la raison.

Chaque mois du calendrier romain avait ainsi, pour quelques paroisses, couvens et oratoires, son jour marqué où la piété se manifestait par un surcroît de zèle, dont les moines intéressés, ou quelques pieux cardinaux faisaient les frais; les métropoles, sur ce point, n'étaient point en arrière des autres églises: ainsi, par exemple, tous les vendredis, on allait visiter la Coltra, à Saint-Pierre, pour mériter un pardon, par un acte de repentir et de dévotion que l'on faisait en commun; hommes et femmes y accouraient, vêtus en noir, pour assister à une messe en musique et aux grandes prières qui lui succédaient. C'était la coutume que les maris, du grand monde comme du moindre, payassent à leurs chères compagnes des gâteaux ronds, espèce de craquelins, que l'on nomme Maritozzo, et que plusieurs marchands débitaient dans la place Saint-Pierre.

L'Avent, comme le Carême, était un temps de recueillement; les cardinaux revêtaient alors la soutane violette de laine, et par-dessus ils endossaient un large manteau de moire, dont la queue n'avait rien moins que dix aunes de long; celle-ci était portée par le caudataire, qui était un ecclésiastique en soutane, ayant manteau violet, ou, pour parler plus franchement, un domestique qui avait reçu les ordres. C'est avec ce dehors d'humilité que Leurs Éminences assis-

taient aux pieuses cérémonies qui se faisaient au Vatican ou à Monte Cavallo, dans les temps de macération; des prédicateurs se succédaient en chaire, à toute heure du jour, non-seulement pour y annoncer les meilleurs principes de morale, mais encore pour en enseigner la pratique. Les trois jours qui suivent celui de la Purification, un prêtre se tenait et se tient encore à la porte de l'église Saint-Antoine, pour y bénir les animaux qu'on lui présente, tels que chevaux, ânes, pigeons, chats et chiens; et le peuple croyait que, par une semblable cérémonie, ces animaux étaient préservés de maladie et autres accidens pour toute l'année.

Le jour de l'Annonciation, le pape, accompagné des cardinaux, des prélats et de toute la cour ecclésiastique, allait à la Minerve, pour y célébrer la messe. C'était un jour de haute cérémonie; le Saint-Père arrivait à l'église, monté sur une mule blanche, précédé et suivi de beaucoup de soldats, de ses carrosses et de ses cavaliers richement vêtus, et il en sortait processionnellement au milieu d'une foule de peuple qui considérait la pompe, comme si ce fût la première fois qu'elle l'eût vue.

La semaine Sainte était un temps vraiment intéressant pour le voyageur, qui voyait la pompe pontificale se déployer dans toute sa splendeur. Les cérémonies commençaient le dimanche, jour des Palmes; le saint service se faisait à Monte Cavallo, où le pape entendait la messe; à droite comme à gauche étaient les cardinaux, rangés sur des banquettes, et leurs caudataires, ou porte-queues, à leurs pieds. Après la bénédiction des palmes faite par le célébrant, ils allaient en recevoir chacun une, qu'ils remettaient au caudataire à leur retour. Tous les chefs d'ordres et

autres personnes dignitaires du saint Siége, tenant des palmes ou des branches d'olivier, faisaient processionnellement le tour de la première salle du palais, et, rentrés dans la chapelle, ils changeaient leurs habits d'église pour leurs fourrures et leurs manteaux ordinaires. La messe était dite en plain-chant, et la Passion récitée par deux personnes, dont l'une chantait la partie historique, et l'autre les réponses de Jésus-Christ. Les clameurs du peuple étaient imitées par le clergé, qui chantait cette partie en faux bourdon. L'encensoir, pendant l'exorde, parfumait le saint lieu, en rendant hommage, à différentes fois, à chacun du sacré collége, selon son rang; puis venait le baiser de paix que l'un et l'autre s'entre-donnaient. Le mercredi suivant on chantait les ténèbres au même endroit, dans une petite tribune; la musique était à petit chœur; à la fin de cet office on exécutait le *Miserere* de quelque grand compositeur, dont un verset était psalmodié, et l'autre chanté par de belles voix. Le lendemain, après l'office de la chapelle canoniale, on portait à la chapelle Sainte-Pauline le Saint-Sacrement sous un dais flottant; les cardinaux, vêtus des chasubles les plus riches, un gros flambeau à la main, lui formaient cortége. Le Saint-Père était ensuite porté pompeusement à la tribune du dessus du vestibule de l'église, et là se lisait la fameuse bulle *in cœnâ Domini;* après venait l'excommunication lancée sur les infidèles, et le pape terminait par donner la bénédiction au peuple. Le soir, le tabernacle et tout le sanctuaire étaient illuminés d'une manière resplendissante. Ce fut Le Bernin qui donna le dessin de cette illumination; elle avait de quoi surprendre par son éclat. L'adoration faite par le pape, qui était au milieu de deux cardinaux, le

pontife passait dans une salle voisine, où il lavait les pieds à douze pauvres prêtres étrangers, vêtus de blanc; un cardinal suivait, et donnait à chacun une médaille d'or ; ces apôtres passaient ensuite dans une salle où ils étaient servis d'une manière fort splendide et entièrement opposée à l'esprit de leur ancien caractère. Le soir, on chantait les ténèbres à la chapelle Sixtine, et cet office était terminé par un grand *Miserere* en musique. A Saint-Pierre, à la nuit tombante, vis-à-vis le baldaquin, on illuminait en lampions une grande croix que l'on descendait vers l'extrémité de la grande nef; l'effet qu'elle produisait dans ce vaste espace était surprenant. Ce fut Michel-Ange qui donna l'idée d'occuper ainsi l'attention du peuple par un de ces phénomènes de perspective qui attiraient la foule. Cette illumination avait également lieu le jour suivant. Le vendredi Saint, l'office se faisait encore à la chapelle Sixtine, et le pape y paraissait, accompagné de son sacré collége, qui ensuite allait, comme la veille, dîner dans une des grandes salles du Vatican. Aux ténèbres de ce jour, le *Miserere* de quelque célèbre musicien était chanté par deux hautes-contres et deux basses-tailles, qui ne paraissaient point dans leur tribune. Les cardinaux ensuite descendaient dans l'église, se rangeaient en cercle près d'un des pendentifs du dôme, et un chanoine, au milieu de deux autres, leur donnait la bénédiction avec trois reliques : la lance, la face sacrée et la vraie croix. Ce jour était encore signalé par un de ces usages propres à fixer l'attention d'un voyageur ; sur les cinq heures du soir, le cardinal grand pénitencier, assis sur un fauteuil élevé sur quatre ou cinq marches, séparé de la foule par une balustrade, entendait en confession tous ceux qui se présentaient:

néanmoins, tout en écoutant, de temps à autre il touchait d'une longue baguette tous ceux qui, en se mettant à sa portée, voulaient ainsi gagner quelques indulgences, dont la durée était de trois mois. Ce même jour, les piétons, comme les gens à carrosse, couraient en foule à Saint-Paul, hors les murs, pour adorer le Crucifix miraculeux, qui, selon Baronius, dans son Histoire ecclésiastique, tendit son pied droit à baiser à un jeune homme qui, plein de ferveur, n'ayant rien à lui offrir, lui joua un air dont la pureté de style charma les oreilles de ceux près de lui en adoration. On revenait ensuite à la Scala Santa, pour y faire ses actes de piété, en vénérant une portion de la vraie couronne d'épines du Sauveur, et une fiole de son sang que Nicodême ramassa. Les prédicateurs de bonne volonté montaient au Colysée, sur la première masure qu'ils trouvaient, et haranguaient le peuple qui venait y faire ses stations.

Les cérémonies du jour de Pâque s'ouvraient par la bénédiction papale. Sur les dix heures, l'infanterie balayait le centre de la place Saint-Pierre, pour la laisser libre aux chevau-légers, dont les piques étaient garnies de banderoles flottantes; les Suisses, avec leurs drapeaux ondoyans, entouraient la pyramide. Au sortir de l'office, le Saint-Père, vêtu de blanc, la tiare en tête, montait sur un trône élevé dans la loge, qui est au-dessous du fronton de la façade, et entouré de tous les cardinaux en soutane et en manteau rouges, il lisait les prières dans un grand Rituel; ensuite il donnait au peuple prosterné trois bénédictions, pendant que l'on tirait les canons du château Saint-Ange, et que la musique des troupes faisait entendre ses fanfares; bientôt après un cardinal jetait au peuple des

imprimés qui annonçaient les églises où l'on pouvait gagner les indulgences. Le Saint-Père se retirait, et les troupes défilaient au bruit du tambour. Le soir il y avait illumination au château Saint-Ange, après que l'on avait tiré le feu d'artifice ou la girandole.

Aux fêtes de la Pentecôte l'on courait, et l'on court encore à la Madone du divin Amour : c'est une chapelle à quatre lieues de Rome, où le peuple de la ville, comme celui de la campagne, se réunissait, tant pour porter son hommage à la mère du Sauveur, que pour jouir du plaisir de la campagne, et former des repas champêtres, où les personnes qui se connaissaient prenaient tous les plaisirs d'une agréable réunion. Ces fêtes religieuses et mondaines sont fréquentes en cette saison ; car il y a toujours dans les environs de Rome quelques saints à chômer. Quand elles manquaient, les moines, et encore aujourd'hui quelques prêtres, entretenaient le zèle par l'exposition du Saint-Sacrement: des feuilles de chêne ornaient le portail de leurs églises, on en formait des guirlandes qui, traversant les rues, offraient suspendue l'annonce que le Sauveur se mettait en évidence pour tous ceux qui voudraient entrer dans le lieu de prière. Ainsi, par ces expositions journalières, on familiarisait la créature avec le Créateur, et l'on sait ce qu'amène la trop grande familiarité d'un souverain envers ses sujets.

La Nativité de la Vierge était encore une de ces fêtes dont le pape faisait les honneurs. De Monte Cavallo il descendait à la Madona del Popolo, en grande pompe, avec tout son clergé. Tous allaient dans de magnifiques carrosses; les troupes faisaient partie du cortége, et les fenêtres, ornées de tentures, garnies de spectateurs et

de spectatrices, formaient une fort belle perspective. Ce même jour se faisait, tous les dix ans à la Minerve, la procession des filles de quatorze à dix-huit ans, dotées par le Saint-Père. Ces dots allaient depuis trente écus romains jusqu'à cent. Après la messe, où elles avaient communié, on leur distribuait des cédules, montant de leurs dots; le nombre quelquefois s'élevait à deux cents. Les jeunes filles allaient processionnellement par la ville, précédées de la bannière des religieux, que suivait la madone du Rosaire, entourée de quatre tambours. Ensuite venaient les religieux, puis les jeunes personnes vêtues de blanc, voilées à la manière des vestales, la tête couronnée de fleurs, cédule en main et chapelet au côté; les dernières étaient celles qui voulaient entrer dans un cloître : elles avaient une couronne sur la tête, un rosaire et un grand crucifix à la ceinture; des gardes corses fermaient la marche. On exposait à Noël, à Sainte-Marie Majeure, la *sacra Cuna*, qui n'était que quelques morceaux de planches, qui, dit-on, faisaient partie de la crèche du Sauveur à Jérusalem; c'était un présent fait à cette basilique par une princesse espagnole. Les Franciscains de l'Ara-Cœli mirent aussi toute leur industrie à contribution pour faire une crèche qui amenât des curieux et des aumônes. C'est alors que, dans l'espoir de gagner à la loterie, on montait les marches nombreuses de leur église, à genoux, au milieu des accens des Bardes de la Calabre, qui faisaient mouvoir à l'envi les cordes de leur larynx et celles de leurs instrumens.

Le jour des Morts est un de ceux où la piété romaine se manifeste le plus sous des dehors puérils, pour parler le langage de la vérité. Les Pénitens, dits Sacconi, vont au Colysée en procession, précédés d'un

des leurs qui porte une croix ornée des attributs de la passion, et ayant à ses côtés deux confrères qui tiennent, l'un une tête de mort, et l'autre deux fémurs en croix. Le peuple se porte en différens cimetières, pour y admirer les efforts d'invention des sacristains et des confréries. Parmi tous les lieux de spectacle de ce genre, qui ne sont que trop nombreux dans la ville, est Sainte-Marie de la Mort, qui n'est pas éloigné du palais Farnèse. C'est une église régie par une confrérie dont l'institution date de 1538, et qui a pour objet d'aller chercher et enterrer ceux qui meurent dans les campagnes et les rues de Rome, à la suite de quelque vengeance tirée à l'aide du stilet. C'est cette même confrérie qui imagina les prières de Quarante heures, dont l'usage se répandit bientôt dans tout le monde chrétien; ce qui a fait donner à la même église le nom de Sainte-Marie de l'Oraison. A côté de ce lieu de prière, dont le Tibre baigne les murs, est une chapelle souterraine que l'on tend alors toute en noir; on la meuble d'autels décorés avec tous les attributs de la tristesse; on n'y peut voir qu'à la sombre lueur des lampes qui y brûlent. A côté est un cimetière, dont les murs sont ornés d'ossemens, disposés selon les règles établies par Vitruve et Vignole, pour former ornement. Le centre est un catafalque, dont la Mort, avec sa faux, fait l'ornement le plus distinct. Des cyprès, coupés dans les forêts, décorent les quatre angles; tout le contour est orné d'os, savamment disposés en arabesques, en étoiles, en cœurs, en triangles. Les murailles voisines ont des autels tout en ossemens; les uns sont entre des pilastres entièrement faits d'os longs: les phalanges, les phalangines et phalangettes se jouent sous toutes figures, et jusqu'à nombre d'os sacrum qui font la croix de Malte d'un

parement d'oratoire, où viennent s'agenouiller la mère et la fille, qui sont loin de se douter de la singularité de spectacle qu'offrirait le naturel de ce dont on ne voit que le décharnement. Ces autels funéraires sont ornés de candelabres et de lustres de toutes formes, qui offriraient bon nombre de matériaux pour un cours d'ostéologie. Le bénitier même est un crâne humain, où chacun trempe ses doigts pour se purifier. Ce lieu n'est point encore assez triste; pour le rendre plus effroyable, on y place quelquefois un mort du jour, le visage découvert et dans ses habits ordinaires; un crâne est au pied, pour contenir l'eau bénite dont on asperge le défunt, et sur lui un autre pour recevoir les baïoques. J'ai vu ainsi, dans un cimetière, près Saint-Jean de Latran, une jeune fille d'une figure intéressante et décédée la nuit. Elle reposait au milieu de ce charnier, sur un brancard; elle était jonchée de fleurs et de feuilles, les mains liées, tenant un crucifix, le visage découvert, et coiffée comme si elle allait faire une visite. Ces lieux sont souvent ornés d'un théâtre, où sont en scène des figures de l'Ancien ou du Nouveau Testament, de grandeur naturelle, coloriées et d'un assez bon dessin. Les fonds de perspective sont assez justes. La fête des Morts dure huit jours, pendant lesquels, à Sainte-Marie, l'autel de la chapelle ardente est occupé, le matin, par un prêtre qui dit la messe pour les trépassés, et, le soir, par des personnes de la confrérie qui récitent l'office des Morts, et font des prières. A l'entrée sont trois autres membres qui inscrivent les personnes que le désir de faire de bonnes œuvres portent à entrer dans leur société, et qui reçoivent les aumônes des personnes charitables. Ils sont revêtus d'une tunique noire et d'une sorte de capuce fermée; qui leur cache le visage. On voit

inscrits sur cette liste les noms des personnes de la plus haute distinction.

La nuit de Noël est d'un grand intérêt pour les nouveaux venus, à raison d'une belle cérémonie à Sainte-Marie Majeure; l'on y porte en procession la crêche de Notre-Seigneur, et l'on y célèbre une messe de minuit en grande pompe. Dans un grand nombre d'églises, pendant la huitaine, se voient des *presepj*, où se trouve représenté tout ce qui a rapport à la naissance du Sauveur. Un des plus curieux à voir est celui qu'on élève à l'Ara-Cœli. Les enfans en font de semblables chez leurs parens; on y trouve une finesse de goût qui étonne, quand on voit ces sortes de passe-temps pour la première fois.

CHAPITRE XXXIV.

Commerce. — Industrie. — Comestibles et Combustibles.

Le commerce, ce moyen d'échanges qui anime l'industrie de tout peuple policé, a souffert de bien grandes entraves sous l'ancien gouvernement, qui, sous ce rapport, n'était rien moins que paternel. Encouragé par tous les moyens qui ressortent d'une bonne administration, il ne pouvait que devenir une source très-florissante de prospérité pour l'état, si celui-ci eût un peu mieux médité sur ses intérêts. Le meilleur revenu pour la cour de Rome était l'impôt sur le sel, le vin et le blé. Cependant cet impôt ne rendait pas beaucoup, à raison du peu de consommation, et aussi du peu d'encouragement qu'avait le propriétaire pour ensemencer

ses terres, et des entraves qu'il éprouvait dans la vente de leur produit. Le commerce du blé se faisait par la Chambre apostolique, qui établissait le prix et qui commençait par vendre le sien. Le particulier ne pouvait se défaire de son grain que quand les greniers de la Chambre étaient vides. Aussi les terres restaient-elles sans culture; le peu dont on espérait était travaillé par des paysans de la Marche d'Ancône, qui se faisaient des baraques en planches pour passer la nuit; le labour et les semailles faits, chacun regagnait son pays, et ne revenait qu'au temps de la récolte. Ces étrangers étaient surveillés par des inspecteurs à pied ou à cheval. Quant aux autres objets de commerce, ils venaient le plus souvent du dehors, jusqu'à une grande partie de la cire qu'exigeait l'énorme consommation des autels. Rome, à dire vrai, n'offrait pour l'extérieur que son alun, son soufre et son vitriol, quelques soieries, ses huiles et un peu de laine; mais les débitans donnaient des chapelets, force reliques, et, à ce sujet, les catacombes Saint-Sébastien étaient inépuisables. Ses monumens, les produits des beaux-arts qu'on y cultive, les brillantes cérémonies du culte catholique, la beauté des sites de cette ville et la douceur de son climat lui amenaient une foule d'étrangers qui déliaient leurs bourses pour faire des acquisitions d'une plus ou moins grande valeur en ouvrages anciens ou modernes, et, sur ce point, il y en avait pour tous les goûts comme pour toutes les facultés. L'on était souvent trompé sur le titre, notamment en tableaux et en pierres gravées; mais quel est le débitant de pareils objets qui dans ce commerce conserve une conscience sans reproche? La vue des belles mosaïques de Saint-Pierre a excité l'émulation chez quelques-uns, et

plusieurs actuellement font de ces sortes d'ouvrages en miniature, où l'on trouve toute la délicatesse des plus subtiles pinceaux.

Les étrangers, apportant ainsi beaucoup d'or à Rome, contribuaient à rendre cette ville brillante et gaie; quelques papes profitèrent des époques d'un pareil bonheur pour accaparer le numéraire et substituer leurs cédules ou papier monnaie à une représentation plus effective. Ces cédules passaient toujours la quantité de numéraire qui circulait dans l'état, et celui-ci le plus souvent s'écoulait sur Florence ou Gênes, où l'état avait ses plus forts créanciers. N'ayant ni mines, ni vaisseaux, très-peu de manufactures, les papes étaient toujours aux expédiens. Plusieurs même, pour sortir de la gêne où ils se trouvaient, furent assez déhontés pour altérer la valeur des espèces qu'ils mettaient en circulation, laissant à leur successeur à supporter toutes les défaveurs que devait amener le discrédit. La Sabine fournit à Rome ses vins, des fruits, un charbon végétal: tous ces objets descendent par le Tibre, qui traverse la ville. Sous une meilleure administration, on pourrait d'Ostie faire remonter le fleuve aux vaisseaux; mais il faudrait le dégager des moulins, des pierres et des terres accumulées qui en ferment la navigation. Le produit des manufactures est peu de chose. Elles produisent quelques étoffes de soie, quelques gros draps; mais la qualité est inférieure aux productions de nos ateliers: nous en pouvons dire autant de la chapelerie, qui cependant est la meilleure de toute celle de l'Italie méridionale. On y excelle dans la fabrique des fleurs, dans la parfumerie, et autres branches de petites ressources. L'orfévrerie n'y est point belle. Il est étonnant que, dans une ville où les arts sont en si grande vigueur, on ait si cup de

goût dans le travail des métaux fins. La fabrique des chapelets, agnus et autres bijoux des cultes, celles des Coronari, étaient autrefois d'un grand revenu, et alimentaient les débitans d'une rue entière; aujourd'hui ce ruisseau d'industrie s'est tari avec sa source. Celle des perles faites avec l'albâtre travaillé continue; mais l'activité est loin d'être ce qu'elle était encore il y a quelques années. L'imprimerie, surtout celle de la Propagande, était en réputation dans le monde littéraire; depuis le changement de gouvernement ses caractères sont passés en France.

Rome était autrefois une ville où abondait tout ce qui peut contribuer non-seulement à l'aisance, mais encore au luxe de la vie, du moins on le peut croire d'après ce que dit Macrobe dans ses Saturnales, à s'en rapporter au passage suivant : *Ad victum optima fert, ager Campanus frumentum, Falernus vinum, Cattinus oleum, Tusculanus ficum, mel Tarentinus, piscem Tiberis.* Il n'en est pas ainsi aujourd'hui, où les objets de bouche sont portés à un bien plus haut prix, quoique la population comporte une bien moindre consommation. Il faut amener de fort loin les denrées, et le prix du transport est toujours une défaveur pour l'acheteur. Le pain, pour commencer par cet objet de première nécessité, est cher; la livre de qualité ordinaire monte à cinq sous, ce qui vient de la rareté du grain qu'on est obligé de tirer de la Toscane, de la difficulté des communications par mer, et du petit nombre des moulins pour réduire en farine le peu que fournit l'Etat romain : car la culture du kali, qui a été infiniment avantageuse aux propriétaires de biens ruraux, a absorbé l'industrie de chacun. On a rempli les campagnes de cette plante, et ce n'est que très-tard que l'on

s'est aperçu que le premier ensemencement à faire était celui du grain qui nourrit.

On a cherché à remédier à la disette par la pomme de terre ; mais le moelleux, le savoureux de cette racine n'est plus le même qu'il est dans les climats plus froids, où ses sucs, concentrés et mieux élaborés, reçoivent un surcroît de qualité nutritive ; aussi les Romains ne l'ont-ils point favorablement accueillie. Le maïs est d'une bien meilleure venue ; on en fait une farine qui, cuite à l'eau, se prend en masse qui se coupe au couteau. D'ailleurs cette farine peut se pétrir et être formée en pain qui, ayant subi l'action du four, prend corps et devient fort nutritif ; mais il est mat, à raison du manque de la partie glutineuse ; aussi ne peut-il convenir qu'à des estomacs très-vigoureux. On en fait des petits pains à l'usage du peuple, pour qui celui de froment est trop cher.

Du reste, ce même peuple trouve à sa disposition les châtaignes, les féves de lupin, les semences de pin, ou pignon doux, et tous ces succédanés abondent en leur temps. La classe un peu plus dans l'aisance a son macaroni, et diverses pâtes qui se débitent sous toutes formes ; sa fritata, qui est un fretin que lui préparent en pleine rue les Friggitori. Tout ce qui est doux en fait d'herbages se mange ici ; un peu d'amertume n'est pas même un motif d'éloignement pour une substance qui en serait douée. Aussi parmi les objets qui parent les boutiques des débitans sont les pissenlits, avec leurs longues racines toutes nettoyées ; celle d'éryngium, et nombre d'autres plantes qui enrichissent nos potagers. On y voit des champignons et des mousserons de toute espèce, de gros navets longs et ronds, des raves, des radis de la plus belle appa-

rence, des brocolis délicieux, de fort beaux choufleurs, rarement des carottes, dont les Ultramontains seuls font usage; plus souvent du céleri, du fenouil et des cardons, mais d'une mauvaise espèce, très-durs et peu blancs, à raison de ce que le maraîcher les cultive fort mal. En général, tous les objets qui viennent des potagers, s'offrent sur les montres avec les dehors de la plus fraîche vigueur, ce qui vient de l'humidité qu'y entretiennent des conduits d'eau bien ménagés entre chaque planche du jardin, et du soin qu'a le marchand de les arroser quand ils sont en étalage.

Chaque saison amène ses fruits, et successivement paraissent, dès le commencement d'avril, les fraises, les cerises, les bigarreaux, les prunes, les abricots, les pêches, les melons, les pastèques de toutes formes et grosseurs; viennent ensuite les figues, qui sont délicieuses, puis les raisins de toute espèce, et en même temps les poires et les pommes, qui aujourd'hui sont d'une meilleure qualité que dans les temps précédens. Tous ces fruits sont fort gros, fort succulens; mais, au dire de ceux qui en jouissent chaque saison, ils sont loin d'avoir la même saveur que celle qu'ils ont en France; tant il est vrai qu'il faut une température modérée à la séve, pour que, travaillée dans le fruit par l'organisme végétal, elle devienne savoureuse autant que le comporte la nature de chaque espèce. Les oranges paraissent en janvier, elles sont moins bonnes qu'à Naples, et elles coûtent un sou pièce; il en est d'amères pour l'office et la cuisine.

La viande de boucherie est un peu à meilleur marché qu'à Paris; mais aussi elle est inférieure en qualité. Le bœuf, cette année 1811, coûte environ sept sous la livre de douze onces; celle de veau d'un an, neuf sous,

et plus récent, ou Mungane, de treize à quinze sous. La volaille est à bien meilleur marché, aussi la substitue-t-on à la grosse viande; on en fait même communément de la soupe, et le bouillon en est assez fort, surtout quand on y joint du mouton et de la viande de cochon, comme c'est assez l'usage. On ne sait point encore ici bien engraisser la volaille pour en former une nourriture savoureuse. On voit aussi paraître sur les tables toutes sortes d'oiseaux, des geais, des pies, des piverts et jusqu'à des roitelets, sans oublier les oiseaux de passage, tels que les grives et les alouettes; quant à l'oie et au canard, on n'en fait aucun cas. Le beurre est actuellement, en janvier, à une livre quatre sous la livre de douze onces, et il est loin d'approcher de la bonté de celui de nos cuisines; le plus souvent on le remplace par de l'huile d'olive pour la friture. Le poisson est assez commun, mais le passable est cher; on le vend au poids : le plus gros, tel que l'esturgeon, qui est très-bon ici; l'ombrina, la spada, le turbot et le thon se débitent par morceaux et à la livre. On vend peu de poisson de rivière; le plus estimé est le loup, la spigola, le brochet et l'esturgeon. La sardine y est abondante et à bon marché. Le peuple a recours au fretin, aux palumbi et à différentes autres holothuries, qu'il savoure comme le meilleur mets, et encore aujourd'hui comme du temps de Juvénal,

> Vos anguilla manet longæ cognata colubræ,
> Aut glacie aspersus maculis Tyberinus, et ipse
> Vernula riparum, pinguis torrente cloacâ,
> Et solitus mediæ cryptam penetrare Suburræ.
>
> SAT. V.

Le porc et le sanglier sont d'un fréquent usage, et, à dire vrai, l'un et l'autre sont très-bons et même savoureux,

surtout le dernier, que l'on chasse sur les montagnes de l'Abruzze, sur les lisières des forêts, où il se nourrit de châtaignes. Le lièvre, le lapin ont une chair inférieure à celle qu'ont ceux d'un climat plus au nord; d'une autre part, les habitans en font peu de cas, attendu que ces animaux, disent-ils, ne sont que des chats sauvages. Le laitage n'est nullement bon, ce qui vient sans doute de la maigreur des pâturages qui entourent la ville; aussi le fromage, quelque loué qu'il soit par Galien, est-il loin de plaire à nos palais, notamment la Provatura d'aujourd'hui, faite avec le lait de bufle, et dont le peuple se sert pour assaisonnement.

Les vins des environs de Rome sont peu recommandables; ils étaient assez bons autrefois, lorsque l'homme de la campagne soignait mieux ses vignes: les meilleurs aujourd'hui se tirent de Gensano, d'Albano et de Velletri. Ce sont néanmoins des vins sans corps, de couleur jaune foncé, dont quelques-uns sont douceâtres jusqu'à la fadeur. Ils coûtent entre cinq et six sous la bouteille; à huit il est excellent: il est d'un blanc safrané et tient beaucoup de principes saccharins, qui en rendent le goût agréable aux palais féminins. Le vin d'Orvietto est plus estimé; c'est celui qu'on sert communément sur les tables romaines. On en a un rouge plus dur, l'Asciuto; mais peu de Français s'y font, à raison de son arrière-goût acide; il se vend à meilleur marché. L'homme de peine a sa mauvaise eau-de-vie anisée, que lui débitent de grand matin les Acquavitari, qui courent les rues. Les habitans font un usage fréquent d'un fromage nouvellement fait; mais jusqu'à présent il n'a pu s'introduire sur les tables françaises. En général, la cuisine romaine n'est pas celle qui plaît le plus à ceux qui ont quelque réminiscence du service de Véri; et les habi-

tués du Rocher de Cancale feraient la grimace chez les meilleurs restaurateurs de la ville Sainte. On a cependant un fort bon fonds que fournissent la chasse dans le Latium, et la pêche dans la Méditerranée et le Tibre; mais il faut en tirer parti, et, à cet égard, les principes que les cuisiniers romains ont puisés dans leur première institution, se déracinent difficilement. Ce n'est pas que les bons mets répugnent aux citadins : il suffit, pour s'en convaincre, de les voir rassemblés autour d'une table bien servie dont ils ne font point les frais, ils en font très-bien les honneurs, pour couvrir, par ce mot décent, la promptitude de leurs opérations. Mais, s'ils passent chez les autres les bornes d'une sage tempérance, en revanche chez eux sont-ils de la plus grande frugalité; et, sur ce point, ils sont encore ce qu'ils étaient il y a plus d'un siècle, époque où Baglivi vantait leur sobriété. Les étrangers logés en hôtel garni, et qui veulent être maîtres de tout leur temps, peuvent vivre à la carte chez des restaurateurs français ou milanais; mais le service y est lent. On a beau crier aux servans, « presto, presto »; ils répondent toujours, « adesso, adesso »; et ils n'en sont pas plus prompts.

Une ville telle que Rome, où l'hiver est si court, si peu rigoureux, où les fabriques activées par le feu sont si peu nombreuses, doit avoir un surcroît de combustibles qui tourne en faveur du consommateur, et c'est aussi ce qui a lieu. Le bois vient par bateau et non à flot, vu la difficulté du passage qu'offrirait le mauvais lit de la rivière. On brûle non-seulement le bois des forêts, dont le chêne et l'yeuse font la plus grande partie, mais encore celui d'orme, d'olivier et de laurier. Le meilleur bois pour la consommation revient à quinze francs la corde, et il n'est point noueux. Les

fours sont chauffés avec de longs fagots, des roseaux secs, des épines et autres menus bois, qui croissent parmi les champs. Ce qui est plus en usage pour le chauffage de la cuisine est le charbon; on l'emploie également pour la forge. Il en est de toute espèce, depuis le plus gros jusqu'au plus menu; les marchands débitans ont tellement l'art d'arranger les premiers sur le devant de leurs boutiques, qu'ils font voir, par la variété de leurs dessins, qu'ils ne sont point indignes d'habiter une ville où les beaux-arts ont de nombreux moyens d'éloquence. Le plus petit, qui a déjà passé par une nouvelle combustion, est la Carbonessa; c'est un petit charbon tout rond, qui répond, pour l'usage, à notre braise éteinte. Il sert pour le Scaldino ou Marito, sorte de chaufferette qui répond à ce que le peuple ici appelle gueux, et que les dames portent partout, comme chez nous, leurs gants et leurs schalls.

L'éclairage est fort mesquin à Rome; dans les meilleures maisons, où l'on entre à l'improviste, on ne trouve sur la table que la lampe de cuivre à trois lumignons, dont il n'y en a jamais qu'un qui brûle; quand un étranger arrive, on lui fait les honneurs des deux autres, où l'on attise avec l'aiguille la mèche qui se refuse souvent à pomper son aliment; on en retranche la partie consumée avec les mouchettes, instrumens qui, avec l'éteignoir, sont attachés chacun à l'aide de leur longue chaîne. La chandelle est fort mauvaise et très-chère; les bougies sont réservées pour les appartemens des grands ou pour les églises, qui en font une grande consommation.

CHAPITRE XXXV.

Le Climat. — Les Saisons. — Les Maladies endémiques. — Praticiens.

Le climat de Rome est un des plus tempérés de l'Italie : assise sur différentes collines, et occupant pour la plus grande partie les vallons qui se trouvent entre ces monts, cette ville a de vastes intervalles où les rues ne sont rien moins que balayées par les vents; aussi, et c'est une remarque de Baglivi, trop tôt enlevé aux progrès de la saine médecine, l'air romain est-il insalubre, notamment au voisinage du Tibre, où les cloaques et autres égoûts sont mal soignés; chez les Transtévérins et au Ghetto, dont les rues et les places sont fort malpropres; dans l'espace que laisse le mont Palatin et le mont Aventin, dans toute la partie basse près le mont Testacio, si sujette aux inondations. Les endroits les plus sains sont sur le haut des collines, plus ouvertes aux influences du vent du nord, et moins fournies de hauts édifices. L'insalubrité de Rome provient aussi en grande partie du manque de culture du plat pays qui l'entoure, du peu de soin qu'on a pris à maintenir le fleuve dans son lit, et de saigner les terres après les inondations, pour empêcher toutes stagnations malfaisantes; mais, avec quelques opérations sanitaires, un conseil de salubrité, et une police mieux réglée, Rome pourrait, sinon le disputer à Paris, sous le rapport hygiététique, au moins être moins funeste à ses habitans, comme aux étrangers qui s'y trouvent dans la mauvaise saison.

Les saisons à Rome sont fort inconstantes ; en général l'automne est assez beau et sec ; mais, vers le mois de novembre, les pluies commencent à tomber par ondées, et souvent pendant plusieurs jours ; le ciel s'éclaircit ensuite, puis les pluies reprennent alternativement jusqu'à la fin de décembre, où elles vont d'un train continu, laissant peu de jours sereins jusqu'à la fin de janvier, et quelquefois de février, où elles commencent à avoir de longues intermittences ; c'est alors que les piétons s'arment de leur parapluie, comme en été les dames prennent leur éventail. Quand le vent tourne au nord, il survient aussitôt de la sécheresse avec ou sans soleil, et alors il fait un froid assez vif ; mais il n'est jamais de longue durée : le vent du midi reprend et amène la pluie. Quand l'atmosphère est chargée d'eau avec un vent de nord, souvent il survient de la neige, mais c'est pour peu de temps, le moindre soleil entre deux nuages la faisant fondre aussitôt ; cependant on l'a vue trois ou quatre fois, dans un espace de quarante ans, durer neuf jours ; le thermomètre descend alors au cinquième ou sixième degré au-dessous de la glace ; mais il remonte bientôt entre le cinquième ou sixième degré au-dessus. Le froid est alors piquant, et d'autant plus que les chambres ne sont point tapissées, qu'elles sont sans feu, mal fermées, et qu'on ne calfeutre jamais les fenêtres ; le thermomètre cependant ne descend guère plus du deuxième degré au-dessous de la glace. Cette année est une des plus froides qu'on ait vues depuis dix ans, ce 25 janvier 1811 ; après une journée de printemps, la Tramontane a soufflé, et pendant quatre jours le thermomètre a marqué cinq degrés au-dessous de la glace ; le temps s'est couvert, une grande quantité de neige a

tombé la nuit, et l'homme de peine en a profité pour modeler madame Lucrezia en atours, près de la Barcaccia. Le froid a continué le 26; le 27, au soir, le temps s'est éclairci, et le 28 il y a eu dégel complet. Ce froid nuit rarement aux oliviers, aux orangers sauvages; mais il est funeste aux orangers, citronniers, bergamotiers et autres agrumes cultivés, qu'on n'en préserverait point par des abris.

La coutume, dans ces temps neigeux et froids, est que les classes de l'université soient fermées, ainsi que tous les lieux d'enseignement public; les antichambres ont alors leur brasier; les femmes prennent leur Marito (1), qu'elles ne quittent plus. Les hommes endossent leur Mantello, et se cachent jusqu'à la figure avec le pan. Néanmoins les plantes succulentes conservent toujours leur verdeur, et, à travers une légère couche de neige, se voient, sur un beau gazon, la marguerite, les asters, les amelles, dans toute la vivacité de leurs couleurs, sans doute à raison de la nature sulfureuse du terrain qui absorbe facilement l'eau, et ne peut être soumis à l'impression de la gelée qu'à sa surface. Les vents de sud amènent quelquefois des brouillards provenant de la mer et des terres basses d'alentour, mais le soleil du midi les dissipe toujours; ils portent avec eux beaucoup d'humidité qui se résout alors en bruine. Cette saison est celle

(1) C'est un pot de terre ou de cuivre, avec anses, qu'elles ont toujours avec elles pour se tenir les mains chaudes. Elles le portent même quand elles voisinent, et quand elles vont à l'*Angelus* ou au sermon. On en met en vente qui sont de la plus grande élégance; ce sont ceux que choisissent les galans pour faire présent à leurs belles, à l'époque de l'année où elles commencent à en avoir besoin.

où les pluies sont plus abondantes et de plus longue durée. Année commune, ces jours pluvieux s'élèvent de 114 à 124 et 136 ; ceux de neige, de 1 à 9 ; de grêle, de 7 à 13 ; de gelée légère, de 8 à 20 ; de brouillard, de 40 à 80. Notez que dans cette saison il n'est pas rare de passer, d'un jour à l'autre, d'un froid assez piquant à une chaleur sourde, toujours précédée du changement subit d'un vent de nord en celui de sud, auquel succède bientôt une secousse dans l'atmosphère qui annonce un orage. Les éclairs sillonnent les nuages, et à une forte neige succède souvent une grosse pluie; il n'est pas rare alors d'entendre gronder le tonnerre. Néanmoins la colonne de mercure, qui dans le baromètre communément se tient à 27 pouces, ne varie guère que de quatre à cinq lignes ; on l'a vu, au 8 mars 1808, descendre à 26° 8′ et 10″. Le temps était pluvieux, noir, et il régnait un vent violent de la partie de l'est. Le printemps se ressent souvent de l'inconstance de l'hiver; cependant l'atmosphère s'éclaircit pour beaucoup plus de temps, le vent d'ouest régnant alors plus fréquemment.

On voit quelquefois des printemps fort secs, ce qui nuit beaucoup à la végétation, notamment sur les collines et dans les plaines ; les vignes mêmes s'en ressentent, mais jamais au point que la qualité du vin en souffre. Les approches de mai ne sont pas sans quelques météores ignés, qui prennent diverses formes, selon l'occurrence des vents qui les amènent et le gisement des montagnes d'où ils soufflent. Ils naissent le plus souvent du sud-est, partie qui en est hérissée, et, quand ils ont régné quelque temps, plusieurs, qui étaient séparés, se réunissent, font une explosion accompagnée d'éclairs, et alors le tonnerre gronde quelques minutes. En pa-

reil cas, le temps est toujours chaud et obscur, tant il est nuageux ; le baromètre ne varie guère alors que de quelques lignes. L'été est toujours beau, mais il est très-chaud, et accompagné d'un vent qui accable à raison du peu d'élasticité de l'air ; c'est alors que les consignes excellent ceux qui demeurent dans le voisinage des fontaines et même encore plus loin. On voit assez souvent le mercure du thermomètre monter jusqu'au trentième degré ; le marchand alors ferme sa boutique à onze heures, il dîne, se déshabille, ôte jusqu'à sa chemise qui pourrait donner asile à ses puces, et se met entre deux draps. L'homme du beau monde en fait autant, et les rues de Rome deviennent si désertes qu'on n'y voyait autrefois que des Français ou des chiens, comme avaient coutume de dire les Romains. Chacun se lève à six heures et reste chez soi, tant pour vaquer à ses affaires que pour éviter les mauvais effets du serein ; ce n'est que deux heures après le coucher du soleil que l'on s'aventure au dehors, que le Cours se peuple, et que, la nuit s'avançant, on vient prendre des glaces au café, au milieu des concerts que donnent les virtuosis ambulans.

Ce serein est encore bien plus malfaisant dans les plaines de Rome que dans la ville. La saison où il règne le plus occasione ce qu'on appelle communément l'Aria cattiva. Cet Aria cattiva fait une grande impression, non-seulement sur les nouveaux venus à Rome, mais encore chez les indigènes ; ses effets ont souvent été tels, qu'ils ont donné lieu à beaucoup de préjugés sur eux. Lappi, en 1749, avait déjà réfuté les opinions vulgaires à ce sujet dans une brochure intitulée « Raggionamento contro la volgare opinione di non poter venir in Roma nella state ». Bien avant lui,

en 1711, Lancisi avait également combattu les préjugés qu'on avait sur cette température, dans une Dissertation qu'il publia à cet effet, sous le titre *De natalis Romani cœli qualitatibus*. Il y prouve que l'air de Rome est aussi sain en été qu'en toute autre saison, et que, s'il devient alors insalubre, ce n'est qu'accidentellement, et qu'autant qu'il est vicié par des exhalaisons élevées des eaux stagnantes, comme lorsque le Sirocco, ou le vent de sud-est, vient à souffler quelque temps, notamment à la fin de l'été (1). Ce mauvais vent, heureusement, ne dure pas long-temps en cette saison; mais, quand il continue sept à huit jours de suite, c'en est assez pour que beaucoup d'individus souffrent de sa mauvaise influence. Ce vent règne même de temps à autre l'hiver, et réveille nombre d'indispositions nerveuses, qui se fussent assoupies sous une toute autre atmosphère; ce ne sont point positivement des maladies, mais des prodromes qui n'en sont pas moins fatigans. Si un individu souffrant est alors rencontré par un ami qui lui demande des nouvelles de sa santé, il lève les épaules, et ne lui donne que Sirocco pour toute réponse. Dans cette saison de l'Aria cattiva, il s'élève,

(1) Il faut recevoir cette assertion de Lancisi *cum grano salis*. Clément XI, dont il était médecin, l'avait engagé à écrire en faveur de la bonté du climat romain, pour rassurer chacun sur l'effrayante mortalité qui avait lieu à la ville, et d'une manière subite, chez un très-grand nombre; or, en pareil cas, il est permis d'atténuer la vérité, afin d'énerver les causes de frayeur. Il faut cependant avouer que les accidens de ce genre, chez les citadins, doivent souvent se rapporter aux erreurs de régime où ils ne se laissent que trop aller, lorsqu'ils vont en villégiature; et c'est ce qu'avait remarqué, il y a déjà long-temps, Alexandre Pétronius dans son ouvrage *De Victu Romanorum*. Livre IV.

le matin comme le soir, des lieux les plus bas de la ville, des vapeurs qui sont souvent malfaisantes pour plusieurs; elles sont toujours le germe des fièvres qui infestent la campagne de Rome, notamment quand les pleurs si propres à les faire naître règnent long-temps. Le ciel se noircit quelquefois, surtout aux équinoxes, et même tellement que le tonnerre résonne de toutes parts; il n'est pas rare que la foudre alors exerce ses fureurs sur les édifices les plus élevés; on l'a vue tomber trois fois sur le Vatican en 1808 : malheur qui sollicite pour ce monument l'établissement des paratonnerres. Les vents qui apportent le plus communément la pluie sont ceux de l'ouest et de l'est, d'où est venu le proverbe: « Se non viene la pioggia per il levante o il ponente, è un vero forfante ».

Au commencement de l'automne, les riches sortent de Rome, et se rendent aux villas et casins qui sont sur les hauteurs de Tivoli, Frascati, Albano, Marino, Gensano. Alors toutes les jolies campagnes des environs se peuplent; le monde aisé déménage de la grande ville qui semble déserte jusqu'au retour des pluies de décembre. Les grands, chez les anciens Romains, se comportaient ainsi, quoiqu'ils n'eussent pas plus lu les Traités d'Hygiène que nos Lucullus et nos Apicius, qui, ne feuilletant aucun ouvrage de ce genre, ne consultent pour leur jouissance que leurs caprices.

Les maladies courantes varient en violence sur l'économie humaine en raison de l'intensité des effets de la saison : pendant l'hiver, notamment quand le froid est rude, règne le coriza, qui, suivant la même marche qu'en France, passe bientôt à l'état catarrhal; mais la maladie n'est pas de longue durée chez les sujets d'ailleurs bien constitués; aussi se garde-t-on de la com-

battre par aucun évacuant. On voit quelquefois néanmoins ce coriza, notamment chez les personnes d'une forte constitution, dégénérer en toux violente et convulsive, quelquefois même en véritable péripneumonie, surtout dans les maisons particulières, chez les personnes d'un tempérament fleuri. Dans les hôpitaux, où la misère réunit les plus mauvaises constitutions, la gangrène succède souvent et très-promptement à l'inflammation commencée ; le pouls est toujours fébrile en pareil cas, mais il est petit, intermittent, et souvent avec une sueur froide. L'inflammation se borne quelquefois à la plèvre; on a vu alors des abcès se former par métastase vers les parties supérieures, notamment aux oreilles, et ainsi guérir complétement la maladie première ; Baglivi en fait foi, en rapportant ce qu'il observa au commencement de 1694, *quo tempore rigidissima bruma, cum glacie et nive, insueto Latii more, sæviebat, et derepente obortæ fuerunt sævissimæ pleuritides.* L'hiver sec est encore la saison où règnent le plus les apoplexies, les esquinancies et les ophthalmies inflammatoires : c'est une remarque qu'a faite ce même praticien dans les hôpitaux de Rome, et il observe aussi combien fut pernicieuse l'application des vésicatoires, lorsqu'elle était faite imprudemment. La meilleure manière de remédier à ces dérivations sanguines est sans contredit la saignée, et Celse la conseille; mais il faut être prudent quand il s'agit de la réitérer, et ne point suivre la routine meurtrière de Salicetti, médecin corse, qui s'était formé une réputation gigantesque plus par ses prôneurs chez les trois derniers papes, que par son propre mérite. Ce moderne Musa la prescrivait dans tous les cas, s'en rapportant au caractère inflammatoire de la maladie, et faisant peu attention à la

nature de la constitution atmosphérique, qui, plutôt humide et surchargée d'azote que sèche et riche en oxygène, est portée à faciliter le développement des principes de septicité. Publiant hautement que toutes les maladies, dans ce climat, étaient dans le sang, qu'elles étaient toutes inflammatoires, ou près de le devenir, il ne leur connaissait d'autre antidote que la lancette. C'est ainsi qu'en tous pays, même les plus civilisés, on a joué de la vie des hommes, quand on sait leur en imposer, et qu'on s'est procuré les grands pour appui!

Quand les pluies sont de trop longue durée, la transpiration étant moindre, et même quelquefois supprimée, il se fait reflux vers la poitrine ou les intestins, et alors surviennent des diarrhées opiniâtres, ou des difficultés de respirer, le plus souvent occasionées par l'accumulation de la sérosité dans la capacité de la poitrine, souvent aussi produites par une congestion dans le tissu interlobulaire du poumon. Ce sont là ces engorgemens que l'Hippocrate romain combattait avantageusement avec les incisifs végétaux, tels que la gomme ammoniaque, l'oxymel scillitique, et notamment le julep de tabac que négligent nos routiniers qui s'en tiennent toujours à leurs formules de poche. On fait ce julep avec l'eau distillée de nicotiane, et on la mêle à d'autres eaux distillées, à la dose d'un ou deux gros.

Le commencement du printemps offre la queue des maladies hyémales; vers son milieu on voit chez les enfans les affections éruptives, notamment la rougeole et la variole, qui enlevaient bien des enfans avant que la vaccination se fût établie. Chez les adultes sévissent les fièvres aiguës et les hémorragies, qu'on pourrait regarder comme salutaires quant à leur fin, mais qui deviennent souvent fâcheuses par un mauvais traite-

ment, et surtout par l'usage où sont les apothicaires de bourrer aussitôt leurs malades de quinquina, même quand elles sont de nature inflammatoire. Baglivi fait, au sujet des vomitifs si usités dans les fièvres au-delà des Alpes, une observation qui mériterait bien leur attention, s'ils étaient dans le cas d'en profiter par la lecture : *Nos Romæ non ita tuta experimur in febribus prout septentrionales suis experiuntur in ægris. In remediis itaque præscribendis semper antè oculos habe tui climatis naturam tuorumque popularium temperiem ; neque quicquam præscribas quod ex libris didicris nisi prædicta calleas.*

L'été amène toujours quelques fièvres intermittentes; rarement des sinoques putrides, mais plus souvent des continues pernicieuses, qui cependant sont encore plus fréquentes vers la fin de l'automne. Ces fièvres ont toujours de fâcheuses suites, quand on n'y succombe point de prime abord. C'est une langueur générale, une cachexie, le plus souvent due à une obstruction au bas-ventre, une teinte scorbutique. Ces fièvres sont généralement fâcheuses, et encore plus fréquentes chez ceux qui habitent le littoral, et près les lagunes et les marais. La chaleur quelquefois exalte tellement les principes de la bile, que souvent ces fièvres tiennent des bilieuses de la plus mauvaise nature; surtout, quand règne longtemps le vent de sud-est, la maladie court alors épidémiquement et avec un caractère aussi fâcheux que du temps d'Asclépiade. Peut-être ce fut une de ce genre qui, au rapport de Tite-Live, sous le consulat de L. Valérius Potitus et de M. Malius, ravagea la campagne de Rome, *ob siccitates et nimios solis calores*, comme s'exprime l'auteur. Les émétiques, les antiseptiques acidules et légèrement amers, sont ici les meilleurs

remèdes; on ne doit en venir au quinquina que secondairement. L'été est ici, comme ailleurs, la saison la plus productive en maladies, qui ne sont que trop souvent *mali moris*, comme s'expriment les praticiens. Les fièvres tierces sévissent ainsi que la petite-vérole, qui règne épidémiquement, beaucoup moins cependant depuis qu'on la prévient par la vaccination. A mesure que cette saison avance vers l'automne, se développent plusieurs autres fièvres exanthématiques chez les enfans, notamment la miliaire. Vers le milieu de l'arrière-saison paraissent les ophtalmies humorales, la phthisie chez ceux qui ont négligé leurs affections de poitrine l'été, les coliques, les vomissemens bilieux qui dégénèrent en choléra au temps des vendanges. Les fièvres tierces et quotidiennes sont celles qui règnent avec le plus de ténacité; mais, bien traitées, elles ne sont point dangereuses: il n'en est pas de même de cette espèce de rémittentes que les anciens appelaient semi-tierces, et qui est accompagnée d'épiphénomènes carotiques, avec langue sèche et amère. J'en ai vu plusieurs à l'hôpital du Saint-Esprit; elles n'étaient point traitées avec leur spécifique, vu le manque de quinquina. Il paraît que ces fièvres ont été de tout temps endémiques à Rome: les anciens, qui en avaient fait une mention particulière, les appelaient solstitiales, vu qu'elles sévissent particulièrement depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne, et souvent plus tard. Elles reviennent tous les ans, et dans la même saison; elles sont dangereuses chez les nouveaux venus. Les moyens hygiéniques les plus propres à les prévenir sont les situations élevées quand il s'agit de se choisir un logement, et, à ce sujet, je ne saurais trop louer le voisinage de la Trinité du Mont. Il convient

dans la mauvaise saison de ne sortir de chez soi que quand le soleil a pompé toutes les vapeurs insalubres qui infestaient l'atmosphère, et de rentrer au coucher du soleil ; de toujours se bien couvrir quand on s'est attardé la nuit ; de prendre l'habitude de fumer dans sa chambre soir et matin, sans ouvrir les fenêtres ; de boire son vin pur ; de vivre de régime, notamment avec le sexe, qui n'a que trop de pouvoir pour faire oublier les règles de la continence ; de ne jamais prendre plus de nourriture que les facultés digestives ne le comportent ; d'entremêler l'exercice au repos, de manière que le premier l'emporte sur le dernier ; enfin de conserver son âme dans ce juste équilibre de passions qui fait le bonheur de l'homme sage, et dont Sénèque fait un si bel éloge dans son chapitre de *Tranquillitate animi*. En suivant ces préceptes, on peut, à Rome comme ailleurs, parvenir à une vieillesse reculée, sans éprouver aucun des maux qu'annonce Codronchi au retour des années climatériques.

Rome ancienne, sous les empereurs, offrait un champ bien propre aux spéculations intéressées des praticiens, raison pourquoi on en trouvait en tout genre et pour toutes les fortunes, ainsi qu'il en est encore aujourd'hui dans notre capitale. Tout valet qui avait rasé, épilé, frotté et appliqué des ventouses dans quelques thermes, n'en sortait guère sans prendre le titre de médecin. Ces intrigans se faufilaient alors chez les riches, et leur savoir-faire les introduisait souvent sous les lambris dorés, et même leur ouvrait l'accès jusqu'aux marches du trône. L'histoire cite un Musa, affranchi, qui, admis près d'Auguste, le guérit, dit-on, de douleurs chroniques, en lui prescrivant des bains froids. Une statue d'airain, décrétée par le sénat et placée

près celle d'Esculape, la permission de porter un anneau d'or, et l'exemption de tout impôt, furent le prix de cette cure. Mais l'histoire fait aussi mention des malheureuses suites qu'eut, sous sa direction, l'application du même moyen sur l'infortuné Marcellus, dont la mort introduisit sur le trône Tibère et ses infâmes successeurs. Les Romains, tout occupés du service militaire, pensaient peu à s'adonner aux études sérieuses que comporte un art qu'ils dédaignaient, parce que ceux qui l'exerçaient n'obtenaient d'eux que du mépris. La renommée des écoles qui florissaient en Perse, en Égypte et dans les diverses régions de la Grèce, ne porta jamais les citoyens aisés à y envoyer leurs enfans, pour y puiser des connaissances qui fussent profitables à la mère-patrie. Aussi la brillante Rome, plus barbare à cet égard que les peuples qu'elle voulait asservir, était-elle devenue tributaire de tous les médicastres étrangers que la cupidité y appelait. Ils y exerçaient d'abord les plus viles professions, en attendant que le hasard les favorisât; témoin ce savetier dont parle Phèdre dans l'apostrophe suivante qu'il fait à ses concitoyens :

Quantæ putatis esse vos dementiæ,
Qui capita vestra non dubitatis credere
Cui calceandos nemo commisit pedes.

Galien, en arrivant à Rome, sous Marc-Aurèle, éprouva toutes les tracasseries auxquelles est en butte l'homme instruit, qui dans sa pratique a l'ignorant pour compétiteur. La Rome moderne n'offre plus, de nos jours, la même perspective de fortune à faire dans l'exercice de la médecine, raison pourquoi l'homme modeste qui a cultivé la science y est laissé dans le

plein exercice de sa profession. Les remèdes et arcanes y arrivent bien des villes ultramontaines où le charlatanisme trouve si facilement à s'enraciner; mais les intéressés au débit de ces drogues ne hasardent point le voyage pour leur donner plus de vogue par leur présence. Aussi les empiriques qui nous viennent, chaque année, de l'Angleterre et de l'Allemagne, ceux qui se forment dans notre propre pays, ne quittent-ils point les rives de la Seine pour celles du Tibre, où ils périraient d'inanition. Le petit peuple est vu par les apothicaires, qui donnent consultation chez eux, et se portent même en ville, quand le cas le requiert. Ils saignent, appliquent des sangsues, et purgent à outrance; mais cette conduite est celle de ceux qui ont suivi, un ou deux ans, l'hôpital du Saint-Esprit, où ils se font une routine, dont le revenu, joint à celui que rapporte la petite boutique, suffit aux besoins de la famille. Quand la maladie prend une fâcheuse tournure, les malades sont envoyés à l'hôpital, ou laissés à des conseils plus efficaces, quand ils sont dans le cas de se les procurer; et quand ils ne le sont point, ils trouvent encore dans les cœurs compatissans des praticiens les plus accrédités ceux que leur fâcheux état peut demander. La plupart des grandes maisons en ont un qui fait partie de la Famiglia; il loge dans les dépendances du palais, et a un revenu fixe pour traiter le maître et ses gens. Ces places sont courues, et ceux qui les ambitionnent regardent moins les honoraires, qui sont peu de chose, que la renommée que donnent de pareilles adoptions. Ce sont les femmes qui accouchent les mères arrivées au terme de leur gestation; cet usage est conforme aux règles de la bienséance, desquelles les Romaines, en travail d'enfant, ne se sont point encore départies. Le gouvernement, qui sait

que leurs connaissances dans la théorie sont souvent en défaut dans la pratique, a établi une chaire pour cette partie intéressante de la chirurgie; mais le professeur, qui a étudié longues années à Paris, est rarement consulté. Les préjugés en matière de pratique médicale sont aussi difficiles à déraciner que ceux en matière de religion; et, telle puissante que le serait la massue d'Hercule, jamais elle ne parviendra à les exterminer de manière à ce qu'ils ne puissent encore reparaître.

CHAPITRE XXXVI.

De Rome à Naples; — Lariccia; — Censano; — Velletri; — Marais Pontins; — Terracine.

Je fournis cette route avec un avocat napolitain, un bénéficier romain et une jeune Parisienne qui, avec sa petite fille, allait retrouver son époux au service du roi de Naples; société dont j'eus à me louer pendant tout le voyage. Nous partîmes, sur les onze heures du matin, par un temps pluvieux, la voiture tirant sur Albano. La brume, de temps à autre se résolvant en ondées, laissait des éclaircis, à travers lesquels nous pouvions jouir de quelques points de vue sur les montagnes dont nous approchions. La route cependant n'était point agréable; on ne voyait, à droite comme à gauche, que des champs hérissés de chardons (1), des

(1) Cette hideuse nudité du sol romain remonte à une époque très-reculée des temps actuels, vers le milieu du huitième siècle, où les Goths et les Lombards, étant venus jusqu'aux portes de Rome, portèrent

haies vives qui séparaient des propriétés sans maisons, où paissaient des bœufs, des chèvres, sous la garde de gros chiens; quelques suites d'aqueducs, interrompus de distance en distance, dont tour-à-tour nous nous éloignions, ou nous nous approchions. Le basement, comme les cintres, était en pierres énormes, soutenant un complément de grosses briques, unies par un ciment qui insulte encore à la puissance destructive du temps; au dedans est un canal, formé de grandes pierres de travertin. Ces aqueducs, dont quelques-uns sont encore de service pour Rome, ont plus de deux mille ans d'antiquité. Nos roues se déroulaient souvent sur de larges pierres volcaniques, restes de celles qui garnissaient la voie Appienne, que nous tenions. C'était une route faite, 310 ans avant notre ère, sous le consulat de ce digne Romain, dont elle porte le nom, pour établir une communication entre Rome et Capoue. Elle est toute en larges dalles, revêtue sur les côtés de pierres d'échantillon, et toutes tellement jointes dans leur contour, que beaucoup de parties

---

la désolation dans toutes les villes d'alentour. La désertion succédant à ces malheurs, le sol cessa d'être remué et saigné, les bois ne furent plus coupés, et le sol prit un aspect sauvage qui, six siècles après, empira encore, par la translation du saint Siége à Avignon. Une mauvaise administration, qu'entretint long-temps la Chambre apostolique, l'insouciance des grands propriétaires à faire les avances pour améliorer leurs terres, et qui aiment mieux les tenir en jachère, pour en faire des pâturages, et nombre d'autres raisons qu'il serait trop long de rapporter ici, sont les causes de cette stérilité pour un sol qui demande à produire aujourd'hui autant qu'il produisait autrefois. Voyez, sur les moyens de remédier à un pareil mal, Eschinardi dans son dernier chapitre, intitulé « Osservazioni sopra l'agro romano e sopra la coltivazione del medesimo ».

de cette route sont encore dans leur intégrité. Cette route, qui devait se terminer à Capoue, fut par la suite continuée jusqu'à Brindes. Enfin nous arrivâmes à Albano, ville qui a des portes et des murailles, et que décorent quelques fontaines, quelques villas, et dont les rues sont assez bien peuplées. A l'est, au sortir de la porte et proche de l'église de la Madona della Stella, nous arrivâmes près d'un très-beau tombeau, que nous laissâmes sur la gauche. Son soubassement a quarante-cinq pieds en carré; il est formé de très-grosses pierres: le reste est fort élevé. Au plus haut paraissaient autrefois cinq masses coniques, de dix pieds de diamètre à leur base, et formées également de grosses pierres carrées; aujourd'hui il n'en reste plus que trois, qui sont comme autant de cônes tronqués, couverts de branches d'arbrisseaux, comme tout le reste de la masse, sur laquelle se jouent des plantes grimpantes, notamment le lierre et les ronces. Ce monument, d'après les raisons plausibles apportées par les savans, paraît avoir été destiné à la sépulture de Pompée. Ce qui appuie cette opinion est le style égyptien de l'ensemble et les renseignemens qu'on a pris, dans Plutarque et Cicéron, sur le séjour de ce grand guerrier dans le voisinage d'Albano, et aussi sur ce que Cornélie, son épouse, ayant apporté ses cendres de l'Égypte, les déposa dans ce tombeau de famille. Cette opinion est bien plus probable que celle de ceux qui veulent que ce monument ait été celui des Horaces et des Curiaces, personnages qui périrent dans des lieux et à des temps différens.

En continuant par un pays fort pittoresque et suivant le contour des collines très-variées, nous arrivâmes tard à Lariccia pour la dînée. Ce bourg pourrait tirer gloire

de l'antiquité de son origine, si ses habitans étaient jaloux d'un pareil avantage. En effet on la reporte à cinq cents ans avant la guerre de Troie, époque où il fut fondé par un Sicilien, nommé Ermina. D'ailleurs ce fut là qu'Oreste déposa la statue de Diane la Scythienne, qu'il avait apportée de la Tauride. On le nomma depuis Aricia, parce que, dit-on, il fut la patrie d'Accia, mère d'Octave Auguste. Ce lieu est le même qui donna un si chétif gîte à Horace, dans son voyage à Brindes. Il se distingue par sa charmante position sur un coteau fort gracieux. Ce lieu n'a de brillant aujourd'hui qu'une grande place, ornée d'une belle église et de deux jolies fontaines en guéridon. L'église est une rotonde, élevée d'après les dessins du Bernin; elle fait un bel effet avec les deux corps de bâtimens qui sont sur ses côtés. La tribune a des fresques du Bourguignon. En regard de cette église est la façade du palais Chigi, maison dont Lariccia est un fief. Enfin, après avoir contourné par une belle colline dont les flancs sont d'une lave très-dure, et exploités en différens endroits pour les rues de Rome, on arrive à Gensano, village peu considérable, qui a néanmoins des murs, une forteresse et une assez belle place. Le pays appartient à la maison Cesarini. C'est un des plus productifs de la campagne de Rome, et un des plus salubres pour le bon air qu'on y respire; les abords en sont beaux, on pourrait même dire riches. Attenant Gensano au nord est le lac Nemi, dont les environs, très-pittoresques, offrent d'excellens vignobles et de bons fruits. Autrefois c'était une forêt, *nemus*, consacrée à Diane. Là était son temple, élevé par Oreste et sa sœur, où, par une coutume barbare, on immolait des victimes humaines toutes les fois qu'on élevait quelqu'un à la dignité sacerdotale. Le prêtre à qui était

confié le service de la déesse était toujours un esclave fugitif; il n'obtenait sa place qu'en tuant le titulaire : aussi était-il continuellement obligé d'avoir une arme en main, pour prévenir l'attaque de tout autre qui aurait voulu lui ravir ainsi son sacerdoce. Ce culte prit vigueur chez les Latins; il fut l'origine de la grande population où parvint alors le pays. Le lac, qui en fait un des agrémens, fut dès ce temps appelé *Speculum Dianæ*, parce que, au dire des poëtes, cette déesse s'y mirait de dessus le mont Albano. Tout ce canton est actuellement une des possessions de la maison Braschi. Il mérite d'être parcouru, un Virgile en main, vu les grands faits historiques dont il fut le témoin, et que les poëtes ont racontés avec ce génie qui sait si bien embellir les événemens, lorsqu'ils sont de nature à passer aux races futures. N'ayant pu jouir de ce plaisir en allant, je le différai pour mon retour, et n'y perdis rien, tant la circonstance me fut favorable pour le contourner.

Velletri est une petite ville élevée sur une dernière colline, d'où l'on descend dans la vallée; elle est à vingt-trois milles de Rome, sur un terrain volcanique : cette situation procure la vue d'un horizon très-étendu, qui développe Rome, les marais Pontins, la chaîne de montagnes des Volsques, et au plus loin, vers le midi, la mer qui ferme l'horizon. Velletri fut long-temps une des principales villes de ce peuple belliqueux qui inquiéta long-temps les Romains. Cette ville, où Coriolan vint chercher des foudres pour écraser sa patrie, fut prise et reprise à différentes fois, jusqu'à ce que les victoires de Camille, 390 ans avant notre ère, la fissent annexer au grand Empire. Elle fut le berceau de la famille Octavie Auguste; aussi Octave l'avait-il en prédilection. Tibère, Nerva, Caligula, et Othon, empereurs, s'y plurent beaucoup, et même y laissèrent

des marques de leur séjour. Velletri est assez bien percée, il s'y trouve de belles rues ornées de maisons, dont quelques-unes sont avec portiques; la seule place digne d'attention est celle qui offre en bronze la statue d'Urbain VIII, élevée à ce pontife en reconnaissance des bienfaits que les habitans en ont reçus; elle est du Bernin. Plusieurs fontaines décorent encore la ville, et fournissent assez d'eau pour contribuer à l'agrément dans les grandes chaleurs. Entre quelques beaux palais à voir, est celui de Ginetti, aujourd'hui Lancellotti, et celui de la Commune, situé sur une éminence qui domine toute la campagne. Le premier, fait par Longhi, est majestueux; on y remarque trois portiques placés par étage, et riches en bas-reliefs et en stucs bien travaillés. L'escalier en marbre, qui mène aux appartemens, est des plus somptueux. Ce palais renferme un muséum, où se trouvent des médailles, des camées, de petites statues en bronze, offrant nombre de diptyques, tant sacrées que profanes; et surtout des curiosités de l'Inde et de l'Amérique, collection due à l'érudition du cardinal Etienne Borgia. Le jardin, par sa grandeur, ses eaux et ses plantations, mérite aussi considération. Velletri est peu peuplée, relativement au nombre de maisons qui s'y voient; précédemment cette ville se garnissait davantage aux vacances, époque où les cardinaux, les prélats et les grands seigneurs fuyaient Rome, pour y venir respirer un air plus salubre sur ses hauteurs et ses environs.

Nous quittâmes la ville de nuit, et, prenant la route nouvelle, nous arrivâmes à Cisterna, lieu que quelques-uns prétendent être mentionné dans les Actes des Apôtres, sous le nom de *Tres Tabernæ*, et où saint Paul, venant de Pouzzoles, s'arrêta, en allant à Rome. En sortant de ce petit endroit, on traverse une forêt que les an-

ciens appelaient Sacrée, parce qu'elle avait été mise sous la garde des dieux; c'était un moyen simple dont les Romains faisaient souvent usage, quand ils voulaient que les haches particulières respectassent les forêts, dont la conservation était nécessaire au gouvernement. On croyait alors que celle-ci empêchait les mauvaises émanations des marais Pontins de parvenir jusqu'à Rome. Pie VI, croyant pouvoir s'élever au-dessus de ce préjugé, en fit couper une partie pour mettre le terrain en culture; mais ce fut pour le malheur des Romains, qui dès-lors furent plus exposés aux mauvais effets du Sirocco. C'est quelques milles après avoir quitté Cisterne que l'on entre dans ces marais par une longue avenue d'ormes, qui se continue en droite ligne jusqu'à Terracine, espace qui est d'environ de trente-cinq milles.

Ces marais prennent leur dénomination d'une ville, *Pometia*, qui, selon le dire commun, florissait avant la fondation de Rome, sur le lieu qu'occupe aujourd'hui la Mezia, qui est une pêcherie. Les environs s'appelèrent *Ager Pometianus*, et par suite, lorsqu'il fut devenu marécageux, *Palus Pomptina*; et *Pontina* par corruption. Le rivage, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, paraît avoir été occupé autrefois par une colonie de Lacédémoniens, lesquels, mécontens de leur gouvernement sous Lycurgue, quittèrent leur pays, et, ayant abordé les côtes de l'Italie, s'arrêtèrent aux champs Pométins, et y élevèrent un temple à la déesse Féronie au milieu d'une forêt, dont parle Virgile en faisant le dénombrement des troupes de Turnus.

. . . . . quels Jupiter Auxurus arvis
Præsidet, et viridis gaudens Feronia luco;
Quâ saturæ jacet atra palus gelidusque per imas
Quærit iter valles, atque in mare condit Ufens.

La colonie prospéra tellement que çà et là s'élevèrent vingt-trois villes, au rapport de Pline, dont les principales étaient *Sulmona*, *Setia*, *Antium* et *Privernum*. Les Volsques, nation guerrière, occupèrent ensuite le pays et l'améliorèrent, jusqu'à ce que les Romains vainqueurs s'en fussent rendus maîtres sous le consulat de Valérius Potitus. Ce pays devint alors délicieux par la fertilité du terroir, la bonté des vignobles, les plaisirs de la chasse, de la pêche; ce fut à cette brillante époque que les fortunés de la capitale y eurent leurs maisons de campagne. Il fournissait même beaucoup de blé en l'an de Rome 322, à s'en rapporter au passage suivant de Tite-Live, liv. 25, où il dit que les Romains : *Famis cultoribus agrorum timentes in Etruriam Pomptinumque agrum et Cumas postremo in Siciliam quoque frumenti causâ misêre.* Mais la prospérité du pays fut, à ce qu'il paraît, bien passagère, puisque dans les plus brillans jours de la république il n'était plus question des vingt-trois villes lacédémoniennes, et que les lieux d'où elles s'élevaient s'appelaient indifféremment la campagne Pontine, ou les marais Pontins, *Palus Pontica;* néanmoins il restait encore quelques maisons de plaisance dans les endroits les plus rians et les plus sains. Il paraît que, long-temps avant l'ère chrétienne, il s'était formé des détérissemens vers la mer, et des attérissemens vers les embouchures de l'Ufens et autres rivières qui conduisaient les eaux des montagnes voisines à la mer; car il est dit qu'Appius, faisant travailler à sa fameuse route, fit faire des canaux, des chaussées et des ponts sur une grande étendue de terrain marécageux. Des travaux, commencés deux cents ans auparavant pour l'assainissement du pays, et interrompus pendant une longue suite d'années, furent repris sous le

consulat de Céthégus, et avec assez d'avantage pour que le sénat lui accordât une partie du pays qu'il avait rendue productive. On ne pensa plus à ces marais, jusqu'à ce qu'Auguste se contenta d'en rendre encore quelques parties de plus à la charrue, en faisant creuser parallèlement, à la voie Appienne, un long canal navigable, qui recevait le trop plein des rivières et des marais; Horace du moins l'annonce, lorsqu'il dit dans son Art poétique:

Sive receptus
Terra Neptunus classes aquilonibus arcet,
Regis opus sterilisque diù palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum.

Ce fut sur ce canal qu'il fit une partie de son voyage en allant à Terracine; ainsi le pensent les savans qui ont été à pied à la recherche des objets qui, encore visibles, correspondent avec la voie Appienne. Trajan s'est particulièrement occupé de rendre cultivables les marais Pontins, et les ponts et saignées qu'il fit faire contribuèrent beaucoup à remplir en partie ce but. Il eût fallu alors continuer après sa mort; mais la décadence de l'Empire fit négliger tous ces travaux bien avancés, et la nature, plus puissante que l'art, reprit son état sauvage. Quatre cents ans après, Décius, patricien zélé, y consacra une grande partie de sa fortune, et avec succès, comme l'indiquait une inscription trouvée près de Terracine; mais, à sa mort, toutes ces améliorations furent négligées, et l'oubli fut de la plus longue durée, jusqu'à ce que Boniface VIII, pendant son trop court pontificat, s'occupa sérieusement de cette source de méphytisme. Il sentait l'utilité, non-seulement de rendre à la charrue 48,660 arpens de terre, à s'en tenir

à l'évaluation de Boschovisch, mais encore de faire cesser une cause pestifère pour Rome et son voisinage. Les papes, ses successeurs, ont fait de semblables tentatives; mais la nature a toujours été plus puissante que l'art; cependant rien n'est impossible à l'homme, quand il met de la persévérance dans ses entreprises. Si le travail tenté pour le dessèchement de ces marais n'a point eu un plein succès, peut-être faut-il s'en prendre à ce que ce succès nuisait aux maisons titrées qui trouvaient leur intérêt dans la continuation de l'état actuel de choses, plutôt qu'aux sources qui fournissent continuellement au sol, et à l'atterrissement des rivières qu'on regarde comme une autre cause de non réussite. La première chose à faire en pareil cas, pour obtenir celle qu'on désire, serait de construire un canal de ceinture près de la chaîne des montagnes qui longent de Sinuessa jusqu'à Terracine, et où se rendraient les torrens qui, n'ayant actuellement aucun rempart, se débordent dans les plaines subjacentes; d'égaliser ensuite le terrain de la vallée, en faisant des saignées convenables pour l'écoulement des eaux. Un grand gouvernement comme celui qui régit aujourd'hui cette partie de l'Italie, et dont les salutaires déterminations ne peuvent être restreintes par aucun intérêt particulier, doit réussir dans un projet d'une si haute importance, et sur ce point, comme sur d'autres sans doute, que l'énergie française ne se démentira pas de manière à déméríter du peuple romain. A cet égard, le chef a déjà manifesté ses intentions paternelles, comme il est évident par ce qui suit: « En conséquence des ordres de Sa Majesté, S. E. le Ministre de l'Intérieur a prescrit ce qui suit: — Il sera établi à Rome une commission, laquelle fera des recherches sur les questions suivantes:

Pourquoi les cantons de Rome sont-ils restés incultes? Pourquoi sont-ils malsains? Quels sont les moyens de faire cesser ce manque de culture et cette insalubrité? Quelle est l'étendue du territoire où règnent ces deux fléaux et leur topographie? En quel état se trouvent les marais Pontins? Quels sont les travaux qui ont été faits? Quel en a été le résultat? A-t-il changé? Pourquoi? Quel système a été adopté? Celui qu'il convient de suivre? Que pourrait-on espérer de ces travaux pour le desséchement? Quelle serait l'espèce de culture qui pourrait avoir un bon succès? Quels produits pourrait-on en retirer? Quelle proportion pourrait-il y avoir entre ces produits et la dépense? etc. ». Les membres de la commission furent MM. Frossombroni, président, Proni, Dérougères, Rigaud, Delisle et Hervin.

Nous nous rafraîchîmes à Tre Ponti, où est un couvent de Capucins, fondé par Pie VI. On lit sur une inscription, flatteuse pour ce pontife, que ce lieu de prière fut construit pour que les nouveaux colons pussent avoir tous les moyens de travailler à leur salut. La place qui se trouve à la gauche du chemin est grande; au fond est un bâtiment assez beau, surmonté par les armes du Saint-Père; à gauche est une jolie ferme, et à droite l'église. Nous entrâmes bientôt en route dans l'avenue, ayant à droite un canal d'eau courante, qui insensiblement s'offrit sous l'apparence d'une petite rivière croisée, de distance en distance, de ponticules en travertin; rencontrant souvent sous nos pieds de longues portions de la voie Appienne, formée de morceaux de laves (1), d'une dureté qui égale presque celle

(1) « Il est assez connu qu'Appius Claudius, pour paver son chemin de Rome à Capoue, qui était alors la frontière de la république, se

de l'acier. Cette rivière est le résultat des dernières saignées faites aux marais, pour y amener les eaux reçues de toutes les montagnes de la gauche. Ce canal a une longueur de vingt-deux milles, sur une largeur de vingt pieds environ; il en a le double à son embouchure; il est dû à la vigilance du même pape, qui a beaucoup fait pour améliorer cette partie de ses Etats. Vers le milieu, c'est-à-dire, à Mesa, où est un très-beau bâtiment à deux ailes, on trouve un pareil canal sur la gauche; il reçoit les eaux qui n'ont pu s'écouler dans le droit, et bientôt ces eaux passant sous un fort beau pont en marbre, pour se joindre avec celles de la droite qui forment une rivière navigable, elles gagnent la Méditerranée. Tout près se voient les restes d'un mausolée dont la forme est carrée; il est fait d'énormes pierres. Le trajet des marais *Pontins* est très-ennuyeux; la vue bornée à droite, n'offre que des marais, des mares avec leurs joncs et autres grandes herbes palustres, quelques endroits où la charrue a passé, d'autres qui, par les saignées, sont devenus des pâturages sur lesquels paissent des chevaux en toute liberté, des troupeaux de bœufs, de moutons, des cabris, des cochons, des buffles nom-

---

servit, tant qu'il le put, de laves compactes basaltiques et homogènes. En préférant cette matière, il eut non-seulement en vue la solidité du chemin, mais encore la dépense. S'il eût employé la pierre calcaire, plus fragile, il se serait jeté dans des frais d'une réparation continuelle. En adoptant la lave, ceux de la première mise n'étaient pas fort différens, et l'ouvrage était d'une bien autre solidité. La partie comprise entre Rome et Velletri, passant par un pays volcanique, avait les laves à proximité dans celles des environs de Rome, dans celles d'Albano, de Genzano et de Velletri. Entre Cisterne et le Garigliano, et jusqu'à Capoue, on avait à portée celles de Sessa ». Breislak. Voyage physique, etc.

breux, dont on ne voit que la tête noire, le reste du corps étant plongé dans l'eau, enfin des nuées de corneilles qui accourent du haut des montagnes qui forment rideau sur la gauche. Il est quelques parties boisées vers la mer; elles abondent en gros et en petit gibier, tels que le sanglier, le cerf, les bécasses et bécassines. Les endroits les plus assainis commencent à donner du grain, des roseaux utiles pour la vigne et l'éclairage. On dit qu'il est dangereux, pendant qu'on fournit cette triste route, de se laisser aller aux influences de Morphée, qui semble y avoir semé ses pavots de toutes parts. Il est des préjugés qu'il faut respecter, surtout quand ils ont pour mère une longue tradition; néanmoins, en faisant usage de mes lumières, je ne puis concevoir comment le sommeil pourrait activer une influence dont le danger serait nul pour celui qui veille. J'invoque le *dubium philosophicum*, ne pouvant résoudre autrement cette difficulté.

Nous laissâmes sur la gauche, au pied d'une montagne, l'ancienne route qui suit une longue chaîne d'arbres, et que l'on prenait avant que Pie VI eût fait faire la nouvelle. Enfin nous arrivâmes, deux heures avant la nuit, à Terracine, dernière ville du département de Rome, laissant sur la gauche un assez beau palais du pape, situé à mi-côte. On ne passe point par cette ville, attendu qu'elle est située sur la croupe d'une assez haute montagne, hors du chemin. Sa position sur des rochers, à une aussi haute élévation, fut notée autrefois par Horace, quand dans ses Satires, parlant de son voyage à Bénévent, il continue sur Anxur:

Impositum latè saxis candentibus fubimus.

Cette ville est une des grandes qui faisaient partie

des états des belliqueux Volsques. C'est l'ancien Anxur que les Grecs nommèrent depuis Trachyna, *Terracina* par corruption, et qui fut le chef-lieu d'une colonie que les Romains y fondèrent, quand ils imposèrent des lois à ses braves habitans.

Cette position de la ville sur le sommet d'un rocher, la mer qui en bat le rivage, la forteresse en ruine à quelque distance au-delà ; tout cet ensemble forme un pittoresque qui a beaucoup occupé le pinceau des paysagistes dans leur excursion de Rome à Naples. On suit un beau chemin par un bourg dont plusieurs maisons assez belles attendent impatiemment des compagnes sur leur emplacement déjà marqué. Pie VI avait soigné ce lieu ; il y avait fait faire un corps de bâtiment fort beau, qui servait et sert encore aujourd'hui pour les douanes. Il avait déjà fait tracer une place semi-lunaire avec arcades ; mais la mort trop prématurée de ce souverain, ainsi que les affaires politiques survenues en France, et qui ont également pesé sur l'Italie, suspendirent tous les travaux commencés pour cet objet ; et Dieu sait quand ils reprendront. La mer est à un pas de ce bourg, au bout de la grande route ; j'allai me promener sur son rivage, et j'y admirai la hardiesse unie au bon genre du bâtiment Braschi, au soubassement duquel, sur un rocher, les flots viennent se déferler, en se brisant avec plus ou moins de violence, selon que la mer est plus ou moins agitée. Il est assis sur une plate-forme bordée d'un talus. Près de ce bâtiment en est un autre très-vaste, destiné pour emmagasiner le blé ; au bas de celui-ci est l'embouchure du canal de navigation.

La mer forme ici un golfe qu'une puissance maritime ne regarderait point avec indifférence ; ce golfe

fut autrefois utile aux flottes romaines, auxquelles il servait de station, lorsque le mauvais temps les chassait de celui de Mycène. La beauté du soleil couchant me permit de jouir de tout le brillant de la perspective que m'offraient, au midi, l'immense surface des eaux mollement agitées, et, au nord, les rochers qui dominent le bourg, et sur lesquels se voient encore des portiques, restes d'un palais de Théodoric, et plus bas une masse de rochers détachés, qui, par sa position, semble menacer les passans. Ce Théodoric, roi des Ostrogoths, fut le premier qui en 493 prit le titre de roi d'Italie. En contournant les ruines de son palais, on voit tous les travaux d'appui qui soutenaient les terrasses des jardins, et même le nom de l'architecte qui le lui éleva. La mer forme une très-belle anse dans les terres près des magasins; l'abord y est facile, raison qui détermina Antonin le Pieux à y construire un port. On voit encore, au lieu où il fut fait, les amarres pour les vaisseaux; l'abandon où il est laissé est cause de son ensablement. Il est dommage qu'on ne le répare point; le gouvernement d'aujourd'hui ne sera pas sans doute indifférent sur un travail si intéressant.

Le lendemain, au point du jour, je profitai du retard des douaniers qui visitaient nos effets, pour grimper à la ville, et passant sous ses portes fort anciennes, au-dessus desquelles sont des renfoncemens contenant des têtes de brigands fameux, j'arrivai par de vilaines petites rues qui fourmillaient d'habitans assez malpropres, et de femmes peu jolies. La position de Terracine, les avantages du bon air qu'on y respirait, avaient porté les riches de Rome à venir occuper ses coteaux lors de la belle saison. Jupiter y avait un temple, où il était particulièrement adoré, et de là l'épithète d'*Anxurus* que

Virgile donne à ce dieu. La façade de ce temple existait autrefois, aujourd'hui on ne voit que le soubassement en gros blocs de marbre, sur lequel sont encore plusieurs fûts de colonnes cannelées, d'une grande beauté. La cathédrale tient au temple, elle est située sur une grande place; sous le portique de la façade, à droite, est une grande cuve de marbre blanc, sculptée en dehors assez grossièrement. Ce morceau ne doit piquer la curiosité qu'à raison de son usage indiqué par l'inscription suivante :

Vaso in cui dalle gentili furono tormentati e scannati
Molti cristiani inanzi all' idolo d'Apollo.
Contat. istor. di Terraci.

Poi collocato da Fedeli in questo atri[illegible]
E mani e volto prima d'intrare in [illegible]
S. Paolo Epistol[illegible]

Le sol sur lequel repose Terracine n'est point volcanique comme le terrain qui est au bas; il est formé par une roche de même nature que les monts Apennins, seulement le grain en est moins dur. Il tient de la nature du marbre blanc le plus commun; il se polit, mais il offre dans son intérieur beaucoup de vides.

CHAPITRE XXXVII.

Fondi. — Itri. — Mola. — Capoue. — Aversa.

Nous reprîmes notre route, après avoir été honnêtement visités à la douane romaine, et nous arrivâmes, après six milles, à la tour Dei Confini, tour qui indique aujourd'hui la fin du territoire français. Nous y fûmes reconnus sur nos passe-ports par un officier français. La distance de Terracine est d'environ cinq milles ; là on a coupé le rocher pour continuer la voie Appienne entre le poteau et la mer. Nous gravîmes et descendîmes successivement par plusieurs gorges de montagnes malgré[illegible]ment boisées et d'autres nues, et cela sans aucun danger, malgré les justes craintes que nous pouvions avoir des voleurs, dont nous avions déjà vu plusieurs bandes enchaînées, que conduisait une gendarmerie active. Nous déroulions sur une route où le Verseau, qui amène les frimas à Paris, faisait fleurir sous nos pieds le myrte aussi touffu qu'un buisson, le stachis, la narcisse, la marguerite et autres plantes printanières. Enfin, laissant derrière nous nombre de restes de la voie Appienne, dont les masses, en forme de pentagones irréguliers, étaient encore aussi bien jointes qu'aux premiers temps de la pose, et dont la largeur était souvent telle que deux voitures pouvaient aisément passer de front ; nous arrivâmes à Fondi, ville fortifiée d'un château, et assise sur la voie Appienne, dont quelques morceaux se voient encore dans la principale rue. C'est la première du royaume de Naples : aussi y visita-t-on nos malles et nos passe-

ports. Pendant que l'on disposait le repas du matin, et que les douaniers napolitains opéraient sur les effets de mes compagnons de voyage, je longeai les murailles à droite, à la première entrée de la ville, et, continuant d'après mes instructions, je vins à l'objet de mes recherches, les restes d'un mur bâti dans le genre cyclopéen. Ils offrent la même disposition que ceux que j'avais déjà observés à Spolette; chaque pierre a une coupe fort irrégulière, elle s'agence avec sa voisine, comme par une engrainure; sorte d'union désignée, chez les anciens, sous le nom de jonction incertaine. Cette bâtisse fait de ce côté le fondement des murailles; elle s'élève du sol à une hauteur d'environ huit pieds, et se continue en longueur pendant l'espace d'une trentaine de pas, pour reprendre plus loin. Les pierres tiennent par la disposition de leur coupe, et sans l'aide d'aucun ciment. Leur nature compacte, tenant du marbre, leur a fait braver les injures d'une longue suite de saisons qui s'est déroulée et se déroulera encore long-temps sur elles. Elles servent d'appui en quelques endroits à d'autres pierres carrées et irrégulières, qui se continuent jusqu'au sommet du mur; cette construction date du temps des Romains. Entre le mur et le chemin pratiqué est un fossé assez large et assez profond pour qu'on puisse en approcher en le sautant.

Au rapport de Strabon et de Méla, Fondi aurait été bâtie autrefois par les Aurunciens, peuple du Latium, dont le pays s'étendait du Garigliano à Terracine, et qui avait pour villes principales Minturne, Formies et Gaëte. Elle eut, dans les temps postérieurs, ses comtes; elle était même dans la prospérité, lorsqu'en 1534 Barberousse, capitan-bacha, débarqua de nuit, pour enlever la belle Julie de Gonzague, épouse de Vespasien Colonne, comte de Fondi. Cette ville n'offre aucun monu-

ment digne de l'attention d'un voyageur; sa cathédrale, siége d'un évêque, est peu de chose quant au dehors; on voit au dedans un tableau qui représente le pillage de la ville, lorsque Barberousse y entra. Les théologiens qui s'y arrêtent ne manquent pas d'aller aux Dominicains, pour y voir la chambre de saint Thomas-d'Aquin, qui n'est aujourd'hui qu'un nid à rats, et qu'on ne conserve que parce qu'il rapporte quelques sous au custode, et le lieu où ce casuiste enseignait la doctrine théologique, qui lui a valu dans l'ordre une si grande célébrité. La rue la plus belle est celle que tiennent les voitures publiques; elle est toute pavée en larges dalles qui en beaucoup d'endroits ont remplacé les pierres anciennes. Les maisons sont très-basses, et toutes bâties en pépérino. Fondi est assez mal peuplé; le luxe n'est rien moins que brillant au dehors, j'ignore ce qu'il est au dedans. Le sexe ne s'y distingue point par la beauté de ses traits. Il faut en excepter cependant les demoiselles, qui ne sortent que les dimanches et fêtes; elles sont, dit-on, jolies, ont une charmante allure, et sont agréablement coiffées. Lestés d'un chétif dîner, et n'emportant aucun agréable souvenir des faveurs dont Bacchus peut gratifier le pays, nous éprouvâmes, pour le départ, les mêmes désagrémens dont se plaignait ici Horace de son temps;

. . . . Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
Tota abit hora. . . . . .

Enfin nous quittâmes la ville, et nous nous ensevelîmes de nouveau dans des gorges de montagne; plusieurs étaient creusées d'enfoncemens ombragés de ronces; ce sont autant de repaires pour les bandits qui descendent du haut des monts pour s'y blottir et tomber sur le voyageur aussitôt qu'ils entendent le bruit

des sonnettes dont sont garnis les pommeaux de selles des chevaux : aussi les voiturins les passent aussi rapidement que possible. Il paraît que de tout temps ces routes ont été peu sûres; car, en lisant les plus anciens voyageurs, on y voit les précautions qu'ils prenaient pour éviter tout danger, en se faisant accompagner de piquets de soldats qui écartaient les brigands. La route est très-belle; elle est, pendant plusieurs milles, sur la voie Appienne, et en offre, de distance en distance, quelques parties entières, qui suivent le contour que forme le chemin taillé depuis des siècles sur la croupe des montagnes. Ces parties sont souvent si délabrées, qu'il est plus sûr de sortir de voiture pour les traverser, que d'y rester. Le poëte Esmenard en a fait la triste expérience, lorsqu'il revint de Naples en 1811. La terre cultivable est riche en petits plants de vignes; on y voit beaucoup d'oliviers, d'orangers et de citronniers. Ayant fait neuf milles à travers le lit de plusieurs petits torrens, nous dépassâmes, vers le déclin du jour, Itri, autrefois *Mamurra*, longue villasse avec château, couchée sur le penchant d'un coteau, mal peuplée, et dont la misère se manifeste sur chaque figure; si la ville était telle autrefois, je ne sais comment Horace a pu y trouver un lit. En sortant de ce lieu, les sites changent continuellement pour dédommager la vue; ce sont des collines, des monticules, de rians vallons, des bouquets de bois de lauriers, de figuiers, de lentisques; des buissons de myrtes et de caroubiers, parmi lesquels s'élèvent gravement des agaves et des alétris : tels sont les objets dont la vue diminue au naturaliste les ennuis d'une monotone conversation. En approchant de Mola, sur la droite de la voie Appienne, se voient des ruines qui, d'après la tradition du pays, seraient celles du tombeau de

Cicéron. Ce fut en effet dans ces environs où il avait une campagne, qu'il appelait *Formianum Fundum*, dans son Traité *de Oratore*, que des sicaires l'atteignirent, et lui plongèrent dans le sein un fer qu'Octave leur avait mis en main. L'histoire dit qu'un affranchi lui érigea un tombeau près du lieu où il fut assassiné. Nous arrivâmes assez tôt à Mola pour voir le soleil se plonger dans les ondes paisibles de la Méditerranée. Nous logeâmes sur le rivage, d'où nous jouîmes de toute la beauté de ce spectacle pendant un assez long temps. La perspective y ajoutait ses charmes; à l'occident, c'était des montagnes; au midi, Gaëte, qui baigne la mer; et dans le lointain les îles Ischia et Procida. On a regardé Mola comme ayant eu pour mère l'ancienne Formie, bâtie par les Lestrigons, peuple anthropophage; mais des recherches particulières ont fait connaître que cette ville était plus loin sur le penchant d'une montagne, formant aujourd'hui un très-bon vignoble, où sont beaucoup de ruines. La Mola d'aujourd'hui date de 858 environ, époque où la première fut détruite par les Sarrazins; elle eut autrefois son évêché qui donnait de la vie à la ville; mais Grégoire IV, voulant peupler Gaëte, le transféra dans ce dernier lieu. La plage est large et fournie de barquettes et de canots, qui établissent entre elle et Gaëte une communication continuelle. Le sexe n'est pas beau à Mola; quelques femmes ont cependant d'assez jolis traits. Leurs cheveux noirs sont nattés et relevés avec goût, et maintenus avec une aiguille d'argent; mais leur taille est gâtée par leur corps de baleine fort grossier. Nous soupâmes avec appétit; le fond de notre repas fut d'excellens poissons que nous fournirent les filets de nombreux pêcheurs qui peuplent la ville; mais nous ne trouvâmes point dignes de leur renommée ces

vins de Formie et de Falerne, dont Horace fait tant d'éloges; il est vrai qu'il dînait à la table de Mécène, et qu'il ne voyageait point avec un voiturin. La nuit fut orageuse, non en mer, mais dans nos lits, les puces et les punaises semblaient s'être liguées ensemble pour nous priver des douceurs du sommeil, et cette ligue valait bien celle dont se plaint Horace, lorsqu'il touche les accidens de son voyage.

. . . . . Mali culices, ranæque palustres
Avertunt somnos.

Nous reprîmes la route de grand matin, et nous arrivâmes sur un aqueduc très-long, qui, de la gauche des montagnes où il prenait les eaux, venait les apporter à l'ancienne ville de Minturne, élevée sur les frontières du Latium et de la Campanie, et dont on voit encore quelques restes avant d'arriver au pont. Bientôt nous traversâmes sur celui-ci le Garigliano ou le Liris des anciens, rivière forte qui servait de borne au Latium, et qui a son embouchure très-près. A cette embouchure se voient encore quelques maisons qui rappellent au voyageur les malheurs de Marius, ce paysan d'Arpium, qui, après sept consulats et de nombreuses victoires, vint s'y cacher, pour dérober sa tête à Sylla qui la demandait. Quel mortel eût joui d'une plus grande gloire que ce guerrier, s'il fût mort environné des captifs qu'il avait faits, de ses troupes victorieuses et de la pompe de ses triomphes, au moment où il descendait de son char après avoir vaincu les Cimbres!

Quid illo cive tulisset
Natura in terris, quid Româ beatius unquàm?
Si circumducto captivorum agmine et omni
Bellorum pompâ animam exhalasset opimam,
Cùm de Teutonico vellet descendere curru.

JUVENAL.

Ainsi les grands guerriers ne savent jamais mettre un terme à leurs exploits! Que de preuves l'histoire ne nous en offre-t-elle pas, et quels fâcheux exemples n'en avons-nous pas eus de nos jours. Ayant dépassé ce triste pays, nous quittâmes la voie Appienne, qui, suivant la mer, va jusqu'à Pouzzoles, et de là à Naples: cette route n'étant plus praticable pour les voitures, nous continuâmes la nôtre, ayant le fleuve à gauche.

Nous fûmes bientôt encore engloutis dans des escarpemens de montagnes, qui nous privèrent du spectacle que nous offrait la mer de temps à autre sur la droite, et nous arrivâmes, sur les onze heures, à Sainte-Agathe, qui est un lieu de poste. Ici le chemin se bifurque, une partie est à gauche, et est nouvellement faite; l'autre, sur la droite, se contourne sur une côte verdoyante et mène à Capoue. Le temps était très-beau, je profitai de trois heures que me donna mon voiturin, pour aller, avec mon compagnon de voyage, le bénéficier, jusqu'à Sessa, petite ville située sur une montagne voisine, et qui est regardée aujourd'hui comme l'ancienne Sessa des Volsques; car les restes d'antiquité qu'on y trouve paraissent plutôt être du temps des empereurs que de ce peuple. La route est bien ouverte, et se continue sur un très-beau pont nouvellement bâti en pierre de lave poreuse; il traverse un vallon très-profond. Au milieu, sur la droite, est une inscription qui perpétuera la bonté du roi Joseph, auquel les habitans doivent ce bienfait; car auparavant ils étaient obligés de descendre et de gravir alternativement les deux collines très-rapides pour gagner le pays où ils avaient affaire. Vis-à-vis cette inscription est encadré un bas-relief très-bien sculpté, offrant un archevêque en prière. Au bout de ce pont, dans une sorte de niche, est un banc pour reposer les vieillards qui ont encore beaucoup à monter, mais par

un chemin assez doux pour se rendre au bourg. C'était un jour de marché; nous eûmes le plaisir d'y jouir du spectacle qu'offrait l'industrie du pays, exposée aux yeux des acheteurs: les bestiaux, la volaille, la mercerie, la quincaillerie, étaient à la disposition de ceux qui voulaient en faire emplette. Les boulangers, les fruitiers, les maraîchers, les chapeliers, les cordonniers, les orfèvres, enfin tous les artisans étalaient les échantillons de leur savoir-faire; mais le voyageur qui vient d'un pays plus policé n'y trouve que le résultat d'une main-d'œuvre encore dans l'enfance. Nous y achetâmes quelques saucisses que nous vînmes faire cuire dans la meilleure cuisine de l'endroit, où nous ne pûmes trouver qu'un pot à quatre becs, pour nous tenir lieu de verre; pot qui me rappela le *calicem quatuor nasorum*, dont parle Juvénal dans sa cinquième Satire, liv. Ier, et dont la forme se conserve encore dans le midi de l'Italie. Le pain et le vin, qui étaient très-bons, se marièrent très-bien aux provisions faites au marché. Nous reprîmes notre chemin, après nous être arrêtés par curiosité à une très-belle pharmacie, dont le luxe nous surprit. Après avoir dépassé Cascano, joli bourg bien peuplé et avoisiné d'assez belles maisons de plaisance, et avoir gravi plusieurs montagnes (1), nous descendîmes dans la vaste plaine de Capoue. Quand on considère tout le travail qu'a dû coûter toute cette route encaissée dans la suite de montagnes qu'on a parcourues, travail dû à l'industrie des anciens Romains, on ne sau-

(1) Ces montagnes forment une chaîne qui part du voisinage de la mer, et aboutit au mont Auronco. Ces montagnes, aujourd'hui connues sous le nom de Massico, fournissaient les fameux vins de Cécube et de Falerne, qui ont bien dégénéré de leur première qualité, quelle qu'en soit la cause.

rait trop admirer la grandeur de leurs vues, pour établir ainsi des communications faciles dans le pays qu'ils colonisaient dès qu'ils y étaient entrés en vainqueurs. Nous arrivâmes bientôt à la ville capitale de la Terre de Labour; elle est assise dans une anse du Volturno, que nous venions de traverser, et est la seule fortifiée qui couvre Naples de ce côté; elle a, pour se défendre, une bonne garnison, et une population d'environ sept à huit mille âmes. Nous y fûmes fouillés et revisés de nouveau sur nos passe-ports. Il faut avouer que, s'il y a dans le royaume de Naples quelques individus qui se fourvoient du chemin de l'équité, les officiers de police travaillent de manière à ce que les étrangers ne viennent point en augmenter le nombre. Capoue est une ville napolitaine où il faut le plus se méfier des soins officieux des Faquins: ils se mettent trois ou quatre pour délier les malles de derrière la voiture, et quand il y a quelques petites boîtes disponibles, elles disparaissent souvent entre leurs mains, surtout quand on arrive de nuit. Le voyageur doit aussi ne point laisser prendre ses petits meubles d'usage pour la voiture, par d'autres personnes que le camérier, et le mieux est de les porter soi-même dans sa chambre et d'en prendre la clef.

Capoue la moderne s'est insensiblement rebâtie à environ deux milles de distance de l'ancienne; celle-ci reçut son nom de ce qu'elle fut le chef-lieu des douze autres villes qui florissaient dans la Campanie. Les Opiciens et les Ausoniens en furent les premiers maîtres; les Osques leur succédèrent, puis les habitans de Cumes s'en emparèrent, et la rendirent si puissante qu'elle devint bientôt un objet de cupidité pour les Romains. En effet, trois cent quarante-trois ans avant notre ère, des soldats romains, qui y avaient pris leur quartier d'hiver, épris de ses agrémens, complotèrent contre

les Samnites, pour la soumettre au pouvoir de la république, et ils y réussirent. Sous le consulat de Caius César elle fut fermée de murailles, et convertie en colonie. Mais qui pourrait ignorer les effets que ses délices produisirent long-temps après sur le vainqueur à Trasimène et à Cannes, à l'époque où, pouvant s'emparer de Rome, il perdit l'occasion de jamais la soumettre? Les Carthaginois furent forcés de s'éloigner, les Capouans, qui avaient tenu pour eux, dans la croyance que leur ville deviendrait la capitale de l'Italie, comme Annibal le leur avait promis, eurent bien lieu de s'en repentir. Les Romains, après un long siége, prirent la ville; les sénateurs et autres chefs furent battus de verges, puis décapités; le peuple fut fait esclave et vendu à l'encan. Genseric, roi des Vandales, long-temps après, puis les Lombards, en complétèrent le sac, ne laissant pour reste de cette délicieuse ville qu'un très-bel amphithéâtre, dont on voit encore quelques parties, une portion d'arc de triomphe, quelques autres d'aqueducs, de temples et de thermes. On y voit des voûtes d'une hauteur et d'une longueur qui surprennent, et, parmi les ronces, des parties de colonnes en marbre de toute grosseur, restes qui indiquent quelle fut la splendeur passée de cette ancienne ville.

. . . . . Altera Roma
Nunc prostrata jacet proprioque sepulta sepulcro.

Mais la tourmente passée, le peuple dispersé revint, vers le XIe siècle, en ses foyers; il pleura sur leurs masures, et finit par en prendre les matériaux pour élever une autre ville sur un nouveau terrain que contourne le Volturno : mais, si cette ville est loin d'avoir le luxe de l'ancienne, elle n'en offre pas moins quelqu'apparence de force, le tout disposé d'après un système mo-

derne, avec citadelle, murs, portes et ponts. Ce furent le comte de Landon et l'évêque Landolphe, tous deux Lombards, qui en jetèrent les fondemens. Les rues sont peu régulières et toutes pavées de laves en morceaux carrés; elles sont assez marchandes, et l'aisance est plus en évidence que dans les villes précédentes. Les maisons offrent, dans leur intérieur, beaucoup de débris de marbres, de colonnes, de clefs d'arcades et de bas-reliefs, que l'on présume avec raison être des débris de l'ancienne Capoue. La cathédrale, qui s'offre au dehors avec assez de luxe, a pour ornement quelques colonnes de granit de différentes dimensions, prises de monumens antiques; deux très-beaux morceaux sortis du ciseau du Bernin, et quelques tableaux qui sont d'un médiocre pinceau. Le seul qui mérite d'être regardé en est un de Solimène; il représente une Madone avec l'Enfant-Jésus; saint Etienne lui offre sur un livre les pierres avec lesquelles il fut lapidé : composition ridicule, mais où les règles de l'art n'ont point été oubliées. L'Assomption du maître-autel est du même auteur. Une très-belle urne sert de fonts baptismaux; c'est une brèche d'Egypte composée de granit de jaspe, d'un pierre verte qui paraît être une serpentine. Le plafond de la nef est riche en peintures et dorures, le tout à compartimens. L'église de l'Annonciation conserve trois grands tableaux de Franchischelo delle Mura, élève de Solimène; celui du maître-autel est intéressant; on y voit le Père éternel dans toute sa gloire, et la Vierge qui semble refuser d'en faire partie. Les draperies sont à grands plis arrondis sur les figures qui sont en bonne attitude et bien groupées; mais un bien grand défaut dans cette composition sont les anachronismes dont elle est gâtée. L'hôtel-de-ville n'offre, à son extérieur, rien de

curieux en fait d'architecture, sinon quelques masques en marbre, qui autrefois ornaient l'amphithéâtre de Capoue. Sous les arcades de la place dite des Juges se trouvent aussi plusieurs inscriptions anciennes. On voit encore quelques mascarons sur les clefs des arcades d'entrée, des tronçons de colonnes antiques, et des pierres sépulcrales qui tiennent lieu de bornes.

La route de Capoue à Aversa est belle, riante et nullement dangereuse; elle se développe sur un sol où sous la terre végétale est un tuf jaunâtre, rempli de débris d'une lave vitreuse de pierre ponce noire, où se distinguent beaucoup de fragmens de feld-spath. A chaque pas ce sont des buisssons de myrte, où le violet de la baie rivalise de couleur avec le blanc de la fleur, des bouquets de bois de laurier. La scille, les alétris, les narcisses et les amaryllis épanouissent leurs tiges fleuries, et font ici de l'hiver un agréable printemps. Au milieu de cette population végétale s'élance parfois au fond des fossés l'agave piquant, qui attend le moment de mettre au jour son brillant panicule. Bientôt on traverse Aversa, gros bourg, autrefois connu sous le nom d'Atella, et dont les habitans étaient renommés pour la finesse et souvent l'obscénité de leurs reparties et de leurs scènes théâtrales. Les Barbares, en rasant la ville, mirent fin à leurs débauches. En 1030 les Normands la rebâtirent, et Robert, leur duc, qui voulait soumettre Naples et Capoue, vint y camper et lui donna le nom d'Aversa. Cette ville fut détruite par Charles Ier, de la maison d'Anjou; mais elle fut encore rebâtie et fortifiée d'un château, où André, duc de Calabre, en 1345, fut étranglé sous le règne de Jeanne, sa femme. Aujourd'hui cette ville, qui a le titre d'épiscopale, s'offre sous des dehors assez beaux; elle est fort longue, assez bien peuplée, [illegible]

maison royale où sont gratuitement élevées des jeunes demoiselles appartenant à des familles nobles, mais peu fortunées. De distance en distance, en quittant ce lieu, sont jetées des maisons qui annoncent le voisinage d'une capitale; des vergers d'une profondeur à perte de vue leur sont interposés; plusieurs sont en peupliers, disposés en quinconce, sur les troncs desquels serpente une vigne dont les branches, se liant avec celles de la souche voisine, forment de longues guirlandes, d'où pendent quelques grappes. Le sol de dessous ne reste point en repos; il est bêché ou labouré pour rapporter en son temps du maïs, du lin ou des herbes potagères qui alimentent les marchés de la capitale. On fait ainsi sept à huit milles en jouissant, à droite comme à gauche, de cet agréable spectacle jusqu'au faubourg de Naples, il Borgo S. Antonio. Le chemin alors se trouve creusé dans le tuf d'une montagne (1), va toujours en pente; les côtés sont ornés de verdure, au bas sont des rigoles traversées de ponticules.

(1) Depuis le Garigliano jusqu'à Naples le sol est de cette nature, et cependant on ne trouve nulle part aucune bouche ignivore. Vers Minturne et ses marais, comme l'observe M. Pomereuil, on foule aux pieds un sable ferrugineux, contenant, comme dans tous les pays volcanisés, des particules de mica et des fragmens de pyroxène ou de schorl noir.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pag.

CHAP. Ier. Rome ancienne. — Rome moderne. — Généralités sur l'une et sur l'autre. 1

CHAP. II. Rome sous le Gouvernement français. 17

CHAP. III. Le Tibre. — Ses ports. — Escalier et place de la Trinité du Mont, où demeura l'auteur. — Nature des pierres employées dans les édifices. 26

CHAP. IV. Murs. — Portes. — Rues. 37

CHAP. V. Église Saint-Pierre. — Colonnade. — Portique. — Partie intérieure. — Partie supérieure. — Partie inférieure, ou *le Grotte*. — Sacristie. 52

CHAP. VI. Saint-Jean de Latran. — Sainte-Marie Majeure. — Saint-Paul hors les murs. — Saint-Laurent hors les murs. — Sainte-Croix de Jérusalem. — Saint-Sébastien. — Catacombes. 87

CHAP. VII. La Rotonde. — Saint-André della Valle. — Sainte-Marie des Anges. — Saint-Pierre aux Liens. — Saint-Martin des Monts. — Saint-Étienne le Rond. — Sainte-Sabine. — Sainte-Marie in Cosmedin. — L'Ara-Cœli. — Saint-Pierre in Carcere. — La Minerve. — Saint-Ignace. — Sainte-Agnès hors les murs. — Sainte-Constance. — La Trinité du Mont. — Saint-Chrysogogne. — Sainte-Marie Transtevere. — Sainte-Cécile. — Saint-Onuphre. — La Scala Santa. — Le Baptistère de Constantin. — Le Triclinium. 111

CHAP. VIII. Vatican. — Salle royale. — Chapelles Sixtine et Pauline. — Chambres et Loges de Raphaël. 148

CHAP. IX. Musée Chiaramonte. — Pio Clémentin. — Vestibule carré. — Vestibule rond. — Chambre de Bacchus. — Portique octogone. — Salle des animaux. — Galerie des statues. — Chambre des bustes. — Cabinet. — Salle des Muses. — La Rotonde. — Salle du Char. — La Croix grecque. — L'escalier principal. — La galerie des Candelabres. — Galerie urbaine. 168

Pag.

CHAP. X. Le Capitole. — Le palais Sénatorial. — Le musée Capitolin. — Le palais des Conservateurs. . . . 190

CHAP. XI. Les Palais, — le Quirinal, — de la Chancellerie, — Barbérini, — Borghèse, — Colonna, — Farnèse, — Corsini, — la Farnesine, — Médicis. 205

CHAP. XII. Des Hôpitaux, — du Saint-Esprit, — le Militaire, — I Ben Fratelli; — ceux de Saint-Jean de Latran, — de la Consolation, — de la Trinité, — des Pélerins, — de San Gallicano, — de Saint-Roch. 226

CHAP. XIII. Le Château Saint-Ange. — Les Prisons neuves. . 235

CHAP. XIV. La Propagande. — Le Collége romain. — L'Archigymnase. 240

CHAP. XV. Bibliothèques, — Casanatense, — Lancisienne, — Angélique, — Vaticane, — Corsinienne et Barberienne. 249

CHAP. XVI. Fontaines, — La Pauline, — La Sixtine. — L'Acqua Vergine. — L'Acqua Felice. 259

CHAP. XVII. Places. — Obélisques. — Colonnes. 269

CHAP. XVIII. Les jardins, — de Botanique, — du Vatican, — de Monte Cavallo, — Farnèse. — Les Villas, — Ludovisi, — Albani, — Borghèse, — Mattei, — Pamphili. 290

CHAP. XIX. Le Campo Vaccino. — Le Forum. — Les Temples de Jupiter Tonnant, — de la Concorde, — d'Antonin et Faustine, — de Rémus, — de la Paix, — de Jupiter Stator. — Le Mont Palatin. 317

CHAP. XX. Les Arcs, — de Septime Sévère, — de Titus, — de Constantin, — de Janus, — des Orphévres. — La grande Cloaque. 333

CHAP. XXI. Colysée. — Amphithéâtre. — Castrense. — Thermes. — Ceux de Titus, — de Caracalla, — de Dioclétien. 342

CHAP. XXII. Les Cirques, — Maxime, — de Caracalla, — Septizone. — Le Théâtre de Marcellus. — Les Temples, — d'Antonin le Pieux, — de Vesta, — de la Fortune virile, — de Pallas, — de Nerva, — d'Esculape. — Portique d'Octavie. — Mausolée d'Auguste. — Monte Testacio. — Pyramides de Cæstius. 360

CHAP. XXIII. Excursions, — à la Grotte d'Egérie, — au Temple delle Camene, — de la Fortune féminine, — et au Mausolée d'Hélène. 384

CHAP. XXIV. Excursion au Mont Marius, — à la Villa Madame,

— à la Fontaine Acétosa, — à la Vigne du p... Jules. . . . . .

CHAP. XXV. Monumens funéraires. — Tombeaux de Sc... — des Affranchis d'Auguste, — de Cæcili... tella, — de Métellus, — l'Ustrine. . . . 398

CHAP. XXVI. Tivoli. — Pont Mammolo. — Lac Tartar... Sépulcre de Plautia. — Temple de Vesta. — ... cade. — Temple de la Tosse. — Maison de ... cène. — Les Grottes de Neptune, — des Sy... rènes. — Les Villas d'Este, — Adrienn... 409

CHAP. XXVII. Frascati. — Le Tusculum ancien. — La Vil... Mondragone, — Aldobrandini, — Conti. — La Rufinella. — La Grotta Ferrata, — Marino, — Castel-Gandolfo. — Le Lac. — Son Émissaire. — Albano. 438

CHAP. XXVIII. Les Académies, — de Saint-Luc, — des Arcades, — d'Archéologie, — des Lincei. — Sculpteurs. — Peintres modernes. — Ateliers de Mosaique. — Art du Stucage. — Quelques Réflexions sur l'École romaine. 456

CHAP. XXIX. Musique. — Les Théâtres, — d'Argentina, — della Valle, — Tordinone, — Clementino, — Alberti. — Les Buratini, Acteurs ambulans. . . . 477

CHAP. XXX. Préjugés religieux. — Pratiques utiles pour l'entretien. 486

CHAP. XXXI. Les Mœurs. — L'Industrie. — L... — Signobéisme. — Les Conversations. — La Littérature. — Le Langage. — Les Promenades. — Les Divertissemens. 490

CHAP. XXXII. Fondations pieuses. — Conservatoires. — Hospices. 506

CHAP. XXXIII. Cérémonies et Coutumes religieuses. 511

CHAP. XXXIV. Commerce. — Industrie. — Comestibles et Combustibles. 521

CHAP. XXXV. Le Climat. — Les Saisons. — Les Maladies endémiques. — Praticiens. 531

CHAP. XXXVI. De Rome à Naples, Lariccia, — Gensano; — Velletri; — Marais Pontins; — Terracine. 545

CHAP. XXXVII. Fondi. — Itri. — Mola. — Capoue. — Aversa. . 561

FIN DE LA TABLE.

00084869

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015